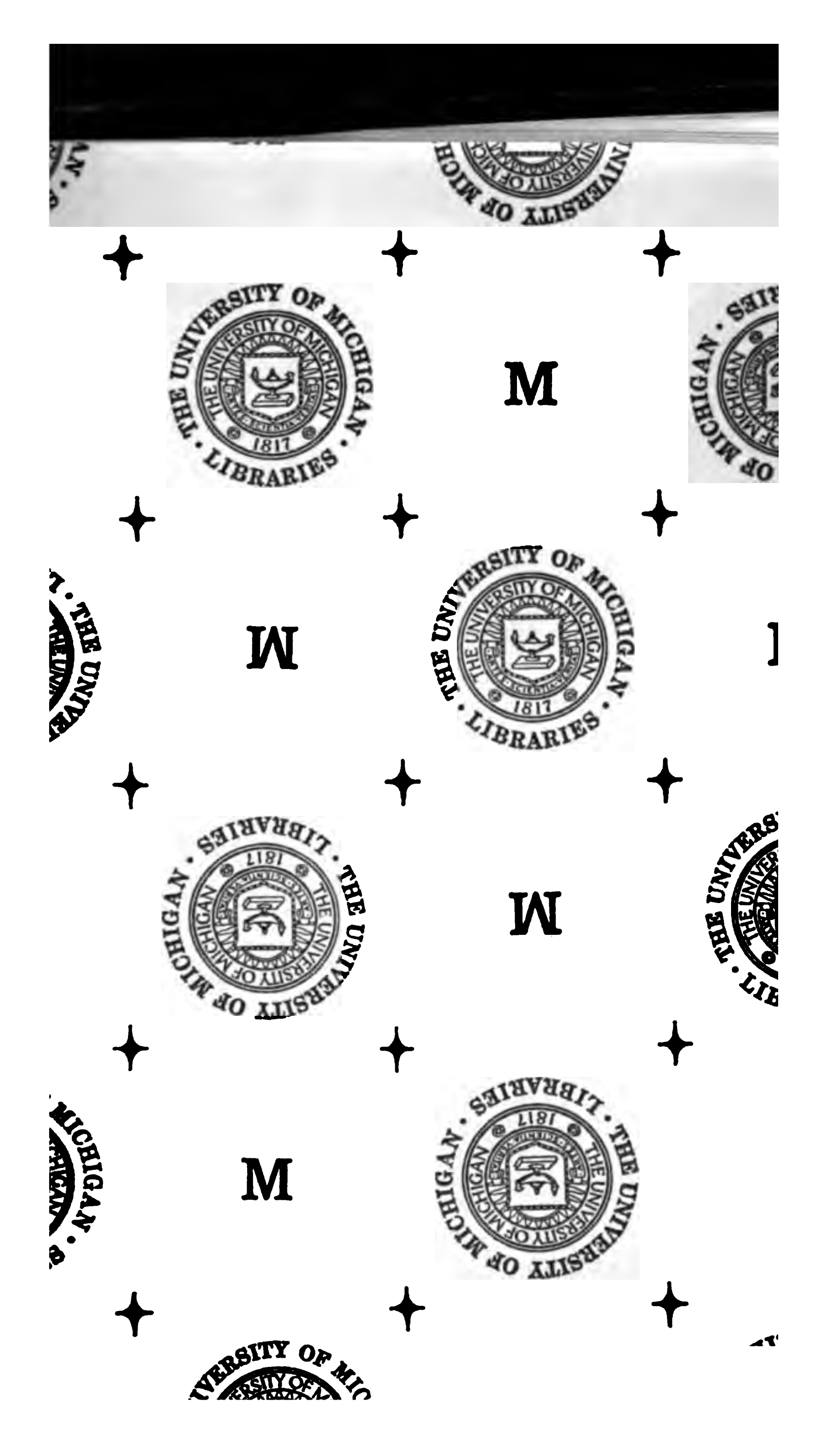

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
M





HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME TROISIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1854

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

LIVRE DIXIÈME

I

Mourad, ou, suivant l'usage, Amurat II, quoique à peine sorti de l'enfance, n'était enfant ni dans la guerre ni dans la politique. On eût dit que Mahomet I[er], son père, avait eu pour ce fils le pressentiment d'un règne précoce, quand il lui avait donné, à l'âge de douze ans, le commandement de l'armée qui allait combattre dans les Balkans l'insurrection communiste de Bédreddin. Le sultan

semblait avoir voulu ainsi le familiariser de bonne heure avec les campagnes et avec les difficultés de règne qui sont l'exercice des souverains. La raison précoce aussi de cet enfant semblait correspondre aux desseins secrets de son père. Son âge, sa figure, sa grâce dans les entretiens, sa bravoure impétueuse dans la mêlée, l'adresse et la force avec lesquelles il maniait l'arc, le sabre, le cheval; sa docilité aux conseils des guerriers plus expérimentés que lui, et principalement à Bayézid-Pacha, son tuteur, sous le nom de son général; enfin cette admiration mêlée de tendresse qu'inspire toujours aux soldats la vue d'un enfant qu'ils protégent de cœur tout en lui obéissant du bras, avaient fait d'Amurat II l'idole de l'armée, l'espérance des peuples. La beauté majestueuse de son père qu'on retrouvait en traits plus féminins sur ce visage d'enfant complétait le prestige moral par le prestige des yeux. Fils d'un Ottoman, petit-fils d'une Servienne, né lui-même d'une mère circassienne, épouse favorite de Mahomet Ier, Amurat II confondait dans ses traits le sang de ces trois races; robuste comme un Ottoman, blanc comme un Servien, svelte et élancé comme un fils du Caucase, nul prince n'était plus fait par la nature pour régner sur les yeux d'un peuple qui aime à voir sur

reconnu l'espace considérable qui s
de Brousse, arriva suivi d'un éch
ie la mort de son père fût ébruitée
le Brousse. Ibrahim et Bayézid-P
ivés avec l'élite de l'armée, l'atten
couronner. Les janissaires, enfin
par eux de la fin de Mahomet Ier et
clamer son fils, se portèrent à la ren
sultan et rentrèrent triomphalemen
la capitale. On découvrit alors le ce
met Ier, qu'on avait entouré dans sa l
la route, des mêmes respects que si l
vait été vivant derrière ces rideaux.
ra, avec sanglots, son père, et déposa
ieurs impériaux, le cercueil dans la
te bâtie par prévoyance de cet éternel
at II n'avait pas de frères en âge d

Mustafa, prétendant vaincu au trône et emprisonné à Lemnos sous la garde de l'empereur grec Manuel, pouvait, s'il était rendu à la liberté par celui-ci, venir tenter la fidélité des Ottomans et diviser l'empire en deux dynasties. Le perfide Manuel envoya des ambassadeurs à Brousse pour menacer Amurat de cette compétition au trône, si le nouveau sultan ne lui donnait pas des gages et des otages pris dans sa propre famille.

Bayézid-Pacha, alors grand vizir, répondit fièrement aux envoyés grecs que les lois de l'empire n'admettraient jamais qu'un prince élevé, nourri et captif chez les infidèles (giaours), fût-il réellement du sang de Bajazet-Ildérim, régnât sur les Ottomans. L'imprudent Manuel, à cette réponse, envoya à Lemnos ce même Démétrius Lascaris qui avait sauvé la vie de Mustafa après la défaite de Salonique, pour lui rouvrir les portes de son cachot, ainsi qu'à Djouneyd, son complice et son vizir. Les deux prisonniers, délivrés, signèrent, pour prix de leur liberté, un traité forcé, avec l'empereur de Constantinople, par lequel Mustafa s'engageait à restituer, en remontant sur le trône, avec le secours des Grecs, Gallipoli et toutes les villes anciennement grecques du littoral de la Thrace, de la Bithynie et de la mer Noire.

III

Les vaisseaux de l'empereur grec débarquèrent Mustafa et Djouneyd sur la côte de Thrace, à quelque distance de Gallipoli, pour appeler les Ottomans de ces provinces à la cause, autrefois populaire, du prétendu fils d'Ildérim. L'événement prouva la sagesse des précautions prises à Andrinople par Ibrahim et par Bayézid-Pacha pour cacher la mort de Mahomet Ier; car, bien que les soldats qui composaient la garnison de Gallipoli restassent fidèles à la cause d'Amurat II par esprit militaire, les populations de la Thrace, soit par obstination à la mémoire d'Ildérim, soit par incrédulité à la sagesse d'un enfant de dix-sept ans qui se ferait un jouet de l'empire, soit fascinées par le caractère romanesque des aventures de Mustafa, qui entraîne presque toujours, plus que le vrai, l'imagination puérile des peuples, adoptèrent avec enthousiasme la cause du prétendant. Il enrôla, en peu de jours, une multitude immense de Thraces, de Macédoniens, d'Épirotes, d'habitants sauvages du mont Athos dans les plaines de Salonique. Toutes les villes maritimes de ce golfe s'ouvrirent devant lui. Il s'avança bientôt, à la tête de cent vingt mille hommes, jus-

qu'aux portes de Gallipoli, qui, cette fois, s'ouvrirent devant la renommée et la corruption de Djouneyd. Ce traître, consommé dans l'art d'accomplir et de préparer les défections, se trompait si rarement de parti qu'en étant avec lui on se croyait sûr d'être avec la fortune. Ce caractère, qui n'a d'analogie que dans quelques grandes figures d'ambitieux précurseurs du sort, tels que le comte de Shaftesbury, en Angleterre, et le prince de Talleyrand, en France, semblait rivaliser avec la versatilité des Grecs et se jouer avec une orgueilleuse satisfaction de la simplicité des Ottomans.

IV

Amurat II, à ce démembrement soudain de l'empire, avant qu'il l'eût encore saisi tout entier, rassembla autour de lui le conseil des vieillards les plus expérimentés du divan de son père et les trois jeunes vizirs, fils de Timourtasch, ses compagnons de guerre et de plaisirs à Amasie. Ces jeunes hommes, avec la décision prompte naturelle à leur âge, conjurèrent le sultan de passer lui-même en Europe, et de se souvenir du surnom de son aïeul Ildérim (l'éclair). Un coup de foudre, dirent-ils, peut seul déchirer ce nuage. Amurat penchait pour

cette résolution. Le respect pour l'autorité du vieil Ibrahim, consommé en prudence, et la confiance dans Bayézid, consommé en guerre, le firent céder malgré lui à l'avis des vieillards du divan. Ils lui représentèrent que c'était donner aux yeux des Ottomans plus de gravité qu'il ne convenait à la tentative d'un aventurier et d'un intrigant, que de se mettre lui-même à la tête de son armée pour combattre une ombre; que, d'ailleurs, la victoire ou la défaite étaient toujours suspendues dans la main de Dieu, même dans les rencontres qui paraissaient les moins douteuses, et que, si quelqu'un devait être vaincu dans les plaines de Thrace, ce ne devait pas être le sultan.

« Un revers du sultan, dit Bayézid-Pacha, serait « sa perte ; un revers de son général et de son ar- « mée ne sera que la honte du général et le mal- « heur de l'armée. »

Amurat se rendit à ces sages avis, moins sages peut-être que ne l'eût été sa témérité. Bayézid-Pacha prit le commandement de l'armée d'Asie, à peine composée de trente mille hommes, traversa la Propontide sur des vaisseaux d'emprunt que les Génois, maîtres du port de Phocée, dans le golfe de Smyrne, louèrent à prix d'or au sultan, et campa sous les murs de Gallipoli, ayant devant lui l'armée

innombrable de Mustafa, et derrière lui la garnison insurgée de Gallipoli, commandée par l'habile et courageux Djouneyd. Cette situation du camp de Bayézid-Pacha exposait ses troupes au double embauchage du peuple de la Thrace, qui prenait tout entier parti pour Mustafa, et des soldats de Gallipoli, anciens camarades des janissaires, qui provoquaient du haut des murs leurs compagnons de guerre à imiter leur défection.

Aussi Bayézid-Pacha fut-il bientôt impuissant à combattre et à résister. S'il s'avançait contre Mustafa, la garnison de Gallipoli sortait sur ses pas, et l'attaquait par ses derrières et par ses flancs; s'il restait plus longtemps immobile, cette immobilité prouvait son impuissance, et la désertion décimait son camp.

Mustafa, dirigé par les inspirations de Djouneyd, et n'ayant rien à perdre et tout à gagner dans l'audace, s'avançait toujours en Thrace, non plus avec une armée, mais avec un peuple à sa suite. Sa ressemblance avec Bayézid-Ildérim, dont les vieillards entretenaient les jeunes gens, la pitié pour le sort de ce héros, mort captif de Timour en défendant les Ottomans contre le fléau de l'Asie; la mâle beauté de Mustafa, qui avait reçu de la nature ou de l'artifice la majesté d'un maître d'empire;

son accueil cordial aux paysans de la Thrace et de la Thessalie ; son éloquence insinuante ; ses adjurations aux soldats; ses longs malheurs; ses aventures merveilleuses ou feintes, mais qui semblaient aux Ottomans crédules marquées du doigt de Dieu ; enfin l'or et les promesses que l'opulent Djouneyd faisait couler par mille canaux obscurs dans les tentes de Bayézid, donnaient à la cause du prétendant une popularité à la fois rurale et soldatesque, qui entraînait tout devant ses drapeaux, même ceux qui avaient passé la mer pour le combattre. L'infortuné Bayézid-Pacha, ne pouvant ni avancer avec sûreté ni se retirer avec honneur, comptait tous les matins avec terreur le nombre décroissant de ses troupes, qui passaient pendant les ténèbres dans l'armée de Mustafa. Dans la guerre civile, on ne peut compter longtemps sur les soldats isolés de l'esprit du peuple. Là où court le peuple, là coule bientôt l'armée, car toute armée est peuple, par ses instincts comme par son origine. Bayézid s'éloigna de la contagion, se rapprocha d'Andrinople, et campa dans la plaine ou dans les marais de roseaux, non loin de cette capitale.

V

Bientôt Mustafa, rassuré par les acclamations unanimes des villes et des villages qui lui faisaient cortége vers Andrinople, osa établir son camp dans la plaine, en face du camp de Bayézid-Pacha. Les Turcs nomment cette plaine Sazlidéré.

Comme Napoléon à son retour de l'île d'Élbe se présentant seul et découvert aux soldats envoyés pour le combattre, Mustafa, qui au lieu de gloire étalait ses infortunes et ses droits, s'avança seul entre les deux armées, et, haranguant avec intrépidité les janissaires de Bayézid, incertains déjà entre les deux causes, les défia de frapper en lui le fils d'Ildérim, le blessé d'Angora, la victime de Timour, l'empereur légitime et prédestiné des véritables Ottomans. Du moment où les soldats écoutent, ils sont complices. Ceux de Bayézid, entraînés par ces souvenirs, par ces adjurations, par l'horreur de commettre un sacrilége contre le sang d'Othman, par la vue et par les cris de cette multitude dévouée à Mustafa, et qui leur tendait des bras ouverts au lieu d'armes, jetèrent le même cri que cette foule, et, entourant le cheval du prétendant, lui firent une seule armée de ces deux camps.

son accueil cordial aux paysans de la Thrace et de la Thessalie ; son éloquence insinuante ; ses adjurations aux soldats; ses longs malheurs; ses aventures merveilleuses ou feintes, mais qui semblaient aux Ottomans crédules marquées du doigt de Dieu ; enfin l'or et les promesses que l'opulent Djouneyd faisait couler par mille canaux obscurs dans les tentes de Bayézid, donnaient à la cause du prétendant une popularité à la fois rurale et soldatesque, qui entraînait tout devant ses drapeaux, même ceux qui avaient passé la mer pour le combattre. L'infortuné Bayézid-Pacha, ne pouvant ni avancer avec sûreté ni se retirer avec honneur, comptait tous les matins avec terreur le nombre décroissant de ses troupes, qui passaient pendant les ténèbres dans l'armée de Mustafa. Dans la guerre civile, on ne peut compter longtemps sur les soldats isolés de l'esprit du peuple. Là où court le peuple, là coule bientôt l'armée, car toute armée est peuple, par ses instincts comme par son origine. Bayézid s'éloigna de la contagion, se rapprocha d'Andrinople, et campa dans la plaine ou dans les marais de roseaux, non loin de cette capitale.

Mustafa fit enchaîner Bayézid-Pacha et les généraux fidèles à Amurat II par leurs propres janissaires, et entra sans combat dans Andrinople, aux cris de l'armée et du peuple. Le palais du sultan, qu'il appelait le palais de ses pères, s'ouvrit devant lui.

VI

Le lendemain de cette défection de la moitié de l'empire, Mustafa fit amener en sa présence Bayézid-Pacha et Hamza, son frère, chargés de chaînes. Il remit Bayézid à la merci de son ennemi Djouneyd, comme si la vengeance eût été le prix le plus cher de la victoire pour le cœur de ce barbare astucieux. On se souvient que Bayézid avait autrefois demandé à Djouneyd la main de sa fille, que Djouneyd la lui avait refusée avec insulte, et l'avait donnée de préférence à un esclave albanais affranchi par lui, nommé Aoudoulas ; que Bayézid-Pacha, par une lâche et féroce représaille, ayant fait Aoudoulas prisonnier de guerre dans Nymphéon, avait dégradé Aoudoulas de sa virilité et l'avait enrôlé parmi ses eunuques. Djouneyd avait sa fille et son gendre à venger. Il entraîna Bayézid dans la cour du palais d'Andrinople, et ordonnant aux tschaouschs de suspendre le coup du yatagan sur sa tête :

« C'est pourtant dommage, dit-il en raillant le « supplicié avant le supplice, de retrancher la tête « à un homme si habile à retrancher les signes de « la virilité à ses prisonniers! »

La tête de Bayézid roula dans la cour de ce même palais où sa fidélité et sa prudence avaient deux fois restauré l'empire. Il s'attendait à ce sort en quittant le palais de Brousse, car, avant de partir, il avait fait son testament, et, comme il n'avait pas d'enfants, il avait légué son immense fortune de cinq cent mille aspres à Oumour-Beg, un des fils de Timourtasch, en récompense, disait le testament, de son inviolable attachement au sultan Amurat.

Djouneyd ne punit pas Hamza-Beg, frère et lieutenant de Bayézid, des injures qu'il avait à venger sur cet ennemi. Il rendit la liberté à celui qui devait à son tour venger sur lui le sang de Bayézid.

VII

A peine Mustafa, qui avait été si odieusement secondé par les Grecs de Constantinople, fut-il maître de la moitié de l'empire, que la cour de Byzance lui demanda l'exécution du traité par lequel le prétendant s'était engagé à restituer Gallipoli et toutes les

n'est pas, répondit-il, au profit de l'e
Manuel que je reconquiers mes États. »
s Lascaris, général de Manuel, lui repr
a sa perfidie.
, lui dit Mustafa, ramène à ton maître
es, dont je n'ai plus besoin. L'injure
ubie des Grecs me dispense de la recon
. Vous m'avez donné, il est vrai, un
Salonique, mais vous m'avez plus tard d
achot à Lemnos, nous sommes quittes
agirai désormais que comme sultan
nans. »
el, irrité, après avoir fomenté l'insurrec
tafa contre Amurat, chercha à fomente
nce d'Amurat contre Mustafa. Il envoya
s Lascaris à Brousse pour se liguer ave
perfidie avec un des sultans contre l'au

révoltées chez les Ottomans. Elle se préparait ainsi pour un jour prochain la haine et la vengeance des deux causes qu'elle servait et trahissait avec la même impudeur. Ce gouvernement, où toute vertu était morte, ne vivait plus que de ses vices. Sa mort ne pouvait tarder; il la justifiait d'avance par ses perversités envers tous ses voisins.

VIII

Soit que la longue servitude eût énervé l'âme de l'heureux Mustafa, soit qu'il voulût se hâter de jouir en parvenu d'un trône dérobé par l'astuce, il s'endormit promptement à Andrinople dans les délices des palais, des jardins et des harems de sa cour. Pour s'attacher les troupes irrégulières des villageois et des pasteurs, dont l'affluence lui avait conquis le trône, il assigna pour la première fois à ces volontaires, sous le nom de *mossellimans* (hommes exempts des services ordinaires), une solde de cinquante aspres par jour, opposant ainsi aux janissaires privilége contre privilége.

Djouneyd, qui ne trouvait déjà plus en Mustafa l'énergie, présage de la durée de son règne, et qui ne voulait servir longtemps que les habiles et les heureux, tenta vainement d'arracher son nouveau

plus éclatante. Il savait, par la longu
qu'il en avait faite sous Soliman, sous
Mahomet Ier, sous Mustafa lui-même
use rien à qui offre un empire. Il env
aires secrets à Ibrahim, vizir d'Am
lui offrir d'abandonner Mustafa à s
able, et de restituer Andrinople au fils
Ier, si le fils de Mahomet voulait à son
ner à lui-même ses principautés héré
épendantes de Smyrne, de Tyra, de Ny
plus belles vallées de l'Ionie. Amurat
ésiter à se rattacher à ce prix un auxil
ses amis, si nuisible à ses ennemis.
out à Djouneyd, et il promit tout à so

IX

endant, pour entraîner Mustafa plu

sans soulever contre lui-même toutes les provinces d'Europe, qui défendraient dans Mustafa leur ouvrage. Djouneyd entraîna Mustafa en Asie sous prétexte d'achever la restauration de l'empire en chassant Amurat de la véritable capitale.

Mustafa, suivi d'une nombreuse armée de paysans indisciplinés, traversa la Propontide sur des galères empruntées aux Vénitiens, débarqua à Lampsaque et se répandit dans la vaste plaine qui domine le mont Olympe, et qu'arrose le fleuve Rhyndacus, aujourd'hui le fleuve Ouloubad.

Amurat, à l'aspect de cette innombrable multitude, dont les feux couvraient, la nuit, la plaine de Lampsaque, trembla un moment pour sa capitale; mais, rassuré bientôt par les confidences que lui fit son vizir Ibrahim de la trahison préméditée de Djouneyd et par l'intrépidité du petit nombre de braves compagnons de ses jeunes années, restés inébranlablement fidèles à sa fortune, il sortit de Brousse avec vingt mille combattants d'élite seulement, et, couvrant son front des flots alors grossis par les pluies du Rhyndacus, son aile gauche appuyée sur les forêts impénétrables du mont Olympe, son aile droite défendue par un marais plein du débordement du fleuve, il attendit les manœuvres lentes et difficiles que tenteraient les généraux de

stafa, déconcerté par cette attitude, ne
ni diriger ni contenir les masses de pa
évoraient la plaine sous leurs chevaux
nmobile en attendant que le fleuve,
son lit, ouvrît des routes ou des gués
es. Il respirait autour de lui la trahison
ir et sans oser la convaincre et la pun
l'Amurat, Ibrahim, pendant qu'il trait
te de Mustafa avec Djouneyd, avait fait
par de fausses confidences à Mustafa
s où on lui révélait à demi l'infidélité de
Ces deux complices, ainsi suspects et n
l'un à l'autre, s'observaient en silence s
r leurs soupçons. La défiance mutuelle r
ou neutralisait tous les plans d'att
fa voyait des piéges jusque dans les vict
lui promettait. Tout languissait ainsi
amp, quand une habileté profonde du g

X

Le chef féodal d'une nombreuse tribu des Balkans, nommé Mikhal-Oghli, qui exerçait sur les paysans de cette province d'Europe le même ascendant héréditaire exercé par les Caramans sur le Taurus, avait été fait prisonnier par Mahomet Ier, père du jeune sultan, dans une insurrection de ce vassal, et enfermé depuis cette époque dans la forteresse asiatique de Tokat. Ibrahim, qui connaissait la popularité de ce vaillant chef de paysans sur les tribus turques de l'Europe, rendit la liberté à Mikhal-Oghli et l'appela au camp d'Amurat. Le vieux vizir savait que les avant-postes de l'armée de Mustafa étaient principalement confiés aux paysans du Balkan.

Dans une nuit sombre, au moment même où les paysans de Mikhal-Oghli, assis autour de leurs feux, sur la rive opposée du Rhyndacus, s'entretenaient entre eux de la longue captivité de leur chef et regrettaient qu'il ne fût pas avec eux à la tête de ses ayams pour les conduire à la victoire, Mikhal-Oghli lui-même, s'avançant à cheval jusque dans les flots du Rhyndacus et reconnaissant les feux de ses anciens vassaux, jeta un cri formidable qui,

retentissant dans la nuit d'une rive à l'autre, fut reconnu par les akindjis pour le cri de guerre inimitable de Mikhal-Oghli, dont la voix sonore et vibrante était célèbre pour sa portée dans les tribus des Balkans.

« Est-ce vous, Mikhal-Oghli, ou est-ce votre om-
« bre? dirent les akindjis.

« — C'est moi-même, répondit le chef; c'est moi,
« libre et serviteur du vrai sultan, qui viens com-
« battre avec mes enfants et mes frères pour la
« cause de la patrie contre un misérable aventu-
« rier qui vous trompe et qui la déchire; tirerez-
« vous vos flèches contre le sein de votre beg? »

A cette voix, à ces paroles, au bruit des pas du cheval de Mikhal-Oghli dans l'eau du fleuve; les akindjis s'appellent, se concertent, se débandent, courent à leurs chevaux, se précipitent à la nage dans le fleuve pour embrasser leur chef adoré, et passent, au nombre de dix mille, à sa suite dans le camp d'Amurat. Les azabs, autres troupes auxiliaires de Mustafa, ayant voulu, le matin, poursuivre et punir les akindjis, franchissent à gué le fleuve près des contre-forts du mont Olympe.

Deux mille janissaires, apostés par Oumour-Beg, fils de Timourtasch, se découvrent, s'élancent au galop sur les traces d'Oumour-Beg, surprennent et

[redacted]

noient les cinq mille azabs dans les flots du Rhyndacus. Les prisonniers furent à si vil prix, dans le camp d'Amurat, ce jour-là, qu'un janissaire en vendit deux pour une tête de mouton : de là vint le proverbe de mépris des janissaires contre les azabs, troupes rivales, et les haines qui ensanglantèrent jusqu'à Mahmoud la rivalité de ces deux corps privilégiés de l'armée.

XI

La nuit suivante, Djouneyd, qui avait cru s'apercevoir dans la journée de quelques signes de défiance dans la physionomie de Mustafa et qui craignait qu'une trahison ne devançât l'autre, sortit en silence de ses tentes avec soixante cavaliers de sa maison qui portaient ses trésors, et s'évada à temps par la route d'Aïdin. Cette fuite, révélée au jour, parut aux soldats européens de Mustafa la fuite de la fortune. La panique se répandit dans cette multitude à qui la plaine ne paraissait pas assez large pour la déroute. Les soldats d'Amurat leur criaient en vain de s'arrêter et de se confondre dans les rangs comme des Ottomans : ils se croyaient poursuivis par la voix de Mikhal-Oghli et par les perfidies de Djouneyd. Mustafa lui-même, abandonné

nurat II le suivit de près à Lampsaque et
le prévenir à Andrinople, implora à tou
aisseau des Génois pour le transporter
poignée de ses braves compagnons sur l
Adorno, noble génois, commandant de Pl
e trouvait avec quelques-unes de ses g
les eaux de Lampsaque, donna, en cet
n, un exemple mémorable du génie â
l de ces marchands de Gênes; il embar
d'or le sultan et trois cents de ses page
alère, se fit suivre lui-même par d'autr
armées; puis, quand il fut en pleine m
u du détroit, à égale distance d'Asie et
et maître absolu du sort d'Amurat:
Sultan, lui dit-il, en se jetant à ses pi
ne de respect, mais lui montrant du ge

« doit pour l'amodiation des mines d'alun de la « montagne de Phocée et le tribut que vous avez « imposé pour cette exploitation, sans quoi nous « vous reporterons sur la côte d'Asie et vous per- « drez la moitié d'un empire. »

Le sultan sourit, méprisa le marchand, et signa gracieusement la remise du tribut. Les Turcs combattaient pour la gloire et l'empire : les Ragusains, les Vénitiens, les Génois, combattaient seulement pour la richesse. Ces deux races ne pouvaient pas se comprendre. Le commerce, qui enrichit les peuples, rapetisse les mobiles des ambitions humaines.

XIII

Cependant Adorno, fidèle à la probité, ce génie aussi du grand commerce, refusa le lendemain à Mustafa de trahir Amurat II. Du haut des tours de Gallipoli, où Mustafa, fuyant de Lampsaque, s'était réfugié, ce sultan, à demi détrôné, contemplait la mer couverte des vaisseaux de Gênes, qui apportaient l'armée de son ennemi en Europe. Il fit offrir à Adorno tous les trésors accumulés dans la forteresse de Gallipoli, s'il voulait reporter ses ennemis sur la côte d'Asie. Adorno refusa les trésors pour tenir sa parole à Amurat.

A peine le sultan vainqueur eut-il réuni trois mille janissaires sous les murs de Gallipoli, qu'il se présenta aux portes, couvert seulement par la nuée de flèches que ses trois cents pages lançaient sur les remparts. Le seul aspect d'Amurat fit fuir, par toutes les portes qui ouvraient sur la plaine de Thrace, les restes épouvantés des bandes de Moustafa. Ce sultan eut à peine le temps de les devancer à Andrinople, d'y rassembler à la hâte ses trésors, de les charger sur des mules et de fuir encore vers le mont Hémus, espérant trouver un asile et un vengeur chez le prince de Servie.

Amurat, plus prompt à la poursuite que Mustafa, embarrassé de ses richesses, ne l'était à la fuite, traversa, sans s'y arrêter, Andrinople, fit monter ses cavaliers sur les chevaux frais abandonnés par Mustafa, et l'atteignit à Yénidjé, village des montagnes, à une journée de la capitale. La suite de Mustafa, dispersée à l'approche inopinée des cavaliers turcs, abandonna son maître à son sort. Mustafa n'eut que le temps de s'enfoncer dans une gorge du mont Togan, qui couvre de ses forêts le lit du torrent de la Toudja, et de se blottir sous les racines d'un chêne trempant dans l'onde. Le geste muet d'un de ses esclaves révéla sa retraite à Amurat, qui l'arracha de ses propres mains de son an-

tre, comme si un sultan ne pouvait être enchaîné que par un autre sultan.

Amurat ramena l'empereur apocryphe chargé de fers et de malédictions à Andrinople par ce même peuple de paysans qui s'était levé en masse peu de jours avant pour placer cet aventurier, cher à son imagination, sur deux trônes. Le sultan, pour bien attester sa mort aux populations incrédules du mont Hémus, fit élever une potence sur la plus haute tour des remparts d'Andrinople, y fit suspendre son rival et laissa flotter son cadavre à des chaînes dans les airs jusqu'à ce que les aigles et les corbeaux du mont Hémus eussent dépecé le monarque d'Andrinople et laissé ses ossements à nu blanchir au soleil.

XIV

Sans perdre de temps pour sa vengeance, Amurat II, après avoir consolidé son règne à Andrinople, conduisit son armée encore fervente d'ardeur et enivrée de ses victoires sous les murs de Constantinople pour demander au vieux et perfide Manuel la réparation des trahisons à la foi jurée dans l'assistance donnée par les Grecs à Mustafa. Le peuple mobile de Constantinople, qui avait exigé du vieil empereur de délivrer Mustafa pour inquiéter Amu-

rat, assiégea de foule et de clameurs le palais des Blakernes pour exiger maintenant de la cour les plus serviles concessions au vainqueur de Mustafa. La terreur qui avait saisi la ville se tournait en soupçons et en fureur contre les ministres et les négociateurs de Manuel, trop lents, s'écriait le peuple, à satisfaire la juste colère du sultan. Théologos, premier interprète de la cour de Manuel, ayant été envoyé à Amurat par Manuel pour adoucir ses exigences, et n'ayant pas réussi encore à conclure une paix dont les conditions étaient trop humiliantes pour son maître, fut accusé par la rumeur publique de traîner en longueur les négociations dans l'intérêt de son ambition personnelle. Le peuple demandait sa tête à grands cris; les archers de l'île grecque de Candie, qui formaient la garde du palais, lassés de défendre l'accusé, finirent par exiger eux-mêmes son supplice de l'empereur. Le faible empereur jeta Théologos au peuple pour détourner sa rage de sa propre famille. Les Candiotes traînèrent l'innocent ministre sous les fenêtres du palais, lui crevèrent les yeux, l'ensanglantèrent de blessures et l'enfermèrent, aveugle et mourant, dans une citerne où il expira peu de jours après.

Sa maison, forcée, pillée, incendiée par la populace de Constantinople, renfermait les vases d'or

et les riches présents qu'il était chargé par l'empereur de porter secrètement à Amurat pour en obtenir des conditions plus favorables. Ces trésors innocents parurent au peuple un témoignage accusateur des fraudes et des concussions de Théologos. La calomnie survécut même au supplice.

Cependant le sultan, qui connaissait et qui aimait Théologos, souvent envoyé par Manuel à la cour de Mahomet I[er], son père, s'indigna de cette immolation d'un innocent. Il soupçonna un autre ministre de Manuel, Pyllis l'Éphésien, rival de Théologos, d'avoir fomenté cette sédition contre son collègue par ses insinuations odieuses semées dans le peuple. Pyllis l'Éphésien était en ce moment dans les tentes des Ottomans pour négocier. Amurat le fit charger de fers, l'interrogea par la torture pour lui arracher l'aveu de ses intrigues, et le fit monter sur un bûcher déjà allumé pour expier ses crimes dans les flammes. Pyllis n'échappa au supplice que par l'apostasie; il abjura le christianisme et se réfugia dans la foi de Mahomet.

XV

Pendant ce blocus de Constantinople, qui n'avait plus d'espace libre que sa mer, Amurat II, dispersant

ses cavaliers dans les campagnes qui dépendaient encore de l'empire grec, fit un désert des vergers, des jardins, des villages, des maisons de plaisance, dont le luxe d'un double empire avait couvert et décoré les abords de la première capitale de l'univers. Les eaux et les arbres portèrent la peine des crimes et de la lâcheté des habitants. Pour étouffer plus étroitement la respiration de la ville des Paléologue, Amurat construisit un rempart extérieur, qui s'étendait depuis le palais Cyclopion, dont les jardins étaient suspendus sur la mer de Marmara, jusqu'au palais élevé des Blakernes, qui dominait le port de la Corne-d'Or du haut de la colline impériale. Ce rempart, surmonté de tours en bois comblés de terre, faisait face aux remparts antiques et aux tours de marbre qui enserraient la ville de Constantin dans un demi-cercle de constructions où l'art grec, le bas-relief, les corniches, les chapiteaux, les arcs de triomphe, avaient égalé les fortifications d'une vaste capitale aux parois d'un temple.

Le bruit semé par le sultan, en Asie et en Europe, que les trésors des Grecs seraient abandonnés aux soldats, avait grossi son camp de marchands de bétail, de marchands d'esclaves, d'usuriers juifs, de trafiquants même chrétiens, qui attendaient cette proie, la plus riche des trois mondes. Des nuées de

derviches mendiants, accourus du Diarbekir, du Taurus, de la Caramanie, « se partageaient déjà en « idée, disent les historiens génois et vénitiens du « camp d'Amurat, les riches monastères et les « vierges consacrées qui peuplaient les innombra- « bles couvents de cette cité monacale. »

Le vieux scheik Bokhari, à qui Bajazet Ildérim avait donné en mariage une de ses filles, éprise de ses vertus, et qu'on appelait alors l'*émir-sultan*, vint rejoindre Amurat avec une escorte de cinq cents disciples à cheval. Oracle des Ottomans depuis trois règnes, le scheik Bokhari, à qui la sagesse de ses conseils faisait attribuer le don de prophétie, et qui passait pour conduire avec lui la victoire, entra dans le camp au milieu de l'armée prosternée tout entière aux pieds de sa mule. Il s'enferma après cette procession triomphale dans l'humble tente de feutre gris, seul palais qu'il voulût habiter par abnégation, et invoqua toute la nuit *Allah*. Ses disciples, pendant cette méditation du maître, apostrophant du haut des tours les gardes de Constantinople, leur montraient du geste l'immensité des tentes du sultan, et les défiaient d'appeler à leur aide le Christ, si souvent désavoué dans sa sainteté par leurs vices et par leurs mensonges.

XVI

Le lendemain, le scheik Bokhari, montant un cheval de bataille et suivi de ses cinq cents cavaliers, s'avança le sabre à la main jusque sous les murs de Constantinople, auxquels les jardins du palais des Blakernes étaient adossés. C'était le 26 août 1422. Comme un héraut des guerres chevaleresques, le vieillard, brandissant son sabre contre la ville, poussa trois fois le cri de guerre : *Allah et Mohammed!*

Ce fut le signal de l'assaut; deux cent mille hommes de chaque côté, tous également debout sur des remparts et sur des tours qui faisaient ressembler ce combat à une bataille de deux villes plutôt qu'à une bataille de deux armées, obscurcirent l'air de nuages de traits, de pierres, de fumée et de feu. Cette lutte immobile, qui s'étendait avec la même épaisseur de combattants depuis le palais de Bois, aujourd'hui les Sept-Tours, baigné par la mer de Marmara, jusqu'au petit fleuve Lycus, humble ruisseau qui se jette à travers les prairies d'une vallée dans le bassin encaissé de la Corne-d'Or, embrassait tout l'espace où Byzance n'a pas pour fossés ses trois mers.

cheval et le sabre étaient les seules armes, ne pouvaient assaillir des remparts fortifiés par sept siècles que par des échelles écrasées sous les rochers qui roulaient des créneaux. Les soldats de Paléologue tombés sous les flèches étaient remplacés à l'instant sur la brèche par des centaines d'autres combattants, fournis par deux millions d'hommes. L'abîme de poussière, de feu et de fer qui séparait les deux remparts ne se comblait que de cadavres. Pas un créneau des murs inébranlables et des tours massives de Constantinople ne tombait sous les machines de bois et de boue des Turcs. Le jour baissait sans avoir ralenti la bataille, mais sans avoir aussi avancé d'un pas la victoire. Chaque parti semblait également invoquer la nuit pour accuser de son insuccès les ténèbres.

La superstition des deux peuples aida à séparer enfin les combattants. Une vierge mystérieuse, vêtue d'une robe violette brodée d'or, et le visage rayonnant des derniers éblouissements du jour, apparut tout à coup sur les murs, à travers la fumée, aux yeux des Grecs et même des Turcs. A cet aspect naturel ou prémédité d'une femme de beauté céleste protégeant du geste la ville des miracles, les Grecs consolés et les Ottomans consternés cessèrent de combattre. Une immense cla-

les arts et la politique des peuples plus mûrs dans la civilisation raffinée de l'Occident, Élias, échanson de Mahomet Ier, élevait dans le palais de Brousse les deux jeunes frères d'Amurat. L'aîné de ces enfants, nommé aussi Mustafa-Sultan, était âgé de douze ans, le second de huit. Élias, à l'instigation des Paléologue, enleva une nuit ses deux élèves du palais de Brousse et les conduisit à la cour des Caraman, toujours prêts, comme on l'a vu, à s'élever contre la maison d'Othman.

Les Caraman saluèrent du titre de sultan le jeune Mustafa, sous prétexte qu'il était fils d'une princesse servienne, épouse de Mahomet Ier, tandis qu'Amurat n'était que le fils d'une belle odalisque. Ils donnèrent une armée de Turcs à Mustafa pour reconquérir Brousse et le trône que la promptitude d'Amurat lui avait dérobé.

L'armée des Caraman, profitant de l'absence du sultan, qui avait laissé l'Asie sans troupes, s'avança jusqu'aux portes de Brousse, et somma la capitale de reconnaître dans le jeune prétendant le véritable maître de l'empire. Les habitants, consternés, n'osant ni trop proscrire le sang de Mahomet, ni trop s'exposer aux ressentiments d'Amurat, députèrent leurs vieillards avec des hommages et des présents vers Mustafa, mais déclarèrent

qu'ils n'étaient pas libres d'ouvrir leurs portes à une armée étrangère. Élias, irrité, mais impuissant, conduisit son élève et son armée devant la seconde ville impériale de Bithynie, Isnik, et s'en empara après un siége de trente jours. D'Isnik, le jeune empereur Mustafa se rendit mystérieusement à Constantinople, où il fut reçu en souverain par les Paléologue; il conclut un traité avec eux, à l'exemple de son père et de ses oncles.

XVIII

Pendant cette absence du jeune empereur, Amurat II, repassant précipitamment en Asie, préparait à la fois la corruption et la force pour étouffer cette compétition imprévue du trône dans le sang d'un enfant dont le seul crime était le crime de son gouverneur. Élias, flatté par Amurat de l'espérance d'être nommé gouverneur de toute l'Anatolie pour prix de sa perfidie envers ses élèves, se vendit aussi facilement au sultan qu'il s'était vendu à l'ambition des Caraman. Il empêcha, par mille artifices et par mille lenteurs, les Caraman d'emmener avec eux le jeune sultan en sûreté dans leur domaine en se retirant eux-mêmes devant l'armée d'Amurat.

Le sultan, informé secrètement par le traître de la retraite de Mustafa dans les environs d'Isnik, envoya en avant Mikhal-Oghli, avec une troupe de cavaliers, pour s'emparer de ses jeunes frères. Leur fidèle vizir, Tadjeddin, défendit leur asile dans un combat singulier contre Mikhal-Oghli, pour leur donner le temps de sortir du bain et de fuir. Mais pendant ce duel héroïque, où Mikhal-Oghli tomba frappé à mort sous le yatagan de Tadjeddin, Élias, chargeant de cordes Mustafa, l'emmena aux avant-postes de l'armée d'Amurat, aux portes d'Isnik, et le livra à Mézid-Beg, grand écuyer de l'empereur. Le pauvre enfant fut pendu aux branches d'un figuier, dans un jardin, à la porte de la ville, pour que l'armée défilât en passant devant son cadavre. Le second frère d'Amurat, quoique dans un âge qui ne permettait pas même l'intelligence du crime, disparut de même sous l'atroce prévoyance des ministres du sultan.

Ainsi le principe d'hérédité du trône par droit d'aînesse, qui manquait à la constitution de l'empire, était suppléé déjà trois fois en trois règnes par le fratricide. Dans les législations imparfaites de l'Orient le sang comble le vide des lois.

XIX

Amurat II ne s'arrêta à Isnik que le temps nécessaire pour faire rendre les honneurs funèbres aux deux enfants, et pour les envoyer au tombeau de leur père dans la mosquée verte de Brousse. Il marcha droit sur la principauté d'un de ses vassaux les plus puissants, le prince de Castémouni, Isfendiar, qui avait fomenté et soutenu la rébellion de ses frères. Isfendiar, trahi dans la bataille par son propre fils, le prince Kasim, et blessé par la main de son propre vizir, Yakschi-Beg, s'enfuit à Sinope, ville maritime de la mer Noire, dont il avait fait sa capitale.

Poursuivi dans Sinope par l'armée ottomane, Isfendiar ne put acheter le pardon et la paix d'Amurat qu'en lui donnant en mariage sa fille, la célèbre princesse de Sinope, dont la beauté chantée par les poëtes et les historiens du temps avait enflammé l'amoureuse imagination du jeune sultan. Cette passion du sultan pour la beauté de ses épouses, dont les charmes se disputèrent tour à tour ou tout à la fois son cœur, agita souvent, du fond de ses palais, la politique de l'Orient.

XX

Ses victoires ne le rassuraient pas complétement sur la sécurité de son trône, surtout en Asie où des feudataires si puissants et si inquiets ne se soumettaient que pour méditer des rébellions nouvelles. Les trahisons nombreuses d'Élias-Beg et de Kasim-Beg, dont il avait profité, couvaient dans son propre conseil. Les rivalités qui existaient entre les cinq vizirs entre lesquels il avait, par nécessité dans ses jours difficiles, partagé sa faveur, pouvaient éclater en ingratitude et se tourner contre lui-même. Il commença par satisfaire largement l'ambition des trois fils de Timourtasch, ses compagnons d'enfance et de guerre, en donnant à Oumour-Beg, le premier, la principauté du Kermian, à Ouroudj, le second, le rang et le titre de *beglerbeg* ou prince des princes (généralissime), au troisième, Ali-Beg, la principauté de Saroukhan. Ces trois vizirs, ainsi récompensés et éloignés, réduisaient à deux le nombre des vizirs qui se partageaient l'exercice de l'autorité impériale. Amurat II était sûr de la fidélité du premier, Ibrahim-Pacha, l'ami de Mahomet I[er] son père, l'auteur de sa propre fortune, l'habile complice de l'infortuné Bayézid-Pacha dans

les deux mois de gouvernement posthume qui, en déguisant la mort de Mahomet, avait assuré le trône à son fils aîné.

Mais le second, Aouz-Pacha, plus ambitieux qu'il ne convient à un vizir, avait pris sur l'armée un ascendant qu'il songeait ou à imposer au jeune sultan, ou à exploiter séditieusement pour lui-même en se faisant offrir le trône par une popularité soldatesque habilement fomentée parmi les janissaires. Aouz-Pacha se défiait des ombrages du sultan, comme le sultan se défiait des trames de son ministre. Le vigilant Ibrahim veillait et avertissait son maître des pas équivoques de son dangereux collègue. Amurat, qui avait temporisé par prudence, sentit que l'heure était venue de frapper ou d'être frappé.

Un jour que le divan était rassemblé pour délibérer sur une émotion sourde des janissaires, le sultan, comme par un geste accidentel et familier, appuya la main sur la poitrine d'Aouz-Pacha et entendit une cuirasse de combat résonner sous la robe du vizir. A ces armes cachées et portées au conseil de son maître, le sultan, convaincu ou d'une injurieuse précaution ou d'une coupable préméditation, ordonna aux tschaouschs ou *chiaoux* de crever les yeux du vizir. Ce supplice, exécuté sans révolte à

... du sultan. On ...
l'un prince qui savait récompenser ; on
out d'un maître qui osait punir ; on céd
sultan qui voulait régner.

rès ce double coup d'État d'Isnik qui re
é au conseil, le fidèle Ibrahim, que le s
ait familièrement *Lala* ou père, fut seul
t main du sultan.

XXI

s fêtes de ses noces avec la princesse de
signalèrent le retour d'Amurat à Andrino
une veuve de Khalil-Pacha, princesse él
s la mort de son mari dans le harem du sult
ıvoyée avec un cortége impérial à Sinope p
ner la fiancée du sultan dans la capitale.
: triomphale à Andrinople rivalisa les pom
ales de Constantin...

Tchélébi, gouverneur général des provinces turques de toute l'Asie ; la troisième au fils du grand vizir Ibrahim-Pacha.

Les princes souverains de Servie et de Valachie assistèrent à ces noces à Andrinople moins en alliés qu'en vassaux. Le sultan, qui ne désirait plus que la paix, les envoya en son nom offrir de riches présents au roi de Hongrie, Sigismond, en gage de déférence et de réconciliation. Des chevaux turcomans, des armes de Perse, des brocarts de Bagdad, des tapis de Caramanie, des vases d'or ciselés pour brûler les parfums de l'Yémen, composaient ce tribut de l'amitié. Le roi de Hongrie y répondit par des présents d'Europe, des draps de Flandre, des chevaux de Frise, des dentelles de Malines, des pommeaux de selle en or, des velours d'Utrecht et des bourses de florins d'or de Hongrie.

Amurat s'enivrait de son amour pour la princesse de Sinope.

XXII

De tous les princes ses voisins et de tous les princes ses vassaux qui avaient agité le commencement de son règne, il ne lui restait à pacifier ou à dompter que le vieux Djouneyd. La vieillesse n'a-

néantissait pas dans ce vieillard l'inquiétude et la perfidie dont il avait tissu sa longue destinée. Après avoir élevé et perdu trois sultans, il rêvait d'en perdre un quatrième, toujours ingrat envers la grâce qu'il avait reçue ou toujours mécontent du prix de ses trahisons.

Le lendemain de la nuit où il avait déserté le camp de Mustafa sur le Rhyndacus, donnant ainsi à l'armée le signal de la défection et la panique de la déroute, Djouneyd était arrivé avec les soixante-dix cavaliers de sa suite à Tyra, délicieuse ville de ses anciens domaines dans la vallée ombreuse du Strymon. Là, après avoir reposé ses chevaux et grossi son escorte d'une nuée de ses anciens vassaux fiers de s'unir à lui pour humilier Smyrne leur rivale en opulence et en commerce, Djouneyd avait franchi en un jour la plaine de Burghaz-Owa, où serpente le Caïstre, et fondu sur Smyrne, sans maître et sans garnison pendant la lutte entre les deux sultans.

Smyrne, Phocée, les bords du golfe, les villes et les villages de l'Ionie, depuis le cap Noir jusqu'à Éphèse, voyant reparaître un prince qui les avait longtemps gouvernés et qui se disait reconnu et restauré par Amurat, lui avaient fourni, en peu de jours, des trésors et des soldats pour reconstituer

sa puissance. En vain le prince d'Aïdin, inquiet et jaloux de voir reparaître un tel voisin, avait marché contre lui avec son armée; Djouneyd, le prévenant avec six mille combattants dans les gorges entre Éphèse et Tyra, avait débouché audacieusement dans le bassin de Burghaz-Owa, et, appuyant sa gauche à un lac, sa droite aux marais du Caïstre, avait attendu le prince d'Aïdin.

Les deux armées, après s'être un moment mesurées de l'œil sans pouvoir s'aborder à cause des marais du Caïstre qui les séparaient, avaient livré le sort de la bataille à un duel à mort entre les deux chefs dans le seul espace solide entre les deux camps.

Djouneyd, malgré le poids de ses quatre-vingts ans que l'ardeur de son ambition l'empêchait de sentir au moment de reconquérir ou de perdre pour jamais ses domaines, avait lancé son cheval contre le cheval du jeune pacha d'Aïdin avec l'impétuosité du désespoir. Après une lutte acharnée entre les deux cavaliers où la vigueur et l'adresse avaient suspendu longtemps la mort sur leurs têtes, Djouneyd, levant sa masse d'armes pour frapper sans s'inquiéter s'il serait frappé lui-même, avait abattu du coup le pacha d'Aïdin sans mouvement aux pieds de son cheval.

A ce prodige de force par la main d'un vieillard, les deux armées avaient applaudi sans distinction de cause comme à un arrêt du ciel, et l'armée du pacha lui-même avait reconnu Djouneyd pour prince d'Aïdin. Les provinces de Smyrne, d'Éphèse, de Phocée, de Tyra, de Magnésie, d'Aïdin, étaient retombées par cet exploit entre les mains de Djouneyd. L'indépendance d'un si vaste territoire sous une maison si ambitieuse et si perfide menaçait presque le sultan d'un empire rival du sien en Asie.

XXIII

Amurat II se hâta, aussitôt que son règne fut consolidé à Andrinople, d'envoyer une armée refréner cette ambition et rétablir l'autorité impériale dans ces provinces usurpées pendant son absence. Il chercha parmi ses généraux celui qui avait le plus d'outrages personnels à venger dans le sang de Djouneyd. Ibrahim, son grand vizir, lui conseilla de confier son armée à Khalil-Pacha. Khalil avait épousé la sœur de l'infortuné Bayézid-Pacha, cruellement supplicié par Djouneyd sous les murs de Gallipoli après la défection de ses troupes au sultan Mustafa. Cette sœur aimée et honorée du sul-

tan avait inspiré à son mari Khalil ses ressentiments implacables contre le meurtrier de son frère.

Quarante mille hommes, des meilleures troupes d'Amurat, suivirent Khalil en Asie et s'avancèrent par la vallée de Magnésie vers les gorges étroites de Tyra, qui s'ouvrent sur Aïdin et sur Smyrne. Djouneyd attendait, dans ces Thermopyles de ses possessions, l'armée ottomane. Son frère Hamza et son fils Kourd, se détachant la nuit de son camp de Tyra et gravissant les forêts ténébreuses et escarpées de la chaîne de montagnes à laquelle la ville est adossée, fondirent, au jour naissant, sur l'armée turque; mais, surpris eux-mêmes par une réserve de Khalil, laissée en arrière pour surveiller ces forêts, Hamza et Kourd, blessés et prisonniers, tombèrent dans les fers de Khalil.

Djouneyd, à la nouvelle de son fils et de son frère vaincus et captifs, abandonna les gorges, les vallées de Tyra et la plaine du Caïstre aux Ottomans, et s'enferma précipitamment, avec un petit nombre de guerriers intrépides, dans un château presque inaccessible, dont les débris sont encore aujourd'hui suspendus comme une aire d'aigle sur les flancs du mont Hypsila en vue de la mer, en face de l'île montueuse de Samos. Là, pleurant d'avance la mort de son fils et de son frère, envoyés chargés de fer

à Andrinople, il se préparait à illustrer au moins sa mort par sa vengeance sur Khalil.

Bientôt cependant, apprenant que le sultan envoyait pour jouir de son supplice Hamza, ce frère de Bayézid-Pacha qu'il avait épargné à Gallipoli en tranchant la tête de Bayézid, Djouneyd, qui avait encore la mer libre devant lui, laissa ses derniers défenseurs dans son château du mont Hypsila et s'enfuit sur une barque en Caramanie.

Après avoir enrôlé quelques milliers de cavaliers, il revint par les vallées du Taurus sur Tyra et sur Éphèse, se fit jour partout par son sabre à travers l'armée de Khalil, et se fortifiant de nouveau sur le mont Hypsila, il força, par son attitude, les Ottomans à négocier avec lui.

Khalil lui accorda une capitulation honorable et sûre et le reçut sous ses tentes dans son propre camp. Mais Hamza, qui n'avait pas engagé sa parole et qui épiait l'heure de la vengeance dans Éphèse, envoya quatre bourreaux pendant la nuit aux tentes de Djouneyd avec ordre de lui rapporter la tête du meurtrier de son frère. Les bourreaux, introduits sans bruit dans sa tente, craignirent de succomber dans leur meurtre contre ce vieillard éveillé, et lui tranchèrent la tête pendant son sommeil.

Hamza envoya cette tête, aussi fertile en perfidies qu'en héroïsme, à Andrinople, où les têtes déjà coupées de Kourd, son fils, et de Hamza, son frère, l'attendaient exposées aux portes du sérail.

Digne fin d'un traître qui avait tout sacrifié à la fortune de sa famille morte avant lui, et qui avait appris par tant de trahisons à ses ennemis à se faire un jeu de la parole humaine.

XXIV

Élias-Beg, qui venait, en séduisant et en livrant les deux enfants de Mahomet Ier, de fonder, à l'imitation de Djouneyd, sa fortune sur la perfidie, reçut par le supplice le prix mérité de ses forfaits. Ses deux fils, Ouwéis et Ahmed, enfermés par ordre du sultan dans les cachots de Tokat, s'évadèrent, l'un caché dans un char de foin, l'autre dans un sac d'avoine. Ouwéis, découvert aux portes de la ville, fut décapité, Ahmed parvint à se réfugier en Perse.

Le prince de Caramanie, Mohammed-Beg, souleva de nouveau ses peuplades pour venger sa sœur, épouse d'Othman-Beg, prince de Tekké, que les troupes du sultan avaient fait esclave après avoir vaincu et tué son mari. Mais, le prince de Caramanie ayant été tué par un boulet de canon parti des

remparts de Satalie qu'il assiégeait, son fils aîné, le prince Ibrahim, ramena le corps de son père en Caramanie pour l'ensevelir avec ses pères.

Deux autres fils du prince mort, vaincus et prisonniers sous les remparts de la ville assiégée, furent conduits au sultan à Andrinople. Amurat les traita en alliés et non en ennemis, il donna à chacun d'eux la main d'une de ses sœurs, et envoya à Ibrahim-Beg, l'aîné, l'investiture de la principauté paternelle de Caramanie.

XXV

Mais les généraux du sultan en Asie n'imitaient ni la générosité ni la bonne foi du maître. Corrompus par leur fréquentation avec les transfuges grecs qui leur enseignaient la perfidie comme un art politique, et conservant la férocité native des Tartares, ils n'épargnaient, pour dompter les peuples rebelles à leur gouvernement, ni l'astuce ni le sang.

Plusieurs de ces forfaits politiques consternèrent à cette époque la basse Arménie, déjà soumise au joug des sultans. Yourkedj-Pacha, qui gouverna cette province pour Amurat, n'ayant pu réduire par les armes quatre frères turcomans chefs de tribu qui

ravageant les campagnes de Tokat et de Kars, enlevaient les femmes et les troupeaux, incendiaient les tentes des Turcs, leur envoya son propre fils pour les convier à une entrevue de pacification en leur faisant espérer l'investiture d'une principauté héréditaire dans ces montagnes. Les barbares se laissèrent convaincre par la présence du fils de leur ennemi, qui se remettait ainsi en otage dans leurs mains, et par les présents d'Yourkedj-Pacha. Arrivés au lieu désigné pour l'entrevue, avec cinq cents cavaliers de leurs tribus, ils y trouvèrent, au lieu d'Yourkedj, un message de ce pacha qui prétextait une maladie pour cause de son absence, et qui les conjurait de venir jusque dans Amasie, où les attendaient l'accueil et l'inviolabilité dus aux négociateurs. Ils y suivirent sans défiance le fils du pacha.

Yourkedj-Pacha les reçut comme des hôtes sacrés, les logea dans son propre palais, s'assit avec eux à un long festin où il les enivra de confiance, de vin et de sommeil. Un réveil terrible leur était préparé. Avant que l'aube eût dissipé l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil, les bourreaux apostés par Yourkedj-Pacha fondirent sur ces cinq cents hôtes, dispersés dans différentes salles du palais d'Amasie, les désarmèrent, les garrottèrent

... sourds gémissements sous les pi...
...le d'Amasie, à travers la terre, le pacha
à cheval, se précipita à la tête de ses t...
...eurs tribus sans défense, et les extermi...
...u dernier enfant. A son retour à Amasi...
... après le supplice, une pauvre mère se
...enoux, et lui prouva qu'on avait garrotté
...é par erreur son fils innocent et né
... race dans le tombeau des brigands.
...ura de faire rouvrir pour elle ce sépulcre
...urer si son fils vivait encore, ou pour l'en...
...oins dans la terre de ses pères, avec les
... tribu. Yourkedj-Pacha, attendri, fit ...
voûte du souterrain pour cette seule fe...
... entra, y chercha lentement le corps d...
...armi ces centaines de cadavres. Elle l...
...a évanoui, mais vivant encore; l'air et l...
...ndirent le sentiment. Le sépulcre, témo...

les Borgia que les Turcs d'Yourkedj-Pacha n'en déployèrent pour conquérir ou surprendre les châteaux et les principautés de l'Arménie.

XXVI

Le prince de Kermian, égal en puissance aux princes de Caramanie, convaincu qu'il ne léguerait que des guerres et des ravages éternels à ses peuples après lui en disputant un reste d'indépendance aux Turcs, se rendit de lui-même à Andrinople avec sa famille, y fut reçu en souverain et légua sa principauté au sultan. Tout se pacifiait sur la Méditerranée sous les lieutenants d'Amurat II. Les bords du Danube seuls s'agitaient et appelaient les négociations ou les armes.

Une insulte des Hongrois à une ville cédée par le roi des Serviens aux Ottomans fit éclater une première guerre entre Sigismond, roi de Hongrie, et le sultan. Les Hongrois, qui avaient franchi le Danube, y furent précipités par les Turcs. Le roi Sigismond, presque atteint dans la déroute par les spahis d'Amurat, ne dut son salut qu'au généreux dévouement de son frère d'armes Zavissa de Garbow, qui, se revêtant des insignes de la royauté et tournant son cheval contre les vainqueurs, ralentit

...ment rétablie par cet
...e sur le Danube, Amurat II conduisit lui-
armée d'Europe sur Salonique, ordonnan
itenant en Asie, Hamza, vainqueur de Djo
conduire également contre cette capitale l'
Brousse. La cour de Byzance réclama en
Salonique les traités par lesquels le sultan
tissait ses territoires et ses villes; Amu
dit avec fondement aux envoyés de Jean
ue, alors empereur de Constantinople
nique « avait cessé d'être une capitale gre
uisque Jean Paléologue l'avait livrée aux
ens, alors ennemis des Ottomans, et qu'il n
ecterait les traités conclus avec les Grec
où il trouverait des Grecs pour les res
ux-mêmes. »
rrêté quelques jours à Sérès, sur la route

vesti Salonique d'une telle multitude de combattants, que les murailles seules de la place pouvaient couvrir les Vénitiens et les Grecs contre ce débordement d'Asiatiques et d'Européens. Le regard du sultan imprima l'élan à ses soldats. L'assaut fut annoncé pour le 28 février. Amurat fit promettre d'avance un pillage impuni à tous ses soldats. Les habitants de Salonique entendirent en tremblant les hérauts turcs dévouer leurs richesses, leurs familles, leur liberté et leur vie aux barbares. Ils coururent aux églises au lieu de courir aux armes; les reliques de saint Démétrius, patron des Grecs superstitieux, d'où découlait, disaient-ils, une huile miraculeuse, leur parurent le seul palladium de leur liberté. Les Vénitiens, trop peu nombreux pour couvrir seuls les immenses remparts de la ville, se multiplièrent sur les créneaux et sur les tours. Mais les nuées de traits qui obscurcissaient l'air sur leurs têtes permettaient aux Ottomans de descendre dans les fossés et d'appliquer les échelles aux murs. Amurat, à cheval au premier rang de ses janissaires, parcourait l'enceinte extérieure, dirigeant du geste et de la voix les escalades. Les pierres roulées du haut des créneaux par les assiégés écrasaient en vain les assaillants sous les débris des échelles; d'autres gravis-

...ues. Un soldat turc, parvenu enfin a
me des tours défendue au milieu de vi
s par un seul Vénitien, lutte corps à c
héros à la vue des deux armées sur
me, renverse le Vénitien, lui coupe la
ice dans la ville au milieu des Grecs coı
Les Grecs, à cet aspect, croient que les r
ıt débordés par les Turcs; ils redescende
ınt dans la ville entière le bruit et le dı
la défaite. Les Vénitiens eux-mêmes aband
ville à sa lâcheté, se replient sur le port,
disent l'approche aux habitants, s'élanc
s en barques, les autres à la nage vers le
es qui les emportent, et entendent de loin
ant sur le golfe le long cri de la capitale é
« Le pillage et le carnage, raconte le Gr
gnosta, témoin de cette nuit sinistre, dépa
'espérance des Turcs...

« à travers les rues de Salonique, des troupes « de femmes, de filles, d'enfants, de caloyers, « d'anachorètes, de moines de tous les monas- « tères; les prêtres enchaînés avec les vierges, « les enfants avec les vieillards, les mères avec les « fils, par des dérisions de l'âge, de la profession, « du sexe, qui ajoutaient une barbare ironie à la « nudité et à la mort même.

« Les églises, où les habitants avaient entassé « leurs trésors, virent leurs autels, déracinés du « sol, rouler en poussière sur les voûtes enfoncées « des tombeaux pour rendre l'or qu'on leur avait « confié. Les tableaux sacrés, accumulés en im- « menses bûchers dans les nefs, furent brûlés; la « tombe de saint Démétrius rendit le corps de ce « patron des Grecs à la haine, et ses restes, coupés « en morceaux, furent précipités dans les flammes. « Le puits de l'huile sainte que les prêtres grecs « faisaient découler de son cercueil fut descellé, « vidé, tari, souillé par les musulmans ennemis de « ces crédulités. »

Mais la contagion de cette superstition monacale atteignit les paysans de l'Asie eux-mêmes, et ils attribuèrent plus tard à cette huile une vertu curative dérobée par eux à leurs ennemis.

Vingt mille esclaves, indépendamment des mil-

-, plus voluptueux que cruel.
parole qu'il avait donnée à ses armées,
la ville pendant cette honteuse journ
pas entendre le cri de ce peuple sac
ngeance. Il fit dresser sa tente sur l
rts et fleuris du Gallicus, fleuve d'arr
ui serpente en descendant des montagnes
s vergers de Salonique. L'horreur et le
cette ruine, les gémissements des famil
ées en servitude l'y poursuivirent. Il ne p
r au spectacle de cette agonie d'un peupl
nt; il ordonna d'arrêter le sac de la v
éfendit de tuer un seul captif; il rendit la
tous ceux que les lois de la guerre attril
rsonnellement au sultan; il se réserva éga
our sa part de conquête tous les monum
lifices de Salonique que la fureur de
rait épargnés; il restitua même aux hal

populations de quelques villes grecques voisines, de l'intérieur des terres, qui s'étaient soumises sans résistance à son armée.

Les conséquences de la conquête de Salonique se bornèrent à l'enlèvement de quelques beaux marbres antiques, transportés, des temples que ces bas-reliefs décoraient, à Andrinople, pour y décorer les ponts et les bains qu'Amurat II y construisait avec les débris de la Grèce, à la transformation des immenses couvents de caloyers et de moines en caravansérais, maisons banales d'hospitalité pour les voyageurs. Les églises, à l'exception de celles dont le service du culte pour les Ottomans nécessita la transformation en mosquées, furent restituées aux chrétiens. Nul d'entre eux ne fut contraint de sauver sa vie par l'abjuration de sa foi. L'islamisme se faisait place les armes à la main en Europe et en Asie, mais il laissait leur culte aux populations conquises. Le Coran et la politique ordonnaient le zèle sans autoriser la persécution.

XXVIII

Ainsi changea pour longtemps de maître Salonique, cette clef de la mer, de la Thessalie et de la Grèce, cette rivale de Smyrne et de Constantinople,

...... golfe de la Méditerrané
leurs vaisseaux, et nœud pour leurs
rre entre Bysance et Athènes, entre l'Oı
cident. Les empereurs, jaloux d'attache
ioire à ses monuments, l'avaient embelli
triomphales et de colonnades corinthie
portaient sur leurs plates-formes les
ivre de la sculpture de l'Attique. Consta
mbrassant la religion des chrétiens, avait
nais non entièrement détruit ces œuvres de
que. On admire encore aujourd'hui les
ts ossuaires de marbre de trois cultes renv
uchés dans la poussière les uns par les au
empereur Théodose, par un vengeance d
barbares, pour punir une émotion du pe
alonique en faveur d'un cocher du cirque,
convier les habitants sur le théâtre de leu
n, sous prétexte de jeux publics. et avai

qui avaient égalé les crimes de Théodose. Enfin Amurat II et les Vénitiens venaient de la bouleverser de fond en comble en se la disputant.

La force, la convenance et les délices de sa situation y retinrent ou y rappelèrent bientôt une population de cent cinquante mille habitants : Grecs, Épirotes, Juifs, Ottomans, y exerçant en paix, sous la tolérance des sultans, leur culte, leurs mœurs, leur commerce, leur agriculture. Salonique s'élève encore de nos jours, étendant ses deux bras autour de son port, comme pour embrasser la mer à laquelle elle doit sa richesse, étayée sur les collines, adossée aux montagnes sombres de la Thessalie, entourée de ses cyprès, qui semblent pleurer tant de générations sur ses tombes, et dominée par sa citadelle aux sept tours démantelées, signe de ruine plutôt que de force, où les Grecs, les Romains, les Arabes, les Normands, les Byzantins, les Macédoniens et les Turcs, se sont tour à tour renversés de ses remparts, pour perdre ou pour conquérir cette reine esclave du plus beau golfe de la Méditerranée.

Salonique devint, après la conquête d'Amurat II, la rivale de Brousse et d'Andrinople, et la grande halte des Turcs pour leur invasion définitive de la Grèce, du Péloponèse et des rivages convoités de l'Adriatique.

XXIX

Déjà ces provinces, détachées de l'empire de Byzance par le partage que l'empereur Manuel en avait fait entre ses sept fils, et par les conquêtes que les Ragusains, les Vénitiens, les Génois, s'y étaient distribuées en grands fiefs, n'étaient plus capables d'une résistance compacte aux armes des dominateurs de Salonique. Les grandes îles de Négrepont et de Candie relevaient des Vénitiens ; les îles enchantées de Chio et de Lesbos, des Génois Athènes, Thèbes, la Phocide, l'Acarnanie, l'Épire l'Étolie, des fils d'un aventurier sicilien, qui se disputaient les armes à la main leurs héritages, et appelaient tour à tour les Turcs comme arbitres de leurs dissensions.

La ville de Janina, assise comme celle de Cachemire au bord de son lac, dans un fertile et inaccessible bassin de l'Albanie, s'était volontairement offerte et donnée à Amurat II pour échapper à ces déchirements des provinces et à ces vicissitudes de domination, trop faible pour rien défendre. Le sultan, conformément à ce traité avec les habitants de cette opulente ville, y avait envoyé quelques fils des principales familles ottomanes d'Andrinople

pour y exercer en son nom le gouvernement, et pour y faire respecter par les voisins ambitieux de Janina l'inviolabilité d'une possession turque. La beauté des filles chrétiennes de l'Épire séduisit les yeux de ces jeunes officiers d'Amurat. Ils demandèrent ces vierges pour épouses aux familles de Janina. La différence de religion leur ayant été objectée par les Épirotes, ces jeunes guerriers s'apostèrent un dimanche aux portes de la cathédrale, et enlevèrent par une violence concertée dix-huit de ces plus belles Albanaises aux bras de leurs mères. Le sang ne coula pas dans ce rapt, mais les parents consentirent à laisser leurs filles aux bras de leurs ravisseurs. De là la multiplication en Albanie de familles moitié turques, moitié chrétiennes, qui confondirent les deux races.

XXX

Une peste et un tremblement de terre suspendirent pendant les premiers mois de l'année 1430 l'invasion définitive du sultan dans la Grèce. Le fléau enleva trois fils d'Amurat qui vivaient renfermés dans le palais d'Andrinople, et son habile vizir Ibrahim-Tschendereli, fils, petit-fils et père de

p... s dans l'habitude des grand
Amurat pleura son vizir comme il aura
père. Le goût du loisir, de la méditatio
ptés du harem, qui le dominait to
que la nécessité ne le réveillait pas de
, lui fit livrer à son nouveau grand vizir
hendereli la politique presque hérédit
n. C'est ainsi qu'on vit Louis XIV en Fr
ne les rois et les parlements en Ang
smettre le ministère de père en fils dan
le des Louvois, des Colbert, des Pitt, où l'e
vernement était devenu une tradition pou
domestique.

XXXI

lais les agitations du Danube en Europe
amanie en Asie, ne laissèrent pas de longs

il implora la paix et l'alliance du sultan. Sa fille Mara, encore enfant, fut envoyée par Brankovich au sultan, fiancée avec Amurat et élevée avec les plus grands respects dans le sérail jusqu'à l'âge nubile. Sa précoce beauté, qui devait agiter bientôt l'empire, fit attendre avec impatience par Amurat l'heure de la proclamer sa seconde épouse.

Une cause futile parmi nous, grave chez des peuples équestres et pasteurs, fit éclater la guerre de Caramanie entre deux princes turcomans dont l'un avait enlevé à l'autre, par une ruse déloyale, un cheval d'une renommée héroïque parmi ces tribus. Le ravisseur était Ibrahim-Beg de Koniah, à qui le sultan avait donné, comme nous l'avons raconté, sa sœur la plus aimée en mariage. Ibrahim refusant obstinément à son beau-frère de rendre le cheval à son possesseur, le sultan marcha lui-même d'Europe en Asie pour faire justice au prince offensé. Ibrahim-Beg, vaincu à Koniah et dépouillé par sa défaite de ses États, envoya sa femme au sultan pour ramener le cheval et implorer sa grâce. Amurat, qui ne savait rien refuser aux larmes des femmes, rendit la principauté de Caramanie pour un cheval.

Pendant cette courte guerre, Sigismond, roi de Hongrie, ayant provoqué de nouveau les Ottomans

...ant, ...
'ent, des *Portes de Fer* avec cinqu...
...mans. Soixante-dix mille prisonniers
lui en servitude et des troupeaux inn...
...ent l'indemnité de cette campagne q...
...vait pas commencée. Un jeune étudi...
...nd, du nombre de ces captifs, était de...
...ort à subir vingt ans d'esclavage dans l...
...lans les palais des sultans, et à rappo...
...patrie l'histoire des mœurs et des évé...
cette cour.

XXXII

...e beau-père du sultan, père de la jeun...
avait repris les armes contre Amurat
...t l'expédition de Hongrie, assiégé et ...

[redacted]

de la Hongrie, et ramenèrent à Nicopolis de telles multitudes d'esclaves, qu'une des plus belles vierges hongroises exposées au marché de Nicopolis y fut vendue pour une paire de sandales par le soldat à qui elle était échue en partage.

Le sultan, loin de s'enorgueillir de ces dépouilles, négociait, au milieu de ces triomphes, pour s'acquérir des alliances pacifiques de l'autre côté du Danube. Les Polonais, quelquefois alliés, quelquefois rivaux des Hongrois, lui parurent la nation la plus propre à contre-balancer par leur amitié avec les Turcs la puissance croissante des Hongrois, qui s'étendait par ses affinités avec l'Allemagne. Il envoya des ambassadeurs avec de riches présents au roi de Pologne Ladislas.

Les Polonais, une de ces tribus émigrées peut-être dans la nuit des temps non historiques des plateaux de la Tartarie dans les steppes presque aussi vagues de la Sarmatie, portaient avec les Russes, les Serviens, les Transylvains, les Esclavons, les Croates, le nom générique de Slaves, nom qui signifie les *Crieurs de guerre*. Ce nom disait leur génie; peuple équestre, amoureux d'une liberté sans limite, incapable de repos et de stabilité, également prêt à céder son indépendance à des maîtres par esprit de faction, et à la recouvrer sur des

erve au milieu de ses vices politiques la
ertu des peuples, le courage, qui fait
nême la servitude.

Tel était le peuple auquel Amurat II en
rir de se liguer avec lui pour refréner
es Hongrois.

XXXIII

Ladislas, porté au trône à l'âge de dix
subir le flottement des factions oppos
olitique des Polonais, aurait facilement
alliance des Ottomans par antipathie
ongrois; mais le héros des Hongrois,
orvinus, dont nous avons raconté la nai
gitime des amours de Sigismond et d'un

Les Hongrois, race également héroïque descendue des Huns, possédaient les vertus des Polonais sans leurs excès; le bon sens chez eux s'alliait au courage, et le patriotisme à la liberté. Capables d'abnégation autant que de dévouement, ils écoutèrent les sages conseils d'Huniade. Huniade, vayvode ou chef militaire de Transylvanie, pouvait aspirer à leur trône alors électif. L'estime et la victoire le lui auraient voté. Il préféra le rôle de sauveur de son pays à son ambition; il craignit de troubler par des prétentions à l'empire une confédération défensive des États chrétiens du Danube contre les Ottomans. Il conjura les Hongrois d'offrir leur couronne à Ladislas, déjà roi de Pologne et de Bohême, et de l'oublier lui-même pour se fondre en une seule monarchie avec les Polonais. De la nation hongroise ainsi calmée et fortifiée il ne se réserva que l'épée, que lui assignaient d'avance son autorité morale et son génie militaire.

Les paroles et les présents des ambassadeurs d'Amurat II échouèrent devant cette politique habile et patriotique du héros et du conseiller des Hongrois. Huniade aspirait depuis son enfance à être le Godefroi de Bouillon d'une croisade de la Germanie contre ces nouveaux Sarrasins qui menaçaient de franchir le Danube et la Save, comme ils avaient

oise, faisaient de Huniade l'ennemi le
ble d'Amurat. Jeune, beau, intrépide
s illégitime d'un empereur maître a
l'Allemagne, ayant eu à se légitimer
r ses exploits, élevé par son mérite et
ur de son père présumé, l'empereur d'A
gismond, au rang de vayvode ou de g
ditaire de ces Transylvains aventuriers
agne, le héros hongrois avait grandi et
mbattant les Turcs; il avait juré de mou
foulant jusqu'en Asie.

La terreur qu'inspiraient de proche e
toute la chrétienté la chute de Salonic
sion de la Grèce, la possession de Ja
uble ravage de la Hongrie par les fils du
ch, ralliaient en un seul faisceau d

les cours du Midi et du Nord, stimulait le zèle des princes et des peuples. Une croisade nouvelle, mais cette fois une croisade politique et militaire, s'organisait contre Amurat II. La religion en était l'âme, le patriotisme en était la raison; Huniade en était à la fois le conseil et le héros.

XXXIV

La réponse évasive du jeune roi de Pologne, devenu en ce moment roi de Hongrie par le désintéressement d'Huniade, ne permit plus à Amurat de se faire des illusions de paix. Il ordonne à Ali-Beg, fils d'Évrénos, d'assiéger Belgrade, forteresse de Servie, que Brankovich, avant sa défaite et sa captivité, avait donnée en garde aux Hongrois. Cette ville, conquise et reconquise depuis tour à tour dans tant de guerres entre l'Europe et les Turcs, était à la fois la clef de la Servie, de la Turquie et de la Hongrie. Construite à l'issue des défilés du Balkan, au bord des impénétrables forêts de ces montagnes, sur un plateau en pente douce qui domine le large confluent de la Save et du Danube, ces deux fleuves, confondus en un seul au pied de ses remparts, lui forment une demi-ceinture d'eau rapide plus semblable à un bras de mer qu'à une

perd l'horizon plat de la Hongrie. Di
re, des collines et des mamelons entre
orges profondes et ombragés de chênes
clairés par la hache des Serviens, forme
'épais remparts autant de bastions défe
ouvrent la ville contre l'assaut des assiége
ave et le Danube libres apportent sans c
abitants les vivres, les armes, les combatta
éparer les consommations ou les pertes d'
Telle était Belgrade, que le fils d'Évréno
ifficile tâche de conquérir à son maître.
e siége ne purent triompher de la force d
u génie d'Huniade. Ali-Beg fut contraint d
on armée, décimée par le canon des H
issant les bords de la Save et les gorges d
nfectés par les cadavres de ses soldats.

sylvain qui l'avait fait échouer sur le Danube. Mézid-Beg, ancien chef des Turcomans de Siwas, qui avait jadis lutté contre Timour lui-même en Asie, et dont soixante ans de guerres n'avaient pas lassé la vieillesse, reçut d'Amurat le commandement de l'armée de Transylvanie, incendia les campagnes, dépeupla les villages, trancha la tête aux chefs, aux évèques, aux prêtres, enchaîna les femmes et les enfants transplantés en Turquie, assiégea Hermanstadt, capitale de la Transylvanie. Huniade, entraînant à sa suite une armée de Polonais, de Hongrois, de Bohémiens, d'Allemands, de Styriens, de patriotes transylvains ralliés à sa voix, pour sauver son propre peuple, fondit sur le féroce vieillard turcoman sous les murs d'Hermanstadt. Le vieux guerrier, sachant que le nœud de cette confédération était Huniade, et que l'âme de ce héros était l'âme de la Hongrie, sentit que la mort de ce chef serait la mort de son armée. Il songea moins à vaincre cette confédération que leur Yanko : c'était le nom barbare et populaire sous lequel Huniade, terreur des Ottomans, était connu dans leur camp. Mézid-Beg forma une colonne de trois mille spahis, choisis à leur intrépidité et à la rapidité de leurs chevaux, pour envelopper et tuer le seul Huniade.

Cette colonne renversa tout devant elle et traversa

comme un torrent les rangs des Hongrois pour atteindre le mamelon sur lequel le vayvode de Transylvanie dirigeait de l'âme et du geste la bataille. Ses espions l'avertirent à temps de l'intention de cette charge ; ses officiers le conjurèrent de sauver en lui le génie de la Hongrie. Simon de Kémény, son plus intrépide lieutenant, lui arracha la cuirasse, le casque, l'aigrette et le cheval roux à la crinière noire qui le désignaient aux coups des Ottomans. Il se revêtit de l'armure, monta le cheval, se précipita lui-même au-devant des spahis, trompés par cette généreuse ruse, et tomba victime volontaire avec trois mille de ses Hongrois sous le sabre des Turcs.

XXXVI

Au moment où Huniade, sous l'armure de Kémény, fondit sur le camp des Ottomans, les défenseurs d'Hermanstadt se précipitaient sur eux par derrière dans une sortie concertée. Les assiégeants, pris entre deux armées, perdirent vingt mille hommes entre les remparts et la circonvallation. Huniade ne voulut laisser à personne la gloire et la vengeance de combattre et de frapper le vieux Turcoman, fléau de sa patrie. Mézid-Beg et son fils

tombèrent l'un et l'autre sous la masse d'armes de Huniade; il entra couvert de leur sang dans Hermanstadt. Pendant le festin que les habitants délivrés donnèrent le soir à leur libérateur, les Hongrois, aussi féroces que les Turcs, amenaient par groupes leurs prisonniers désarmés dans la salle du festin funèbre et les massacraient sous les yeux d'Huniade, ivre de sang. Lui-même, par une barbarie qui déshonorait la sainteté de sa cause et l'héroïsme de son bras, se fit apporter le lendemain les dépouilles des tentes de Mézid-Beg et de son fils. Il chargea un chariot traîné par six chevaux de ces dépouilles, et, jetant par-dessus un monceau de troncs humains et de membres mutilés, il couronna cette pyramide triomphale par les têtes coupées du vieux pacha, de son fils, de ses généraux, et il envoya ce chariot en tribut au despote de Servie, son allié.

Un vieillard turc, à qui on avait laissé la vie pour ce tribut dérisoire des Ottomans aux Serviens, était assis sur ce monceau de dépouilles humaines, et chargé de les offrir à la cour de Servie. Ce char de la vengeance traversa ainsi la Transylvanie pour attester aux populations dispersées la défaite des Turcs et les représailles sanguinaires du héros hongrois.

XXXVII

Schehabeddin, envoyé avec une troisième armée par Amurat II pour venger Mézid-Beg, trouva Huniade dans la plaine de Vasag, renforcé par la renommée de ses deux victoires et par les soldats les plus aguerris de l'Allemagne. Schehabeddin laissa dans cette plaine dix mille morts, huit mille prisonniers, tous ses généraux et le cadavre d'Othman-Beg, le plus vaillant des petits-fils de Timourtasch. Lui-même, prisonnier d'Huniade, et conduit chargé de chaînes à Ladislas, apporta à Bude, capitale de la Hongrie, la nouvelle de sa défaite.

Huniade, sans laisser respirer les Ottomans, s'élança avec trois armées multipliées par la victoire jusque dans le cœur de la Servie turque, aux portes de Nissa, grande ville qui ferme les gorges de la Morawa. Il y trouva une quatrième armée turque formée précipitamment des réserves de tout l'empire et commandée par les princes et par les begs de toutes les provinces d'Europe et de toutes les principautés d'Asie appelés par l'extrémité du danger au secours de l'empire. Leur nombre dépassait de cent mille combattants le nombre des confédérés d'Huniade. Mais Huniade avait un nom et inspirait

un fanatisme qui valaient à eux seuls tout un peuple.

Le frère du grand vizir Khalil, second fils d'Ibrahim-Tschendereli, commandait les Ottomans. Adossé à Nissa, appuyé à droite sur le lit infranchissable de la Morawa, couvert à gauche par des rochers escarpés, inaccessibles à l'artillerie et à la cavalerie des chrétiens, Amurat II, au lieu d'appeler Huniade dans un espace ouvert, où le nombre aurait pu submerger le génie, attaqua Huniade dans ce défilé, où la victoire devait se disputer corps à corps. Les trois colonnes que le sultan envoya tour à tour à cet assaut se brisèrent contre l'artillerie et les palissades des Hongrois. Huniade, formant lui-même son armée en une seule colonne d'attaque, traversa Nissa sur les pas des Ottomans découragés, et, les dispersant à droite et à gauche dans la plaine, qui s'élargit après la ville, rejeta une moitié de l'armée d'Amurat à gauche entre son infanterie et la Morawa, l'autre moitié à droite entre ses cavaliers et les montagnes, prenant ainsi en un double coup de filet d'innombrables prisonniers forcés de choisir entre la captivité ou la mort. Amurat, avec le centre seul et isolé de son armée, se replia vaincu, mais combattant toujours, sur Sophia. Huniade y entra sur ses traces, et se prépara à marcher de là sur Philippopolis, dernière ville qui protégeât Andrinople.

XXXVIII

Mais l'hiver, qui couvrait déjà le mont Hémus de frimas, sauva la capitale de l'empire. Amurat II, retranché au défilé qui porte le nom des *Portes de Trajan*, parce que cet empereur l'avait fait fermer par une porte contre les barbares, retranché aussi au défilé de Soulouderbend, appelé ainsi des eaux qui le défendent par une inondation artificielle, attendait Huniade sur ces seules brèches de la muraille continue du Balkan. Le sultan, à l'aspect de la cavalerie hongroise prête à escalader le défilé, lâcha, sur la pente rapide de l'Hémus, les écluses où il avait accumulé les eaux dans des bassins gelés seulement à la surface. Ces eaux, en se précipitant en nappes minces sur les sentiers que devait gravir la cavalerie d'Huniade, les recouvrirent pendant la nuit d'une nappe de glace dont l'escarpement redoublait le danger pour les chevaux. Huniade et son armée reculèrent devant ces frimas. Les portes de Trajan, obstruées par Amurat de rochers précipités du haut des corniches du Balkan, le forcèrent à chercher un autre passage. Le défilé moins inaccessible d'Isladi leur ouvrit enfin le mont Hémus après un assaut où les rocs, les neiges, les quartiers de

glace combattaient en vain pour les Ottomans. Huniade, comme l'Annibal des Germains, avait juré de vaincre la nature même pour atteindre ses ennemis au cœur de l'empire. Une dernière bataille livrée par lui dans la plaine d'Yalowaz, au pied du Balkan franchi, lui livrait la délicieuse vallée de Philippopolis et bientôt les fertiles bassins d'Andrinople.

XXXIX

Soit que la désunion, qui dissout toutes les confédérations après les victoires plus qu'après les revers, empêchât le héros hongrois de suivre sa pensée jusqu'à l'anéantissement des Turcs dans leur capitale découverte d'armée ; soit que le retour précipité d'Amurat, rappelé d'Asie, où il combattait, par les périls d'Andrinople, intimidât les Hongrois; soit plutôt que le jeune roi de Pologne et de Hongrie, Ladislas, dominé par son conseil où Huniade comptait des envieux, ne voulût pas accorder tant de gloire à un seul homme, Huniade s'arrêta au pic méridional du Balkan, et, laissant son armée se consolider à Sophia et à Nissa, repassa lui-même précipitamment le Danube avec Ladislas. Le roi et le général revinrent triompher

dans la capitale de la Hongrie. Ils rêvaient pour le printemps suivant une autre campagne.

XL

La lassitude de tant de guerres et la sagesse du grand vizir Khalil conseillèrent à Amurat II de reprendre des forces dans une longue paix. Les revers de ses généraux en son absence étaient des malheurs et non des humiliations personnelles pour lui. Partout où il avait paru en personne il avait vaincu. La pacification de l'Asie, la conquête de Salonique et de l'Épire, doublaient ses forces à l'orient. Il résolut de faire à l'occident, sur le Danube, tous les sacrifices compatibles avec la sûreté des Ottomans en Europe. La félicité de ses peuples était à ses yeux sa première gloire. Lui-même, comme on l'a vu, avait la passion du loisir et de l'amour, le génie naturel de la paix. Sa seconde sœur, mariée par lui à Mahmoúd-Tchélébi, qu'Huniade avait fait prisonnier, et qu'il retenait en gage de négociation dans les cachots d'Hermanstadt, inconsolable de son veuvage, obsédait le sultan de ses larmes pour qu'il rachetât un époux adoré. Amurat ne refusait rien à l'amour, rien à sa famille. Il chargea de nouveaux ambassadeurs

d'aller offrir des accommodements aux différents princes chrétiens dont le faisceau formait la force d'Huniade et au roi de Hongrie lui-même. A Drakul, prince de Valachie, il restituait ses États ; au despote de Servie, son royaume et ses deux fils prisonniers à Tokat avec leur oncle aveugle ; à Ladislas et à l'assemblée des Hongrois, l'inviolabilité mutuelle des deux frontières.

Ladislas, encouragé à la guerre éternelle par Huniade, hésitait; mais les confédérés, dont il attendait au printemps les contingents promis pour la nouvelle campagne, désintéressés par Amurat, abandonnèrent les Hongrois à eux-mêmes. Cette immobilité des confédérés contraignit Ladislas et la diète à la paix.

Les assemblées n'ont pas la constance et la passion de gloire des héros. Huniade fléchit sous la volonté de son pays. La paix de Szégedin fut signée entre les Hongrois et les Turcs le 12 juillet 1444. Les deux souverains la ratifièrent, l'un par un serment sur l'Évangile, l'autre par un serment sur le Coran, prenant ainsi chacun leur Dieu pour témoin et pour vengeur de la foi jurée. Une rançon de soixante mille ducats d'or, payée par le sultan à Ladislas, rendit à sa sœur le mari qu'elle pleurait dans Mahmoud-Tchélébi. L'Orient respira. Amurat songea au re

pos, à la vie contemplative, à l'amour, principales ambitions de sa vie.

XLI

La mort de son fils aîné, Alaeddin, qu'il chérissait comme le fruit de ses premières amours avec la princesse de Sinope, et auquel il destinait le trône après l'avoir affermi, le jeta dans cette mélancolie des hommes heureux, mais dont la félicité s'attriste à leurs yeux par la brièveté du bonheur même. Son autre fils, qui fut depuis Mahomet II, était encore dans l'enfance. Ce prince n'annonçait pas dans ses premières années la virilité impétueuse qui caractérisa plus tard son règne. Il tenait de sa mère, la princesse de Servie, Hélène, seconde épouse du sultan, la beauté féminine, la grâce timide, et la complaisance un peu servile aux volontés de son père et de ses maîtres, qui, dans les femmes de ces races slaves, rappelle les habitudes de l'antique esclavage. Amurat ne se croyait pas destiné à de longs jours; il craignait que son fils, surpris par le trône avant d'avoir été exercé au maniement des armes et à l'empire, ne succombât aux difficultés de la guerre et de la paix. Il voulut l'y exercer lui-même pen-

dant qu'il en était temps encore, et le faire régner sous ses yeux, afin de réparer ses fautes s'il en commettait, et de voler à son secours si la fortune lui destinait des adversités.

Remettre le gouvernement à un enfant confié à d'habiles et fidèles ministres que lui-même avait formés, s'éloigner de la capitale, et pour ainsi dire, vivant, de la vie, pour ne s'occuper que de la méditation des choses éternelles, assister de loin à un règne posthume, le conseiller s'il s'égarait, le soutenir s'il chancelait, et régner en quelque sorte deux fois, tout en déposant jeune encore le fardeau du gouvernement qui importunait sa mollesse : telle était la pensée d'Amurat, pensée de prévoyance pour son fils, de sollicitude pour l'empire, de philosophie voluptueuse pour lui-même. Dioclétien avait eu la même lassitude, dans les mêmes circonstances ; Charles-Quint l'avait accomplie en Espagne; Tibère l'avait simulée à Rome; Amurat II la renouvelait chez les Ottomans. Plus les hommes sont dignes de régner, plus ils sont souvent tentés d'abdiquer une situation qui ne trompe pas moins par son néant les grandes âmes qui possèdent les peuples, que, vue du dehors, elle ne trompe les peuples qui sont possédés et dédaignés par ces maîtres d'empires.

XLII

Amurat II eut sans doute moins de peine à prendre cette résolution héroïque qu'à la faire accepter des trois princesses rivales et ambitieuses, et toutes jeunes encore, qu'il avait épousées, et qui se disputaient l'ascendant sur son cœur et sur sa politique. Si l'on en croit tous les historiens contemporains, allemands, ottomans ou grecs, témoins plus ou moins initiés aux mystères du sérail d'Andrinople, ces trois princesses, également belles, et dignes de posséder exclusivement l'âme de leur époux, la princesse de Sinope, la princesse Hélène de Servie, et la jeune princesse Mara, fille du vayvode de Transylvanie, agitaient de leurs jalousies, de leurs intrigues et de leur haine mutuelle, non-seulement la cour, mais le ministère, les armées, la politique d'Amurat.

On se fait en Europe, sur la foi d'historiens ou de voyageurs mal informés, de fausses images du sort des princesses ottomanes ou chrétiennes, épousées par les empereurs de Brousse, d'Andrinople ou de Constantinople ; on ne voit dans le sérail, livré à la polygamie, qu'un troupeau d'odalisques servant aux plaisirs capricieux du maître,

qu'un esclavage un moment couronné, pour être dégradé le lendemain, par le dédain d'un époux rassasié, dans la triste et éternelle captivité d'un harem. Ni la religion, ni la loi, ni les mœurs, ni l'histoire, ne dégradaient ainsi le mariage et le sort des épouses musulmanes ou chrétiennes des sultans, des princes, des grands de l'empire. On a déjà vu, dans les règnes du premier Amurat et de Bajazet Ildérim, des exemples de mariages entre les sultans et des princesses filles, sœurs, nièces des empereurs de Byzance, ou des princesses chrétiennes de Servie, environnées dans le palais de Brousse de tous les respects, de tous les honneurs et de toutes les libertés de culte attribués au rang d'impératrices. On a vu même ces princesses, que la politique ou la victoire livraient quoique chrétiennes à des époux à qui la religion permettait d'avoir plusieurs femmes, emmener des aumôniers, et exercer ouvertement leur religion dans les palais de leurs maris. Bien que ces princesses, épouses multiples mais légitimes de sultans, fussent astreintes sous ce rapport à la loi de la pluralité des femmes, elles n'en jouissaient pas moins dans les sérails de tous les priviléges, de tous les respects et de toutes les splendeurs du titre d'épouses et d'impératrices; elles n'en exer-

çaient pas moins sur le cœur et sur la politique de leurs maris l'ascendant que leur naissance, leurs charmes, leur esprit et leur titre de mères de fils destinés au trône leur assuraient dans l'intérieur du sérail. Nous verrons bientôt des femmes qui n'étaient pas même nées princesses régner, et même perpétuer pendant plusieurs règnes leur domination dans le sérail, avec autant d'empire que Théodora sous Justinien dans le palais de Byzance. Ce sérail, que l'imagination se présente comme une prison, séjour des soupirs et des humiliations des sultanes, bien qu'il fût interdit par les mœurs aux regards des hommes, n'en renfermait pas moins, à l'ombre des vastes enceintes du harem, toutes les pompes, toutes les intrigues des palais de l'Occident.

XLIII

Le mariage, dans la loi de Mahomet, quoique combiné par une condescendance du prophète aux mœurs des Arabes avec la tolérance de la pluralité des femmes, est un acte à la fois religieux et civil qui impose aux époux un grand respect du titre et des droits sacrés d'épouse; il n'est permis qu'à ceux des Ottomans qui peuvent nourrir, loger sé-

parément et entretenir convenablement une ou plusieurs femmes. La loi le consacre seule, mais le prêtre le bénit; les noces sont célébrées pendant quatre jours avec une publicité et des fêtes dont nous avons vu l'éclat dans les mariages des fils de Timour et de Mahomet Ier; les deux familles conduisent, avec un cortége imposant, l'épouse dans la maison de son époux. La répudiation, permise à la requête de la femme autant que du mari, est soumise à des conditions très-favorables aux droits, à la liberté, à la dignité de l'épouse. L'homme qui, ayant épousé une femme libre, lui donnerait pour compagne une femme esclave, perdrait son droit sur sa première épouse. Les épouses ont droit légal à une parfaite égalité de traitement, d'égards, de la part du mari commun. Le mari ne peut forcer sa femme à recevoir chez elle ses enfants d'un autre lit. Il doit attacher au service de chacune de ses épouses des esclaves ou des serviteurs exclusivement affectés à chacune d'elles. Si la femme se plaint d'infractions à ces lois de harem, le magistrat juge et fait justice à celle qui se plaint. Les mariages entre musulmans et chrétiennes sont légaux pourvu que les enfants soient élevés dans la religion du père. La moindre injure et la simple menace de répudiation

du mari à l'épouse dissout le mariage et autorise la femme à recouvrer son indépendance. Les droits de la maternité sont garantis dans l'épouse : rien ne peut la priver du droit de garder ses enfants de l'un et de l'autre sexe dans sa maison et dans sa dépendance. La tendresse filiale à son égard n'est pas seulement dans la nature et dans les mœurs des Orientaux, elle est dans la loi. Le devoir de pourvoir à tous les besoins de la mère est attribué impérieusement, non-seulement aux fils et aux filles, mais au frère, à la sœur, au neveu, à la nièce, jusqu'à la limite de la parenté du sang.

XLIV

Les sultans ne sont exceptés d'aucune de ces lois religieuses du mariage. La toute-puissance du souverain et le luxe oriental de leur cour, tout en accroissant pour quelques-uns d'entre eux le nombre des favorites non épouses, avec lesquelles la cohabitation est licite comme dans les tentes des patriarches, n'attente en rien aux priviléges et aux autorités domestiques des femmes légitimes des sultans ou des princesses de la maison impériale. Ces femmes ou ces princesses occupent, dans l'en-

ceinte toujours immense des palais d'hiver dans la capitale, ou des palais d'été dans la campagne, des palais isolés au milieu de jardins, palais dans lesquels elles sont servies chacune par une cour d'intendants, d'eunuques, d'esclaves attachés à leur maison. Leur luxe égale le luxe du sérail du sultan leur maître, qui visite tour à tour, selon ses devoirs ou ses affections, ces différentes colonies de sa famille. Les occupations, les rivalités, les intrigues, les mœurs et les plaisirs de ces princesses, décrits par une Européenne introduite sous un des derniers règnes dans l'intimité d'une sœur du sultan, éclairent l'histoire sur les mystères des sérails et sur le mode d'existence des trois princesses, épouses d'Amurat II, dans l'intérieur des palais d'Andrinople, de Brousse et de Magnésie.

« La sultane Asma, » raconte ce témoin intime et privilégié par son sexe, « désira me recevoir dans « son palais du sérail. L'intendante du palais exté- « rieur fut chargée de nous conduire à la sultane. « Arrivées au sérail de cette princesse, enfermé « dans les murs du grand sérail, l'intendante fit « ouvrir une première et une seconde porte de fer « gardées par des portiers différents; une troisième « porte, en s'ouvrant, nous découvrit plusieurs « eunuques noirs qui, un bâton blanc à la main.

« nous précédèrent en nous faisant traverser une « cour intérieure dont la garde leur était confiée : « ils nous introduisirent dans une grande salle « nommée la chambre des étrangers.

« La kyaya-kalem, ou l'intendante de l'intérieur, « vint nous y recevoir, et les esclaves qui la sui- « vaient, nous ayant aidées à dépouiller nos voiles, « nous conduisirent à l'appartement de la sultane. « Elle était magnifiquement vêtue, parée de dia- « mants et de perles, assise dans l'angle d'un riche « divan qui meublait son salon, et dont les tapis « de pied et les tentures étaient d'étoffes de soie « relevées d'or et d'argent. Des coussins recou- « verts de satin rayé d'or, apportés et étendus de- « vant la sultane, nous servirent de siéges, pendant « qu'une soixantaine de jeunes filles richement « vêtues de robes traînantes se partagèrent en deux « files, à droite et à gauche, en entrant dans la « salle, et vinrent chacune se ranger en haie les « mains croisées sur leurs ceintures.

« La sultane ordonna à l'intendante de nous con- « duire dans ses jardins, de nous y fêter et de nous « ramener ensuite pour accomplir la visite. L'in- « tendante nous conduisit dans son appartement. « On nous servit un festin seules avec elle, tandis « qu'un grand nombre d'esclaves n'étaient occu-

« pées qu'à nous servir et à décorer de leur pré-
« sence l'appartement. Le repas fini et le café pré-
« senté, on offrit les pipes, que nous refusâmes
« pour parcourir les jardins.

« De nouvelles troupes d'esclaves avaient été dis-
« posées près d'un fort beau kiosk où la compagnie
« devait se rendre. Ce pavillon, richement meublé
« et décoré, bâti sur un grand bassin d'eau, occu-
« pait le milieu d'un jardin où des espaliers de
« roses élevés de toutes parts cachaient aux yeux
« les hautes murailles qui formaient cette prison.
« De petits sentiers très-étroits et cailloutés en mo-
« saïque formaient, selon l'usage, les seules allées
« du jardin; mais un grand nombre de pots et de
« corbeilles de fleurs, en offrant à l'œil un petit
« fouillis agréablement coloré, invitait à en jouir
« dans l'angle d'un bon sofa, le seul but de ces pro-
« menades. On y fut à peine assis, que les eunuques,
« qui avaient précédé la marche, se rangèrent en
« haie à quelque distance du kiosk, pour faire place
« à la musique de la princesse. Elle était composée
« de dix femmes esclaves qui exécutèrent différents
« concerts, pendant lesquels une troupe de dan-
« seuses, non moins richement mais plus lestement
« vêtues, vint exécuter différents ballets assez
« agréables par les figures et la variété des pas.

« sexe qui manquait à la fête. Ces prétenc
« mes commencèrent alors une espèce c
« pour se disputer et s'emparer des fr
« d'autres esclaves venaient de jeter dans l
« Un petit bateau, conduit par des bate
« melles, également déguisés en homme
« aussi aux étrangères le plaisir de la pr
« sur l'eau; après quoi, ramenées chez la
« elles en prirent congé avec les cérémonie
« et furent conduites hors du sérail avec
« cérémonial.

« Ces détails pourront faire juger, ajout
« gère, de la vie intérieure des harems e
« quelque idée des plaisirs qui en détri
« monotonie.

« Le jardin des épouses du sultan, frère

« fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, « de lampes colorées et de bougies placées dans « des tubes de verre qui sont répétés par des mi« roirs disposés à cet effet. Des boutiques, gar« nies de différentes marchandises, construites pour « la fête, sont occupées par les femmes du harem, « qui y représentent, sous des vêtements analogues, « les marchands qui doivent les débiter. Les sul« tanes, sœurs, nièces ou cousines, sont invitées à « ces fêtes par le Grand Seigneur, et elles achètent, « ainsi que Sa Hautesse, dans ces boutiques, des « bijoux et des étoffes dont elles se font mutuelle« ment présent : elles étendent aussi leur généro« sité sur les femmes du Grand Seigneur, qui sont « admises à ces divertissements et qui en donnent « de semblables au sultan et aux princesses de sa « famille. »

XLV

On conçoit combien cette vie des cloîtres de l'Orient, qui concentre les regards, les pensées, les plaisirs, les passions, les rivalités dans l'étroite enceinte d'un sérail, doit donner de futilité, mais en même temps d'intensité et de férocité aux jalousies, aux ambitions, aux intrigues d'un sérail habité par

:anie, ses épouses, participant du fond
:ails aux ambitions de leurs trois fami
ouses de s'humilier réciproquement
)rgueil par les armes du sultan, qu'Amu
gagné ou perdu tant de batailles sur le
sur la mer Noire. Il avait le cœur, mai
'aiblesses des héros. On croit que le rep
'aiblesses pour les trois princesses et su
Mara, la plus jeune et la plus séduisante
et le désir, de se prémunir lui-même
danger de la toute-puissance mise au
l'amour, furent une des causes secrètes
lication. L'âge n'avait amorti encore en
vices ni ses vertus. Il n'avait pas qua
quand il descendit du trône.

Avant de quitter son palais d'Andri

vertus. Son grand vizir, Khalil-Pacha, restait son œil et sa main dans ce divan. Le mollah Kosrew, vieillard consommé dans la législation, fut nommé grand juge de l'armée, discipline vivante dont l'autorité ne voulait ni partialité ni faiblesse.

Après avoir pourvu ainsi avec calme au sort de l'empire, il songea au sien, et, pour se prémunir contre l'ingratitude de son fils ou de ses ministres, il se réserva à lui-même, pendant sa vie, la souveraineté et les revenus des trois plus belles provinces pastorales de l'empire en Asie : la province de Mentesché, celle de Saroukhan, celle d'Aïdin, de qui dépendent la Carie, la Méonie, l'Ionie, les vallons, les coteaux, les golfes de Smyrne, et enfin la *Tempé* asiatique, l'incomparable vallée de Magnésie, dont les édifices, les jardins, les mosquées, les eaux, les cyprès, détachant aujourd'hui leurs coupoles, leurs aqueducs, leur feuillage sur un ciel de saphir, rappellent au voyageur ou à l'historien cette autre Salone d'un autre Dioclétien.

[illegible]

LIVRE ONZIÈME

A peine Amurat II s'était-il retiré dans sa gloire et dans son repos sous les cyprès du palais en ruine de Magnésie, avec ses épouses, son harem, ses pages et quelques grands officiers de sa cour plus attachés à l'homme qu'au trône, que le pape, les Hongrois, les Polonais, les Valaques, les Transylvains, les Serviens, les Allemands de Sigismond, voyant le trône occupé par un enfant et l'empire à la merci du hasard, s'agitèrent à la voix de l'implacable Huniade, et renouèrent la ligue des puissances chrétiennes si habilement dissoute par la généreuse politique d'Amurat.

Il faut le dire à la gloire des Ottomans et à l'humiliation de la politique italienne et germanique de cette époque, il fut honorable à Amurat d'avoir cru à la bonne foi de la chrétienté; il fut honteux à la chrétienté d'avoir trompé la foi des Turcs. Tous les historiens sans exception qui ont eu sous la main cette page d'histoire, même ceux qui ont le plus de partialité avouée pour Huniade et pour la politique de la cour de Rome, tels que l'abbé Mignot et M. de Salabery, flétrissent la déloyauté et condamnent le parjure des confédérés, absous de la violation de la foi jurée et de la trêve conclue par un bref du pape.

« Le pape Eugène IV, dit l'abbé Mignot dans « ses Annales, envoya le cardinal Julien Cesarini « légat en Hongrie, pour calmer les scrupules du « roi Ladislas, et pour lui faire comprendre qu'un « serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie « point envers les infidèles, et que c'est faire une « œuvre agréable à Dieu que de se parjurer pour « exterminer ceux qui l'offensent. Enfin un bref « d'absolution d'Eugène IV, les sophismes de son « ambassadeur le légat Cesarini, l'amour de la « vaine gloire, le faux zèle, la superstition, étouffè« rent dans le cœur de Ladislas le cri de la con« science et le sentiment de l'équité. »

« Le temps des croisades était passé, dit à son « tour M. de Salabery, les motifs religieux n'étaient « plus capables d'armer les souverains de l'Europe « pour la cause de la chrétienté. Frédéric III, alors « empereur d'Allemagne, n'était pas digne d'être « le chef d'une telle expédition. L'Angleterre et la « France étaient occupées et affaiblies par leur « longue rivalité. Les Vénitiens, le duc de Bour- « gogne, le pape Eugène IV, le jeune roi de Hon- « grie Ladislas, entrèrent seuls dans cette *coalition* « *honteuse*, et à la suite de ces noms, c'est à regret « que la postérité lit le beau nom d'Huniade. Il faut « ajouter, pour l'opprobre d'un seul et pour l'excuse « de tous, que le pape Eugène envoya son légat, le « cardinal Julien Cesarini, déclarer qu'une paix « jurée sur l'Évangile était nulle parce qu'elle avait « été faite sans l'intervention du souverain pon- « tife. »

II

Pour sanctionner ce machiavélisme sacré de la cour de Rome, le légat Cesarini, le sublégat vénitien et un envoyé du duc de Bourgogne promirent à Huniade le royaume de Bulgarie pour sa part de dépouilles. La conscience un moment soulevée du

temps hésitant, finit par s'associer à
mée confédérée commandée par Hu
et fortifiée par les Valaques, traversa
des ponts de radeaux, qui semblaier
toute la population d'une rive à l'autr
Dix mille chariots suivaient l'armée. «
raconte *Chalcondyle*, « que chaque com
« apporté sa maison, amené sa famill
« peaux avec lui. »

La jonction de cette armée et des
Drakul se fit dans la plaine de Nicopol
dictions d'une prophétesse bulgare et
ment de terre qui secoua les bords du
les pas de cette multitude étonnèrent
rent un moment l'armée. Drakul, frap
sentiment sinistre, y vit une condamna

jurer aux deux guerriers l'oubli de cette offense.

L'armée, suivant lentement la rive droite du fleuve, de peur de s'engager dans les défilés étroits de la Servie, contourna le Balkan, incendia indifféremment, sur sa longue route, les villes grecques et les villages ottomans, considérant comme aussi ennemis du pape les chrétiens hérétiques de la Bulgarie que les musulmans.

Huniade, qui précédait les confédérés à la tête de trois mille cavaliers hongrois, élite de la croisade, déboucha enfin au bord de la mer Noire à *Varna*. Il fit camper l'armée tout entière au fond de ce golfe formé par deux caps avancés sur la mer, dont l'un porte Varna, l'autre Galata ou Kalliacré. Un marais large et profond sépare dans le bassin du golfe ces deux villes grecques. Huniade, après avoir fait reposer cette multitude à l'extrémité du Balkan qui fléchit et disparaît dans la mer, espérait suivre encore le rivage jusqu'à l'embouchure du Bosphore, laisser Constantinople à gauche, pénétrer dans la Thrace par les défilés grecs de Belgrade, fondre sur Andrinople, l'effacer de l'Europe par les armes, balayer les Turcs de Gallipoli, de Salonique, de l'Épire, et rentrer vainqueur et roi dans la Bulgarie, confondue sous ses lois avec la Hongrie et la Pologne. L'absence d'Amurat II lui

Amurat II, informé par son vizir Khalil c
formée contre l'empire par le pape et par
du passage du Danube et du danger de soi
vait pas hésité à reprendre, non l'empir
commandement de l'armée qui allait por
pire avec elle. Aussi prompt qu'*Ildérim* s
et plus heureux que lui, il avait rassembl
de jours, dans les plaines de Nicomédie, à
forcées, toutes les troupes disséminées e
toutes les garnisons de Salonique, de la
d'Andrinople. Cent mille combattants ag
dévoués à la mort pour sauver l'empire
réunis autour de ses tentes à Nicomédie.
fiant dans la loyauté des Grecs de Consta
il av

barques à l'extrémité du Bosphore, et transporté en peu de jours sur cette mer étroite les cent mille hommes du sultan sur la rive d'Europe. Amurat II, une fois débarqué sur la plage qu'Huniade devait suivre pour éviter les hauteurs inaccessibles du Balkan, avait marché à la rencontre des croisés pour les devancer au tournant étroit du Danube et du Balkan sur la mer. Il avait assis son camp sur un site où son regard expérimenté des champs de bataille voyait toutes les conditions de la victoire.

Sa droite était couverte par la mer, sa gauche par les pentes escarpées de l'Hémus, son centre par une large et profonde tranchée qui défiait l'impétuosité des chevaux hongrois ou sarmates; il avait fait planter sur le rebord élevé de ce fossé une lance à la pointe de laquelle flottaient, en reproche du parjure des chrétiens et en symbole de la justice de sa cause, le traité déchiré et le serment violé de *Szégedin*. Sans souvenir des crimes passés, pourvu que le coupable rachetât sa faute par ses exploits, il avait rappelé des cachots de Tokat son infidèle vizir Tourakhan, qui avait jadis conspiré contre lui à son avénement au trône, et il lui avait confié les troupes formant sa droite; sa gauche était placée sous les ordres de Karadja, guerrier consommé dans la dé-

Huniade, quoique un moment déco
'apparition d'une armée ottomane su
ju'il croyait ouverte aux confédérés, ne
le la victoire. Il couvrit la gauche de
par le marais de Varna et par les dix mi
le ses bagages ; il entoura au centre le r
e légat du pape Cesarini, les ambassad
iens des quarante mille Allemands, Pol
ques, Serviens, exercés à la tactique d
abitués à les vaincre. Lui-même, se plaç
la tête de la cavalerie hongroise, imp
rrésistible dans son premier élan, il i
este à ses escadrons l'infanterie euro
aradja comme le rempart qu'il fallait
out prix pour faire brèche à la ligne

sur Karadja avec ses plus hardis cavaliers, fendit comme un tourbillon de poussière les fantassins turcs, et, galopant au delà de leurs lignes rompues et dispersées dans la plaine sur la retraite des Ottomans, fit jeter un cri de déroute aux janissaires. Amurat lui-même, attaqué en front par les quarante mille combattants de Ladislas, découvert par sa gauche évanouie, presque coupé à sa droite par les dix mille cavaliers hongrois d'Huniade, se troubla, pâlit, regarda en arrière, et, tournant la tête de son cheval du côté de la mer, sembla regarder quel espace restait à la fuite.

Mais, à ce moment, le vieux Karadja, qui accourait couvert de poussière et de sang après s'être relevé du champ de bataille, où la cavalerie hongroise avait passé sur son corps, se jeta à la bride du cheval de son maître, et, le gourmandant avec l'autorité du désespoir, lui dit « qu'un sultan, s'il de-
« vait mourir, ne devait mourir qu'en avançant sur
« ses ennemis. »

A ce geste de Karadja, un officier des janissaires, nommé *Yézidji-Toghan*, croyant voir un outrage ou une violence à son maître, leva son sabre pour couper la main du beglerbeg qui retenait le cheval ; mais, avant que le sabre d'Yézidji fût retombé sur le bras de Karadja, un cavalier hongrois d'Huniade,

jeté par la fougue de son coursier dans cette mêlée, fendit la tête au janissaire, dont le corps roula aux pieds du sultan. Amurat, raffermi par le sang-froid de Karadja, combattit en soldat sur la brèche de la tranchée, et, prenant dans sa main droite la lance qui portait le serment violé des chrétiens, l'agita comme un drapeau de ralliement aux yeux des janissaires et les précipita lui-même au delà du fossé comblé de morts sur le centre des confédérés.

V

Les janissaires, redevenus tous des héros par la présence et par l'héroïsme de leur sultan, brisèrent du choc ces quarante mille soldats du centre, où manquaient le coup d'œil et le courage d'Huniade, séparé d'eux par le ralliement des Turcs. Le jeune roi Ladislas tomba renversé par son cheval, blessé au jarret d'un coup de hache. Un vétéran des janissaires, nommé Khizr, se précipitant sur son corps, lui coupa la tête, et, l'élevant à la pointe de son sabre :

« Hongrois, cria-t-il à ceux qui combattaient « encore, pour qui combattez-vous? Voyez, voilà la « tête de votre roi. »

Ce cri, cette tête sanglante, ce visage reconnu

du jeune roi aux boucles flottantes de ses cheveux, achevèrent la déroute par le découragement et par l'horreur dans les rangs des croisés. Huniade, revenu trop tard sur ses pas, vit de ses propres yeux ce sanglant trophée planté en terre sur une lance à côté de la lance qui portait le serment violé de Szégedin. Il se jeta trois fois avec des cavaliers nouveaux dans les rangs des Turcs pour relever et emporter au moins le cadavre de l'enfant qu'il avait conduit à sa perte ; trois fois il fut obligé de se retirer de la mêlée couvert par ses chevaliers, et de laisser aux Turcs le corps du roi. Les Hongrois l'entraînèrent malgré lui dans la déroute et dans la nuit. L'aile gauche des confédérés, coupée de son centre, resta jusqu'au lendemain immobile et muette derrière ses palissades, ses chariots et ses marais. A l'aurore, Amurat qui les avait cernés pendant les ténèbres, y fit jeter la tête de Ladislas par-dessus les palissades pour les convaincre que la résistance n'avait plus d'espoir. Il entra sans combat dans l'enceinte où les courtisans de Ladislas, le légat du pape, Cesarini, le sublégat vénitien, les évêques d'Erlau et de Groswardein, conseillers et victimes de cette croisade, tombèrent dans les fers des Ottomans. Juste châtiment infligé par une Providence qui ne dispense aucun culte de la première

Amurat II, qui avait vaincu et décou
seul jour tous les ennemis de son empir
fils à la fois, se promena à cheval le lend
le champ de bataille pour relever les
ensevelir les morts.

« N'est-il pas étonnant, » dit-il au vieux
son écuyer, « qu'on ne voie que de jeun
« parmi ces morts chrétiens, et pas un
« vieillard ?

« — Non, répondit Azab-Beg, cela n'est
« nant, car s'il y avait eu parmi ces confé
« seule tête blanche de bon conseil, ils n'au
« tenté une entreprise si injuste et si inse

Les chariots des Valaques, des Hong
Polonais, servirent à rapporter à Andri
riches dépouilles de

cause et à la fortune des Ottomans. Les habitants de Brousse accoururent en foule au-devant de cette dépouille, lavèrent la tête dans le torrent du *Nilufer*, et, la plantant de nouveau, comme les Parthes avaient fait de celle de *Crassus*, au bout d'une pique, ils la promenèrent trois jours dans les quartiers de leur capitale. Des chrétiens de Brousse la recueillirent et l'ensevelirent enfin dans une chapelle du mont Olympe.

Amurat II, satisfait d'avoir sauvé son fils et son peuple, dédaigna d'aller triompher à Brousse ou à Andrinople. Il remit l'armée, les prisonniers, les dépouilles, la victoire entière aux beglerbegs du jeune empereur, et, repassant le détroit sur une barque génoise, il rentra en simple soldat licencié dans sa solitude de Magnésie.

Les tombeaux de vingt-deux odalisques et ceux des nombreux compagnons de ses plaisirs qu'on montre sous les cyprès de Magnésie, les bains, les jardins, les kiosks de marbre, les minarets, dont la blancheur contraste avec la verdure sombre des lauriers et des orangers séculaires, les eaux murmurantes, attestent, comme les traditions ottomanes, que la volupté et la contemplation s'y partageaient les jours du sultan dégoûté, non de jouir, mais de régner, et que ce Salomon des Turcs confondait en

lui, comme le premier Salomon, le héros, le sage et le voluptueux.

Mais la politique semblait jalouse de son oisiveté.

VII

La paix si heureusement rétablie avait corrompu à la fois à Andrinople le souverain encore enfant et l'armée rendue indisciplinable par sa victoire. Les janissaires, ne sentant plus sur eux la main ferme d'un maître qu'ils étaient accoutumés à aimer et à craindre, voulurent gouverner à leur caprice la capitale qu'ils avaient sauvée par leurs armes. L'incendie, ce murmure muet et anonyme par lequel cette milice insubordonnée intima tant de fois depuis ses volontés au divan, dévora une partie considérable d'Andrinople. Ils poursuivirent jusque sur le seuil de l'appartement du jeune sultan le chef des eunuques, devenu l'objet de leur colère parce qu'il refusait de leur assujettir son maître; furieux de ce que le sanctuaire du palais avait dérobé le vieillard à leurs coups, ils pillèrent les palais et les maisons de tous les officiers de la cour et de tous les mollahs réputés leurs ennemis dans Andrinople; ils traînèrent dans les rues les cadavres mutilés des

habitants. Sortant après ces crimes de la ville, que les spahis et les bostandgis leur disputaient, ils se retirèrent séditieusement, comme autrefois le peuple de Rome au mont Aventin, sur la colline de Bautschoul, d'où ils menacèrent la ville d'une nouvelle et plus terrible invasion. Tout tremblait à Andrinople, depuis le sultan jusqu'au peuple. Khalil-Pacha, le grand vizir, temporisait sagement mais péniblement avec eux. Ils demandaient, les armes à la main, une augmentation de solde d'un aspre par jour : première exigence de cette milice, qui ne servait qu'à condition de régner. Mahomet, assiégé dans son palais et tremblant d'être détrôné par les tribuns militaires fauteurs de cette révolte, accorda l'augmentation de solde ; les janissaires, feignant une satisfaction complète de leurs griefs, rentrèrent en ordre dans la capitale. Mais leur apparente soumission ne fut qu'une oppression déguisée sous les formes du respect. Ils voulurent imposer bientôt au sultan la destitution, l'exil, le meurtre de ses ministres ; le gouvernement passa tout entier dans les conciliabules de leurs ortas. Andrinople, semblable à une ville conquise, trembla de nouveau sous ses maîtres. Mahomet ne régnait plus qu'à la condition de complaire ou d'obéir à ses soldats.

VIII

Le grand vizir Khalil, le beglerbeg ou généralissime de l'armée d'Europe, *Ouzghour-Pacha* et *Ishak-Pacha*, les conseillers les plus menacés par les janissaires, se retirèrent du divan pour amortir les séditions incessantes qui grondaient contre eux et pour éviter de nouveaux crimes. Les rebelles affectèrent de prendre contre ces tuteurs de Mahomet le parti du jeune sultan ; ils lui représentèrent l'humiliation de régner sous des ministres imposés par son père ; ils l'enivrèrent d'adulation ; ils parvinrent à enfler le cœur d'un souverain de quinze ans d'un orgueil et d'une jalousie qui firent de leur maître leur complice. L'empire, indigné, se décomposait sous la main d'un enfant à la merci d'une milice anarchique et d'un harem gouverné par des odalisques et des eunuques. Le peuple d'Andrinople regardait d'où lui viendrait son salut.

Ce soulèvement presque unanime de l'opinion contre les excès des janissaires et contre la faiblesse du fantôme de souverain, instrument complaisant de leur tyrannie, encouragea Khalil au seul acte qui pût sauver à la fois le peuple et le règne. Il convoqua secrètement dans sa maison *Ouzghour-Pacha*,

Ishak-Pacha et les principaux vizirs ou généraux déposés par les janissaires, le mufti d'Andrinople, le cadi de la ville, le grand juge de l'armée et les imans dont la parole avait le plus d'autorité dans les mosquées sur le peuple. On convint d'envoyer en secret un député de cette sainte conjuration à Magnésie, pour conjurer Amurat II de remonter sur le trône et de sauver l'empire de l'anarchie après l'avoir sauvé de la conquête. Sarudjé-Pacha, homme sûr, hardi, éloquent, qui avait eu pendant les deux premiers règnes d'Amurat toute la confiance du sultan, et qui inspirait à ce titre le plus de défiance à la nouvelle cour, fut choisi pour cette mission. Il monta à cheval dans la nuit sous prétexte de se rendre dans son gouvernement de Salonique, franchit rapidement la Thrace, et se rendit à Magnésie auprès de son ancien maître. Le tableau des excès des janissaires, des désordres du sérail, de la décomposition de l'empire, retracé dans les lettres de Khalil et dans les récits de Sarudjé-Pacha, arracha des larmes a Amurat. Entre les délices de sa retraite et les périls d'un troisième règne plus orageux que les deux autres, il n'hésita pas un instant. L'indignation contre les janissaires, la pitié pour son fils, le salut de son peuple, la gloire de relever encore une fois au dedans la maison

d'Othman qu'il avait sauvée au dehors, le décidèrent à voler au secours de son fils égaré et peut-être ingrat. Le respect filial, vertu innée chez les Ottomans, ne le laissait pas douter de l'obéissance de son fils quand il verrait son père lui redemander l'empire au nom de son propre salut et du salut de son peuple; mais il craignit avec raison que les janissaires, maîtres du gouvernement, des dignités, des trésors, sous un simulacre de sultan, n'élevassent, à son approche, trône contre trône, et ne contraignissent le père à combattre contre le fils. Il résolut donc de surprendre et de frapper à la fois cette milice, et de lui arracher son fils avant qu'elle eût le temps de le corrompre et de l'armer contre son père.

IX

Un derviche, confident des mesures insinuées aux vizirs qui conspiraient le salut de l'empire, traversa par ses ordres le Bosphore, et remit à Khalil le plan et l'heure de la restauration. Dans sa lettre, Amurat annonçait à Khalil qu'il arriverait seul pendant la nuit aux portes d'Andrinople, pour frapper les janissaires ou pour mourir sous leurs coups; mais il l'engageait à éloigner par quelque ruse son

fils de la capitale, pendant qu'il y rentrerait lui-même, de peur qu'en ressaisissant le sceptre il n'eût la douleur de paraître l'arracher à son fils.

Khalil et les conjurés n'eurent pas de peine à entraîner, par leurs affidés dans le palais, un jeune sultan amoureux des plaisirs à une absence de sa capitale. Sous le prétexte d'une chasse dans les forêts du mont Rhodope, les confidents de Khalil, dans le harem, éloignèrent pour quelques jours Mahomet d'Andrinople.

Pendant ces manœuvres de Khalil, Amurat II, sous le déguisement d'un berger turcoman conduisant des chevaux à vendre, s'approchait de la ville, et campait sous la tente noire des pasteurs d'Asie. Sarudjé-Pacha et quelques pages, déguisés sous les mêmes habits, l'accompagnaient, cachant leurs armes sous le feutre de leurs manteaux.

Khalil avait informé le sultan de l'éloignement de son fils. Saganos-Pacha, grand vizir, favori du jeune Mahomet, instrument servile des janissaires, s'endormait dans une oisive sécurité ; la cour était sans soupçon, les janissaires sans crainte, la ville seule, sourdement travaillée par les imans, fermentait de mécontentement sous ses maîtres. Les mosquées retentissaient de prédications sinistres, les cafés de murmures, les bazars d'imprécations

contre le gouvernement d'un enfant asservi à une soldatesque. Khalil avait aposté dans tous ces lieux publics des orateurs populaires chargés de rappeler au peuple la gloire éclipsée des Ottomans, l'ordre, la félicité et la grandeur de l'empire, relégués à Magnésie avec Amurat. Son nom, regretté et béni, couvait dans tous les cœurs; l'oppression seule l'empêchait d'éclater.

A ce moment et à l'heure où le peuple sortait en foule des mosquées, après la prière du milieu du jour, le sultan et ses amis, quittant leur tente, scellant leurs chevaux et dépouillant leurs manteaux de feutre pour revêtir le costume et les armes des solennités impériales, entrent à cheval dans Andrinople, sont reconnus, acclamés, étouffés d'embrassements par le peuple, qui s'élance des mosquées, des cafés, des bazars, des maisons, pour contempler son libérateur, et qui le conduit en triomphe au palais, en appelant les janissaires au repentir et à la fidélité. Le seul aspect d'Amurat, leur ancien compagnon de guerre et de gloire, ses regards irrités, ses reproches sévères mais paternels, les avaient prosternés aux pieds de son cheval. Cette milice, qui commençait à se lasser de ses séditions punies par son anarchie et par le mépris du peuple, saisit elle-même ses agitateurs

t les conduisit enchaînés devant le héros de Varna. e sultan gourmanda et pardonna, mais il sentit la écessité de faire acheter ce pardon à ces prétoriens urbulents par des exploits utiles à la grandeur de 'empire. Aucun sang versé ne souilla cette révolution paternelle accomplie par un prince qui venait sauver plus que châtier son fils. Amurat se contenta d'exiler Saganos, le vizir et le corrupteur de Mahomet, dans ses terres d'Asie, et d'envoyer son propre fils attendre à sa place, à Magnésie, que l'âge, les leçons d'habiles politiques et son exemple le rendissent plus capable de régner.

Khalil, qui avait conçu, préparé et accompli cette restauration patriotique de son ancien maître, reprit les fonctions de grand vizir, qu'il remplit jusqu'à la mort de l'illustre empereur.

X

Les longues séditions d'armées ne se guérissent que par la guerre. Amurat II, pour enlever la sienne aux factions, l'entraîna, sans lui laisser le temps de se corrompre de nouveau, à Sérès, pour la répandre sur le Péloponèse. L'isthme de Corinthe, coupé par un fossé et fermé par une haute et épaisse muraille, reste de celles que Jules César, Caligula et Néron

avaient construites pour abriter la Morée contre les barbares, était défendu par Constantin Paléologue et Constantin, fils de Manuel, héritier de la Morée, qui devait bientôt hériter de Constantinople, et mourir le même jour que son empire.

Constantin montra sur la muraille de Corinthe la même intrépidité que sur la brèche de Byzance. Ce courage ne servit qu'à illustrer son nom. Le quatrième jour après la réunion de l'armée ottomane au pied de la muraille de l'isthme, Amurat fit allumer de nombreux bûchers sur le front de son camp pour éclairer l'assaut général. Au cri d'*Allah*, au son des trompettes, au bruit des tambours tartares, l'armée s'élança sous la pluie de traits, de boulets, de feu grégeois des Grecs. Les cadavres des janissaires comblèrent le fossé. Le même vétéran qui avait coupé la tête du roi Ladislas à Varna gravit le premier au sommet du mur, et y planta le drapeau surmonté du croissant : c'était le Servien Khizr.

Cette digue fut emportée; deux cent mille Turcs inondèrent la Morée. Corinthe elle-même, ville sacrée par son antiquité, par ses dieux, par ses arts, par la beauté de ses femmes, par ses sources, par ses cyprès, par ses ruines mêmes, d'où son incomparable situation la relevait toujours, tomba de

nouveau ensevelie dans ses flammes par la main de Tourakhan, cet ancien et ambitieux vizir d'Amurat. On la vit brûler d'Athènes, d'Égine, de Lépante, du Cythéron et du Pinde. Les habitants, ainsi que ceux de Patras, furent emmenés en esclavage en Asie, au nombre de soixante mille.

Constantin, après ses généreux mais sanglants efforts pour conserver le Péloponèse libre à sa famille, se soumit au tribut, et devint le vassal du sultan. A ce prix, les Turcs évacuèrent la Morée sans attenter au culte ou aux propriétés des habitants, et se portèrent en masse sur l'Albanie, une de leurs provinces qu'un grand homme venait d'appeler à la liberté. Ce grand homme était Scander-Beg, l'*Huniade* des Albanais.

XI

L'Albanie, dans l'acception la plus étendue de ce nom, est cette longue et haute chaîne de montagnes, entrecoupées de vallées profondes et de bassins fertiles, qui se ramifie depuis les sommets de l'Épire et les neiges éternelles du Pinde jusqu'au fond du golfe de Venise, où elle vient se renouer presque perpendiculairement aux Alpes de la Germanie. Un des flancs de cette chaîne regarde la

Turquie d'Europe, les plaines d'Andrinople, les vallons de la Bulgarie, les forêts vierges de la Servie, les plaines de la Hongrie et de la Transylvanie ; l'autre flanc, plus escarpé et plus calciné par le soleil, regarde l'Adriatique, les îles Ioniennes et les rivages lointains de l'Italie. Toute cette côte, depuis le golfe de Lépante, où finit la Grèce proprement dite, est dentelée d'anses, de rades, de ravines plus ou moins creuses où la mer s'insinue entre les escarpements des rochers ; de petites plaines abritées, tièdes, fertiles comme des jardins exposés au soleil, s'étendent çà et là sur le bord des flots au fond de ces anses. Elles présentent à la mer une ville, une citadelle, un port, des voiles teintes d'ocre comme les voiles des anciens navigateurs grecs, des vergers autour de leurs murailles crénelées, des tours en ruines sur leurs écueils ; puis ces plaines vont se perdre en se rétrécissant et en s'élevant dans les gorges creusées par les torrents qui découlent des neiges ou des lacs de l'intérieur des montagnes.

Le nœud robuste qui semble unir tous les rameaux divergents de cette chaîne des Alpes à un tronc commun est l'Épire ou la basse Albanie et la Macédoine, ce royaume de Philippe et d'Alexandre qui semble pencher sur la Grèce pour la dominer,

et sur la Turquie d'Europe pour en servir tour à tour ou pour en menacer les possesseurs.

La Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, les faîtes mêmes de la Bulgarie et de la Servie, sont des étages superposés de l'Albanie supérieure. Les neiges, les pâturages, les forêts, les lacs, les torrents et les précipices inaccessibles, les bassins encaissés entre les racines des montagnes, les plaines engraissées de l'écoulement des eaux et des terres, les villages suspendus aux parois des rochers, les villes intérieures ou maritimes, les citadelles, les ports, les îles, leur sont également distribués. C'est un seul peuple sous des noms divers. Leur origine est ténébreuse comme leurs montagnes. Leur langue, conforme à sa racine, dérive insensiblement dans ses dialectes depuis le grec vulgaire de l'Attique jusqu'au turc de la Thrace, et depuis l'italien corrompu des îles jusqu'à l'allemand sauvage de la Croatie. Leur religion, altérée aussi par le voisinage, par l'invasion et par la colonisation de leurs plaines, flotte du mahométisme au christianisme, et du schisme grec au catholicisme romain, selon les races avec lesquelles ils commercent ou combattent tour à tour. Ils changent avec une étonnante facilité de cultes, ou ils les mélangent dans une promiscuité barbare, qui associe les rites de l'un avec

les superstitions de l'autre. Cette promiscuité de dogmes les rend aptes à servir indifféremment les chrétiens contre les musulmans ou les musulmans contre les chrétiens, au gré de leur génie aventurier et de leur fabuleuse intrépidité. La seule chose qui soit immuable chez les Albanais, c'est la passion de l'indépendance et de la gloire. Cette passion de la gloire est le trait dominant de leur caractère et la source de leur héroïsme ; c'est la terre des héros dans tous les temps. Leur héroïsme se trompe quelquefois d'objet et prend le pillage pour l'ambition. On conçoit qu'Homère y ait trouvé Achille; la Grèce, Alexandre; les Turcs, Scander-Beg, homme de même race, de même sang et de même génie.

XII

On ignore de quelle souche humaine les Albanais sont les rejetons. On les retrouve sous le nom d'Illyriens dans leurs forteresses natales avant les Grecs, les Hongrois, les Germains, les Vénitiens, les Turcs. Quelques historiens croient reconnaître dans leurs traditions et dans leur langue une colonie italique de pasteurs d'Albe, émigrés avec leurs troupeaux du Latium, et transportés on ne sait comment dans cette Illyrie dont ils étaient séparés par l'Adriatique

D'autres font dériver leur nom de la blancheur des neiges qui couronnent une partie de l'année les cimes de leur patrie. Il est certain qu'une ville d'Albe avait été construite par eux avant les temps grecs, sur les confins de la montagne qui les sépare de la Servie. Il est plus vraisemblable que ce nom leur vient du mot *Alb* rapproché du mot *Alp*, qui, dans presque toutes les langues primitives, signifie hauteurs et pâturages, et des lieux a été étendu aux hommes.

Leur beauté, mâle chez les hommes, majestueuse et virile encore chez les femmes, est célèbre dans l'Orient. Ce sont les Circassiens et les Circassiennes de l'Adriatique.

Le Caucase en Asie, l'Albanie en Europe, semblent se correspondre géographiquement et moralement du fond des deux grands golfes de la Méditerranée, qui unissent leurs eaux par le courant du Bosphore à Constantinople. Les Albanais sont des Circassiens d'Europe, les Circassiens sont des Albanais d'Asie. Ces deux groupes de montagnes semblent avoir enfanté les mêmes hommes, les mêmes femmes et les mêmes mœurs. C'est de ces deux sources, comme des neiges de leurs sommets, que découlent depuis cinq siècles, par le mélange fréquent des trois sangs, la beauté et l'intré-

pidité qui retrempent la race et la vigueur des Ottomans. Ils aiment les armes, les combats, les aventures, les courses sur terre et sur mer, les brigandages périlleux, les champs de bataille sans acception de causes, les engagements militaires dans les camps des sultans d'Égypte, de Syrie, de Constantinople. La discipline trop régulière des armées européennes leur pèse, ils préfèrent l'éclat des exploits individuels, la licence des camps ottomans, le combat corps à corps sur les chevaux impétueux de l'Arabie ou de la Transylvanie, la civilisation qui permet aux esclaves de monter, au caprice du maître, de la servitude au rang de vizir ou de pacha, la religion qui donne des harems et des esclaves aux héros.

Leur esprit est poétique comme leurs mœurs ; leurs chants populaires, surtout ceux de leur époque héroïque sous leur compatriote Scander-Beg, rappellent les chants homériques plus que les chants amollis de la Grèce moderne. Ils mêlent, comme Achille, la poésie, la musique et la danse à la guerre. Dans le loisir de leur vie, tour à tour somnolente ou fiévreuse, on les voit nonchalamment couchés au soleil, sur la plage ou sur la terrasse de leurs maisons, chanter, en s'accompagnant des sons d'une lyre rustique, leurs propres exploits, ou danser,

comme des femmes, aux rhythmes tour à tour belliqueux ou efféminés de leurs instruments.

Leurs poëmes historiques rappellent le sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon. La fondation de Scutari, une de leurs principales villes, fait croire que leurs ancêtres livraient des victimes vivantes à la terre, pour que la terre satisfaite tolérât les fondements de leurs cités. « Les trois frères albanais qui bâtirent « la citadelle de Scutari, disent leurs historiens, « leurs poëtes, murèrent une jeune femme vivante « et mère d'un enfant à la mamelle dans les sou- « terrains de la forteresse. La jeune mère condam- « née ainsi à une mort lente sous la nuit de ce ca- « chot demanda pour toute grâce qu'on laissât au « mur une fente par laquelle elle pût donner encore « à son fils la dernière goutte de son sein avec sa « vie. On lui accorda cette faveur : elle mourut en « allaitant son fruit. La terre, émue de cette ten- « dresse de mère, survivant même à l'espérance et à « la vie, s'ouvrit d'elle-même où le lait avait coulé « de la mamelle de la mère, et y fit couler éternelle- « ment la source jaillissante des eaux de Scutari. »

Le gouvernement des Albanais était féodal comme les gouvernements de l'Orient, formés par la nature sur le type de la famille patriarcale, gouvernement favorable à la fois à la liberté et à la servitude, où

le père est chef, où la famille est tribu, où les serviteurs sont esclaves, où le pouvoir, désigné, pour ainsi dire, divinement par la naissance et la primogéniture, est sacré et incontestable comme la paternité, et où la confédération mobile et passagère des tribus entre elles forme l'État, tantôt réunies en faisceau pour la guerre nationale contre d'autres races, tantôt divisées en groupes indépendants pour la liberté commune. Chaque ville, chaque province, chaque village, reconnaissaient un prince, un seigneur, un beg, qui gouvernait despotiquement d'après les tradition et les mœurs. Cet assujettissement des villes, des provinces, des villages à leurs seigneurs ou à leurs princes féodaux n'enlevait rien au sentiment de la liberté générale et à la passion du patriotisme, mobile suprême des Albanais.

XIII

On a vu que, sous les premiers sultans d'Andrinople, tantôt par des incursions en Épire, tantôt par des inféodations volontaires comme celle de Janina, tantôt par la conquête à main armée comme celle de Troia après la possession de Thessalonique, l'Albanie tout entière était devenue ottomane. L'isla-

nisme et le christianisme s'y confondaient sans lutte par la tolérance mutuelle des deux religions chez un peuple où les deux cultes se partageaient habituellement les mêmes familles. La conformité des mœurs guerrières et pastorales avait facilement uni les deux races. Les consciences étaient libres; l'orgueil national souffrait seul chez les Albanais de la domination et du tribut imposés par les gouverneurs turcs.

Tel était l'état de la basse Albanie ou de l'Épire quand Amurat II, après le siége de Corinthe et par la soumission de la Morée, enveloppa, pour ainsi dire, par les bords conquis de l'Adriatique, cette contrée, qu'il cernait au nord par Andrinople et par la vallée de l'Hèbre ou de la Maritza. La politique conquérante des trois derniers sultans tendait évidemment à occuper tous ces hauts lieux, citadelles naturelles de la Germanie qui s'étendent du sommet du Pinde jusqu'au fond du golfe Adriatique à Venise, à descendre les Alpes styriennes en Allemagne, et à embrasser ainsi, par la mer Noire d'un côté et par la Méditerranée de l'autre, toute cette Germanie qu'ils avaient entrevue des bords du Danube. Les vastes plaines arrosées et herbeuses ont toujours été l'ambition irrésistible des peuples pasteurs. Les races, comme les fleuves, ont leur courant du flanc

des montagnes et ne s'arrêtent que dans les larges bassins de la terre.

XIV

Un pressentiment instinctif de cet asservissement complet de l'Albanie et le sentiment d'une nationalité prête à être absorbée dans une autre commençaient à agiter l'Épire, quand la victoire de Varna par Amurat II, fit taire pour un moment ce premier murmure d'indépendance chez les Albanais, sous l'impression d'un triomphe qui assurait aux Turcs une irrésistible supériorité et une longue paix.

Mais, à la fin de l'année 1448, Huniade, que la défaite et la mort de Ladislas n'avaient pas dépopularisé en Hongrie, fut nommé régent du royaume pendant la minorité d'un enfant, appela de nouveau toute la Hongrie militaire aux armes pour venger la mort de leur roi et de leur noblesse, et passa le Danube au pont de Trajan. L'armée hongroise, traversant la Servie, incendia de sa cavalerie la même plaine de Kossowa (la plaine des Merles), où Amurat Ier avait été tué dans sa tente par *Milosch*, et où *Bajazet Ildérim* avait fait massacrer dix mille prisonniers serviens, hongrois et allemands. Amurat accourut avec soixante mille hommes de ses vétérans de Varna

l offrit, avant le combat, la paix à Huniade. Hu-iade, que sa défaite rendait intraitable, refusa. Ine vieille femme de Kossova, consultée par lui, lui rédit en vain sa défaite.

« Parce que les Turcs, lui dit-elle, n'avaient pu « passer la rivière qui coupe la plaine des Merles « qu'en trois jours, et qu'un jour avait suffi aux « Hongrois pour passer « d'un bord à l'autre. »

La bataille, acharnée et pleine de retours, dura ans interruption trois jours et une nuit; elle flot-ait encore indécise, quand les Valaques, entraînés nalgré eux dans cette croisade, et indignés de la nauvaise foi d'Huniade, qui prodiguait leur sang our sa seule gloire, passèrent en masse dans le amp des Turcs. Huniade s'enfuit une seconde fois, aissant vingt mille Hongrois et Polonais, fleur de a chevalerie allemande, sur le champ de bataille. La rivière déborda d'eau mêlée de sang sous les ingt mille cadavres d'hommes et de chevaux jetés lans son lit.

Au moment où Huniade, déchu de sa gloire par leux revers, fuyait avec une poignée de cavaliers par les forêts de la Servie vers Belgrade, le héros les Albanais, Scander-Beg, apparaissait sur la cime les montagnes qui jettent leur ombre sur la plaine le Kossowa à la tête d'une nuée de montagnards.

les cadavres des chevaux et des hom
l'orgueilleuse témérité d'Huniade, et r
forêts pour épier une autre occasion d
les Ottomans. Il était trop tard : Huniad
même de ses serviteurs, errait seul a
dans les forêts de la Bulgarie. Rencon
là par deux brigands, il se dépouilla
d'or ; pendant qu'ils se la disputaient,
sabre, dont il avait été désarmé, tua un
effraya l'autre et reprit sa route vers

Disons quel était cet autre Huniade, p
mais plus grand que le héros hongr
sans autre appui que lui-même, et sa
liés que ses montagnards patriotes, co
pendant deux règnes et un quart de siè
des Ottomans. Ce grand homme était S

un chef héréditaire des Albanais, prince ou beg de *Moghléna* (l'ancienne principauté d'Émathie), nommé Jean Castriot, avait conservé sa principauté à la condition de payer le tribut aux Ottomans, et d'envoyer quatre de ses jeunes fils à la cour d'Amurat pour y être élevés dans la fidélité à la Porte et dans la religion du prophète. Le sultan, qui appréciait à un haut prix l'aptitude et la valeur du sang albanais, désirait naturaliser les enfants des nobles familles souveraines de l'Albanie dans sa cour, dans ses écoles, dans ses armées. Leur présence à Brousse ou à Andrinople lui garantissait la soumission de leurs pères. Leur intelligence et leur héroïsme naturel lui préparaient des généraux pour ses campagnes. Il les formait à toutes les études libérales et à tous les exercices militaires propres à en faire dans leur âge mûr la force et l'illustration de son empire.

L'épouse du prince d'Émathie, mère de neuf enfants, mais qui n'avait que ces quatre fils, pleura amèrement sur leur sort en les livrant aux officiers d'Amurat. C'était une de ces femmes supérieures qui donnent une âme virile avec leur sang à leurs fils, et de qui naissent ordinairement les hommes de génie ou les héros. Le père les suivit de sa sollicitude et leur donna des serviteurs éprouvés pour

leur enseigner leur langue paternelle et pour les entretenir de leur race et de leur patrie au milieu des étrangers.

Amurat II, aussi doux dans l'intérieur de son sérail qu'il était intrépide dans ses camps, reçut les quatre enfants en père plus qu'en vainqueur. Il les confia aux maîtres de ses propres fils. Les trois plus jeunes de ces enfants, dépaysés à un âge trop tendre, moururent pendant les premières années de leur exil. Georges, l'aîné, qui fut depuis le prince Alexandre ou *Scander-Beg*, survécut seul à ses frères. La nature lui avait donné en même temps le corps et l'âme d'un héros. La beauté de sa mère, célèbre en Albanie, la structure à la fois robuste et élancée de sa race, se retrouvaient en lui. Il avait en même temps cette aptitude prompte, facile et universelle du génie grec qui semble ouvrir l'intelligence à la lumière intérieure avec la même spontanéité irréfléchie qui ouvre le regard extérieur au jour éclatant du ciel ionien. Mais sous cette beauté un peu efféminée des jeunes Grecs on retrouvait, disent ses panégyristes byzantins eux-mêmes, dans les traits, dans les yeux, comme dans le caractère, on ne sait quelle mobilité sauvage qui rappelait le barbare aussi capable d'héroïsme que de perfidie et de férocité.

« Le jeune Scander-Beg, disent-ils, était de taille
« élevée et souple, étroit de ceinture, large d'épaules,
« bombé de poitrine, léger de jambes, fier, cadencé
« et théâtral de démarche; son cou était large et
« long, sa tête petite, son front élevé, son visage
« ovale; ses yeux bruns veinés de feu, ses traits frais
« et gracieux comme des traits de femme, ses che-
« veux noirs et naturellement bouclés sur le cou;
« son teint blanc et coloré par le sang pur de ses
« montagnes natales; son regard doux et hardi sans
« impudence, mais un peu faux; sa voix portait à
« une grande distance comme celle des bergers de
« son pays, qui se répondent d'une vallée à l'autre
« par-dessus le mugissement de leurs eaux. Il par-
« lait l'albanais, le grec, le turc, l'arabe, l'italien
« indifféremment. Il composait des vers et chantait
« en s'accompagnant de la lyre des Epirotes dans
« toutes ces langues.

« Il maniait le cheval, le sabre, le djérid et l'arc
« des Turcomans avec une vigueur et une grâce qui
« l'avaient rendu terrible et célèbre avant l'âge
« de la force parmi les pages d'Amurat. La vanité
« martiale de ses compatriotes éclatait dans toutes
« les occasions où il fallait surpasser les autres
« guerriers de cette cour. Le sultan le traitait en
« favori, presque en fils; on lui supposait même

« minaient souvent alors, en Alba
« Turquie, le favoritisme des cours e
Mais ces rumeurs vagues et sans a
chroniques grecques. de Byzance p
gnes de la vertu d'Amurat et contr
sa passion pour *Mara*, pour *Hélène*
cesse de *Sinope*, qui régnèrent tour
cœur.

XVI

Amurat II, résolut d'adopter le jeu
nais dans sa maison, lui enseigna lui-
cices, les maximes de la guerre, la reli
le fit circoncire, et l'éleva rapideme
grade jusqu'au commandement de ci

Beg ou du prince Alexandre. Le souvenir de son premier culte paraissait tellement éteint ou répudié dans son âme, qu'aucun guerrier ottoman ne l'égala en exploits contre les Hongrois, les Serviens, les chrétiens, dans les guerres de Transylvanie, de Servie, à la bataille de Varna et de Kossova, et que le sultan, après cette dernière bataille, lui donna le commandement des quarante mille Ottomans asiatiques chargés de soumettre ou de punir l'Albanie.

« Il s'y signala, disent les chroniques du temps, « par un dévouement sans pitié à Amurat, son maî« tre, espérant mériter ainsi des Turcs l'investiture « de la principauté d'Albanie, après la mort de son « père Jean Castriot.

Les chroniqueurs chrétiens de cette guerre, forcés d'avouer les férocités du renégat favori d'Amurat contre ses frères, louent Scander-Beg de ces excès contre eux-mêmes, partialité versatile de tous les temps, qui transforme en vertus les crimes, quand ces crimes deviennent utiles à la cause qu'on veut célébrer.

« Il agissait ainsi, disent-ils, *avec un artifice* « *consommé, afin d'inspirer une confiance plus ab-* « *solue aux Turcs et de mieux les tromper ensuite* « *au profit des chrétiens.* »

Cependant, Jean Castriot étant mort sans autre

héritier mâle que son fils Georges devenu Scander-Beg, Amurat II, qui voulait dépayser les princes d'Albanie pour que leur puissance empruntée de la sienne n'eût pas de racines trop profondes dans le sol natal, refusa à Scander-Beg l'héritage paternel. Il envoya, par le conseil de son vizir Khalil, d'autres gouverneurs en Albanie. Scander-Beg, déçu dans sa longue espérance, sentit et dissimula l'impression de l'outrage.

Il avait perdu sa jeunesse, son sang, ses exploits, sa religion au service des Ottomans, pour mériter d'eux l'empire de ses ancêtres, et au moment où la récompense était dans la main d'Amurat, le sultan le dégradait de ses espérances, imposait la servitude à sa patrie et donnait d'autres maîtres à ses compatriotes. Le ressentiment et la vengeance devinrent les seules passions de sa vie. La grandeur des bienfaits qu'il avait reçus du sultan ne lui parut plus que la mesure de la grandeur de ses ingratitudes. Il se jura à lui-même, et il jura à son neveu Hamza, fils de sa sœur, qu'il avait appelé et élevé près de lui, de coûter aux Ottomans autant de sang qu'il leur avait valu de triomphes.

Il se prépara des partisans et des complices en Albanie par les clients de sa famille; il y sema les griefs, les murmures, les désespoirs du patriotisme

trompé ; il y fit répandre, par ses sœurs et par ses neveux, la flamme mal amortie de l'antique indépendance. Il affecta la haine du culte contraint qu'il avait embrassé et le fanatisme secret d'un chrétien repentant de l'apostasie qui veut racheter ses compatriotes par les armes et son Dieu par le martyre. Ces ferments d'insurrection habilement fomentés, et son nom jeté en espérance dans toutes les montagnes, il épia l'occasion, il combina une ruse, il attendit l'heure : elle s'offrit.

C'était le moment où Huniade, parvenu une troisième fois à renouer la ligue des princes chrétiens du Danube, rentrait en Servie par Belgrade et attendait avec une armée déjà victorieuse Amurat II dans la *plaine des Merles* à Kossova.

La fortune des Turcs semblait chanceler. Une défection imprévue concertée avec Huniade pouvait l'abattre pour toujours en Europe. Le Danube était franchi, la Servie délivrée, le Balkan menacé ; le sultan surpris dans sa sécurité n'avait pu rassembler à la hâte que cinquante mille hommes pour couvrir l'empire contre les cent mille confédérés du héros hongrois.

Amurat campait derrière la Morawa, incertain s'il oserait la franchir ou s'il attendrait dans son camp fortifié l'assaut des cent mille Hongrois.

épaisses ténèbres, Scander-Beg, suivi
son neveu *Hamza* et de cinq mille
maison, dévoués jusqu'au crime à le
ses armes, monte à cheval, et se ren
la tente du *réis-effendi*, principal vi
qui suivait l'armée avec le sceau de l
valider les ordres du sultan.

Les *chiaoux*, qui campaient sans s
leurs tentes, autour de la tente du viz
nent pas de cette cavalcade du prince
la nuit. Ils pensent que Scander-Beg v
niquer au ministre une information ou
sultan; ils ouvrent passage aux cavali
Scander-Beg et son neveu Hamza entre
la tente.

« Le sultan, dit Scander-Beg au vi

« contre ses ennemis. Voici l'ordre tout écrit,
« apposez-y le sceau de l'empire. »

XVII

A cette apparition nocturne, à cet ordre qui n'a pas été préparé dans les formes ordinaires, ni discuté selon l'usage dans le divan, au nom de Scander-Beg déjà depuis quelque temps suspect à Amurat et à ses ministres, le vizir conçoit des soupçons, discute, hésite, et refuse enfin de signer avant d'en avoir référé à son maître; il appelle à lui ses gardes; Scander-Beg, qui voit sa ruse prête à le confondre, tire son poignard, le plonge dans le cœur du vizir dont la mort étouffe la voix. Deux de ses serviteurs, accourus au bruit de l'altercation, sont également immolés par Scander-Beg et par son neveu, de peur qu'ils ne révèlent le subterfuge avant qu'il soit consommé. Le sceau de l'empire, dérobé sous le coussin du ministre, scelle l'ordre supposé du sultan. Scander-Beg et Hamza remontent couverts de sang, sur leurs chevaux, et, gravissant au galop les sentiers connus du Rhodope, arrivent avant le bruit du crime, sept jours après avoir déserté du camp ottoman, sous les murs de Croïa, au cœur de l'Albanie.

terieure. Un millier d'Albanais des l
gnes de la *Dibra*, qu'il avait traversée
en passant, le rejoignirent sur les ri
de la *Drina* pour seconder sa ruse
sur leur capitale.

Scander-Beg, qui ne voulait recour
qu'à défaut de l'astuce, cacha ses troi
liers et ses mille montagnards dans l
couvrent les pentes du bassin de Cro
senta seul avec Hamza et ses serviteu
de la ville. Conduit au palais du gou
man dans la forteresse, il présenta
remplacer le pacha dans son comma
pacha, sans soupçon, obéit sans murm
de la ville et de la citadelle lui sont ren
signe la garnison turque habilement

Turcs confiants et désarmés. A peine en sauve-t-il, au prix de l'apostasie, quelques-uns qui cherchent leur salut à ses pieds. A l'aurore les cadavres des Ottomans occupaient seuls la citadelle de l'Albanie. Les villes, les villages de ce bassin, appelés à la liberté par l'exemple de la capitale et par l'exploit de Scander-Beg, couraient aux armes, forçaient les citadelles, massacraient les Turcs, et mettaient entre eux et la servitude des torrents de sang.

Maître de la capitale de l'Albanie par ce double égorgement, Scander-Beg vole lui-même de nouveau sur les plateaux les plus élevés et les plus belliqueux de l'Albanie du nord; il les insurge, il les rallie, il les précipite sur ses pas au secours des Albanais menacés de la plaine. Il rentre à Croïa avec une armée de vingt mille patriotes brûlant de se mesurer sous un tel chef avec les oppresseurs de leur pays.

Cette insurrection générale de toute l'Albanie, depuis le Pinde jusqu'au *Cattaro*, était devenue le seul salut de ce peuple; car, pendant que Scander-Beg le poussait à l'égorgement de tous les Turcs, pour seconder Huniade, Amurat II avait vaincu au *champ des Merles* les Hongrois. Huniade fuyait une dernière fois pour mourir bientôt de désespoir dans son château royal de Transylvanie; la Morawa

. . . pour puni
son favori, pour venger l'assassinat
et pour conquérir le boulevard de la
l'Adriatique.

XVIII

Mais Scander-Beg n'était pas seuleme
rateur sanguinaire, un transfuge perfid
sin nocturne ; c'était un héros et un pol
l'orage qu'il avait attiré sur sa patrie, e
à son peuple d'expier son crime en
Quelques milliers d'Albanais, les plus a
rent placés par lui, comme autrefois le
Thermopyles, pour fermer à l'armée
gorge étroite et profonde qui mont

rang et de tout âge accourent les armes à la main, la religion ou la liberté dans le cœur, à ce grand conseil de la nation à Croïa.

Le nom de Scander-Beg, sa jeunesse, sa figure, son éloquence, son rang dans l'Albanie, son élévation dans les armées turques qu'il saurait mieux vaincre parce qu'il les avait lui-même étonnées de son audace, le prestige de sa défection, le sang du vizir égorgé de sa main, les cadavres de dix mille Ottomans jetés en défi aux soldats d'Amurat II, animèrent cette assemblée populaire d'un héroïsme qui fut reporté le lendemain par les femmes, les vieillards, les enfants, jusqu'aux derniers rochers de l'Albanie. D'une voix unanime le moteur de l'insurrection en fut proclamé le chef. L'Albanie ne reconnut plus d'autre prince de la nation que celui qui lui rapportait sa nationalité et sa religion ; trésors, armes, bras, cœurs, vie et mort, tout fut à lui. Scander-Beg devint en un jour non-seulement le roi, mais le nom des Albanais.

XIX

Toutes les citadelles de l'Épire capitulèrent devant son neveu Hamza ou devant ses lieutenants. Pétrella, ville réputée inexpugnable au sommet

. tous les begs.
également humiliés
accoururent à Croïa, proclam
dictateur de leur confédératio
volontairement les homme
à l'émancipation comm
versèrent dans le trésor de
annuel de trois cent mille duca

XX

Cependant Ali-Pacha, lieutenant
avec une avant-garde de q
vainqueurs d'Huniade. Tout

e et arrondie, comme le lit vide d'une ancienne
, a pour bords des pentes escarpées, dont les
ines basses sont seules cultivées et portent des
ges à l'embouchure des défilés. Au-dessus de
collines aplaties s'élèvent par étages des escar-
ents couverts alternativement de sombres fo-
et de verts pâturages, couronnés de rochers
blables aux tours et aux créneaux d'une im-
se forteresse. Les torrents qui en tombent à la
e des neiges écument à travers les feuilles des
ns et des sycomores, et vont se perdre dans la
ère qui serpente au milieu du bassin de Croïa.
u centre de ce bassin, un mamelon large et étagé
ochers et de terrasses s'enfle d'abord en pente
ce, puis se hérisse en cône presque aigu, autour
uel semble se coller en spirale la capitale de
ire, comme un serpent autour d'un rocher
r se réchauffer au soleil du levant. Ses rem-
s, ses toits plats, sa citadelle, ses rues en de-
s inégaux ou en rochers nus glissants sous le
des chevaux et des mules, ses minarets, ses
hers noircis par la pluie, calcinés par l'été,
emblent à un de ces écueils inaccessibles de l'aire
es aigles de la Macédoine bâtissent leurs nids.
re la ville et la plaine, une route creusée dans
oc vif, coupée de distance en distance par des

tours massives fermées de ponts-levis, et surmontée par des terrasses bordées de figuiers, défie l'assaut d'une armée entière. La ruse seule avait pu l'ouvrir à Scander-Beg ; mais le patriotisme la défendait assez contre Ali-Pacha. Scander-Beg se confia à sa situation et à ses habitants.

XXI

Il en sortit avec trente mille Albanais aguerris, et, laissant la plaine vide comme une lice ouverte aux Ottomans, il déplia son armée en deux ailes séparées l'une de l'autre par toute la largeur du bassin de Croïa. Les Turcs, en descendant des gorges dans la plaine, n'aperçurent d'autre obstacle devant eux que le mamelon de Croïa. Les défilés, les collines, les forêts et les rochers de la vaste enceinte leur dérobaient les Albanais de Scander-Beg ; mais à peine furent-ils descendus et développés dans la plaine, que les Albanais, déployés à son signal, se refermèrent de toutes parts sur les Ottomans, démasquèrent des canons hissés sur les bastions naturels des montagnes, fondirent sur eux par les brèches ouvertes dans leur arrière-garde par la mitraille, et les étouffant d'un côté contre les remparts fulminants de Croïa, de l'autre par

leurs charges de cavalerie, et sur les deux flancs par leurs batteries plongeantes, égorgèrent ou foudroyèrent vingt-deux mille Turcs sur ce champ de carnage, désarmèrent le reste, enlevèrent les étendards, les tentes, les trésors, les chevaux de l'armée entière, et ne laissèrent fuir que quelques cavaliers de la garde d'Ali-Pacha, pour porter la terreur et la honte de ce désastre à Andrinople.

XXII

L'insurrection triomphante de Scander-Beg, coïncidant avec la seconde abdication d'Amurat II, déjà retiré dans ses délices de Magnésie, ne parut pas toutefois aux vizirs du jeune Mahomet assez menaçante pour porter contre l'Albanie toutes les forces de l'empire. L'insubordination des janissaires, la mollesse du sultan, qui tenait d'une main timide les rênes de l'empire, enfin la lenteur habituelle des Turcs à réprimer ces rébellions de provinces dont ils attendent patiemment l'amortissement du temps, de l'anarchie, de la rivalité entre les chefs de faction ; toutes ces circonstances laissèrent à Scander-Beg le loisir de réunir l'Albanie entière dans sa main, et de s'y fortifier, non plus en rebelle, mais en souverain. Firouz-Pacha et Moustafa-Pa-

cha, envoyés successivement avec deux corps d'armée en Épire, n'y laissèrent, comme Ali, que les cadavres de leurs soldats et le sentiment de l'impuissance de leurs armes contre la force des lieux et contre la force de la liberté.

Scander-Beg profita de ces délais pour implorer le secours et l'alliance des puissances chrétiennes de l'Italie et surtout du pape. La renommée de ses exploits avait franchi la mer; la chrétienté voyait en lui le vengeur de Varna, l'écueil de l'islamisme sur les rochers de l'Albanie. Un grand nombre d'aventuriers de Sicile, d'Espagne, de Calabre, d'Allemagne, accouraient à Croïa pour combattre sous ses drapeaux.

Sa cause cependant était moins religieuse que nationale; car, préoccupé avant tout d'étendre et de consolider sa domination sur le plateau de l'Illyrie, il combattit les Bosniaques, plus chrétiens que lui, et les Vénitiens, qui lui disputaient la forteresse de Dayna. Hamza, son neveu et son élève, à qui il destinait son héritage, ayant échoué contre les Vénitiens devant les remparts de Dayna, conclut la paix avec Venise et se retourna contre une troisième armée turque qui avait profité de cette guerre presque civile pour entrer en Épire et pour secourir les Vénitiens, alliés fidèles d'Amurat. Le pacha qui

commandait cette armée la laissa écraser dans le défilé de Dayna. Tout périt sous le glaive ou sous les rochers roulés des flancs des montagnes. Le pacha et soixante de ses officiers obtinrent seuls la vie au prix de leur liberté. Leur rançon de vingt-cinq mille ducats d'or, payée à Hamza par le sultan enrichit les trésors du prince d'Albanie.

XXIII

Amurat II venait de remonter pour la troisième fois sur le trône d'Andrinople. L'humiliation de ses armes et son ressentiment personnel contre un ancien favori devenu son rival en Europe l'arrachèrent aux délices de son sérail. Il marcha lui-même avec les deux armées d'Europe et d'Asie réunies en Épire, résolu de tarir l'insurrection à sa source; il attendit l'été de l'année 1449 pour gravir les hauteurs presque inaccessibles de la haute Albanie, foyer de l'indépendance, et pour descendre de là dans les bassins, où le nombre submergeait aisément le courage.

Amurat II, divisant son armée en deux corps, assiégea à la fois Stétigrad et Dibra, les deux places fortes du cœur de l'Albanie montagneuse. Scander-Beg, se fiant à leurs défenseurs et à leurs remparts,

s'embusqua, selon sa tactique habituelle, avec ses plus hardis patriotes, invisible et insaisissable, derrière les armées ottomanes et sur leurs flancs. Aussi intrépide soldat que chef astucieux, il fondit avec dix mille Albanais sur les quarante mille Ottomans qui pressaient les murs de Stétigrad. Firouz-Pacha, général de l'armée assiégeante, le même qui avait dû la vie à la rapidité de son cheval devant Croïa, atteint par Scander-Beg dans la mêlée, tourna en vain son coursier pour se couvrir de son sabre; Scander-Beg lui fendit l'épaule jusqu'au cœur du tranchant de sa hache d'armes. Le corps du pacha déjà mort, emporté par son cheval, flotta longtemps comme celui d'un homme ivre sur la selle, et ne roula dans la poussière qu'au milieu de ses soldats confondus.

Mais les retranchements élevés autour du camp des assiégeants arrêtèrent les cavaliers de Scander-Beg. Il rentra dans ses forêts sans avoir pu ravitailler Stétigrad; la ville capitula à d'honorables conditions.

La citadelle de Dibra, inexpugnable au canon et aux assauts des Turcs, ne céda qu'à la soif. Un seul puits, profond et abondant, abreuvait les Albanais de Scander-Beg enfermés dans ses murs de rochers. Les habitants étaient presque tous musulmans et

partageaient l'horreur des Turcs pour les impuretés légales énumérées dans le Coran et réputées crimes contre la religion. Le cadavre d'un chien jeté par un chrétien dans le puits leur parut un arrêt du ciel qui leur ordonnait d'ouvrir leurs portes plutôt que de se rendre coupables d'une impureté. En vain le lieutenant de Scander-Beg commandant de Dibra, et musulman lui-même, représenta à ses soldats que la nécessité absolvait du péché et but lui-même à leurs yeux l'eau souillée du puits, la superstition l'emporta sur le patriotisme, et Dibra capitula comme Stétigrad.

XXIV

Amurat II, maître des hauteurs et des forteresses de l'Albanie, descendit par toutes les gorges à la fois, avec plus de cent mille Ottomans, dans le bassin de Croïa, et investit de tous côtés la capitale de Scander-Beg. Le prince albanais, dont la principale force était en lui-même, se hâta d'en sortir pour rester libre et présent partout à la fois. Il en donna le commandement à un chef albanais de sa famille dont le cœur et le sang lui appartenaient comme son propre cœur et son propre sang.

Le sultan tenta en vain la fidélité de ce comman-

dant par l'offre de deux cent mille aspres et d'une principauté indépendante en Asie. La corruption échoua comme la menace.

Les boulets du poids de deux cents livres, lancés contre les remparts de Croïa par les canons que Amurat avait fondus sur place, ne faisaient de brèches que dans les rochers et ne remplissaient que de vaines détonations et de vaines fumées la plaine de Croïa. Scander-Beg, combattant au dehors moins en général qu'en chef d'aventuriers invisibles, assiégeait toutes les nuits le sultan dans son propre camp ; descendant des rochers tantôt par un ravin, tantôt par le lit d'un torrent avec ses trente mille montagnards, il arrachait les palissades dont les Turcs avaient couvert leurs tentes, se glissait dans le camp, massacrait les soldats endormis, coupait les jarrets des chevaux, semait la terreur et la mort sur tous les points à la fois, et, faisant revêtir à ses Albanais des chemises blanches semblables à celles des Asiatiques, laissait dans les ténèbres les Ottomans incertains entre leurs compagnons ou leurs ennemis. Dans une seule de ces nuits, huit mille Turcs tombèrent dans leurs propres tentes sous le sabre des Albanais.

Les Turcs cherchaient en vain pendant le jour à venger le meurtre de la nuit : Scander-Beg, remon-

[redacted]

it avant l'aube les hauteurs inaccessibles qui bornent le bassin de Croïa, disparaissait derrière les fots et les rochers pour reparaître par un autre ravin nuit suivante. Ses incursions nocturnes, concertes par des signaux avec les sorties du commanant de Croïa, son fidèle *Uracontes*, décimaient armée du sultan. La terreur mêlée d'admiration ue son nom inspirait aux janissaires, anciens ompagnons du guerrier albanais, était devenue ne superstition dans le camp même d'Amurat. Insible et invincible, cette terreur combattait pour ii dans l'âme de ses ennemis.

XXV

Amurat II lui-même, qui désirait négocier avec n si redoutable rebelle, ne pouvait le faire aborder ar ses janissaires pour lui offrir sa trève et ses proositions. Yousouf-Pacha, envoyé en parlementaire Scander-Beg, le chercha vainement dans les forêts u mont *Tuménistos*, sa retraite ordinaire, et dans le assin profond de l'*Ismos*, où ses Albanais se retranhaient derrière les rochers à pic du lit d'un torrent. cander-Beg, informé de la recherche d'Yousouf, le encontra enfin dans le creux d'un lac desséché apelé la *Plaine-Rouge*. Les Albanais assistèrent à

l'entrevue. Le sultan lui offrit la souveraineté héréditaire de toute l'Albanie, à la seule condition de payer un léger tribut à l'empire et de reconnaître sa suprématie. Scander-Beg refusa de vendre l'indépendance de ses Albanais au prix d'une souveraineté achetée à un autre prix que son sang. Amurat, à ce refus, replia les débris de ses deux armées sur les défilés d'Andrinople. Scander-Beg, rentré sur ses traces dans sa capitale délivrée, n'épargna pas au sultan la honte de cette retraite. Il suivit son arrière-garde décimée jusque sur le faîte du Rhodope. Andrinople, du haut de ses minarets, vit les feux d'un chef de montagnards insulter le cœur de l'empire.

La honte et la douleur saisirent le cœur d'Amurat, accoutumé à vaincre des rois et des ligues, et vaincu dans toute sa puissance par un chef de brigands albanais. Peu de jours après son retour, humilié à Andrinople, il tomba mort dans les bras de la princesse Mara, sa plus jeune épouse, au milieu du festin qu'elle lui donnait pour le consoler, dans une île du lac d'Andrinople, site champêtre dont il aimait la solitude et qui lui rappelait Magnésie.

Amurat II n'avait pas encore quarante-neuf ans. Il en avait passé cinq à Magnésie dans ses différentes abdications, et vingt-cinq dans les camps ou sur le

trône. La guerre, l'amour et la mélancolie philosophique, fond de son caractère, avaient partagé ses jours. L'empire, qu'il dédaignait d'autant plus qu'il en était plus digne, n'avait été pour lui qu'un fardeau. La tristesse de ne pouvoir abdiquer convenablement pour son peuple et honorablement pour lui une derniere fois hâta sa fin. Forcé de régner avec des goûts privés, forcé de combattre avec des instincts pacifiques, sa destinée, quoique glorieuse, avait été une perpétuelle contradiction avec son caractère; il avait triomphé de toutes ces contradictions du sort et même de sa propre répugnance à régner. Il ne laissait en mourant à l'empire d'autre ennemi debout que Scander-Beg.

XXVI

Les monuments de son règne, outre la magnifique mosquée d'Andrinople, qui rappelle la majesté de Saint-Pierre de Rome, avec moins de masse et plus de grâce dans l'architecture sacrée, sont les routes, les canaux, les aqueducs, les ponts dont il décora l'Asie et l'Europe. L'organisation et la discipline de la cour et de l'armée furent des monuments aussi mémorables. Il donna à l'empire la majesté des cours persanes ou grecques, que les Ot-

pas le sien, mais celui dont il voul
dition à l'empire.

La description de sa cour milit
rien grec Chalcondyle rappelle les
marcande, de Bagdad ou de Cons
les successeurs de Constantin. Chal
sité lui-même les cours d'Andrinopl
dont il retrace l'ordonnance dans se
servés à la postérité.

« Dix mille fantassins, dit-il, so
« attachés à la porte du sultan. Les
« faits prisonniers sont conduits po
« ans en Asie afin d'y apprendre le
« sont parvenus à parler et à écrir
« les envoie, au nombre de deux o
« la flotte stationnée à Gallipoli pou

« jets les plus distingués. On les distribue par corps « de dix ou de cinquante, sous les ordres d'officiers « expérimentés, dans les tentes desquels ils servent « pendant deux mois ; au bout de ce terme, ils sont « préposés à la garde du palais du sultan, dans « l'intérieur duquel personne n'est admis, si ce n'est « les princes du sang, les vizirs, les hauts fonc- « tionnaires de la trésorerie et les pages du souve- « rain. Le sultan a une tente rouge et deux « autres couvertes de feutre brodé d'or. Dans l'en- « ceinte se trouvent encore quinze autres tentes des- « tinées à des usages différents. Au dehors de ce « cercle campent les autres officiers supérieurs de « la Porte, les écuyers (mirakhor), les échansons « (schérabdar), les enseignes (miroul-âlem), les « chefs de la Porte (vizirs) et les messagers du sul- « tan (tchaouschs). Comme tous ces officiers sont « suivis de nombreux domestiques, le chiffre total « de l'armée est très-considérable. Outre les janis- « saires qui forment la garde d'élite du sultan, la « tente impériale est gardée par trois cents cava- « liers appelés silihdars (porte-armes), choisis éga- « lement parmi les janissaires ; viennent ensuite les « gharibs (étrangers), ainsi nommés parce qu'ils « sont originaires d'Asie, d'Égypte ou d'autres « contrées de l'Afrique. Après eux suivent immé-

« diatement les ouloufedjis (troupes soldées), au « nombre de huit cents, et deux cents spahis, fils « de nobles turcs, qui se recrutent parmi les pages « du sultan. Tel est l'ordre adopté par la Porte en « temps de guerre : les pachas de Roumélie et d'A- « natolie se partagent le commandement suprême « de l'armée et relèvent eux-mêmes immédiatement « du sultan. Sous leurs ordres servent les sandjak- « begs, qui, admis par le souverain à son service, « reçoivent avec le drapeau le gouvernement de « plusieurs villes, dont les notables et les soldats le « suivent à la guerre. On observe l'ordre suivant « dans le camp : la cavalerie est divisée en esca- « drons; les azabs combattent sous un seul chef. « Outre les silahschors (valets d'armes), il y a encore « des azabs appelés *akkiam*, corps de fantassins em- « ployé à l'entretien des routes et à d'autres travaux « analogues. Les camps sont d'ordinaire admira- « blement organisés, tant pour la symétrie des tentes « que pour l'abondance des provisions. Les hauts di- « gnitaires qui accompagnent le sultan emmènent « avec eux un grand nombre de bêtes de somme, de « chameaux chargés d'armes et de provisions, de « chevaux et de mulets, de sorte qu'il y a dans l'ar- « mée plus de bêtes que de soldats. Un corps spécial « est destiné au transport des approvisionnements.

« Dans le cas de disette, les vivres sont partagés en-
« tre les meilleures troupes. Le nombre des tentes
« du camp est de dix mille, plus ou moins, suivant
« les besoins de la campagne. »

XXVII

C'est aussi d'Amurat II que date l'institution définitive du titre et des attributions presque vice-impériales du grand vizir. Cette institution semble admirablement appropriée à la nature des gouvernements orientaux. La souveraineté y est sacrée, et le despotisme sans autre contre-poids que la religion et les mœurs. Cependant la liberté des sujets doit y avoir sa part de murmure et même d'opposition aux gouvernements, sans que ce murmure et cette opposition, souvent séditieux, remontent jusqu'au souverain. Le grand vizir est là pour couvrir la responsabilité et la tête du souverain contre les ressentiments des sujets. Tel est évidemment l'esprit de cette institution. Elle paraîtrait en Europe une dégradation abusive de l'autorité des souverains; elle n'a été nulle part mieux définie dans ses attributions que par le savant publiciste *Mouradja* d'Ohsson. L'histoire de la monarchie ottomane ne saurait être comprise sans cette intelligence des

fonctions et des titres des grands vizirs. Nous laissons donc parler *Mouradja* d'Ohsson :

XXVIII

« Le nom de vizir ou vezir signifie en arabe *coad-*
« *juteur;* vizir-azem signifie grand vizir. On en
« compte cent soixante-dix-huit depuis l'année 1370
« jusqu'à 1789, époque de l'avénement au trône
« de *Sélim III*.

« Autrefois ce poste éminent ne se conférait qu'à
« l'un des principaux membres du divan: c'était
« d'ordinaire le second *coubbé-vizir* qui remplaçait
« le premier ministre; mais depuis la suppression
« des *coubbés-vizirs*, qui eut lieu sous le règne
« d'*Achmed III*, le sultan élève à cette dignité, soit
« un gouverneur de province, soit l'un des grands
« officiers résidant à Constantinople, tels que le
« grand amiral, le grand trésorier, le *kéhaya-beg*,
« l'*agha des janissaires* et le *silihdar-agha*. Il est
« rare qu'on jette les yeux sur un individu d'un
« grade inférieur; lorsque ce cas arrive, avant de
« recevoir l'anneau impérial, il est promu au rang
« de pacha. Le choix du souverain est le plus sou-
« vent dirigé par ses favoris. Confiné dans son pa-
« lais, il ne connaît guère que de nom ses sujets

« les plus marquants par leur mérite. L'intrigue, « le hasard, le caprice, disposent des rênes de « l'empire. De nouvelles intrigues et la politique « ombrageuse du sérail ne permettent pas au dé« positaire d'un si grand pouvoir de le conserver « longtemps. Il rentre dans le néant dès qu'un of« ficier du palais vient lui demander l'anneau im« périal. S'il n'est pas mis à mort, il est envoyé en « exil. Souvent ses biens sont confisqués, et il s'es« time heureux d'obtenir le gouvernement d'une « province.

« Anciennement l'anneau impérial était remis « au nouveau grand vizir, dans son hôtel, par un « officier du palais. Depuis le règne d'Achmet Ier, il « le reçoit, comme on l'a dit, des mains du sultan, « et retourne alors du palais à la Porte, escorté par « un détachement des gardes du corps. Lorsqu'il y « a divan au sérail, la plupart des officiers de la « cour se rangent en haie pour le recevoir. L'agha « et les officiers généraux des janissaires lui font « une visite d'étiquette, tous les mercredis ainsi que « les vendredis, au sortir de la mosquée; ce dernier « jour, le grand amiral, les deux premiers écuyers « et le grand chambellan (*capoutjiler-kéhaya*) lui « rendent aussi leurs devoirs. Il donne audience « publique une fois par mois. La veille, ainsi que

« le jour des deux fêtes du beïram, il reçoit les res-
« pects des autorités civiles et militaires. Tous les
« grands de l'empire, à l'exception du muphti,
« doivent lui baiser la robe ; mais ordinairement il
« ne le permet pas et leur présente la main.

« Sa barque est à douze paires de rames et porte
« à la poupe un tentelet de drap vert. Il jouit seul
« de la prérogative d'avoir huit gardes d'honneur
« (*schatir*) et douze chevaux de main. Sa musique
« militaire est composée d'un certain nombre de
« chalumeaux, de tambours, caissettes et cymbales :
« on y ajoute, en temps de guerre, une grande
« tymbale (*kioss*).

« Lorsqu'il paraît en public, ses huissiers le sa-
« luent par des prières faites à haute voix. Leur
« officier (*doadji-tchavousch*) s'écrie : *Salut à toi, et*
« *clémence divine* ; et les tchavouschs répondent en
« chœur : *Que la fortune te soit propice : que Dieu*
« *soit à ton aide ; que le Tout-Puissant protége les*
« *jours de notre souverain et du pacha, notre sei-*
« *gneur ; qu'ils vivent longtemps heureux !*

« Lorsqu'il va prendre le commandement de
« l'armée, il reçoit du sultan une pelisse de zibe-
« line à grand collet, avec des agrafes d'or (*capa-*
« *nitza*), un sabre, un poignard, un arc, un car-
« quois et deux aigrettes, le tout garni de pierre-

« ries ; il sort de la capitale avec l'étendard de « Mahomet, et monté sur un des chevaux du sultan. « Le nombre de ses chevaux de main est alors « porté à dix-huit, et seize gardes du corps de « l'empereur restent, durant la guerre, auprès de « sa personne.

« Tous les fonctionnaires publics, excepté le « muphti, reçoivent du grand vizir l'investiture « de leurs offices. Ils sont revêtus en sa présence, « suivant leur rang, d'un caftan ou d'une pelisse « de zibeline. Le premier ministre et le chef de la « loi sont les seuls auxquels le sultan donne l'inves- « titure, et qui soient censés nommés à vie.

« Le grand vizir fait souvent des tournées (*col*) « dans l'intérieur de la ville, suivi des officiers de « sa maison, pour examiner l'état de la police, « surtout en ce qui concerne le prix des comesti- « bles et les poids des marchands. Autrefois il était « accompagné de l'agha des janissaires et du pre- « mier juge de Constantinople (*Istambol-cadissi*). « Maintenant il fait sa ronde le plus souvent in- « cognito, les lundis et les jeudis, jours de vacance « au divan de la Porte. C'est alors qu'il va voir le « muphti, pour conférer avec lui sur les matières « les plus importantes, marque d'attention que « prescrit une prudente politique. Le grand amiral

« et les généraux des trois premiers corps d'infan-
« terie font aussi des tournées, chacun dans son « arrondissement et souvent même la nuit.

« Lorsque le sultan élève à la dignité de grand « vizir un pacha, gouverneur de province, il con- « stitue provisoirement, jusqu'à son arrivée dans « la capitale, un officier ayant le rang de pacha à « trois queues, pour remplir les fonctions de pre- « mier ministre, avec le titre de *caïm-mécam*, qui « signifie lieutenant. Alors cette place est de courte « durée et de peu d'importance ; mais il en est au- « trement en temps de guerre, lorsque le grand vi- « zir commande l'armée. Le *caïm-mécam*, qui le « représente auprès du souverain, devient un per- « sonnage très-influent, et presque toujours la « rivalité fait naître une lutte sourde entre les deux « ministres.

« Les vizirs ont habité pendant longtemps leurs « maisons particulières; mais, depuis l'année 1654, « celui qui est revêtu de cette dignité occupe un « vaste hôtel, situé non loin du sérail, et appelé la « *Porte du Pacha* (Pacha-capoussi), d'où est venu « le nom de *Porte Ottomane* ou de *Sublime Porte*.

« Lorsque la destitution du grand vizir est arrê- « tée, un officier du palais (et c'est ordinairement « le *capoudjiler-ketkhoudassi*) se rend incognito à

« la Porte avec un ordre autographe du sultan ; il « le présente au grand vizir, qui, ayant baisé res- « pectueusement ce *khati-scherif*, lui remet à l'in- « stant le sceau impérial, se lève du sopha, sort de « l'hôtel sans qu'il lui soit même permis de voir sa « famille, et part aussitôt sous la conduite du « même officier pour le lieu de son exil ; car un « grand vizir destitué ne peut pas rester à Constan- « tinople. S'il doit être arrêté, c'est le *bostandji- « baschi* qui est chargé de ce soin.

« Ce principal ministère est divisé en trois dépar- « tements, dont les chefs sont : le kéhaya-beg, le « réis-effendi, et le tchavousch-baschi. »

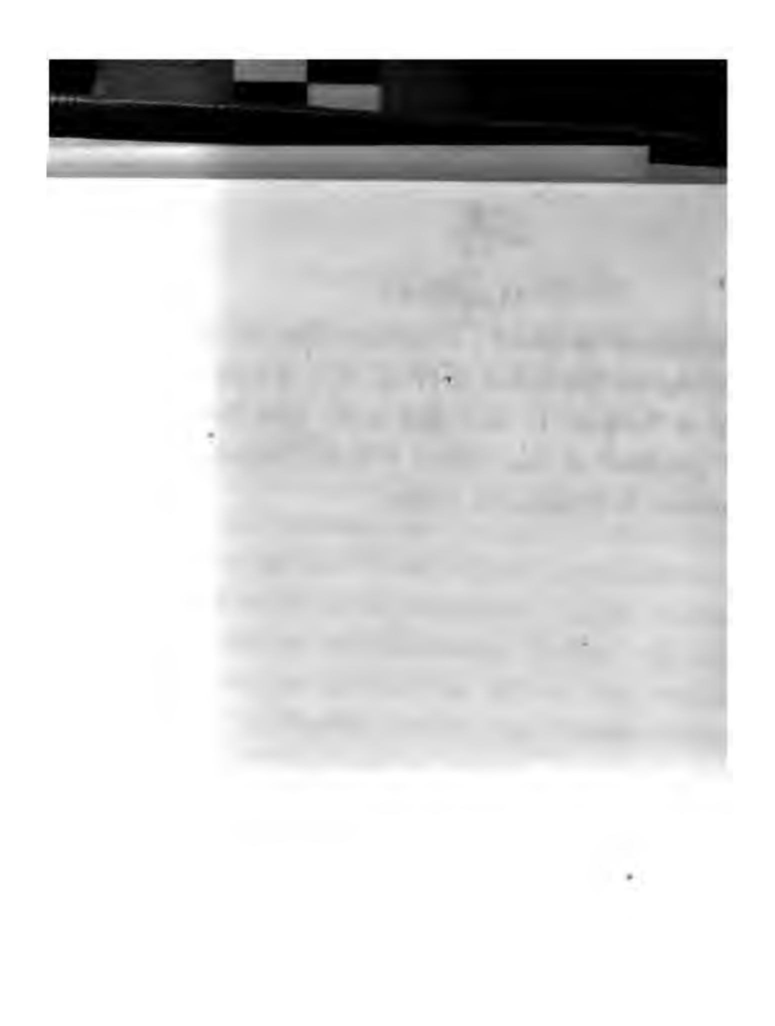
XXIX

Khalil-Pacha, grand vizir, était, à la mort d'Amurat II, fils et petit-fils de vizir par droit d'habitude et d'aptitude, mais non par droit d'hérédité. Cependant Amurat constitua l'hérédité de certaines hautes dignités de l'empire comme celles de général des akindjis (guides du sultan), de grand écuyer et de grand échanson dans les familles déjà illustres des Mikhal-Oghli, des Samsama et des Elvan-Beg.

La langue turque, la philosophie, l'histoire, la

poésie, les arts, les industries, à l'exception de l'architecture, dont le minaret à trois escaliers d'Andrinople est à la fois le jeu et le chef-d'œuvre, firent peu de progrès sous le règne agité et interrompu d'Amurat II. Un seul poëte éminent, Amadeddin, auteur du *Divan* turc, survécut par ses malheurs plus que par son livre et ses œuvres. Amadeddin voulut considérer le Coran comme une simple révélation de l'unité et de l'universalité de Dieu à la raison humaine, par la voix d'un sage ou d'un prophète; mais il confondit, dans ce commentaire raisonné du Coran, Dieu avec ses œuvres, et prétendit que la nature tout entière pouvait dire sans blasphème : « Je suis Dieu, j'émane de Dieu et je suis absorbée « en Dieu, comme la goutte d'eau est absorbée dans « l'Océan. » Cette doctrine scandalisa les imans et les croyants. Ils l'accusèrent de dégrader Dieu, en le confondant avec ses ouvrages ; ils l'accusèrent de dégrader Mahomet, en en faisant un philosophe au lieu d'un confident privilégié de Dieu. Ils voulaient des miracles exceptionnels au lieu des miracles perpétuels de la nature et de la raison, ces deux grands sacerdoces de la divinité. Les oulémas ou docteurs de la loi le citèrent, le jugèrent et le firent écorcher vivant à Brousse, sans arracher au martyr le désaveu de sa foi. Ce supplice n'étouffa pas

le panthéisme en Orient ; il survécut dans les doctrines secrètes des sophis de Perse, d'où il avait découlé en Turquie. Le Dieu sans nom, sans forme, sans prophète et sans limite y resta l'énigme et l'entretien de la secte des sophis.





LIVRE DOUZIÈME

I

La nouvelle de la mort d'Amurat II trouva son fils, Mahomet II, à Magnésie, lassé de sa relégation, humilié de son inertie, impatient du trône. « *Qui « m'aime me suive!* » s'écria-t-il en s'élançant à cheval, sans donner à sa cour le temps de se préparer au départ. Monté sur les chevaux rapides toujours sellés de distance en distance sur la route de l'Asie à l'Europe, il franchit les montagnes qui bornent au nord la plaine de Magnésie, et galopa nuit et jour vers Moudania, port de la Propontide qui regarde Gallipoli.

sommes, et entre autres par Bellini, (
pelé à sa cour, le retrace dans toute l'(
nature sanguine où la volonté impéı
lonne dans les veines avec le sang. l
courte et massive, les jambes arqué
tude de la selle et du divan, les épaul
nuque musclée comme dans le taureau
le cou court, la barbe touffue et noire,
vère, non sans quelque pli d'enjoueme
de la bouche, les joues saillantes, plein
de la pourpre chaude d'un sang impétu
des yeux rond et proéminent, vif, au reg
à la colère, des sourcils naturellement
lement arqués très-élevés au-dessus de
de supériorité de race; le front blanc,
pli, comme celui d'un homme qui n'a j
ter ni avec lui-même ni avec les autres
rouge,

homme qui ne veut pas seulement commander, mais qui veut éblouir. L'ensemble de la physionomie porte dans l'âme plus de terreur que d'attrait. On y sent un homme qui n'est pas cruel par tempérament, mais que l'impétuosité de ses premiers mouvements peut porter alternativement de la mollesse au crime.

II

Mahomet II, sans prendre une heure de repos dans sa course, tremblant que le trône ne lui échappât une troisième fois, passa la Propontide dans un esquif et arriva en deux jours de son exil de Magnésie dans sa forteresse de Gallipoli. Une fois le pied sur l'Europe, il s'arrêta deux jours pour donner le temps aux magistrats et aux peuples des villes de Thrace et d'Andrinople de le recevoir en souverain.

Les lettres des vizirs de son père, qu'il avait trouvées à Gallipoli, le rassuraient sur son avénement sans obstacle à l'empire. Il ralentit sa marche, attendit les cortéges envoyés d'Andrinople audevant de lui, et reçut partout sur sa route les respects et les obéissances dus à la majesté d'un sultan. Les peuples avaient oublié ses fautes et ne

... retraite, mari...
avec une princesse turcomane d'une b...
rang propres à fixer ses inconstances,...
appris, en perdant deux fois le trône, ...
le conserve en le recouvrant.

III

Les vizirs, les pachas, les généraux, l...
l'armée et le peuple l'attendaient à un...
avant d'Andrinople, près d'une fontaine ...
tale, construite par Amurat sous les noye...
vrent la plaine autour de cette capitale, ...
cyprès couvrent les collines de Constan...
comme les abricotiers couvrent les verge...
mas. Tous les cavaliers, en apercevant l...
descendir...

homet descendait de son cheval, et, passant le revers de sa main sur ses yeux, pleurait ou affectait de pleurer son père avec le peuple. A la porte de la ville le deuil et les sanglots cessèrent ; les cris de joie montèrent vers le ciel, et le sultan, conduit à son palais par la foule, y trouva la solitude, l'incertitude et la terreur, entre un règne qui finit et un règne qui commence. Les ministres du père, ignorant s'ils étaient dignes de faveurs ou de ressentiment aux yeux du fils, s'étaient abstenus de suivre le nouveau monarque dans l'intérieur du sérail.

Mahomet II les laissa trembler toute la nuit. Le lendemain, jour désigné par l'usage pour son inauguration publique au rang suprême, il monta sur le trône aux yeux de tous les grands officiers de l'empire, des janissaires, des oulémas, du peuple assemblé dans les salles et autour du sérail. Le vieux Ibrahim, ancien grand vizir, et le chef des eunuques, assistaient seuls à cette inauguration, l'un rassuré par son âge et par sa retraite des affaires, l'autre, par la nécessité de ses fonctions de principal chambellan du palais.

« Où est Khalil? dit avec un étonnement affecté « le sultan à Ibrahim son père. Va lui dire qu'il « prenne auprès de mon trône le rang qui lui ap-

« partient et dont je ne l'ai pas déposé; qu'il con-
« tinue à gouverner sous le fils comme il a gou-
« verné sous le père. Quant à mon second vizir,
« Ishak-Pacha, je lui donne la charge de conduire
« le corps et les funérailles de mon père au tom-
« beau de nos ancêtres dans la mosquée verte de
« Brousse. »

Le grand vizir Khalil s'attendait à la disgrâce et à la mort pour avoir éloigné, quelques années auparavant, Mahomet d'Andrinople sous un faux prétexte, et replacé lui-même le père sur le trône du fils maintenant couronné. De tels services à Amurat II et à l'empire pouvaient paraître d'impardonnables injures au fils. La magnanimité de Mahomet II l'étonna sans le rassurer complétement, les faveurs dans ces cours n'étant souvent que des vengeances ajournées. Mais Khalil se flatta de faire oublier bientôt la grandeur de l'offense par la grandeur des services. Il reprit les fonctions de vizir-azem, et l'empire ne changea pas de main.

IV

Mais le harem d'Amurat II avait changé de maître. Ce prince avait laissé en mourant plusieurs fils et plusieurs filles nés de ses amours avec des oda-

lisques de condition servile qui n'inspiraient aucun ombrage à Mahomet II, fils d'une princesse de Sinope. La princesse de Sinope était morte pendant la première abdication d'Amurat II à Magnésie. La seconde femme d'Amurat, Hélène, princesse de Servie, fille de la maison royale de cette nation, n'avait pas de fils qui pût un jour disputer le trône à son frère; mais la jeune princesse de Transylvanie, Mara, troisième épouse adorée jusqu'à sa mort par le dernier sultan, avait d'Amurat un fils encore à la mamelle, que la mort de son père laissait exposé dans son berceau à l'ombrageuse prudence de Mahomet. Ce fils, né comme lui d'une princesse et, plus que lui, d'une princesse musulmane de religion, pouvait paraître un jour aux Ottomans un plus légitime héritier du trône qu'un fils né d'une princesse chrétienne. Bien que l'âge de l'enfant éloignât le danger dans un avenir qui laissait des années à la réflexion, Mahomet II, devançant le péril par la précipitation du crime, ne laissa pas un jour à l'incertitude ou à la pitié. Il voulut cacher seulement la main qui commettrait le fratricide, afin que l'empire, incertain sur les circonstances du meurtre, pût l'attribuer au zèle d'un serviteur empressé, et l'absoudre lui-même de toute complicité en le voyant punir son complice.

dans le sérail. Il lui ordonna de n
bain l'enfant de la sultane Mara, veuv
et pour que les cris et la résistance
mère, qui nourrissait son fils de son
prévenus par la promptitude et le silen
tre, il donna une longue audience à la
mes de son père pendant qu'il assassina

Le désespoir et les lamentations de
rentrant dans le harem et en retrouvan
de son enfant ébruitèrent le crime.
frémit d'horreur ; un règne qui débuta
odieux fratricide lui parut marqué de sa
mure d'indignation s'éleva jusqu'au sé
met II, pour l'étouffer, le détourna sur
secret de son propre crime. Il feignit l'
le regret, l'horreur, et fit ...

nommé Ishak, flétrissant d'avance, par ce mariage servile, tous les souvenirs de son père, qu'elle pouvait rappeler aux Ottomâns.

V

Soit que l'infortunée sultane Mara lui eût inspiré, pendant la vie de son père, plus d'animosité à cause de sa beauté et de sa faveur, soit qu'il craignît moins de flétrir en elle une princesse qui n'avait plus de père ou de peuple pour venger son injure, Mahomet II affecta le respect de lui-même et de la mémoire de son père dans sa conduite envers son autre belle-mère, la princesse Hélène de Servie. Il lui assigna une riche dotation sur le trésor public de Turquie, et la renvoya en Servie chez son père avec le cortége et les honneurs d'impératrice.

Par une étrange vicissitude de fortune, de cause et de religion, cette veuve d'un sultan ennemi des Grecs et des chrétiens, arrachée par la victoire à la cour de Servie pour devenir l'épouse du vainqueur de son père, puis veuve d'un prince ottoman, fut demandée, peu de temps après son veuvage, pour épouse par Constantin, le dernier empereur grec de Constantinople, et, bien qu'elle touchât déjà à sa cinquantième année, ses charmes et ses vertus fi-

Par un enchaînement non moins pro
choses humaines, l'heure qui avait so
d'Amurat II sonnait la ruine de Consta
prince patient et politique prévoyait
quête de cette capitale, désormais enclav
captive dans ses possessions, ajoutera
force réelle des Ottomans, mais suscit
eux de nouvelles croisades et de nouvel
qu'il voulait ajourner pour laisser respi
ple et lui-même. Son vizir, Khalil, qu'o
à cause de sa faveur pour les chrétiens
giaours ou des infidèles, entretenait Am
cette longanimité envers les faibles Palé
inspirait à Mahomet II les mêmes pensées
ment : « On

au vizir, pour qu'il assoupît le génie belliqueux de son nouveau maître.

Tel était l'état des esprits à Andrinople, quand une témérité intempestive de la cour de Constantinople vint faire éclater le nuage que Khalil s'efforçait de conjurer dans l'âme de Mahomet II.

Des ambassadeurs grecs, envoyés à Andrinople par le nouvel empereur de Byzance, sommèrent Mahomet de payer à un émir turcoman d'Asie le subside qui lui avait été alloué par son père, ajoutant qu'en cas de refus ils prêteraient leurs vaisseaux à ce rebelle pour demander, les armes à la main, justice aux Ottomans.

Khalil lui-même s'indigna de tant d'audace sous tant de faiblesse.

« O Roméliotes téméraires! leur répondit-il en « plein divan, dans une apostrophe rapportée par « l'ambassadeur byzantin lui-même; j'ai pénétré de- « puis longtemps vos projets rusés et trompeurs; feu « mon seigneur et maître Amurat II, de conscience « droite et de mœurs affables, vous voulait du « bien, mais il n'en est plus ainsi de Mahomet II, « mon nouveau padischah : si Constantinople peut « échapper à ses entreprises, je reconnaîtrai que « Dieu veut bien vous pardonner encore vos intri- « gues et vos subterfuges. O insensés! le traité est

« Thrace, appelez les Hongrois, re
« provinces que nous vous avons
« sachez que rien ne vous réussir
« vous serez dépouillés de tout. Du
« rai mon maître de tout ceci, et ce
« sera accompli. »

De ce jour Khalil abandonna les
malheureux sort et se prépara secrèt
la passion qu'il avait devinée dans l'â
tre. Jamais les circonstances n'avaien
pices à l'ambition des Ottomans, pl
politique des Grecs. La dernière pier
grec devait s'écrouler au premier
tons de quelques années le cours de
de cet empire, et rentrons un momen
lais des Bl[illegible] our

de l'empire, était mort en laissant tout ce qu'il pouvait laisser, l'ombre d'un trône à Constantinople, et quelques principautés distribuées en Grèce à ses fils. Jean III Paléologue, son héritier, avait régné de 1425 à 1448, mais en paix, grâce à la neutralité timide et contrainte qu'il avait gardée entre les croisés hongrois d'Huniade et les Turcs.

Par une contradiction étrange, mais constante, entre la convoitise du trône et la dégradation du trône convoité, les factions de l'empire ne sont jamais plus ardentes, plus multipliées et plus criminelles que dans la décadence des empires. On le vit à la mort de Jean III Paléologue. La précipitation et le mystère avec lesquels il fut enseveli, comme pour dérober les traces du poison sur son cadavre, fit planer un soupçon de crime sur sa mort prématurée. Son frère, Démétrius Paléologue, prince ambitieux, turbulent, conspirateur, qui avait agité la fin du règne de Jean par des factions religieuses et par des factions de palais, auxquelles il demandait tour à tour la faveur du peuple pour être porté au trône, ameuta sur le cercueil de Jean la populace du faubourg, briguant à main armée la couronne qui ne lui revenait pas. Il prétendait qu'étant né le premier des fils de son père depuis que ce père régnait, ses droits devaient prévaloir contre ceux de ses frères

défendaient le titre de Constantin,
nuel, et possesseur de la Morée. Thoı
de Constantin, qui était alors à Con
connaissait également les droits
L'empire en suspens attendait un ma
tin, averti par sa mère et par Thoma
Sparte, échappa aux vaisseaux turcs
la Morée pour lui imposer des condit
pation du trône. Débarqué en fugitif à
ple, il y fut reçu en empereur. Ses frèr
et Thomas, réconciliés par l'impér
s'embrassèrent devant lui pour sceller
fide, et allèrent régner à sa place d
sous la suzeraineté des Ottomans.

cier du palais Cantacuzène, consommé dans les lettres et dans la politique, nourri par une mère persécutée et héroïque, qui lui avait communiqué, avec le lait, la patience qui fait les sages et le désespoir qui fait les héros, exercé depuis longtemps aux exploits et aux revers dans les guerres de Morée contre les Turcs, vaincu, mais non dégradé par eux, connaissant la lâcheté du peuple superstitieux de sa capitale, indigné des intrigues du palais des Blakernes, que les Grecs de Byzance appelaient de la politique, il avait en lui tout ce qu'il convenait à un souverain d'avoir pour cette nation corrompue : du mépris, de la pitié et du dévouement.

Il tenta de trouver dans des races plus saines et plus belliqueuses des auxiliaires pour les jours extrêmes qu'il prévoyait à son pays. Il envoya Phranzès, proto-vestiaire, ou grand maître des cérémonies du palais, en ambassade à Trébizonde pour demander en mariage la fille du roi de Géorgie. Les Géorgiens ou les Ibères, race chrétienne des pentes du Caucase, étaient ce qu'ils sont encore aujourd'hui, un peuple de soldats, où l'esprit militaire coule avec le sang dans les veines. Ils pouvaient offrir à Constantin Paléologue, avec une princesse de leur maison royale, des troupes capables de se mesurer aux Ottomans. Phranzès, qui a décrit lui-même, dans

à défaut de force aux yeux des peup
proto-vestiaire, après avoir réussi da
tion, revint à Constantinople. Il devai
printemps chercher l'impératrice av
plus impériale encore. Il trouva Con
ragé des obstacles, des vices, des pus
sa nouvelle cour. Ses paroles à son
les pressentiments entrecoupés de
prince qui n'est grand que pour mie
petitesse de son peuple.

« Depuis que j'ai perdu ma mère et
« qui me donnaient seuls des conseils
« je suis environné, dit le souverain
« d'hommes auxquels je ne puis acc
« tié, ni confiance, ni estime. Vo

« sur des projets de politique ou de mariage ?
« J'aurai encore besoin de votre zèle et de votre
« activité. Au printemps vous engagerez un de mes
« frères à solliciter en personne le secours des
« puissances de l'Occident. De la Morée vous irez
« en Chypre exécuter une commission secrète, et
« de là vous passerez en Géorgie, d'où vous ramè-
« nerez la future impératrice. »

IX

L'empereur et les meilleurs citoyens de la capitale avaient renouvelé les tentatives de fusion entre l'Église grecque et l'Église romaine, dans l'espoir qu'une même foi liguerait ensemble pour le salut commun tous les membres de la chrétienté. La difficulté métaphysique qui formait tout le schisme entre les deux Églises n'était pas un motif raisonnable d'éternelles dissensions entre les deux familles évangéliques. Deux fois la sagesse mutuelle des hommes d'État et des pontifes éclairés de Rome et de Constantinople avait étouffé en principe cette dissension par des concessions ou de forme ou de fond et par un symbole commun. Mais le peuple de Constantinople n'avait jamais ratifié ces traités de concorde. La discussion sur les dogmes

surnaturels semble être un des besoins de l'esprit humain. Ce peuple grec, qui avait construit dans la théologie un christianisme oriental au milieu du choc des imaginations et des partis, l'avait corrompu par ses vices, et se croyait le droit de l'interpréter seul au gré de son obstination. Il ne voulait ni trêve ni paix avec Rome. La Grèce lui avait transmis ses dogmes, et Rome maintenant les renvoyait à la Grèce, imposés par une souveraineté pontificale dont s'humiliait le patriarcat byzantin. On a vu plus haut comment le peuple de Constantinople avait forcé l'empereur Manuel et ses prêtres négociateurs de la paix religieuse de Florence à déchirer le traité, à désavouer la négociation et à rétablir eux-mêmes le schisme cher au fanatisme des Grecs.

Depuis ces négociations avortées, la procession métaphysique du Saint-Esprit, d'une ou deux personnes de la Trinité divine, et le pain avec ou sans levain dans le sacrifice mystérieux de l'Eucharistie, avaient divisé avec plus d'acharnement que jamais les Grecs et les Latins. L'infortuné Constantin, qui jugeait ces dissensions en patriote plus qu'en théologien, s'efforçait vainement de les étouffer sous l'urgence d'une réconciliation nécessaire au salut de la capitale du christianisme en Orient. Il trou-

vait dans le fanatisme de ses moines, lèpre qui rongeait l'Orient, et dans les préjugés de son peuple, infatué de ses moines, d'invincibles obstacles. Il envoya cependant, presque à leur insu, des ambassadeurs à Rome, implorant l'assistance du chef de l'Église d'Occident, promettant la réunion prochaine des deux Églises, et sollicitant au moins l'envoi d'un légat du pape à Constantinople pour cimenter l'union. Le pape Nicolas V, plein de ressentiment contre l'obstination des Grecs, fulminait contre eux au lieu de les secourir, et montrait dans les Turcs les instruments de la vengeance de Dieu contre ces schismatiques qui déchiraient l'Évangile. Cependant Rome envoya à Constantinople un légat, le cardinal russe Isidore, chargé de faire signer à l'empereur les actes du concile de Florence. A ce prix, le pape promettait d'appeler la chrétienté catholique aux armes.

Isidore arriva ; l'empereur signa ; un sacrifice, célébré selon le rite romain et grec conciliés dans les cérémonies consenties par le concile de Florence, réunit le légat du pape et le patriarche grec devant le peuple dans l'église de Sainte-Sophie. Mais l'aspect inusité des vêtements du prêtre romain qui célébrait les mystères, le pain levé consacré au lieu du pain sans levain, l'eau froide au lieu de l'eau

tiède, versée par le prêtre dans le calice, scandalisèrent tellement les moines et le peuple, que la messe latine parut un sacrilége impardonnable aux Grecs. En vain l'empereur, le patriarche, les politiques, les patriotes, s'efforcèrent de calmer la sédition des habitudes. Un moine vénéré par la populace, nommé Gennadius, fulmina, du fond de sa cellule, contre l'*abomination latine*. Les femmes et les filles qui remplissaient les monastères jetèrent des cris, prirent le deuil, remplirent la ville de lamentations et de processions séditieuses à la voix de Gennadius. La populace et les matelots du port, répandus, après ces processions, dans les tavernes, s'enivrèrent de vin payé par les moines ; ils vomirent des imprécations contre l'empereur et contre les lâches qui mendiaient, au prix de la foi de leurs ancêtres, le secours des impies de l'Occident ; ils burent en l'honneur de la Vierge, protectrice de Byzance, jurant qu'ils n'avaient pas besoin d'autre alliance que celle de la mère de Dieu contre les ennemis de son Fils. L'église de Sainte-Sophie, contaminée à leurs yeux par la célébration des mystères avec le pain sans levain, fut désertée par tous les fidèles, et les portiers mêmes du temple, refusant leur service aux prêtres latins, abandonnèrent un édifice qui avait été profané par

le sacrilége. Les miracles ne manquèrent pas à la crédulité, et des moines, accrédités dans la foule, répandirent partout des prédictions de protection surnaturelle pour la ville sainte de Constantin, qui détournèrent le peuple de tout autre concours à son propre salut que son fanatisme.

L'empereur, dépopularisé par sa négociation avec Rome, ne put compter que sur son courage et sur le petit nombre de soldats intrépides qu'il avait amenés avec lui de Sparte ou qu'il attendait de Géorgie.

X

Pendant cette agonie de l'empire grec et ce désarmement de Constantin par ses propres sujets, Khalil recrutait en silence les deux armées de l'Europe et de l'Asie pour les offrir à l'heure décisive à son maître. Les janissaires seuls, accoutumés à imposer à Mahomet II leurs exigences pendant son premier règne, agitaient encore le nouveau règne. Mais ils ne trouvaient plus dans le même homme le même maître. Mahomet avait grandi de cœur en grandissant d'années.

Dans une résidence de quelques mois que ce prince fit à Brousse pour rendre les honneurs fu-



nèbres à son père et pour apaiser des troubles en Caramanie, les janissaires s'ameutèrent pour lui arracher la gratification qu'ils imposaient à l'avénement au trône de chaque nouveau sultan. Il leur jeta dix bourses d'or avec répugnance et avec indignation. Mais le lendemain il fouetta de sa propre main au visage leur chef, l'aga des janissaires, en répression de la sédition de ses soldats. Il incorpora parmi eux sept mille gardes-chasse ou fauconniers de sa maison, pour changer l'esprit de corps, et il nomma aga des janissaires Mustafa-Beg, le plus dévoué et le plus inflexible de ses généraux.

XI

Renfermé, après cet acte de sévérité, dans le sérail de Brousse, pour montrer son mécontentement à ces soldats insubordonnés, il les priva avec dédain de sa présence. Cette longue réclusion du sultan excita une sédition plus tumultueuse. Le bruit courut parmi les janissaires que le sultan, amolli par les femmes et infatué d'un amour surnaturel pour une jeune esclave syrienne de son harem d'une merveilleuse beauté, languissait sous l'influence de ses philtres et se consumait dans une lâche et maladive volupté. Les janissaires, passionnés

pour la vie et pour la gloire de leur maître, s'attroupèrent, forcèrent la garde des portes, se répandirent tumultuairement dans les cours du sérail, demandèrent à grands cris leur maître.

Mahomet II parut avec un visage sévère, et leur reprocha leur vénalité; ils se prosternèrent à ses pieds, implorant son pardon. Les plus rapprochés et les plus hardis lui dirent le motif de leur tendre inquiétude et de leur soulèvement. Mahomet II, sans leur répondre, ordonna au chef des eunuques de faire trancher la tête à la belle esclave qu'on l'accusait de trop aimer pour sa gloire, et de la jeter au milieu des soldats ameutés, pour leur montrer le mépris qu'il faisait de l'amour. Les janissaires, convaincus et apaisés par cette horrible preuve, se retirèrent en admirant un sultan qui se sacrifiait lui-même si aisément à l'empire dans ce qu'il aimait. Ils frémirent, se turent et rentrèrent pour tout le règne dans le devoir par la terreur.

XII

Quelques autres actes aussi prompts et aussi sanguinaires signalèrent la présence du sultan en Asie.

Une pauvre femme d'un villageois des environs

de Brousse, s'étant plainte du larcin de quelques pages du palais, qui lui avaient dérobé ses melons, et ces pages ayant refusé de désigner parmi eux le coupable, Mahomet II fit ouvrir le ventre à plusieurs de ces enfants jusqu'à ce qu'il eût trouvé la preuve du larcin dans leurs entrailles. Mais cette barbarie, racontée seulement par des historiens grecs sans sincérité et sans critique, est reléguée par les Ottomans et par les Italiens de la cour de Mahomet au nombre de ces fables dont les vaincus calomnient les vainqueurs.

Ces mêmes historiens, cependant, grecs, vénitiens ou génois, sont unanimes à célébrer l'amour de Mahomet II pour les études les plus libérales pendant ses séjours à Magnésie et à Brousse. L'arabe, le persan, le chaldéen, l'hébreu, le latin et le grec lui étaient familiers pour s'entretenir avec ses sujets qui parlaient ces divers idiomes. Il lisait les poésies latines que les Vénitiens et les Génois composaient en son honneur; il vivait en familiarité avec les peintres et les musiciens de l'Italie, appelés à sa cour par sa munificence. Tous s'accordent à dire que sa tolérance religieuse touchait plus à l'incrédulité qu'au fanatisme; qu'il observait extérieurement le culte de son peuple; mais qu'il parlait dans l'intimité avec une grande licence d'esprit

du fondateur de l'islamisme. Il lisait assidûment Plutarque, et s'étudiait, disaient-ils, à imiter Alexandre, César et les grands conquérants dont cet historien raconte les vies. Il avait fait traduire les biographies des grands hommes en turc, pour donner à ses peuples ou à lui-même l'émulation de la gloire. Les Orientaux ne pouvaient pas comprendre encore l'émulation de la liberté.

XIII

A son retour à Andrinople, cette soif de gloire et de conquête le dévorait comme elle avait dévoré ses modèles antiques. La convoitise de Constantinople consumait son âme et le réveillait souvent en sursaut dans ses nuits.

Les Ottomans, qui possédaient deux empires, ne possédaient en réalité point de capitale. Brousse était trop loin à l'extrémité de l'Asie Mineure, Andrinople trop profondément encaissée entre le Rhodope et l'Hémus, dans une avenue de l'Europe coupée par le Danube; Thessalonique trop reléguée au fond d'un golfe, au pied des gorges de la Thessalie. Constantinople seule semblait donc avoir été prédestinée, par la nature et par les Romains, à être le siége d'un double ou d'un triple empire, auquel les

avenues du monde, les vallées, les fleuves, les plaines, les détroits, les mers, faisaient aboutir, comme à un centre dominateur, vingt peuples nationalisés ou asservis. Le fantôme de Constantinople obsédait jour et nuit l'imagination du jeune conquérant.

XIV

Il couvait son impatience, de peur d'avertir les Grecs et de susciter avant l'heure l'émotion de l'Occident chrétien; mais il ne pouvait la contenir. Une nuit que le sultan n'avait pu trouver le sommeil dans l'agitation de ses pensées, il fit éveiller le grand vizir Khalil par un message inusité à pareille heure, en lui ordonnant de se rendre à l'instant au sérail. Khalil, à cet ordre inattendu, se trouble, s'alarme, se souvient des justes sujets de colère que son dévouement à Amurat II et son détrônement de Mahomet II ont pu laisser dans l'âme vindicative du sultan; il se résigne à un sort qui plane depuis longtemps sur sa tête; il fait sa prière de mort; il embrasse, comme pour un adieu suprême, sa femme et sa fille; puis, se flattant encore de pouvoir fléchir son maître par l'abandon des richesses qu'il doit à ses deux ministères, il choisit parmi ses plus précieux trésors une large coupe

antique d'or ciselé, dépouille des temples de Thessalonique ou de Corinthe, il la remplit de sequins de Venise, de perles, de diamants, la cache sous sa pelisse, et se rend au sérail.

En entrant dans l'appartement du sultan, Khalil se prosterne comme pour racheter sa vie par une rançon, et présente à Mahomet II la coupe d'or. « *Rassure-toi, mon lala,* » (nom familier qui signifie mon père ou mon tuteur, et que les sultans donnent aux grands vizirs vieillis dans leurs fonctions) « *Rassure-toi, mon lala, ce n'est ni ton or* « *ni ta vie qu'il me faut; ce qu'il faut que tu me* « *donnes, c'est Constantinople.* » Puis, lui montrant ses yeux fatigués par l'insomnie et sa couche défaite par ses vains mouvements pour y trouver le sommeil : « Tu vois ces coussins, ajouta-t-il, ils sont « affaissés par les attitudes que j'y ai prises en vain « pour essayer d'y reposer ma tête; je ne puis dor- « mir si tu ne me promets enfin de me donner ce « que je rêve la nuit et le jour. »

« Vous l'aurez, mon maître, lui répondit Khalil, « heureux de racheter ses offenses passées et sa vie « incertaine par l'immensité d'un pareil service; « qui pourrait vous refuser ce qui vous appartient « par la grandeur de vos pensées, par la toute- « puissance de vos armes et par la vile insolence

« de vos ennemis. J'ai deviné depuis longtemps vos « désirs sous votre silence; j'ai tout préparé dans « le mystère pour satisfaire, au jour marqué, votre « religion, votre patriotisme, votre gloire. Con- « stantinople ou ma tête sont à vos pieds. »

Le sultan reconnaissant renvoya Khalil rassurer sa femme et sa fille; il lui recommanda seulement de se défier de l'or des Grecs, habiles à corrompre, et s'endormit sur la parole de son habile et prévoyant vizir.

XV

Le lendemain, il partit avec Khalil pour Gallipoli, et, s'avançant par la Thrace intérieure jusqu'au village, autrefois grec, maintenant turc, de Dazomaton, situé sur le rivage européen du Bosphore, à l'endroit où ce détroit, rétréci entre l'Asie et l'Europe, avait jadis livré passage aux Perses de Darius, il ordonna à Khalil d'y construire à l'instant une forteresse, en face de la forteresse asiatique de Guzel-Hissar, construite vingt ans avant par son aïeul, Bajazet Ildérim.

Ce promontoire européen sur le Bosphore, à l'endroit où ce canal est semblable à un fleuve, et à quelque mille pas seulement de Constantinople,

était admirablement choisi pour avancer la borne de la conquête; pour murer Constantinople et pour l'étouffer par la terreur avant de l'étouffer par la main des Turcs.

Nommé jadis le promontoire Herméen, d'un temple à Mercure qui pyramidait sur sa cime; nommé plus tard le promontoire de Cyon, à cause de l'analogie du hurlement des vagues du Bosphore contre ses rochers, avec les aboiements des chiens dans la nuit, le promontoire du château de Mahomet II élevait empire contre empire. Le sultan ou son architecte, soit par une intention superstitieuse, soit par un jeu significatif de l'art, donnèrent aux différentes enceintes la forme de lettres qui composent en arabe le nom du prophète et du conquérant, en sorte que le nom du prophète, écrit en relief et en caractères majuscules sur la terre d'Europe, opposât pour ainsi dire le cachet de l'islamisme et de l'empire sur la dernière colline qui abritait encore la capitale des chrétiens; de là le dessin bizarre et contourné des murailles et des bastions qui étonne dans ces ruines l'œil du voyageur, car, pour rendre plus ressemblant au chiffre du prophète ce monument de la guerre, l'architecte a placé une tour colossale, dont les murs ont trente pieds d'épaisseur, partout où la lettre M,

qui se retrouve deux fois dans le nom sacré, forme dans la calligraphie des arabes un cercle semblable à une tour. La construction de chacune des trois tours fut confiée, pour les faire rivaliser de promptitude et de zèle, à chacun des trois vizirs favoris du sultan : Suridjé-Pacha, Saganos-Pacha et Khalil.

Six mille maçons et tailleurs de pierre, appelés par le grand vizir de toutes les provinces d'Asie et d'Europe, campèrent pour cette construction de colère sur le promontoire de Mercure. Dix mille paysans, enrôlés de force, leur voituraient la pierre, le sable, la chaux. Les grands de l'empire, mêlés, par émulation de zèle et d'adulation, aux ouvriers, s'honoraient de mettre eux-mêmes la main aux plus rudes travaux de maçonnerie ou de terrassement. Comme plus tard en France on vit toutes les classes et toutes les professions de la société se confondre pour aplanir, au champ de Mars de Paris, l'enceinte de la fédération de la liberté ; chaque Ottoman voulut apporter sa pierre à la citadelle de la conquête.

Les débris imposants et sinistres du château de Mahomet II, devenus inutiles comme une borne que la conquête a laissée derrière elle, sont couverts maintenant de végétation, de myrtes, de

lierres, de platanes et de cyprès dont le vert sombre se détache sur les pans démantelés des murailles grises. L'Ottoman et le Grec, emportés sur leurs kaïques par le courant rapide qui clapote toujours au pied des sombres rochers, regardent, en passant, avec admiration ou avec terreur, l'un le monument de sa force, l'autre le monument de sa servitude.

XVI

L'empereur grec, épouvanté de cette menace construite en blocs de rocher aux abords mêmes de sa capitale, demanda, par ses ambassadeurs, de timides explications au sultan.

« De quoi vous plaignez-vous? répondit le sultan « à Constantin Dragosès qui portait la parole pour « les Grecs, je ne forme pas d'entreprise contre « votre ville. Pourvoir à la sûreté de mes États n'est « pas enfreindre les traités. Avez-vous oublié l'ex- « trémité où fut réduit mon père quand votre em- « pereur, ligué contre lui avec les Hongrois, voulait « l'empêcher de passer en Europe? Ses galères lui « fermaient alors le passage, et Mourad fut obligé « de réclamer l'assistance des Génois.

« J'étais à Andrinople, mais bien jeune encore.

« Les musulmans tremblaient d'effroi, et vous in-
« sultiez à leur malheur. Mon père fit, à la bataille
« de Varna, le serment d'élever une forteresse sur
« la rive européenne. Ce serment, je le remplis.
« Avez-vous le droit ou le pouvoir de contrôler ainsi
« ce qu'il me plaît de faire sur mon territoire ? Les
« deux rivages sont à moi : celui d'Asie parce qu'il
« est habité par les Ottomans ; celui d'Europe
« parce que vous ne savez pas le défendre.

« Allez dire à votre maître que le sultan qui règne
« ne ressemble point à ses prédécesseurs ; que
« leurs vœux n'allaient pas aussi loin que va au-
« jourd'hui ma puissance. Je vous permets de vous
« retirer pour cette fois ; mais je ferai déchirer la
« peau sur le corps à ceux qui oseraient désormais
« me demander insolemment compte de ce que je
« fais dans mon empire. »

De ce jour, Mahomet II, sans pitié pour les Grecs qui cultivaient les vergers, les jardins, les plaines du plateau de Constantinople, laissa ses fourrageurs et ses mulets ravager impunément les campagnes mûres. Les paysans d'un village grec limitrophe, ainsi dépouillés de leurs moissons, ayant tué, en se défendant, un des fourrageurs de Mahomet, le sultan envoya ses tchaouschs punir le village. Les habitants s'étaient enfuis ; mais les

moissonneurs bulgares, étrangers à la querelle, croyant pouvoir en sûreté continuer à lier leurs gerbes, furent massacrés dans leurs sillons.

Constantin, par représailles, fit fermer les portes de Constantinople sur quelques jeunes eunuques du sérail qui étaient venus jouir du spectacle et des plaisirs de la ville. Ces jeunes esclaves lui représentèrent que ce séjour forcé dans sa capitale leur serait imputé à crime et puni de mort à leur retour aux tentes du sultan. Constantin, ému de pitié, leur fit rouvrir les portes et les fit escorter jusqu'au camp de Mahomet II. Le message qu'il chargea les eunuques de porter de sa part à leur maître était triste, noble et résigné comme son sort.

« Si des revers immérités menacent la capitale « de l'empire, disait ce message de Constantin à « Mahomet, le Tout-Puissant sera le refuge de l'em- « pereur. Je n'ai fait fermer les portes sur les sujets « turcs qu'après les hostilités ouvertes par vous. « Les habitants se défendront avec toutes les for- « ces que le destin leur laisse tant que Dieu n'aura « pas inspiré au sultan des pensées de justice et de « paix. »

Mahomet II ne répondit à cette adjuration à sa justice que par le premier coup de canon tiré du château, déjà armé, sur un vaisseau vénitien qui

voulait tenter si le Bosphore était encore libre. Un boulet de pierre énorme, parti des créneaux de la tour de Khalil, la plus rapprochée des flots, coula le navire et les matelots. Mahomet donna au château le nom de Boghaz-Kesen, c'est-à-dire tour qui ferme ou qui coupe la gorge. Firouz-Aga et cinq cents janissaires y furent laissés avec une formidable artillerie pour garder l'avant-poste des Ottomans.

XVII

Le sultan et Khalil rentrèrent, après cette première circonvallation de Constantinople, à Andrinople, pour y concentrer les deux cent mille hommes, les machines, les armes, les munitions secrètement préparées pour le siége. Les transfuges, qui ne manquent jamais dans les camps des vainqueurs, apportèrent d'Allemagne et d'Italie, à Mahomet II, tous les arts et tous les secrets de la guerre savante. Le fondeur de canons Orban, Hongrois au service de Constantin, s'évada de Constantinople sous prétexte d'un refus de salaire proportionné à son talent. Mahomet ne trouvait rien de cher au prix de Constantinople ; il prodigua l'or et les honneurs au transfuge.

« Peux-tu, lui dit-il, me fondre une pièce assez « égale à la foudre pour que le boulet lancé par « elle ébranle les murailles de Constantinople ? »

« Je puis en fondre une, répondit le Hongrois, qui renverserait les remparts mêmes de Baby- « lone. »

Orban fondit en effet un canon de bronze dont les boulets, de douze palmes de circonférence, pesaient douze cents livres. Ce gigantesque monument des foudres humaines exigeait la force de cent taureaux et de sept cents hommes pour le mouvoir. Traîné devant l'esplanade du sérail d'Andrinople, appelé par les Turcs le *Sérail d'où l'on voit le monde*, on l'essaya après avoir averti la ville et le village, de peur que l'étonnement de sa détonation ne fît avorter les femmes enceintes. La fumée couvrit Andrinople d'un nuage d'où sortirent l'éclair et le bruit. Le boulet traversa toute la plaine d'Andrinople et s'enfonça d'une coudée dans le flanc de rocher de la montagne opposée. L'épreuve releva la confiance du sultan. Cinq cents paires de bœufs et trois mille artilleurs furent chargés de conduire ce canon à travers la Thrace vers les bords de la Propontide.

Deux cent mille hommes d'Asie et deux cent mille d'Europe s'accumulèrent rapidement sous

mer leur fournissaient abondamm
d'Asie, les troupeaux, les moisson
cessaires à la consommation des
chevaux.

Une flotte de cent cinquant
guerre, construite, armée en six
voyance de Khalil, et montée par
exercés d'Italie, de Grèce, de Sinope
vue des tentes sur la mer de Marn
seaux grecs, qui auraient pu la co
supériorité de l'habitude et des na
vant pour la défense de la rade int
stantinople, étaient à l'ancre derr
de fer tendue de la pointe de Sainte-
line de Tophana. Les vaisseaux chr

n'avaient de vie que pour les factions superstitieuses ; le patriotisme s'était réfugié dans le cœur de Constantin. Ils en appelaient aux miracles au lieu d'en appeler à l'héroïsme, ce miracle du cœur humain.

XVIII

Aucune capitale n'avait été plus favorisée que Constantinople par la nature pour se défendre contre l'investissement et contre l'assaut d'un peuple tout entier. La géographie en avait fait une citadelle ; mille ans de puissance de ses empereurs et de l'art de ses ingénieurs avaient complété la nature. Autrefois *Byzance*, plus tard *Ville de Constantin*, *Istamboul* ou complément de l'Islam pour les musulmans ; *Farrouk* pour les Arabes, c'est-à-dire ville qui sépare *deux continents*, et *Oummedunya* ou *Mère du monde* pour les Turcs, Constantinople aujourd'hui, elle a changé de nom sans changer d'importance. C'est la capitale écrite sur le sol par le doigt de la Providence, non pour un empire, mais pour un hémisphère.

Politiquement, elle noue entre elles l'Europe et l'Asie sous un ciel splendide et sur quatre mers ; militairement, elle est un camp fortifié pour atta-

A l'extrémité du vaste golfe de
de Marmara (Propontide), golfe o
volonté par le détroit des Dardane
cette mer de Marmara s'arrondit p
les deux continents sur la dernière
d'Europe, qui semble vouloir all
pour embrasser l'Asie en face, l
de l'œil une vaste plaine ondulée
la Thrace, grenier de l'empire de
avant d'expirer dans la mer, cet
mollement en une chaîne de sept
reconnaissables aujourd'hui sous le
nivellent comme les sept collines
faîte et sur les flancs de ces collines
étagées depuis la plage de la mer d

gion ou le château des Sept-Tours, l'*Acropolis* ou ce qui est maintenant le jardin du sérail, le dôme de Sainte-Sophie, les terrasses et les clochers de huit cents monastères, les toits dorés du palais des Blakernes, séjour de prédilection des empereurs, les arches monumentales du Cynégion ou de l'amphithéâtre des combats d'animaux féroces, les môles des ports de Théodose et de Julien sur la Propontide, les murs de marbre du palais de *Bucolion*, dont un lion et un bœuf sculptés écrivaient le nom sur le portique, enfin les obélisques, les colonnes et les statues aériennes s'élevant de distance en distance et se découpant entre les palais, les temples, les maisons sur le ciel vide des grandes places publiques, en traçaient alors le profil aux regards des navigateurs de la Propontide.

Après avoir longé les murs, les sept portes monumentales, les deux ports artificiels de cette plage, la mer de Marmara, qui se rétrécit tout à coup à la pointe de l'*Acropolis* antique ou du sérail moderne, semble fermer la route aux vaisseaux et laisser l'Europe et l'Asie se confondre; mais à quelques vagues au delà l'illusion cesse, l'Asie et l'Europe se séparent en s'éloignant de quelques milliers de pas, et un large canal, semblable au confluent de trois fleuves, s'ouvre pour contourner la pointe d'Eu-

voit à droite le Bosphore de Thrace
un fleuve entre des promontoires
s'enfuir en serpentant sous les r
de forêts vers la mer Noire, et on
creuser entre les quais de la Co
tique et la ville continue de Toph
Galata, une rade large, immense
s'insinue jusqu'au cœur de ce go
ainsi Istamboul entre deux mers.
Syndacus, aujourd'hui le *ruisseau*
d'Europe, descendant des collines
travers les prairies d'un vallon, s
golfe au fond de la perspective. C'e
térieure, recourbée en corne de b
lopper ses promontoires, qu'on a

i

collines de Galata, de Péra, de Tophana et du Bosphore. Elle n'occupait que la presqu'île des sept collines, fermée d'un côté par la Corne-d'Or, et de l'autre par la mer de Marmara, qui joignent leurs flots pour couvrir la pointe du sérail.

XX

A partir du lit du *Syndacus*, au fond de la Corne-d'Or, jusqu'au château des Sept-Tours, sur la rive de la mer de Marmara, une muraille double et continue, précédée du côté de la Thrace par un fossé toujours inondé de l'eau des deux mers, et surmontée de tours carrées qui étaient autant de forteresses, courait pendant l'espace de sept mille pas du fond de la Corne-d'Or à la Propontide et complétait l'isolement inabordable de la capitale. La nature en avait fait une presqu'île, la mer un port, la politique une île, les collines une forteresse. L'empire grec, comme s'il eût prévu un jour sa chute, semblait avoir voulu renfermer tous ses monuments, tous ses chefs-d'œuvre, toutes ses richesses dans une acropole à l'extrême pointe du continent d'Europe, où il fuyait les barbares pour rencontrer les conquérants.

rissée de créneaux, s'ouvrait par de
mentales et par des ponts suspendu
et les vergers de la plaine. C'est là
à des portes de diverses provinces l
militaires ou commerciales de l'Eur
Bulgares, la porte d'Andrinople, no
lyandrie à cause de la multitude q
cesse sous ses voûtes, la porte de S
plus monumentale et la plus décoré
les Turcs appellent aujourd'hui la
par souvenir du canon gigantesqu
tira contre ses tours, la porte d'Or
quelle passaient les armées et que
et les statues de bronze doré changea
triomphe. C'est sous cette arche q

de l'empire. Une prophétie populaire annonçait que les chrétiens latins passeraient sous cette arche pour entrer dans Constantinople. Cette porte de mauvais augure inspire encore aux Turcs de notre temps les mêmes terreurs qu'elle inspirait jadis aux Grecs. Elle est toujours murée.

Mille rumeurs sorties de la crainte, de l'oisiveté et de la superstition des cloîtres intimidaient ou rassuraient tour à tour les Grecs de Constantinople, jouets de tout temps de leur vaine et chimérique imagination.

Les unes disaient que les Turcs pénétreraient dans la ville jusqu'à la place du Taureau, qu'un groupe de bronze faisait nommer de ce nom, mais qu'arrivés là, les Grecs, reprenant courage et se retournant contre leurs vainqueurs, reconquerraient l'empire avec leur capitale; les autres annonçaient qu'on avait trouvé dans le monastère de Saint-Georges, près de l'Acropole, des tablettes miraculeuses contenant une longue liste des noms des empereurs, mais qu'après le nom de Constantin la tablette était brisée, et que l'absence de tout nom signifiait la fin de l'empire; d'autres enfin racontaient qu'Huniade, le héros des Hongrois, avait été abordé par un vieillard dans la nuit qui précéda la bataille de Varna, comme Brutus à Phi-

XXII

Pendant que ces pressentim
saient sur l'âme efféminée des By
sentiments de gloire relevaient,
phétie qu'ils admettent, le Coran,
promesses des soldats de Mahome

« Connaissez-vous la ville, dit
« deux côtés regardent la mer et
« Elle tombera, non sous la force
« guerre, mais sous la toute-puis
« roles : Il n'y a point d'autre Di
« Dieu seul est grand ! Le plus gr
« ajoutait le Coran, est celui qui
« quête, et la plus grande des

mane croyait à la fois au miracle et au nombre. Cependant la force des sites, la profondeur des fossés, l'élévation des murs, l'épaisseur des tours, la ceinture des flots, la renommée inexpugnable de la ville, l'histoire même des siéges nombreux et vains que Constantinople avait subis, ne laissaient pas Mahomet et ses généraux sans inquiétude. Vingt-neuf fois, depuis sa fondation, Constantinople avait vu les ennemis sous ses murs. Pausanias, Alcibiade, et Léon, général de Philippe de Macédoine; les empereurs romains Sévère, Maxime, Constantin; Chosroès, roi des Perses; Baian, le chef des Avares; Crume, le César des Slaves; Ascold, le Timour des Russes; les Arabes et les Bulgares; Dandolo, le général de la confédération des chrétiens latins, croisés contre les Grecs autant que contre les khalifes; Michel Paléologue et Comnène, dans des guerres intestines pour le trône; enfin Bajazet Ildérim, Amurat II, père de Mahomet lui-même, avaient éprouvé la force de ses murailles. Sur vingt-neuf siéges, Constantinople avait triomphé vingt et une fois. Les secours de l'Occident chrétien pouvaient lui arriver par deux mers. Dans cette prévision, Mahomet II portait sans cesse ses regards sur la mer, craignant de voir déboucher par les Dardanelles une nuée de voiles chrétiennes apportant

fonde rade du Bosphore, encaissée
falaises fortifiées, l'enfermait jusqu
aurait à risquer la mer. Les bois
amenés par la mer Noire lui per
jusqu'à cinq cents petites galères
ses vaisseaux.

Les rades de Balta-Liman et d
aujourd'hui anses à peine suffisant
ques du cabotage, et qui reflètent d
les palais d'été des sultans, étaie
deux arsenaux de constructions n
de l'expérience et de la valeur de
la mer, il ne voulait pas hasarde
dans le large bassin de la Propont
nœuvres des chrétiens donneraient

XXIII

Mais jusque-là ces anxiétés étaient sans fondement. Les puissances chrétiennes, à l'exception de quelques généreux aventuriers de guerre, dont la religion était l'honneur des armes, se réjouissaient de la chute prochaine de la capitale du schisme grec, justement expié, selon les Latins, par les armes des Turcs. Un envoyé d'Huniade, vieilli et lassé, apportait en ce moment à Mahomet II un traité à signer entre les Ottomans et les Hongrois. Cet envoyé hongrois négociait dans les tentes du sultan sans s'intéresser aux Grecs. Il faisait hautement des vœux contre leur ville. Il assistait aux conseils de guerre de Mahomet, cherchant avec lui les côtés faibles de la défense et indiquant lui-même aux Turcs la place où le canon d'Andrinople ouvrirait la brèche la plus large aux janissaires du sultan. Tout trahissait Constantin, même ses anciens frères d'armes. « Un Hongrois avait fondu les canons, dit « l'histoire, et ce fut un Hongrois qui enseigna aux « Turcs à s'en servir. »

La ville, peuplée de trois cent mille âmes, ne fournissait à l'empereur qu'un petit nombre de véritables soldats. Le grand maître des cérémonies,

ce Phranzès qui en tenait le registre dans le palais de son malheureux maître Constantin, ne compte que cinq mille Grecs sous les armes, et cinq ou six mille étrangers auxiliaires, que le protostator Justiniani, noble génois, avait recrutés pour l'empereur et enrégimentés pour défendre la capitale. Il faut y ajouter une poignée de Spartiates et d'Albanais, appelés de Morée et d'Épire par Constantin, leur ancien général, pour suppléer par leur intrépidité à l'inertie de son peuple.

La cour servile des empereurs, l'amollissement de la noblesse, l'effémination du clergé, l'acharnement des factions qui désintéressent de la patrie, le nombre incalculable des religieux et des religieuses, qui tarissait la population dans sa source; l'esprit des cloîtres, qui n'occupait l'âme des habitants que de passions théologiques; les superstitions qui s'étaient répandues de ces cloîtres dans l'universalité du peuple, et qui lui faisaient espérer son salut de l'intervention de la Vierge miraculeuse de l'Acropole plus que des efforts de son empereur, avaient décimé les forces de Constantin. Il allait combattre pour un peuple qui ne combattait plus pour lui-même. On entendait les moines prêcher ouvertement au peuple que le joug des Turcs, après tout, valait mieux que l'amitié et

le secours des Latins, et qu'infidèles pour infidèles, mieux valaient les sectateurs de Mahomet que les sectateurs du pape.

Le premier des Grecs après l'empereur, le grand amiral Notaras, s'écriait, en flattant le parti des moines, « qu'il aimait mieux voir dans Constantinople le turban des Turcs que le chapeau d'un cardinal. »

Les prêtres grecs refusaient les sacrements à ceux qui penchaient vers une réconciliation des deux Églises; les religieuses refusaient pour confesseurs les prêtres qui avaient pactisé avec le cardinal Isidore. Le moine Gennadius incendiait les esprits de ses prédications et de ses pamphlets contre les Latins accourus pour défendre d'autres chrétiens contre les musulmans. Des femmes sortaient de leurs couvents vêtues d'avance du costume des femmes turques, pour attester aux yeux par ce travestissement que la religion du prophète était moins abominable à leurs yeux que les rites du culte romain. La théologie, première et dernière passion de ce bas-empire, enlevait ainsi toute force et toute unité au patriotisme. Constantin, pour les cloîtres de Constantinople, n'était pas le sauveur de son peuple, mais le lâche allié des schismatiques. L'Église avait tué la patrie.

vendredi, 6 avril, après la Pâque des
met II rapprocha sa tente des muraill
derrière un petit renflement de collin
la porte Caligaria, à égale distance du
Sept-Tours et du Syndacus, les deux ex
tifiées des murs de Constantinople du c
nent.

Par les conseils du Hongrois affidé
le sultan fit avancer le canon colossal
et quelques autres pièces d'un vol
égal, sur une éminence, en face de la
Romain. Dix-huit batteries, d'un calib
furent établies par ses ingénieurs hon
tance en distance, sur la ligne conti
railles, depuis les collines de Galata
Propontide.

coups qui avaient labouré le plus de tentes dans les camps des Ottomans, ou renversé le plus de créneaux sur les murs des Grecs.

Mahomet II, impatient d'ouvrir une brèche à son armée, s'étonna le lendemain du peu de pierres que ses boulets avaient détachées de ces murailles. Il fit appeler le Hongrois d'Huniade, et lui demanda le secret de l'impuissance de ses batteries. Le chrétien lui dit que les boulets qui frappaient sans cesse le même point d'un bastion n'y faisaient qu'une ouverture qui n'entraînait pas la chute d'un pan de murs que le secret de la démolition des remparts consistait à ébranler d'abord par une large circonférence tout le flanc de mur qu'on voulait renverser, et à tirer ensuite au centre de cette circonférence déjà foudroyée quelques boulets de gros calibre, qui déterminaient l'écroulement de tout le revêtement d'une muraille.

Les artilleurs reçurent ordre de suivre cette tactique. Quand ils eurent cerné d'un cercle de boulets, tirés coup sur coup, le rempart de la porte Saint-Romain, on chargea le canon d'Orban de cinq cents livres de poudre. Son boulet, comme un quartier de rocher lancé d'un cratère de feu, fit trembler la terre même sous les murs. Des faces entières de tours et de bastions s'écroulèrent sur le

.... et de pierres, qu'il avait fait prépar
la seconde enceinte pour remplacer le m
escarpement.

Pendant dix jours, Mahomet, retena
dats derrière les renflements du sol, et s
à découvrir les embrasures de ses bat
ainsi s'ébrécher sous le canon d'Orban
les murs, les portes de Constantinople. De
et des tonneaux d'huile, fournis par l
de Galata, suffisaient à peine pour ref
bronze calciné par cette masse de poudr
introduire une nouvelle charge dans ses
ne tirait que huit coups d'un soleil à l'au
chaque coup fendait les murs comme un
ment de terre.

Le dixième jour, la pièce ...

vingt brèches mal masquées devant lui, attacha au sol, sous les fossés, des bandes de mineurs de Tokat et de Siwas, consommés dans ces excavations souterraines, pour creuser sous l'eau et sous les fondations ces galeries supportées par des piliers de bois dont l'incendie entraînait l'éboulement des murailles. Il fit construire en même temps des tours mobiles portées sur des roues massives, crénelées et munies de grappins de fer et de madriers, pour s'approcher des remparts, saisir les créneaux, jeter des ponts par-dessus les fossés, et prendre corps à corps les défenseurs sur leurs plates-formes. Ces tours, revêtues de cuir sans cesse mouillé d'eau pour éteindre le feu des assiégés sur leurs flancs, contenaient quelques centaines de janissaires, invisibles à l'ennemi.

XXV

L'apparition de quelques voiles chrétiennes de Rhodes, de Venise et de Gênes sur la Propontide ralentit quelques jours les préparatifs de l'assaut. Ces voiles, au nombre de quatorze seulement, vain simulacre d'intérêt de l'Europe, portèrent cependant la terreur dans le camp des Turcs, l'espérance dans l'âme de Constantin. Sa propre

Le sultan ordonna à son amiral
se détacher avec cent cinquante de
la rade de Balta-Liman, et de disput
troit à l'escadre des chrétiens. Bal
tremblant à l'ordre de son maître. Le
galères turques se rangèrent entr
sérail et Scutari, devant les quator
confédérés; cette muraille de bois
voiles n'intimida pas un instant c
mer. Ils se couvrirent de voiles et f
un nuage du ciel sur la ligne flo
mans. Le jour se levait, le ciel était
ger, la vague douce, le courant, qu
eaux de la Propontide le matin dan
clapotait contre les fondements
et de l'Acropole. L'empereur de
étaient

descendu à cheval le groupe de collines de Galata, qui séparait son camp de sa flotte, assistait à cheval, sur la grève de Tophana, au triomphe certain de son amiral. Le combat ne devait pas tarder à tromper le nombre. Les capitaines des dix-huit vaisseaux chrétiens abordèrent proue à proue cette nuée de galères qu'ils dominaient de toûte la hauteur de leurs ponts. Les boulets, les pierres, le feu grégeois, pleuvaient de ces forteresses flottantes sur les galères plates des Turcs; le poids des vaisseaux, celui du courant, qui les écrasait comme des coquilles de mer sous les flancs robustes des navires de Venise, enfin la supériorité de manœuvres et de courage de ces héros de la mer, qui remuaient leurs gouvernails et leurs voilures comme les Turcs gouvernaient leurs coursiers, jetèrent en peu d'instants la mort, le désordre, la fuite, dans les cent cinquante galères de Mahomet II. Elles semèrent les deux rives d'Asie et d'Europe de leurs débris, qui brûlaient en cherchant le rivage.

Le sultan, qui participait de l'œil et du cœur à ce combat sans pouvoir y participer du bras, oublie à cette vue l'élément qui le séparait de ses combattants. Il lance son cheval jusqu'au poitrail dans la mer, suivi de ses officiers, qui n'osent ni le retenir ni l'abandonner ; il tire son sabre

la flotte chrétienne y entre à pleine
de triomphe des soldats de Consta
se referme sur eux; le sultan, hu
ses tentes en maudissant l'inexpér
cheté de sa marine. Son amiral, B
duit le soir devant lui et étendu à se
un malfaiteur par quatre esclaves q
les jambes et les bras, est frappé de
de cent coups de sa masse d'armes
de contusions et de sang. Il ne doit
qu'à l'intercession des janissaires : «
« sent ces soldats, *Allah a donné la m*
« *et la terre aux Ottomans; qui peut*
« *la distribution des dons d'Allah?* »

mineurs arméniens qui suivaient l'armée, il fit niveler et planchéier en quelques semaines une route pour ses galères par-dessus les collines et les vallées qui forment le cap avancé de l'Europe sur l'entrée du Bosphore entre l'anse de Beschiktasch et le bassin de la Corne-d'Or fermé par la chaîne des Grecs. A l'exemple des Spartiates à Pylos, des croisés à Cius, des Vénitiens au lac de Garda, une partie de sa flotte, glissant à force de câbles sur cette route nivelée enduite de graisse de bœuf, les voiles déployées et enflées d'un vent favorable, passa du canal du Bosphore dans la rade intérieure de Constantinople, et mouilla dans les mêmes eaux que la flotte grecque sous le feu de toute l'artillerie ottomane, qui, pendant ce trajet, plongeait des hauteurs sur les vaisseaux chrétiens pour les empêcher de lever l'ancre. Deux cents galères turques, reste de la déroute navale de Balta-Oghli, armées de canons et couvertes de vingt mille archers, s'établirent ainsi face à face dans le même port devant les quarante bâtiments grecs, génois, vénitiens, rhodiens, relégués au fond de la rade à l'embouchure du Syndacus. Non content de ce défi à la flotte chrétienne, Mahomet employa le lendemain cent mille ouvriers de terre à jeter d'une rive à l'autre un pont ou une chaussée assez large pour ouvrir une route

... pied des murailles. Sa
geur en faisait un véritable chan
cent fantassins pouvaient s'avanc
donner l'assaut aux tours et aux b

L'habile et intrépide Justinian
désespéré de l'Europe chrétienne
avec Constantin pour Constantin
l'honneur des armes eût été sa se
en vain d'incendier la flotte ottoma
le bassin. Trahi par les Génois de
taient la neutralité pour sauver le
vendre aux deux partis à la fois le
tiniani trouva, en s'approchant
vaisseaux ottomans, l'armée turq
les armes. Les batteries plongeant
éclatèrent à la fois de toute la côt

vert d'une pesante armure, ne dut son salut qu'à un tronçon de mât que le courant fit flotter avec lui jusqu'au fond du golfe où une barque le recueillit.

Les vaisseaux turcs, rassurés par ce succès, traversèrent la rade à l'abri de leur chaussée, et vinrent s'ancrer, la proue contre terre, sous les murailles. Ils égorgèrent aux yeux des Grecs les prisonniers que les flots leur avaient rejetés dans la nuit. Justiniani, par représailles, crénela le sommet des murailles de cent cinquante têtes coupées d'Ottomans pris dans le combat naval de la Propontide. Des hauteurs de la colline de Saint-Théodose qui domine Galata, Mahomet fit tirer jour et nuit dans la ville, mais ses boulets effleuraient à peine les créneaux. Son artillerie, perdue en bruit et en fumée, ne tua pendant dix jours de canonnade qu'une seule femme grecque de Constantinople, célèbre par sa beauté, qui traversait la place de l'Hippodrome, et qu'un éclat de pierre renversa au pied de la colonne des Trois-Serpents.

XXVII

Mais, du côté du continent, les pièces colossales d'Orban, qui battaient depuis sept semaines les tours et les bastions de la porte Saint-Romain,

mal liés entre eux ne pouvaie
murs élevés et perpendiculaires
fossé seul, large de douze coudé
dix, protégeait, contre l'assaut d
hommes, les dix mille combatta
sur une étendue de six mille pas.

La ville, cernée de toutes parts,
de factions et de désespoir plus
murmurait contre le héros qui l'
elle. Mahomet II le savait; il voul
lâcheté des Grecs contre le courag
il envoya avec pompe le jeune Is
gendre, fils du prince de Transylva
proposer au conseil de l'empereu
qui déguisaient aux yeux des Gre
tude sous la générosité. Isfer

nimité de Mahomet. Le sultan, à ce prix, lui garantissait la souveraineté indépendante du Péloponèse, la vie et les propriétés des habitants de Constantinople astreints seulement au tribut. Le conseil en majorité penchait secrètement pour cette capitulation d'un empire. Isfendiar lisait la faveur et la complicité dans les physionomies comme dans les paroles des Grecs résignés. Justiniani et quelques braves étrangers, plus patriotes que les Grecs eux-mêmes, soutenaient seuls le stoïque empereur résolu à s'ensevelir dans le tombeau de son peuple. Il répondit avec une dignité triste et mesurée à Isfendiar : « Qu'il rendrait grâce à Dieu si Mahomet voulait « en effet, en lui accordant une paix honorable et « sûre, épargner à sa nation les catastrophes qui « pesaient sur elle ; il le pria de rappeler au sultan « que Constantinople avait porté malheur à tous « les princes ottomans qui l'avaient assiégée jusqu'à « lui ; qu'aucun d'eux, après cette violation des « droits d'une possession antique, n'avait ou vécu ou « régné longtemps ; qu'il était prêt à discuter avec « le sultan les conditions d'un traité de prince à « prince et de peuple à peuple, même les conditions d'un tribut de guerre imposé par le plus fort « au plus faible ; mais qu'aucune force humaine et « aucun avantage personnel ne lui feraient jamais

XXVIII

Ces nobles paroles, trop hautes p
qui avait perdu depuis longtemps le
même, mal sonnantes aux oreilles
mal écoutées de l'impatient Mahome
Constantinople à tout prix, décid
29 mai, l'assaut général sur terre
sultan le fit proclamer par des hérau
camp. Les derviches parcoururent
troupes, haranguant partout les mus
promettant la victoire d'Allah ou l
combattants au nom du prophète.

« C'était, disaient-ils, le dernier
« en Europe pour balayer le dernier

Les quatre cent mille combattants disciplinés aux volontés de Mahomet s'enflammèrent d'un nouveau fanatisme à ces proclamations des hérauts, à ces prédications des derviches. Le soir du jour qui précéda l'assaut, une illumination de joie éclaira tout à coup les camps des Ottomans depuis les collines du Bosphore d'Asie et du Bosphore d'Europe, jusqu'aux collines de Saint-Théodose et jusqu'à la mer de Marmara. Quatre cent mille torches de pins résineux et des milliers de bûchers brûlèrent toute la nuit, rougirent le ciel et les trois mers, comme un reflet anticipé de l'incendie planant sur la ville de Constantin.

Constantinople, éclairée par cette terrible aurore de son dernier jour, veilla, pria, pleura toute la nuit. Des processions incessantes de prêtres, de moines, de religieuses, de femmes et de peuple, chantant d'une voix entrecoupée de sanglots : « *Kyrie eleison!* Seigneur, levez-vous pour notre « défense! » parcoururent tous les quartiers de la ville, se rendant à l'Acropole pour y implorer la Vierge miraculeuse en qui ce peuple énervé aimait mieux se fier qu'à son courage. On se frappait la poitrine aux pieds de sa statue, et on se confessait ses péchés à haute voix pour en obtenir le pardon; mais nul ne confessait sa lâcheté, ce

crime sans rémission d'un peuple sans patriotisme.

La ville courut aux autels; personne, excepté l'empereur et ses rares soldats, ne courut aux armes. Constantin, qui veillait seul à la garde des murailles pendant que ses habitants abandonnaient les portes pour se presser dans les temples, trouva les brèches abandonnées aux surprises nocturnes des ennemis. Il gourmanda les lâches et les remplaça sur les remparts. Justiniani, qui l'accompagnait partout, répara les portes et les tours avec leurs débris renversés par le canon; il creusa, en une nuit, avec ses soldats italiens, un second fossé en face du premier fossé, à demi comblé par les démolitions des tours de la porte Saint-Romain. Le grand amiral des Grecs, Notaras, lui ayant refusé des canons pour défendre ce second fossé, Justiniani injuria le grand amiral, qui injuria à son tour le général des Italiens. Constantin, déplorant cette dissension fatale entre les derniers défenseurs de ses ruines, se jeta entre eux, et les contraignit, par son éloquence, à se réconcilier devant le péril.

Justiniani et huit ou dix chevaliers d'Italie conservèrent seuls, dans cette ville désespérée, le sang-froid et l'héroïsme dont Constantin donnait en vain l'exemple à son peuple.

« Constantin, s'écria plusieurs fois Mahomet II « en voyant combattre et commander l'aventurier « génois, est plus heureux dans sa faiblesse que moi « dans ma puissance; que ne donnerais-je pas pour « posséder un tel lieutenant dans mon empire? »

XXIX

Le reste de la nuit fut employé par Constantin et par Justiniani à couvrir de leurs derniers combattants le pied des murailles, le sommet crénelé des tours, l'escarpement des brèches. Chacun de ces postes avait, sous son commandement général, un chef spécial répondant de l'espace que ses soldats défendaient : le cardinal russe Isidore, la porte de l'amphithéâtre des Lions; Minotto, l'envoyé de Venise, l'enceinte extérieure du palais des Blakernes; Lucas Notaras, le grand amiral, les murailles qui ouvrent sur le port; Gabriel Trévisani, celles de l'Acropole sur la Corne-d'Or; le Florentin Juliani, le palais des Sept-Tours ou de Bucoléon ; un seul officier grec, Théophile Paléologue, célèbre par ses écrits comme par son courage, commandait une des divisions de l'enceinte contiguë à la porte Saint-Romain. Son frère, Démétrius Paléologue, de la famille impériale, était à la tête d'une réserve mo-

qu'aux armes. La statue de la vier
placée par eux sur le piédestal d'u
versée de Minerve-Embasia, était,
comme aux yeux du peuple, nourri
le véritable *palladium* de la patrie. (
tait pour eux qu'un soldat qui chercl
son peuple dans un vain courage; r
bles soldats de Constantinople étaie
les saintes de leurs cloîtres protecte
orthodoxe. Ils prêchaient au peupl
absurdes de nature à le désintéresser
salut.

« Les Turcs, disaient-ils, force
« malgré tous les efforts de l'empe
« Spartiates, la porte Saint-Romain ; i

« Constantinople sera de nouveau la reine du « monde. »

« Le peuple, dit l'historien contemporain Phranzès « dans ses Mémoires, était tellement infatué de « surnaturel et de théologie, que, si un ange lui « était apparu en effet, et lui avait offert de le dé- « livrer des Turcs à condition qu'il se réconcilierait « avec les rites de l'Église latine, le peuple aurait « préféré sa perte à son salut à un tel prix. »

XXX

Le fanatisme des Grecs était efféminé comme leurs âmes, celui des Ottomans était viril comme leurs bras. Mahomet II ne dormait pas plus que Constantin; mais quatre cent mille hommes se rassemblaient à sa voix contre cette poignée de soldats abandonnés à eux-mêmes au milieu d'une capitale ingrate.

L'aurore du 29 mai trouva ses quatre cent mille hommes rangés en ordre de bataille sous leurs pachas ou sous leurs émirs. Mahomet, en général consommé, ne livra au hasard et au mouvement désordonné d'un premier élan que les deux cent mille volontaires indisciplinés de Turcs asiatiques ou européens accourus sous leurs derviches

des défenseurs avant le combat
les fossés de cadavres. Quant à s
plinées et aguerries, il en forma
compactes, distribuées à une cert
murailles, dans la plaine de Thra
tion des portes que chacune de ce
attaquer : la première, de cent mil
de la mer, en face de la porte Doré
cinquante mille hommes, dans le
où serpente le Syndacus, en face
et du palais des Blakernes; la trois
un peu en arrière des deux autres,
buer au besoin des renforts et leu
enfin lui-même, au cœur et au fr
cent cinquante mille hommes, att

n Europe, il passa au pas de son cheval devant son armée, haranguant, chacun dans sa langue, avec une éloquence brève et virile, ses bataillons et ses escadrons, au cri unanime de *Dieu est Dieu!* Les trompettes d'Europe et les rauques tambours de la Tartarie allaient donner après cette revue le signal de l'assaut. Mahomet revint au petit pas à sa tente au milieu de ses janissaires.

XXXI

Pendant ces dispositions du sultan, l'infortuné Constantin, qui avait passé une partie de la nuit à disposer sa poignée de combattants sur les murailles et à haranguer vainement son peuple, pour lui communiquer son propre héroïsme, se disposait lui-même, non au triomphe, mais à la mort. Combattant de son Dieu autant que de sa patrie, malgré l'indifférence que les Grecs superstitieux lui reprochaient pour leurs querelles théologiques, honte et perte de leur empire, Constantin se rendit, suivi de tous les grands de sa cour, à l'église de Sainte-Sophie, pour y déposer l'hommage de sa vie et pour y puiser dans la religion de ses pères le courage et peut-être le bonheur de sauver ses autels. Il y assista à un court sacrifice comme il eût

qui présagèrent le pardon de Dieu a
sang répandu bientôt pour sa cause.

Après cette station suprême à S
Constantin rentra un moment au p
kernes pour prendre congé des foye
et de sa famille. Dans une harangue d
de l'heure, de la grandeur et de la tri
constances, il prononça, dit un de
l'oraison funèbre de l'empire grec;
dant humblement pardon de ses v
ses négligences à ses grands officier
niers de ses serviteurs, il versa et
larmes à tout le palais. Montant alors
le costume de simple soldat, et n'ayan
costume de l'empereur que les brode
d'un petit aigle d'or et le mantea

XXXII

Mahomet II, de son côté, pour exciter toutes les passions de la guerre à la fois dans l'âme de ses troupes, venait de leur promettre, comme Amurat sous les murs de Thessalonique, la ville entière en dépouilles et ses habitants en esclaves.

« A moi la ville, disait sa proclamation à l'ar-
« mée ; mais je vous abandonne les captifs et le
« butin, les métaux précieux et les belles femmes :
« soyez riches et heureux. Les provinces de mon
« empire sont nombreuses, l'intrépide soldat qui
« montera le premier sur les murs de Constan-
« tinople sera gouverneur des plus délicieuses et
« des plus opulentes, et telle sera ma reconnais-
« sance, qu'il obtiendra plus de richesses et plus
« d'honneur qu'il ne peut en rêver. »

On entendit, après la lecture de cette proclamation aux quatre armées, un frémissement d'impatience semblable au battement du cœur de quatre cent mille hommes devant lesquels on a étalé la proie qu'ils brûlent de dévorer. Mahomet, au moment où le soleil fit éclater les neiges de l'Olympe au-dessus de Brousse, abandonna enfin à leur ardeur les masses indisciplinées qui formaient son

mille hommes jetaient dans le fossé
pas à le combler. Les canons et les t
stantin, abrités derrière les créneaux
ou derrière les retranchements éle
nuit, étendirent des milliers de Turc
du fossé extérieur ; mais le nuage
partait des arcs tartares et la fumée
Grecs rabattue par le vent de mer s
tants, formèrent bientôt une telle o
les remparts et la plaine, que les a
archers de Constantin ne pouvaie
bruit contre ces masses invisibles d'
vain les boulets et la mitraille jonc
bords du fossé; ces masses, poussées p
poids, se précipitaient d'elles-mêmes,

cent soixante-dix mille combattants, s'avancèrent dans un profond silence à l'assaut. Les bras et le feu des neuf mille soldats de Constantin étaient déjà épuisés d'une lutte de deux heures. Ils n'avaient plus pour les séparer des Ottomans que des fossés à demi comblés de fascines, de sacs de terre, de morts et de débris de murs croulant sur leurs fondations minées. Mahomet II, s'élançant tour à tour à la tête de ses trois profondes colonnes, leur montra du geste la tour écroulée de la porte Saint-Romain, comme le centre où il fallait converger pour surmonter enfin ces murailles. Le manteau de pourpre de Constantin, qu'on apercevait par moments au sommet le plus exposé de la large brèche, servait de but aux Ottomans, de drapeau aux Spartiates et aux Italiens de l'enceinte. Ce flux de deux cent mille guerriers venant battre le pied du mur au son de leurs tambours tartares, et au grondement continu de leurs dix-huit batteries, vomissant la mort sur la ville depuis le port intérieur jusqu'aux Sept-Tours; leurs cris sauvages, leurs nuées de traits, les milliers d'éclairs de sabres, répercutant le soleil sur cette mer d'acier, n'ébranlèrent pas le cœur de Constantin, de Justiniani, des Paléologue, et de leurs compagnons intrépides. Forts de leurs murailles, de leurs tours, de leur artillerie, de leur

de Constantin, plongeant sur ces ép
emportaient des files entières de sold
les rochers, les solives, le feu gré
pendant la nuit derrière les brèch
brûlaient, mutilaient ceux qui tenta
ces débris de tours. Les trois têt
s'arrêtèrent, flottèrent et refluère
vers le camp de Mahomet. Un long
s'éleva avec des chants sacrés derriè
du sein de la ville. Constantin, Ju
Paléologue, courant d'une porte à l'
fermir et féliciter leurs soldats, co
une lueur d'espoir, du haut des rem
lement et le reflux des Ottomans.

pouvaient suffire à rétablir l'ordre dans cette mêlée de fugitifs. Il délibéra un moment avec lui-même s'il n'abandonnerait pas le siége, et s'il ne se contenterait pas du tribut offert par les Grecs. Mais l'aspect, les cris, les encouragements des vingt mille janissaires, immobiles jusque-là autour de ses tentes, et brûlant de venger seuls l'affront de l'armée, le décidèrent à s'obstiner à l'assaut. Il s'élança à leur tête, avec l'impétuosité d'un tourbillon, au centre d'attaque abandonné, en face de la porte Saint-Romain. La présence du sultan, à cheval, brandissant sa masse d'armes, la honte d'abandonner leur souverain, les reproches des janissaires, la voix de leurs derviches, rallièrent les colonnes ébranlées, et les ramenèrent au fossé. Mahomet y précipitait déjà ses janissaires; Constantin et Justiniani, ramenés à la porte Saint-Romain par la présence du sultan et par le retour des Ottomans, commandaient et combattaient sur la brèche.

Un trait parti du groupe des janissaires qui entouraient le sultan, perça la cuirasse de Justiniani; soit que l'aspect de Mahomet, revenant à l'assaut avec cet océan d'hommes, fît enfin désespérer le héros génois de Constantinople, soit qu'il cherchât un prétexte pour abandonner sans déshonneur une cause désormais abandonnée de la fortune, soit qu'il

y ait des bornes au courage humain, quand ce courage n'est inspiré que par la gloire et non par la patrie ou la vertu, tout l'héroïsme de Justiniani parut s'écouler avec le peu de sang qui coula de sa blessure; il descendit de la brèche, et, après avoir été pansé par le chirurgien de l'empereur au pied du mur intérieur, il demanda à se retirer à Galata, faubourg neutre de Constantinople, habité par ses compatriotes les Génois.

Ses compagnons de guerre s'étonnèrent d'une si pusillanime retraite du champ de bataille au milieu de l'action. Constantin, descendu un moment avec son général pour assister au pansement, le conjure de ne pas donner l'exemple du découragement au moment où ses troupes ont besoin du suprême courage; il lui représente la panique que son absence ou le bruit de sa mort vont jeter dans les rangs de ses guerriers; rien n'émeut le lâche ou perfide Justiniani :

« Mais votre blessure est légère, lui dit enfin « Constantin, le danger est extrême, votre retraite « est la mort de l'empire; et d'ailleurs, par quel « chemin vous sauverez-vous d'une ville cernée de « toutes parts par nos ennemis?

« — Je me sauverai, répondit le blessé sans « pudeur, en insultant aux désastres du héros qu'il

« abandonnait et en montrant la brèche ouverte « par le canon turc au mur intérieur, je me sau« verai par le chemin que Dieu lui-même a ouvert « aux Turcs. » Et, en disant ces mots, il se sauva en effet en courant par cette brèche, traversa la Corne-d'Or sur une barque, et alla abriter sa vie et sa honte dans les murs neutres de Galata.

XXXIV

Cette fuite fut la déroute des assiégés; les Italiens, découragés par la défection de leur général, abandonnèrent sur ses pas une partie des postes qu'il leur avait confiés. En vain l'infatigable Constantin remonta presque seul sur les brèches et les défendit tour à tour avec ses Spartiates et avec les Paléologue, ses derniers soutiens. Mahomet II, voyant les remparts à demi déserts, et promettant un royaume à gouverner au premier janissaire qui escaladerait enfin la muraille, jette le délire de la bravoure dans l'âme de ses soldats. Ils plongent sous le feu dans le fossé à demi comblé de leurs morts. Un janissaire bulgare, d'une stature athlétique et d'un cœur capable d'animer une telle masse, nommé par les uns Hassan d'Ouloubad, par les autres d'un nom barbare de l'Europe du Nord,

derrière lui dix-huit de ses compag
qu'il s'y fait place avec le seul poids d
de la main gauche, il tend la droite
janissaires qui remplacent les morts
Renversé enfin par une pierre énor
plus haut par un des compagnons
Hassan roule dans le fossé, se relè
noux pour remonter encore, et ret
sous une grêle de pierres.

Mais ses douze compagnons, bientô
des centaines d'autres, combattent
sur la plate-forme que Hassan leur a
gnant, de cadavre en cadavre, un terr
sur la brèche désormais partagée ent
lants et les assaillis. Dans cette tumul
on vit, du pied des remparts, l'intrépi

extérieur dans l'espace qui séparait les deux murs sur les cadavres de ses plus fidèles officiers, il se dépouille de son manteau impérial pour que son corps reconnu ne fût pas mutilé après sa mort, et, ne conservant que le costume et les armes d'un simple soldat, il combat jusqu'au dernier soupir sur la brèche de la porte Saint-Romain, afin que les Turcs n'entrent dans la ville impériale que sur le cadavre de son empereur.

Abandonné des siens, luttant presque seul avec une poignée de héros sous la porte, atteint d'un coup de sabre au visage, et frappé du tranchant d'une masse d'armes sur la nuque, il tombe en s'écriant : « N'y aura-t-il donc pas un chrétien « pour me couper la tête et pour la dérober aux « barbares? »

Quelques soldats, en fuyant, entendirent ces paroles sans pouvoir rendre ce funèbre service à leur empereur. Les janissaires, engouffrés sous la porte de Saint-Romain, passèrent sans reconnaître Constantin, et des monceaux de cadavres jetés du haut des remparts recouvrirent son corps.

Ainsi mourut le héros stoïque de la mort qu'il avait choisie et cachée comme pour faire moins de honte à son empire, en satisfaisant obscurément à sa propre gloire. La nature, la patrie et la religion,

semblaient l'avoir réservé pour faire, de son héroïsme et de sa vertu, un éternel contraste et un éternel reproche à la déchéance de sa nation. L'histoire n'a pas été jusqu'ici assez attentive à ce grand homme. Elle doit à la vérité de l'élever d'autant plus dans sa gloire qu'il fut plus rabaissé et plus trahi dans sa fortune.

XXXV

Toute énergie était morte dans son peuple et dans son armée avec lui. Les Turcs submergèrent en un moment toute la ligne des murailles, fondirent par toutes les brèches, entrèrent en colonnes par toutes les portes. La ville était si grande, et la lâche indifférence des Grecs pour ceux qui combattaient tous les jours depuis cinquante jours pour leur salut était si vile, que les premières colonnes d'Ottomans parcouraient et pillaient déjà l'hippodrome et le palais des Blakernes pendant que les quartiers de l'Acropole, de Sainte-Sophie et de la mer de Marmara, ignoraient encore l'invasion des Turcs et la mort de Constantin. Le bruit des janissaires courant dans les rues, forçant leurs portes, le fer, le feu, le meurtre, le viol de leurs foyers, leur apprirent seuls la catastrophe de leur empire. Ceux qui furent avertis

à temps de l'extrémité du péril pendant la dernière mêlée sur les brèches, sortirent en foule de leurs maisons avec leurs femmes, leurs vieillards, leurs vierges, leurs trésors, et se réfugièrent comme un troupeau dans l'immense enceinte de l'église de Sainte-Sophie avec la multitude des prêtres, des moines, des religieuses fuyant de leurs monastères pour s'abriter dans ce sanctuaire, que l'habitude leur avait enseigné à regarder comme inviolable. Plus de cent mille personnes pressées dans l'enceinte, dans les portiques, dans les galeries supérieures et jusque sur les toits du dôme, s'engouffrèrent et se barricadèrent dans cet immense édifice. Les unes espéraient quelque capitulation de la pitié et quelque temporisation salutaire à leurs familles de la férocité du vainqueur; le plus grand nombre attendait avec une stupide crédulité l'apparition de l'ange annoncé par les prophètes populaires pour exterminer les Ottomans avant qu'ils eussent franchi la colonne de l'hippodrome.

Les coups de hache des Turcs qui brisaient les portes d'airain de Sainte-Sophie leur apprirent trop tard que les nations n'ont de murailles que leur patriotisme. L'aspect de cette multitude tremblante et désarmée désarma les soldats de Mahomet II. Sûrs par la proclamation du matin de

posséder légitimement leurs captifs pour esclaves, et enrichis en espérance par les rançons que l'opulence des Grecs leur faisait espérer immenses, ils préférèrent la richesse et la beauté au sang. Aucun meurtre ne souilla le parvis de Sainte-Sophie. Les Grecs tendirent d'eux-mêmes les mains aux menottes des soldats. Les Turcs lièrent les mains des hommes avec les cordes et les courroies de leurs chevaux; les femmes et les vierges avec leurs ceintures et leurs voiles. Ils accouplèrent deux à deux, comme de vils animaux qu'on mène aux bazars, les vieillards avec les enfants, les pontifes avec les balayeurs du sanctuaire, les sénateurs avec les esclaves, les jeunes nobles avec les chastes vierges des monastères « qui n'avaient jamais vu, dit l'historien « Phranzès, la lumière du ciel qu'à travers la grille « de leurs cloîtres, et à qui la sévérité des ordres « monastiques ne permettait pas même de regarder « leurs pères. Les cris des religieuses, rougissant « de la nudité de leur visage, des enfants arrachés « à leurs mères, des mères séparées de leurs en« fants, fendaient les cœurs; les Ottomans eux-mê« mes en étaient attendris. Soixante mille captifs « ainsi liés sortirent de Sainte-Sophie, des monas« tères, des palais et des maisons de la capitale, et « traversèrent pour la dernière fois les rues de leur

« ville natale pour être conduits sur les bâtiments « de la flotte de Mahomet II, et de là emmenés en « esclavage par leurs possesseurs dans toutes les « villes et dans toutes les tentes de l'Asie. »

XXXVI

Le cardinal russe Isidore, qui avait combattu en soldat, laissa son chapeau de pourpre de cardinal auprès du corps d'un mort, pour faire croire aux Turcs qu'il avait péri dans la bataille. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre et la promenèrent coiffée du chapeau de cardinal, tandis que le cardinal, déguisé sous l'habit d'un esclave, était vendu à bas prix à un Turcoman et conduit, pour soigner les troupeaux, à Satalic, d'où il s'évada pour rentrer à Rome. Le pillage promis par Mahomet II à ses soldats dura huit heures sans épuiser ni l'avidité des soldats, ni les richesses de Constantinople accumulées par un si long empire et par le commerce de l'univers. On évalue à quatre millions de ducats d'or les seuls trésors monnayés trouvés dans les maisons des particuliers. L'or, l'argent, les diamants, les perles, les vases et les ornements des palais ou des temples représentaient une valeur incalculable. Ces

dépouilles des palais et des églises étaient tellement avilies par leur nombre, que les statues brisées, les tableaux, les manuscrits précieux, les tapis de pourpre, les brocarts, les meubles de bois odorant, d'ivoire ou de nacre, servaient de litière aux chameaux des Asiatiques. Cent vingt mille volumes recueillis depuis Constantin dans les bibliothèques publiques chauffèrent les bains des barbares. Les Génois rachetèrent cependant en petit nombre des soldats les livres qui contenaient les trésors de philosophie, de poésie, d'histoire antique; ils les firent passer en Italie, où ces débris rallumèrent à Venise et à Florence la flamme éteinte des lettres grecques. Les chrétiens avaient abattu de même les monuments et incendié les bibliothèques à Alexandrie et à Athènes. Les croisés, aussi barbares que les Ottomans, avaient exercé les mêmes déprédations et les mêmes violences contre l'esprit humain à Nicée et à Constantinople, après l'assaut qu'ils avaient donné en passant à ces capitales chrétiennes. L'homme aime à détruire autant qu'à fonder, et ne croit jamais assez fonder s'il ne fonde sur des ruines.

XXXVII

Mahomet II, qui devait tenir sa promesse à ses soldats, ne voulait pas cependant autoriser par sa présence la dévastation de la capitale qu'il destinait à l'empire. A la fin du jour, il entra, pour rétablir l'ordre, dans la ville, à la tête de ses vizirs, de ses princes, de ses généraux, de ses janissaires. Quoique accoutumé aux magnificences arabes de Brousse, la majesté des monuments, des dômes, des palais, des jardins, des places publiques, des amphithéâtres de Constantinople l'éblouit. Ces traces de marbre, de bronze et d'or des deux plus grands empires et des deux plus pompeuses religions du vieux monde lui révélèrent des grandeurs humaines qu'il ne soupçonnait pas ; il ne se crut empereur d'Orient qu'en foulant enfin sous les pieds de son cheval ce sol où tout rappelait en effet l'empire romain. En passant sur la place de l'Hippodrome, semblable à la salle pavée de marbre d'un palais de nation, dont la voûte était le ciel, il admira les chefs-d'œuvre de sculpture dont cette place était jonchée. Il n'insulta pas aux statues des empereurs sur leurs piédestaux ou sur leurs colonnes ; mais à l'aspect du groupe des *trois serpents* enroulés par

abattit la mâchoire d'un des reptile

Pour satisfaire au fanatisme de

pour installer le Dieu de Mahomet

conquête avant de s'installer lui-mê

de Constantin, il dirigea son che

de Sainte-Sophie, cette Kaaba de la

aux yeux des Ottomans. Ses soldat

piller l'édifice. L'un de ces barbar

malgré la présence du sultan, à mu

précieux du sanctuaire, Mahomet II

masse d'armes et l'abattit du cou

« Ne sais-tu pas que je vous ai livr

« les trésors, lui dit-il avec calme

« monuments appartiennent à moi

porta le soldat mourant hors de l'é

comme pour le purifier à jamais de l'idolâtrie que les Turcs reprochaient au culte des Grecs. Il ordonna que ce monument, composé de débris de tant d'autres cultes, mais le plus majestueux, dans sa barbarie, que le christianisme eût construit encore dans le monde, devînt la première mosquée des conquérants à Constantinople. Les *muézzim*, ou les crieurs qui invitent, du haut des minarets, les fidèles à la prière, montèrent par son ordre au sommet du dôme et firent entendre pour la première fois aux rues désertes de la métropole du christianisme en Orient le chant de « *Dieu est Dieu !* « *Dieu seul est grand; venez à la prière.* » On renversa les croix, on vida le temple des innombrables images de saints et de saintes, objets de la vénération et de la presque adoration des Grecs. Les architectes de Mahomet II commencèrent sous ses yeux à arracher les mosaïques de verre coloré qui forment les tableaux de la voûte.

« Arrêtez, leur dit-il, comme s'il eût puisé dans « les histoires qu'il lisait en latin et en persan le « sentiment de la vicissitude des empires; bornez-« vous à recouvrir ces mosaïques d'une couche de « chaux pour qu'elles ne scandalisent pas les « croyants, mais n'arrachez pas de la voûte ces « incrustations merveilleuses : qui sait si on ne les

de Mahomet II, altérée en lui par
savante et cosmopolite, était au fonc
gneuse pour le fanatisme de ses
pour les superstitions du christianis

L'iman prêcha dans la chaire du
célébra la prière d'action de grâce, le
toman, sur ce même autel où l'infort
tin avait vu le matin célébrer les m
foi et les funérailles de sa propre mort

Mahomet, en sortant de Sainte-Soph
duire au palais des Blakernes pour s'y
même avec l'empire. La solitude et la
ce palais, qui changeait de maître en
jour, émut et attendrit l'âme enivrée n
tive du conquérant. Le triomphe ne lu

« le seuil, file sa toile dans la demeure des rois, et « la chouette nocturne a attristé de ses cris sinis- « tres les tours d'Afraziab. »

Scipion, en entrant à Carthage, avait récité ainsi un distique d'Homère sur la ruine de Troie. Les poëtes sont les interprètes des héros.

XXXVIII

Sa première pensée, en entrant dans le palais des Blakernes, fut de faire chercher le corps de l'infortuné Constantin, dont l'héroïsme avait à ses yeux grandi sa propre gloire. On le chercha sous les monceaux de morts qui jonchaient l'avenue de la porte Saint-Romain. Sa tête avait été coupée par les vainqueurs. On ne le reconnut qu'aux deux aigles d'or brodés sur ses brodequins. Deux janissaires se disputèrent la gloire de l'avoir combattu et immolé sous leurs sabres. Les Grecs, esclaves, pleurèrent en voyant passer le corps de leur empereur; les Turcs mêmes respectèrent en lui la majesté de l'infortune et la majesté de l'héroïsme. Mahomet II lui fit rendre les honneurs d'une sépulture chrétienne et impériale. S'il n'avait pu sauver l'empire, il avait du moins acheté son tombeau.

Le pillage et le désordre cessèrent avec la nuit.

Ceux des habitants qui n'avaient pas été emmenés par les soldats sur la flotte furent garantis des outrages dans leurs maisons. Les grands dignitaires de la cour et du sénat, cachés ou réfugiés à Galata, reparurent. Mahomet se fit amener le grand-duc amiral et premier officier de l'empire, Notaras, qui gouvernait presque impérialement sous les derniers empereurs et dont les richesses égalaient celles de son souverain. Notaras étala devant Mahomet II les trésors de l'empire cachés dans le palais des Blakernes.

« Et pourquoi, lui dit en grec le sultan, n'avez-« vous pas employé cet amas d'or au service de « votre malheureux maître?

« — Ils vous appartenaient déjà dans ma pensée, « et je vous les réservais, lui répondit l'astucieux « adulateur; Dieu vous les gardait.

« — Si Dieu me les gardait, répliqua avec l'in-« dignation du mépris Mahomet, pourquoi donc « avez-vous eu l'audace de les retenir si longtemps, « et de résister à celui que vous regardiez comme « leur possesseur? »

Notaras attribua la résistance de la ville à l'inflexible héroïsme de Constantin et à l'ascendant des troupes étrangères sur la capitale. Mahomet, le trouvant trop vil pour le craindre et voulant rassurer en

lui les nobles de l'empire, lui rendit la liberté et le renvoya, avec une escorte d'honneur, dans son palais. Il racheta en même temps de ses soldats tous les prisonniers illustres par leur naissance, leur rang, leurs richesses dans la capitale, et les couvrit de sa protection, ainsi que les membres du clergé et les moines célèbres par leur vertu ou leur science. Constantinople bénit quelques jours la générosité du vainqueur.

Le lendemain de son entrée triomphale, il sortit à cheval du palais, parcourut la ville avec un petit nombre de cavaliers, et alla rendre visite à la princesse, femme du grand-duc Notaras, qu'une infirmité grave retenait dans son lit. Il s'entretint respectueusement avec cette princesse, qui lui présenta ses fils.

En passant sur la place d'Augustion, il ordonna seulement d'abattre la statue équestre d'argent de Justinien tenant le globe surmonté d'une croix dans sa main et supportée par une colonne de porphyre.

Les têtes des principaux compagnons de Constantin tués dans l'assaut furent roulées sous les pieds du cheval, en allusion dérisoire à ce vœu des Orientaux : « Que les têtes de tes ennemis roulent aux « pieds de ton cheval ! »

XXXIX

Mais, bientôt après, si l'on en croit les historiens grecs, Mahomet II, imitant l'orgie d'Alexandre à Persépolis, perdit pendant quelques jours, dans les fêtes de sa propre victoire, la magnanimité et la modération qu'il avait montrées après l'assaut. Ivre du vin grec que ses échansons lui versèrent dans un festin, il envoya chercher, pour assouvir une odieuse brutalité, le plus jeune des enfants du grand-duc Notaras. Notaras, ayant refusé avec indignation de livrer son fils aux outrages du vainqueur, fut arraché de sa demeure avec Cantacuzène et ses autres fils, tous condamnés à mourir avec lui. Notaras, rendu au courage par le désespoir, exhorta lui-même ses fils à la mort et finit en invoquant la vengeance du Dieu juste sur la tête de son bourreau. Les corps des suppliciés furent traînés ignominieusement dans la rue, et leurs têtes, apportées sur la table du festin, repurent les yeux ivres de Mahomet. Il sauva la vie du dernier des fils du grand-duc. Le même soir, à la prière d'une belle étrangère qu'il aimait et qui voulait se venger des Grecs, il fit massacrer, au pied de la colonne d'Arcadius, tous les nobles auxquels il avait laissé la vie le jour

précédent, ainsi que l'envoyé de Venise, l'envoyé d'Espagne et leurs fils.

Mais d'autres historiens contemporains, même parmi les Grecs, justifient Mahomet II de ces délires en avouant que Notaras et les nobles décapités avec lui avaient conspiré déjà avec ces envoyés étrangers un appel à la croisade européenne contre Mahomet, et en imputant ces supplices non à l'égarement du vin, mais au juste ressentiment du sultan récompensé de sa générosité envers Notaras par la perfidie et par l'ingratitude.

Le grand maître des cérémonies, Phranzès, ami et compagnon de guerre de Constantin jusque sur la brèche de la porte Saint-Romain, échut en partage au commandant général de la cavalerie des Ottomans. Il fut conduit en esclavage dans les pâturages de son maître au fond de l'Asie Mineure, mais traité avec les égards dus à son âge et à son rang. Quatre mois après le siége, on lui permit de venir à Andrinople marchander lui-même le prix de sa liberté. Il ne put racheter également celle de son fils et de sa fille en bas âge tombés en partage à Mahomet lui-même. Sa fille mourut dans le harem; son fils, âgé de quinze ans, fut poignardé, dit-on, de la main même du sultan, pour avoir préféré la mort à la corruption. Soit que ces attentats

par une impartialité et une modérat
ne prouvent pas le crime, attesten
bonne foi.

Ces orgies et ces délires jurent tr
voyance et la tolérance de la politiq
pour être crus sur la parole de que
justement aigris par la perte de le
leurs familles. « Des témoignages pa
« Salabéry, ne suffisent pas pour inc
« moire d'un prince dont tous les a
« le crime de la mort de Notaras. N
« rait; la clémence et la générosité
« nées peut-être de sa politique, n
« contestées. »

Le cinquième jour après la conqu
par un acte authentique la liberté

ses nouveaux sujets, il lui donna, avec une affectation de respect aussi juste que politique, tous les honneurs qu'il décernait à sa propre foi. Le patriarche Gennadius, amené en pompe au palais des Blakernes, revêtu de ses habits pontificaux, et au milieu du cortége de ses prêtres, reçut de lui l'investiture du patriarcat.

« Je veux, lui dit le sultan, exercer envers les « chrétiens et leur pontife les mêmes droits et la « même protection qu'exerçaient avant moi vos « empereurs. »

Assis sur son trône, le sultan remit au patriarche la crosse pastorale et la couronne, signe de son autorité spirituelle. Après la cérémonie d'investiture, Mahomet, sans s'inquiéter du murmure de ses derviches, prit devant Gennadius l'attitude de la déférence et presque de l'infériorité du pouvoir humain sur le pouvoir divin. Il reconduisit le patriarche jusqu'à la porte extérieure du palais, lui présenta un cheval caparaçonné d'or et de pierreries, l'aida à y monter, et fit quelques pas en tenant par la main les rênes du cheval. Les vizirs, les pachas, l'aga des janissaires et une suite nombreuse de gardes escortèrent le patriarche jusqu'au palais que le sultan lui avait fait préparer. Le partage égal des mosquées et des églises se fit au gré

impartial des deux cultes qui désc
saient son peuple. Les Grecs, étonnés
qu'ils n'avaient pas les uns pour les
rent jusqu'au ciel leurs bénédiction
met II.

Inquiet de la dépopulation de la c
assauts, par l'esclavage et par la fuite
pela par les caresses et par les mena
de toutes les provinces d'Europe et
ceux qui n'avaient pas fui jusqu'en
vaisseaux des Vénitiens, ou que leu
retenaient pas en servitude, rentrèr
d'un conquérant qui leur rendait, 1
mais la religion et la patrie. En peu
stantinople compta plus de Grecs qu
dans ses murs.

pace, légèrement renflé au milieu, et fermé par une haute muraille du côté de la ville pour le garantir contre les séditions et les tumultes imprévus d'une grande capitale, incliné en pente douce des trois autres côtés sur la mer de Marmara, vers l'embouchure du Bosphore, enfin vers la Corne-d'Or, que Mahomet II éleva les premiers palais qui forment le sérail, ce Versailles des Ottomans.

Nul site dans le monde ne fut jamais mieux approprié pour devenir le piédestal d'une imposante monarchie. Adossé à l'antique capitale de l'empire gréco-romain, qu'il semble laisser avec mépris s'ensevelir sous ses monuments ruinés et sous ses vaines murailles; planant du haut de ses kiosques sur l'horizon borné par l'Olympe de l'Asie Mineure; ayant pour avenues la mer étincelante de la Propontide, les Dardanelles, le canal de Thrace, la mer Noire ou le Pont-Euxin, ces trois mers réunissant leurs eaux dans la rade profonde et limpide de la Corne-d'Or pour lac intérieur; les collines verdoyantes de l'Europe l'abritant des souffles du nord; les rochers, les ruines, les forêts, les châteaux du Bosphore, conduisant par de tortueux détours les regards de village en village, ou de solitude en solitude, jusqu'à la sombre embouchure de la mer Noire, cette autre Méditerranée des Ottomans;



les platanes et les cyprès majestueux des jardins entrecoupant de leurs ombres les minarets des mosquées et les toits à demi voilés de ces palais du mystère; les eaux murmurantes du Syndacus ou des aqueducs de Justinien, amenées de fontaine en fontaine à travers la ville qu'elles abreuvent, et jusque dans les mille bassins de marbre des parterres du harem, puis se répandant en larges nappes sur les pelouses vertes qui forment le cap avancé du sérail, au murmure et à l'écume du confluent des deux mers dont ce cap est éternellement caressé: tel était, et tel est encore le lieu de force, de silence et de délices, où Mahomet II changea ses tentes en palais. Seulement ces palais gardent encore quelque image de la grâce, de la légèreté et de l'instabilité de la tente. Presque entièrement construits en bois de cèdre sur des soubassements de pierre; ouverts aux brises de la terre et de la mer comme par des rideaux de tente relevés des deux côtés des portes; dressés plutôt que bâtis au milieu de jardins et de groupes d'arbres qui rappellent les pâturages de l'Asie; terminés par des multitudes de dômes qui imitent les plis de la toile; cernés de galeries et de grillages; festonnés d'arabesques, auxquelles s'enlaçaient les fleurs et les plantes grimpantes des deux climats; on sentait

dans ces constructions le camp, la tribu, la vie pastorale à peine transformée par la vie guerrière; on y sentait et on y sent encore le despotisme, la contemplation et la volupté des mœurs d'Orient. Quand on pénètre de nos jours dans cette vaste enceinte précédée d'une longue avenue de cours, de casernes, de trésors gardés par le silence et la terreur du lieu abandonné depuis deux règnes, on s'égare dans un labyrinthe de palais, de kiosques, de jardins, séparés des sultanes, murés et grillés comme des cloîtres, où des parterres embaumés de jasmins et des jets d'eau au monotone murmure consolaient jadis les yeux et enchantaient les oreilles des odalisques favorites des successeurs de Mahomet II. Une épaisse forêt de sapins plantés entre le port et les murs élevés de ces enceintes intérieures projette ses ombres sur ces invisibles jardins.

Mahomet II, après avoir repeuplé la ville et commencé ces constructions du sérail, ramena l'armée à Andrinople, chargée des dépouilles de l'empire romain. La flotte emporta à Gallipoli, à Moudania et à Thessalonique les soixante mille esclaves dont la rançon allait enrichir les tribus tartares de l'Arménie et de la Caramanie.

« Ici, dit un de ces expatriés de la conquête, on

« taient dans les provinces les meul
« les femmes, les vierges, les enfant
« conquise. Des troupeaux d'homn
« deux à deux, étaient mêlés aux tro
« meaux, de bœufs et de chevaux que
« chassaient lentement vers les mon

Ainsi finit, après mille ans de spl
nière capitale de l'empire romain, d
tale d'un peuple dont les Romains n
pas même le nom. L'empire était tell
avant l'anéantissement de la ville d
que la chute de Constantinople reter
Europe, et que les Turcs saccagèrent
mères du monde chrétien sans que l
tien s'émût d'horreur ou de pitié p
Romains avaient lassé l'admiration.

LIVRE TREIZIÈME

I

L'entrée de Mahomet II à Andrinople après a conquête de Constantinople rappelle les triomphes des Césars à Rome. Une foule de sénateurs, de grands officiers du palais de Constantin, de femmes et de filles des familles augustes de l'empire byzantin suivaient à pied dans la poussière le cheval du conquérant. Dans ce nombre, mais en vêtements de deuil, et les yeux noyés de larmes sur le sort de son époux et de ses fils, on voyait la princesse, femme du grand-duc Notaras supplicié avec ses enfants pour avoir conspiré après son pardon. Cette

pour protester contre sa propre cru:
de lui faire subir si durement la loi
il la fit ensevelir avec la pompe ch
religion, et lui éleva un mausolée.

La vengeance suivit de près le
grand vizir Khalil, quatrième vizir (
Tschendereli, cause des deux déché
met II, objet d'un ressentiment sec
du sultan, suspect d'intelligence ave
avant et pendant le siége de Consta
enfin acquitté à contre-cœur peut-êt
qu'il avait faite à son maître de lui d
tale des chrétiens. Les vizirs, ses su
les troupes, pour rejeter sur un autr
les insuccès des premiers assauts, l'a
accusé de s'entendre avec Constanti



les préparatifs immenses de la campagne, il ne pouvait effacer ses torts d'un autre règne dans l'esprit de son maître que par un triomphe dont le mérite lui serait justement attribué. Ce triomphe, il l'avait donné rapide et complet à Mahomet. La date de son vizirat était désormais liée dans la mémoire des Ottomans au plus éclatant succès de l'empire. L'envie seule, ou l'ingratitude, pouvait s'élever contre lui. C'est vraisemblablement à la grandeur du service qu'il en dut le prix. A peine avait-il ramené le sultan vainqueur dans le palais d'Andrinople, que Mahomet le fit appeler, lui reprocha sa prétendue connivence avec Constantin et Notaras, dont il avait, lui dit-il, reçu les présents pour amortir l'ardeur des Ottomans à la conquête de ce reste d'empire. Un autre jour, le sultan, passant à cheval devant la cour d'un paysan, où un renard enchaîné agitait vainement sa chaîne · « Pauvre fou, » dit, avec une amère plaisanterie, Mahomet au renard en présence du grand vizir, « pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Khalil pour acheter ta liberté, tu ne serais pas ici. »

Khalil, assez averti par ces indices du danger qui planait sur sa tête, feignit la lassitude des affaires et se prépara au pèlerinage de la Mecque, pour sanctifier, disait-il, sa vieillesse, mais en réalité

lil dans le divan et par ses propres r
jeter le grand vizir, au sortir du co
son d'Andrinople. Après quarante j
et de vaines supplications au sulta
entrèrent dans son cachot, lui lais
temps de faire sa dernière prière,
rent la tête. Ce grand homme, tro
rat II, et trop fidèle à son fils, ap
peine de ses trop grands services
tion d'un sage.

« Jetez ma tête, dit-il aux chiao
« sultan; je n'ai plus autre chose
« donner. »

La tête de Khalil fut exposée le
tes du sérail. Les cent vingt mille
composaient son immense fortun



et le souverain se jettent tour à tour en expiation : le peuple, parce qu'il les hait, le prince, parce qu'il les redoute.

II

Un Servien, Mahmoud-Pacha, fils d'une Grecque, qui n'avait pas une goutte de sang turc dans les veines, fut nommé grand vizir à la place de Khalil. Mahmoud, enlevé dans son enfance par les Turcs à Selymbria, avait été, comme Scander-Beg, élevé parmi les pages. Il avait plu à Mahomet II par son intelligence et par sa fidélité dans le maniement du trésor impérial.

L'année qui suivit la prise de Constantinople ne fut remplie à Andrinople que par des vicissitudes de vizirs et par les expéditions de Tourakhan, le général de Mahomet en Grèce et en Épire, pour compléter l'extinction de l'empire byzantin dans ces provinces par la soumission des frères ou des parents des Paléologue. Les ambassadeurs des puissances chrétiennes d'Italie et du Danube, atterrés par la force du coup qui avait fait écrouler Constantinople, vinrent successivement complimenter Mahomet II sur sa victoire. Une rapide expédition en Servie, conduite par le sultan lui-



même au printemps de l'année suivante (1455), lui donna la ville opulente de Novomonte, d'où les mines d'argent coulèrent désormais dans son trésor.

Après avoir remis l'armée à ses lieutenants, Mahomet, pour accoutumer ses sujets au changement prochain de capitale, se rendit avec sa cour à Constantinople, où il inaugura le nouveau sérail par les fêtes et les voluptés du harem où il avait rassemblé les plus belles odalisques grecques réservées pour le charme de ses yeux. Tout pliait devant lui en Servie, en Grèce, en Macédoine, sur les bords du Pont-Euxin, en Asie et dans l'Archipel. L'ordre religieux de Saint-Jean de Jérusalem lui-même lui envoyait des chevaliers, déguisant sous le nom de présents volontaires les tributs que cet ordre payait au sultan pour la possession de quelques-unes de ses îles. Une telle indépendance, même nominale, ne convenait plus au conquérant. Il venait de renverser un empire, il ne pouvait tolérer la rivalité d'un monastère de guerriers contre la toute-puissance d'un peuple. Après des négociations vaines et irritantes entre les vizirs et le grand maître de l'ordre pour convertir les présents en tribut, Mahomet, offensé de cette insolence, rassembla de tous les ports de l'Euxin, de la mer de Marmara, de la

Grèce et de l'Asie, la flotte dispersée de Constantinople pour assiéger Rhodes, où l'orgueil des chevaliers défiait ses armes. Hamza, capitan-pacha, arma et chargea de troupes et de canons trois cents galères, navires ou vaisseaux de toute forme, pour porter à Rhodes la loi de son maître.

Hamza promena vainement ces trois cents voiles devant les îles et devant Rhodes. Il rentra après deux mois de navigation sans rapporter au sultan autre chose que des paroles et des traités ambigus où les insulaires reconnaissaient et contestaient à la fois la souveraineté des Turcs.

« Si tu n'avais pas été l'ami de mon père, dit « rudement le sultan à son amiral, je te ferais écor-« cher vivant. »

Un beau jeune homme, Grec de naissance, favori du sérail de Mahomet, nommé Younis, reçut le titre de capitan-pacha. Younis, écumant la mer et les rades de l'Archipel, se borna à envoyer au sultan une jeune Grecque d'une beauté incomparable, prise, contre les traités, sur un navire de Mitylène. Doria, noble Génois qui possédait en souveraineté une de ces îles, détourna les armes d'Younis en envoyant sa fille unique en présent à Mahomet. La colère et l'ambition de ce prince fléchissaient seulement devant ces dépouilles vivantes dont il décorait ses harems.

III

Il employait les autres dépouilles de l'Archipel à la décoration de sa nouvelle capitale. Il construisait à Constantinople la célèbre mosquée d'Abou-Aïoub, sur le tombeau de l'hôte du prophète qui était venu mourir autrefois au siége de Byzance, martyr de l'islam. C'est dans cette mosquée, consacrée depuis au couronnement des empereurs, que les sultans, à leur avénement au trône, viennent ceindre le sabre, sceptre des conquérants.

Il construisit en même temps onze autres mosquées dans la ville pour le service du culte de son peuple. La plus mémorable est la *mosquée de la Conquête*, qui porte aussi le nom de *mosquée de Mahomet II*. Une terrasse nivelée sur la colline culminante de Constantinople, entre la mer de Marmara et la Corne-d'Or, sert de piédestal à cet admirable monument de l'architecture ottomane. Les coupoles en plomb, brillant comme les vagues de la mer au soleil, sont supportées par des colonnes de granit rose d'Égypte et de marbre corinthien. Un vaste parvis carré couvert aussi de quatre dômes de plomb entoure l'édifice; des divans de marbre poli règnent à l'entour pour servir de siéges aux

croyants ; des fontaines jaillissantes le rafraîchissent; des cyprès y projettent leur ombre immobile; des inscriptions en lettres d'or y gravent le passage du Coran où le prophète annonçait la conquête de la capitale de l'Orient au dogme à peine éclos du Dieu unique dans une tente de l'Arabie : « Ils pren-« dront Constantinople ; et heureux le prince, heu-« reuse l'armée qui en feront la conquête ! »

Huit colléges ou médressés, hautes écoles de théologie et de jurisprudence, de philosophie, d'histoire, de poésie, entourèrent la mosquée. D'innombrables cellules gratuitement consacrées aux étudiants et aux professeurs s'élèvent au-dessus des salles où l'on donne les leçons publiques. Un *imaret* ou cuisine perpétuelle pour les pauvres, où les étudiants et les indigents trouvent deux fois par jour la nourriture du corps ; un hospice d'insensés, un hospice pour les malades, un caravansérail pour les voyageurs sans abri, une bibliothèque publique, une citerne banale pour les hommes et les animaux, des bains chauds pour le peuple, enfin un cimetière ombragé de cyprès pour le repos éternel des croyants, complètent ce groupe d'édifices compris dans l'enceinte de la *mosquée du Conquérant*. Une civilisation qui concevait de tels monuments, l'art qui les décorait, la charité qui les consacrait à la

religion, à l'intelligence, aux misères du peuple, semblaient rivaliser avec les monuments et avec les institutions du Vatican.

Pendant ces années calmes du règne de Mahomet II, la sultane Aïché, sa fille favorite, et la sultane Sitti, une de ses épouses, fille du prince caramanien Soulkadar, élevaient elles-mêmes des temples pareils avec l'or que leur prodiguait le sultan. L'administration de l'empire, ébauchée par Amurat II et par les quatre vizirs successifs de la famille Tschendereli, s'organisait sur le triple principe religieux, patriarcal et militaire, base de la constitution ottomane.

Le gouvernement prenait le nom de *Porte Ottomane,* par analogie avec la porte de la tente où se traitaient dans le désert toutes les affaires de la tribu. On y ajouta le nom de *Sublime Porte*, par allusion à la majesté de l'armée qui gardait l'entrée du palais comme elle avait gardé l'entrée de la tente du chef de tribu. Le vizir commande les troupes qui gardent le seuil du souverain. Une seconde *porte* du palais, nommée *porte des Félicités,* conduit à l'appartement des femmes ou aux harems. Par mémoire aussi des quatre colonnes qui supportaient jadis la tente des Turcomans, les ordres de fonctionnaires de l'État furent divisés en

quatre : ces quatre colonnes de l'État furent les *vizirs*, les *cadiaskers*, les *defterdars*, les *nischandjis*. Le cérémonial et l'étiquette de la cour des sultans furent réglés sur des hiérarchies plus sévères. Les esclaves ne purent plus manger à la table du sultan. Un trône fut dressé pour lui dans les fêtes publiques ; les grands, en défilant devant lui, baisèrent sa main.

Une loi sanguinaire, fondée, comme tous les crimes d'État, sur un prétendu salut public, érigea le fratricide en droit dynastique dans la personne des sultans montant sur le trône.

« La majorité des légistes, dit ce préambule de « la loi de sang de Mahomet II, a déclaré que ceux « de mes fils ou de mes petits-fils qui monteront « au trône pourront faire tuer leurs frères pour « assurer le repos du monde. En conséquence de « cette déclaration, mes fils et petits-fils devront se « conformer à cette loi. »

Ainsi le trône plaçait le sultan régnant hors de l'humanité ; la vie dans ses enfants et petits-enfants devenait un crime. Le principe de l'autorité demandait à haute voix des victimes humaines et désignait ces victimes dans son propre sang. Entre deux frères sortis du même sein et qui se chérissaient la veille, l'un devenait fatalement et légale-



ment victime; l'autre, plus fatalement bourreau. La politique n'avait jamais donné avec une plus atroce audace un démenti à la nature. Les Ottomans alléguaient, pour justifier cette législation du meurtre et du fratricide, l'assassinat des cinquante frères d'Ochus, fils d'Artaxerce, et de Phraate IV, autre souverain des Arsacides, qui tua son fils aîné et trente de ses frères pour s'assurer la paix du règne.

Mahomet II étendit sa prévoyance sanguinaire à tous les fils des sultanes qui naîtraient dans le sérail ou dans la maison de leurs maris. Il fut défendu de nouer le cordon ombilical à ces enfants mâles, de peur qu'ils ne prétendissent un jour au trône en vertu du sang impérial qui coulait dans leurs veines. Cette loi du meurtre, longtemps pratiquée jusqu'à nos jours, s'étendit par analogie jusqu'aux enfants mâles des nièces et des petites-filles du sultan.

Le prophète avait trouvé en Arabie l'usage contraire de noyer en naissant les filles, trop inutiles ou trop onéreuses à la tente. Il avait aboli cet usage par la malédiction du Coran. L'interprétation des légistes turcs le rétablissait en l'appliquant aux mâles dans la seule famille de leurs souverains.

IV

Mahomet II, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait jusque-là présidé le divan ou le conseil des vizirs, devant lequel tous les Ottomans pouvaient apporter leurs requêtes. Un jour, un Turcoman d'Asie, venu à Constantinople pour se faire rendre justice, entra avec ses habits souillés de poussière dans le divan, et s'adressant avec une grossière familiarité aux vizirs : « Quel est donc, leur dit-il, « celui d'entre vous tous qui est le sultan ? »

Le grand vizir Mahmoud-Pacha, indigné de cette insolence, représenta à Mahomet le danger de laisser profaner ainsi la majesté du caractère impérial. Mahomet, de ce jour, cessa d'assister au divan, présidé seulement depuis par le grand vizir. Quatre fois par semaine, ce premier dignitaire de l'empire se rendait au sérail suivi de tous les autres vizirs ; les ministres et les dignitaires inférieurs, arrivés avant lui dans la salle du divan, l'attendaient rangés en haie, les bras croisés sur leur poitrine, les mains cachées sous leurs larges manches. Le grand vizir, après avoir reçu et rendu leur salut, les traversait et s'asseyait sur le divan plus riche qui marquait sa place. Une suite nom-

breuse de chambellans, de chiaoux, gardes intérieurs, exécuteurs des ordres et des supplices, accrut la terrible majesté du divan.

Les juges d'armée, ou *cadiaskers*, y assistaient assis au premier rang après les vizirs : ils administraient la justice et nommaient les juges secondaires.

Les *defterdars*, ou teneurs de registres, venaient ensuite : c'étaient les administrateurs supérieurs de l'empire.

Les *nischandjis*, ou secrétaires d'État, étaient chargés de signer le chiffre du sultan sur les actes émanés du divan impérial.

V

Un grand nombre d'agas militaires ou civils, à la tête desquels était l'aga des janissaires, se partageaient les commandements intérieurs et extérieurs du palais. Les uns commandaient la cavalerie; les autres, l'infanterie et l'artillerie des deux armées d'Europe et d'Asie. Le kapou-aga ou aga de la Sublime Porte était un eunuque blanc, ayant sous ses ordres quarante autres eunuques blancs chargés de la tutelle des pages du sérail. Le chef de ces eunuques blancs accompagnait partout le

sultan; il lui présentait le turban; il étendait devant lui le tapis pour la prière sur le pavé de la mosquée; il léchait plusieurs fois la place avant d'y déplier le tapis, pour s'assurer si le sol n'était pas empoisonné; il avait la clef du trésor particulier du sultan; il portait lui-même les mets sur la table; il préparait seul et goûtait les sorbets, les confitures, les glaces, les vins et l'eau destinés à l'empereur.

Les chefs de la première chambrée de pages élevés dans l'intérieur du sérail habillaient, déshabillaient le sultan. Quatre agas se partageaient avec lui les services d'honneur du prince régnant : l'un était grand chambellan ou *khassoda-baschi;* l'autre, *silihdar-aga* ou porte-sabre; le troisième, *tschokadar-aga* ou porte-manteau; le quatrième, *rikiabdar-aga* ou teneur de l'étrier. Des muets, des nains, des chanteurs, des musiciens, des bouffons, puérilités, jouets, histrions ou délassements de sa cour, étaient logés et entretenus avec cette nuée de pages. Ces enfants, pépinière de fonctionnaires et d'officiers, recevaient des leçons des premiers professeurs de sciences et d'arts de la capitale. Leur sérail particulier, bâti dans les avant-cours du sérail du sultan, était une sorte d'école civile et militaire privilégiée, entretenue avec un luxe impérial.

VI

Les begs, les beglerbegs, gouvernaient les provinces ; ils étaient chargés de faire livrer au sultan par les possesseurs de fiefs ou sandjaks les hommes ou les impôts auxquels leurs fiefs étaient astreints dans la guerre ou dans la paix. Le seul recrutement de ces sandjaks fournissait cent mille cavaliers à l'empire. Les impôts réguliers s'élevaient à un revenu de deux millions de ducats d'or.

Le corps des *oulémas* ou des légistes fut également organisé sous Mahomet II, d'après des traditions et des habitudes plus précises. Dans une législation toute théocratique, contenue dans un seul livre sacré, éclairci par de nombreux commentaires, les oulémas sont les interprètes absolus de la loi. La prière appartient aux imans ou au clergé ; l'esprit civil de la religion, appliqué aux mœurs, appartient aux oulémas. Cette attribution mixte, qui les immisce à la fois dans la théologie et dans la politique, leur donne une immense supériorité sur le clergé purement sacerdotal des mosquées. Ils sont à la fois le corps enseignant de qui relèvent tous les étudiants, si nombreux parmi les mahométans, les juges, les jurisconsultes, les lettrés, les professeurs, les com-

mentateurs, les casuistes, les interprètes du texte et des traditions, les savants authentiques, les examinateurs de l'empire ; enfin ils forment un corps ayant dans le muphti sa tête, et dans les diverses catégories d'oulémas ses membres distincts, indépendants et souvent supérieurs en autorité morale au gouvernement lui-même. Contre-poids du despotisme absolu du sultan et des vizirs, ils exercent souvent eux-mêmes le plus absolu et le plus incorrigible des despotismes, celui de l'opinion.

VII

Ces monuments, ces magnificences, ces hiérarchies et ces institutions achevées, Mahomet II fondit de nouveau sur la Grèce, encore partagée entre les deux frères du malheureux Constantin, Démétrius et Thomas Paléologue, qui la déchiraient en se la disputant. Son grand amiral, Younis-Pacha, continuait à rançonner les îles. Il ramena de la seule île de Lesbos, cette fleur de l'Archipel, où la nature humaine est aussi féconde que la végétation, cent jeunes vierges et cent jeunes garçons d'une admirable beauté pour les palais de Mahomet II.

Doria, après avoir obtenu du sultan sa grâce par le don et par l'intercession de sa propre fille, égor-

gea dans Chio les Turcs qu'on lui avait laissés pour recevoir le tribut. Cette perfidie alluma la fureur de Mahomet. Il allait monter lui-même sur sa flotte pour exterminer les îles et la Morée, quand Huniade, longtemps assoupi et même, comme on l'a vu, son complice au siége de Constantinople, le rappela sur le Danube.

Les puissances chrétiennes, soulevées enfin à la voix d'un nouveau pontife, le pape Calixte III, formaient trop tard une dernière croisade pour venger Varna et Constantinople. Huniade, vieilli, mais brûlant de mériter le trône de Hongrie pour son fils, avait été choisi par Calixte III et par les États confédérés de l'Italie et de l'Allemagne pour le champion de cette croisade contre les Turcs.

La France lasse de chevalerie, l'Angleterre rebelle au pape, l'Allemagne occupée de ses propres anarchies, avaient refusé de se coaliser avec la république de Gênes, de Venise, de Raguse, et avec la Pologne et la Hongrie, tantôt alliées, tantôt ennemies des Turcs pour des intérêts de frontières, de commerce et de marine où la religion n'était plus que le prétexte de la cupidité. Scander-Beg, lui-même, flatté par Mahomet II, et jouissant d'une trêve tacite avec ce prince, ne s'occupait qu'à consolider sa puissance en Albanie, redoutant

les Vénitiens et les Hongrois autant que les Turcs.

Huniade, nommé généralissime de cette faible confédération, l'agrandit par son courage. Héros des Hongrois malgré ses revers, il ne songeait plus qu'à laisser à son pays une mémoire souveraine qui pût après lui couronner sa maison. Il choisit la ville inexpugnable de Belgrade, à l'entrée de la Servie, pour l'avant-poste de la confédération ; il y dirigea vingt mille Hongrois, Polonais, Transylvains, Italiens confédérés pour saisir cette clef de la Turquie, et pour la défendre contre Mahomet II, pendant qu'il rassemblait lui-même à Pesth, capitale des Hongrois, l'armée d'expédition qui devait, sous son commandement, traverser bientôt le Danube.

La dissimulation, les fausses apparences de paix, le mystère, les paroles trompeuses couvraient, selon son habitude, ses préparatifs de guerre. Les espions dont la politique vigilante de Mahomet éclairait les bords du Danube ne laissèrent pas de doute à ce prince sur les desseins d'Huniade. Il apprit que vingt mille soldats d'élite avaient déjà passé le fleuve, et que les fortifications et les armements de Belgrade annonçaient un plan de campagne dont cette ville était la base. Il résolut de prévenir Huniade, et d'écraser dans Belgrade la tête de sa confédération avant qu'elle pût organiser et faire mouvoir

tous ses membres. Rappelant d'Asie, de Gallipoli, de Constantinople, de Thessalonique, les détachements de son armée déjà en mouvement pour la campagne de Grèce, il marcha avec cent cinquante mille hommes, par la vallée de Philippopolis, de Sophia et de Nissa, sur Belgrade.

Sa flotte, composée de trois cents bâtiments légers propres à remonter le cours du fleuve, reçut l'ordre de sortir de la Corne-d'Or, où son amiral, Younis, la tenait alors à l'ancre, d'entrer dans la mer Noire, d'en suivre les côtes jusqu'à Varna, et de venir par le Danube bloquer les Hongrois par le fleuve pendant qu'il donnerait l'assaut par terre.

La promptitude du sultan déconcerta Huniade. Mahomet II établit son camp sur les deux flancs des deux chaînes de collines qui forment une avenue tortueuse à la ville du côté de la Servie. Il couvrit le vallon intermédiaire de ses tentes ; il éleva contre les sorties des assiégés des fortifications de terre couvertes de son artillerie de siége. Sa flotte, remontant le Danube, passa le même jour sous le canon de la place, se déploya hors de la portée des boulets, dans le large bassin formé par le confluent de la Save, et, jetant l'ancre d'une rive à l'autre sur cinq bâtiments de profondeur, établit une chaîne in-



franchissable aux barques des Hongrois qui tenteraient de ravitailler la ville assiégée.

Huniade, surpris par la célérité et par l'immensité du péril, n'abandonna pas à eux-mêmes les défenseurs de Belgrade; s'il ne pouvait les sauver, il résolut du moins de succomber avec eux. Il accourut avec un petit nombre de cavaliers de Pesth sur la rive gauche du Danube, se jeta dans les marais qui couvrent les bas-fonds du fleuve vers la ville hongroise de Semlin, et, se fiant à un radeau de jonc construit par des pêcheurs, il traversa le fleuve pendant une nuit sombre, et entra en fugitif dans la ville qu'il venait sauver. Sa présence valut une armée aux Hongrois.

VIII

Après avoir mesuré de l'œil les dangers de Belgrade, il en ressortit bientôt par le même subterfuge pour aller presser les secours que les Hongrois et les Transylvains lui préparaient. A sa voix, deux cents barques, déjà à demi construites sur le haut Danube pour porter une partie de l'armée confédérée à Varna, reçurent quinze mille fantassins et une artillerie légère sur leurs bords. Huniade ne voulut confier à personne la gloire de les comman-

der. Il s'y embarqua lui-même, il envoya à ses généraux, dans Belgrade, un message secret pour leur ordonner d'attaquer la flotte turque par le rivage, pendant qu'il l'aborderait sur le fleuve; il leva l'ancre, et doublant, par la rapidité du courant, par l'impulsion du vent et des rames, le poids de ses bâtiments chargés d'armes, il brisa, sous ses proues doublées de fer, la chaîne des bâtiments turcs vainement tendue devant la ville.

Une mêlée confuse de navires en feu, s'abordant et se combattant corps à corps sur ce confluent large comme une rade, s'établit sous les yeux de l'armée impuissante de Mahomet. Lui-même contemplait, du haut des falaises, la rupture de son blocus, la supériorité de manœuvres et de courage des Hongrois, la fuite, l'incendie ou l'échouement de ses vaisseaux sombrant dans le fleuve.

Huniade, debout sur la proue d'un brigantin portant le pavillon de Hongrie, s'élança à l'abordage du bâtiment amiral des Ottomans. Un combat corps à corps enlaça un moment, sur ces deux proues accrochées l'une à l'autre par des grappins, Huniade et Younis. L'étroit espace qui les portait empêchait les soldats de les secourir. Huniade, conservant dans la vieillesse l'arme et le bras de ses premiers jours, plongea, à la vue des trois

armées, son court poignard dans la gorge de l'amiral ottoman, et, le soulevant du pont, précipita son corps dans la Save. Un cri de triomphe monta des remparts de la ville, un cri de terreur du camp des Ottomans. La flotte turque, levant l'ancre et s'abandonnant au courant, s'enfuit à toutes voiles devant l'invincible Huniade. Il aborda librement, avec ses quinze mille soldats ivres de leur victoire, sous les remparts de Belgrade, suivi comme un triomphateur de soixante bâtiments en feu, de deux mille captifs, et faisant porter derrière lui, sur un brancard, le cadavre repêché dans le fleuve du capitan-pacha égorgé de sa propre main. Un tel spectacle rendit aux défenseurs de Belgrade une confiance dans la fortune et dans la force du héros de la confédération qui égala leur dédain des Turcs.

IX

Le sultan, renonçant à cerner la ville par le fleuve, précipita nuit et jour ses assauts par terre afin de prévenir les renforts que le Danube et la Save pouvaient apporter à chaque instant à Huniade.

Le beglerbeg de Roumélie, Karadja, général qui dirigeait le siége, frappé d'un boulet de canon,

ries turques et pénétra dans le
tentes du sultan. La terreur saisi
mans : les azabs eux-mêmes s'
sant des cris jusqu'au pied des c
entouré d'une poignée de janiss
toutes parts par les aventuriers
chevaliers hongrois, tira son sabı
sa vie, fendit la tête d'un soldat
tait déjà la main à la bride de son
traîner prisonnier à Huniade. Ble
à la cuisse d'un coup de sabre, M
de douleur, roula dans le sang a
cheval.

Une mêlée meurtrière s'engage
corps entre les pachas et les che
mourant pour reconquérir leur

tentes. Mahomet, revenu de son évanouissement et pansé de sa blessure, s'indigna contre Hassan à qui il devait son salut, mais qu'il menaça du supplice pour punir en lui la lâcheté de ses troupes.

Hassan, navré, répondit avec larmes à son maître qu'il allait expier le crime des lâches et venger le sang du sultan. Il galopa, suivi d'une poignée de ses serviteurs, sur l'arrière-garde des chevaliers, se précipita sur leurs haches d'armes et mourut sous les yeux de Mahomet en immolant treize des chevaliers hongrois sous son sabre. Mais ce dévouement tardif n'épargna pas aux Ottomans la honte d'une seconde fuite. Huniade, accouru avec trente mille hommes aux cris de victoire de Capistrano, reprit le camp, s'empara de trois cents pièces de canon qui armaient les batteries et refoula les débris de l'armée ottomane jusque dans les défilés de Sophia. Une blessure, qu'il reçut dans la poursuite, l'empêcha seule d'achever la déroute de Mahomet. Ce prince, désespéré, ne s'arrêta qu'à Sophia, derrière les remparts de la ville pour rallier, punir, reformer son armée. Vingt mille Turcs avaient péri sur le fleuve ou sur les brèches de Belgrade, trente mille dans le camp; des milliers de cadavres jonchaient les sentiers des forêts entre le Danube et Sophia. Les bourreaux de Mahomet, apostés sur

Belgrade devint, par la renomm
le boulevard de la chrétienté. Le p
de plus de quatre-vingts ans, triomp
de son tombeau, de ce triomphe
institua, en commémoration de cett
fête annuelle de salut et de gloire
chrétien. Huniade et Capistrano fu
les sauveurs de l'Occident. Mais ni
ne jouirent de leur gloire. Leurs
venimées par les vapeurs fébriles
Danube et par les cadavres de ci
Ottomans laissés sans sépulture aux
la Servie dans les fossés et dans l
Belgrade, firent de leurs trophées l

Huniade laissa en mourant le trôn
assuré à son fils Mathias C



celui de Mahomet lui-même; mais d'une ruse et d'une déloyauté sauvages qui ne permettaient ni à ses amis ni à ses ennemis de se fier à sa parole; vainqueur des Turcs par les armes, vaincu par eux en bonne foi.

X

Mahomet II, à qui la gloire de Constantinople conquise faisait facilement oublier le siége avorté d'une ville obscure des bords du Danube, fut rassuré par la mort d'Huniade sur une coalition d'États secondaires qui n'avaient plus ni âme ni bras. Ses négociations avec les États d'Italie, l'épuisement de la Hongrie, la trêve politique avec Scander-Beg, ne lui laissaient rien redouter de ce côté de l'Europe. En échouant devant Belgrade, il n'avait perdu que de la gloire; mais le courage héroïque qu'il avait montré, son sang versé sur le champ de bataille pour ramener les janissaires au combat, relevaient sa renommée aux yeux de son peuple. En peu de semaines de nouveaux soldats lui arrivèrent de tous les sandjaks de son vaste empire; deux cent mille hommes furent cantonnés et exercés par ses nouveaux pachas entre Andrinople, Salonique,

tous les golfes qui la ferment par ter
Mahomet conduisait lui-même la
lonne de cette expédition sur Athènes

Pendant la décomposition de l'en
sous les Paléologue, on a vu que l'
Grèce étaient tombés par lambeaux e
des Génois, des Siciliens, des Véniti
rentins. Des marchands de Raguse,
Gènes, de Florence, avaient dépecé
républiques ou d'empires dont le no
l'histoire et dont les villes, aujour
dans la dérision de la fortune, éta
le patrimoine de petits tyrans incon
la capitale de l'esprit humain, de la
liberté grecques, était échue en part
un Français, Villehardouin, puis

Grèce pour se disputer cette cendre d'empires; les mêmes passions y produisaient les mêmes forfaits. Ce n'est pas la grandeur de l'objet convoité, c'est la grandeur de la passion qui enfante les crimes.

Le Florentin Maurice Acciaioli, duc d'Athènes, mort prématurément, avait laissé un fils en bas âge, une veuve célèbre parmi les princesses grecques par une beauté qui rappelait, disent les chroniques contemporaines, celle d'Hélène, et qui devait être aussi fatale à sa patrie. Acciaioli, en mourant, avait laissé aussi un neveu, fils de son frère, nommé Franco. Il avait légué le royaume et la tutelle de son fils à sa veuve.

Cette princesse, douée d'un génie naturel égal à ses charmes et à la violence de ses passions, avait gouverné pendant les premières années de sa régence les États de son fils avec une prudence et une douceur qui en avaient fait l'idole de ses peuples. Le neveu de son mari, Franco, secrètement jaloux de la régence, et humilié du joug d'une femme, agitait seul d'une sourde opposition l'interrègne de sa belle-sœur et la minorité de son neveu enfant. Jusque-là les vertus de la régente avaient suffi pour confondre les trames ambitieuses de Franco; une passion, née d'un regard dans le cœur de la duchesse, ensanglanta et perdit tout, même la Grèce.

... podestat ou premier magistra
ville gréco-vénitienne de Nauplie
son père à Athènes pour y négocie
nement quelques conventions de
tives aux échanges d'huile et de
deux ports. La beauté égale, la co
nesse et de patrie, les entretiens lib
mité des conférences, enflammère
amour la régente et le négociateur.
d'autant plus ardente qu'elle avait
temps contenue par la distance d'u
honte d'une mésalliance de l'autre
avec une violence qui rappela dans
thènes les crimes des Atrides.

Palmério avait été marié, encore
lescence, par sa famille. Sa femme v
de ...

nise, empoisonna sa jeune épouse et revint libre offrir son crime accompli comme un titre et un gage d'amour à la duchesse qui l'avait inspiré. Ces noces funèbres se célébrèrent à Athènes avec une ivresse et une hâte qui éveillèrent les soupçons du peuple. Franco les fomenta par ses discours et, bientôt, par des soulèvements dans Athènes.

La régente et son nouvel époux forcèrent Franco à s'exiler de sa patrie. Il alla chercher à Constantinople un vengeur dans Mahomet II. Le sultan, heureux de tous les prétextes qui motivaient l'intervention de ses armes dans les affaires de ces principautés à demi affranchies encore de son joug, ordonna à Omar, fils de Tourakhan, chef de l'armée permanente du Péloponèse, de s'emparer d'Athènes, de détrôner la duchesse et de l'enfermer avec son fils dans les cachots de la citadelle à Mégare.

Palmério, le mari et le complice présumé de la régente, échappa aux fers de Tourakhan et courut, comme Franco, à Constantinople plaider devant Mahomet l'innocence et les droits de sa femme. Mahomet, par les conseils de ses vizirs, feignit d'écouter également les plaintes de Palmério et de marcher pour rétablir la souveraineté légitime. Mais déjà Franco, entré dans Mégare sous les auspices des Ottomans, avait fait égorger la duchesse et son fils.

Le sultan, aussi lettré que guerrie
pas moins d'orgueil et moins d'a
Sylla à l'aspect des monuments d'Ath

« Que de reconnaissance, » s'écri
Parthénon et le temple de Thésée, «
« la religion et l'empire au fils de T
« leur a fait présent de ces dépouill
« Grecs ! »

Il employa plusieurs semaines à la
de ces monuments et à l'embauchag
qui pouvaient transporter à Constant
tolérés par l'islamisme, et surtout l
cette passion récente des fils d'Othma

Pendant son séjour à Athènes, se

logue, Démétrius, souverain tributaire de la moitié de la Morée, offrit au sultan une de ses filles en mariage, pour s'assurer, comme plusieurs de ses aïeux, une parente dans le harem. Mahomet accepta pour épouse cette jeune nièce de Constantin, et l'envoya, avec un cortége digne de son rang, au sérail de Constantinople.

Thomas, second frère de Constantin, s'indigna de la lâcheté de Démétrius, et se retira des villes pour combattre dans les montagnes. Démétrius, honteux de ses concessions au sultan, se ligua avec son frère Thomas pour faire une guerre d'extermination aux Turcs.

Saganos-Pacha, envoyé par le sultan pour étouffer cette insurrection nationale dans la partie indomptée de la Grèce maritime et montagneuse, immola des milliers de patriotes grecs. Les deux princes négocièrent de nouveau avec le sultan. Démétrius se rendit lui-même aux tentes de Mahomet, près de Corinthe, et se livra à sa générosité. Mahomet, poursuivant l'extermination des populations soulevées par Thomas, massacra à Gardika six mille hommes, femmes et enfants, pris d'assaut dans la ville; treize cents soldats grecs furent massacrés sous ses yeux pour avoir violé une capitulation. Bokhalis, commandant de Gardika pour les

par Mahomet, et conduits à Cons
repeupler la ville. Thomas, chassé
tagnes comme un proscrit au milie
s'enfuit pour toujours à Rome, pou
vain la pitié au nom de l'héritier
l'empire d'Orient. Le sultan ne lai
ni un rocher, ni un homme libre su
toire du Péloponèse.

Les Vénitiens, tremblant sur leurs
plorèrent sa magnanimité. Il ordon
Pacha de le délivrer même de ce Fra
qui il avait concédé, en échange d'At
de Thèbes et le territoire de Béotie. Il
venger l'assassinat de la duchesse d'
son fils, égorgés dans le cachot de Még
imitant déjà la perfidie grecque, ensei

ainsi en traits de sang, n'eut plus une protestation vivante dans toute la Grèce. Une protestation muette couva pendant trois siècles et demi dans le cœur des survivants de cette race sans patrie, mais non sans patriotisme, et ressuscita de nos jours le nom de la Grèce.

XIII

Le Danube immobile, la Grèce morte, Constantinople ressuscitée de ses ruines, Scander-Beg assoupi par une habile longanimité des vizirs, le sultan s'arrêta à peine à Andrinople pour y célébrer ses nouvelles conquêtes par des fêtes, et se rendit à Constantinople, pour y presser de nouveaux armements dont nul, excepté Mahmoud, le grand vizir, ne soupçonnait le but. Ce but était l'empire de Trébizonde.

La famille impériale de Comnène avait fondé, deux siècles avant Mahomet II, cette principauté, décorée du nom fastueux d'empire de Trébizonde, sur la rive méridionale du Pont-Euxin, entre le Caucase, l'Arménie et la Perse. Les flots de la mer Noire, les forêts de la Géorgie, les défilés de la Perse, la politique équivoque, les alliances complaisantes avec la famille des sultans, avaient cou-

d'existence. Les Turcs, maîtres m
presqu'île d'Anatolie, qui s'étend d
née à la mer Noire, et qui s'avance
qu'au détroit désormais conquis d
pouvaient laisser à la base même de
au fond de cette presqu'île, une pu
indépendante, qui se liguerait tant
comans de la dynastie du *Mouton bl*
nie, leurs ennemis sur terre; tantôt
et les Vénitiens, leurs ennemis sur
Euxin, avec tous ses rivages, devait
appartenir à ceux qui en possédaie
porte dans le Bosphore et dans Cons

Cette ambition géographique, qu
des causes de l'impatience de Mahom
guer Constantinople, était mainte

s'avançait par les vallées intérieures de l'Asie, jusqu'au pied des montagnes d'Arménie, vers Siwas. Là, en repliant ses troupes sur la gauche, il couperait à la fois Trébizonde de la Perse et de la Géorgie, d'où cette capitale pouvait espérer des secours. Le faible empire de Trébizonde voyait se former cet orage sans pouvoir le conjurer autrement que par de timides négociations.

XIV

Mahmoud, en passant, s'empara sans combat du port de Sinope, autre capitale d'une principauté dans la famille des Isfendiar, dont les alliances matrimoniales avec la famille des sultans de Brousse semblaient garantir la durée. Cette ville du grand Mithridate qui en avait fait une Carthage de la mer Noire, conquise et égorgée par Lucullus, fameuse par la grandeur de ses vaisseaux de commerce, dont quelques-uns égalaient déjà en capacité les navires qui trafiquent entre l'Angleterre et les Indes orientales, par la statue de l'Argonaute Autolycos, par l'idole de son Jupiter Sérapis transporté en Égypte par les Antiochus, et surtout par l'opulence de ses habitants qu'enrichissait la fabrication d'huile et de cordages, ne tenta pas de résister aux désirs de

mouni, riche de ses mines de cui
sa route vers Erzeroum. L'armée
où son chef la conduisait; le grand
l'ayant indiscrètement demandé au
« poil de ma barbe le savait, lui ré[p
« je l'arracherais et je le jetterais a

Son secret couvrait une vengean
cédente le prince turcoman Ouzo[u
de la nombreuse tribu indépenda
blanc, établie dans les riches pâtur[a
ces limitrophes de Trébizonde, avai[t
d'écrire à Mahomet pour lui dem[a
du tribut que l'empereur de Trébiz[o
frère, payait au sultan. Ouzoun-Ha[s
lettre, alléguait insolemment, pou
abandon du tribut de Trébizonde

« Allez en paix, avait répondu Mahomet II aux « ambassadeurs d'Ouzoun-Hassan ; l'année pro- « chaine, j'irai moi-même porter mon présent à « votre maître. »

Les ambassadeurs d'Ouzoun-Hassan n'avaient pas compris la menace cachée sous cette équivoque. Mahomet venait l'accomplir.

XV

Le ravage et l'incendie de ses provinces apprirent soudainement à Hassan le vrai sens des paroles du sultan. Il implora son pardon, et parut, en suppliant, avec sa mère Sara, dans la tente de Mahomet II. Mahomet lui rendit ses États, à condition qu'il romprait toute alliance avec l'empire de Trébizonde, et qu'il l'accompagnerait lui-même avec sa mère, ses enfants et ses guerriers sous les murs de cette capitale.

Se détournant alors subitement de la route de Perse, qu'il avait paru suivre jusque-là, il tourna la tête de son armée vers la mer Noire, et la fit marcher avec la rapidité d'un torrent. Lui-même, pour donner l'exemple de l'ardeur et de la fatigue à ses soldats, marchait souvent à pied au milieu

« ner à tant de fatigues et de p
« sérable ville de Trébizonde? »

Elle espérait, en avilissant le p
détourner le sultan de l'achever.

« Ma mère, » lui répondit le 1
devina l'intention sous l'intérêt
« mère, le sabre de l'islamisı
« mains; c'est au prix de ces fati
« gers que je puis mériter le titr
« combattant pour la foi; si je vei
« jourd'hui ou demain sans empoı
« mérite dans la tombe, comment
« tre devant le prophète et devant

Ainsi Mahomet II, le moins cré
affectait, dans l'intérêt de son a
rance avec les chrétiens, le fanatic

s'élargit en avançant dans la mer ; il fait comparer la ville par les poëtes turcs à un paon qui baigne son cou dans l'onde et qui étale sa queue sur la terre.

Mithridate l'avait fortifiée; Trajan l'avait embellie; Adrien avait donné son nom à un de ses ports; Justinien avait donné le sien à ses aqueducs. Capitale de l'antique Cappadoce, entourée d'une plaine semblable à un jardin, sans autre enceinte que les montagnes et la mer; abondante en froment, en fruits savoureux, en poissons qui nourrissaient son peuple, elle avait tenté la convoitise des Goths; ces barbares, qui ravageaient tout sans rien fonder, avaient massacré ses habitants et nivelé ses murailles. Pendant la décadence de Byzance, les Comnène avaient fait, avec l'aide des croisés, démembreurs de l'empire chrétien des Grecs, un empire de ce débris. Ils le possédaient depuis deux siècles, tantôt en allant chercher leurs épouses dans la famille impériale des Paléologue au palais des Blakernes, tantôt en donnant leurs filles aux sultans de Brousse ou aux princes turcomans du *Mouton blanc* ou du *Mouton noir*, leurs dangereux voisins. C'est ainsi que Sara, mère d'Hassan, était une nièce de l'empereur régnant et une fille du dernier empereur de Trébizonde. Elle venait assister à la destruction du berceau de sa maison.

descendait des montagnes de Tokat et
Mahmoud le grand vizir, qui couvra
Noire, annonça aux timides chrétie
zonde que leur religion, leur indépen
richesses et leurs vies étaient à la merc
rant de Constantinople. Les Génois,
quelques ports dans la Crimée, qui po
les secourir par mer, étaient trop faibl
tiques ou trop intéressés pour dispute
cette succursale de Constantinople, qu
vaient pas osé lui disputer Constant
même. Rien ne pouvait les sauver que
tions. Elles s'ouvrirent sous le canon d
pacha, qui commençait à démolir les
du môle. David sortit lui-même de la vil
ter de son sort et de celui de ses sujets av

blable à celle dont jouissait en ce moment Démétrius Paléologue, pour prix de son abdication du Péloponèse.

Sur la foi de ses promesses, l'empereur David s'embarqua avec une partie de sa maison pour Constantinople. Il offrit au sultan la plus jeune de ses filles, la princesse Anna, pour épouse. Le sultan parut l'agréer, mais la dédaigna pour femme, et la relégua parmi les odalisques de son innombrable harem. Il retint captif le jeune neveu de l'empereur, fils de son frère détrôné par David, et légitime héritier du trône de Trébizonde. Mahomet envoya l'empereur, l'impératrice Hélène et leurs huit fils à Sérès, ville grecque de la Thrace, assignée pour lieu d'exil à cette maison impériale. Un de ces huit fils se fit musulman et entra parmi les pages de Mahomet pour y servir, comme autrefois Scander-Beg, l'usurpateur du trône de ses pères.

XVII

A peine David et sa famille étaient-ils sortis du port de Trébizonde pour voguer vers leur éternel exil, que le sultan, démentant toutes ses promesses, entra en vainqueur irrité dans la ville. Les enfants des principales familles furent incorporés de force

... ...s ... les tambour;
prirent possession des palais, des m
citadelle et des ports.

Ainsi tomba Trébizonde, cette derni
l'empire byzantin, cette courte fondatio
les Génois seuls conservèrent quelq
la mer Noire. Elle devint le lac des Ott
moud ramena la flotte chargée de prise
dépouilles dans la Corne-d'Or. Mahome
qua lui-même pour repasser plus pron
Europe où le rappelait Scander-Beg.
terre resta cantonnée dans les opulente
Trébizonde, de Tokat et de Siwas, pour
marcher en Caramanie ou en Perse, où
déjà les pensées du conquérant.



A peine était-il arrivé dans sa capitale, qu'il fit revenir de leur exil de Sérès et comparaître enchaînés devant lui, l'empereur, sa famille et tous les princes ou princesses de la maison des Comnène qui résidaient dans l'empire.

Le prétexte de cette comparution et de cette violence faite à une famille vaincue et désarmée était une lettre écrite de Trébizonde par Sara, mère d'Hassan, prince du *Mouton blanc*, à son oncle David et à sa tante l'impératrice Hélène. Dans cette lettre innocente de tout crime, excepté de tendresse pour sa maison, Sara invitait l'empereur, l'impératrice et leurs enfants, ses cousins, à venir habiter auprès d'elle à Iénischyr pour y jouir de la douce hospitalité de famille, plus sûre sous la tente des Turcomans que dans le palais de Sérès.

Mahomet II feignit de voir dans cette lettre interceptée une conjuration entre la maison impériale de Trébizonde et Ouzoun-Hassan, pour recouvrer, avec l'assistance des Turcomans, la capitale et l'empire. Ni les désaveux, ni les larmes, ni l'innocence des femmes et des enfants ne l'émurent.

« Choisis entre le Coran ou la mort, dit-il d'une « voix implacable à l'empereur détrôné.

« — Je n'ai point de choix à faire, lui répondit « noblement le captif ; Dieu l'a fait pour moi en me

Il fit signe aux chiaoux de tra
sept fils sous les yeux du père p
constance et pour multiplier son s
de ses sept enfants. David les e
sans faiblesse. Leurs têtes et leur
rent successivement aux pieds (
tomba le dernier sur les corps de

Pour aggraver l'horreur de ce ca
défendit, sous peine de mort, de (
ture aux Comnène massacrés sous
corps furent jetés sur la plage dése
Marmara, entre le château des S
grève de San-Stéfano, où les corb
tours avaient l'habitude d'accourir
cer les chairs des suppliciés.

contre ceux qui enseveliraient son mari et ses fils. Vêtue d'une chemise de toile grossière, seul vêtement qu'on lui eût laissé pour remplacer la pourpre impériale, elle mendia une bêche chez les jardiniers de la colline de San-Stéfano, pour rendre les derniers honneurs de la terre à son époux et à ses enfants. Cette bêche à la main, creusant avec effort huit fosses dans le sable de la plage, on la vit de loin, pendant tout un jour, défendre avec le manche de son outil ses chers cadavres contre les ongles et le bec des oiseaux carnassiers, ensevelir, recouvrir de terre toute sa famille, et s'asseoir sur la dernière tombe, celle de l'empereur, son mari, pour attendre elle-même la mort. Son cœur éclata en effet après ce pieux devoir accompli, et elle mourut lentement sur ses morts.

Sa fille Anna survécut seule dans le sérail, esclave et non femme de Mahomet. Son rang la fit demander pour épouse à Saganos-Beg, gouverneur de la Thessalie. Elle était alors chrétienne. Devenue veuve de Saganos, la princesse de Trébizonde se fit musulmane pour épouser un des fils d'Évrénos-Beg, charmé de sa beauté.

Telle fut la fin de cette famille impériale de Trébizonde, les uns dans la mort, les autres dans l'esclavage : jeu sanglant des vicissitudes de la for-

Le sultan, pour tenir en hale
ses troupes, se jeta soudainement
un wayvode insensé de cruauté, (
Satan), faisait subir aux prisonni
levait sur les frontières des tort
peuple redevenu sauvage sous s

Aidé par Mahomet dans l'usur
veraineté de Valachie, Drakul ava
mille de ses sujets attachés à l
Pour prix de cette assistance, il
année au sultan un tribut de c
gens choisis à la force et à la bea
des robustes Valaques.

Non content d'avoir négligé le
tribut, Drakul exerçait sur les Tu

sel et léchés par des chèvres pour que la langue de ces animaux rendît leur douleur plus aiguë; un jour, il convia tous les mendiants de ses États à un festin, et après les avoir enivrés de vin, il fit mettre le feu à l'édifice et les étouffa dans les flammes comme une vermine de la terre. Il coupait les seins à des nourrices et appliquait sur le sang de leurs blessures la bouche de leurs nourrissons; il inventa des vases énormes dans lesquels il faisait bouillir des hommes à petit feu. Il empala une fois un moine à cheval sur l'âne qu'il montait. Il fendit le ventre d'une de ses maîtresses qui croyait porter dans ses flancs un fruit de son amour. Quatre cents jeunes Hongrois, envoyés pour étudier la langue en Valachie, six cents marchands allemands venus à une foire de ses États, cinq cents seigneurs valaques, fûrent empalés, brûlés, torturés en un jour. Ce monstre avait la démence et la volupté de la douleur. La lâcheté de son peuple souffrait tout. Ils l'appelaient le bourreau; les Turcs ne le connaissaient que sous le nom de Wlad, l'empaleur.

Mahomet II avait à sa cour un page favori, frère de ce monstre, et le destinait à occuper le trône de son frère. Il envoya à Drakul Hamza-Pacha et Younis-Beg pour le convier à une conférence pendant laquelle ses soldats, apostés, s'empareraient du way-

Une flotte de cent galères, el
commandées par le sultan lui-n
Danube jusqu'à Widdin, et déba
mane en Valachie.

Drakul chassa les femmes et
peuple dans les forêts inaccessi
turque, surprit lui-même la nuit
met par une charge de cavaliers
et pénétra jusqu'à la tente impé
ses cavaliers se faisaient jour ver
une mêlée de chevaux et de ch
les janissaires, éveillés en sursau
eurent le temps de courir aux a
leur maître. Les ténèbres couvri
Drakul.

Mahomet ... le ...

« Il est impossible, s'écria le sultan à ce specta-
« cle, de chasser de son pays un homme qui a pu y
« faire impunément de tels crimes. »

Cependant il parvint à couronner, à la place de ce Néron sauvage, le jeune frère de Drakul, son favori. Ce favori régna en paix quelques années. Drakul, réfugié en Hongrie chez le fils d'Huniade, y fut d'abord renfermé dans une tour; délivré ensuite, il reparut en Valachie avec une poignée de bourreaux ses partisans, recouvra sa principauté par la terreur qui fascine les lâches, et fut enfin assassiné par un de ses esclaves. On porta sa tête aux Turcs qui la promenèrent dans les villes de la Valachie, comme leur titre authentique à la possession du pays.

XXI

A son retour de Valachie, Mahomet II, résolu d'enlever l'île de Lesbos ou Mitylène à la famille génoise des Gatélusio, qui la tenait des Paléologue, franchit la Propontide et rassembla une armée à Brousse. Le grand vizir Mahmoud dirigea la flotte sous les falaises de l'île pendant que Mahomet II lui-même conduisait l'armée de terre par les gorges du mont Ida, à Adramite, ville grecque du con-

... qui avait ...
pour usurper la souveraineté d
bardement de quelques jours en
les débris de ses bastions. Nico
suites d'un assaut, sortit de la
terner aux pieds du sultan. ...
donna ainsi qu'à son neveu Luci
oncle dans l'assassinat de leur f
cle. Il fit scier en deux les trois
port de Lesbos, qui infestaient l'.
tants de l'île, divisés en trois c
les riches, envoyés à Constantino
pler, les bourgeois, donnés en ré
nissaires, les pauvres, laissés d
cultiver. Une veuve d'Alexis Co
dernier empereur de Trébizonde,
célèbrent comme la plus belle ...

les pages de Nicolas Gatélusio, fut reconnu par les eunuques. L'asile donné à cet enfant fut le crime de Gatélusio. Dépouillé de l'amnistie qui le couvrait, enchaîné, jeté dans les cachots de Lesbos avec son neveu Lucio, ils furent, l'un et l'autre, condamnés à mort. Leur abjuration les sauva; devenus musulmans, on leur laissa quelques jours de vie et d'honneurs apparents. On les trouva étranglés peu de temps après dans leur demeure.

Ainsi tomba la plus célèbre et la plus poétique des îles de l'Archipel, qui ferme, d'un côté, d'orangers, de vignes, de pins, de rades et de villes, le golfe de Smyrne, patrie de Sapho, d'Alcée, de Terpandre et d'Arion; théâtre des leçons d'Épicure et d'Aristote, alliée de Sparte, champ de bataille navale de Thrasybule, première scène des exploits de César, relâche momentanée de Pompée en allant mourir en Égypte; sans cesse convoitée, sans cesse ravagée par les ambitieux de son site, de son sol, de son ciel, et ressortant éternellement de ses ruines par la fécondité d'une végétation qui fait de ses deux revers, exposés à deux soleils et baignés par deux mers, l'espalier pittoresque de l'Archipel.

... ..., qui lui présageait ...
rentra en Europe, prit avec l...
nople, forte de cent vingt mill...
mille janissaires, et marcha co...
fédérée avec Venise, dont il v...
puissance du continent de l'Adr...
jadis démembrée de l'empire ...
vons, race guerrière et à demi ...
une campagne son indépendan...

Mahmoud-Pacha avait juré la ...
roi des Bosniaques et à sa famil...
les recevant dans son camp, ann...
son vizir. Il les fit enchaîner, tra...
juger avec les formalités, dérisoi...
tiens, de la loi musulmane. Un vi...
qu'il menait avec lui dans ses ca...
soudre ...

scheik, juge et bourreau, tira son sabre, et fit rouler leurs têtes aux pieds du sultan.

Trente mille Bosniaques, race indifférente à la religion comme les Albanais, furent recrutés pour l'armée ottomane et incorporés dans les janissaires. La Bosnie redevint province de Constantinople.

XXIII

Mais Venise, dépouillée ainsi de son boulevard sur le continent de l'Adriatique, était vulnérable encore dans ses rades, dans ses îles, et surtout dans cette île presque continentale de Samothrace ou de Négrepont, qui la consolait de la perte de la Bosnie, et qui lui donnait un empire au cœur de l'empire turc. Venise sentit le péril, et son sénat résolut de le prévenir par l'insurrection du Péloponèse mal asservi encore aux Ottomans. Louis Lorédâno, nommé généralissime de la mer, et Bertholdo, de la maison princière d'Est, nommé généralissime de l'armée de terre, débarquèrent dans les rades du Péloponèse, insurgèrent Sparte, Ténare, l'Arcadie, Nauplie, Argos, relevèrent la muraille qui coupait l'isthme de Corinthe, y construisirent trente tours, et décorèrent cette fortification rebâtie de ses débris d'une plate-forme, sur laquelle ils dressèrent



un autel où ils firent célébrer le sacrifice divin.

Omar-Pacha, accouru avec dix mille hommes pour forcer cette enceinte, fut blessé à la tête en la reconnaissant. Les officiers qui l'entouraient furent tués par les boulets des Vénitiens. Le grand vizir le suivait avec quatre-vingt mille azabs. L'isthme abandonné leur livra passage. Les Turcs refoulèrent partout les Vénitiens, et envoyèrent vingt mille hommes ravager leurs propres provinces.

Leur flotte, plus heureuse, reconquit plusieurs îles sur les Ottomans. Lorédâno osa même franchir les Dardanelles sous le canon des forts, et insulta Gallipoli. Il renforça de galères, de murailles, d'artillerie et de troupes l'île inexpugnable de Négrepont.

Mahomet II fut distrait quelque temps de Négrepont et de Rhodes par la mort du dernier des Caraman-Oghli, Ibrahim, souverain de la Caramanie. Le vieux Ibrahim laissait sept fils; six de ces fils étaient nés de la tante de Mahomet II, donnée en mariage à Ibrahim par Amurat II, son prédécesseur. Un seul, Ishak, était fils d'une esclave, mais il était le plus cher à son père, qui l'avait déclaré son héritier. Les six fils déshérités avaient assiégé leur père et son favori Ishak dans un de ses châteaux de Caramanie. Le père mort pendant ce siége parricide, Ishak et ses compétiteurs s'é-

taient tour à tour alliés avec les Vénitiens, avec Ouzoun-Hassan, appelé quelquefois *Ussum-Cassan*, le sultan des Turcomans du Mouton blanc, pour s'assurer l'appui d'auxiliaires étrangers dans leur querelle domestique. Ishak et Pir-Ahmed, l'aîné des fils de la sultane, envoyaient l'un et l'autre briguer la reconnaissance de leurs droits à la couronne par Mahomet II.

Mahomet, sourd à leurs déclarations, réclama la Caramanie tout entière à titre de successeur des empereurs de Constantinople, dont la Caramanie était, avant l'invasion des Turcs, une province. Il marcha en Caramanie avec le grand vizir et l'armée. Koniah et Larenda, les deux capitales, s'ouvrirent devant le conquérant.

Le grand vizir Mahmoud traversa le Taurus avec les azabs, poursuivant, enchaînant, proscrivant ou immolant, jusque dans les gorges des montagnes, les descendants de la famille des Caraman-Oghli qui pouvaient revendiquer des droits sur leur ancien empire. A son retour à Koniah, le grand vizir trouva cependant le sultan prévenu contre la prétendue mollesse de son âme. Un Grec renégat, Mohammed-Pacha, qui aspirait au rang de grand vizir, desservait Mahmoud dans l'esprit de leur maître commun. Mohammed-Pacha fut chargé d'achever

qui avait voulu, disait-il, sauver
man. comme il avait tenté de s
royale des Bosniaques. Selon l'
despotes tartares, qui avertisse
leurs vizirs de leur mécontentem
position en leur donnant un prés
prochaine, Mahomet avertit Mah
frapper.

Un jour que l'armée était en
venir de Koniah à Brousse, et q
les tentes pour la halte du soir, l
à quelques Tschaouschs de sa gar
les cordes extérieures qui soutenai
tral de la tente de Mahmoud con
cordes coupées, le pilier s'inclin
s'affaissèrent sur le grand vizir

deux flancs du Taurus, depuis Tarse jusqu'au cap de Macri, en face de Rhodes, fut pour jamais annexé à l'empire ottoman. Ishak-Beg s'enfuit à la cour de Perse. Le troisième des fils de Mahomet II, le jeune et courageux Mustafa, fut laissé par son père à Koniah pour gouverner la Caramanie. Cette capitale, citée par Pline parmi les plus illustres villes d'Asie (*celeberrima*), étale encore dans ses ruines, dans ses aqueducs, dans ses mosquées et dans ses sculptures, les vestiges du grand Alaeddin, le Seldjoukide, son fondateur après Persée.

XXIV

Cependant le héros perfide et téméraire de l'Albanie, Scander-Beg, las d'une paix que ses compatriotes turbulents lui reprochaient comme une honte, profita, comme la première fois, de la guerre qui retenait le sultan en Asie pour fondre sur la Macédoine. Un évêque albanais, Pierre Angelo, vendu aux Vénitiens et au pape et principal conseiller de Scander-Beg, lui donna l'absolution de toute parole jurée et trompée avec les infidèles. Le chapeau de cardinal, envoyé par le pape à cet évêque de Dyrrachium, récompensa cette doctrine. Mahomet, qui désirait en ce moment la conti-



nuation de la trêve, soit par crainte du génie de Scander-Beg, soit par espérance de sa mort naturelle qui délivrerait l'empire de ce dangereux agitateur, lui écrivit une lettre amicale dans laquelle il le conjurait de ne pas troubler l'harmonie et de continuer la trêve. Scander-Beg répondit à cette invitation à la concorde en concentrant vingt mille Albanais impatients de gloire et de pillage à Achrida, sur le Drymon, au bord d'un de ces lacs qui emplissent de leurs vagues un des principaux bassins de ces montagnes et qui ne permettent pour champ de bataille aux armées d'invasion que les flancs abrupts de leurs bords où le petit nombre est égal au grand. Gentius, roi de l'Illyrie, avait choisi ce même site pour attendre les Romains. Les lieux inspirent les hommes.

Schérémet-Beg et un général albanais nommé Balaban, envoyés successivement par Mahomet II pour combattre Scander-Beg dans cet amphithéâtre naturel, y laissèrent leurs deux armées. Balaban était lui-même un esclave albanais devenu musulman, incorporé à cause de sa stature gigantesque et de son courage de lion parmi les janissaires, élevé au rang de pacha pour avoir monté le premier sur la brèche de la porte Saint-Romain au siége de Constantinople, et pour y être remonté après en

avoir été précipité par Constantin sur des monceaux de cadavres. Balaban connaissait les sites et le génie des Albanais, ses compatriotes. Nul n'était plus propre à balancer Scander-Beg. Sa première défaite ne l'étonna pas ; il revint à la tête de trente mille guerriers attaquer le héros et sa poignée d'hommes dans les hauteurs de la Dibra, faîte montueux de l'Albanie supérieure. Ni les parlementaires, ni les promesses, ni la présence de Balaban-Pacha au nom du sultan, ne purent fléchir l'obstination de Scander-Beg à la guerre.

Son peuple le regardait, se défiant de lui à l'instigation de son neveu Hamza et de son propre lieutenant Mosès. Tout lui commandait de vaincre ou de mourir. Son ascendant sur l'Albanie était à ce prix. Il combattit en désespéré : trois chevaux succombèrent sous lui, les jarrets coupés par le glaive des janissaires ; son sabre tomba de sa main à moitié séparée du bras ; mais les Turcs, éblouis de sa valeur et convaincus par des traditions populaires qu'il était invulnérable ou invincible, abandonnèrent le champ de bataille, précipités avec Balaban lui-même de ces remparts dans les plaines de la haute Bulgarie.

Balaban remonta une troisième fois avec une armée refaite et aborda Scander-Beg sur les hau-



teurs, pendant qu'un autre Albanais, Yacoub-Pacha, comme lui au service du sultan, le cernait par les défilés de la Dibra. Scander-Beg les attaqua séparément l'un et l'autre avant qu'ils eussent pu se joindre. L'intrépidité de Balaban, descendu de son cheval pour combattre lui-même à la tête des janissaires, échoua contre le bras de Scander-Beg. Le prince d'Albanie nagea dans le sang des Turcs; leurs dépouilles rassasièrent ses soldats.

Pendant qu'ils se partageaient les esclaves, les chevaux, les tentes, Mamiza, princesse, sœur et confidente de Scander-Beg, lui envoyait par un messager la nouvelle de l'entrée d'Yacoub-Pacha dans la ville importante de Bérat, au cœur de la basse Albanie. Scander-Beg y vola pendant la nuit; Yacoub-Pacha, à son approche, sort de Bérat avec seize mille hommes et se range en bataille sur des mamelons fortifiés dans la plaine de l'Argilata.

Scander-Beg ne mesure ni les positions ni le nombre; il ne donne à ses soldats d'autres ordres que son exemple, d'autre tactique que le combat corps à corps. Il fend du choc de son cheval bardé de mailles d'acier les rangs épais des janissaires, cherche Yacoub-Pacha dans la mêlée, lui traverse la poitrine du fer de sa lance, l'abat aux pieds de son cheval, lui tranche la tête, et, s'élevant sur ses

étriers, montre de loin aux janissaires la tête ceinte du turban blanc de leur général.

A cet aspect, tout fuit, meurt ou se rend dans l'armée d'Yacoub. Quatre mille morts, dix mille prisonniers, quelques milliers de fugitifs font évanouir la cinquième expédition de Mahomet. Le cri de la nation sauvée élève de nouveau jusqu'à l'enthousiasme le nom de Scander-Beg chez les Albanais. Le peuple lui fait un triomphe de son entrée à Croïa : la terre qu'il a délivrée semble appartenir pour jamais à sa race.

Mais, pendant qu'il triomphe des Turcs et qu'il reconquiert la passion du peuple par ses exploits, l'envie, l'ingratitude et la trahison assiégent son cœur et minent sa fortune dans le sein de sa propre famille.

XXV

Hamza, neveu de Scander-Beg, le compagnon de sa désertion de la cour d'Amurat II, et l'émule des grandes actions de son oncle pendant la longue lutte qu'ils soutenaient ensemble contre deux sultans, avait eu jusque-là pour son bienfaiteur les sentiments d'un fils pour un père. L'ambition paraît avoir corrompu cette tendresse filiale dans

le cœur d'Hamza. Il s'était flatté que l'adoption de Scander-Beg et l'éclat de ses propres services lui assureraient, soit sous le titre de prince, soit sous celui de roi, le premier rang en Albanie après la mort de son oncle. Mais Scander-Beg avait d'autres sœurs, et entre autres sa sœur bien-aimée, la célèbre *Mamiza*, dont les enfants avaient des droits égaux à son héritage. Les dissensions pour l'empire qui s'élèveraient après lui dans sa famille pouvaient déchirer de nouveau l'Albanie. La politique, l'ambition pour ses propres fils et l'amour le décidèrent à épouser la fille d'un des chefs les plus populaires de la région des montagnes. Il en eut un fils, l'héritier de son nom, l'espoir de sa patrie, la perpétuité de sa race.

De ce jour, Hamza, secrètement ligué par la jalousie avec ses cousins, fils comme lui des sœurs du héros, commença à murmurer contre la tyrannie d'un despote qui oubliait les services, et qui n'employait sa gloire que pour perpétuer la servitude. Chez un peuple où chaque Albanais porte son indépendance dans sa main avec son arme, où l'autorité n'est que l'enthousiasme momentané pour un chef aussi facilement abandonné que choisi, les factions sont permanentes comme l'anarchie. L'Albanais, né pour les aventures, le combat, le pillage,

n'a aucune des vertus qui consolident un peuple par son gouvernement. Son caprice est sa loi; il peut se dévouer, jamais obéir. De plus, étranger à cette bonne foi pastorale qui est la vertu des peuples nomades de l'Asie, et surtout des Turcs, la défection et la perfidie sont tellement des habitudes dans ses mœurs, que ce peuple admire les traîtres presque autant que les héros.

Scander-Beg, qui avait commencé lui-même sa fortune par la défection, la trahison et le meurtre, ces vertus féroces de l'Albanie, ne devait pas tarder à subir lui-même ces infidélités du caractère de son peuple.

Hamza, qui du murmure était passé à la trahison, avait entraîné dans son parti Mosès, le gouverneur de Croïa, jusque-là le plus incorruptible et le plus renommé des lieutenants de Scander-Beg. Hamza et Mosès, non contents d'agiter l'Albanie par les factions sourdes et par les rivalités intestines, commencèrent à écouter les agents secrets de Mahomet II, qui leur promettait, pour prix de leur défection, l'investiture des plus belles provinces de leur patrie. On assure même qu'un Grec d'Andrinople, instrument de la vengeance de Mahomet, introduit par eux dans Croïa, devait délivrer, par un empoisonnement, le sultan du plus redouté de ses enne-

mis. Prêts à être convaincus de ces sourdes intelligences avec la cour d'Andrinople, Hamza prévint l'explosion et la punition de son crime par la fuite; Mosès, moins coupable ou moins soupçonné, resta en Albanie pour s'entendre avec Hamza et pour préparer des revers à Scander-Beg.

XXVI

Le sultan reçut Hamza à Andrinople comme on reçoit les transfuges utiles, avec libéralité et mépris. Jugeant qu'une ingratitude aussi impardonnable ne laissait point de retour possible au neveu de Scander-Beg, il lui confia une armée de trente mille Turcs, que les manœuvres et la défection de Mosès grossirent de quinze mille Albanais, embauchés par lui parmi les mécontents de la haute Albanie. Cette armée, jointe à celle de quatre-vingt mille hommes que Balaban-Pacha ramenait pour la quatrième fois dans le bassin de Croïa, porta à cent dix mille combattants les forces combinées de Mahomet II contre cette capitale.

Scander-Beg, entouré d'ennemis dans la plaine et de traîtres dans la ville, n'y attendit pas la jonction des deux armées. Il courut lui-même, de montagne en montagne et de tribu en tribu, évoquer

dans le cœur des paysans albanais la passion de la patrie, les souvenirs de la gloire, le vieil attachement à son nom; soixante mille montagnards se levèrent à sa voix, redescendirent avec lui sur la plaine de Croïa, et, coupant en deux leurs ennemis, combattirent en un seul jour, mais séparément, l'armée de Hamza et l'armée de Balaban-Pacha.

Avant que le soleil fût au milieu de sa carrière sur la plaine étroite de Croïa, l'armée de Hamza et de Mosès, ébranlée par la présence et par le nom de Scander-Beg, s'était dispersée dans les gorges et dans les forêts. Hamza et Mosès, abandonnés de leurs complices, étaient tombés sans combattre dans les mains des Albanais patriotes, et conduits enchaînés aux pieds du héros qu'ils avaient trahi. Scander-Beg, soit humanité, soit politique, fit délier de leurs chaînes son neveu et son ancien ami, et ordonna à ses officiers de les conduire captifs dans Croïa.

XXVII

Un changement rapide de manœuvre présenta de front les soixante mille Albanais à l'armée de Balaban-Pacha, qui s'ébranlait trop tard pour secourir Hamza. La victoire du matin et les gardes de Scan-

... religion et de la
saires seuls semblaient résol
de revers par la victoire ou p.

Balaban, lançant son cheva
murs, haranguait de loin le
décider à abandonner leur tyra
tirée des remparts par un hab
lui coupa la parole en l'atteigi
pacha, tournant machinalemen
cheval vers son camp, fut rapp
mal jusqu'à sa tente, où son cac
devant ses soldats.

Cette chute fut la déroute de
chef, cernée du côté des gorges d
retraite, par les paysans de Scand
par la garnison de Croïa, il n'é
vingt mille Turcs que quel...

XXVIII

La victoire, la patrie, la justice, lui demandaient le sang des traîtres qui avaient conjuré sa mort et conduit les Turcs au cœur de leur pays. Hamza et Mosès s'attendaient à la mort. Scander-Beg les fit comparaître devant lui à son retour à Croïa ; Hamza, versant des larmes, se prosterna à ses pieds et implora la vie.

« Je vous ai élevé et aimé comme mon fils, lui dit « Scander-Beg attendri ; je ne me souillerai pas de « votre sang ; recevez une seconde fois de moi la « vie et la liberté ; si le repentir me rend votre ten- « dresse, expiez votre trahison par de nouveaux « services à notre patrie ; si vous devez me trahir « encore, retournez chez les Turcs pour leur ap- « prendre que Scander-Beg ne craint pas un en- « nemi de plus. »

Mosès reçut également des reproches tendres pour toute peine de sa perfidie. Scander-Beg lui rendit un commandement dans ses troupes.

Hamza, ému, voua sincèrement son sang à son oncle : « Mais, lui dit-il, ma femme et mes enfants « sont en otages à Andrinople, dans le sérail du

« sultan. Si Mahomet apprend que vous m'avez
« rendu la liberté, il croira que j'ai été volontaire-
« ment vaincu par vous à la tête des troupes qu'il
« m'avait confiées pour vous combattre. Ma femme
« et mes enfants expieraient par leur supplice la
« trahison qui me sera imputée par nos ennemis.
« Faites-moi reconduire dans mon cachot chargé
« de ces chaînes; gardez-moi quelques jours
« comme un captif réservé à la peine; qu'une
« main secrète m'ouvre ensuite ma prison, et que
« je paraisse m'être échappé une nuit en escala-
« dant les remparts pour chercher un refuge contre
« votre colère à la cour de Mahomet; le sultan
« alors verra en moi un allié malheureux, mais
« fidèle, me rendra ma femme et mes fils, me con-
« fiera ses plans contre vous, et, quand j'aurai re-
« conquis sa confiance, dérobé ses secrets, assuré
« la fuite de ma famille, je reviendrai moi-même
« trahir pour ma patrie l'ennemi des Albanais. »

Scander-Beg, habitué à ces ruses de ses barbares compatriotes, consentit au désir de son neveu. Hamza s'enfuit, de connivence avec son oncle, à Constantinople, et reconquit en apparence les faveurs de Mahomet; mais il y mourut par le poison peu de mois après, laissant sa femme et ses fils entre les mains des Turcs. Mahomet, informé par

ses espions de la ruse, prévint la trahison par le supplice.

XXIX

Les revers, la mort de tant de généraux, et tant d'armées dévorées sans gloire par l'obstination d'un seul homme, jetèrent Mahomet II dans une impatience maladive semblable à celle qui lui avait causé les insomnies de Constantinople. Ses vizirs craignirent pour sa vie ou pour leurs têtes. Le sultan, au retour du printemps, rentra lui-même par toutes les issues en Albanie à la tête de deux cent cinquante mille hommes. Des ingénieurs européens, des artilleurs hongrois, des mineurs arméniens, des canons de siége pareils de calibre à ceux qui avaient pulvérisé les tours de Byzance, marchaient avec lui. Ni remparts ni rochers ne pouvaient désormais abriter l'indépendance de l'Albanie. Elle fut conquise lentement, rocher par rocher, citadelle par citadelle, sans pouvoir être jamais possédée.

Scander-Beg, sorti de Croïa avec une poignée de patriotes, harcela sur les flancs les armées ottomanes, disputant ce qu'elles attaquaient, recouvrant ce qu'elles avaient conquis. Le roi d'Albanie était redevenu le chef de brigands; mais ces brigands



étaient des héros. Ses nombreux exploits, chantés dans les épopées populaires de ces montagnes, se perdent dans la nuit des fables.

Mahomet traversa et retraversa en tous sens l'Albanie, depuis la mer de Durazzo jusqu'aux cimes de la Bulgarie, ne laissant de libres que les glaces, les forêts et les précipices où Scander-Beg et ses derniers défenseurs épiaient le reflux de l'armée ottomane pour relever une patrie sur ses pas.

Mahomet II, après avoir tout subjugué, retira ses troupes de l'Albanie, l'abandonnant à elle-même pour éviter des désastres nouveaux à ses garnisons. Il se borna à établir un cordon permanent de soixante mille fantassins autour de ces provinces sous deux généraux chargés de les surveiller et de les contenir.

XXX

A peine avait-il replié ses armées que Scander-Beg, sortant de ses retraites, reparut dans toutes les villes et dans tous les villages, convoquant tous les chefs à une ligue générale dont l'assemblée devait se réunir à Lyssus, ville maritime sur les frontières de l'Albanie. Il y avait abrité lui-même sa femme et son fils encore enfant.

Les princes, chefs et généraux de toutes les Albanies, s'y rendirent à sa voix pour y concerter l'insurrection et l'indépendance générale de leur patrie. Venise, Gènes, le pape, le roi de Naples, le roi de Hongrie, le duc de Bourgogne, les couvraient de leur alliance et de leurs subsides.

Scander-Beg était pour l'Occident le dernier champion du christianisme contre l'invasion de l'islam. Les rochers de l'Illyrie remplaçaient désormais pour eux les remparts de Constantinople. L'assemblée s'ouvrit dans la plus vaste église de Lyssus ou Alessio. Le discours de Scander-Beg à ses confédérés, rapporté par des témoins vénitiens de cette représentation nationale, rappelle les harangues des héros d'Homère. Le guerrier de l'Albanie en était en même temps, comme aux jours antiques de l'Épire, l'orateur et le poëte. Il y a dans cette harangue, longue et confuse comme les entretiens sans art d'un chef de tribu avec ses compagnons, des accents qui résonnent de l'âme à l'âme et que l'éloquence héroïque trouve seule dans l'autorité du sang versé en commun pour la patrie.

« Il y a aujourd'hui vingt-trois ans, mes compa-
« gnons, dit Scander-Beg, que j'échappai par mon
« audace et par mon poignard à la captivité de cet
« Amurat qui m'avait dérobé à mon père, et que



« je rentrai au pays de mes ancêtres; la Providence « m'a toujours depuis bien protégé ainsi que mon « épée, et jamais je n'ai été blessé dans tant de « combats sans avoir rapporté et jeté à vos pieds « la tête du Turc qui m'avait frappé ou de son sabre « ou de sa flèche.

« Maintenant j'ai soixante-trois ans, je vais incli- « ner vers la vieillesse, je suis criblé de blessures « et atteint de maladies par les longues fatigues « d'une guerre sans trêve. Il ne faut pas se plain- « dre, c'est la loi des hommes; ce qui est nécessité « de la nature n'est jamais un mal; mais, pendant « que j'ai encore force et clarté dans mon esprit, « j'ai voulu parler pour vous recommander après « mon trépas l'union, la concorde et la constance, « qui peuvent seuls avec Dieu assurer la victoire et « le bonheur de la patrie.

« J'ai mon fils, amis et confédérés, que je vous re- « commande. Ses ans encore infirmes et tendres, et « pour ainsi dire bégayants, ne sont capables par « eux-mêmes de se défendre contre les agressions « et calamités que les Turcs lui prépareront quand « il n'aura plus son père. De mon vivant, je n'ai « eu ni repos ni loisir, ni lieu ni heures fixes pour « manger ou dormir; les nuits et les jours ont été « uns pour moi; j'ai loyalement partagé toutes les

« dépouilles avec vous, qui avez partagé tous mes « dangers, labeurs et combats; or, mes amis, je « meurs, je vous laisse, je m'en vais; prenez mon « fils Jean à ma place, lequel, pour image et res- « semblance de son père, je vous offre pour mon « vicaire et lieutenant. »

A ces mots, l'évêque, prenant l'enfant des bras de la princesse sa mère éplorée, le mena par la main au milieu des guerriers de Scander-Beg, devant la chaire. Scander-Beg alors, s'adressant d'une voix à la fois paternelle et solennelle à l'enfant :

« Mon fils Jean, lui dit-il, tu vois que je meurs « et que je te laisse petit enfant et *tendrelet*. Si tu « es ligué, je te laisse un royaume certainement « stable et ferme; si tu ne l'es pas, faible et divisé. « Mais prends bien garde que si tu prends trop « jeune le commandement de ces États, où tu seras « sans cesse harcelé par le tyran Mahomet II, il ac- « cablera ta faiblesse; c'est pourquoi, dès que tu « auras fermé mes yeux, va te réfugier avec ta mère « en Calabre et dans les villes des princes chrétiens, « et surtout chez le noble sénat vénitien, qui te ré- « tablira en ton royaume dès que tu seras en ado- « lescence. »

Puis, après de longs et sages conseils sur la guerre

« amis et fidèles ici présents. »

XXXI

A cette péroraison de son disc
pénétrant de la ville dans l'églis
les Turcs, au nombre de quin
chaient de Lyssus et avaient sac
voisine de Scutari d'Illyrie : « So
« gnons, s'écria Scander-Beg, mal
« vais m'armer, et je serai bientô
On le revêtit, en effet, de ses ar
sur son cheval, et il sortit dans l
une poignée de cavaliers alban
l'aspect de Scander-Beg, dont ils
armes et le cheval

dans l'église de Lyssus. Il y reposa comme le corps du saint protecteur de l'Albanie, jusqu'au jour où, Mahomet II ayant conquis Lyssus sur les Vénitiens, les Turcs, chez qui la mort avait éteint la crainte et conservé l'admiration, cherchèrent sa tombe, ouvrirent son cercueil et adorèrent presque, *mort et dissoult*, disent les chroniques vénitiennes, celui qu'ils regardaient vivant comme le fléau de leurs armées : « Ses os, disputés entre eux à la tombe, « et enchâssés comme des reliques dans l'or et l'ar-« gent, devinrent pour les janissaires des talismans « d'héroïsme qu'ils portèrent sur leur poitrine, « dans leurs campagnes, comme des inspirations « surnaturelles de courage et des gages de victoire « et d'invulnérabilité. »

XXXII

La force de son bras égalait l'intrépidité de son âme. Les Albanais et les Turcs le comparaient à Hercule et à Persée. Son arme habituelle, dont il avait appris le maniement dans les combats corps à corps contre les chevaliers persans, pendant qu'il servait dans le camp des Turcs, était le sabre recourbé de Damas. La lame du sien dépassait les proportions ordinaires. Ce sabre était devenu si célèbre depuis

tan. Mahomet, l'ayant fait éprou
ses plus robustes guerriers sur
brassards, ne vit rien de mir.
arme, et la renvoya à Scander-B

« Le miracle n'est pas dans la
der-Beg à celui qui la lui rappo
le bras. »

Sa veuve et son fils errèrent, ap
les cours d'Italie, et survécurent
l'Albanie. Ces provinces, dont S
personnifié en lui jusqu'au prodi
triotisme, le génie aventureux,
naturelle, le brigandage habituel
restèrent mal annexées tantôt
tantôt aux chrétiens ; patrie des ave
les religions et de toutes les cau

l'empire. Leur indépendance, courte et sublime comme un météore, n'avait été, comme leur caractère, qu'une aventure héroïque de leur nationalité. L'héroïsme fait un prodige, la vertu seule fait un peuple.

XXXIII

Libre du côté de l'Albanie, irrité contre les Vénitiens, qui avaient fomenté la guerre de Scander-Beg, Mahomet II se jeta avec toutes ses forces sur la presqu'île de Négrepont, leur plus riche possession et leur plus inexpugnable forteresse dans le fond de la Méditerranée.

Négrepont était l'ancienne Eubée des Grecs; moitié continentale, moitié insulaire, son site, ses ports, son étendue, sa fertilité, ses mines de fer, sa capitale, Chalcis, ses monuments, ses temples, son illustration poétique par les vers d'Homère, sa gloire historique par la première bataille navale de Thémistocle contre les Perses près d'Artemisium; les longues rivalités de Sparte, d'Athènes, de la Macédoine, pour se la disputer; son commerce qui enrichissait Venise; son pont fortifié de tours qui lui ouvrait ou lui fermait à volonté l'entrée du continent; enfin, les flottes et les troupes que Venise y entretenait au

on l'a vu, après la guerre de Can
rappelé par Mahomet II au rang de
de grand amiral de ses flottes. Il
cent cinquante grands navires ver
pendant que Mahomet lui-même s'a
avec cent mille hommes, et cam
promontoire qui avait porté les te
face de l'isthme fortifié qui nou
d'Eubée.

La flotte de Venise, intimidée p
fois par l'innombrable flotte de M
resta honteusement à l'ancre, loi
bataille, sous les batteries de l'île d
le golfe d'Athènes. Le tombeau de T
l'amiral vénitien Canale pouvait co
de son vaisseau, ne lui inspira pa

auxiliaires, s'y défendit pour la gloire plus que pour le salut. Trois assauts en dix-sept jours de siége précipitèrent vainement vingt mille Turcs dans la mer ou dans les fossés ; un traître, corrompu par l'or de Mahomet, Thomaso Schiavo di Lebano, commandant de l'artillerie des Vénitiens, lui vendit la place. Erizzo, qui éventa trop tard la perfidie, fit étrangler le traître, et fit suspendre son cadavre à la fenêtre de son palais pour épouvanter ses complices.

Un quatrième assaut, dans lequel les femmes mêmes combattaient sur les brèches, laissa quinze mille cadavres ottomans sous les boulets ou sous les rochers précipités du haut des remparts. Le cinquième emporta la ville, et ne laissa à Erizzo d'autre asile que la citadelle. Encombré d'une population affamée, il y capitula à des conditions de salut et d'honneur pour ses soldats et pour le peuple. Mahomet promit tout et éluda tout. Le massacre acquitta sa promesse. Erizzo fut scié en deux, les Vénitiens empalés, écartelés, lapidés sur les ruines de leurs bastions; les Grecs épargnés comme sujets du sultan et emmenés en esclavage à Constantinople.

La fille unique d'Erizzo, Vénitienne digne du harem de Mahomet, fut amenée en hommage au

Le capitan-pacha Mahmoud pa
par cette campagne l'estime de s
val, le grand vizir Mohammed-Pa
une expédition malheureuse en
restes de la faction des Caraman,
tié de l'armée d'Anatolie. Rempl
de grand vizir par Ishak-Pacha, M
revint à Constantinople sans aut
crimes.

Ishak-Pacha conduisit une nouv
ramanie pour rétablir l'autorité de
fils de Mahomet II, Bayézid ou Baja
premier gouverneur d'Amasie, le se

Le grand vizir s'empara d'un château élevé à la cime d'un rocher du Taurus et qui dominait de cinq cents coudées la mer de Chypre. Les restes de la famille des Caraman-Oghli s'y étaient retirés avec deux cents de leurs parents. La nièce des deux princes Caramaniens, réfugiée en Perse, y fut enlevée et envoyée, à cause de sa renommée de beauté, en présent à Mahomet. Bientôt le sultan passa lui-même en Asie, pour y combattre l'armée des Persans et des Turcomans, qui venaient de traverser la Syrie dans l'intention de relever la souveraineté des princes Caramaniens.

Mahmoud-Pacha, rentré en grâce depuis la conquête de Négrepont, fut rétabli, avant le départ du sultan, dans le poste de grand vizir pour imprimer aux armements l'ordre, la promptitude et l'impulsion qui avaient valu, sous son premier vizirat, de si grands triomphes à son maître. C'était la première fois que les deux grandes nations musulmanes, les Persans et les Turcs, allaient s'entre-heurter en Asie. Suspendons un moment le récit du règne de Mahomet II, pour caractériser le peuple qui venait disputer l'Asie Mineure à la race d'Othman. L'inimitié originelle entre ces deux races mahométanes, fondée sur un schisme dans leur foi commune et fomentée éternellement par des ambi-

... l'invasion du
misme. On dirait que l'islamis
sant par le schisme des sectateu
sectateurs d'Ali, portait le germ
sement dans ses dissensions.

LIVRE QUATORZIÈME

I

Les Perses dans leur nom antique, les Persans dans leur nom moderne, sont un peuple primitif, né de lui-même dans le berceau ténébreux des âges anté-historiques. Ils n'apparaissent pour la première fois dans la fable ou dans l'histoire qu'avec ce caractère de haute civilisation, de maturité et presque de décadence politique, morale et littéraire, qui indique l'extrême vétusté des nations. On pourrait les appeler les Grecs et les Italiens de l'Orient. Tout date d'eux et ils ne datent de personne. La nature autant que la civilisation les a doués d'une incontes-

..., ... industrieux que les Ch
quérants que les Turcs, ils ont de
de ces nations auxquelles ils confi
titude d'intelligence, cette souples
élégance de mœurs, cette grâce hé
lerie, cette activité de mœurs, de
trie, de politique, d'arts, de lettre
philosophie, de religion, qui font de
foyers les plus éclatants de l'esprit

On peut dire aussi qu'ils ont les
périorité, le dédain des races moin
par la nature, l'instabilité de leurs
facilité de changement, la promptit
le jeu avec les serments, la finesse da
poussée jusqu'à la ruse, l'hypocris
prendre ou quitter tous les rôles, sel
plus que selon leurs ...

la fois dans les mœurs d'un peuple la noblesse de la nature et la décadence de la corruption.

Tel était et tel est encore aujourd'hui le génie du peuple persan.

II

Les Persans occupent dès les temps primitifs le vaste espace presque partout enceint et sillonné de montagnes entre le fleuve Oxus qui les sépare de la Tartarie et de la Chine, le golfe Persique qui les sépare des Indes, la mer Caspienne qui les sépare des Scythes ou des Moscovites, la mer Noire qui les sépare des Russes et le grand désert de Bagdad qui les sépare de l'Arabie et de la Turquie. Leur sol est léger mais fertile, leur ciel pur, leur climat sain. Leur race est belle, élancée, vigoureuse, habile à dompter le cheval, consommée au maniement des armes. Les Parthes leur ont laissé leurs traditions équestres, l'arc et la flèche tirée en fuyant.

Ils participent selon les lieux et les tribus de tous les modes d'existence des peuples de l'Orient ; ici nomades, là sédentaires, promenant leurs tentes à la suite de leurs troupeaux, de pâturage en pâturage, dans les provinces voisines de l'Arménie ; agriculteurs dans les plaines de Schiras, de Tauriz et d'Is-

vice, leur attribut dominant est l'i
imagination leur colore la vertu,
sion, l'amour, l'ambition, le crim
vives, qu'elle leur donne à la fois le
sant de l'enthousiasme et la mol
stance : peuple qui atteindrait à
désirer longtemps la même chose.

III

Leur histoire a le caractère de
ressemble aux fables arabes conté
sous la tente. Elle est plus pleine d
des péripéties de la fortune qu'auc
autres nations. Tout y est étrange,
pide, fugitif comme des ombres

[redacted]

siècles. Le regard a peine à suivre le torrent tumultueux de leur destinée. Les événements dont elle se compose ressemblent plus au poëme ou au roman qu'au cours lent et régulier des choses humaines. Ils donnent le vertige en passant devant les yeux de l'historien.

IV

Gustasp, qu'on croit être Darius Ier, l'un des grands conquérants de leurs annales, banni par son père, roi d'une province de Perse, se réfugie, suivant une ancienne légende, sous le costume d'un simple guerrier et sous un nom inconnu, à la cour de l'empereur de l'Ouest ou de Constantinople. L'empereur, voulant donner un époux de son choix à la belle Katyoun, sa fille, fait passer sous les fenêtres du palais les jeunes nobles de l'empire. Gustasp frappe les yeux de Katyoun par sa beauté martiale. L'empereur s'irrite de cette préférence accordée à un obscur étranger. Pour punir sa fille, il la donne à Gustasp et l'abandonne à l'humilité de cette union. Gustasp emmène son épouse en Perse, se fait reconnaître de ses partisans, lève une armée pour reconquérir son droit à l'héritage paternel contre ses frères. Au moment de

sous un seul sceptre et invite l'em
venir visiter son empire. L'empe
tranger qu'il a méprisé dans Gust
la reine de douze royaumes. C'es
adopta et qui fit adopter à ses s
feu, ou la religion de Zoroastre.

V

Leur religion jusque-là paraît
moitié symbolique, moitié idolât
rieuses religions de l'Inde, sour
croyances humaines, d'où la plus p
coulé primitivement pour les sages
boles divinisés par le vulgaire a
idolâtrie pour le peuple.

[redacted]

« pectueuse de ce Dieu, mêlée d'amour et d'a-
« doration ; un respect pieux pour les pères et les « vieillards ; une charité fraternelle pour le genre « humain ; une tendre compassion pour les ani- « maux, partie animée, souffrante et ayant une « parenté avec l'homme dans la création. Ils recon- « naissaient même une vie et une intelligence res- « pectables à un degré inférieur dans les végétaux. » C'est le fond divin des doctrines de l'Inde dépouillées de leurs raffinements métaphysiques ou de leurs superfétations populaires.

Mais ces doctrines, altérées en Perse comme aux Indes par les superstitions et par les crédulités populaires, s'étaient converties en idolâtries. Zoroastre, sorte de Mahomet persan né sous le règne de Gustasp, tenta de réformer cette religion corrompue, non en la dépouillant de tout symbole, chose trop ardue à la nature du peuple, mais en la ramenant à l'adoration du Créateur unique sous le culte des éléments créés et gouvernés par lui. Derrière et au-dessus de ces éléments, Zoroastre adorait et faisait adorer leur divin auteur. Il choisit parmi ces éléments celui qui, par l'éclat, la puissance, le mouvement, la flamme, la multiplicité répandue dans le firmament sous l'apparence des astres du jour et de la nuit, devait paraître aux yeux des hommes

elever tout d'un coup à l'adorat
que changer d'idolâtrie pour se
gré la transcendance de sa rel
prirent le symbole pour le dieu
davantage de la pure adoration
Il prouva une fois de plus qu'il
la vérité à l'erreur pour la comm
mes ; car les hommes faibles de fo
prennent l'erreur qu'on leur conc
vérité qu'on leur impose.

Zoroastre, fils d'un noble Pers
chasp, déjà illustre par sa sagesse,
les traditions de la Perse, du lait
ne mangeait que des feuilles d'un s
l'*arbre de l'intelligence du bien et*
vie, même végétale, n'avait ainsi

Jeune, il se retira dans les montagnes d'Alburz pour y méditer sa doctrine. La grotte qu'il habitait était sculptée sur ses parois de figures mystiques des éléments, des saisons, des astres. Il en sortit le feu céleste dans la main :

« *Dieu*, annonça-t-il aux Persans, *n'est autre* « *chose que l'infini de l'intelligence, de la puissance,* « *de la beauté, du temps, du mouvement, de l'es-* « *pace*. Il est le principe du bien ; il a permis la « coexistence momentanée d'un autre principe, le « principe du mal, nommé Ahrimane, pour éprou- « ver la nature et les hommes. Mais, à la fin des « épreuves, il anéantira le principe du mal, et « absorbera tout dans son infini de perfection. »

La nuit était le symbole du mal ; la lumière était le symbole de Dieu. Les préceptes religieux du prophète, mêlés de préceptes moraux et politiques, sont, dit-il, des ordres que l'esprit de Dieu lui communique sous la forme lyrique de l'apostrophe, de l'interrogation, de la parabole :

« Ne laisse pas éteindre le feu, dit l'ange. Le « feu est de Dieu ; et qu'y a-t-il de plus beau que « cet élément ? Il ne demande que du bois et des « parfums ! Je te confie, ô Zoroastre ! la terre à « cultiver pour que le travail la féconde ! Je te « confie l'eau qui coule, l'eau qui dort, l'eau des

... respect
« Défends aux hommes, ô Zoro
« ou d'arracher avant leur saiso
« les fruits de la terre, car ils o
« la nourriture et la satisfaction
« hommes et des animaux ! »

Il légua un livre, le *Zend-Aves*
sectateurs, et institua des prêtres
commenter devant le peuple en
ternité du feu sacré. Cette puérilit
de son culte : vérité et morale vicié
songe accordé au peuple. Gustasp l
adopter à la nation. Il subsista jusq
en Perse de la religion de Mahomet.

Les dynasties qui succédèrent à
conquirent et perdirent tour à tour
Indes, la Chine, l'Arabie...

Dans le quatrième siècle après Mahomet, les khalifes de Bagdad régnaient sur une partie de la Perse tombée en différentes principautés anarchiques depuis la conquête des Arabes. Un sultan musulman du Khorasan, Mahmoud, les réunit dans sa main après avoir subjugué les Indes et rapporté leurs dépouilles à Ghazna, sa capitale. Il y poursuivit l'extinction de l'idolâtrie.

Sa justice était aussi inflexible que sa piété. Un pauvre Persan s'étant plaint à lui de l'insolente oppression d'un jeune noble qui violait souvent son seuil, et qui le chassait de sa maison pour passer la nuit avec sa femme, Mahmoud dit au mari outragé de venir le prévenir la première fois que le jeune audacieux serait ainsi enfermé dans sa demeure. En y entrant, Mahmoud ordonna d'éteindre la lampe allumée dans la chambre, et, saisissant l'amant qui cherchait à fuir, il lui trancha la tête d'un coup de son yatagan.

« Apportez maintenant de la lumière, » dit-il d'une voix émue.

A la clarté des torches, il contempla le cadavre inconnu, tomba à genoux et rendit grâces au ciel d'avoir fait son devoir de roi; puis, demandant une jarre d'eau au mari, il la but d'un seul trait sans reprendre haleine.

« — Vous êtes surpris de ma soif, dit-il au malheureux vengé par sa main ; sachez donc que, depuis le jour où vous m'avez instruit de l'outrage que vous subissiez, je n'ai ni mangé, ni bu, ni dormi ; je soupçonnais qu'il n'y avait qu'un de mes fils qui fût assez confiant dans l'impunité pour oser commettre ouvertement un si grand crime. Résolu de faire justice à mes sujets, même contre mon propre sang, j'ai éteint la lumière afin que la faiblesse d'un père ne m'empêchât pas d'accomplir le devoir d'un souverain ; les prières que vous m'avez vu prononcer après le coup étaient en actions de grâce à Dieu de ce qu'il m'avait épargné l'horreur d'avoir immolé un de mes enfants, et j'ai bu alors pour la première fois avec l'avidité d'un homme qui n'a pas étanché sa soif depuis tant de jours. »

Sa dynastie périt sous les coups des Seldjoukides.

VI

Les Turcs de la tribu de Seldjouk fondèrent, quatre cents ans après Mahomet, à leur tour, ainsi qu'on l'a vu, une dynastie qui fut renversée par les Mongols tartares de la tribu de Gengiskhan.

[redacted]

Les souverains de ces diverses races décomposèrent encore la Perse en plusieurs royaumes. Le principal de ces royaumes devint l'apanage d'un des esclaves turcs que son maître avait amenés au nombre de quarante pour les vendre à Massoud, un de ces rois. L'esclave s'appelait Ildighiz. Le vizir de Massoud, en ayant acheté trente-neuf, laissait le dernier au marchand à cause de sa petitesse et de son enfance :

« Vous en avez acheté trente-neuf pour l'amour « du sultan votre maître, dit l'enfant au vizir, ache- « tez-moi pour l'amour de Dieu. »

Le vizir l'acheta, et le plaça dans les derniers offices de la cuisine du palais. Il s'éleva de cet humble service à des services supérieurs par son intelligence et son zèle, et monta jusqu'au rang de vizir, d'où l'affection du peuple l'éleva au trône.

Timour laissa, comme nous l'avons raconté, la Perse à son fils Schah-Rokh, le plus mûr et le plus politique de ses enfants. Schah-Rokh la gouverna jusqu'à soixante et onze ans. Son fils Oloug-Beg, dont les travaux astronomiques ont été récemment mis en lumière, est le dernier représentant de l'école scientifique des Arabes ; ce prince vertueux, mais inhabile aux armes, perdit le royaume et la vie sous le parricide de son fils. Six mois d'un règne orageux furent le seul prix de ce crime. Le cou-

pable tomba sous l'indignation de sa propre armée. D'arrière-petits-fils de Timour se succédèrent rapidement sur le trône. Les Turcomans de la tribu du Mouton blanc, refoulés jadis par Timour jusqu'à Van, dans les gorges de l'Arménie, sur les racines du mont Ararat, étaient redescendus dans les plaines depuis que les Turcs avaient tari l'inondation des Tartares de Timour. Leur chef, nommé Ouzoun-Hassan, avait établi sa capitale à Diarbekir.

Ouzoun-Hassan, profitant des dissensions de la Perse, et harcelant tour à tour les armées de ses différents princes avec ses hordes indisciplinées mais intrépides de Turcomans, avait fini par les anéantir les uns par les autres. Ayant dépecé ainsi, province par province, tout l'héritage des fils de Timour, Ouzoun-Hassan était enfin monté au trône de la Perse recomposée sous sa main. Les Arabes, les Mongols, les Turcomans, les Persans, lassés d'anarchie, et pacifiés par sa tyrannie, lui concédèrent unanimement le pouvoir suprême.

C'était un prince consommé par l'âge, par les luttes avec l'adversité, par la politique; d'un esprit aussi entreprenant que son cœur était ambitieux, voulant justifier cette ambition par la gloire, et se faire pardonner la conquête par la grandeur qu'il rendrait au nom des Persans. Les Européens, qu'il

appelait, comme Mahomet II, à la cour d'Ispahan, lui apportaient le commerce, les arts, la discipline, l'artillerie de l'Europe. Ils le dépeignaient comme un vieillard encore vert et beau à soixante-dix ans, grand, mince, majestueux de pose, gracieux de visage, éloquent de paroles, infatigable à cheval; adroit à la flèche et au sabre, adoré de ses armées, insatiable d'activité et regardant avec une jalouse admiration la chute de Constantinople et la conquête de l'Europe et de l'Asie par la main de Mahomet II, fils des mêmes Tartares, mais plus vieux et plus heureux que lui dans l'empire.

Telle était la Perse au moment où Mahomet II, en annexant toute la Caramanie à l'empire, et en arrachant aux Turcomans de la race des Caraman-Oghli Tokat et toutes leurs capitales, excita les ombrages de Ouzoun-Hassan. Il avait un prétexte pour s'immiscer dans les affaires de l'Asie Mineure. Les deux fils d'Ibrahim-Caraman, Ishak-Beg et Pir-Ahmed, s'étaient réfugiés à sa cour, et ne cessaient de le provoquer dans l'intérêt de sa sûreté et de sa gloire au rétablissement de leur maison. Son ambition de suprématie n'avait pas besoin d'autre provocation que son envie contre le vainqueur de Constantinople. Il se ligua avec les Vénitiens et les chevaliers de Rhodes, ennemis nés des Ottomans.

Le jeune Mustafa, en attend
les premiers chocs de l'armé
avec une infériorité de forces
rité de courage qui balança
nombre. Mahomet II, laissant à
fils Djem, appelé *Zizim* par l
liennes, passa en Asie avec l'a
avec Bajazet, son fils aîné. Il lui
il voulait l'exercer aux armes.
fois inquiet, jaloux et licencieu
besoin de la rude discipline de
père.

Mais déjà la ville de Tokat, bou
manie, avait été emportée d'assa
vizir du schah des Persans, et par
djé-Mirza, neveu d'Ouzoun-Hass

par son courage du rang de simple janissaire au rang de prince et de général de Mahomet, soutenait seul en avant de Koniah le poids de l'armée d'Ouzoun-Hassan. Une bataille pouvait livrer aux Persans le cœur de l'Asie Mineure. Mahomet, impatient des lenteurs de ses préparatifs et de la marche de sa propre armée, écrivait lettre sur lettre à son fils Mustafa, pour animer son ardeur et pour soutenir sa constance. Ces lettres expriment, dans un style à la fois pompeux et sauvage, la haine du sultan contre le schah de Perse.

« Mon fils heureux et brave! Toi reflet lumineux « de ma gloire, disait une de ces lettres, sache « qu'Ouzoun-Hassan, qui mérite la corde et la po- « tence, nous a adressé des messages injurieux « et des menaces. Nous avons dédaigné de répon- « dre à ce fou autrement que par le mépris; nous « avons gardé un silence terrible fait pour changer « ce renard en lièvre; aujourd'hui nous nous avan- « çons pour le combattre avec nos lions de bataille! « Frappe ses émirs en nous attendant; nous te « nommons chef suprême de nos armées devant les « siennes. »

Cette lettre fut bientôt suivie d'un corps d'avant-garde commandé par Daoud-Pacha. Ce renfort, insuffisant pour refouler les Persans, envoyé à Mus-

tafa par le grand vizir Mahmoud, devint bientôt une des causes de la mort de ce ministre. Mahmoud ralentit la marche du sultan lui-même, de peur de compromettre le chef de l'empire dans une lutte trop inégale avec Ouzoun-Hassan : il conseilla à son maître de laisser porter et recevoir les premiers coups par son fils et ses lieutenants. Il lui préparait à lui-même une armée de réserve plus nombreuse pour la campagne prochaine. Pendant ces hésitations de son père et du vizir, Mustafa, attaqué par les Persans sur les bords du lac Koraïli, dans le pays d'Hamid, combattit avec tant de constance et de bonheur contre le neveu d'Ouzoun-Hassan, qu'il anéantit l'armée persane et força le Mirza Yousouf à fuir avec ses débris jusqu'au camp de son oncle, derrière Erzeroum.

« Le plus humble de vos esclaves, écrivit Mus-« tafa à son père, se prosterne dans la poussière « de votre trône. Voici :

« Tandis que vous m'écriviez vos ordres, le neveu « d'Ouzoun-Hassan, vil scorpion, ainsi que les fils « des Caraman-Oghli, Kasim et Pir-Ahmed, se « portaient rapidement en avant, en passant à côté « de Césarée de Cappadoce ; ton esclave passa en « revue tes soldats devant Koniah, et marcha à « eux. (Mardi, 18 août 1472.) Les deux armées se

« rangèrent en bataille. On combattit depuis le le-
« ver du soleil jusqu'à son coucher; mais la for-
« tune abandonna nos ennemis à la chute du jour.
« Les chefs persans et turcomans ont été faits pri-
« sonniers, les begs les plus renommés ont mangé
« la terre; leurs cadavres décapités sont devenus
« la proie des vautours dans ce monde, et l'objet
« du mépris dans l'autre. Que le Dieu de l'univers
« soit loué! Ils ne se relèveront pas de cette chute.
« On peut espérer qu'Ouzoun-Hassan lui-même
« tombera sur la terre qu'il a voulu dévorer; qu'il
« y restera sans linceul et sans tombeau, et ser-
« vira de nourriture aux fourmis. Qu'il en soit
« ainsi! Un esclave de Ta Hautesse, le premier
« écuyer tranchant, Mahmoud, part pour t'annon-
« cer cette nouvelle; un autre esclave, le premier
« écuyer de tes écuries, Keyvan, te porte les
« têtes; tous deux baiseront la poussière favorisée
« que soulèveront les pieds du cheval que tu mon-
« tes! Moi ton esclave, MUSTAFA. »

VII

Cette victoire, trop complète peut-être pour un lieutenant, souleva à la fois l'orgueil et la jalousie de Mahomet II. Il s'arrêta quelques jours à Scutari,

où il avait déjà planté ses tentes au milieu des troupes rassemblées de toutes les parties de l'empire par son vizir, l'habile et fidèle Mahmoud. Il adressa de là une lettre impérieuse à Ouzoun-Hassan :

« Celui qui, enflé de vanité, lui disait-il, ne con-
« naît plus de frein, et se prévaut des faveurs de la
« fortune pour commettre l'injustice, peut compter
« qu'il est sur le bord de l'abîme où sa puissance
« va s'engloutir; sa tête n'est remplie que de chi-
« mères inspirées par Satan; chasse-les, et prête
« l'oreille à la raison, cette grande médiatrice en-
« tre les hommes. Notre empire est le centre de
« l'islamisme; le sang des infidèles est l'huile qui
« a alimenté de tout temps la lampe qui l'éclaire;
« si tu reviens contre nous, tu es un ennemi de la
« foi; j'ai sellé mon cheval et ceint mon sabre pour
« exterminer les infidèles. Dieu me choisit pour
« être l'instrument de sa vengeance. Mon bras suf-
« fira pour effacer ton nom de la face de la terre.
« Je ne t'en dis pas davantage. Heureux celui qui
« ne cherche que le bien ! »

VIII

Mahomet II, marchant avec cent vingt mille hommes, après avoir adressé ce défi à Hassan, rencontra

son fils Mustafa à *Beybazari*. Mustafa se prosterna avec d'autant plus d'humilité qu'il avait une plus grande gloire à faire oublier. Il baisa la main de son père. Son frère Bajazet, qui gouvernait Amasie, fut rejoint dans cette halte par quarante mille azabs de son gouvernement, accourus pour fortifier l'armée du sultan. Les trois princes s'avancèrent ainsi jusqu'à l'Euphrate, fleuve qui traverse presque d'une mer à l'autre cette base du triangle de l'Asie Mineure. Ouzoun-Hassan, accouru pour venger l'humiliation de ses armes sous son neveu, y attendait, dans une position choisie et fortifiée, les armées de Mahomet. La première rencontre, mal engagée par la témérité de Mourad-Beg, qui commandait l'avant-garde des Turcs, précipita une foule de pachas et de begs dans un piége tendu par Ouzoun-Hassan. Il se vanta d'avoir pour prisonniers la fleur de l'armée ottomane.

« Ne triomphe pas encore, » lui répondit un de ces prisonniers, fils de Timour-Khan, gouverneur du Péloponèse, « mon maître a des centaines de mil- « liers d'hommes qui valent plus que nous ! »

Mahomet, consterné, eut un songe qui releva son courage et celui de son armée. Il rêva que, dans une lutte corps à corps contre Ouzoun-Hassan, il portait au roi de Perse un coup si terrible dans la

poitrine, qu'un morceau de son cœur s'était détaché et était tombé à terre. Confiant dans cet augure, il marcha six jours sur les traces d'Ouzoun-Hassan, qui s'était replié dans une position plus forte encore à Terdjan. L'armée persane, étagée sur les gradins naturels d'Otloukbéli, était commandée, au centre par Hassan, aux ailes par ses deux fils. Les deux fils de Mahomet, Bajazet d'un côté, Mustafa de l'autre, commandaient aussi sous leur père les deux flancs de son armée.

Mustafa s'élança le premier à la tête des akindjis et des azabs, et, brisant du choc les rangs des Persans, tua de sa main Séinel-Beg, Behadur, fils du roi. Mahmoud, aga ou général des azabs, descendit de cheval, coupa la tête de Séinel et la porta à Mahomet au nom de son fils.

Toute l'armée vit dans cette mort la réalisation de la prophétie du songe; car les fils s'appellent, dans la langue persane, un *morceau du cœur de leur père*.

Bajazet, émule de son frère, pénétra aussi loin dans les flancs de l'armée persane qu'il avait devant lui. Ouzoun-Hassan, découvert et cerné, s'enfuit en pleurant son fils et son armée. Trente mille Turcomans, enveloppés par la cavalerie de Mahomet, furent massacrés de sang-froid pendant

trois jours par les bourreaux. Pour suffire à ce carnage sans ralentir la poursuite d'Ouzoun-Hassan, à chaque halte on en massacrait quelques centaines. Les cadavres des émirs, des begs et des généraux d'Ouzoun-Hassan jalonnèrent la route des Turcs. Arrivés devant Kara-Hissar, forteresse de la basse Arménie, Mahmoud, le grand vizir, conseilla au sultan d'en faire le siége avant de s'engager plus avant dans une contrée suspecte; Mahomet II, indigné, apostropha injurieusement son vizir en lui reprochant sa timidité.

« Ce ne sont pas des forteresses, ce sont des « armées qu'il faut à ma vengeance ! » lui dit-il.

Kara-Hissar s'ouvrit d'elle-même devant Mahomet. Il y donna la liberté à quarante mille esclaves des deux sexes que l'armée traînait à sa suite depuis sa victoire, soit pour racheter le sang des prisonniers égorgés, soit pour conquérir par cette magnanimité inusitée la popularité chez les Turcomans des frontières, dont il voulait se faire des alliés contre la Perse. Ses lettres de victoire, et la fuite d'Ouzoun-Hassan jusqu'à Schiraz, au cœur de la Perse, apprirent aux cours d'Europe, d'Égypte et d'Asie le premier triomphe des Turcs sur les Persans.

Le vainqueur, effrayé des déserts que ses ar-

désormais isolés d'Ouzoun-Has
fils, fut chargé, avec l'armée
chever la pacification de ces
jeune prince ne jouit pas longte
apparente de son père: le sultan
dit-on, de Mahmoud, le grand v
seil de sa propre jalousie, le rap
à Constantinople. Il envoya à sa
verner la Caramanie, son troisiè
tan, à peine âgé de dix-huit an
vertus, les talents et le courage
l'ornement de sa cour et les délice
Poëte et guerrier, Djem avait écr
romanesque en persan, dédié à
sionné pour la lutte corps à cor
appris les exercices en Cilicie

l'empire, et se soumirent sans résistance à son gouvernement. Nous suivrons bientôt en Orient et en Occident les fortunes romanesques de ce jeune fils de Mahomet II, le plus aimable, le plus intéressant et le plus infortuné des princes de sa race.

Son père allait préparer en aveugle, par une tragédie domestique, celle qui termina les jours de cet enfant.

Par respect pour la renommée de leurs princes et pour le nom ottoman, les deux historiens turcs Seadeddin et Solakzadé se taisent sur ce drame intérieur, dont les historiens grecs et italiens contemporains et témoins révèlent à peu près unanimement les circonstances.

IX

Mustafa-Sultan, ce héros de la campagne contre les Persans, accoutumé à l'indépendance dans son gouvernement de l'Asie, souffrait impatiemment à Constantinople l'oisiveté de la paix sous les yeux sévères de son père et du grand vizir. La popularité dont il jouissait par tant d'exploits parmi le peuple et parmi les janissaires faisait épier avec plus de rigueur sa conduite, ses paroles et même ses amours. Le sultan, qui lui préférait Bajazet,

... Toute faute
crime à ses yeux. Une fatale p
imprudence de femme, lui four
ment le motif ou le prétexte de t
d'État un attentat contre les mœu

Un jour que Mustafa passait à
palais d'Ahmed-Pacha, un des vizi
combattait en ce moment en Armé
nemis du sultan, une jeune femm
vizir, sortait du palais de son mari e
voile. Soit désir de voir le héros de
vanité d'être vue, la femme d'Ah
voile. Sa beauté éblouit et fascina l
L'amour, qui n'est qu'un désir allum
chez les peuples où les mœurs inte
la conversation des femmes, s'emp
bientôt du cœur de M

l'intelligence. Mustafa, informé du jour et de l'heure où son idole irait au bain, aposta autour du bain des femmes quelques serviteurs de ses passions aussi téméraires que lui. L'épouse du vizir arrachée à demi nue des bras de ses esclaves, malgré les cris de ses compagnes, fut enlevée du sanctuaire de la pudeur féminine et livrée à l'amour de Mustafa dans son palais.

X

Un cri d'horreur et d'exécration s'éleva au bruit de cet attentat dans toute la ville. Il arriva par les vizirs aux oreilles de Mahomet II. Soit horreur d'avoir à punir un tel crime sur un fils, soit impossibilité de le pardonner, Mahomet couva pendant quelques jours en silence son irrésolution. Le scandale, ébruité, ameutait l'opinion publique. Ahmed-Pacha arriva d'Asie, trouva son harem profané, son épouse favorite enlevée à son amour, son honneur, sa religion outragés. Il se jeta aux pieds du sultan son maître, et lui demanda, les larmes aux yeux, si c'était là la récompense qu'il réservait à ses vizirs pour leur sang versé à son service.

« Tu seras vengé, lui répondit Mahomet ; je lave-

ou le menaça de sa colère. Soit dél
passion, soit confiance dans l'attac
nissaires, on dit que Mustafa s'ob
crime et porta l'audace jusqu'à tirer
vant son père. Mahomet laissa sor
puni. Il parut hésiter encore penda
la troisième nuit, des tschaouschs
trèrent dans la maison de Mustafa,
dans son harem des bras de son odali
lui tranchèrent la tête comme au derr
nels, l'exposèrent un moment aux re
ple à la porte du palais de son père, et
sans pompe dans le tombeau de ses
que le coup eût précédé la menace
janissaires, épouvantés du crime le
par la religion, la loi et les mœurs.

crées du mariage, et Mahomet parut un législateur stoïque dans un acte où il n'était peut-être qu'un souverain jaloux, un père partial, un homme dénaturé. Il pouvait punir sans frapper : l'exil ou la prison auraient également purgé le scandale ; mais l'exil ou la prison laissaient une idole aux janissaires, un compétiteur de Bajazet, un rival de gloire à lui-même. Ce Philippe II des Ottomans ne s'en fia qu'aux bourreaux.

XI

L'horreur publique ne tarda pas à succéder à l'admiration du peuple pour la féroce impartialité de son sultan. Mahomet II sentit le besoin de la détourner sur son vizir. Il attribua au sage et infortuné Mahmoud l'excès de sévérité qu'il avait montrée contre son fils. Il l'accusa d'avoir témoigné une criminelle indifférence pour le sang d'Othman, en jouant aux échecs le jour de la mort de Mustafa, et en se montrant en public vêtu de blanc quand il aurait dû porter le deuil de ce prince. Ses véritables crimes étaient les trop grands et trop longs services qu'il avait rendus à son maître, son crédit sur le peuple, sa réputation de vertu, son indépendance

...... son enfance et élevé parmi
tion seule l'avait fait musulman
rement attaché à la religion du
conservé pour son premier cul
natale un sentiment filial qui lu
dans les infidèles, le sang dont
sorti. Sa politique modérée et r
trop, selon les fanatiques, les foug
de son maître. Il lui avait arrach
les princes caramaniens ; il l'a
poursuivre trop loin sa victoire
Ouzoun-Hassan. Mahomet voulait
rir, Mahmoud aspirait surtout à s
quêtes. Il favorisait les savants, l
tistes ; il rassemblait des biblioth
il bâtissait de sa fortune privée d
portant ...

Tébriz ; il composait lui-même, en langue persane, des poëmes qui rivalisaient avec ceux d'Hafiz ; sa maison était le sanctuaire des sages et des lettrés. Un jour par semaine, elle était ouverte à tous les savants, écrivains, philosophes, poëtes turcs ou étrangers qui visitaient Constantinople. On leur servait un plat de riz (ou pilau) dans lequel des grains d'or mêlés aux grains de l'aliment favori des Turcs enrichissaient au hasard ses convives de cette impartiale libéralité.

« Quiconque, disait-il, jouit des faveurs de la « fortune doit sans cesse avoir l'or à la bouche « pour le répandre. »

Tant d'estime publique due au mérite personnel du grand vizir plus qu'à la faveur du sultan offusquait Mahomet II : le vizir effaçait le maître ; ce fut son premier crime. Le second fut une repartie trop franche de Mahmoud au sultan.

« Pourquoi la Crimée est-elle tombée dans la « décadence où nous la voyons ? demanda un jour « Mahomet devant lui.

« — C'est la faute de ses vizirs, répondit un « courtisan qui assistait à l'entretien.

« — Non, reprit Mahmoud, c'est la faute de ses « sultans, qui n'ont pas su choisir de meilleurs « vizirs. »

sophe supérieur aux vicissitu
fit son testament sans orgueil
devant son maître :

« Je suis arrivé à la porte
« fin de ce testament, avec un
« quelques *aspres* (petite mon
« toute fortune; tout ce que j
« la propriété du sultan, de q
« le lui remets ; je le supplie s
« ver la vie à mon fils Moham
« qu'il voudra bien maintenir m
« ses. »

Il présenta avec calme, après
aux chiaoux qui l'étranglèrent
peuple et l'armée le pleurèrent.
l'éleva aux yeux des Ottomans
I.

trier. C'est le second grand vizir que Mahomet II élevait en vingt ans de règne à la puissance, et qu'il punissait par la mort d'avoir été trop digne de son poste. Ce fatal exemple devint trop souvent la loi de ses descendants. Keduk-Ahmed-Pacha, homme sans mérite, fut nommé grand vizir.

XII

Le pape, les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Rhodes, ligués, comme on l'a vu plus haut, avec le schah de Perse, Ouzoun-Hassan, musulman comme Mahomet, continuèrent après la défaite des Persans à soutenir dans la Cilicie, en face de Rhodes et de Chypre, la cause des princes dépossédés de la Caramanie; la veuve d'Amurat II, la princesse servienne Mara, belle-mère de Mahomet II, avait été vainement employée comme négociateur de paix entre Venise et le sultan. Les chevaliers de Rhodes et le pape avaient prévalu sur la politique de Venise. La princesse Mara était revenue à Thessalonique suivie des honneurs et des magnificences de Mahomet.

Une flotte de quatre-vingts galères vénitiennes, de dix galères du pape, de dix-sept galères de Naples et de quatorze galères des chevaliers de Rhodes,

... qui rivalisaient de pillage
meurtres avec les Turcomans. S
les deux villes les plus opulentes
birent le sort que Thessalonique
l'assaut de Mahomet.

« Les Vénitiens et leurs alliés l
« Rhodes, écrit un des confédér
« moin et acteur dans ces massac
« à Smyrne les hommes, enfoncère
« mosquées qui servaient d'asile au
« vierges contre leur brutale pass
« l'amiral vénitien, leur chef, loin
« troupes les sentiments d'human
« quait au pillage, à l'incendie, au
« un ducat d'or pour chaque tête de
« apporterait. Ceux dont on s'empar
« à l'...

« Albanais, enrôlés par les confédérés comme des « hommes de proie sans pitié, recevaient trois du-« cats par tête d'esclave mâle ou femelle, en sorte « que le trafic d'êtres humains n'était pas moins « lucratif, ajoute le narrateur, pour les confédérés « chrétiens que pour les sectateurs du Prophète. »

XIII

Ces insultes aux côtes de l'Asie Mineure, à ses villes et à ses îles, provoquaient jusqu'au délire la rage et la vengeance de Mahomet. Toutes ses pensées se portaient sur Rhodes, cette forteresse de ses ennemis, au cœur de ses mers. Quelques guerres en Croatie, en Carniole, en Styrie, contre les troupes de Frédéric III, empereur d'Allemagne, firent une diversion courte à ses desseins contre cette île; dans une incursion d'un de ses begs contre les provinces de l'empereur, les Ottomans pénétrèrent jusqu'à Laybach, et surprirent la ville pendant qu'on célébrait le service divin du dimanche dans la cathédrale. Ils en ramenèrent une colonne de dix mille captifs ou captives, ravagèrent à leur retour toutes les villes ouvertes et brûlèrent Péterwardeïn au milieu de la plaine de Hongrie; d'affreux massacres vengèrent ceux de Smyrne et de Satalie. L'intrépide

ues deux côtés de la brèche

« Mangez ma chair, » répon
des habitants qui lui demand
de vivres ; « un soldat de Ver
« le poste qui lui est confié p

Scutari resta libre sous ses

L'eunuque Soliman-Pacha,
mée ottomane, reçut du sult
duire en Moldavie pour y ch
des Moldaves, qui lui refusait
Turcs y suivirent l'eunuque.
vant eux dans les forêts d'Ag
dit à la tête de cinquante mi
derrière le lac de Krakowitz. A
niade, le prince moldave réta
vouant à la mort, la bataille p



la plaine, furent les monuments de cette bataille. Les Moldaves, aussi féroces que Drakul, empalèrent leurs prisonniers, et laissèrent leurs ossements flotter sur les pals au vent de leurs forêts.

XIV

Ces désastres, promptement réparés par la population militaire que les Turcomans asiatiques, les Bulgares, les Serviens, les Albanais, les Épirotes, fournissaient aux Turcs, ne détournèrent pas le conquérant de ses vues sur Rhodes et sur la mer Noire, où il voulait compléter l'empire par la possession de la Crimée et par l'expulsion des Génois de Caffa, leur colonie commerciale et militaire en Crimée. Il y envoya son grand vizir Ahmed avec la flotte. A l'audience de congé du grand vizir, il lui fit présent d'un cheval qui portait une selle d'or.

Caffa, livrée par un traître, donna au grand vizir quarante mille esclaves grecs, envoyés à Constantinople pour peupler la capitale. Trois jours après la conquête, le grand vizir invita à un festin le traître génois et tous les Arméniens de Caffa, ses complices, qui lui avaient ouvert la ville. La salle du festin n'avait pour issue qu'un étroit escalier tournant

tranchaient la tête. Le Génois
se douter du sort de ses com
de la trahison, et la rançon d

La Tauride, où régnaient les
maison des Ghéraï, devint auss
jusqu'aux jours, voisins de n
détrônèrent ces princes desc
Khan, alliés, parents, et coreli
ces de la maison d'Othman.

XV

Une guerre naquit pour Maho
geance. Quinze cents jeunes n
portés à Constantinople sur la
incorporés dans les pages et d

grois, marcha lui-même en Moldavie pour frapper à la fois les Moldaves et les Hongrois. Dans la première bataille en Moldavie, ses janissaires fléchirent.

« Regarde tes soldats qui plient comme des « lâches, dit-il, à cet aspect, à l'aga des janissai« res ; je les croyais plus courageux ; ils ont besoin « d'exemple. Je vais te montrer comment on les « conduit. »

Il lança son cheval au galop au cœur de la mêlée, et combattit le sabre à la main, couvert de son bouclier, jusqu'à la victoire.

La princesse Béatrice de Naples, fiancée de Mathias Corvin, roi des Hongrois, dont le cortége traversait en ce moment la Dalmatie pour se rendre à Pesth, ne put arriver en Hongrie qu'à la faveur d'une armée entière qui la protégeait contre les Turcs. Les villages et les villes où elle avait couché étaient incendiés le lendemain sur sa trace par les akindjis, et les flammes des forêts éclairaient sa route. Les mêmes flammes dévoraient l'Albanie, l'Illyrie, le bassin du golfe de Lépante, les jardins d'Udine et jusqu'aux plaines du Tagliamento, où Mahomet répandait le fer et le feu pour punir les Vénitiens de leur alliance avec ses ennemis.

les fûts des colonnes des vieu
comme les ossements blanchis de
Constantin dans les murailles d
met.

Ouzoun-Hassan mourut de d
à Schiraz cette même année (
vainement tenté de réprimer les
ticipées pour sa succession entre
avoir fait périr, comme Mahon
sous les flèches de ses archers,
parricide.

XVI

Le grand vizir Keduk-Ahmed
succédé à Mahmoud fut ...

[redacted]

zirs et ses généraux apportaient dans la pacification ou dans la conquête du littoral de l'Adriatique, marcha à la tête de soixante mille azabs et de quarante mille janissaires sur Scutari d'Illyrie, pour y porter le dernier coup à Venise.

« Quel excellent nid l'aigle s'est choisi là pour « défendre ses petits ! » s'écria-t-il en apercevant de loin les rochers, les remparts, les tours de Scutari.

Son artillerie colossale foudroya la ville de boulets de marbre du poids de douze quintaux. Des globes de laine soufrés et qui s'allumaient en tombant sur les toits incendiaient les maisons, empoisonnaient les citernes ; une fonderie de canons énormes et des fabriques de poudre sur place fondaient et chargeaient les pièces sur l'emplacement même où les Turcs dressaient de nouvelles batteries. Deux mille sept cents boulets de onze à quinze quintaux écrasèrent la ville pendant trente-quatre ours de siége ; le trente-cinquième jour, Mahomet, placé sur la montagne des pachas sous une tente écarlate visible à tous ses soldats, ordonna l'assaut général. Cent cinquante mille Ottomans escaladèrent vainement les brèches ; ils en furent précipités par les héros de Venise et de l'Albanie. Douze mille Turcs comblèrent les fossés de leurs cadavres.

lui. Les janissaires écrasés pé
rent sous cette grêle de boulet

Mahomet, obligé de faire so
ne pas anéantir sa propre arm
quête de ce rocher, qui n'ab
cents hommes et cent cinquan

« Pourquoi, s'écria-t-il, le n
« jamais été prononcé devant m
« vais y laisser ma gloire? »

Le siége, converti en blocus e
Beg, donna enfin ces décombr
traité de paix de 1479, avec Ve
posa plus à l'expédition contre

XVII

dix mille pas pour la préserver des envahissements et des tyrannies des barbares, si souvent maîtres de ce continent. Les Grecs attribuèrent cette séparation de Rhodes du continent à l'amour d'Hélios ou du Soleil pour Rhodes, fille ou fleur de ce jardin muré par les flots. Les Héliades nés de ces amours fondèrent, selon la tradition, les villes et les portes de la côte voisine de la Cilicie. Longtemps libre et républicaine, puis possédée par Artémise, reine de Carie, célèbre par le mausolée qu'elle éleva à son époux ; visitée plus que conquise par les Perses et par Alexandre, sa capitale, construite sur une colline qui regarde de près les dentelures, les neiges et les anses du mont Taurus, ces Alpes de l'Asie, était fameuse par son climat, par ses jardins, par ses vaisseaux, par son commerce, par son colosse de cent coudées de hauteur entre les jambes duquel entraient des galères sous voiles. Au temps des Romains elle était l'école et le musée de la Grèce, l'Athènes ou la Florence de l'Archipel. Les tableaux et les statues des artistes de l'Ionie faisaient partie de sa renommée et de ses richesses. Cicéron venait y étudier l'éloquence et la poésie sous les maîtres des lettres grecques. L'épithète de monumentale avait été ajoutée à son nom. Ses délices en faisaient le désir des conquérants ; sa petitesse la garantissait

. - qui divisaient Rome pa
neutralité.

Constantin, après avoir tra
l'empire à Byzance, annexa Rh
peupla d'évêques, lui enleva les d
païens pour en construire la b
Sophie, mosaïque d'autels et de d
christianisme de l'imagination
Arabes et les Turcs, après Mah
rent à leur tour les églises du c
pour y bâtir des mosquées. Les c
à la fois aux Grecs et aux Arab
entre quelques chevaliers avent
français, italiens. Enfin, Guill
grand maître de l'ordre de Saint-J
la conquit sur les Turcomans de
connut vassal de

[redacted]

hommes en âge de porter les armes ; les vieillards, les enfants, les femmes, les vierges, furent exportés et vendus comme une dépouille sur les côtes de l'Adriatique et de la Calabre. Ils y appelèrent des populations chrétiennes à leur place. La ville de Rhodes, murée et fortifiée par Villeneuve, successeur de Villaret, devint un arsenal, un port et une caserne de ces religieux conquérants. Ils enlevèrent quelque temps Smyrne aux Tartares d'Oumourbeg. Les premiers sultans turcs, ennemis des Tartares et des Turcomans, se liguèrent souvent avec les chevaliers et leur confièrent, sur le continent même, des châteaux et des villes, telle qu'Halicarnasse. Des alliances fréquentes avec Amurat et Mahomet II trompaient, sous le nom d'armistices et de trêves, le vœu de guerre éternelle aux musulmans, qui faisait le fond de cette institution chevaleresque.

XVIII

J'ai raconté comment Mahomet II, las de ménagements avec cette république cosmopolite établie au bord de son empire et menaçante pour ses possessions insulaires, avait exigé que les chevaliers

... violence, longtem
événements du Péloponèse, de l'
conde, de Crimée, du Danube,
sonné dans le cœur vindicatif
soixante navires s'armaient en
rades du Bosphore, de Constantino
cent mille hommes, sous le com
pacha, étaient prêts à s'y embarq
vers Rhodes. Le grand maître d'
lustre maison française des comtes
Auvergne, homme choisi par l'o
sance, au courage et au talent m
jours de péril, suivait de l'œil, par
préparatifs. Des lettres de lui à to
de France, de Sicile, d'Espagne
d'Allemagne, d'Italie, les avaient a
leurs commanderies ...

[redacted]

illustrer leurs bras et leurs noms sous les regards de l'Occident.

Le départ de l'expédition de Mahomet II fut précédé de quelques vaines négociations dans lesquelles on chercha plutôt à surprendre mutuellement le secret de ses forces qu'à se concilier. Elles échouèrent. Trois renégats qui avaient longtemps habité l'île, et qui en connaissaient les points vulnérables, conférèrent secrètement avec Mahomet sur les moyens de la subjuguer. L'un était un noble grec de Rhodes, nommé Méligallo, ruiné dans sa patrie par ses dissipations, et cherchant à reconquérir une fortune par le prix de sa patrie vendue aux Turcs; l'autre était Démétrius Sofian, Grec de Négrepont employé comme négociateur et comme espion par le fils de Mahomet II, le prince *Djem*, gouverneur de la Cilicie, chargé par son père de traiter avec les chevaliers; le troisième était un de ces aventuriers allemands sans conscience et sans patrie, nommé *maître Georges*, ingénieur consommé dans l'attaque et dans la défense des places, qui trafiquent indifféremment de leur métier avec tous ceux qui les payent, et qui reçoivent souvent deux soldes à la fois. Georges avait habité l'île, et ses plans furent adoptés par le sultan.

... renégat aussi d'un nom ...
choisi par Mahomet II pour g...
mer et de terre contre Rhodes, ...
Pacha. C'était un Paléologue, ...
son impériale dont Mahomet v...
famille. Cousin du dernier en...
Paléologue, homme que ni la r...
ni la patrie, ni l'honneur, n'ava...
le parti des vaincus, Paléologue, ...
prix de son abjuration, rachetai...
mais habile, et par un courage d...
ractère, le tort de n'être pas ...
sultan jugea que les chrétiens d...
pas d'ennemi plus acharné à leur...
qui avait trahi à la fois le christ...
et la patrie.

Les d...

[redacted]

leurs serviens, albanais, hongrois, pour lancer des bombes à d'énormes distances.

Les chevaliers et les habitants couvrirent les remparts pour contempler sans effroi ce nuage que le vent du nord chassait sur leur île. Réunis de tous les points de l'Europe dans cette Carthage de la chrétienté, encouragés par les vœux du monde, soutenus par les promesses de la religion, alliés avec le sultan d'Égypte, qui leur fournissait des vivres et des matelots, en paix avec le sultan de Tunis, qui s'était ligué avec eux contre Mahomet, d'intelligence avec les princes turcomans de la Cilicie, leurs voisins et leurs protégés, qui disputaient encore la Caramanie au prince Djem, et qui harcelaient la côte et la mer, les chevaliers se sentaient capables de se mesurer avec un empire. Leur trésor, composé des revenus immenses de leurs possessions ou commanderies dans les divers États de l'Europe, et des dépouilles de leur piraterie obligatoire sur toutes les côtes d'Afrique et d'Asie, était inépuisable. Plusieurs de leurs grands maîtres ou de leurs princes électifs avaient employé ce trésor à des fortifications qui défiaient les flottes sur mer. les armées sur terre. D'Aubusson les avait complétées par la construction de môles et de bastions qui fermaient le port comme une première ville, et par

avaient été armées de canons
de l'île où la profondeur de
proche et le débarquement d
lerie légère montée sur des ch
mans pouvait se porter aussi
signaux du centre de l'île sur
circonférence; enfin, dans le c
Ottomans submergerait la côte
l'île, la capitale, dans sa vaste
offrirait à la population entièr
dépassait pas trente mille habita
de la faim, de l'esclavage ou de

La ville de Rhodes est const
en pente d'une colline qui r
Chypre et de Caramanie. Les
colline à laquelle la ville est a
leurs ...



turels, chargés d'abord par les Phéniciens et les Grecs, puis par les Arabes et les chrétiens, de constructions surajoutées de siècle en siècle à d'autres constructions, flanqués de bastions, surmontés de tours, dentelés de créneaux, présentent sur toutes leurs faces extérieures à la mer des murailles de rochers contre lesquelles se brisent vainement les flots. Leur masse, leur élévation, leur épaisseur, ne permettent pas de brèches; deux tours carrées, l'une construite par les Arabes, l'autre par les chrétiens, plongent sur l'entrée étroite et tortueuse du port, que ferme une chaîne de fer, et qu'un môle intérieur, fortifié aussi d'une tour à son extrémité, sépare en port militaire et en port de commerce. Des quais étroits circulent autour de ces deux ports. Les murailles de la ville, aussi solides et aussi hautes que celles du port, s'élèvent encore entre ces quais et les rues. Des voûtes étroites et sinueuses, creusées sous ces murailles comme des antres sous le rocher, donnent seules accès aux quartiers intérieurs de Rhodes. Ces quartiers, d'abord rétrécis et assombris par l'ombre des murs, s'élèvent insensiblement en pente douce par une plus large rue vers le sommet de la ville. A droite et à gauche, les façades vermoulues des maisons des chevaliers des différentes nations ou langues laissent voir sur leurs portes

plate-forme du sol porte le p
et des principaux dignitaires (
d'un côté la ville, de l'autre
la mer de Chypre et des mo
sur le continent.

En dehors de cette enceinte
fossés étaient doubles, deux
les Juifs, l'autre pour les Gı
plaine sous le canon de Rhode
tre sous le fort de l'église de l
une seconde colline rapprochée
appelle la colline de *Sunbull*
Hyacinthes, du nom de ces fleı
core tapissée.

XX

Muses jonchent, au bord d'une abondante source, les racines des platanes et des cyprès.

C'est sur cette plage sans défense que Paléologue-Pacha dirigea ses voiles par les conseils des transfuges, et fit prendre terre à ses cent mille combattants. Les paysans s'enfuirent dans les faubourgs et dans la ville. L'armée ottomane planta ses tentes sur les trois flancs et sur la croupe du mont Saint-Étienne, hors de portée des canons de la ville, et rapprocha peu à peu elle-même ses batteries de l'église de Philérémos, d'où les boulets et les bombes pouvaient pleuvoir au delà des murailles. La flotte, après ce débarquement, remonta les rivages de l'île vers l'est, contourna les ports et vint jeter l'ancre dans une large rade extérieure où la mer de Syrie déroule ses vagues amorties sur un fond de sable sans profondeur et sans écueil.

XXI

Les premières attaques, dirigées par Paléologue-Pacha contre les deux tours qui flanquaient l'entrée du port, ébréchèrent à peine les blocs de granit dont elles sont construites. Des trois renégats qui dirigeaient les coups, deux périrent sous les premiers boulets de la place, Sofian de Négrepont et

de l'île, et voulant indiquer
gnaux convenus aux Ottoma
boulets saperaient mieux les
dans une barque et se pré
comme un transfuge repentan
son apostasie par ses services
busson le reçut avec défiance;
renommée dans l'art de dirige
venter des machines de guer
cepter son repentir et son seco
fait inespéré de la Providence.
donner six chevaliers pour sur
nœuvres. Après quelques jours
s'apercevoir que ses batteries
les Ottomans et que les batterie
taient en plein sur les enceintes

[redacted]

XXII

Paléologue, n'espérant plus rien de la ruse ou de l'art, s'en fia seulement au nombre et à l'impétuosité des troupes, le seul art des siéges à tout prix.

La terre et la mer devinrent jour et nuit pendant un mois deux volcans qui vomirent dix mille boulets contre les murs et trois mille bombes dans la place. Rhodes, ses murs, ses églises, ses palais, n'étaient plus qu'un monceau de décombres labouré et nivelé par les trois cents pièces d'artillerie de Mahomet II. Les onze canons de calibre monstrueux dressés en batterie sur la colline de Philérémos ouvrirent les flancs des bastions, ébréchèrent les tours, comblèrent les fossés. Les retentissements de ces canons faisaient, disent les témoins, frissonner la mer jusqu'à Cos et à Chypre et résonner les gorges du mont Taurus, jusqu'au fond du golfe de Satalie.

Ces foudres, au lieu d'atterrer les chevaliers, semblaient évoquer de terre de nouveaux défenseurs dans Rhodes : grand maître, chevaliers, soldats, habitants, femmes, enfants, vieillards, couraient à toute heure du jour et de la nuit cou-

...ouler ou de se combler.

« Rhodes, du côté du mont
« blait, disent encore les réc
« tortue immense qui aurait s
« ses écailles. »

Les Turcs s'épuisaient de
tions, de machines, d'explosio
avancer d'un pas au delà du pi
Ils y tombaient par milliers s
les assiégés roulaient sur leu
tournant, qu'ils construisaient
joindre la proue de leurs vais
la tour Saint-Nicolas, et pour
plain-pied et corps à corps avec
tour, fut coupé de ses câbles,
cres, poussé à la dérive pend
plongeur ...

Trois mille Turcs périrent dans cet assaut de six heures sous les yeux du pacha. Après une trêve de quelques jours et de vaines sommations au grand maître, un dernier assaut, donné par cent mille hommes sur terre et sur mer à la fois, couvrit enfin les brèches et les quais d'Ottomans, qui n'avaient plus qu'à descendre dans la ville ouverte de toutes parts.

C'était le vendredi 28 juillet, le jour même où une flotte ottomane, sous le commandement de Kéduk-Ahmed-Pacha, débarquait à Otrante, qui devait être mise à feu et à sang. Mésih ou *Paléologue-Pacha*, se croyant déjà maître de sa proie, fit imprudemment proclamer dans son camp que les dépouilles et les esclaves de Rhodes appartenaient au sultan et devaient être réservés par les vainqueurs. Ses soldats, qui combattaient pour le pillage plus que pour la gloire, jetèrent leurs armes et refusèrent de monter sur les brèches pour soutenir ceux qui les occupaient déjà ; cette hésitation ébranla les janissaires eux-mêmes, ainsi abandonnés sur les brèches ; ils en redescendirent en maudissant l'avarice du pacha. Les chevaliers y remontèrent à leur place, et, tirant à eux les échelles des Turcs dans la ville, rétablirent les escarpements aplanis.

. ... et dépliait ses
cris de victoire des chrétiens.
bûchers où d'Aubusson faisait
ces douze mille janissaires s'é
lérémos dans le ciel, et les pro
sortaient de toutes les portes de
les cantiques de délivrance p
de la défaite de ses ennemis.
des blessures qu'il avait reçu
combattant le premier, comme
brèches de Constantinople, étai
valiers sur un brancard formé d
des flèches émoussées des Turcs
la noblesse des différentes nat
avaient laissé des morts ou cor
illustration dans leur sang à ce
C'était le dernier ...

XXIII

Mahomet II, indigné d'un revers qu'il attribua à *Paléologue*, reçut sa flotte avec des reproches sévères ; il destitua son général du rang de pacha, et l'envoya expier dans l'humble poste de *sandjak-beg* de Gallipoli sa faute ou son revers. Paléologue s'attendait à mourir. Soit indulgence, soit dédain, Mahomet le laissa vivre pour une autre fortune qui devait plus tard le relever de sa disgrâce.

Le sultan se prépara à effacer sous des victoires les deux humiliations que ses armes venaient de subir à Scutari et à Rhodes. Aux premiers jours du printemps de l'année suivante (1441) il fit planter les queues de cheval sur la rive d'Asie, entre Scutari et Gébissé, en face de son sérail. C'était le signe de ralliement de l'armée autour des tentes de son maître. Mahomet avait résolu d'aller conquérir la Syrie et peut-être l'Égypte sur le sultan du Caire, qui avait prêté secours à ses ennemis, en Caramanie, en Perse et à Rhodes. Ainsi l'empire, à qui il avait donné une base profonde en deçà et au delà du Danube, une capitale centrale à Constantinople, un corps robuste et épais en Caramanie, allait étendre ses deux bras immenses sous un seul règne, l'un

.. années, une tribu conquéra
ainsi trente nations dans un s

La mort seule arrêta Maho
plissement de ce plan, réserv
Une maladie, violente et prom
le saisit sous ses tentes, à la
son armée, campée dans un s
Prairie du sultan. L'armée igr
sa mort. Les eunuques et les
grand vizir motivèrent seulen
troupes sur une maladie légère
forçait à retourner prendre des
nople.

XXIV

Pendant ...

paraître irréprochable à tout événement, le vizir envoya un chambellan, Keklik-Mustafa, à Bajazet, gouverneur d'Amasie, pour lui annoncer la mort de son père, et pour l'inviter à se rendre à Constantinople. Keklik-Mustafa avait ordre de perdre du temps en route et de laisser le bénéfice des heures à une astucieuse combinaison d'événements. Cette combinaison, qui devait assurer le trône à Djem et la mort de Bajazet, était d'autant plus sûre du succès, qu'Amasie, résidence de Bajazet, était à neuf jours de route de Constantinople, et que Magnésie, où résidait en ce moment Djem, n'était qu'à quatre journées du camp. Djem, en se présentant le premier aux pachas, aux troupes et au peuple, sous les auspices du grand vizir, emporterait d'acclamation le trône avant que Bajazet fût averti de la mort de Mahomet II. Un courrier rapide et confidentiel porta à Djem, à Magnésie, le plan du vizir.

Un excès de prudence perdit Djem et son protecteur. Dans la crainte que Bajazet, arrivé le premier à Constantinople, n'enlevât par sa présence le cœur des janissaires qui y étaient restés en garnison, le grand vizir Mohammed leur envoya l'ordre de passer le Bosphore et de se rendre immédiatement au camp de la Prairie impériale. Pendant qu'ils exécutaient

ie bain dans son sérail de Co
et le peuple ne soupçonnaic
litière impériale ayant été ren
min du camp à la mer par le
tents qui marchaient vers la
rumeur d'une supercherie per
à coup parmi les soldats. Ils s
du cortége, et demandèrent à
leur montrât leur empereur. I
ne leur montrèrent que le cada
A cet aspect, ils soupçonnèrent
rêtèrent la litière, coururent au
camarades à la vengeance, revi
bord de la mer, s'y embarquè
toutes les petites rades de la côt
en pleine sédition à Constanti

ainsi à l'anarchie causée par sa mort. Un interrègne sanglant consterna pendant quelques jours Constantinople sans empereur et sans vizir.

XXV

Cependant le divan, les pachas, les vizirs et l'armée, revenus au bruit de ces séditions et de ces meurtres dans la capitale, s'assemblent au sérail pour sauver l'empire en proie à l'anarchie de la soldatesque. Ils chargent d'une dictature unanime Ishak-Pacha, homme intègre et ferme respecté des soldats. Ishak rassemble une poignée de janissaires et de tchaouschs ou chiaoux fidèles, affronte courageusement avec l'autorité de la loi et le sabre des bourreaux les séditieux. Secondé par les citoyens et les mollas, il les réprime, les intimide et les force à rentrer dans l'ordre. Pressé de terminer un interrègne que la dictature seule ne pourrait pas longtemps dominer, il court au sérail où Mahomet II avait retenu en otage deux enfants de ses fils, l'un appelé Korkoud, fils de Bajazet, âgé de huit ans, l'autre nommé Ogouz-Khan, fils de Djem, encore au berceau. Il présente Korkoud à l'armée, qui le proclame sultan provisoire en attendant l'arrivée de son père, et qui se prosterne devant lui. Le peuple ottoman,

Cependant, comme si la for
per un à un tous les fils de la
grand vizir décapité, le conf
vizir à Djem pour l'appeler à
n'était pas arrivé jusqu'à Mag
route par Sinan-Pacha, gouver
avait ouvert ses dépêches. Si
intéressé de Bajazet, dont il a
avait fait étrangler ce confide
pour étouffer le message avec l
Djem avait ignoré ainsi longte
père et les événements de Cons

Bajazet les avait connus, qu
par l'arrivée de Keklik-Mustaf
le trône et craignant d'...

ment du sérail par l'embouchure du Bosphore. Il était accompagné de son vizir favori, Mustafa-Pacha, fils d'Hamza-Beg, qu'il destinait à exercer sous lui, à Constantinople, la toute-puissance que ce vizir habile avait exercée à Amasie.

Les vizirs, les généraux, les agas, les janissaires, la ville entière, s'embarquent sur les galères et sur les *caïques* de Constantinople pour aller faire cortége au nouveau sultan, et traverser en flotte triomphale le détroit qui le séparait du sérail. Mais les intrigues n'avaient pas attendu son entrée dans sa capitale pour éclater autour de lui. Un dictateur populaire, des pachas ambitieux, une ville agitée, des janissaires indisciplinés, ne pouvaient se plier sans conditions au joug d'un jeune prince inconnu à qui ils venaient de décerner l'empire. Tous voulaient des gages de sa reconnaissance.

Ishak-Pacha, qui exerçait depuis douze jours les fonctions de grand vizir et qui craignait d'en être dépossédé par Mustafa, vizir d'Amasie, sema habilement parmi les janissaires le bruit que ce favori conseillait à son maître de briser le joug de cette milice, de réformer la discipline, de réduire la solde. Le sultan, intimidé par ces rumeurs, éloigna son ministre Mustafa avant de monter sur sa galère. Le favori fut renvoyé à Amasie ; ce n'était pas assez pour les

avaient décapité le grand viz
les maisons de Constantinopl
parole forcée du sultan, il
multuairement une libéralit
d'avénement à l'empire, sem
empereurs romains proclam
distribuaient à ceux qui les av
rogeant ainsi le droit de vendr

Bajazet entouré de séditieux
de la condescendance ou de la
vœu de l'armée, et convertit ain
pour le trésor public l'avidité d
on lui permit d'entrer dans le

XXVII

Le lendemain, changeant so
tre un turban ...

Ishak-Pacha fut nommé grand vizir ; un camp se forma précipitamment par ses ordres à Scutari pour prévenir, s'il était nécessaire, la compétition de Djem à l'empire.

Quelques jours s'écoulèrent dans les fêtes de l'avénement au trône et dans l'incertitude des événements que la soumission ou la résistance des troupes d'Asie au gouvernement de Bajazet II préparait à la capitale. Ils furent employés dans les lieux publics exalter ou à maudire la mémoire de Mahomet II.

« Il a conquis deux empires, disaient les parti-
« sans de ce prince, celui de Byzance et celui de
« Trébizonde ; il a subjugué deux cents villes for-
« tes ; il a annexé à l'héritage des Ottomans qua-
« torze royaumes ou principautés souveraines ; il a
« fondé des écoles, des bibliothèques, des mos-
« quées, des hôpitaux sans nombre, pour la sanc-
« tification, l'instruction, le soulagement de son
« peuple ; la mosquée rivale de Sainte-Sophie porte
« son nom et garde sa tombe ; ses routes, ses aque-
« ducs, ses bains publics, couvrent les provinces
« administrées par ses vizirs ; il a honoré et cultivé
« lui-même les lettres ; la poésie, l'astronomie, les
« mathématiques, encouragées par ses munificen-
« ces et par celles de Mahmoud, son grand vizir, ont
« appelé à Constantinople les esprits les plus poli-



« cés et les plus érudits de l'Orient et de l'Occident;
« il correspondait lui-même de sa propre main et
« dans leurs diverses langues avec les princes ou
« avec les hommes éminents par leur renommée
« de tous les pays ; sa cour était une académie de
« philosophes et de poëtes dont l'entretien le dé-
« lassait des fatigues de la guerre et des soucis de
« l'ambition ; le dernier de ses grands vizirs, tué
« le lendemain de sa mort par les janissaires, était
« le premier écrivain de son temps ; quatre autres
« de ses vizirs cultivaient comme lui la poésie ; son
« divan rassemblait toutes les célébrités de l'em-
« pire ; trente des poëtes lyriques ottomans, parmi
« lesquels une femme, la fameuse *Séineb*, de
« Brousse, recevaient de lui des pensions et des
« honneurs ; un de ses guerriers, Ahmed-Pacha,
« est plus illustre par ses chants religieux que
« par ses victoires ; Djémali, l'historien en vers de
« l'empire, interrompu par la mort dans son épo-
« pée nationale, a été continué par le scheik Gul-
« scheni. Son respect pour la science théologique
« du Coran lui fit récompenser, quand il fut monté
« sur le trône, les coups de baguette que son pré-
« cepteur Kourani lui avait donnés à Magnésie par
« les ordres de son père pour le contraindre à or-
« ner sa mémoire des passages du livre sacré ; il



« supportait humblement la contradiction des sa-
« vants et les leçons des sages.

« — Oses-tu bien discuter contre moi? » dit-il un jour avec colère à Khodja-Zadé, qui lui enseignait la jurisprudence nécessaire à un fondateur d'institutions. — « Comme ton esclave, non, lui « répondit le légiste; comme ton professeur, oui, « je l'ose; car si tu es mon souverain ailleurs, ici « tu es mon disciple. »

« Dans Mahomet II, répondaient les sages, le rè-
« gne est grand, mais l'homme est pervers. Il aima
« la science, la poésie, les lettres, comme un élément
« de gloire, mais non comme un élément de vertu.
« Il n'estimait la civilisation que comme un moyen
« de consolider ses conquêtes. Le juste et l'injuste
« n'existaient pas pour lui; l'ambition seule était
« l'âme de sa politique. Sans doute, il a agrandi
« l'empire, mais il a déshonoré le nom des Otto-
« mans. Ses mœurs dépravées ont affiché dans le
« palais les infâmes amours réprouvées par la na-
« ture comme par la religion; un des sexes ne suf-
« fisait pas à ses débauches; sa violence punissait
« de mort la résistance des enfants et des vierges
« à ses lubricités. Il a égorgé le fils du grand-duc
« Notaras et la fille du gouverneur vénitien de Né-
« grepont, Erizzo, pour avoir préféré la mort à l'in-



« famie. Il a déshonoré le harem de son père en « forçant sa veuve à épouser un esclave du palais. « Il a noyé son frère au berceau pour éteindre avec « la vie d'un enfant toute rivalité future avec lui ; « il a supplicié par jalousie, dans deux grands vizirs « innocents, les serviteurs les plus zélés et les hom- « mes les plus vertueux de sa cour. Enfin il a fait « étrangler son propre fils, l'héroïque Mustafa, « moins pour punir en lui son crime que sa gloire. « Son seul monument est Constantinople ; son seul « nom, c'est le *Conquérant*. Mais sa mémoire, qu'il « sera désormais défendu d'oublier en foulant le « sol de Byzance, sera à la fois l'orgueil et l'humi- « liation du trône des Ottomans. »

Ainsi parlaient le lendemain de sa mort les écrivains grecs, italiens, persans et même turcs contemporains de Mahomet II le Conquérant ; et ces jugements, différents selon les patries diverses, sont encore aujourd'hui le jugement de la postérité. Grand règne, homme immoral et sanguinaire qui fait quelquefois admirer l'histoire, mais qui fait plus souvent rougir et frémir l'humanité.

FIN DU TOME TROISIÈME



HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME QUATRIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1854

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

LIVRE QUINZIÈME

I

Les deux frères qui allaient se disputer l'empire ne se connaissaient que par la haine qu'ils se portaient dès le berceau. Ils étaient également inconnus à la capitale. Mahomet II, leur père, ne croyait pas à la nature parce qu'il l'avait si souvent outragée lui-même par ses meurtres de famille. Il avait tenu constamment ses deux fils à distance de son trône et de sa résidence, dans la crainte des in-

...ennemies
prévenir entre eux ou des
également fatales au repos
ment fraternel ne pouvait d
eux l'ambition née de leur
leurs âmes par leurs mères
vancer l'un l'autre au trône

Le couronnement de Baja
Djem ou *Zizim* le sort qui l'a
de meurtre portée par Mahom
frère à tuer ses frères et qui
entre eux que la mort. Si Dj
surgé pour le trône, il se serai
il fallait régner ou mourir.

II



d'une pose majestueuse, d'une figure grecque ou italienne comme sa mère, esclave vénitienne enlevée à une île de l'Archipel, d'un regard triste, d'une bouche gracieuse, d'un geste affable, d'une élocution facile et imagée où l'on retrouvait la poésie orientale de son berceau sous l'éloquence mâle de son rang et sous la dignité de ses revers. On a vu qu'il excellait dans les trois exercices d'esprit et de corps qui constituaient alors la chevalerie des Persans ou des Turcs : faire des vers, manier le sabre, et lutter de force et de souplesse, les membres nus et huilés, avec les plus célèbres lutteurs de l'Albanie ou de la Perse. Le courage plus sérieux qu'il avait montré dans sa vice-royauté de Cilicie en combattant contre les fils de Caraman-Oghli ; l'attrait de sa jeunesse, la douceur indulgente de son gouvernement, l'avaient rendu cher à toute la Caramanie, où il adoucissait, quoique vainqueur, le joug de son père. Les soldats et le peuple de Magnésie étaient vendus d'avance à sa cause par l'amour qu'il avait su leur inspirer. La renommée ingrate et le caractère sauvage de Bajazet ajoutaient dans le cœur des Asiatiques à leur prédilection pour Djem. Dans une telle disposition des populations et des troupes d'Asie, la proclamation spontanée de Djem à l'empire devait répondre una-



nimement depuis Erzeroum jusqu'à Brousse à la proclamation de Bajazet. La Caramanie entière se leva pour soutenir les droits de son favori. Djem n'eut qu'à consentir à la rébellion contre le candidat des janissaires. Ses troupes coururent aux armes d'elles-mêmes. Elles l'entourèrent en peu de jours à Magnésie d'une armée égale en nombre et plus dévouée en attachement que celle de Scutari. Il s'avança sur Brousse, capitale de l'Asie ottomane, avec l'avant-garde de son armée; il espérait y entrer sans obstacle, et y élever trône contre trône. Le temps et sa popularité feraient le reste.

III

Mais les Turcs ont un sentiment du droit dans la famille et dans la possession héréditaire du gouvernement qui prévaut même sur leurs entraînements et sur leur préférence. Chez eux la légitimité est divine, le caprice des prédilections populaires n'est qu'humain. La légitimité était pour Bajazet II.

Le sultan de Constantinople, en apprenant la proclamation du sultan de Magnésie et sa marche ur Brousse, se hâta de faire embarquer un corps de quelques milliers de janissaires et de les faire

cingler vers le petit port de Moudania, voisin du mont Olympe, pour couper la route de Brousse à son frère et pour lui disputer la possession de cette capitale de leur père. Les deux armées arrivèrent en même temps aux portes opposées de la ville. Brousse, sommée au nom de deux sultans d'ouvrir ses portes, trembla de se tromper de cause et de fortune. Elle hésita quelques jours, elle ajourna son obéissance sous divers prétextes; mais pendant que les autorités de Brousse négociaient ainsi pour gagner du temps, le peuple, ivre de faveur pour Djem, lui faisait passer par-dessus les murs les encouragements, les vivres, les subsides, les combattants même dont il avait besoin. Soutenu par ces ovations populaires, Djem attaqua les janissaires de Bajazet sous les murs, les précipita dans la mer, fit prisonnier leur général Ayas-Pacha, et, rentré vainqueur à Brousse, y fut conduit en triomphe au palais de ses aïeux. On le proclama une seconde fois sultan, on frappa les monnaies, on dit les prières dans les mosquées en son nom; on lui livra le trésor; il gouverna pendant dix-huit jours l'Asie, envoya ses firmans à l'Europe du haut de cette capitale de la Bithynie.

...pendant, soit qu'il ne
l'inégalité de ses forces com
qui possédait Constantinopl
les janissaires, la flotte, les
et de l'Europe, soit qu'il hés
fratricide qui allait faire co
man contre lui-même, Djem
concorde à des conditions
frère et lui.

Il y avait alors à Brousse
Seldjou-Khatoun, tante de Mal
de Djem et de Bajazet. Elle v
mée pour son mérite dans le
supplia d'aller à Constantinop
gesse et son intercession entre
l'autorisa à offrir à Bajazet le
l'empire, partage par lequel
l'Europe, les îles, l'Archipel...



sion avec la double autorité de sa tendresse de tante et de son caractère d'ambassadrice. Accueillie avec respect par Bajazet, elle lui représenta éloquemment les dangers de l'empire et les droits du sang.

Bajazet sourit : « Les rois n'ont pas de parents, » lui répondit-il.

V

Cette négociation avortée remit l'empire au sort des armes. Djem, dont la destinée était d'éprouver tour à tour la trahison de ses amis et de ses ennemis, des musulmans et des chrétiens, était déjà vendu à Bajazet II par son premier chambellan Yacoub. Bajazet avait promis à ce conseiller intime de son frère le gouvernement de l'Anatolie, s'il concourait à étouffer la guerre civile dans son germe en conseillant à Djem sa propre perte. Yacoub conseilla, en effet, au sultan de Brousse de diviser son armée en deux corps. L'un de ces corps, commandé par un général inhabile, devait affronter à Nicée l'armée de Bajazet, qui s'avançait dans la plaine; l'autre, commandée par Djem en personne, couvrirait Brousse et le mont Olympe. Cette séparation

partisans de Djem jusqu'à
vança vers cette ville. Il y
Ahmed-Pacha, le premier g
son père, qui revenait d'Ita
et qu'on croyait animé d'un
ment contre Bajazet en souve

Djem, accouru de Brousse
chyr par une nuée de Turco
niens, combattit en vain en h
Bajazet, la discipline aguerri
nom et les conseils de Kéduk-
hison d'Yacoub, qui fit passer
lerie de Djem, et qui lui fer
vèrent la déroute du sultan d
seule protégea la fuite des Tur
maniens

de s'enfuir lui-même, escorté de soixante cavaliers, jusqu'aux gorges sauvages d'Erméni, à deux marches au delà d'Iénischyr. Il s'y arrêta pour reposer ses cavaliers et pour panser une blessure qu'il avait reçue dans la fuite d'un coup de pied de cheval à la jambe. Il avait quitté ses tentes d'Iénischyr après la bataille dans un tel dénûment, que son grand vizir fut obligé de lui prêter son propre manteau pour le couvrir, pendant son sommeil sur la terre, du froid et de l'humidité des nuits.

Parvenu à Koniah, où il trouva la sultane, veuve de Mahomet II, sa mère, et son harem, il prit, avec sa famille, ses trésors et trois cents de ses serviteurs, la route de Tarsous, pour aller demander asile en Syrie au sultan d'Égypte. Alep et Damas le reçurent en sultan dépossédé qui reconquerrait bientôt un trône. Le sultan d'Égypte lui donna au Caire l'hospitalité dans le palais de son vizir et une cour digne de son rang. Lassé de son inaction, et voulant reconquérir aux yeux des Ottomans un titre de sainteté qui accrût le nombre et le fanatisme des partisans qu'il avait laissés en Asie, il fit, en croyant plus qu'en prince, le pèlerinage de Jérusalem et de la Mecque. Ses voyages pieux firent perdre un moment sa trace dans les déserts de l'Arabie.

Revenons à Bajazet II.

méni, qui avaient insulté et pi
étant venus lui demander le
et de leur lâcheté, Bajazet le
leur donner la récompense do
les fit cerner par ses gardes
les arbres de la forêt : « Voi
« turcs de ces provinces, le s
« s'immiscent dans les quere
« eux. Comment cette misér
« osé lever la main contre la
« frère? »

Les janissaires, à son retour
rent à grands cris qu'on leur
pour la punir de sa félonie. B
de rentrer en dévastateur dans
descendit jusqu'aux prières

Brousse à ses soldats. Chaque janissaire reçut mille aspres en compensation de sa part de dépouilles.

Kéduk-Ahmed, que les historiens italiens et français nomment improprement Acomat, erreur que le poëte Racine a consacrée, lui ramena l'armée victorieuse de Caramanie à Constantinople. Le service que Kéduk-Ahmed venait de lui rendre à Iénischyr avait mal effacé les premières impressions de Bajazet contre ce *Bélisaire* des Ottomans. Une vieille haine vivait dans sa mémoire. Un jour que Bajazet, dans sa jeunesse, accompagnait Mahomet II, son père, dans une de ses campagnes, Kéduk-Ahmed, en inspectant l'armée, avait apostrophé rudement le fils du sultan sur l'indiscipline qui régnait dans son corps d'armée.

« Tu te repentiras de ton insolence quand je serai « ton maître, lui dit Bajazet humilié.

« — Et moi, repartit le vieux guerrier, je jure « ici, par la tête de ton père, que si tu es jamais sultan, je ne porterai jamais mon sabre pour un « maître tel que toi. »

A la revue des troupes dans la prairie de Scutari, Kéduk-Ahmed parut, en effet, devant le sultan à la tête de la cavalerie des spahis sans armes et son sabre suspendu au pommeau de la selle de son cheval.

« — Je te délie de ta pı
« c'est se souvenir de troı
« de ma jeunesse, et sers-
« mon père. »

VII

Cependant, à peine rentrı
duk-Ahmed, fier de sa reno
dant sur les janissaires, mur
les lâchetés du grand vizir
lieu de combattre, négociaie
de Rhodes et avec les Turcom
de Koniah. Ancien grand viz
regardait comme au-dessous
qui n'était pas la première; c

prince Mustafa, supplicié pour ce crime par son père, était fille d'Ishak le grand vizir. Kéduk-Ahmed, après la mort du ravisseur, avait jugé cette femme trop coupable ou trop flétrie pour sa couche; il l'avait répudiée et renvoyée à son père. Le père n'oubliait pas cet outrage. Les murmures et les mécontentements de Kéduk-Ahmed l'auraient forcé seuls à s'en souvenir.

Bajazet supportait impatiemment la nécessité d'un général trop cher aux troupes, qui mettait à trop haut prix la récompense de ses services et qui s'imposait à son maître. Sa colère, qui n'osait éclater dans le calme et la réflexion, éclata dans l'ivresse.

Kéduk-Ahmed, invité avec les vizirs et les pachas du sérail à un festin dans le palais, s'y rendit par déférence à son maître. Bajazet, contre les règles de la religion et de l'usage, y fit couler les vins de Chypre et de Schiraz, et força, par son exemple et par ses provocations, ses convives à en boire. Kéduk-Pacha, austère observateur de la loi du Coran, céda avec répugnance aux instances du sultan et trempa à regret ses lèvres dans la coupe. Bajazet but jusqu'à l'ivresse. Dans la chaleur du vin, qui délie les secrets de l'âme, le sultan, soulevant le poids de l'oppression que faisaient peser sur lui

saient une proie de l'emp
en réduisant le nombre et
janissaires, réduire l'orgue
destie et à l'obéissance des

Kéduk, désigné par ces
même par l'audace du vin,
donc l'avait affermi sur ce
proches violents contre l'ing
et des vizirs qui cimentent
sang des soldats et qui le tro
quand il faut honorer et ent
teurs. Il représenta à Baja
affermi pour être si superbe
ger de mécontenter par de
elles venaient à transpirer, d
vaient retirer le trône mi

vêtement d'honneur à chacun des convives. Celui qu'on apporta devant Kéduk-Ahmed était noir, signe sinistre de réprobation et de deuil. Kéduk le comprit et se leva pour se retirer du sérail et pour se préparer à la mort.

« Reste ici, » lui dit d'un accent où grondait d'avance son arrêt le sultan, dont le vin accroissait la fureur ; et, du geste, il ordonna aux chiaoux de dépouiller l'ancien grand vizir de ses vêtements, de le frapper de bâtons et de l'étrangler après l'avoir déshonoré de leurs coups.

« Lâche et ingrat tyran, s'écria alors le vizir,
« qui n'avait plus rien à retenir de ses ressenti-
« ments, puisque tu méditais de me faire mourir,
« pourquoi, par un raffinement impie de ven-
« geance, m'as-tu forcé de souiller mon âme en bu-
« vant du vin avec toi? »

Les bourreaux avaient déjà déchiré les habits de Kéduk-Ahmed sur son corps et frappé de leurs bâtons ses épaules nues; ils apportaient le cordon pour l'étrangler, quand le kislar-aga, ou chef des eunuques, ami secret de Kéduk, se jeta aux pieds du sultan; il le conjura de suspendre l'exécution afin de s'assurer, avant le dernier supplice, si les janissaires ne se soulèveraient pas à la nouvelle de la disgrâce et de l'emprisonnement de leur général.

Cependant la nuit s'écou
Kéduk-Ahmed, qui adorait
pour l'attendre, le vît reven
quiet de ce retard, il court ch
ves du festin, et il en appr
stances qui lui font présum
pour les jours de son père s
pressé de le venger s'il est mo
dresse anime l'éloquence, co
janissaires, les réveille, les ha
leur général et leur père vic
ment à leurs intérêts, tombé
norants d'un ivrogne ou près
sa vertu par son supplice

core, ou de venger sa mort en jetant sur son cadavre le cadavre de son assassin. Bientôt trente mille janissaires, des torches et les sabres nus à la main, se pressent aux portes extérieures du sérail, les enfoncent à coups de hache, et se précipitent, à travers les cours, contre les secondes portes pour pénétrer dans le palais.

Bajazet II, averti par le tumulte, par les torches, par les cris de ses soldats, fait barricader les portes par le chef des eunuques, et, se présentant lui-même à travers le grillage d'un balcon élevé, demande d'une voix tremblante aux assaillants le motif de leur attroupement.

« Misérable ivrogne, crient mille voix irritées, « rends-nous notre général, ou nous allons te brû- « ler toi-même dans ton sérail incendié.

« — On vous a trompés, répond le sultan, votre « général n'est point mort.

« — Qu'on nous le montre, qu'on nous l'amène ! » reprennent les troupes.

Kéduk-Ahmed, tiré précipitamment de son cachot, avant qu'on eût le temps de lui rendre ses habits, paraît à côté de son maître à la lueur des torches, la tête, les épaules, les jambes, les pieds nus, couvert seulement d'une chemise de grosse toile déchirée et souillée de taches de sang par le

ler seulement son silence magnanime que le sultan manda par ses gestes le res aux soldats.

« Oui, on vous a tromp
« (que Dieu le protége !) n'a
« Dans les égarements d'u
« moi-même au respect qu
« son maître ; il m'a puni,
« être, mais je méritai un
« grâce de la vie. Ne soyez
« dulgents ou plus irrités q
« même. Rentrez dans l'ordr
« votre maître d'avoir cru à l
« violé le seuil de son sérail
« mander pour vous le par

IX

La générosité de ce grand homme calma la fureur des janissaires. Ils le revêtirent à l'instant des vêtements et des armes dont il avait été dépouillé, et le reconduisirent en triomphe dans sa maison. Il rentra le lendemain au divan avec le simple titre de vizir, mais avec l'autorité d'un serviteur imposé à son maître par la faveur du peuple et des soldats.

Bajazet II parut avoir rendu sa confiance entière à Kéduk-Ahmed; mais sa dissimulation couvait sa vengeance. Il feignit, pour séparer le pacha de ses partisans, la nécessité d'un voyage à Brousse. Kéduk, par ses fonctions au divan, devait y suivre son maître. Les janissaires, laissés à Constantinople ou dispersés, sous divers prétextes, dans les garnisons d'Europe, étaient dans l'impuissance de se concerter pour le salut de leur général. Quelques jours après l'arrivée du sultan à Brousse, Kéduk-Ahmed fut étranglé dans l'intérieur du sérail. On répandit le bruit d'une mort soudaine et naturelle. Son crime était d'avoir trop bien mérité de son maître, et d'avoir trop le sentiment de son mérite et de sa vertu.

Au retour du sultan à Coı
saires, soupçonnant, à la dis
général et à la dissémination
sein mal déguisé de les anéaı
mêmes dans la capitale. Ils
leurs craintes et se concertèı
ruine du corps. Toutefois le
maison d'Othman et les exho
leur firent masquer la séditio
Craignant de soulever une se
la capitale encore indignée d
tinople à la mort de Mahomet

nombre, leur silence, leur attitude, provoquaient le sultan à la crainte, la capitale à l'insurrection.

Ils élevèrent des retranchements autour de leur camp et se gardèrent comme des troupes en présence de l'ennemi. Des négociations s'ouvrirent entre eux et les vizirs pour la satisfaction de leurs griefs et pour la garantie de leurs priviléges. Les souverains ottomans reconnurent une fois de plus le danger de ces corporations armées qui ne soutiennent les monarchies qu'à la condition de les asservir. Bajazet II, après de vaines concessions à leurs exigences, fut forcé de demander lui-même à ses prétoriens l'entrée de leur camp et d'y paraître en suppliant plus qu'en empereur. Il les conjura, par le salut de la nation, d'oublier leurs griefs; il leur jura, par l'âme de son père, qu'il ne voulait ni réduire leur nombre, ni diminuer leur solde, ni attenter à leurs priviléges; il leur promit de ne régner que par eux et pour eux.

Sa présence, ses adjurations, ses serments; leur orgueil, exalté de l'humiliation de leur maître devant eux; leur sédition, récompensée au lieu d'être punie, les ramenèrent à l'obéissance. Ils rentrèrent calmes, mais toujours menaçants dans la ville. Bajazet, quoique pacifique par ses mœurs qui ne demandaient que des voluptés, sentit que

L'Égypte et la Syrie, c
khalifes arabes depuis Mahc
souveraineté indépendante
sous les successeurs des kl
Saladin, le plus héroïque d
fondé la dynastie des Aïoub.
Fathimites du Caire et des cr
de l'Orient. Ses successeurs,
l'immobilité des Égyptiens et
énervées par de longues serv
aux arts et à l'agriculture q
cherché leur force, contre l
les croisés, dans une race
guerre était un métier. Cett

les Albanais de l'Asie. Indifférents aux religions et aux dynasties ; amoureux seulement de la guerre pour la guerre, ils prennent parti pour la solde et pour la gloire dans les querelles des grands empires, arabes, persans, syriens, égyptiens, turcs, russes, dont leurs montagnes sont confinées. C'est ainsi que dans l'Occident les montagnards de l'Helvétie louent leur fidélité ou vendent leur sang aux monarchies voisines sans s'informer où est la justice, mais où est la solde. Les peuples de cette nature, quoique libres chez eux, sont d'admirables instruments de tyrannie chez les autres peuples.

Mais les Circassiens ont de plus que les Suisses le génie aventureux et l'imagination chevaleresque qui font rêver, aux simples guerriers, des trônes et des empires pour prix de leurs exploits. Avec un sabre et un cheval, les Circassiens qui descendent de leurs montagnes ont devant eux des horizons sans limite de fortune et de puissance. Leurs conquêtes deviennent leur patrie ; ils s'acclimatent partout où ils dominent. Ils sont tous nobles comme le fer qui tue ou qui asservit dans leur main. Doués par la nature, par le climat et par l'éducation d'une intelligence supérieure, d'une élocution passionnée, d'un orgueil aristocratique, d'une intrépidité qui justifie leur ambition, d'un mépris pour les autres

conservé jusqu'à nos jours
ladin, l'armée des sultans
janissaires du Caire comme
de Constantinople. C'est pa
sur les chevaux du désert,
jeté dans le Nil les croisés
roi de France prisonnier de
toire donna aux Mameluks
successeurs des *khalifes* et
gouvernement étranger. Le
soudan ou *sultan*, régnait a
permettait leur caprice. Sédi
rains, oppresseurs contre l
rebelles et tyrans à la fois, ce
tesque étrangère se mainten

Tel était l'empire que Bajazet II allait attaquer. Cent cinquante mille hommes marchèrent avec lui vers les frontières de Syrie. Soixante mille Mameluks l'attendaient aux confins de la Caramanie, près du mont Amanus, contre-fort du Taurus, dans la même plaine où Darius avait attendu Alexandre.

La tactique qui avait fait vaincre les cavaliers persans par les piétons macédoniens d'Alexandre, et qui fit vaincre de nos jours les Mameluks égyptiens par l'infanterie de Bonaparte, le carré, hérissé de lances ou de baïonnettes et de feu, était encore inconnu des Ottomans. Les Mameluks, fondant sur les Turcs comme un ouragan de chevaux et de fer, les dispersèrent en tronçons épais, dont les débris ne purent se reformer à la voix du sultan que derrière le fleuve profond dont les janissaires couvrirent les ponts pendant la déroute.

Le lendemain, Bajazet ayant repassé les ponts pour venger cet échec, toute son armée fut précipitée de nouveau dans le fleuve. Vingt mille morts ou blessés, trente mille prisonniers, une retraite prompte, une paix honteuse, furent le seul fruit de la campagne. Depuis l'apparition de Timour-Lenk en Asie Mineure, le sang et l'honneur des Turcs n'avaient pas coulé avec une telle profusion sur la terre ottomane.

revers. Deux cent cinqua
troupes et de canons, sous
vizir. Mustafa Pacha, ren
tienne de cent vingt vaisse
miral Grimani, dans le go
inférieur en tactique et en
vrit la flotte de Grimani d'u
mées, qui, en s'attachant
incendièrent en une heure
Dix mille hommes périre
précipitant à la mer pour
Bajazet, qui suivait la côte
assiégea Lépante, Coron, M
le littoral de la Grèce insu

L'infortuné amiral Grim
nouveau les Ottomans, po

trahison par les patriotes de Venise. Emprisonné, enchaîné, il comparut, chargé d'opprobres et de fers, devant toute l'aristocratie de sa nation formée en tribunal pour le juger.

Son fils, le cardinal Grimani, parut à côté de lui devant les nobles, soutenant de ses mains pieuses le poids des chaînes de son malheureux père. Les accusateurs de Grimani demandaient son supplice. Les supplications de son fils ne lui obtinrent que la vie. Il fut dégradé de toutes ses dignités, dépouillé de toute sa fortune, et relégué dans une île obscure de l'Adriatique. L'orgueil de la république voyait des crimes dans les revers de ses meilleurs citoyens.

Gonzalve de Cordoue, surnommé le *grand capitaine*, et digne de ce surnom par la grandeur de ses aventures, sauva Venise en lui amenant de Naples trente vaisseaux et des soldats aguerris sous lui.

Les deux flottes combinées sous son commandement poursuivirent la flotte ottomane de rade en rade, entrèrent dans les Dardanelles, bloquèrent Lesbos, firent craindre pour Constantinople. Une nouvelle paix rétablit, pour les deux nations, dont l'une possédait la terre, l'autre les mers du Levant, l'harmonie nécessaire à leur commerce.

troublèrent un moment
secte, fourbe et crédule à
teurs religieux, vivait de
verne des environs d'Antal
réformé, et la légitimité
l'usurpation d'Aboubekre
tion de tous les musulman
était le premier article de

Le peuple, dont l'ignora
ticisme dans ces montagnes,
de Dieu tous les incrédules
Il massacra et écartela, à la
le gouverneur et les magistr
de la ville de Kutaïah fut e
blique. Engagés dans la rév
crimes, les sectateurs du der

[redacted]

ligieuse, proclamèrent le schisme des Persans, et vancèrent, sous le drapeau de leur agitateur, qu'aux environs de Magnésie.

Korkoud, fils aîné de Bajazet II, qui gouvernait te ville, rassembla précipitamment autour de lui janissaires de sa province. Vaincu par l'armée ulaire du derviche, Korkoud n'échappa à la mort par la rapidité de son cheval. Le sultan envoya on fils une nouvelle armée, commandée par grand vizir lui-même. Les bandes du rebelle, icues à leur tour, se dispersèrent sous le sabre janissaires. Le prophète s'enfuit en Perse; le ple et le roi le reçurent en martyr de leur foi onale. Ses miracles puérils, astucieusement binés pour subjuguer l'imagination avide de iaturel des Persans, firent de Scheitankouli bitre de la Perse. Le roi fanatisé lui prêta ses iées pour contraindre ses bourreaux à suppli- les sectateurs d'Omar.

e principal texte de la dissidence consistait à mer ou à nier qu'il fallait, dans les ablutions imandées par le Coran, laver ses pieds avec de u, ou les frotter avec du sable. Des milliers immes périrent pour cette argutie. La haine e les Persans et les Turcs, fondée, indépendamit de la *sunnah*, sur des dissentiments futiles, de-

... approcha de la ...
tan, au moment où Bajazet
mosquée pour la prière, e
Le sultan s'étant incliné
de monnaie au derviche, le
un coup de poignard dans
fut pas mortel; mais le da
jazet, accessible jusque-là a
fit adopter des mesures de p
tous les Ottomans qui ap
dans ses audiences; deux
nir la main sur l'épaule, p
lèveraient pas le bras contre l
ombrageuse, tombée en dés
par la familiarité confiante d
n'humilie plus ni les étrang

les dissensions naissantes entre ses fils, l'affaiblissement de ses forces, usées par le harem et par l'ivresse fréquente, le plongèrent pour le reste de son règne dans une mélancolie rêveuse et mystique. C'est la maladie de l'âme habituelle aux princes de sa race qui ont savouré jeunes les délices, l'orgueil et le néant de la toute-puissance.

Bajazet détourna ses regards de la terre et s'abîma dans les contemplations mystiques de la philosophie et de la religion. Il se corrigea du vin et des voluptés de ses harems. Il prescrivit la répression rigoureuse des désordres et des scandales qui déshonoraient l'islamisme dans la capitale. La vente du vin dans les bazars fut interdite. Mais les janissaires, corrompus par l'exemple de son propre vice, se soulevèrent contre ces sévérités. Ils forcèrent le sultan de fléchir devant des habitudes qu'il avait lui-même encouragées dans sa jeunesse.

La prière, les entretiens pieux avec les scheiks, la poésie, dans laquelle il excellait presque autant que son frère Djem, devinrent ses seules diversions aux soucis importuns du trône. Son visage même, que les ambassadeurs de Venise retracent en traits énergiques et colorés au commencement de son règne, prit la maigreur, la pâleur et le recueillement ascétiques de la vie contemplative.

avait réformé par humilité son
vie. Il répudia les couleurs éclat
dorées, les bonnets persans et l
coraient les habits et les turba
son père. Il y substitua le caftan
de mousseline roulé sans orneme
Les Ottomans ne l'appelaient pl
le *scheik*, le *sophi*, le *philosophe*,
Il régnait peu par lui-même, il la
pire entre les séditions incessante
res, les conseils du divan et la m
vizirs.

Daoud-Pacha, qui venait de vai
de Scheitankouli, avait succédé
prême à Ishak-Pacha, disgracié p
depuis le meurtre de Kéduk-Ah

sultan un ministre intègre et sûr. Il donna son nom à un grand nombre d'institutions charitables, à des mosquées et surtout à une plaine hors des murs de Constantinople où il fit dessiner un camp (ou champ de Mars) pour les rassemblements et les exercices des troupes au moment où l'armée s'y réunissait pour les expéditions d'Europe.

XV

Daoud conduisit lui-même une seconde fois en Asie l'armée du sultan pour contenir les soulèvements des Turcomans. Revenu à Constantinople, il assoupit, dans une suite de négociations modérées et fermes avec les ambassadeurs des puissances occidentales, les germes de guerre que le pacifique Bajazet II était toujours pressé d'étouffer. Ces guerres locales et ces négociations secondaires avec l'Égypte, les tribus turcomanes, les Hongrois, les Maures d'Espagne, les Maures de Tunis, la cour de Naples, le pape, les Vénitiens, l'Autriche et même les Russes, encombrent l'histoire sans l'intéresser. Les dissensions des princes dans la famille du sultan, germes des crimes qui ensanglantèrent le règne de Bajazet et le règne futur, commençaient à agiter le sérail, le peuple, l'armée.

Tschenderen, quatre fois g
Tschendereli, succéda à Dac

XVI

L'empire venait d'être dél
de Djem par une suite d'aven
trahisons. Nous les raconterc
pour ne pas disséminer l'a
aux étranges vicissitudes de
tier de Mahomet II.

Bajazet, tranquille enfin su
testée du sceptre des Ottoma
nemis que ses enfants.

Huit fils lui étaient nés de
lement chers à sa tendresse.



Trébizonde. Ses trois filles avaient été mariées dès leur première adolescence, l'une à un prince turcoman, petit-fils du conquérant de la Perse, Ouzoun-Hassan ; l'autre à un fils de Daoud-Pacha le grand vizir; la troisième à Nassouh-Beg, gouverneur de la Dalmatie turque. Une fille de Djem, que ce prince avait fiancée au berceau avec le sultan d'Égypte, son hôte, et que la mort de ce sultan avait laissée veuve avant l'âge du mariage, avait été mariée par Bajazet à son favori Sinan-Pacha, beglerbeg ou commandant général de l'armée d'Asie. Ainsi, dit Hammer, la fille d'un empereur et la veuve d'un soudan était esclave d'un simple pacha dans un harem d'Anatolie.

XVII

La mésintelligence qui existait entre ces différentes branches de la maison de Bajazet II éclata pour la première fois aux yeux des Ottomans par un murmure et par une témérité presque séditieuse de Korkoud, son fils aîné, contre les ministres de son père. Un eunuque aussi viril à la tête des armées qu'éloquent au conseil, Ali-Pacha, avait remplacé le grand vizir Tschendereli. Ali préférait se-

les revenus avaient été autre
ment des grands vizirs. Kor
atteinte à son autorité, tol
par son père, s'embarqua
vingts serviteurs de sa maiso
du soudan d'Égypte, ennemi
son père.

A l'exemple de son oncle I
sa désertion des États paterne
sage aux Mameluks pour aller
pèlerinage au tombeau du prop
le fugitif au Caire en héritier
rebelle à son père. Il envoya
royal des Tartares.

« Neuf chevaux de race, ne
« meaux, trois de dromadaires
« rangs de dix-huit chameau

« battaient en marchant devant lui ; les vizirs et les « officiers de l'étrier du sultan du Caire vinrent aux « portes de la ville le complimenter. Cinquante « moutons par jour, cinquante quintaux de sucre, « cinquante sacs de riz, deux mille poulets, deux « mille oies, cent cinquante quintaux de miel et « cinq bourses d'or lui furent alloués par semaine « pour la nourriture de sa maison. Le soudan « d'Égypte, à son approche, descendit de cheval « avant lui, le baisa sur les yeux, comme on baise « un fils, tandis que Korkoud baisa le cou à son « hôte comme on fait à un père. »

Mais le soudan s'étant loyalement refusé à prêter au fils des secours contre le père, et à le laisser sortir de ses États pour aller en chercher en Perse, Korkoud, déjà repentant, ne trouva d'issue que dans la résipiscence et la soumission ; il écrivit au grand vizir pour le prier d'excuser sa faute auprès de son père. Il attribua au seul désir de visiter la Mecque l'abandon de son gouvernement. Ce prétexte pouvait d'autant plus naturellement colorer son imprudence, que Korkoud était, comme son père, un prince pieux, philosophe, contemplatif, exclusivement voué à la théologie, aux lettres, à la poésie, entouré à Magnésie d'une cour de lettrés et de poëtes, impopulaire à ce titre parmi les ja-

L'insubordination impuni
ragea les autres fils de Bajaz
La loi fatale de Mahomet II,
commandait presque le fratri
avait décrété d'avance la hai
éternelles entre les frères.
sultan voyait de loin à la mor
triers dans ses frères, s'il ne
en faisant ses victimes; cette l
naturée ne laissait aux fils d
que le choix entre la mort et
en devenant nécessaire, dev
dans cette maison condamnée à
Bajazet ne tarda pas à éprou



XIX

Ahmed ou Achmet, alors gouverneur d'Amasie, bien qu'il ne fût que le second des enfants de Bajazet, était prédestiné secrètement au trône par son père. Le sultan, les vizirs, les janissaires, défiants de la mollesse contemplative de Korkoud, trouvaient dans Achmet la vigueur et la maturité d'esprit propres au gouvernement. L'indolent Korkoud, attendant tout de la fatalité qui s'était prononcée pour lui en le faisant naître le premier, ne se prémunissait pas contre cette prédilection de son père. Mais Sélim, le troisième fils du sultan, prince d'un bras prompt, d'un esprit ombrageux, d'une ambition capable de tout prétendre et de tout oser, supportait impatiemment au fond de son gouvernement de Crimée la faveur de Bajazet pour Achmet. Il tremblait que le voisinage d'Amasie de la capitale ne fût pour Achmet, en cas de mort du sultan, une occasion d'y venir avant lui saisir le règne; il avait un fils de seize ans nommé Soliman-Sultan; il exigea des vizirs, pour ce fils, le gouvernement d'une province interposée entre Amasie et Constantinople, afin que Soliman pût devancer Achmet et Korkoud dans cette compétition éventuelle du trône.

Cette nouvelle distrib
à son tour Sélim. Il se pl
nace envenimait la plaint
torisation des vizirs, son
zonde, trop éloigné de la s
venir résider à Caffa dans
liman. Bajazet, offensé
préparatifs militaires de so
de retourner dans sa résid
exigeant des ministres un go
pour surveiller de plus prè

La résistance des ministr
jonction du prince lui fit a
mal déguisée sous le prétext
Il équipa une flotte à Caffa,
pes, traversa la mer Noire,
près des bouches du Danu
absent depuis vingt-si

armée; la terreur le devançait dans cette capitale.

Les vizirs, consultés dans cette extrémité des circonstances, encouragèrent Bajazet à la fermeté. Ils lui représentèrent le texte des décrets de Mahomet II et la sagesse des traditions qui interdisent à tout héritier éventuel du trône de gouverner une province d'Europe dans la crainte qu'il ne se fît de ce gouvernement rapproché un marchepied pour monter, contre le droit de ses frères, au trône.

Bajazet, convaincu mais indulgent, envoya le molla d'Andrinople, Noureddin-Sarigurz, le plus consommé de ses négociateurs, à l'armée de Sélim, pour lui persuader l'obéissance et l'ajournement de son ambition. Sélim ne répondit à l'indulgence et aux sollicitations de son père qu'en grossissant son armée et en marchant plus rapidement vers la capitale. Hassan-Pacha, beglerbeg de Roumélie, lui opposa les vingt mille janissaires, azabs et spahis de l'armée d'Europe. Mais, soit hésitation des Ottomans devant la guerre civile, soit indécision des janissaires, déjà secrètement travaillés par Sélim, Hassan-Pacha se replia sans combattre sous les murs d'Andrinople, suivi pas à pas par Sélim, qui campa aux portes de la ville dans la large vallée de Tschoukourowa; les forces étaient égales, la faveur du peuple balancée, la fortune en suspens. Bajazet,

[illegible]
[illegible] des armées [illegible]
[illegible] Hassan-P[illegible]
[illegible] lui-même
[illegible] un accommodement
[illegible] assurant cependant
[illegible] le fils licenciait s[illegible]
accordait au fils les deux go[illegible]
[illegible] Semendria en Europ[illegible]
préliminaires de l'empire.
père, s'éloigna pour aller
avant-postes du règne.

XX

s'avança de sa résidence d'Antalia sur Saroukhan, que Bajazet avait refusé de joindre à son gouvernement d'Antalia. Sélim, en route pour Semendria, apprenant la marche de son frère aîné, s'arrêta dans une attitude menaçante pour attendre, disait-il, le dénoûment des troubles d'Asie.

Bajazet II, lui ordonnant en vain de s'éloigner davantage, trembla pour l'empire menacé ainsi de deux côtés et courut prévenir l'un ou l'autre des compétiteurs à Constantinople.

Sélim, profitant de l'éloignement de son père, reflua rapidement sur Andrinople, entra en maître dans le palais, délivra les prisonniers, pilla le trésor, destitua les autorités fidèles au sultan, et nomma à leur place ses plus audacieux partisans.

Le grand vizir Ali-Pacha, qui répugnait à la fois à l'ambition criminelle de Sélim et à la molle compétition de Korkoud, surveillait les intérêts d'Achmet, le favori du divan et de son père. Il décida son maître à réunir une armée, vendue à la cause d'Achmet, et à marcher lui-même à Andrinople pour y réprimer les attentats de Sélim.

Sélim prévint le sultan en s'avançant dans la Thrace contre l'armée de son père. Au sommet d'une colline voisine de la ville de Tschorli (l'antique Tzurulum), Ali-Pacha, s'approchant de la litière

XXI

disputer la plaine. Le combat ne fut qu'une fuite. Sélim montait un cheval célèbre dans l'histoire de cette race équestre, à qui la vigueur de sa course et le bruit retentissant de ses pieds avaient fait donner le nom de *Kara-boulut* (le nuage noir). Ce cheval l'emporta hors du champ de bataille. Son page Ferrahd, qui devint plus tard l'époux de sa fille et son grand vizir, voyant son maître près d'être enveloppé par une poignée de spahis montés sur des chevaux turcomans de la même race que Kara-boulut, se jeta volontairement en travers entre leurs sabres et la croupe du coursier de Sélim. Il roula dans la poussière sous leurs lances et sous les pieds de leurs chevaux; mais son dévouement donna de l'espace à Sélim. Ce prince, fuyant nuit et jour à travers les forêts des rives de la mer Noire, alla demander un asile au khan des Tartares de Crimée, dont il avait épousé la fille, mère de Soliman.

XXII

Le grand vizir Ali-Pacha, après avoir ramené son maître vainqueur à Constantinople, passa en Asie pour y combattre les tronçons de la secte fanatique de Scheitankouli, qui s'étaient rejoints et qui menaçaient Brousse. Ce vizir avait assigné une

... prendre de conc
...gne en persuadant l'abdic
captant la faveur des janissa
consommé dans la guerre, d
le manége des cours, tomb
dans une mêlée contre les h
desseins périrent avec lui.
homme d'État consterna Ac
peut le comparer à un Ricl
mais sous un prince moins a
C'était le premier des granc
champ du martyre, le sabre à
tant pour l'empire. Les poëte
l'émule et l'idole, rempliren
d'élégies martiales de sa gloi
Idris, qu'il avait appelé d'Ispa

[redacted]

XXIII

Le schah de Perse, chez qui les rebelles avaient encore une fois cherché un refuge, fit jeter leurs deux chefs dans une chaudière d'eau bouillante, et envoya leurs crânes décharnés, montés en coupe pour y boire *l'eau de la vengeance*.

Cependant Sélim, encouragé par la mort de l'eunuque qui seul contenait son audace, s'avançait de nouveau vers Constantinople pour contraindre son père à déshériter Achmet et Korkoud en sa faveur. Sultan Achmet, de son côté, était à Scutari, en face du sérail, avec une armée de ses partisans asiatiques. Ahmed-Pacha, nommé une seconde fois grand vizir après la mort de l'eunuque Ali, s'efforçait vainement d'incliner les janissaires au parti d'Achmet-Sultan. Cette milice, fanatisée par l'or et par les séductions de Sélim, en qui elle aimait les vices de Mahomet II, son grand-père, s'insurgea à l'approche du sultan Achmet, saccagea les palais du grand vizir, de Mustafa-Pacha, de Hassan-Pacha, du grand juge de l'armée d'Asie et de tous les vizirs suspects d'adhésion au parti de Sélim.

Le grand vizir, concédé aux révoltés par le sul-

Achmet dans son gouvernement

Achmet, indigné de cet exil c
perte de ses espérances, s'éloig
pour s'emparer de Koniah où il
et les oreilles à l'envoyé de son p
mandait la province. La tête d
défendait pour le sultan la citadel
envoyée outrageusement à Bajaz
sanglantes achevèrent de dépopul
Constantinople.

Korkoud, croyant son père déso
liable avec ses deux frères, entra
nople sous un déguisement et sui
deux serviteurs; il se constitua, a
geuse confiance, l'hôte des janiss
mis, dans leur principale caserne
sa séduction, son éloquence et son
tacher de S...

ans d'absence, baiser la main de son père au sérail. Korkoud ne gagna à son audace qu'une insignifiante hospitalité.

Pendant qu'Achmet mendiait des secours aux Tartares, Sélim s'avançait une troisième fois à la conquête de l'empire par la sédition et peut-être par le parricide. A la tête de six mille cavaliers tartares, il avait franchi sur la glace le Danube au commencement de février (1512). Son approche agita, dans la capitale, les ortas des janissaires. Ces soldats turbulents semblaient pressentir leur règne dans le sien. Leur cœur se précipitait à lui, non comme au plus digne, mais comme au plus féroce des fils du sultan.

XXIV

Ils demandèrent à grands cris à Bajazet de leur donner Sélim pour général et de les faire marcher sous lui contre Achmet. Bajazet n'avait que le choix entre trois révoltes : celle de Sélim, celle d'Achmet, celle de ses janissaires. Il accorda tout à la plus menaçante. L'aga des janissaires courut à la rencontre de Sélim, qui n'était plus qu'à quelques heures de la capitale. Il y ramena le prince en triomphe à ses soldats. Les vizirs, les pachas,

Bajazet ...
qui le détrônaient ...
à prix d'or le règne qui lui
tassé pendant trente ans de
nel capable de payer un emp
sorier (ou kasnadar) offrir à
ducats d'or, payés le jour mê
nuelle de deux cent mille d
retraite dans son gouvernem
il voulait le trône. Bajazet le
cesseur, à condition qu'il att
prendre le titre de sultan ;
trésor, et que ses fils, récon
trage, se pardonneraient ent
même sang. Sélim, de peur d
peuple, feignit de tout accep
reste à sa faction ...

spahis, la foule, ameutée au souffle des partisans de Sélim, inonda sans opposition les cours du palais. Leur silence énigmatique ou respectueux voulait être compris sans paroles. Bajazet essaya de leur opposer la majesté du droit de la paternité, du titre et de l'âge. Il s'assit sur son trône, fit ouvrir les portes et leur demanda d'une voix sévère mais résignée ce qu'ils venaient exiger encore de lui.

« Notre *padischah* est vieux, il est infirme, lui ré-
« pondirent quelques voix qui déguisaient mal l'in-
« solence sous la compassion ; le poids de l'empire
« l'accable ; l'empire s'affaisse avec lui.

« — Oui, ajoutèrent d'un ton plus impérieux les
« soldats répandus dans les salles, nous voulons à
« sa place sultan Sélim. »

Douze mille voix des janissaires et des spahis attroupés dans les cours répétèrent d'un accent forcené le nom et l'acclamation de Sélim.

« Eh bien, dit avec résignation le sultan aban-
« donné même de ses gardes, de ses enfants et de
« ses vizirs, je remets l'empire à mon fils Sélim,
« Que Dieu bénisse son règne sur les Ottomans ! »

Le nom de Sélim et le cri de *Dieu est grand!* s'élevèrent à la fois de la salle du trône, des cours du palais et des sept collines de Constantinople. Nul n'osait protester contre la fortune

ébranlent à leur gré la cour
devient le seul droit de la
juge de la légitimité du prin
peuple. Tout le temps que r
Ottomans eurent un maître,
d'empereurs.

XXVI

Cependant Sélim, sous l'ap
de son ambition, avait eu l'a
Il se tenait debout sous la vo
sépare la première cour de la
rail, entouré de ses officiers et
affidés. C'est sous cette voûte
attendre respectueusement ...

d'une victoire ou d'une défaite, ignore si on l'appelle au palais pour la fortune ou pour la mort.

Sélim semblait y attendre dans un hypocrite respect que son père, humilié, l'appelât de lui-même au trône dont ses complices le faisaient descendre. Les vizirs vinrent se prosterner devant lui et le conduisirent en présence de Bajazet II, encore assis sur le *musnad*. Sélim baisa la main d'où il venait d'arracher le sceptre. Bajazet, en se dépouillant des signes du pouvoir suprême, eut l'air de déposer avec joie un fardeau. Il demanda à se retirer avec son harem, ses serviteurs et son trésorier dans le vieux palais, où sa présence n'offusquerait pas le nouveau règne, mais où son âge et ses infirmités trouveraient le calme et le silence de ses habitudes.

Les janissaires et le peuple ne lui laissèrent pas longtemps cette illusion des princes déchus. La même capitale ne peut pas porter deux trônes. Les clameurs soldatesques qui élevaient jusqu'au ciel à ses oreilles les bénédictions pour le règne de Sélim étaient des malédictions pour le sien. L'importunité de ces cris, de ces fêtes qui étaient des insultes pour lui, le forcèrent à demander à son fils un asile plus éloigné du palais qui lui rappelait si insolemment sa déchéance. Il désigna la

que douces les conditions

Vingt jours après avoir c
sérail, Sélim escorta lui-
impériale, le cortége qui a
dépossédé, sur la route d
côté de la litière de son p
et recueillir avec une défér
que Bajazet lui donnait à vo
de l'État. Les deux souverain
séparèrent à une demi-journ
l'un pour revenir dans la capi
tinuer sa route vers l'exil.

XXVII

seur, Bajazet II semblait ralentir sa marche, pour attendre quelque repentir et quelque retour de la fortune. On dit que cette lenteur, motivée sur une maladie, parut un calcul inquiétant à Sélim, et que, sous prétexte d'envoyer un médecin grec à son père, il lui envoya un empoisonneur. Un page italien, familier de Bajazet, et qui le suivait à Démotica, affirme le crime dans ses mémoires. L'impatiente ambition d'un fils qui avait trois fois levé la main contre son père ne le dément pas; mais rien ne le prouve. Bajazet, depuis longtemps malade, le cœur brisé par l'ingratitude de son fils, l'esprit altéré par le contre-coup de sa chute d'un trône, le corps torturé par les douleurs de la goutte et par les vicissitudes d'une route funèbre, pouvait mourir sans parricide. L'opportunité de l'heure de sa mort accuse seule la main de son fils. Il disparut quand il fallait disparaître; c'est là le seul soupçon légitime de l'histoire, mais on n'inscrit pas le nom de parricide sur un soupçon.

XXVIII

Son règne avait pacifié mais amolli les Ottomans; il ne laissait pour traces que des revers; ses vertus personnelles étaient des vertus domestiques

l'époque de la Fronde en Fra
française, adoucie par le gén
et par la main de Mazarin,
meurtres et en fratricides d
sanguinaires des Turcs.

Un ministre diplomate, l
avait suffi aux Français pour
il fallait un Tibère aux Otton
Sélim.

Avant d'entrer dans le récit
il faut remonter de quelques a
zet II, pour suivre dans un des
sodes le règne, les aventures
frère qui lui avait disputé l'em

L'histoire de Djem, frère et
zet II, fait corps avec l'histoire



féré, pour la clarté comme pour l'intérêt du drame, raconter sans confusion et sans interruption le règne de l'un et la vie de l'autre. Pour l'intelligence comme pour les sens, c'est de la séparation des objets que naît l'ordre, c'est de l'ordre que naît la clarté, cette lumière de l'intelligence; c'est de la clarté que naît l'intérêt, cette chaleur de la mémoire.

Nous remettons donc au livre suivant l'histoire de Djem, ce grand proscrit des Ottomans, ce jouet du sort, et cette victime de la politique de l'Europe.



LIVRE SEIZIÈME.

I

L'empire avait eu un moment deux empereurs.

On se souvient qu'après la victoire d'Iénischir remportée par Bajazet II sur son frère et son rival, le jeune empereur d'Asie, Djem, s'était réfugié avec sa mère, sa femme et ses enfants à la cour du soudan d'Égypte. On se souvient qu'accueilli en sultan par ce souverain, Djem, soit par découragement, soit par pitié, soit par politique, avait laissé sa famille au Caire, pour aller accomplir, presque seul, à travers les déserts, le pèlerinage de Jérusalem, de la Mecque et de Médine, les trois villes saintes des

...e, le pèlerinage
Ses amis et ses ennemis
dant près de deux ans dan
taines où le chameau d'un
costume de bédouin, le fil
cond empereur des Ottoma

II

Sa mère et sa jeune épous
coman de la Caramanie, le
vrier 1482, au Caire sous c
bait aux piéges de ses ennem
accepté religieusement et phi
faite; il se résignait à vivre
contemplative obscurité. Ses t
une vie privée sur la terre ét
dont l'environnaient les man

dans les régions imaginaires, lui rendaient l'exil et l'oubli du trône plus faciles et plus doux qu'aux ambitieux sans génie et sans vertu. Quoique à peine âgé de vingt-quatre ans, Djem avait déjà en Turquie, en Perse et en Arabie la renommée d'un héros et la célébrité d'un des poëtes les plus accomplis de l'islamisme. Le sang de Mahomet II, sa beauté et son adresse de corps, ses pèlerinages, ses exploits et ses revers ajoutaient encore à la dignité de son malheur. Il se condamnait lui-même à l'inaction; mais ses amis, ses partisans en Caramanie et les ennemis de son frère ne se résignaient pas à son absence; leur fortune était la sienne; ils n'hésitèrent pas à la jouer de nouveau sur sa vie et à le perdre pour se sauver.

III

Kasim-Beg, ce fils proscrit d'Ibrahim Caraman-Oghli qui s'était dévoué à la cause de Djem contre Bajazet II, pour recouvrer ses États, par ce service rendu au plus populaire des deux prétendants au trône, était resté après la défaite d'Iénischir errant mais toujours armé parmi ses anciens sujets dans les rochers inaccessibles du mont Taurus. Il agitait de là les vallées, les plaines, les villes; il envoyait

... partisan de l
ble que Kasim, Mahmoud-B
gora ou d'Ancyre et ancien g
saires sous Mahomet II, pr
par ressentiment de sa disg
lement à Djem de lui livrer A
l'armée de son frère au mom
sur la côte de Caramanie.

Ces sollicitations et ces a
par des noms si prépondérants
des secours que les mameluks
à son entreprise, décidèrent en
core une fois le sort. Il confia
du soudan son allié, et, suivi
compagnons, il quitta le Caire
s'aboucher à Alep avec ses part
Kasim-Beg, Mahmoud-Beg, un
mirs, de begs et de généraux

troupes disséminées sur leur passage. La popularité de Djem, la légitimité de Kasim, la renommée militaire de Mahmoud-Beg, cher aux janissaires, donnèrent en peu de semaines au prétendant des provinces et une armée supérieure à celle de Bajazet II. L'Asie entière allait échapper au sultan. Ahmed-Pacha, son général en Caramanie, abandonné d'une partie de ses troupes, battu deux fois par Mahmoud-Beg dans la plaine de Koniah, avait jeté à la hâte dans cette capitale une garnison commandée par Ali-Pacha, depuis grand vizir; lui-même se repliait devant les populations soulevées, il cherchait à gagner du temps plus que des victoires. Djem, Mahmoud-Beg et Kasim, réunis sous les murs de Koniah, assiégeaient la ville qui ne se soutenait plus que par l'obstination d'Ali-Pacha. Un hasard la sauva.

Mahmoud-Beg en passant à la cause de Djem, avait eu l'imprévoyance de laisser sa femme et ses enfants otages des Turcs à Angora au cœur de l'Anatolie. Il quitta le camp de Djem avec un détachement de son armée pour aller jusqu'à Angora enlever sa famille aux vengeances de Bajazet. Rencontré en route par un corps plus considérable de troupes du sultan, il tomba dans la mêlée, et sa tête envoyée à Bajazet ranima la confiance abattue de ce

... la perte de Mal...
général, se replia en comba
montagnes. Ce champ de l
ture, le rendait égal aux
frère. Bajazet II, avant d'en
défilés du Taurus, envoya à
janissaires à Djem pour pa
jeune prince consentit à de
mier écuyer Sinan-Beg et son
Beg descendirent avec des
pour traiter des conditions d
frères. Djem ou ses ambas
pleine souveraineté de plusi
Bajazet II vit dans ces condit
de l'empire. « Dites à mon f
« nan-Beg, que l'empire est
« être à la fois à deux maris
« la défendre, et que celui ...

« d'or et vingt pages choisis, les plus beaux enfants « de mes esclaves. »

Ces propositions furent rejetées avec indignation par Djem. « Ce n'est pas de l'or qu'il faut à un « prince, s'écria-t-il, c'est un empire. » Ahmed-Pacha, renforcé par la nombreuse cavalerie européenne et asiatique de Bajazet II, escalada alors les montagnes par toutes les gorges de la Cilicie. Il ne resta à Kasim-Beg et à Djem que quelques châteaux inabordables et quelques grèves des pieds du mont Taurus sur la mer, entre le golfe de Satalie en face de Chypre, et la rade de Telmissus (Macri) vis-à-vis de Rhodes. Kasim-Beg, qui ne craignait rien pour lui-même dans les crêtes du Taurus défendues par leurs frimas où il s'abritait après les revers, conjura Djem de chercher un asile et des alliances chez les princes chrétiens en passant à Rhodes.

IV

Ces conseils, quoique inspirés par un sincère attachement, perdirent Djem en le détournant de se fier à la foi des Syriens, des Égyptiens et des Persans qu'il avait éprouvée, pour tenter la foi suspecte des chevaliers de Rhodes et des princes chrétiens.

Pendant le règne de son père Mahomet II, ce

souvent des conférences
présence de Djem. Le fils
principaux chevaliers, c
avaient appris à Djem à h
chrétienne la valeur et la
péens. Il en appréciait l'h
nait pas la perfidie. L'expé
dre que la barbarie et
corrompt jusqu'à l'héroïs
vertu.

Le prince, abrité, après
troupes, dans une caverne d
en vue de l'écueil d'Arsinoé
léiman-Pacha, un de ses
fidèles compagnons de disgr
grand maître de Rhodes si
recevoir dans leur île le fils

s'embarquer à Telmissus, fut atteint par les cavaliers de Bajazet II. Ses lettres, ouvertes par Ahmed, apprirent à ce général que Djem était encore caché dans les montagnes, et qu'il songeait à fuir par mer chez les ennemis du sultan. Ahmed répandit sa cavalerie entre les rochers et la mer pour épier le fugitif.

V

Cependant Djem ne voyant pas revenir son émissaire Souléiman, et pressentant quelque catastrophe, fit partir pour Rhodes deux autres émissaires déguisés pour négocier son asile dans l'île, et pour demander aux chevaliers s'ils consentaient à le recevoir libre, à lui envoyer une galère de l'Ordre près d'un rocher de la côte de Cilicie qu'il leur désignait.

Les chevaliers de Rhodes n'hésitèrent pas à accorder à ces négociateurs toutes les conditions de salut, de sûreté, de liberté et de dignité d'asile demandées par Djem. Un fils de leur implacable ennemi Mahomet II à recevoir flattait leur générosité ; un sultan à protéger caressait leur orgueil ; l'espoir de relever par leur concours la fortune de ce prétendant momentanément éclipsée, de lui

.. grand conseil de l'O
maître, ce même Pierr
Mahomet II et sauveur
tion les conditions dem
Djem. Le sauf-conduit d
entre leurs mains ; une
l'Ordre, commandée par
niga, sortit à toutes voiles
le jour, pour aller explor
licie, et ramener dans l'île
valiers. Le peuple entier d
tours et sur les collines pou
tude de la fortune des chréti

VI

Cependant Djem et ses t
fuite, pourchassés par l

Rhodes leur cachait encore, au lever du soleil, l'escadre de Zuniga. Djem, au bruit du galop d'un détachement de spahis prêt de l'atteindre, se jeta avec ses amis dans une barque de pêcheurs cachée derrière un rocher par les soins de Kasim, et s'abandonna aux vagues pour voguer vers l'île. Mais, avant de faire déployer la voile, il écrivit sur son genou un adieu terrible à son frère et à son persécuteur Bajazet II, et, attachant cette lettre à la pointe d'une flèche, il monta sur le banc des rameurs, tendit son arc et lança la flèche qui vint tomber sur la grève aux pieds des spahis.

Les spahis ramassèrent la flèche et la lettre, et lurent :

LE SULTAN DJEM AU SULTAN BAJAZET II, SON FRÈRE INHUMAIN.

« Dieu et notre grand prophète sont témoins de « la honteuse nécessité où tu me réduis de me ré« fugier chez les chrétiens. Après m'avoir privé des « justes droits que j'avais à l'empire, tu me pour« suis encore de contrée en contrée, et tu n'as « point eu de repos que tu ne m'aies forcé, pour « sauver ma vie, à chercher un asile chez les che« valiers de Rhodes, les ennemis irréconciliables « de notre auguste maison. Si le sult[illegible] notre père

« souhaite de vivre que p
« supplice. »

Bajazet II, en recevant
qu'il était frère, et répan
« quoi, dit-il, s'est-il fié a
« moi ? »

VII

A peine Djem avait-il lanc
terre ottomane, qu'il aperçu
de Zuniga débouchant voile
cap avancé de Macri. Craign
escadre de Bajazet II qui ci
la route de Rhodes, il fit ran
terre. Mais bientôt une chal
par l'amiral vers son bateau



attribués à un souverain, et l'escadre, chargée de ce glorieux dépôt, rentra au milieu du jour dans le port de Rhodes. Jamais, depuis le jour où Paléologue-Pacha avait replié ses trois cents voiles devant les décombres victorieux de l'île, la ville de Rhodes n'avait frémi de plus d'orgueil et de plus de joie. Le grand maître d'Aubusson, suivi de tous les commandeurs et de tous les chevaliers des différentes langues de l'Ordre, était descendu sur la dernière marche du quai pour recevoir l'hôte de l'île et de la chrétienté. Le peuple entier suivait ses traces; le palais de France, le plus vaste et le plus splendide de Rhodes avait été approprié et décoré rapidement à l'usage d'un prince d'Orient. Djem refusa un moment d'y entrer pour ne pas déplacer les chevaliers de France : « Il ne convient « pas, » dit-il au grand maître, « à un proscrit tel « que je suis, d'expulser de leur palais les souve- « rains de l'île. »

« Des proscrits de votre nom, » lui répondit avec un faux respect le grand maître, « tiennent le pre- « mier rang partout, et plaise à Dieu que vous « soyez bientôt aussi maître à Constantinople que « vous l'êtes ici . » Les chevaliers de toutes les nations parurent rivaliser de générosité et de déférence pour lui faire oublier ses infortunes. Les

barbare. Djem effaçai
de son costume, par l
par la convenance de s
plus policés des cours
talie. Il parlait la lang
prise à la cour de Maho
et la langue grecque co
Quoiqu'il découvrît du h
de France les neiges des
la Lycie et les voiles des
cherchaient de rade en
Macri, rien ne lui rappel
chéance, ses revers ou sa
à passer en Europe où il v
armes des Hongrois et des
d'un autre côté l'empire.
Djem se confiait avec d'a

dans l'éventualité de son règne futur, s'engageait à ouvrir tous les ports de la Turquie aux flottes des chevaliers, à rendre chaque année la liberté sans rançon à trois cents esclaves chrétiens, et à payer cent cinquante mille ducats d'or pour indemnité de l'hospitalité et des secours qu'il recevait de l'Ordre.

Mais au même moment où d'Aubusson signait ce traité avec son hôte, il en négociait plus secrètement un autre avec Bajazet II.

Aussitôt que ce prince avait appris la retraite de son frère à Rhodes, il y avait envoyé deux émissaires grecs, agents corrompus des crimes d'État qu'on avoue ou qu'on désavoue selon l'événement. Les Grecs de la cour de Byzance, tâchant de reconquérir l'importance par la servilité, remplissaient le sérail des Turcs de ces instruments d'intrigues. Ils avaient pour mission, disent les historiens de l'Ordre, d'empoisonner à Rhodes le frère de Bajazet II. La suite des événements fait présumer avec plus de vraisemblance que leur véritable mission était de faire les premières ouvertures de trahison à d'Aubusson et au conseil souverain de l'Ordre, de paraître ensuite expulsés de l'île par la sollicitude du grand maître pour la vie de son hôte, mais en réalité, d'aller reporter à Constantinople

Les faits ne justifière
du grand maître de l'ord
car, à peine les deux é
expulsés de Rhodes, que
son envoya à Constantino
l'Ordre, Guy de Mont, Arı
ter d'une paix permanente

Les conférences mal d
Constantinople entre ces cl
nipotentiaires de Bajazet
même renégat grec qui av
vant Rhodes, et Kéduk-Ah
tègre mais insolent qui faisa
en le servant. Kéduk-Ahme
mot, comme un soldat acco
les nœuds avec le sabre d

logue-Pacha, plus insinuant et plus habile que son rude collègue, le pria de s'écarter un moment des conférences, et de le laisser seul composer avec les scrupules hypocrites des envoyés de d'Aubusson. Kéduk-Ahmed comprit Paléologue-Pacha; il parut avoir renoncé, en Ottoman inflexible, à traiter avec des chrétiens à d'autres conditions que la servitude.

Mais aussitôt que la négociation remise à Paléologue-Pacha eut déguisé, sous des apparences moins déshonorantes, les bassesses que les Turcs exigeaient des chevaliers, le traité ignominieux fut signé entre Rhodes et Bajazet II. Ce traité stipulait ouvertement qu'une paix éternelle régnerait sous le nom de trêve entre les deux États, qu'on se livrerait réciproquement les esclaves évadés de l'une ou de l'autre religion; il stipulait dans un article secret que le frère du sultan, Djem le prétendant à l'empire, serait retenu jusqu'à sa mort prisonnier dans un des châteaux de l'Ordre; que, pour prix de cette perfidie et de ce service, le sultan payerait chaque année une somme de quarante-cinq mille ducats d'or aux geôliers de son frère : tel était le prix infâme non du sang mais de la vie et de la liberté d'un hôte qui était venu se confier librement et sous un sauf-conduit sacré à la bonne foi et à l'honneur d'un ordre de chevalerie chrétienne! La déloyaut-

L'exécution de ce trait
abjectes hypocrisies pour
l'Europe et l'accomplisse
Il fallait persuader à l'Eu
libre et honoré entre les m
lait lui persuader à lui-mê
de sa patrie était une condi
au trône, et qu'en le conduis
de cour en cour, l'Ordre ne
aux souverains de la chrétie
un captif. Le Conseil et les
prêtèrent avec une déplorabl
vres de la politique du corp
dentes, que tout le monde en
que personne n'en portait la r
grands crimes de l'...



Ils lui représentèrent que le voisinage de la Lycie et de la Caramanie permettrait constamment à son frère d'entretenir à Rhodes des assassins ou des empoisonneurs qui ne leur permettraient jamais de répondre de sa vie; que l'empire, trop surveillé de ce côté par l'armée de Kéduk-Pacha, lui refuserait à jamais tout rivage et toute occasion de débarquement; que la Hongrie et les rives du Danube, habitées par les plus redoutables ennemis de l'islamisme, étaient le côté vulnérable des possessions de son frère; que les princes chrétiens d'Italie, de France, d'Espagne et surtout le pape n'attendaient qu'un prétexte pour renouveler les grandes coalitions autrefois religieuses, maintenant politiques, qui pouvaient seules lui fournir une armée contre son frère; que sa présence à la cour de ces princes et ses engagements envers eux en faveur des chrétiens lui assuraient l'alliance unanime de l'Europe, et qu'un sultan restauré par la chrétienté à Constantinople serait le gage de la solidité de sa maison et de la paix du monde.

X

Djem persuadé par ces insinuations pressait lui-même le grand maître de le transporter par mer à

amis était si entière qu'il
grand maître d'Aubusson de
traiter en son absence, selon
intérêts avec les vizirs ou les

Pendant ces pourparlers,
équiper une galère de l'Ordr
Europe. Ne s'en fiant à per
propre sang de la trahison m
il chargeait son propre neveu
chefort, de ses instructions se
but de la navigation, et sur
pour masquer jusqu'au terme
parence de services rendus à I
mise à Bajazet II. Les honneur
rent au départ de Rhodes la tr
Djem s'embarqua avec trente
mans sur la galère de Blanch



XI

Il s'embarqua le 1er septembre 1482 pour l'Europe. Les vents contraires ou les artifices des chevaliers qui montaient sa galère le retinrent plus d'un mois dans l'archipel en vue de Rhodes et des côtes de Cilicie. On le fit relâcher dans l'île voisine de *Cos*, dépendance de Rhodes, qui appartenait encore aux chevaliers. Après un séjour destiné sans doute à user du temps, la galère qui portait l'héritier de Mahomet II fit voile vers la Sicile. Le port de Messine ravitailla le vaisseau. Djem en longeant l'île admirait en poëte, disent ses annalistes, les dauphins qui jouaient autour de la proue en lançant de leurs narines des jets d'eau étincelant au soleil. Le spectacle inconnu pour lui du volcan de l'Etna éclairant l'île, la mer et le ciel le retenait la nuit sur le pont.

Les chevaliers, pour se réserver à eux seuls le mérite et le prix de la captivité du sultan des Ottomans, prenaient un soin jaloux de dérober aux ports et aux vaisseaux étrangers la connaissance du dépôt qu'ils portaient à bord. Une nuit que Djem et ses amis groupés sur le pont soupaient éclairés par une multitude de lampes, et jouissaient de cette illumi-

lendemain sur la côte de Ca
par la réclusion des passag
feux sur le pont.

Après six semaines de
Blanchefort débarqua son
de Nice. Djem, qui se croy
en apparence honorifique
et dans un de leurs château
délices du ciel et des rivage
pelaient la mer de Cilicie.
mants paysages de Nice des
respirait le souvenir de la pa
autre ciel. Cependant, impat
route vers la Hongrie, il s'é
de la relâche à Nice, et il
l'ordre de le conduire selon
Blanchefort et les chevaliers

risation de sortir de ses terres. On lui assura que cet envoyé reviendrait en peu de jours à Nice lui rapporter la réponse, et peut-être l'alliance de ce souverain. Djem choisit pour cette ambassade le plus lettré et le plus politique de ses vizirs, Nassouh-Tchélébi, compagnon de ses études et de ses exploits en Asie. Les chevaliers qui accompagnaient Nassouh-Tchélébi dans son ambassade le firent arrêter à trois journées de marche et disparaître dans une de leurs commanderies de Provence. Quatre mois d'attente et d'incertitude s'écoulèrent sans que Djem pût recevoir aucune nouvelle de son envoyé. Il le croyait à la cour de France retenu par les lenteurs d'une négociation.

XII

Cependant la peste qui éclatait à Nice servit de prétexte aux chevaliers pour éloigner davantage leur hôte de la mer. Ils le conduisirent par la Savoie dans une gorge étroite et sombre des montagnes du Bugey nommée Roussillon. L'Ordre y possédait une commanderie. On y voit encore aujourd'hui les pans de murailles collées au rocher dont elles semblent être un écroulement naturel. Djem, à cet aspect, ne put se dissimuler une pri-

saires interceptés sans dou
rurent jamais. Quelques
une centaine de chevalier
entourèrent tout à coup le
enlevèrent à Djem les trente
tivité et ne lui laissèrent q
mans de sa suite. Ces trent
qués à Nice et renvoyés à Rh
sort.

Tous les paysans des villa
sillon accouraient, disent l
apercevoir aux fenêtres du d
Turcs, hôte ou prisonnier de
salem. Le duc de Savoie, en re
France où il était allé saluer l
les VIII, s'arrêta au château d
charmé de la beauté de ce prin

de Savoie. Les chevaliers cependant, inquiets de ce voisinage et de cette amitié, firent embarquer quelques jours après Djem sur l'Isère, puis sur le Rhône pour le conduire, sans traverser de villes ni de villages, dans une autre commanderie plus forte et plus isolée sur un rocher presque inaccessible de la vallée du Puy en Velay. On ignore combien de mois ou d'années Djem y languit ignoré du monde.

XIII

Bajazet II, informé par d'Aubusson des tentatives de son frère pour intéresser le duc de Savoie et le roi de France, avait envoyé un ambassadeur, Houseïn-Beg, à ces cours pour les prévenir contre toute alliance avec Djem. Le sultan, pour entretenir le zèle des chevaliers de Rhodes à son service, leur députa peu de temps après ce même Houseïn-Beg avec un présent de reliques recueillies à Constantinople dans le trésor de Sainte-Sophie. C'était un coffre de bois de cyprès contenant, selon les traditions grecques, une main de saint Jean-Baptiste. La relique, passée du monastère de Pétréion dans le trésor du sérail turc de Mahomet II, repassa comme prix d'une trahison sur l'autel de la cathédrale de

politique des chevaliers
possession exclusive de L
nente entre leurs mains
jazet II. Ils redoublèrent
prisons.

Soit que le roi de France
souh-Tchelébi de la captivit
quelques tentatives pour fa
que le château du Puy ne le
ble à la corruption des Otto
ils le transportèrent de la
vallée de l'Isère au château
teau, limitrophe entre la Fr
parut plus propice à leurs de
située dans l'intérieur des
l'un des souverains aurait
leur victime par la force, ils



écrivains turcs que des écrivains chrétiens, ont rétablis au rang de vérités historiques.

XIV

Djém, malgré ses longues adversités, était à l'âge où le cœur des hommes cherche involontairement dans l'amour les oublis ou les compensations de l'ambition déçue : il n'avait pas encore vingt-sept ans. Le sang ardent de son père qui coulait dans ses veines et qui colorait ses joues, sa figure à la fois pensive et héroïque, sa stature martiale, son adresse à tous les exercices de la chevalerie orientale, ses exils, ses malheurs, sa mélancolie, la grandeur et les rigueurs de cette destinée qui l'avaient jeté, à travers tant d'aventures, d'un trône d'Orient dans un donjon des montagnes du Dauphiné, touchèrent le cœur de Philippine de Sassenage, fille du seigneur du château à qui les chevaliers de Rhodes avaient confié la garde de leur prisonnier. La jeunesse, la beauté, la tendre compassion peinte sur les traits de la jeune fille, toujours présente, de son geôlier, avaient fait naître dans le cœur de Djem un de ces attraits lents mais invincibles auxquels l'infortune prédispose l'âme, et qui, en se produisant comme une simple consolation de

prisonni
crète et la promesse d'é
tienne au trône des Otton
de ses ancêtres, eussent
père, charmèrent pendant
tivité du prince. Les chroni
Dauphiné assurent qu'un fr
clandestins au château de
fant élevé par la belle Phili
d'un page, épousa à son tou
noble maison, et que le sang
être encore dans les veines
chrétienne.

Quelques tentatives d'évas
Turcs serviteurs de Djem et
pine, ont laissé également le
toire et leurs traditions auto
château.

imaginaires qui manquaient au prince déchu. Une de ces odes ou *Ghazel*, consacrée par les historiens italiens de sa vie, rappelle à la fois la philosophie de Dioclétien et la poésie de Salomon et d'Anacréon.

« Prends ta coupe, ô Djem, » se chante-t-il à lui-même ; « prends ta coupe et remplis-la de la « liqueur qui donne les songes, bien que nous « soyons ici sur la terre d'exil qu'habitent les « Francs ! C'est au sort à décider de nous ! A « quoi sert de se roidir ou de verser des larmes ? « Nul ne peut éviter le destin qui l'attend !

« Pèlerin de la sainte Kaaba (la Mecque), j'ai « visité naguère les déserts de sable, j'ai habité les « vallées et les cavernes de la Caramanie ; quelques « pas d'un fidèle dans l'enceinte sacrée où le pè- « lerin fait ses stations autour du tombeau du Pro- « phète, valent mieux que toute l'étendue de l'em- « pire d'Othman !

« Gloire et grâces à Allah ! Je suis maintenant « jeune, beau et sain encore, quoique exilé dans le « pays des Francs ! Celui qui sent en lui la santé, « la vigueur et la jeunesse est partout le sultan de « l'univers !

« Dix-huit pages aux cheveux blonds comme « leurs sœurs ; dix-huit pages, tous fils des begs « d'Albanie, nous tendent d'une main gracieuse le

« un sultan ? Non, non
« longtemps à personne !
« les grandeurs des maître
« nentes, il ment ! »

Enfin, une de ses ten
jouée au moment où le pı
corde du donjon dans le fo
nage, allait fuir à la cour c
aposté par ses amis. L'infor
rachée de ses bras comme l
rations à la liberté.

Un château isolé des bord
la cinquième fois la victi
Rhodes. L'amour parvint c
nouer par des messages rar
et Philippine une correspon
quelques fragments subsist

trouver pendant deux ans, dans un seul cœur, l'oubli de la captivité et la consolation de la patrie.

D'Aubusson, comme s'il eût envié à son prisonnier jusqu'aux douceurs de cette pitié de femme, ordonna à son neveu d'arracher Djem au château de Sassenage, et de le dépayser de prison en prison dans les commanderies les plus isolées de l'Ordre comme pour faire perdre sa trace aux princes qui s'intéresseraient à son sort. Ces nouvelles captivités durèrent trois autres années. La politique ombrageuse du grand maître de l'Ordre craignait toujours que la compassion ou la corruption n'ouvrissent à cet otage de son ambition les portes de ces donjons. Pour sceller d'une main plus sûre ses verrous, d'Aubusson chargea son neveu de conduire son prisonnier au cœur de la province montueuse et ombragée de chênes de Limousin, dans le château de Bourgneuf, fief des d'Aubusson, où ce grand maître était né lui-même. Ce château était habité par sa sœur, Souveraine d'Aubusson. Les chevaliers y firent construire au sommet d'un rocher une tour carrée de huit étages pour loger dans la même enceinte le prince, ses serviteurs et ses geôliers. Sveadeddin, d'après un des compagnons de captivité du sultan, décrit ainsi cette tour : « Au-dessus des souterrains « creusés dans le roc, étaient les cuisines; au pre-

« sur lui et de le distrai

XV

L'horreur et le désespoi
tait plus même illuminé
belle Philippine ou par ses
tous les subterfuges de nat
sion. Houseïn-Beg, un de s
franchir l'enceinte extérieur
de Bourbon les indices néce
de son maître. Djélal-Beg,
longtemps séparé de lui depu
teau de Roussillon, et qui av
d'Italie pour lui chercher des
lontairement partager sa cap
des nouvelles du monde et des

de hauts prix. Les chevaliers bénéficiaient également sous toutes les formes de la haine ou de l'amour qu'on portait à leur otage. Indépendamment des reliques, des présents, des quarante-cinq mille ducats d'or que le conseil des chevaliers recevait annuellement de Bajazet II pour les complaisantes rigueurs de l'Ordre, d'Aubusson, par une royale cupidité qui trompait jusqu'au cœur d'une mère et d'une épouse, « extorqua *vingt-six mille du-« cats d'or* de la mère et de la femme de Djem ré-« fugiées au Caire, sous prétexte d'employer ces « sommes à acheter la protection et la faveur des « cours de l'Europe à l'objet de leur tendresse. On « corrompit jusqu'au vizir dépositaire du sceau du « prince, et on remplit d'assurances perfides de li-« berté, de prétendues lettres que Djem était censé « adresser ainsi sous ce sceau menteur à sa mère, « à sa femme, à différents souverains de l'Occi-« dent. » Le faux et l'escroquerie s'appelaient la politique du grand maître; le héros du siége de Rhodes prêtait sa main sans scrupule à ces crimes d'État.

XVIII

Pendant ces ignominies et ces sévices, d'Aubus-

son, pressé par les murmures des princes de la chrétienté qui réclamaient Djem comme un instrument de ruine contre Bajazet II, négociait cependant par pudeur la liberté de son prisonnier avec ces cours. Il espérait obtenir en échange, du pape, de nouveaux priviléges souverains pour l'Ordre, et la dignité de cardinal pour lui-même. Mais plus il irritait par l'attente les désirs de la cour de Rome, plus le prix de sa victime s'élevait à son bénéfice et au bénéfice de ses chevaliers. Ce fut dans ces circonstances, qu'affectant un intérêt plus paternel pour Djem, il lui envoya de Rhodes à Bourgneuf, Sinan-Beg et Ayas-Beg, deux partisans du prince, retenus jusque-là par le grand maître dans les cachots de Rhodes, et rendus à la liberté pour aller négocier auprès du sultan captif le pardon de sa captivité. L'Ordre, prêt à trafiquer de Djem pour en faire un prétendant contre Bajazet II, sentait la nécessité de se réconcilier enfin avec un prince qui pouvait remonter sur le trône de Constantinople, afin de n'avoir pas en lui un vengeur irréconciliable de ses perfidies.

Bajazet II, de son côté, informé de ces négociations entre l'Ordre et le roi de France, employa, pour les faire échouer, les moyens qui lui avaient réussi avec les chevaliers de Jérusalem. Il envoya à

Charles VIII par un ambassadeur des coffrets de cèdre et d'or remplis de reliques vraies ou fausses que la conquête de Constantinople avait livrées au sérail de Mahomet II. Mais ces reliques, souvent apocryphes, baptisées des noms les plus saints par la superstition souvent frauduleuse des Grecs, et dont le prix était inestimable pour les premiers croisés, étaient tombées dans le discrédit et dans la dérision des cours politiques de l'Europe. Charles VIII ne voulut pas même donner audience à l'ambassadeur de Bajazet II, qui repartit avec ses reliques dédaignées pour l'Orient.

XIX

Le roi, que le fidèle émissaire de Djem, Nassouh-Tchélébi, avait pénétré de compassion et de tendresse pour ce déplorable jouet de l'ambition égoïste de d'Aubusson, insista avec plus de force pour qu'il relâchât enfin son captif entre les mains du pape. Charles VIII suivait en cela non-seulement les inspirations généreuses de son cœur, mais les conseils de sa politique. Méditant une expédition en Italie contre le roi de Nâples, il lui importait de caresser le pape en concourant à son désir de posséder le prince ottoman.

Pierre d'Aubusson n'osa résister plus longtemps aux désirs de deux cours aussi puissantes. Le scandale de la détention du prétendant ottoman criait dans toute l'Europe contre l'Ordre. Le contrat entre le pape et le grand maître était ratifié; les priviléges et les possessions accordés par la cour de Rome à l'ordre de Jérusalem compensaient au delà les 45,000 ducats payés par Bajazet II pour le prix de la captivité de son frère. Djem, conduit à Marseille, puis à Toulon, fut remis aux légats du pape, et Charles VIII lui donna une escorte d'honneur jusqu'à Rome de cinquante chevaliers. Par un traité secret avec le pape, le roi stipula que, dans le cas où la cour de Rome revendrait ce prince dont on trafiquait, à une autre puissance, la cour de Rome payerait à la France une amende de 10,000 ducats d'or.

Pierre d'Aubusson, quoique soldat et non prêtre de l'Église, obtint dans le chapeau de pourpre de cardinal le prix de sa honte et de ses perfidies, récompense qui déshonorait à la fois en lui l'homme et la dignité.

XX

Après sept ans de captivité, Djem sortit en sou-



verain, suivi d'un pompeux cortége d'amis et de chevaliers français, de la tour qui lui avait servi de prison, et s'embarqua à Toulon avec sa suite sur deux galères de Rhodes. Le fils du pape Innocent VIII, Francesco Cibo, était allé l'attendre à Civita-Vecchia, pour faire une entrée triomphale à Rome. Le sultan de Brousse, monté sur un cheval richement caparaçonné, s'avançait revêtu de son costume et de ses armes orientales à côté du fils d'Innocent VIII, suivi des chevaliers de France et d'Auvergne, de ses amis, de ses vizirs, de ses begs, des ambassadeurs de toutes les cours chrétiennes, des cardinaux, des chambellans, des prélats, des princes, des officiers de la cour de Rome. Logé en souverain au Vatican, et présenté au pape par son fils, Djem, se souvenant qu'il était prince et musulman, témoigna sa reconnaissance à son hôte, mais refusa fièrement d'ôter son turban et de fléchir le genou devant le pontife d'un autre culte. Il s'avança avec une mâle dignité vers Innocent VIII, et lui baisa l'épaule selon l'usage des Turcs envers leurs égaux. Après cette réception publique, il entretint tête à tête le pape, dans une entrevue intime, de son histoire, de ses malheurs, de ses prisons, de sa séparation cruelle de sa femme, de sa mère, de ses enfants, et de son désir d'aller promp-

. . œ cœur compatis-
nt, il représenta ami
précipité en Égypte
. . et les espérances que le
aient sur son élévation au
promit l'intervention du roi
fournir une armée pour relev
Danube ; il lui insinua que
chrétienne, en ralliant la chré
lui, lui assurerait à la fois le
qui n'avait pas appris jusque
déloyauté des chrétiens les ve
souillées par l'ambition des ch
répondit au pape que « la sou
« entier ne lui ferait pas abjurer
« et que cette abjuration, s'il a
« consentir, justifierait la déposi
« condamnation à mort . . .



XXI

Djem vécut trois ans au Vatican dans un splendide exil, en attendant que la ligue des princes chrétiens le rappelât en Hongrie, pour enlever le trône des Ottomans à son frère. Un envoyé du soudan d'Égypte arrivé alors à Rome, baisa la poussière des pieds du cheval de Djem, comme s'il eût salué le sultan des Turcs lui-même à Constantinople. Cet ambassadeur égyptien apportait à Djem des lettres de sa mère et de sa femme. Ces lettres lui révélèrent l'indigne subterfuge du grand maître d'Aubusson pour leur extorquer les vingt mille ducats arrachés par un faux à leur tendresse. Le pape s'indigna et fit restituer une partie de la somme par les chevaliers.

Mustafa-Pacha, négociateur habituel du sultan Bajazet II dans ses transactions épineuses avec les chrétiens, suivit de près l'arrivée de Djem à Rome. Il avait pour mission d'obtenir du pape la réclusion perpétuelle de son frère dans les États pontificaux, au prix de cinquante mille ducats d'or par an, payés par le trésor ottoman.

Les espérances de Bajazet II allaient au delà de la captivité ; le caractère d'Innocent VIII, souverain

crime, Macrino del Castag
tures les suggestions et l'o

XX

Mais, à la mort d'Innoce
de Borgia connu sous le nc
jazet II, affranchi de toute p
affranchi de tout scrupule, (

Les agents grecs et italien
tenait en Europe pour l'ins
des dispositions des princes
du souverain pontife, moteu
ligues contre l'islamisme, lu
du conclave, la simonie du
de la chrétienté au nom de
du conclave. Gentilhomme es
Calixte III

bition, Borgia, appelé à Rome par son oncle et nommé cardinal, avait caché ses amours et affecté la piété comme candidature obligée au gouvernement de l'Église. Retiré dans l'ombre pendant le règne de trois ans qui avait succédé à celui de son oncle, Borgia avait appelé la mère de ses enfants à Rome sous des apparences irréprochables. Le mystère enveloppait ses désordres et ceux de sa famille. Une maison isolée sur les bords du Tibre dans un quartier désert de Rome, couvrait ses scandales d'une hypocrisie d'abnégation et de vertu. Quelques cardinaux y avaient été trompés; les trésors hérités de son oncle et la corruption des promesses avaient acheté le reste. Il avait été élu pape sans oser croire lui-même à cet excès inespéré de fortune, d'audace et d'illusion faite à l'Église. La perversité était son génie. Le règne d'un des plus habiles scélérats qui aient jamais déshonoré le trône et la chaire, avait commencé sous ces auspices; il allait continuer par le meurtre et finir par le poison.

XXIII

Un tel pontife pouvait aussi bien vendre la tête d'un proscrit qu'il avait acheté l'Église. Bajazet II renvoya Mustafa-Pacha à Rome avec une lettre.

« Le sultan Bajazet II,
« au pape Alexandre, pont
« Votre légat m'a rappo
« a le dessein de réclamer
« entre vos mains. Ce dés
« contraire à mes intérêts
« et à ceux de toute la chré
« Je pense, et votre lég
« qu'il y va de votre tranquill
« même de votre puissance c
« tion, que mon frère que
« mains, et qui doit mourir u
« sans délai; sa mort devenan
« agréable pour moi, deviend
« vous. Qu'il vous plaise donc
« d'aider Djem à être délivré
« vie; que son âme, par vos so
« dans ...

« somme de trois cent mille ducats d'or, avec les-
« quels vous pourrez acheter des domaines à vos
« enfants. Je promets en outre, tant que je vivrai,
« d'entretenir vos soins avec bonne et solide amitié,
« et de ne vous rien refuser de ce que vous pourrez
« désirer de moi. Je promets qu'il ne sera fait nul
« tort à aucun chrétien de quelque condition ou
« qualité qu'il soit, sur terre et sur mer, soit par
« moi, soit par quelqu'un de mes sujets, à moins
« de provocation. Et pour que vous ne formiez
« aucun doute sur mes promesses, je jure de rem-
« plir les conditions que je propose, au nom du
« vrai Dieu qui créa le ciel et la terre et tout ce
« qu'ils renferment, ce Dieu que nous croyons et
« que nous adorons vous et moi. »

XXIV

Borgia comprit à de pareilles insinuations le prix de l'otage qu'Innocent VIII avait laissé dans ses mains. Avec l'astuce qui caractérisait alors la politique romaine de sa maison, politique dont son fils César Borgia accomplissait les crimes, pendant que l'historien Machiavel en écrivait la théorie, le pape ne fit ni trop espérer ni trop désespérer Bajazet II. Pour la première fois le souverain pon-

des papes. Les annalistes co
et italiens racontent que Bo
zet II ou l'emprisonnement p
prix de quarante-cinq mille du
par le sultan au pape pendant
la mort immédiate de Djem a
mille ducats d'or payés contr
davre. Malgré l'autorité de Svea
din et de Sismondi, l'histoire
voquer en doute la conventio
trois cent mille ducats. Les évén
et la vie même de Djem la déi
comme on le voit par sa lettr
chandé la sécurité de son imm
une parcimonie de quelques
Mais entre de tels criminels, le
l'or. Le traité fut conclu aux
rante-cinq mille

trafiquèrent avec une honteuse émulation de leurs complaisances intéressées pour le maître de l'empire ottoman. Bajazet II fut si satisfait de ces complaisances soldées d'Alexandre VI, qu'il se crut en droit de solliciter du pape le chapeau de cardinal pour l'ambassadeur romain Bocciardo, négociateur de ce traité entre les deux cours.

Djem, dans la crainte qu'il ne s'évadât de Rome pour aller inquiéter son frère sur les frontières de Hongrie, fut enfermé par le pape au château Saint-Ange à Rome, tombeau de l'empereur Adrien, devenu le Capitole, la citadelle, le palais et la prison des papes de la Rome moderne. Il y languit deux ans dans une captivité tantôt splendide, tantôt sordide, selon que les Borgia, le pape et ses deux fils avaient intérêt à décorer ou à dégrader leur otage.

XXV

Charles VIII s'avançait avec une armée française vers Rome contre le roi de Naples, allié des Borgia. Le pape était incertain si le jeune conquérant français respecterait en lui le pontife suprême de la chrétienté, ou s'il venait réprimer ses ambitions et châtier ses crimes. Dans le doute, il s'enferma avec son fils César Borgia et ses troupes dans le château

de cause et s'unît aux Fra
Naples. La politique ne lui
rosité ; il exigea de plus qu
sonnier du pape au châtea
remis pour être traité en sou
de sa cour. L'entrevue qui e
livrance du prisonnier au châ
Charles VIII, le pape et le pı
la noble fierté que le fils d
dans ses fers. « Prince, » lui
sentant devant le jeune roi, «
« désiriez suivre le roi de Fra
« vous conduire à Naples avec
« pas traité en prince, répond
« couragement de sa dignité n
« peu que je subisse ici ou ail
« avilit en moi le rang suprê
« vous la lovauté...

« grands souverains, et je ne suis en ce moment « que votre interprète. »

Charles VIII releva le cœur du sultan par des paroles royales, plaignit ses revers, accusa ses persécuteurs, l'arracha du tombeau d'Adrien, le traita en souverain, et le confia pendant la campagne de Naples au grand maréchal de sa cour pour lui rendre les services et les honneurs d'une magnifique hospitalité.

Djem sortit le lendemain de Rome à cheval à la suite du roi et de César Borgia. Il assista à la courte campagne des Français dans le royaume de Naples, s'arrêta cinq jours à Vellétri, quelques jours à Terracine. L'exil, la prison, l'amour, la douleur, la joie inespérée de sa délivrance avaient usé sa vie; la mort l'attendait au seuil de ses cachots. Saisi par la fièvre à Terracine, une galère le transporta mourant à Naples par les soins de son ami le roi de France.

Les écrivains ottomans, français et italiens de cette époque, où les forfaits étaient si communs en Italie, que toute mort était imputée à meurtre et à crime, s'accordent pour rejeter la maladie et la mort de Djem sur Alexandre VI et sur César Borgia son fils. Ils ne peignent jamais ces deux princes que le poignard ou le poison à la main. Ils affirment que

le lendemain de la délivrance forcée de Djem par le pape, son grand maître des cérémonies Bocciardo et Mustafa-Pacha, ambassadeur de Bajazet II, arrivèrent de Constantinople à Sinigaglia, porteurs de quatre-vingt-dix mille ducats d'or, tribut arriéré de deux ans, que Bajazet II envoyait au pape pour payer la détention de son frère ; que Jean de La Rovère, cardinal gouverneur de Sinigaglia, ennemi des Borgia, s'empara des ambassadeurs et du tribut ; que le pape, frustré des quatre-vingt-dix mille ducats dont il avait un pressant besoin dans sa détresse à Rome, se décida à mériter les trois cent mille ducats d'or qui lui avaient été promis pour le meurtre, et qu'il fit empoisonner à Terracine le sultan Djem, déjà dans la main du roi de France, se réservant de réclamer de Bajazet II le prix du service tardif ainsi rendu après coup à l'empire ottoman.

D'autres historiens aussi mal informés confondant les noms, les hommes, les dates, forgent le conte d'un barbier de Bajazet II nommé Mustafa, qui, à l'instigation de Bajazet II et avec la complicité du pape, serait entré à Naples dans la domesticité ottomane de Djem et lui aurait donné la mort en le rasant à l'aide d'une lame de rasoir empoisonnée.

Ces deux fables sont aussi démenties l'une que l'autre par les faits et par la saine critique. Ce prétendu barbier Mustafa n'était autre que Mustafa-Pacha, un des négociateurs les plus illustres et les plus considérés des cours de Mahomet II et de Bajazet II, homme employé par ces sultans aux affaires d'État et non aux abjectes trahisons domestiques. Quant à l'empoisonnement prétendu par le pape, les dates et le bon sens le relèguent également dans la catégorie des forfaits chimériques, puisqu'il serait un crime gratuit. On a vu qu'Alexandre VI avait refusé trois ans avant, de mériter la reconnaissance de Bajazet II et trois cent mille ducats d'or par le meurtre de son prisonnier, pendant qu'il pouvait disposer seul et utilement de sa victime dans l'ombre ou par le fer ou par le poison; et pendant que ce service rendu à Bajazet II ne pouvait être récompensé que dans sa main. Djem cependant avait vécu; c'est peu. Pendant que Charles VIII s'approchait lentement de Rome escorté par la terreur dans le Milanais, dans la Toscane, dans l'État romain, le pape, à qui le roi venait arracher son prisonnier, pouvait se hâter de s'en défaire, et d'envoyer contre le prix du sang le cadavre de son frère à Bajazet II; Djem cependant avait continué à vivre, et avait été remis vivant à Char-

Bajazet II les trois cent m
quand il ne pouvait plus
Bajazet II ni l'honneur,
meurtre? Toutes ces supp
sens. Le crime dans les
atroce, mais il n'est jama
pontificat pervers n'est pa
Alexandre VI ne fit pas en
mourait de la mort des pr
scription, ce poison de l'ân
rité même aux scélérats.

XXV

Djem expira à Naples da
1495, entouré des fidèles co
du roi de France qui déplor
prince qui ...

« mon Dieu, s'écria-t-il peu d'instants avant son « dernier soupir, si les ennemis de la foi veulent se « servir de moi pour des desseins funestes aux con- « fesseurs de l'islamisme, retire plutôt à l'instant « mon âme à toi ! » Ces dernières paroles retenues par les témoins de son agonie démentent assez son abjuration de la foi de ses pères ; il la préférait à l'ambition et à la vie.

Charles VIII le pleura; il fit embaumer son corps et déposer son cercueil en plomb et en cyprès à Gaëte, sous la garde de ses deux vizirs favoris, Ayas-Beg et Djélal-Beg. Sinan-Beg, à qui la mort de son ami rendait la liberté de ses sentiments et la patrie, alla à Constantinople annoncer à Bajazet II la mort de son frère. Bajazet II, solidement affermi alors sur le trône, déplora le sort d'un frère qu'il aurait aimé, s'il n'avait pas eu à le craindre. Il envoya à Naples une ambassade et un cortége de deuil pour recevoir le cercueil de Djem, et pour le transporter d'abord à Gallipoli, puis à Brousse au tombeau commun de ses pères, où finissent toutes les rivalités.

...les VIII recueillit
les pierreries, les armes
maient la succession du
Nassouh-Beg, vizir de Dje
de ses vaisseaux en Égyp
mère et à sa veuve.

Telle fut la fin du fils de
rant de Constantinople. Ri
des chevaliers de Rhodes, c
sonnier d'un pape, protégé
victime de sa destinée, il a
Asie une mémoire romanesq
tuée chez les Ottomans com
par ses aventures, ses amo
malheurs et ses poésies. C'es
plus accompli des Stuarts d'
dans la patrie et dans la mai
toire, le roman, le poëme...

tombe sous les platanes de la mosquée de Brousse. « *Fleur coupée de la tige de Mahomet II sur le tombeau du conquérant* ; » comme il avait dit de lui-même dans deux de ses vers. Il n'a pas eu l'empire de Bajazet II, mais il a eu l'empire de l'imagination sur les Ottomans.


UNIVERSITY OF MICHIGAN



LIVRE DIX-SEPTIÈME.

I

Revenons à Sélim Ier :

Les hommes qui doivent leur souveraineté usurpée à des complices ne peuvent la conserver qu'en rassasiant ou en égorgeant ces auteurs de leur criminelle élévation. Quiconque monte au trône par le crime ne s'y soutient que par le sang.

Telle était la situation de Sélim le lendemain de la mort naturelle ou parricide de son père.

Les ambassadeurs européens qui résidaient alors à Constantinople nous font de ce prince, dans leurs dépêches à leurs cours, un portrait sinistre parfai-

« Homme de quarant
« à qui sa vigueur de co
« cice continuel des arme
« années, et qui ne par
« ans ; d'un *aspect fér*
« indifférent à toute aut
« d'un teint coloré, d'u
« et par cette analogie de
« saires ; ses jambes étai
« long, son visage rond et
« nes ; ses yeux proéminent
« éclat qu'on ne pouvait fix
« touffus se croisaient sur
« sière ; il ne portait poin
« Arabes, mais l'habitude
« siens lui avait fait adopte
« tre de longues moustache



« deries donnaient à l'étoffe la solidité d'un mé-
« tal ; son bonnet écarlate, coiffure d'Amurat et
« de Mahomet II, ses aïeux, disparaissait entiè-
« rement sous les vastes plis du schal tordu et en-
« roulé qui faisait de son turban une couronne. »
« *Puisque les grands officiers de l'empire et du sé-*
« *rail se présentent devant moi*, disait-il, *avec des*
« *bonnets d'or élevés et arrondis en coupoles, une*
« *couronne semblable à celle des rois de Perse est*
« *la seule coiffure qui convienne au sultan des Ot-*
« *tomans.* »

II

Cette apparence à la fois farouche et superbe couvrait cependant chez Sélim Ier quelques instincts du gouvernement d'un grand peuple, et même quelque culture d'esprit qu'on était étonné de trouver en lui. Son sens était juste, son génie audacieux ; ses colères n'étaient que les impatiences de sa volonté ; son despotisme sans réplique n'était que l'ordre à tout prix dans son empire et dans ses armées. Son regard prompt et sûr dévisageait les caractères ; il pénétrait les intentions sous les paroles ; il choisissait bien ses instruments et il les brisait à l'œuvre aussitôt qu'ils avaient servi ; infa-

... femmes de son hare
sommeil pour les consa
administration. Il ne s
même de l'exécution de
blable aux khalifes arab
il sortait fréquemment,
sérail, sous des déguisen
pas de soupçonner le sul
voix du peuple dans les ca
les casernes. Le peuple, le
qui connaissaient sa vigila
partout pour observer o
étrange contraste entre so
esprit cultivé, Sélim dérob
jazet II et son oncle Djem,
et aux camps pour les cons
tige d'une race pastorale. l
belliqueuse comm...

Job n'a pas de similitude plus frappante entre la rapidité de la vie et la grandeur des souvenirs qu'un nom évanoui laisse ici-bas.

La cruauté était moins en lui une férocité naturelle qu'un système de terreur. D'abord elle s'étendit seulement à sa famille, à ses rivaux et à ses serviteurs. Dès son avénement à l'empire, le peuple regardait les fonctions publiques qui rapprochaient ses courtisans de lui comme si périlleuses, qu'un Turc voulant souhaiter malheur à un autre lui disait pour toute malédiction : « Puisses-tu être vizir de Sélim ! » C'était une formule pour souhaiter la mort à son ennemi. Ses vizirs, en effet, en Crimée comme en Turquie, passaient fréquemment du divan au supplice. « *Aussi,* » dit l'historien ottoman Solakzadé, « *portaient-ils toujours leur testament* « *sous leurs habits, et quand ils sortaient du con-* « *seil, ils se croyaient ressuscités.* »

Le grand vizir Ali-Pacha, deux fois vizir sous Bajazet II, et rappelé au pouvoir par Sélim, lui dit un jour avec la libre ironie d'un homme qui n'affronte un abîme qu'après en avoir mesuré la profondeur : « Mon padischah, je sais que tôt ou tard « tu me feras mourir, moi ton fidèle esclave, sous le « premier prétexte qui se présentera à ton esprit ; « avant que ce jour se lève, accorde-moi quelques

« jourd'hui ce que tu a
« trouver un grand vizi
« mon service. »

Il n'avait de délassem
et la conversation avec le
étaient sanglants, même
perpétuelle colère.

Dans les premiers jou
entendu parler de trois p
Constantinople pour lui
éloge, il ordonna qu'ils fu
dience. Ces trois hommes
l'étiquette des cours, se pré
pressement si maladroit à s
main, qu'il...



ibués à chacun d'eux sur la plante des pieds; ıfin, attendri par leurs prières et craignant de ofaner à son tour en eux le caractère de lettrés, les congédia avec indulgence. Le lendemain, les ois poëtes reparurent à son audience, vêtus avec ndigente simplicité de leurs montagnes, pour réter leurs poésies dont la lecture avait été si mal-ureusement suspendue la veille. Sélim, après les oir écoutés un instant, choqué de la rusticité et l'indécence de leurs vers, les fit chasser ignomi-eusement du sérail : « La poésie, dit-il à ses courtisans, est un vase où l'on ne doit pas jeter ces immondices. »

III

Sélim Ier sortit de Constantinople pour y ramener deuil de son père. Les janissaires, pressés de endre avec lui possession du règne, l'attendaient haie dans les rues qu'il devait traverser pour ntrer au sérail. Selon l'usage de cette milice, and elle commençait à s'agiter ou à faire sentir n mécontentement, les soldats muets frappaient ırs armes les unes contre les autres pour former cliquetis de fer significatif aux oreilles de leur ltan. C'était le symptôme d'une exigence de gra-

trer par les rues où on
de son cheval vers la
rieurs jusqu'aux Sept-T
sérail.

Mais les janissaires
murmure s'élevant d'he
tueux par-dessus les m
Sélim parut fléchir de lu
gratification triple de cel
de Mahomet II et de Bajaz
fut une troisième fois cons
pour circonscrire sa libér
nissaires, Sélim abattit d
d'un chef de sandjak (ou
lemment la même gratific

IV

qui commençait seulement à naître à la politique et qui ignorait encore la politesse des races orientales, a trop d'analogie avec l'attitude du dernier ambassadeur des Russes à Constantinople en 1853 pour n'être pas remarquée par l'histoire.

Jean III, prince de Moscou, envoya Michel Plesttscheïef pour négocier avec la cour de Constantinople un traité de libre commerce dans les États du sultan. Plesttscheïef avait ordre de son souverain de ne fléchir le genou ni devant Bajazet II ni devant Sélim, de ne point conférer avec les vizirs comme organes du gouvernement, mais de ne traiter qu'avec les sultans eux-mêmes, et de ne céder le pas à aucun ambassadeur des puissances d'Europe ou d'Asie. Plesttscheïef dépassa en insolence l'orgueil de sa cour. Il affecta le dédain des usages de la nation chez laquelle il recevait l'hospitalité; il refusa d'assister au festin donné par le vizir pour sa réception; il renvoya les habits et les présents diplomatiques que le divan lui fit offrir. Ses outrages aux mœurs ottomanes et à la majesté du sultan soulevèrent l'indignation des ambassadeurs d'Occident. « Le souverain des « Russes, » écrivit le sultan, « avec lequel je désire « vivement contracter amitié, m'a envoyé un homme « grossier; je ne puis donc le faire accompagner en

... ottoman a de tels
« ambassadeur policé, o
« pour appuyer ses insol

On croit lire deux sièc
jours entre les Russes et
Plesttscheïef est seul char

V

Pendant que Sélim Ier e
Korkoud, préservé par les
cause de l'hospitalité qu'i
leur caserne, s'était hâté
nople et de se réfugier à M
vait respecté ni le trône, n
être la vie de son père, ne j
d'un frère et d'un rival à l'er
plus le trône, mais la vie à

prochable mais forte, offrant à Selim Ier de le reconnaître et de le servir, pourvu qu'on lui garantît le gouvernement de sa province. Une existence studieuse dans les loisirs de son palais de Magnésie le consolait aisément de la perte du trône. L'abdication est facile aux princes plus jaloux de sagesse que de pouvoir.

Mais l'ambitieux et turbulent Achmet, si longtemps destiné au trône par son père, et tant de fois repoussé du trône par les menaces de son frère, ne pouvait se résigner à l'usurpation de Sélim Ier. L'importance et l'éloignement de son gouvernement d'Amasie et de Saroukhan, les troupes turcomanes qu'il y entretenait pour sa cause plus que pour la sûreté de l'empire, les quatre fils, déjà dans l'âge de la guerre, qu'il avait eus de bonne heure de plusieurs femmes, Alaeddin, Mourad, Soliman et Othman, lui défendaient de céder sans combattre. Pendant qu'il recrutait lui-même une armée nombreuse parmi les tribus belliqueuses des montagnes d'Amasie, l'aîné de ses fils, Alaeddin, traversa rapidenent l'Anatolie avec douze mille cavaliers et s'empara de Brousse au nom du sultan son père. La possession de cette capitale asiatique rapprochée de Constantinople pouvait balancer, même en Europe, l'usurpation de son oncle.

rivalités soulevées entre
par les gratifications des
Il marcha avec soixante
mont Olympe pour surp
murs de Brousse. Il envoy
bloquer toutes les côtes
le golfe d'Alexandrette ju
pour intercepter la fuite p
de sa famille qui pourraien
ner à son règne les soucis
son père, Bajazet II.

Alaeddin, trop faible po
à l'armée impériale, se
Achmet, son père, dans
Achmet, bientôt refoulé
virons d'Amasie, envoya ses
Soliman, solliciter les secou

armée disséminée de son frère. Il avait laissé son arem dans la ville. Sélim Ier, informé de son bsence, fit marcher sur Amasie une élite de avaliers, avec ordre de surprendre la ville et de 'emparer du harem et de la famille d'Achmet, tages qu'il brûlait de tenir dans ses mains pour es immoler ou pour les marchander à son frère.

Le grand vizir de Sélim, déjà grand vizir sous lajazet II, était alors Mustafa-Pacha, ce même égociateur que nous avons vu trafiquer avec lexandre VI de la mort de Djem; homme d'État abile mais équivoque, Mustafa-Pacha était un le ces politiques qui, soit par humanité, soit par révoyance des retours de la fortune, se réservent les reconnaissances dans les deux partis. Il fit vertir Achmet de l'expédition méditée par Sélim Ier contre ses femmes et ses enfants. Achmet, mbusqué sur la route de la cavalerie de Sélim, ondit le sabre à la main sur le détachement et engea dans le sang de ces spahis l'attentat qu'ils llaient accomplir contre sa famille.

Une lettre interceptée fit soupçonner à Sélim Ier a connivence de Mustafa-Pacha dans cette déception et dans cette déroute. Être soupçonné, pour ui c'était être déjà criminel. Il fit convoquer deant sa tente un *divan* à cheval (signe d'urgence et

de la satisfaction du m
seul un *caftan noir*. S
préparation à la mort. I
d'autre arrêt, se précip
et l'étranglèrent avec un
de supplice emprunté à
tares, qui ne déshonorait
fant la vie.

Hersek-Ahmed-Pacha
quatre fois comme grand
par Bajazet II, fut investi
poste si périlleux sous un t

Sélim Ier, après avoir r
delà des frontières de Pers
de l'armée à Constantinop
d'un seul trait tout le sang
dans les veines de ses neveux
morts avant le

oncle la liberté ou la mort. Un grillage et un rideau séparaient seuls leur salle de l'appartement du sultan. Il craignait tellement d'être trompé par quelque subterfuge de pitié dans son meurtre, qu'il avait voulu assister lui-même, invisible mais témoin, à cet égorgement.

Cinq chiaoux, tenant à la main des cordes d'arc, entrèrent à un signe de Sélim, présentant la mort à ces enfants. Ils la virent avec horreur, mais sans faiblesse indigne de leur rang. Le plus jeune, seul, âgé de neuf ans, se jeta à genoux devant les bourreaux et implora la vie avec larmes, promettant qu'il servirait fidèlement le sultan comme un simple janissaire au prix du pain qu'on lui laisserait manger et d'une solde d'un *aspre* par jour. Pour toute réponse, on l'étrangla sous les yeux de ses cousins. Les quatre autres, groupés dans un angle de la salle, furent successivement arrachés des bras l'un de l'autre pour expirer sur le tapis. Le dernier, jeune prince de vingt ans, fils d'Alem-Schah doué d'une intelligence, d'une beauté et d'une vigueur héroïques, voulut venger, du moins en mourant, sur ses bourreaux le meurtre de sa race. Armé d'un yatagan, qu'il avait caché sous ses habits, il lutta en désespéré contre ses assassins, en terrassa quatre et coupa la main au cinquième. Il allait

cours de leurs camarad
Selah, après une nou
sous le nombre, et son
ceau de cadavres. Par
le rang, après avoir ané
princes rapportés à Bro
saires qui les avaient an
ensevelis avec honneur a
aïeul.

VI

A cette exécution en mas
dans son sang une menace
du trône, Korkoud comprit
tion ne le sauverait du lac
cha à rallier promptement
et les begs de son gou

porte de ses jardins ouvrant sur la forêt des platanes. Suivi d'un seul de ses amis fidèles, Pialé, il parvint à trouver un refuge dans les montagnes du Tékké, d'où il espérait, comme son oncle Djem, descendre vers la mer et fuir en Syrie. Un reste de son opulence passée le trahit.

Les deux cavaliers fugitifs, cachés sous des caftans grossiers de feutre, manquaient de nourriture dans la caverne qu'ils habitaient depuis quelques jours. Ils prièrent un chevrier turcoman paissant son troupeau dans le voisinage d'aller leur acheter du pain dans un village de la plaine. Korkoud, pour accélérer le retour du berger, lui donna son cheval à monter. Les autres pasteurs, étonnés de la race du cheval et de la richesse de la bride, soupçonnèrent des princes ou des émirs dans les deux étrangers. Ils dénoncèrent leur retraite à Kasim-Beg, gouverneur de Tékké pour Sélim. Kasim envoya des soldats pour les amener à son sérail. Il reconnut Korkoud et informa Sélim ; le sultan lui ordonna d'amener ses prisonniers à Brousse. A leur approche, il envoya Sinan-Pacha au-devant de son frère, comme pour faire honneur en lui au sang royal. Sinan fit séjourner Korkoud dans un kiosk impérial de la forêt de Brousse à quelque distance de la capitale. Rien dans cet accueil ne présageait son

sort au prince proscrit. Il couchait dans la même chambre que son compagnon d'étude et de fuite, le généreux Pialé. Une nuit, Sinan, sous un prétexte spécieux, éloigna Pialé de la chambre de son ami. Korkoud endormi sans défiance fut réveillé pour entendre l'arrêt de sa mort. Il ne demanda qu'une heure de vie pour faire sa prière et pour écrire un dernier adieu à son frère et à son bourreau. Sinan l'accorda. Korkoud, après avoir prié, écrivit avec une liberté complète d'esprit, le cordon sous les yeux, une lettre en vers à son frère. Cette poésie funèbre pleine de calme, de résignation, de piété, attestait la sublime philosophie du prince qui lui laissait jusque dans la mort le goût et le sang-froid de cadencer son dernier soupir. Au dernier vers, il tendit lui-même le cou au cordon.

Sélim I[er], plus sensible à l'élégie de son frère qu'à sa mort, sanglota en lisant ses vers. Il ordonna un deuil de trois jours pour pleurer la victime de la raison d'État, qu'il venait d'étrangler. Il honora la fidélité de Pialé, l'ami inséparable de Korkoud, et le chargea d'être le gardien du tombeau de son ami. Quant aux bergers turcomans du Tékké, qui étaient accourus à Brousse pour demander la récompense de leur délation, il en fit mettre quinze en croix sur la route de Brousse à Tékké, pour ap-

prendre aux peuples comment les princes, qui profitent du crime, rémunèrent leurs complices après que le crime est accompli.

VIII

La surveillance de l'Asie, où il craignait une nouvelle invasion de son frère plus belliqueux Achmet, le retenait à Brousse. Achmet, renforcé de trente mille Persans et Turcomans, s'avançait en effet vers le cœur de l'Anatolie. Déjà il contournait les forêts du mont Olympe avec soixante mille cavaliers, refoulant devant lui les avant-gardes et les pachas du sultan. Brousse tremblait dans ses murailles. Sélim Ier, rappelant à lui tous les janissaires d'Europe et tous les Tartares de Seadet-Ghiraï, khan de Crimée, son allié, fondit par les deux flancs du mont Olympe sur Achmet, et, le forçant à étendre son centre, le rompit par une charge de cavalerie qu'il dirigeait lui-même sur les tentes de son frère. La rupture du centre entraîna la déroute des ailes. Le cheval d'Achmet, emporté lui-même par l'irrésistible courant de la fuite, galopait sur une chaussée étroite au bord d'un marais. La terre glissante s'éboulant tout à coup sous le poids du cheval, entraîna Achmet renversé dans le fossé. Pendant qu'il

se dégageait sous le poids du cheval et des armes, un émir turcoman, Doukaghinoghli, qui le poursuivait presque seul, descendit de cheval, le désarma et lui lia les mains avec sa ceinture. Achmet offrit en vain à Doukaghinoghli, pour obtenir de lui sa liberté, l'aigrette de diamants qui surmontait son turban. — « C'est trop magnifique pour un simple « esclave du sultan comme moi, » répondit ironiquement le barbare. Les Turcs accoururent et conduisirent Achmet au sultan. Sélim Ier refusa de le voir. Déposé sous une tente après la bataille, Achmet écrivit à son frère pour lui demander non plus le trône et la liberté, mais la vie. Le sultan fut inflexible. « Dites-lui, » répondit-il à celui qui lui avait remis la lettre, « qu'un Ottoman qui est resté dans « un indigne repos à Amasie dans le temps où nous « combattions tous pour sauver la religion et la pa« trie de la révolte et du schisme de Scheïtankouli « et qui, plus femme que les femmes, consumait « sa jeunesse dans son harem, n'est pas digne de « vivre. » Sélim Ier savait, selon les hommes, trouver un crime à punir dans toutes les victimes qu'il voulait frapper. Il envoya pour toute grâce un cordon d'or à Achmet. Le condamné, pour acheter du moins en mourant les honneurs du tombeau de la faveur de son frère, ôta de son doigt un anneau

dans lequel était enchâssée une pierre précieuse qui était estimée par les joailliers génois du temps d'une valeur égale à une année du revenu de toute l'Asie Mineure. C'était un présent de Bajazet II au plus cher de ses enfants. « Remet-« tez, » dit-il, « cet anneau au sultan comme un « souvenir dont je le prie d'excuser le peu de prix ! « — Et moi je vais lui donner, » repartit le féroce vainqueur, « le seul *sandjak* (fief) qui convient à un « prince ottoman vaincu, le sépulcre. »

Achmet étranglé quelques heures après, sans avoir revu sa femme ni ses filles tombées aux mains de ses ennemis, fut enseveli avec ses cinq neveux dans le *turbé* ou tombeau d'Amurat II à Brousse.

IX

Les puissances d'Europe et d'Asie, à l'exception du schah de Perse, s'empressèrent de reconnaître par leurs ambassadeurs les droits de l'usurpation, de la victoire et du crime. Venise se signala par la magnificence et par l'adulation de ses ambassades. La Russie répara les inconvenances de son premier ambassadeur par la déférence et les hommages de son second envoyé, Alexeief. Vassili, qui régnait alors à Moscou, rappelant au sultan des Turcs leur

origine tartare, disait à Sélim Ier dans sa lettre : « Nos pères ont été frères, pourquoi ne vivrions-« nous pas en frères? » Alexeief croisa ses bras sur sa poitrine en paraissant devant le sultan.

Sélim le fit accompagner à Moscou par Kémal-Beg, prince de Menkoub. Kémal remit à Vassili une lettre en arabe et une autre écrite en langue servienne. Les Russes et les Ottomans conclurent un premier traité de commerce dans les termes d'une complète réciprocité de liberté et de sûreté pour leurs sujets. La Russie, qui voyait déjà en perspective la conquête et l'adjonction des Tartares de la Crimée à ses possessions, tenta vainement d'entraîner Sélim dans une ligue contre les Ghirai, sultans de ce pays. Sélim Ier avait épousé une fille de Menghli-Ghirai ami et appui de sa jeunesse, pendant qu'il gouvernait Caffa. Il éluda toute hostilité contre les Tartares de Crimée devenus membres de sa famille et fidèles auxiliaires de l'empire. La guerre de Perse couvait depuis sa jeunesse dans son âme. Il avait à venger sur les Persans trois ressentiments : l'un national, l'humiliation des armes de Bajazet II son père ; l'autre religieux, le schisme des Sonnites et des Schiites qui déchirait l'islamisme ; le dernier enfin, tout personnel, l'asile que la Perse donnait aux fils d'Achmet, ses

neveux et ses compétiteurs au trône des Ottomans.

La Perse, aussi mobile que l'Océan dans ses destinées dynastiques, exige un nouveau regard du narrateur de ces événements, au moment où Sélim Ier méditait contre elle sa formidable expédition de 1514. Elle était alors réunie et gouvernée par un des princes les plus guerriers et les plus politiques de ses nombreuses dynasties, le Schah Ismaël Sophi.

La dynastie des Sophis ne devait le trône ni à la conquête, ni à l'usurpation, ni à l'adulation, ni au meurtre, mais à la vertu. Un sage nommé Saffi-el-din (ou l'homme à la foi pure) vivait dans une condition privée au sein des montagnes habitées par les tribus pastorales de Perse. Ce philosophe solitaire, héritier des traditions du pur déisme qui avait précédé la religion de Zoroastre et celle de Mahomet, n'adorait, disait-il, que le Dieu sans symbole dont la nature est la révélation, dont la conscience est l'oracle, et dont la vertu est le culte. Néanmoins, comme la religion de Mahomet ne professe au fond aucun autre dogme que ce déisme pratique, Saffi-el-din concordait en cela avec le culte national, se bornant à l'épurer, à l'exemple de son fondateur lui-même, de tout ce qui pouvait en souiller le dogme et la morale, par les supersti-

tions ou par le fanatisme populaire. Il la prêchait par ses discours, mais plus encore par sa sainteté, qui lui avait donné pour sectateurs parmi les tribus tous ceux qui cherchent Dieu sous les fables, et la vertu sous les erreurs populaires. La Perse, civilisée par tant de siècles d'existence et par tant de souvenirs des religions primitives qui avaient découlé de l'Inde dans ses premières croyances, était plus mûre qu'aucune autre nation de l'Orient pour le déisme philosophique, pieux et pratique de Saffi-el-din. Sa foi se répandit comme une lueur dans les ténèbres. Ses dogmes simples eurent d'autant plus d'empire sur les esprits qu'ils n'avaient en lui aucun alliage d'ambition, de fanatisme, d'intolérance, et qu'il évitait les grandeurs ou les richesses de la terre avec autant d'abnégation, que d'autres les recherchent dans ce qu'ils appellent les intérêts de la vérité. La réputation de sainteté de ce solitaire était tellement établie en Perse, à l'époque de l'invasion de Timour-Lenk, que ce conquérant, à la tête de deux millions d'hommes, ne dédaigna pas de se détourner de sa route pour venir visiter le sage dans ses montagnes. Timour, qui cherchait la vérité et qui honorait la vertu partout et même chez ses ennemis les chrétiens, malgré son mahométisme national, écouta

avec un humble ravissement d'esprit les dogmes et les maximes de ce chef de pasteurs. « Que me de-« mandez-vous de vous accorder, » lui dit-il, « en « échange des vérités sublimes dont vous avez en-« richi mon âme ? — Rien pour moi, répondit le « sophi au maître du monde, je vous demande seu-« lement la vie et la liberté de tous les prisonniers « chrétiens ou turcs que vous ramenez de vos con-« quêtes. » Timour fit ce sacrifice au sage charitable qu'il était venu consulter.

Ces prisonniers, laissés libres en Perse à la sollicitation du solitaire, s'établirent avec leurs troupeaux dans les montagnes et adoptèrent par reconnaissance les dogmes de leur libérateur. Ce fut, plus tard, à ces tribus de pasteurs préservées des vices et de la servitude du reste de la Perse, que les descendants du sage durent le trône d'Ispahan et de Bagdad.

X

Le fils de Saffi-el-din hérita, comme chez les Hébreux, de la sagesse et de l'autorité morale de son père. Il parcourut, en répandant la parole pure, la Perse, la Syrie, et mourut à la Mecque où l'on vénère encore son tombeau. Djounéid, son arrière-

petit-fils, prit également le manteau sacré du Prophète, et continua avec un prosélytisme immense la prédication de la sainte philosophie. Ousoun-Hassan, ce conquérant turcoman de la Perse dont nous avons raconté les guerres avec le sultan Amurat II, donna une de ses filles pour épouse à l'apôtre. Persécuté et poursuivi par un autre roi de la Perse, Djihan-Schah, Djounéid se réfugia dans la province reculée du Schirwan, et mourut d'une flèche dont les cavaliers de Djihan-Schah l'atteignirent. Le fils de Djounéid, Haïder-Sophi, mourut lui-même sous les coups des bourreaux du tyran de la Perse. Son martyre raviva la foi des sophis. Son tombeau devint le temple de la nouvelle foi. Deux de ses enfants proclamés sultans furent élevés au rang suprême par le peuple, et précipités du trône au tombeau par des compétiteurs d'autres provinces. Le troisième de ses fils, Ismaël, soutenu par la popularité attachée au nom, aux vertus, aux malheurs de sa famille, réunit en peu d'années la Perse entière sous sa monarchie. Descendant du khalife Ali par une filiation lointaine, sacré pour ce motif aux mahométans de la Perse sectateurs du fils de Fatima, étranger aux tribus des grandes provinces qui avaient tour à tour prévalu les unes sur les autres, et qui voyaient en lui un arbitre désintéressé

de leurs différends, conquérant de Bagdad, vainqueur des Tartares, Ismaël-Schah, jeune encore, n'avait plus de compétiteur au dedans, plus d'ennemis, excepté les Turcs, au dehors. Mais le schisme jetait entre ces deux branches de la famille de Mahomet un germe si vivace d'inimitié qu'aucune paix n'était longue ou sincère. La haine religieuse s'était convertie en haine nationale; elle était devenue le proverbe des Ottomans : « Il y « a, » disait le peuple fanatisé par ses derviches, « soixante-dix fois plus de mérite devant Dieu et le « Prophète à tuer dans la guerre un Persan qu'un « chrétien. »

XI

Sélim Ier, soit qu'il partageât, soit qu'il feignît ce fanatisme de son peuple, préluda à la guerre par une extermination de tous les sectateurs d'Ali dans l'Asie et dans l'Europe. La prédication et la révolte de Scheïtankouli les y avaient multipliés sous Bajazet II, surtout parmi les Turcomans et les Caramaniens d'Asie. Sélim fit dresser en secret, par ses espions, des listes de tous les sectateurs d'Ali existant dans les villes ou dans les tribus de l'Anatolie ou de la Roumélie. Ces listes contenaient les

noms de quarante mille proscrits, depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'extrême vieillesse. A un signal parti du sérail de Brousse, ces quarante mille victimes furent immolées sans pitié, sous prétexte de la foi nationale. L'hérésie fut ensevelie sous ces quarante mille cadavres. L'horreur de ce crime par piété était tellement atténuée, à cette époque, par les sacrifices humains que le fanatisme des rois et des peuples avait accomplis dans toute l'Europe contre d'autres schismes en Italie, en Espagne, en France, que les historiens turcs louent hautement Sélim de sa piété dans ce massacre, que l'ambassadeur Justiniani, témoin oculaire en parle avec indifférence, et que l'envoyé de Venise, Mocenigo, dit confidentiellement à P. Giovio, chroniqueur du temps : « Qu'à « son avis, aucun prince n'égala jamais le sultan « Sélim, auteur de ce crime, en justice et en hu- « manité. » Tant le fanatisme abolit la conscience chez ceux-là mêmes qui ne sont que les spectateurs désintéressés de pareils forfaits.

XII

Le cri du sang de ces quarante mille sectateurs d'Ali souleva la Perse qui professait le même schisme. Ismaël-Schah s'ébranla de Tauris avec une

armée de cent mille hommes aguerris pour venger ses coréligionnaires. Il conduisit avec lui sur les frontières turques un des fils d'Achmet pour revendiquer le trône des Ottomans usurpé par l'assassin de son père. Sélim s'attendait à ce soulèvement de la Perse contre lui. Ce n'était peut-être pas sans dessein qu'il lui en avait fourni l'horrible prétexte dans le massacre des schismatiques. Monté au trône par la guerre, la guerre seule pouvait l'y affermir. Cependant, comme s'il eût été surpris du danger de l'empire, il convoqua un divan *à cheval* à Brousse, et, dans un discours martial à ses vizirs, à ses pachas et à ses feudataires de *sandjaks*, il proclama la guerre sainte, et assigna pour lieu de rassemblement général des troupes la ville d'Iénischir, sur la route de Perse. Nul, excepté un vieux janissaire, n'osa élever ni une objection ni une approbation; tout était déjà muet sous la terreur que sa colère éclatant comme la foudre avait su répandre autour de lui. Le vieux janissaire, se prosternant aux pieds du sultan, lui rendit grâces de conduire enfin ses soldats à la guerre sainte. Sélim, pour récompenser son zèle, lui donna à l'instant un des premiers *sandjaks* ou fiefs de l'empire : « Celui qui « a double cœur, » dit-il, « en donnera aux autres. « Malheur aux Ottomans qui chercheraient le repos

« quand leur sultan cherche l'ennemi de leur reli-
« gion et de leur race ! »

XIII

Sélim Ier partit, sans rentrer dans son palais, de ce divan *à cheval*, pour Andrinople, afin d'y allumer par sa présence le même fanatisme. Il y appela à lui toutes les troupes du Danube, de la Grèce, de la Macédoine, dont la paix générale avec les puissances chrétiennes le laissait disposer contre l'Asie. Dix jours après, il s'avançait à la tête de soixante mille hommes vers Constantinople, et faisait planter sa tente hors des murs, dans la *plaine des éléphants*, près de la mosquée d'Aïoub. Il alla y vénérer les reliques du premier martyr des Ottomans, et y ceindre le sabre des sultans.

Le lendemain de cette cérémonie, il appela de Magnésie son fils Soliman, âgé de vingt ans, et il lui confia l'empire pendant son absence. Il fit franchir le Bosphore à l'armée d'Andrinople, et la dirigea à marches forcées sur Iénischir pour y rejoindre l'armée de Brousse. Il nomma l'eunuque Sinan-Pacha, le plus consommé de ses généraux et de ses vizirs, gouverneur général de l'Asie Mineure derrière lui, afin de surveiller de près son fils à Constanti-

nople, et d'administrer les provinces d'Asie, réservoir intarissable d'hommes, d'armes et d'or pour son armée active.

XIV

Arrivé à Iénischir, il écrivit au Schah Ismaël un manifeste dans lequel, suivant le précepte du Coran, il menaçait avant de frapper, et il avertissait son ennemi de se préparer au combat. Ce long manifeste caractérise trop l'esprit de Sélim Ier, le génie et la langue des hommes d'État ottomans, pour n'en pas citer quelques passages. Le soldat, le sectaire, le sultan, l'homme d'État, le lettré, le poëte s'y révèlent dans la pompe barbare des publicistes de l'Orient.

« Moi, chef souverain des Ottomans, » dit Sélim Ier, « moi, le maître des héros du siècle, qui rassemble « en ma personne la puissance de Féridoun, la gloire « d'Alexandre le Grand, la justice et la clémence de « Chosroës; moi, l'exterminateur des idolâtres, le « destructeur des ennemis de la vraie foi, la terreur « des tyrans et des Pharaons du siècle; moi, dont la « main brise les sceptres les plus forts, Sélim-« Khan, fils du sultan Bajazet II, fils de Mahomet II, fils de Mourad, à toi, émir Ismaël, chef

« Le Seigneur a dit
« ciel et la terre pour
deux pages d'injures at
ver qu'il est indigne de
res de Dieu, il lui décl
empire l'ont jugé, répr
« Cependant, » ajoute-t
« prit et à la loi du Proph
« commencer la guerre,
« Coran au lieu du sabr
« au vrai culte. C'est pou
« t'adressons la présente l
« Nous avons tous, » c
tant avec son ennemi, «
« l'esprit humain ressembl
« gent; le pur et l'impur s
« Le moyen le plus efficace

« restituer le territoire violemment détaché de nos « États, sur lequel tu n'as que des prétentions illé- « gitimes.

« Mais si, pour ton malheur, tu persistes dans ta « conduite passée, tu verras dans peu de temps tes « plaines couvertes de nos tentes et inondées de nos « soldats. Alors s'accompliront des miracles de bra- « voure, et la volonté du Dieu des armées se mani- « festera entre nous. Au reste, salut à qui suit la « voie du salut! »

XV

L'armée parvenue, en se grossissant toujours, jusqu'à Siwas, près des frontières de la Perse, fut passée en revue par Sélim. Il y compta cent quatre-vingt mille combattants, dix mille conducteurs de mulets portant les vivres, soixante mille chameaux; une flotte chargée de riz et d'orge était à l'ancre dans la mer Noire auprès de Trapézoun, d'où des multitudes de chameaux approvisionnaient le camp. Ismaël-Schah, informé du nombre des Ottomans, avait fait replier toute la population et incendier les moissons sur sa frontière pour mettre le désert entre Sélim et lui.

Le sultan, irrité d'un obstacle qu'il attribuait à

la lâcheté d'Ismaël-Schah, lui envoya en signe de mépris et d'insulte un présent dérisoire composé d'un froc, d'un bâton, d'un cilice et d'un cure-dent, bagage ordinaire d'un derviche, par allusion au Sophi son aïeul, qui avait conquis le trône par son mysticisme et non par les armes. La lettre qui accompagnait ce présent était écrite en vers persans composés par Sélim Ier lui-même : « *Ceux qui* « *usurpent les trônes doivent, comme le bouclier,* » disait cette lettre, « *présenter au moins leur poi-* « *trine aux flèches : La fiancée de l'empire ne se* « *laisse embrasser que par le guerrier qui baise* « *sans pâlir les lèvres du sabre.* »

XVI

Ismaël-Schah répondit à cette lettre et à ce présent par l'envoi d'un ambassadeur qui remit à Sélim Ier une cassette remplie d'*opium*, signe du délire de ses pensées. Cependant la réponse d'Ismaël au manifeste des Turcs respirait la justice, la modération et un impérieux dédain des menaces de Sélim : « Je t'écris ceci, » lui disait-il négligemment, « sans me détourner d'une chasse que je « prolonge pour mon plaisir dans mes plaines d'Is- « pahan. Fais ce que tu voudras de mon ambassa-



« deur. » Sélim Ier fit couper le nez et les oreilles à l'envoyé, nommé Schahkouli-Ayi, et l'envoya ainsi mutilé à son maître.

XVII

Cependant les quarante jours de marche dans un pays dénudé par Ismaël séparaient Sélim Ier de Tauris, où l'attendait Ismaël. L'armée ottomane, effrayée de ces quarante journées de désert, murmurait et demandait sourdement le retour. Les vizirs et les begs chargèrent Hemdem-Pacha, compagnon d'enfance du sultan et le plus familier de ses courtisans, de lui représenter la répugnance de ses troupes et les périls de l'obstination. Pour toute réponse, Sélim Ier fit trancher la tête à Hemdem-Pacha et la fit exposer devant sa tente aux regards des janissaires. La terreur apaisa le murmure; l'armée s'avança lentement vers Tauris. Elle ne rencontrait d'autre ennemi que la faim et la soif. Les chameaux périssaient par milliers. « Es-tu « mort ou vivant, Ismaël? » écrivit une troisième fois le sultan au Schah. « Voici que j'arrive; j'ai « déjà marché plusieurs semaines sans voir ni toi « ni ton armée, crois-moi; suis mes conseils; si « tu persistes à te cacher, tu n'es pas un homme;

« change ton casque contre une coiffure de femme, « ta cotte de fer contre un parasol et un éventail. » Pour mieux interpréter la lettre, celui qui la portait était chargé de remettre en même temps au Schah de Perse l'éventail, le parasol et la coiffure de femme.

Rien ne put arracher Ismaël à sa patiente immobilité. L'armée, exténuée, touchait enfin aux vallées qui débouchent sur Tauris. A l'aspect de ces collines arides, où les arbres incendiés par les Persans et les pâturages desséchés par le soleil n'offraient que la stérilité et la mort aux yeux des soldats, les janissaires entourèrent de groupes tumultueux les tentes de leur maître, demandant à haute voix le retour sur la terre de l'herbe et des moissons. Sélim Ier monta à cheval, et paraissant tout à coup au milieu d'eux : « Est-ce là, » s'écria-t-il en les gourmandant, « le langage de mes fidèles « esclaves ? Obéir en murmurant sans cesse, est-ce « donc obéir ? Que ceux d'entre vous qui veulent « revoir leurs femmes et leurs enfants se retirent ! « Que les lâches se séparent librement des braves « armés du sabre et de l'arc pour la cause de Dieu ! « Quant à moi, je ne suis pas venu jusqu'ici pour « retourner honteusement sur mes pas. »

Une éclipse de soleil, qui obscurcit le jour en ce

moment, seconda l'éloquence du sultan. Les Turcs y virent le présage de la ruine des Persans, adorateurs jadis du soleil, qui leur refusait sa lumière. Enfin deux jours après, Sélim Ier aperçut au fond de la plaine de Tchaldiran les tentes innombrables de l'armée d'Ismaël, qui l'attendait comme dans un cirque muré et étagé par la nature pour un combat à mort entre deux races ennemies.

XVIII

Le sultan fit faire halte pour étudier de l'œil le champ de bataille et pour tenir conseil à cheval avec ses généraux les plus exercés. Tous, à l'exception du defterdar Piri-Pacha, s'accordèrent à conseiller au sultan de donner un jour de repos à l'armée pour retremper la force épuisée des hommes et des chevaux. « La force morale, » dit le defterdar, « est la première force des armées ; si « nous hésitons à descendre immédiatement dans « la plaine et à attaquer l'ennemi aussitôt que nous « l'apercevons devant nous, nos troupes croiront « que nous délibérons avec le danger, et les Per- « sans s'imagineront que leur seul aspect nous ar- « rête ; voir l'ennemi et fondre sur lui, c'est la « seule tactique des braves confiants en Dieu et

« eux-mêmes ! » — Voilà un homme, s'écria Sélim Ier,
« que n'ai-je un vizir comme lui ! »

Placé sur une éminence qui dominait le défilé et la plaine, il lança du geste sa cavalerie comme un courant de fer dans le bassin. Ismaël, étonné de l'audace et du nombre, mais rassuré par l'assiette du camp fortifié où il avait étagé ses troupes, était à cheval à côté d'un prisonnier turc à qui il avait conservé la vie pour se faire énumérer les corps qui débouchaient au galop dans la plaine. « Quels sont ces étendards rouges qui couvrent la « hauteur comme d'une rosée de sang? » disait-il au prisonnier. — « Ce sont les cavaliers de Mikhal-« Oglhi. — Et ces étendards verts qui descendent « dans les ravines? — Ce sont les cavaliers de Cas-« témouni qui suivent le fils de leur sultan Isken-« diar ; ces deux corps forment l'avant-garde de « Sélim Ier. » A ces mots un nuage épais de poussière s'éleva sur une des pentes du cirque et laissa entrevoir une masse intarissable de fantassins vêtus de rouge. — « Ce sont les Azabs, » dit le prisonnier. Quand le nuage de sable qu'ils soulevaient sous leurs pas fut retombé, il s'en éleva deux autres, et Ismaël aperçut à travers cette poussière étincelante les pommeaux d'or de la selle des cavaliers feudataires d'Europe et d'Asie;



puis se déployèrent les drapeaux rayés de rouge et de jaune d'une autre infanterie. On croyait voir, disent les historiographes de Perse, des voiles de femme fixés sur la tête par des épingles d'or, se dérouler et flotter sur les épaules de ces fantassins; c'étaient les bonnets de feutre blanc des janissaires avec la manche du derviche leur fondateur soulevés par le vent de la marche; les épingles d'or étaient la cuiller de cuivre que ces soldats portaient en aigrette sur le devant du bonnet, et que le soleil faisait alors éclater comme de l'or. Enfin Ismaël demanda quels étaient ces groupes de chevaux qui hennissaient et piaffaient derrière les janissaires ombragés à droite d'étendards verts, à gauche d'étendards rouges, et au milieu de deux hautes et larges bannières, l'une écarlate comme le feu, et l'autre blanche comme la neige. — « Gloire à Dieu, » dit le Turc, « voilà enfin le glorieux sultan, notre pa-« dischah : ce sont ses bannières; à droite sont ses « spahis, à gauche ses *silidhars*, derrière lui ses « gardes du corps! » Ce dénombrement formidable arracha un soupir involontaire de la poitrine d'Ismaël. Il contempla en guerrier consommé l'ordre de bataille qui se formait devant lui dans l'autre moitié de la plaine sous les yeux de Sé-

lim Ier. Ce prince, plus général que sultan, présidait à tout, galopant dans la plaine d'un corps à l'autre. Il plaçait à droite sa cavalerie divisée en deux colonnes sous l'eunuque intrépide Sinan-Pacha, dont le courage n'offusquait jamais l'intelligence ; à gauche l'infanterie d'Europe sous Hassan-Pacha, beglerbeg de Roumélie ; entre ces deux corps, les innombrables *azabs*, soldats feudataires des deux continents ; derrière eux, au centre de l'armée, comme le cœur au milieu de la poitrine, les janissaires, cette réserve des batailles, entourés comme d'un rempart par les chariots et les chameaux qui leur faisaient une forteresse contre les cavaliers persans si justement redoutés des Turcs à cause de la taille, de la fougue et de l'acharnement de leurs chevaux aussi héroïques que leurs cavaliers ; les canons, liés entre eux par des chaînes de fer, étaient pointés en batteries sur deux éminences des deux côtés de l'armée des Turcs. Le sultan, ses vizirs, ses officiers, ses gardes placés sur un mamelon derrière les janissaires, dominaient du site et de l'œil l'ordre de bataille. La fatigue et les privations d'aliments de la longue route étaient oubliées dans l'armée ottomane par l'ardeur de se trouver enfin avec un ennemi si longtemps cherché, et par la confiance de retrou-

ver bientôt l'abondance, les dépouilles, la gloire dans ces tentes splendides des Persans, étincelantes d'or et de soie. Cent vingt mille combattants respiraient la colère et attendaient le signal de Sélim Ier.

XIX

Ismaël avait disposé d'avance son armée plus nombreuse encore, sur les gradins de la plaine à l'Orient, d'où il pouvait fondre sur les Turcs par le centre, en laissant ses flancs couverts par deux caps avancés des montagnes inaccessibles à la cavalerie des ennemis. Sa confiance, jusque-là justifiée dans vingt batailles, reposait sur dix mille cavaliers d'élite, aux cuirasses de mailles, aux casques d'acier poli relevé d'or, aux aigrettes colorées de sang. Les chevaux mêmes de ces cavaliers étaient bardés d'une étoffe d'acier dont la souplesse se prêtait au mouvement de leurs membres, tout en les préservant des flèches. Ces chevaux persans aux encolures de cygnes, aux jambes nerveuses, à l'œil de feu, aux naseaux fumants, au cœur belliqueux, respiraient le carnage. Les vétérans qui les montaient, ne faisaient qu'un avec leur compagnon de guerre. Outre cette cavalerie d'élite, armée de massues et de lances, Ismaël comptait trente mille

l'Oxus. Oustadjluoghli
compagnon de ses guer
tenant. Il lui avait con
moitié de l'armée; il co
moitié. Leur plan de
étudié sur le terrain,
jusqu'à leur centre la
de Sélim, à leur abandon
à fondre ensuite sur les
terie, et à la rompre en t
leurs chevaux, puis à se r
de quarante mille cavalier
terie dispersée ou détruite
nissaires comme une ten
layerait en poussière la rés

XX

Ismaël et Oustadjluoghli se reculant aux deux extrémités de la plaine, comme pour donner plus de champ à leurs deux ailes de cavalerie, chargèrent avec une telle impétuosité la colonne isolée, qu'ils la rompirent et la traversèrent d'outre en outre. Hassan-Pacha et ses principaux officiers tombèrent sous la hache d'armes des cavaliers d'Ismaël; mais à l'instant que le schah poursuivait sa charge avec Oustadjluoghli pour écraser les janissaires, Sinan-Pacha qui masquait les canons avec les spahis, se retourna comme pour fuir, franchit les chaînes des canons, fit décharger les pièces à mitraille sur les cavaliers persans, et joncha la plaine de chevaux et de cavaliers foudroyés par ce tonnerre des armées. Le vieux Oustadjluoghli, emporté par son cheval, roula lui-même à la gueule d'un canon. Ismaël passant sur son corps, poursuivit intrépidement sa charge à la tête de ses dix mille vétérans; mais les janissaires, embusqués derrière les chariots et visant à loisir sur les cavaliers arrêtés par cet obstacle, couvrirent bientôt la terre d'un second rempart de cadavres amoncelés. Ismaël lui-même, frappé d'une balle et renversé aux pieds de son cheval, allait tomber dans les mains des Turcs. Son favori Sultan-Ali-Mirza était vêtu du même costume que le schah pour sauver au besoin

son maître dans la mêlée, en faisant douter lequel des deux était le roi de Perse. Il se jeta devant le sabre des janissaires et cria aux Turcs qu'il était Ismaël. Pendant qu'on l'arrachait de son cheval pour le faire prisonnier, un écuyer d'Ismaël relevant le schah, le replaçait en selle, et rappelant à lui ses cavaliers en fuite, le ramenait au galop vers ses tentes. L'armée persane évanouie sous la fumée du canon et sous l'impression de la chute de son roi et de son général, n'existait plus. Tout fuyait sur la route de Tauris où le roi lui-même couvert de sang et de honte, n'osa s'arrêter dans sa fuite.

Sélim Ier égorgea à loisir tous les blessés et tous les prisonniers qu'il trouva sous les tentes. La sultane favorite d'Ismaël, surprise par les azabs dans le harem de campagne du Schah, devint la proie du vainqueur. L'armée ottomane enrichie des trésors du camp et enivrée de sa victoire, alluma des feux de joie sur toutes les collines, et défila le lendemain devant le sultan en lui faisant le juste hommage de son triomphe. Sélim, rassasié d'orgueil et de vengeance par le sang des vaincus, marcha le même jour sur Tauris pour ajouter à sa victoire le prestige d'une capitale conquise. Tauris abandonnée s'ouvrit devant lui. Il y recueillit les dépouilles d'Ismaël, et envoya à Constantinople, comme trophée, les pier-

teries, les brocarts, les armes incrustées d'or conquises autrefois sur les Indes, les éléphants de guerre et les trésors accumulés par Ismaël. Mille artistes et artisans choisis parmi les plus habiles ouvriers de la capitale de la Perse, furent dirigés avec ces richesses à Constantinople pour y naturaliser l'industrie des Persans.

Mais le voisinage d'Ismaël rétabli de sa blessure, à qui l'affection de ses peuples fournissait une seconde armée, et la difficulté de nourrir cent quatre-vingt mille hommes dans une ville épuisée, forcèrent Sélim Ier à quitter Tauris après une halte de huit jours. L'orgueil des Ottomans était satisfait; leur ambition qui s'était portée si avant en Europe, n'avait pas à revenir en arrière pour posséder l'Euphrate et l'Oxus. Les races conquérantes refluent rarement sur leur source. Sélim plus insatiable que ses soldats reprit la route de l'Aderbidjan, province arrosée par l'Aras où il se proposait de passer l'hiver pour aller visiter au printemps d'autres capitales de la Perse. Cependant les janissaires impatients de revoir leurs femmes et leurs enfants, soupçonnant les pensées de leur maître, s'ameutèrent avec plus d'insolence que la première fois, renversèrent leurs tentes à peine plantées sur les bords de l'Aras, entourèrent celle de l'empereur, et éle-

vant au bout de leurs sabres les vêtements en haillons dont ils étaient couverts pour lui montrer l'excès de leurs fatigues et de leur dénûment, lui imposèrent à grands cris le retour immédiat en Turquie.

XXI

Sélim Ier cacha sa colère sous une pitié affectée. Il ordonna de lever le camp et de reprendre la route de Kars; mais, attribuant à son grand vizir, Mustafa-Pacha, l'insubordination des janissaires à laquelle il était contraint de céder, il lui signifia sa disgrâce, comme autrefois Mahomet II avait signifié la mort à son grand vizir Mahmoud.

L'armée marchait en silence vers Érivan; le sultan et le grand vizir s'entretenaient au milieu d'un groupe de généraux. Tout à coup Sélim se pencha et dit quelques paroles à voix basse à un des muets qui marchaient à pied, à la tête de son cheval. Le muet, obéissant à l'ordre secret de son maître, s'approche inaperçu du cheval du grand vizir, coupe les sangles de sa selle, et fait rouler Mustafa-Pacha couvert de confusion et de huées dans la poussière. Ces huées de l'armée contre un vizir indigne par cette chute de commander à un peuple

équestre, servirent le soir de prétexte à Sélim pour destituer un serviteur qui ne savait pas, dit-il, inspirer le respect aux soldats. Piri-Pacha, l'intrépide conseiller de l'attaque soudaine d'Ismaël au dernier conseil de guerre, fut nommé grand vizir à la place de Mustafa. Mais, avant de licencier l'armée à Erzeroum, Piri-Pacha, déjà disgracié, avait fait place à Sinan-Pacha, l'homme de tous ses vizirs le plus selon le cœur de Sélim. Sinan-Pacha fut chargé de reconduire la cavalerie de l'armée par la route d'Angora à Constantinople. Sélim, qui abandonnait avec peine l'idée de rentrer en Perse au printemps, séjourna tout l'hiver avec l'infanterie et les janissaires à Amasie. D'autres séditions de cette milice y soulevèrent encore sa colère. Il les punit comme à Érivan, non sur les coupables, mais sur les chefs innocents qui n'avaient pas su les prévenir. Il y reçut quatre mirzas persans ambassadeurs d'Ismaël. Ces envoyés chargés de riches présents venaient lui redemander, au nom de leur maître, la sultane favorite d'Ismaël, que le vainqueur avait surprise dans sa tente et qu'il avait emmenée avec lui à Amasie. L'amour d'Ismaël-Schah envers cette captive offrait des trésors et des provinces pour sa rançon. Sélim ne vit en elle que l'occasion d'un plus cruel outrage : il la maria avec Tadjizadé-Tchélébi, un

des secrétaires de son divan, et, violant le droit des gens dans les ambassadeurs du Schah, il les fit jeter dans les cachots, et languir jusqu'à la mort loin de leur patrie. Avant de retourner à Constantinople, il emporta d'assaut la forteresse de Tournataghi située sur un rocher presque inaccessible au bord de l'Euphrate, où l'émir turcoman Alaeddaulet avait abrité ses trésors, ses femmes et ses neveux. Féroce dans la victoire comme dans l'assaut, il fit trancher la tête à tous les mâles de la maison du prince de Soulkadr, parent de cet émir. L'oncle fut contraint de lui présenter dans une corbeille les têtes sanglantes de ses quatre neveux. Sélim envoya ces têtes au sultan d'Égypte, qui s'était déclaré le patron de ces princes, et qui avait sollicité l'indulgence du sultan pour eux. Ce tribut dérisoire était le présage de la guerre que Sélim méditait contre les étrangers tyrans du Nil. Il revint à Constantinople pour la préparer.

XXII

Encore plein du ressentiment des désordres des janissaires pendant la campagne de Perse et pendant son séjour à Amasie, Sélim I[er] les convoqua et leur demanda de dénoncer eux-mêmes les instiga-

teurs cachés de ces séditions qui déshonoraient l'armée. Soit pour détourner d'eux la peine de leurs crimes, soit pour complaire au sultan qui leur inspirait de dénoncer ceux qu'il voulait perdre, les soldats nommèrent leur propre aga, Iskender-Pacha, leur segban baschi, Othman, et le grand juge de l'armée ou cadi-asker, le vertueux Djafar-Tchélébi. Sans attendre d'autres preuves, Sélim fit étrangler sous ses yeux les deux chefs des janissaires et jeter leurs cadavres sans sépulture aux chiens et aux corbeaux du rivage.

Le grand juge Djafar était protégé contre un tel supplice par le caractère sacré dont il était revêtu. Un *fetwa* ou arrêt juridique était nécessaire pour justifier l'exécution à mort d'un grand juge de l'armée, égal alors au muphti. Sélim le fit comparaître devant lui pour s'armer perfidement d'un *fetwa* prononcé par sa propre bouche et à son insu contre lui-même. Ces *fetwas* en Turquie sont anonymes, afin que le nom du coupable n'influence pas la décision du juge ou du muphti consulté par le sultan. « Quel châtiment mérite, demanda Sélim à Djafar, « celui qui provoque à la sédition et au crime les « soldats de l'islamisme? — La mort, répondit Dja- « far, si le crime est prouvé. — Tu viens donc, sans « t'en douter, de prononcer contre toi-même ta sen-

« tence, répliqua le sultan. » Djafar innocent et indigné s'abandonna sans contrainte aux reproches les plus sanglants contre un ingrat qui tendait ainsi le piége de la mort à ses plus fidèles serviteurs. — « Tu « mourras toi-même jeune encore et réprouvé pour « le sang pur dont tu te couvres, dit-il au sultan, si « tu ne te repens pas de tes fautes ; tu mourras de « tes remords comme le khalife Haroun-al-Raschid, « meurtier de Djafar le Barmécide, le plus dévoué « et le plus juste de ses ministres. » L'éloquence, la poésie et la vertu de Djafar donnèrent en vain à ses derniers soupirs l'accent d'un jugement de Dieu contre son meurtrier. Sélim étouffa sa voix par le cordon.

Le crime était à peine accompli que le sultan crut sentir sur lui la vengeance céleste. Un incendie, allumé par le mécontentement des troupes, dévora un tiers de Constantinople. Le sultan, accouru avec le grand vizir pour arrêter la flamme portée par le vent jusque sur les murs et sur les arbres du sérail, s'écriait, en contemplant l'indomptable foyer ravivé par la tempête : « C'est le souffle brûlant de Djafar ! Je le sens qui consume la ville, « le sérail et peut-être moi-même ! « Ses cris imploraient le pardon de sa victime.



XXIII

Après avoir vainement cherché dans la terreur et dans le sang le remède aux insubordinations des janissaires, Sélim I[er] le chercha dans une organisation plus hiérarchique et moins indépendante de cette milice. Les janissaires, divisés jusqu'alors en trois corps d'origine diverse, comme nous l'avons raconté aux diverses formations de ces prétoriens, se composaient de soixante-deux escadrons de janissaires proprement dits, de trente-trois *odas* ou chambrées de *gardes-chasse*, de cent compagnies d'*yayas* ou fantassins. Il remit tous ces corps sous le commandement absolu d'un seul *aga* ou général nommé par le sultan lui-même, et non plus désigné par l'ancienneté. Sous cet *aga* un *aga* subordonné, quatre généraux et un commissaire impérial, œil du sultan dans l'administration supérieure de ces cohortes, furent investis du commandement général et du sous-commandement sur tous les janissaires. Cette organisation concentrait l'avancement et la discipline dans sa main. L'aga des janissaires n'était tenu à marcher à la tête de son corps que dans les campagnes où le sultan sortait lui-même avec l'armée. Le second aga avait

pendant ces absences le commandement de toutes les troupes en garnison dans la capitale.

XXIV

Avant de partir pour l'Égypte, dont il méditait de plus en plus la conquête, Sélim Ier voulut, par l'établissement d'une marine imposante, balancer sur les deux mers les escadres de Rhodes, de Gênes et de Venise qui humiliaient encore son pavillon par leur supériorité. Il se souvint de Piri-Pacha, disgracié pour son insuffisance dans les conseils, mais cher pour son énergie dans l'exécution. Il le fit donc appeler un matin au sérail : « Je n'ai pas dormi de « toute cette nuit, lui dit-il, rends-moi le sommeil. « Tant que cette race de *scorpions*, les Génois, les « Vénitiens, les Chrétiens de Rhodes, les Napoli« tains, les Siciliens, les Espagnols couvriront im« punément la mer de leurs vaisseaux, je ne règne « pas sur l'Asie et sur l'Europe dont cette mer est la « ceinture. Je suis prisonnier dans un empire dont « ils gardent les routes et les portes. Il me faut une « marine proportionnée à la grandeur de mes pos« sessions : veux-tu me la donner? Quel moyen as« tu à me proposer?

« — Quand vous convoquerez le divan de vos vizirs.

« lui répondit Piri-Pacha, faites-moi appeler, acca-
« blez-moi de reproches sur ma négligence à vous
« créer pendant mon administration un arsenal
« digne de votre puissance; ordonnez-moi impé-
« rieusement et avec menaces de vous équiper cinq
« cents bâtiments de guerre, et que cet ordre
« ébruité hors du divan retentisse jusqu'aux oreilles
« des ambassadeurs étrangers. Ils en avertiront
« leurs cours, leurs princes trembleront, et s'em-
« presseront de renouveler avec vous les trêves qui
« vous assurent une longue sécurité pour vos pro-
« jets d'Égypte. »

Sélim fit le lendemain ce qui avait été convenu avec Piri-Pacha. Il se rendit en sortant du divan avec tous ses vizirs au port de la *Corne-d'Or*, au-dessous de Galata, dans une anse où l'eau profonde et le rivage circulaire permettaient de construire un port militaire et un arsenal pour l'armement des vaisseaux. Un cimetière ombragé de cyprès et couvert de tombes occupait alors cet espace et semblait par sa sainteté l'interdire aux usages profanes. Sélim, dans son impatience, ne s'arrêta pas devant les cendres des morts. Après avoir dessiné le plan de l'arsenal sur le sol, il fit creuser en sa présence sur la colline qui dominait l'anse une fosse immense à laquelle il donna le nom de *tom-*

beau des tombeaux. On y transporta respectueusement les sépulcres déplacés des Ottomans; on y releva les mausolées pour le culte funèbre des familles. L'arsenal construit rapidement par Piri-Pacha et peuplé d'habiles ouvriers grecs donna promptement un établissement naval, égal à l'arsenal de Venise, aux Ottomans. Les trêves continentales et maritimes furent renouvelées à l'envi par toutes les puissances chrétiennes avec un État qui créait une armée de mer égale à son armée de terre. Le port de Constantinople rappela, par son activité et par le nombre des ouvriers et des matelots empruntés aux îles de l'Archipel, le port de Byzance.

XXV

Sélim Ier, pendant ces constructions, alla visiter Andrinople pour y presser par sa présence le recrutement de l'armée d'Égypte. Sinan-Pacha, son grand vizir, lui semblait servir trop lentement son impatience de conquêtes. Il médita de le remplacer par Ahmed-Pacha cinq fois appelé, cinq fois privé des fonctions de grand vizir. Sélim fit confidence à Ahmed de sa prochaine élévation. Le vieillard, brisé par l'âge et les infirmités, s'excusa sur ses années. Pour éviter plus sûrement

une nomination qu'il redoutait, il avertit sous le secret Sinan-Pacha des projets de leur maître commun. Sinan laissa entrevoir qu'il était informé de sa destitution prochaine. Le sultan crut que ce ministre, pour conserver son poste, avait conseillé à Ahmed le refus motivé sur de feintes infirmités. La colère toujours aussi prompte à frapper qu'à soupçonner éclata dans le divan contre le grand vizir. Il tira son sabre du fourreau pour trancher la tête de Sinan. L'eunuque prévint le coup, s'échappa du palais, monta sur son cheval qui l'attendait dans la cour, et s'enfuit dans les montagnes de l'Hémus où il fit perdre sa trace aux Tschaouschs ou Chiaoux qui le poursuivaient.

Sélim, revenu de ses préventions et de sa colère, chercha en vain autour de lui un ministre capable de remplacer un si habile vizir. Il fit publier dans Andrinople et dans les villages du mont Hémus que le sultan avait reconnu l'innocence du grand vizir, et qu'il lui rendait sa faveur. Sinan, informé par ses amis de ce repentir de son maître, osa s'y fier et revint à Andrinople. Sélim lui rendit ses fonctions et son amitié; il maudit l'emportement qui avait failli lui coûter le plus fidèle et le plus consommé des vizirs.

XXVI

Sinan préluda à la guerre de Syrie et d'Égypte par la conquête de Diabékir, capitale de la province de ce nom, sur les frontières indécises de la Perse, occupées par les Kurdes, peuplades tantôt alliées, tantôt indépendantes des Persans. Il chargea de cette expédition et des conférences préliminaires avec les Kurdes le lettré persan Idris, illustre par ses talents d'écrivain et de négociateur. Idris écrivit plus tard l'histoire des Ottomans jusqu'à Sélim. Les Turcs lui durent une partie de leur renommée, répandue par lui dans la langue persane. La ville de Diabékir est l'ancienne Amid des Persans aux sources montagneuses du Tigre à qui la rapidité de son cours a donné ce nom (tir) qui signifie *flèche*. C'est sous ces murs, selon l'histoire de Perse, que Sapor combattit pour la première fois la tête couverte d'un casque d'or, sculpté en forme de tête de taureau. Timour l'avait conquise et remise aux princes *turcomans* de la dynastie du *Mouton-Blanc*. Les Kurdes y appelèrent Idris, et la remirent par lui aux Ottomans. La ville, enceinte de murailles et de tours de granit noir, jette comme Jérusalem son ombre



sur une vallée sinistre, peuplée de sépulcres. Quelques jardins arrosés par des dérivations du Tigre entourent la ville de figuiers, d'abricotiers, de poiriers qui rappellent les vergers de Damas. L'histoire de Timour par Ahmed-ben-Arabschah décrit dans le langage oriental sa citadelle comme inaccessible aux conquérants. « Ce fort est l'oiseau Anka, dont le nid « est si haut placé que le chasseur ne saurait l'at« teindre ; c'est un prince dont nul n'ose demander « en mariage la fille depuis longtemps nubile et « cependant toujours vierge ; car, élevé sur la cime « de la montagne, il ne présente aux yeux que « tours sur tours. Il n'y a aucune différence entre « sa voûte et la voûte du ciel, si ce n'est que « celle-ci se meut incessamment, et que la sienne « reste, au contraire, fixe et inébranlable. Der« rière ce fort, est une vallée aussi étendue que « l'âme des justes ; on voit de cette vallée des « jardins entrecoupés de sources limpides, de bois « giboyeux et de gras pâturages. Ailleurs sont des « rochers à pic que les plus entreprenants n'osent « escalader, et dont les formes tourmentées pré« sentent un alphabet de pierre qu'il est impos« sible de déchiffrer. Le chemin monte de fort « en fort, de porte en porte. La ville, qui entoure « le château comme une bordure, en reçoit des

« vivres et de l'eau ; elle résiste à toute action « bonne ou mauvaise, parce qu'elle tire sa nour-« riture du ciel. »

La ville voisine de Mardin et toute la province du Kurdistan se soumirent, après des péripéties diverses, aux armes et à la politique d'Idris. Le château fort *de l'Oubli*, ainsi nommé de l'horreur de ses cachots, dans le roc où l'on oubliait à jamais les prisonniers des rois de Perse ; les villes de Nizibe, de Dara, qui s'élèvent près des rives du Tigre au moment où il entre dans la Mésopotamie du nord, suivirent le sort de Diarbekir. Nizibe, autrefois célèbre, n'était plus visible qu'à ses ruines ; Dara, entourée de murs de soixante pieds d'élévation et de dix pieds d'épaisseur, montrait de loin ses soixante tours à l'horizon. Mossoul, que le Tigre seul sépare de l'ancienne Ninive, que Noureddin avait embellie de mosquées et de palais par la main des artistes de Bagdad, et qui a donné par son industrie féminine son nom à la mousseline, tissu aérien destiné aux turbans, fut en même temps arrachée aux Persans et annexée à l'empire ottoman par Idris. L'ancienne Edesse, ville environnée comme une île par les bras du Tigre, possédée tour à tour par Alexandre le Grand, par les Perses, par les Arabes, par les croisés, par les Kurdes, passa

d'Ismaël-Schah à Sélim. Tout le pays entre l'Euphrate et l'Oronte devint province ottomane. Idris remit aux chefs des différentes tribus, mosaïques de races, l'étendard, le tambour et les queues de cheval, signe de la souveraineté de ces nouveaux feudataires. L'empire ottoman doit à sa politique plus encore qu'à ses armes ces provinces où il avait reçu la naissance, dont il savait la langue et les mœurs, et qu'il séduisit plus qu'il ne les conquit au joug des Turcs. Idris était un de ces négociateurs qui valent à eux seuls une armée. Sélim, qui appréciait son génie, le destinait à pacifier et à organiser l'Égypte après la conquête. La mort enleva Idris avant le temps : son nom, ses écrits et ses conquêtes pacifiques ont immortalisé ses services pour les Ottomans.



LIVRE DIX-HUITIÈME.

I

A peine le printemps de l'année 1516 eut fondu les neiges du mont Taurus, barrière semblable aux Alpes entre la Turquie et la Syrie, que Sélim Ier fit marcher son grand vizir Sinan-Pacha avec une avant-garde de quarante mille hommes sur Césarée de Cappadoce. Sinan-Pacha devait marcher de là sur l'Euphrate par les portes de fer. Les portes de fer ouvrent la Syrie entre deux rochers du Taurus fendus par une convulsion de la terre.

Le sultan déguisait encore, par une marche oblique des portes de fer sur l'Euphrate, sa pensée

d'envahir la Syrie et l'Égypte. Sinan-Pacha était censé emprunter seulement l'extrême bord de la Syrie pour achever la conquête du pays persan entre l'Euphrate et le Tigre, et pour aller protéger la Mecque et Médine contre Ismaël-Schah. Les mameluks d'Égypte et de Syrie ne se trompaient pas à ces prétextes d'empiétement sur leur territoire. Ils s'avancèrent avec une nombreuse cavalerie jusqu'aux portes de fer pour en disputer le passage à Sinan. Sélim, informé par Sinan de ce rassemblement des mameluks qui lui interceptaient la route, rassembla le divan pour délibérer sur la déclaration de guerre aux maîtres de l'Égypte et de la Syrie.

Le prétexte d'impiété des mameluks qui prétendaient s'opposer à la pieuse croisade des Ottomans à la Mecque et à Médine, villes saintes de tous les musulmans, autorisa la déclaration de guerre aux yeux des fidèles. Sélim, selon la prescription du Coran qui dit : « *Vous ne punirez pas votre ennemi avant de l'avertir par un manifeste*, » envoya Karadja-Pacha et le grand juge de l'armée, Sirekzadé-Rokneddin au sultan d'Égypte pour lui dire « *de réfléchir ou de trembler*. »

Ce sultan était alors Kanssou-Ghauri, élevé à cette souveraineté militaire par son courage et par



le vœu des mameluks circassiens. Il ne répondit à ce message qu'en réunissant cinquante mille hommes à Alep, seconde ville capitale de la Syrie qui fait face aux défilés du Taurus, et qui couvre à la fois la route de Damas et celle de Beïrout.

II

Sélim Ier, parti de Constantinople sur les pas de Sinan, le grand vizir, était déjà à Aïntab, à dix marches d'Alep, avec cent vingt mille hommes, l'élite des vétérans de l'empire. Kanssou-Ghauri lui renvoya ses ambassadeurs après les avoir chargés de fers et outragés de paroles, selon l'usage des guerriers de la Circassie. Il les fit suivre néanmoins d'un ambassadeur égyptien pour proposer au sultan des Turcs d'enlever tout motif de guerre en se chargeant d'être médiateur entre Schah-Ismaël et lui. Sélim, pour rendre la querelle plus irréconciliable, fit raser les cheveux et la barbe de l'envoyé des mameluks, et le fit reconduire aux frontières de Syrie dépouillé de son turban, coiffé d'un bonnet de femme, monté sur un âne boiteux et décharné, afin d'exciter la risée du peuple.

Pour soutenir de pareils outrages, Sélim déboucha avec cent soixante mille hommes dans les plai-

nes de Syrie, entre Alep et le pied du Taurus. Un vaste pâturage nommé la prairie de Dabik fut le champ de bataille des deux armées. Sélim, qui redoutait la cavalerie des Mameluks, renouvela contre eux la tactique à laquelle il avait dû la victoire de Tauris contre les Persans. Il établit sur son front un rempart de chariots et de chameaux pour briser l'impétuosité des charges des Circassiens, et il masqua sur ses deux flancs une artillerie d'autant plus redoutable que les mameluks en avaient jusque-là dédaigné l'usage en pleine campagne. Le combat ne fut, du côté des Circassiens, qu'une charge et une fuite. Épouvantés du nombre des Ottomans, rebutés par les obstacles infranchissables que Sélim avait opposés à leurs chevaux, foudroyés à droite et à gauche par le feu des canons qu'un rideau de janissaires couvrait et découvrait tour à tour, ils abandonnèrent leur sultan et reprirent au galop la route d'Alep. Kanssou-Ghauri, âgé de plus de quatre-vingts ans, tourna bride le dernier pour sauver au moins l'honneur de sa race. Enveloppé par une nuée de spahis, il fut précipité de son cheval par un tschaousch qui lui trancha la tête, et qui la porta à Sélim attachée au pommeau de sa selle par sa barbe blanche. Le sultan, indigné de cet outrage à la vieillesse, au trône et à l'hé-

roïsme, fit donner la mort pour tout salaire au tschaousch. Entré dans Alep sur les traces des mameluks fugitifs, Sélim y trouva un million de ducats d'or dans le trésor des Égyptiens; trois mille caftans brodés d'or et de perles et doublés de fourrures de lynx et de zibeline, et des monceaux d'orge et de froment pour l'approvisionnement de l'armée. Les habitants d'Alep, asservis à une race étrangère, reçurent les Turcs en libérateurs. Le règne des Circassiens n'était que le joug d'une soldatesque. Maîtres pour maîtres, les Syriens préféraient les plus nouveaux.

Alep comptait alors dans son enceinte deux cent mille habitants industrieux et riches. Bornée d'un côté par l'Oronte et la délicieuse vallée d'Antioche, de l'autre par l'Euphrate, son territoire et son commerce en faisaient la rivale de l'opulente Damas. La Syrie entière ne pouvait hésiter à suivre le sort de sa capitale. Sélim ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour y établir son gouvernement. Abandonnant le littoral de la Syrie maritime à sa propre chute, il laissa le mont Liban à sa droite, et s'avançant par la fertile vallée de Baalbeck entre le Liban et l'Anti-Liban, il campa peu de jours après sur les plateaux qui dominent la reine de la Mésopotamie et de la Syrie, Damas. Les Arabes, les Druzes,

les Maronites, peuples qui couvrent le Liban et l'Anti-Liban de leurs tribus belliqueuses, lui ouvrirent eux-mêmes les portes de Damas. L'aspect de cette ville lui fit presque oublier au premier regard la majesté et les merveilles de Constantinople. Étendue au pied des dernières montagnes étagées de l'Anti-Liban d'où l'œil plonge, comme d'un promontoire sur ses murailles de marbre jaune et noir, sur ses coupoles, sur ses minarets aussi nombreux que des mâts de vaisseaux dans une rade, arrosée par les branches sinueuses du Chrysorhoas aux eaux bleues qui se divisent à ses portes pour féconder ses jardins, et qui se réunissent ensuite en confluent pour former des lacs dans sa plaine, ombragée par une forêt circulaire d'arbres fruitiers qui laissent tomber leurs fruits sur des pâturages aussi épais que ceux des Alpes; capitale du désert, port des caravanes de Bagdad dont on voit d'en haut les longues files de chameaux sillonner lentement les plaines sans autres bornes que son ciel de lapis ou de rose, peuplée de quatre cent mille habitants dont les palais, les ateliers, les bazars élèvent le murmure de vie dans le silence de l'air, Damas par son site, son climat, son industrie, sa magnificence, ses monuments, sa population, ses souvenirs aurait suffi aux désirs d'un conquérant moins insatiable que

Sélim. Son histoire ne la consacrait pas moins que
sa splendeur aux yeux des Turcs. « *Signe de beauté*
« *sur la face du monde,* disent d'elle les poëtes mu-
« sulmans de l'Arabie, *plumage des paons du pa-*
« *radis, collier des tourterelles célestes, Irem à co-*
« *lonnes innombrables*, » honorée par le Prophète
lui-même qui l'avait visitée pendant ses voyages de
Syrie d'un verset du Coran où il écrit que les *anges*
de Dieu ont étendu leurs ailes sur cette ville, sé-
jour des khalifes avant Bagdad, décorée d'une mos-
quée supérieure à celle de Cordoue, de Jérusalem
et du Caire dont les voûtes sont portées par qua-
rante colonnes de porphyre, de serpentin, de mar-
bre rose et de granit égyptien, où six cents lampes
soutenues par des chaînes d'or éclairent la coupole,
contenant un exemplaire du Coran de la main d'Ali
lui-même, le favori et le secrétaire du Prophète,
pèlerinage de tout l'Orient, tombeau des épouses
veuves de Mahomet, élevée par Noureddin au rang
des cités les plus lettrées de l'Asie, voisine de la
sainte caverne de Rouboua où les musulmans vont
vénérer le berceau du prophète Jésus, présentant à
tous les pas dans ses murs ou hors des murs des
monuments, des vestiges, des tombes des prophè-
tes, des saints, des sages, des poëtes de l'isla-
misme, le prestige de Damas pour l'armée turque

l'islamisme. Il y o
guerre pour y écri
sous le titre de *div*

Peu de jours apr
alla rendre une visi
nérable sage Benda
science et de vertu r
resta complétement
« Pourquoi ce silenc
Sélim ? — « Ce n'est
« celui qui visite de p
saint. Sélim alors lui
« Le khalifat est lou
au sultan qui venait
« sultans sont comm
« du Créateur ; mais
« les peuples. Celui q
« plus de chances de



III

Sélim Ier ne reprit qu'au printemps la route d'Égypte. L'Égypte, déchirée en factions pour le trône après la mort de son vieux sultan tué à Alep, s'agitait sans unité sous les mameluks. Sinan-Pacha s'avançait par Gaza, dernière ville de la Syrie maritime avant d'entrer dans le désert d'El-Arisch qui sépare l'Égypte de la Syrie. Son artillerie, comme à Alep, dissipa l'avant-garde des Circassiens qui s'était avancée jusqu'aux portes de Gaza pour disputer le passage. Sélim le suivait avec cent mille combattants par la vallée du Jourdain, Safad, Jérusalem et Ramla. Il arriva sans rencontrer d'ennemis jusque sous les murs du Caire. Toumanbaï, élu enfin sultan des mameluks, mais trahi par les chefs du parti opposé, attendait les Turcs derrière le mont Mokattam. Il combattit pour l'honneur et pour la mort plus que pour la victoire. Vingt-cinq mille cavaliers circassiens jonchèrent de leurs cadavres les rives du Nil. Toumanbaï et deux de ses intrépides mameluks se jurèrent de ne pas survivre à leur race, et d'entraîner Sélim lui-même dans leur mort. Ils fondirent avec une poignée de héros sur le centre des Ottomans où l'on voyait

flotter l'étendard du sultan en renversant tout sur leur passage; ils crurent frapper le sultan de leurs sabres, ils n'avaient frappé que le grand vizir qui couvrit son maître de son corps et mourut pour lui. Sinan-Pacha fut pleuré de Sélim : « J'ai gagné « l'Égypte, s'écria-t-il; mais j'ai perdu Sinan. » Le Caire s'ouvrit comme Damas à l'armée ottomane. Les mameluks rassurés par une proclamation d'amnistie générale, y rentrèrent pour reconnaître la souveraineté du vainqueur. Sélim, après les avoir caressés pendant quelques jours, enveloppa la ville de ses troupes, et en fit massacrer cinquante mille en trois jours. Exemple d'extermination suivi de nos jours envers les restes de cette aristocratie étrangère, attachée à l'Égypte comme une lèpre à un corps énervé.

Cependant, un des begs qui avaient fondu sur Sélim pendant la bataille, Kourtbaï était caché dans une maison du Caire. Sélim connut sa retraite, lui envoya un caftan d'honneur et un Coran gage de pardon. Kourtbaï vint remercier le sultan : « Tu es le héros des chevaux, » lui dit le sultan. — « C'est vrai, répondit le Circassien, » et il vanta la valeur de sa race. « Tes canons seuls « nous ont vaincus, ajouta-t-il; mais ils nous ont « vaincus comme des assassins qui se cachent pour

« frapper. Nous dédaignons de pareilles armes. Le « Prophète n'a admis comme armes loyales que « l'arc et le sabre. Un Vénitien nous apporta un « jour des canons comme les tiens; nous les refu- « sâmes. Eh bien ! nous dit l'infidèle en prophé- « tisant notre ruine, celui qui vivra, verra votre « empire périr par ces mêmes boulets que vous « dédaignez ! Mais tout périt, c'est la loi du sort; « et vous-même aussi vous périrez, quand votre « heure sera venue ! »

L'entretien s'irrita; Sélim qui avait l'intention d'être généreux devint féroce; il appela les chiaoux pour couper la parole au Circassien. Cent cinquante sabres se levèrent sur le beg. « A quoi te « servira ma tête ? » cria-t-il sans pâlir au sultan, « beaucoup de braves visent la tienne, et Touman- « baï notre chef espère encore en Dieu. Prends « donc ma tête toute sanglante, bourreau, et dé- « pose-la sur le sein de ta femme. » A ces mots, sa tête roula aux pieds du sultan.

IV

Toumanbaï venait en effet braver sous les pyramides les cavaliers des Ottomans. Six mille spahis tombèrent sous les sabres des mameluks. Les bar-

ques du Nil et la rapidité de leurs chevaux dans le désert, les dérobaient à l'armée de Sélim. Il envoya Mustafa-Pacha son négociateur ordinaire, à Toumanbaï leur sultan, pour lui offrir la possession de l'Égypte et la paix, à condition du tribut de feudataire. Mustafa-Pacha et les cinq cents cavaliers qui l'escortaient furent massacrés au pied des pyramides par les mameluks.

La guerre continuait sans résultat contre cette cavalerie nomade aussi insaisissable que la poussière de ses déserts. La trahison d'un scheik arabe vendu par la cupidité à Sélim la termina. Toumanbaï, séparé un moment de ses cavaliers, avait demandé asile au scheik d'une tribu autrefois sauvée par lui des cachots du Caire. Il se fiait à la reconnaissance de la tribu. Hassan-Méri, chef de cette tribu, avait feint la fidélité au sultan proscrit. Il était allé au-devant de lui dans le désert de Djizé, et lui avait fait servir un festin sous ses tentes. Toumanbaï, épuisé de fatigues et de blessures, avait laissé ses compagnons s'asseoir au festin, et s'était retiré pour reposer dans une caverne des rochers qui bordent le fleuve. Pendant le sommeil du sultan, le perfide Arabe avait averti les Turcs de la retraite de son hôte. L'aga des janissaires était accouru avec cinq cents cavaliers. La mère d'Hassan-

Méri, soupçonnant la trahison de son fils, l'avait conjuré en vain de ne pas livrer son sultan; « Dieu « punit les traîtres, » avait-elle dit à son fils. La cupidité, ce vice de l'Arabe, l'emporta sur la sainteté de l'hospitalité, cette vertu du désert. L'aga des janissaires, Ayas-Pacha, entra dans la caverne où dormait Toumanbaï. Il lui lia les mains l'une à l'autre avec sa ceinture, le fit monter à cheval et le conduisit au Caire. « Dieu soit loué, » s'écria Sélim en recevant le vaincu, » maintenant l'Égypte « est à moi ! »

V

Le roulement des tambours et les salves du canon annoncèrent au Caire que son sultan était captif. Sélim lui fit délier les mains, le fit asseoir sur son divan et le traita en frère. Après quelques reproches mutuels sur l'injustice de cette guerre et sur le massacre des ambassadeurs : « Sultan de Roum, » dit le sultan d'Égypte, « tu n'es pas coupable de « nos malheurs et de la chute de cet empire, « mais bien ces traîtres que je vois là à tes côtés, » en montrant du geste deux begs qui avaient vendu leur patrie adoptive à Sélim. Toumanbaï, dont le sultan admirait la beauté mâle, le brillant costume,

la sérénité et l'éloquence, fut confié comme un hôte plus que comme un prisonnier à la tente d'Ayas-Pacha, l'aga des janissaires.

Un autre beg des mameluks, Schadibeg, général de Toumanbaï, trahi de même par une tribu d'Arabes, tomba de même peu de jours après dans les mains de Sélim. Sa jeunesse, sa grâce, sa vigueur, sa cuirasse d'acier de Damas frappèrent d'admiration le sultan. Il voulut voir si l'intelligence répondait dans cette race circassienne à la beauté du visage. *L'homme est caché sous la langue*, dit le proverbe turc. « Qu'as-tu reconnu dans « le monde depuis que tu as vécu, » lui demanda Sélim ? — « Rien de bon, » répondit Schadibeg. — « Alors, pourquoi combats-tu pour des choses mé- « prisables ? — Ce n'est pas pour ce monde que j'ai « combattu, mais pour obéir au Coran qui dit : « *Armez-vous contre celui qui arme contre vous !* « *Celui qui combat pour ses biens et pour sa mai-* « *son meurt martyr.* — Je n'ai marché contre « vous, dit Sélim, que pour vous punir d'avoir « renversé et tué vos souverains. — Calomnie ! ré- « pliqua Schadibeg, nous avons obéi trente ans au « père de Kaïtbaï, notre sultan, et nous n'avons « puni le fils que parce qu'il violait nos lois ; c'était « la volonté de Dieu ; la mort est la fin de toute vie ;

« le monde ne durera peut-être pas plus pour toi « que pour nous, car Dieu a dit au Prophète : « *Tu « n'es qu'un cadavre, et ils ne sont que des cada- « vres, et le jour du jugement dernier, vous vous « accuserez tous les uns les autres devant votre « Seigneur.* »

VI

Sélim traita les deux princes, Toumanbaï et Schadibeg, en hôtes plutôt qu'en vaincus. Il voulait, disait-il, les conduire à Constantinople et les combler d'honneurs. Mais ayant un jour entendu en passant dans les rues du Caire un homme du peuple qui criait : « Longue vie à Toumanbaï ! le sultan craignit de laisser vivre des princes dont les revers n'avaient pas extirpé le nom du cœur de leurs anciens esclaves. Sous prétexte d'accorder le talion à un beg des mameluks, dont le père avait été pendu à la porte de la grande mosquée par le père de Toumanbaï, il livra ce sultan et Schadibeg au fils de la victime qui les pendit de ses propres mains à la place où son père avait subi cet ignominieux supplice.

Il organisa ensuite l'Égypte en province tributaire de l'empire, divisant l'autorité en plusieurs magis-

tratures civiles et militaires distribuées entre les Arabes et les restes des mameluks qui avaient vendu leur caste ou leur patrie à son ambition. Il employa un mois à visiter les mosquées, les académies, les bibliothèques du Caire où les successeurs des khalifes avaient laissé les traces de leur savante théocratie. Insouciant des civilisations antérieures, dont les monuments ne rappelaient que le paganisme, il ne daigna pas même honorer d'un regard les pyramides, ces énigmes qui ne contenaient sous leurs montagnes de pierres que des superstitions ou des sépulcres.

Avant de quitter l'Égypte, il s'investit lui-même de tous les droits des anciens khalifes sur les villes saintes de la Mecque et de Médine. Malgré son désir de subjuguer la haute Égypte et l'Éthiopie, les murmures de ses soldats le forcèrent à ramener l'armée à Constantinople. Il laissa Khaireddin dans la citadelle du Caire avec une garnison de cinq mille hommes pour dominer le Nil ; et pour s'assurer contre les tentatives d'indépendance de ce gouverneur, il envoya sa femme et ses enfants en otages à Philippopolis. Mille chameaux chargés d'or et d'argent, de pierreries et d'armes précieuses, emportaient derrière lui les trésors des mameluks. La dernière ombre des khalifes, Mota-

wakkel, que les oppresseurs de l'Egypte feignaient d'honorer au Caire, en le méprisant, suivit Sélim en Syrie. Ce prince traînait ainsi en vaincu à la suite de sa cour ce successeur des khalifes qui avaient donné à ses ancêtres l'autorisation de prendre le titre de sultan.

VII

Pendant les premières marches dans le désert d'El-Arisch, Sélim pensif et sombre s'arrêtait de temps en temps pour contempler son armée de cent soixante mille hommes au départ, réduite au retour à une longue file d'hommes et de chevaux exténués et décimés par la fatigue, la guerre, les maladies et les garnisons laissées dans le pays conquis. «Voilà donc enfin, dit-il en se retournant vers « son grand vizir Younis-Pacha, l'Egypte derrière « nous, et demain nous serons à Gaza. » — « Oui, » répondit Younis qui avait toujours mal auguré de cette campagne, « et quel est le fruit de tant de fa- « tigues et de tant de sang, si ce n'est une armée « fondue dans ces sables de l'Égypte aujourd'hui « gouvernée par des traîtres. »

Ce reproche sanglant à la vaine ambition de conquête de son maître parut si inopportun et si

impardonnable au sultan, que sans se donner à lui-même le temps de la réflexion contre sa colère, il fit trancher la tête au grand vizir, encore à cheval à côté de lui. L'armée étonnée mais muette marcha avec horreur sur le sang de celui qui la commandait un instant avant cet accès de crime. Les serviteurs du grand vizir l'ensevelirent sur la place; ses enfants élevèrent plus tard sur son tombeau un caravansérail qui porte encore le nom d'Younis.

Piri-Pacha, le conseiller de la victoire de *Tauris* et le créateur de la flotte, fut nommé une seconde fois grand vizir. Il était alors sur un des bâtiments qui ramenaient d'Alexandrie à Constantinople les blessés, les malades de l'armée, les femmes et les esclaves des mameluks. Sélim, en attendant son nouveau grand vizir à Damas, organisa la Syrie comme il avait organisé l'Égypte, et reçut les tributs des Arabes nomades, dont les tentes couvraient les déserts de la Mésopotamie depuis Palmyre jusqu'à Babylone. Les ambassadeurs de Venise avaient payé jusque-là un tribut annuel de huit mille ducats d'or aux mameluks, maîtres de la Syrie, pour l'île de Chypre, soumise à la république. Venise envoya au même titre son tribut à Sélim, maître maintenant de la Syrie.

Soit pour imiter la pieuse modestie du khalife

Omar, soit par une piété sincère, dont on voit les traces dans ses poésies à travers la férocité de son caractère, Sélim, pendant son séjour à Damas, s'évada pendant quelques jours de son palais sous le costume d'un simple pèlerin. Il alla visiter les saints sépulcres de Jérusalem et d'Hébron, et revint sans que son armée et ses grands vizirs eussent soupçonné son absence. Alep le retint aussi deux mois dans ses murs. Il y perdit Hersek-Ahmed-Pacha, vieux serviteur de son père et de son aïeul, cinq fois vizir et toujours respecté de ses maîtres. Ahmed-Pacha, élevé enfant dans la foi musulmane, était fils d'un chrétien de Servie, Étienne Cossarich, duc de Saba.

VIII

Rentré enfin avec l'armée à la fin du mois de juillet, Sélim Ier déchargea son fils Soliman des soins de l'administration dont il s'était acquitté avec modestie et avec sagesse pendant les campagnes de son père. Il lui fit de riches présents et le renvoya dans le gouvernement éloigné de Saroukhan. Il investit en même temps de la souveraineté héréditaire de la Crimée son beau-frère Mohammed-Ghéraï, fils aîné de la maison royale des Tartares

de Crimée. Il l'attacha davantage à l'empire en assignant à ce prince et à ses successeurs un revenu sur le trésor ottoman, de mille aspres par jour. — « Sais-tu, disait-il quelquefois à son grand « vizir Piri-Pacha, que je caresse ces Tartares, « parce que je les crains plus que les mameluks « et les Persans. Leurs chevaux n'ont pas besoin « d'être ferrés. Ils traversent à la nage les fleuves « que nos armées ne peuvent traverser que sur « des ponts; ils font en un jour les marches aux- « quelles nous ne suffisons qu'en cinq jours. Je « veux les tenir à la solde de l'empire pour qu'ils « nous restent à jamais fidèles par les liens du « sang et de l'intérêt. » Cette politique prévoyante ne faillit jamais, jusqu'à la conquête de la Crimée par les Russes, à la dynastie des sultans. Le cœur des Tartares de Crimée est encore ottoman.

IX

Le pape Léon X occupait à cette époque le trône de saint Pierre; il avait apporté de Florence à Rome le goût des Médicis pour les lettres, les arts et le commerce. Ce pape, plus politique que pieux, et plus philosophe que pontife, cherchait à éveiller en Europe une croisade littéraire en

faveur de la Grèce, semblable à celle que le libéralisme poétique de nos jours suscite dans l'opinion publique pour les Hellènes. Léon X et la cour pontificale, plus passionnés pour la renaissance des lettres et de la philosophie platonicienne que pour les vestiges du christianisme en Orient, coloraient aux yeux de la chrétienté ce zèle classique de l'apparence d'un zèle fervent pour les saints lieux, scène des mystères chrétiens à Jérusalem. Les souverains de l'Occident ne songeaient plus à renouveler les expéditions aventureuses et populaires des croisades. Ils voulaient néanmoins complaire au pape et à leurs sujets catholiques, en assurant aux rares pèlerinages des saints lieux, la sécurité et le respect dus aux objets de la vénération du monde occidental. La cour d'Espagne, plus dévouée que toutes les autres monarchies de l'Europe à la cour de Rome, envoya pour cet objet un ambassadeur à la cour de Sélim. Cette cour voulait faire confirmer par le nouveau maître de la Syrie les franchises et les priviléges du saint sépulcre, ainsi que le libre accès des pèlerins, par le payement d'un tribut annuel, semblable au tribut que les puissances catholiques payaient avant la conquête d'Égypte aux mameluks, possesseurs des saints lieux. Les

Turcs, qui considèrent le Christ comme le plus grand des prophètes inspirés de Dieu avant Mahomet, vénéraient eux-mêmes sa tombe. Leur religion, qui prescrit les pèlerinages comme un acte de foi et de piété, comprenait et favorisait dans les chrétiens cette visite aux lieux consacrés. Cet instinct irréfléchi, mais universel de l'humanité, qui porte les hommes à attribuer on ne sait quelle vertu sanctifiante et miraculeuse à la poussière même foulée par la suprême sainteté de l'homme divin, concordait avec ce respect des pèlerinages. Ils les encourageaient de leur exemple au lieu de les proscrire. Sélim accueillit donc avec faveur l'ambassadeur de la cour d'Espagne. Il lui promit de conclure avec son souverain le traité d'immunités et de priviléges du saint sépulcre de Jérusalem aussitôt que le roi d'Espagne lui aurait envoyé un plénipotentiaire investi des pouvoirs nécessaires pour valider ces conventions.

X

Sélim Ier pacifia ensuite en Asie les troubles suscités par un ermite fanatique nommé Djélali, qui vivait dans une caverne des montagnes de Tokat et qui appelait au nom d'un messie futur les superstitieux

siatiques de ces provinces à la révolte contre tout ouvoir humain. Rappelé d'Andrinople à Constannople par la peste qui ravageait la Turquie d'Euope, il s'occupa de l'embellissement de sa capitale t de la construction d'une mosquée, tribut de son ègne, que chaque sultan doit à son culte.

Ses vizirs le poussaient à la conquête de Rhodes. ne se sentait ni les forces navales ni le temps néessaires pour une entreprise à laquelle Mahomet II ii-même avait échoué. Un jour que Piri-Pacha, son rand vizir, avait lancé à son insu de l'arsenal un bâment de guerre nouvellement construit et armé, t le faisait manœuvrer orgueilleusement sur la mer e Marmara en face du sérail : « Faites rentrer ces coquilles de noix dans l'arsenal, lui dit avec colère le sultan, je n'ai pas d'hommes pour monter ces vaisseaux; vous voulez m'enivrer de ma puissance, m'inspirer la pensée d'assiéger Rhodes, et renouveler sous mon règne l'humiliation éprouvée sous mes prédécesseurs; l'heure n'est pas venue, et d'ailleurs, ajouta-t-il avec tristesse, la Providence ne me laisse pas le temps des longues entreprises : la vie se retire de moi. »

Ce pressentiment mélancolique n'était que le remier frisson de la peste qu'il avait respirée à ndrinople quelques mois avant ce jour. Il voulut

y retourner pour respirer l'air de l'Hémus. Mais arrêté en route par la fièvre et par l'inflammation d'un bubon à l'aine, il descendit de cheval et expira sous une tente à l'endroit même où il avait livré la bataille parricide à son père, comme si la Providence l'avait attendu sur ce théâtre de sa coupable ambition, pour lui montrer le néant de tout et même du crime!

XI

Sélim Ier ne fut pleuré que de Piri-Pacha. Ce grand vizir cacha sa mort aux soldats et aux peuples jusqu'à l'arrivée de Soliman son fils. Les médecins en l'ensevelissant en secret sous sa tente, trouvèrent sur son corps sept signes couleur de sang qui correspondaient, dirent les astrologues, aux sept grands meurtres de ses deux frères et de ses cinq neveux par lesquels il avait ensanglanté son règne. Il avait apporté dans le gouvernement la même férocité de volonté qui lui avait conquis le trône. Il jonchait de cadavres son divan comme ses camps. Son muphti, casuiste de l'empire, Djémali, lui rendait des sentences toujours conformes à ses ambitions et à ses colères. Les Ottomans appellent Djémali le *muphti du panier* parce qu'il répondait par

un *oui* ou par un *non* bref jeté dans un panier qui descendait par sa fenêtre à toutes les questions que lui adressaient le peuple ou les cadis. Ses sentences rendues à la requête du sultan, quoique sévères, sont restées proverbiales par leur conscience et par leur indépendance sans réplique. Elles ne répondaient pas cependant assez à l'impétuosité de Sélim. Un jour que le sultan était à cheval à côté du muphti sur la route d'Andrinople à Constantinople, Sélim reprochait à Djémali son indulgence : « Pourquoi, » lui disait-il, « n'as-tu pas autorisé par une sentence « la mort de ces quatre cents marchands que j'ai « condamnés à périr pour avoir fait le commerce « de la soie avec la Perse? N'est-il pas permis de « faire périr les deux tiers des habitants de la terre « pour le bien de l'autre tiers? — Oui, répondit « Djémali, si l'existence de ces deux tiers doit en- « traîner le malheur des autres. Mais la désobéis- « sance de ces marchands n'est pas juridiquement « prouvée. » Le sultan à son retour à Constantinople fit rendre la liberté aux marchands et voulut réunir sur la tête de Djémali les deux charges de juge de l'armée d'Europe et de l'armée d'Asie, à la charge de muphti. Djémali refusa, ne voulant, dit-il, altérer en lui l'indépendance du muphti par aucune ambition politique.

Djémali préserva constamment les chrétiens des persécutions de Sélim pour cause de religion. Sélim ayant ordonné une fois au grand vizir de contraindre les croyances par la terreur, afin de multiplier l'islamisme dans l'empire, le grand vizir, épouvanté de cet ordre, eut recours à Djémali. Djémali conseilla au patriarche grec de se présenter avec tout le clergé à l'audience de Sélim, le Coran et les engagements de Mahomet II à la main. Le Coran défend de convertir par la force; les promesses de Mahomet II engageaient la parole du sultan à tolérer et à protéger les chrétiens. A défaut de ce titre écrit mais égaré, le patriarche amena avec lui de vieux janissaires témoins de la conquête qui affirmaient sous serment les paroles du conquérant. Sélim, sur la représentation de Djémali, retira l'ordre donné au vizir. Il se contenta d'enlever aux chrétiens les plus belles églises de Constantinople pour les convertir en mosquées, mais il les autorisa à en construire d'autres plus conformes au petit nombre de fidèles qui peuplaient alors la capitale.

Ce prince en mourant laissa un sinistre exemple d'usurpation sur son père et de meurtre de ses frères aux souverains ottomans. Il avait ajouté une victoire en Perse à la renommée de sa race;



et deux conquêtes, la Syrie et l'Égypte, à sa nation; mais il avait perverti la morale et la politique des Ottomans par l'influence soldatesque des janissaires, contre laquelle il se débattit en vain, après lui avoir mendié le trône; par un despotisme sanguinaire substitué à la paternité absolue des mœurs de sa maison; et surtout par le scandale donné en lui à l'Orient du parricide couronné. Le Tartare avait reparu en lui sous le sultan. Il avait retrempé le caractère conquérant des Ottomans dans la guerre, mais il l'avait retrempé surtout dans la barbarie et dans le sang. Son règne est un de ceux qu'on voudrait effacer de l'histoire d'un peuple, car il afflige et humilie l'humanité.



LIVRE DIX-NEUVIÈME.

I

La nature semblait s'être complu à rassembler dans Soliman, fils de Sélim Ier, tous les dons nécessaires à un prince pour élever sa nation par la guerre, par les lois et par la politique, au sommet de sa destinée. Nous avons vu jusqu'ici ces dons inégalement répartis entre les souverains de la race ottomane, faire de l'un un guerrier, de l'autre un père, de celui-ci un législateur, de celui-là un conquérant, du dernier un restaurateur des armes de l'empire; mais nous n'avons vu encore dans aucun ces dons réunis en un seul avec la

prodigalité, l'équilibre et l'harmonie qui font le grand homme. Ce grand homme allait enfin apparaître dans Soliman II.

Soliman avait vingt-deux ans au moment où la mort de son père l'appelait sans impatience, sans crime et sans compétiteur au trône. La majesté précoce du souverain se mêlait sur ses traits aux grâces et à la modestie de la jeunesse. Son visage n'aurait convenu qu'à un sultan. L'énergie de son père, tempérée par la douceur de sa mère, fille d'un khan de la Crimée, plus circassien que tartare, éclatait à travers l'ombre de son teint basané sur sa figure. Il paraissait à la fois plus jeune par les traits et plus mûr par l'expression que son âge. « Son front était large et renflé au sommet *comme « un fruit que la séve a gonflé*, dit un poëte turc « de son temps, son nez aquilin, sa bouche grave, « l'ovale de ses joues maigres et presque féminines « par la délicatesse des contours; sa barbe nais- « sante ne voilait encore ni la mélancolie de ses « lèvres, ni la fermeté de son menton. Ses yeux « noirs, recouverts de paupières un peu lourdes et « ombragés de cils très-longs, regardaient droit et « profond, mais sans intimidation et sans orgueil; « ils se baissaient souvent comme ceux d'un jeune « homme accoutumé à craindre un père scruta-

« teur de ses sentiments et à recueillir ses qualités
« sous une réserve enfantine. L'ombre de son vaste
« turban de mousseline blanche et le poids des plis
« de l'étoffe dont ce turban était enroulé forçaient
« Soliman à plier le cou et à courber un peu la tête
« sous cette masse de coiffure, et l'immobilité de
« cette attitude de vieillard contrastait avec l'en-
« fance des traits. Sans avoir la stature soldatesque
« de son père, il portait bien le caftan brodé d'or
« du cavalier, et il maniait le sabre, l'arc, le che-
« val avec la dextérité d'un chef de Tartares. »

Tel était, d'après les correspondances des ambassadeurs et d'après les portraits des peintres vénitiens, l'aspect extérieur de Soliman II dans la première période de son règne. Son âme répondait alors à sa physionomie. Elle était pleine de dons naturels, d'aspirations à la vertu et à la gloire, de modestie, d'attrait pour le bien et pour le beau, de courage modéré par la justice, de noble ambition et de magnanimité d'instincts. Ces vertus ne demandaient pour se développer dans toute leur fécondité que la liberté de se produire sans éveiller la jalousie d'un père ombrageux, et le pouvoir suprême pour les faire rayonner sur tout un peuple. L'amour pour les femmes, seule faiblesse qu'on pût redouter d'un tel caractère, n'était pas dans

Soliman un vice, mais une vertu de plus de sa nature. Capable d'excessive tendresse, plus que de honteuses sensualités, l'amour pouvait l'enivrer, jamais l'avilir. Ce qu'il cherchait dans son harem, ce n'était pas la volupté, mais la tendresse ; les caresses d'une esclave l'humiliaient ; le cœur d'une amante égalait à ses yeux la possession d'un empire. La compression sévère sous laquelle il avait vécu sous Sélim Ier, tantôt loin de Constantinople dans ses gouvernements de Saroukhan ou de Magnésie, tantôt dans l'administration confiée à sa jeunesse pendant la guerre de Perse, lui avait donné de bonne heure une politique naturelle conforme à la délicatesse de sa situation. Il était ainsi rompu aux manéges des cours sans avoir régné. Il avait essayé le trône avant d'y monter. Il avait appris par une nécessité précoce à connaître les hommes et à les choisir, ces deux premières nécessités des souverains.

II

Le grand vizir Piri-Pacha avait envoyé aussitôt après le dernier soupir de Sélim Ier, le kiaya des silihdars à Magnésie pour informer Soliman de la mort de son père, et pour hâter le retour du jeune prince

à Constantinople, avant d'ébruiter l'interrègne. Soliman ne précipita pas son retour à l'exemple de Bajazet II ou de Mahomet II, comme un prince qui craint que le trône n'échappe à son impatience. Il donna les heures convenables aux larmes d'un fils qui pleure un père sévère, mais regretté. Il s'avança ensuite vers Constantinople avec un cortége digne de l'héritier de l'empire. La mort de Sélim était encore un mystère en Europe et en Asie. Piri-Pacha qui la cachait aux troupes par des convocations de médecins et par des divans tenus sous la tente auprès du cercueil, ne la révéla aux janissaires qu'à l'heure où Soliman touchait au faubourg de Scutari, en face du sérail de Constantinople.

Au bruit de la mort du sultan qui leur devait le trône et à qui ils devaient eux-mêmes la guerre, la gloire, la domination, les janissaires poussèrent dans le camp des hurlements de douleur, jetèrent leurs bonnets de feutre sous leurs pieds, abattirent leurs tentes en signe de désolation. Cette milice frémissait de ne plus retrouver un maître à la fois si semblable à eux et si disposé à leur subordonner le peuple.

Piri-Pacha apposa le sceau du sultan sur les chariots qui contenaient le trésor. Il chargea



Ferhad-Pacha de conduire lentement le cortége de deuil de Sélim, et, se déguisant lui-même en courrier de l'armée, il arriva à Constantinople pour ouvrir les portes du sérail à Soliman II. Le nouveau sultan s'y renferma avec le grand vizir jusqu'à l'arrivée du cercueil de son père. Le 1er octobre 1520, à midi, les janissaires rangés en haie dans les cours du sérail, le muphti, les oulémas, les juges de l'armée, les pachas, les begs, les émirs, les grands dignitaires de la capitale, baisèrent la main du fils de Sélim. Ce prince, vêtu de noir et accompagné de Piri-Pacha, sortit à cheval par la porte d'Andrinople pour aller recevoir hors des murs le corps de son père. Les pachas portèrent eux-mêmes le cercueil suivi par le sultan descendu de cheval pour suivre à pied le convoi. Le corps fut déposé sur la sixième colline de la ville, emplacement destiné d'avance à la construction d'une mosquée qui éterniserait la mémoire du mort. Soliman, avant de rentrer au sérail, jeta la première pierre dans les fondations du monument paternel.

III

Mais les janissaires, sans respect pour la douleur



du fils, interrompirent ses larmes par les clameurs qui demandaient insolemment le don forcé, prix honteux de leur obéissance au nouveau règne. Ils avaient arraché à Sélim Ier leur corrupteur cinquante ducats par soldat. Ils en exigèrent quatre-vingts de Soliman II. L'usage devenu loi ne permettait plus au sultan de marchander avec ceux qui donnaient ou retenaient l'empire. On ouvrit les chariots de Sélim, et on jeta la somme aux soldats en rougissant de leur vile et insolente cupidité.

Soliman commença son règne par un acte de reconnaissance. Il nomma vizir son précepteur Kasim, pacha à trois queues, vieillard qu'il regardait comme un second père. Il fit le même jour rendre la liberté à tous les esclaves égyptiens ramenés du Caire par Sélim. Il fit sortir de prison tous les marchands qui avaient été enfermés et menacés de mort pour avoir commercé avec la Perse. Les Ottomans et les chrétiens virent dans ces réparations des iniquités de Sélim le présage d'un règne de justice. Un seul homme dans tout l'empire tenta de profiter de l'hésitation d'un règne à l'autre par une révolte contre l'autorité du nouveau sultan : cet homme était un de ces Albanais tour à tour serviles et traîtres envers les maîtres qui les emploient. Il avait déjà trahi une fois pour

les Turcs le khan des Tartares; il trahissait maintenant les Turcs pour lui-même. Son nom était Djanberdi Ghazali. Nommé gouverneur de Syrie par Sélim, il leva le drapeau de la révolte dans la ville de Damas, se déclara indépendant, traversa le Liban, souleva les Arabes et les Druses, s'empara de Beïrout et, réunissant vingt mille mercenaires à sa solde, il osa marcher sur Alep.

Soliman dédaigna de se mesurer lui-même avec un aussi méprisable rebelle. Il fit marcher sur Alep Ferhad-Pacha, son troisième vizir, homme de conseil et de guerre, propre à vaincre et à pacifier à la fois. Ferhad, à la tête de huit mille spahis, fit lever, à son apparition prompte en Syrie, le siége d'Alep, suivit Djanberdi à Damas, lui livra bataille sous les murs mêmes de cette capitale, massacra ou dispersa tous ses partisans, et envoya la tête du traître aux pieds du sultan. Le sultan, en recevant ce tribut du sabre de Ferhad, voulut envoyer la tête de Djanberdi au doge de Venise, Lorédano, son allié, pour lui faire partager la joie de cette victoire. L'envoyé de Venise à Constantinople lui fit difficilement comprendre que les souverains d'Occident n'échangeaient pas entre eux les têtes de leurs ennemis.

IV

Ayas-Pacha Ier, ce fidèle serviteur de Sélim, fut nommé gouverneur de Syrie. Ferhad-Pacha, envoyé avec son armée victorieuse sur les frontières de Perse, fut chargé d'observer les mouvements d'Ismaël-Schah qui se disposait à venger sur le fils les revers qu'il avait éprouvés par le bras du père.

Mais déjà la brutalité des Hongrois qui venaient de massacrer en pleine paix l'ambassadeur de Soliman, Behramtschaousch, appelait le jeune prince vers d'autres provinces. Ahmed-Pacha, béglerbeg d'Europe, reçut ordre de former un noyau d'armée à Ipsala, et d'y appeler trente mille *azabs des sandjaks* ou fiefs d'Europe. Ferhad-Pacha, que sa victoire de Damas avait illustré, se porta à Sophia, capitale de la Bulgarie, avec ses vétérans de Syrie, trente mille chameaux chargés de munitions et vingt mille chariots chargés de blé et d'orge pour la nourriture d'un si nombreux rassemblement d'hommes. Bientôt le sultan lui-même, brûlant d'acquérir légitimement la gloire des armes nécessaire à son autorité, après le règne militaire d'un soldat comme Sélim Ier, sortit de Constantinople avec Piri-Pacha, les généraux les plus aguerris de son

père, quarante mille spahis et trente mille janissaires. Jamais, depuis les jours d'Amurat et d'Huniade, de tels torrents d'hommes n'avaient traversé les vallées de Bulgarie.

Soliman, campé sous une simple tente de soldat sur les bords du Danube, en face de la Hongrie, pressa lui-même pendant dix jours et dix nuits les masses de paysans bulgares et de mineurs arméniens qui construisaient un pont pour le passage de l'armée sur la Save au-dessus de Belgrade. Pendant ces préparatifs d'invasion, le grand vizir, Piri-Pacha, devançant son maître avec un détachement de janissaires qui avaient passé le fleuve sur des radeaux, surprenait la ville hongroise de Semlin, enlevait les châteaux, exerçait de sanglantes représailles sur les prisonniers, et répandait la terreur et la fuite dans les plaines de Péterwardeïn. Le pont, achevé le 28 juillet, fut emporté le 29 par un débordement de la Save. A peine était-il réparé, que Soliman, sûr désormais de pouvoir intercepter par la rive gauche du Danube les secours que les Hongrois tenteraient d'envoyer à Belgrade, assiégea avec toutes ses troupes la ville deux fois théâtre des revers des Ottomans. Belgrade, cette fois quoique héroïquement défendue par une poignée de chevaliers, épouvantée de son isolement sur les deux ri-

ves, trahie par les Bulgares et les Serviens, alliés peu sûrs des Hongrois, capitula au vingtième assaut, sous les ruines de sa principale tour appelée la *Tour sans peur*. Toutes les places fortes de la Syrmie, Carlovitz, Mitrovitz, Perkas, Uilok, tombèrent de terreur à la chute de Belgrade. Soliman, généreux dans le triomphe, arracha les chevaliers hongrois à la vengeance de ses soldats; il ne permit pas de faire les prisonniers de guerre esclaves; il renvoya les Serviens dans leurs montagnes répandre parmi leurs compatriotes la magnanimité du nouveau sultan. Les soldats bulgares furent transportés à Constantinople où ils colonisèrent, dans les sombres forêts qui couvraient les rives du Bosphore, des défrichements et des villages qui portent encore aujourd'hui le nom de Belgrade. Avant de consacrer au Dieu unique la principale église de Belgrade changée en mosquée, il permit aux Bulgares d'emporter ce qu'il appelle dans le journal de ses campagnes leurs idoles, c'est-à-dire le corps d'une sainte servienne nommée Swata Patniza (sainte Venerande), les vases sacrés, les images grecques, un bras de sainte Barbe et un portrait miraculeux de la vierge Marie.

La maladie et la mort de trois de ses enfants au berceau le rappelèrent après ce triomphe à Con-

stantinople, où sa gloire fut attristée par ce deuil. Les ambassadeurs des puissances occidentales le félicitèrent de la conquête de Belgrade, boulevard désormais inexpugnable de la Bulgarie, contre la Hongrie et la Pologne. L'ambassadeur de Russie, Jean Morosof, envoyé par le czar de Moscou, Vasili II, proposa au sultan une alliance offensive et défensive entre les deux races. Soliman accueillit avec joie l'amitié des czars, mais il refusa avec loyauté de signer une alliance entre les armes des deux pays. Il craignit d'être entraîné ainsi dans des hostilités contre les Tartares de Crimée, amis des Ottomans, et contre les princes de la maison de Ghéraï, alliés par une indissoluble parenté à la maison d'Othman.

Un nouveau traité de paix, de réciprocité de navigation et de commerce avec la république de Venise, stipula entre les Vénitiens et les Ottomans toutes les conditions du droit des gens en usage aujourd'hui parmi les nations les plus civilisées : la protection des vaisseaux, des cargaisons, des propriétés, de la liberté, de la religion dans tous les ports et sur tous les territoires de l'empire, fut acquise par des titres formels aux sujets de la république, et successivement aux sujets, navigateurs, commerçants ou religieux de toutes les autres



nations chrétiennes. Soliman II, à son premier pas, faisait sortir les Ottomans du droit de la barbarie pour les faire entrer dans le droit commun de l'hospitalité réciproque. L'Europe, étonnée, bénit le nom du fils de Sélim Ier. Son administration intérieure prit le même caractère d'équité, de magnanimité et de douceur que sa politique prenait au dehors. Ses vizirs ne tremblèrent plus pour leur tête et reçurent les récompenses judicieuses de leurs services et de leurs libres conseils. Son ancien précepteur Kasim-Pacha, quatrième vizir, ayant demandé le repos nécessaire à sa vieillesse, Soliman lui assigna un revenu de quatre mille ducats d'or, éleva son fils au rang de beg, et lui fit présent du palais et du jardin qu'il avait habités à Magnésie pendant qu'il lui donnait des leçons de gouvernement et de politique.

V

Maître de Belgrade, cette dernière citadelle avancée des Bulgares sur son territoire d'Europe, il ne lui restait qu'à affranchir ses mers d'Asie de la terreur que l'île de Rhodes, toujours armée et menaçante, inspirait à ses possessions maritimes. Un regard de sa politique sur l'Occident lui garantis-

sait l'immobilité et peut-être l'indifférence de la chrétienté. Le pape Léon X luttait contre le moine allemand Luther, qui détachait des lambeaux d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de France, du centre catholique romain. Le roi des Hongrois, Louis II, se débattait contre la nature éternellement anarchique de son aristocratie de Pologne et de Hongrie ; Charles-Quint et François Ier, tour à tour vainqueurs et vaincus, se préparaient à faire de l'Europe un champ de bataille. L'Angleterre suivant son roi dans le schisme, allait démembrer en un jour trois royaumes de la catholicité ; la croisade de la monarchie universelle formée par l'Allemagne, les Pays-Bas, la Franche-Comté, la Belgique, l'Espagne, les Indes occidentales, récemment découvertes, préoccupait plus le monde chrétien que les croisades pour le sépulcre du Christ à Jérusalem. Les chevaliers de Rhodes, abandonnés à eux-mêmes comme un poste avancé sur l'islamisme, pouvaient être impunément attaqués en Orient sans qu'un bras s'élevât pour leur cause en Occident. Soliman, parfaitement informé par ses ambassadeurs des dispositions des cours, comprit que l'heure avait sonné pour lui de venger sur Rhodes la grande humiliation de Mahomet II.

Mais plus loyal que Mahomet II, il écrivit au

grand maître de l'ordre pour lui demander la cession de l'île, nécessaire à la sûreté de ses propres États. Il lui jurait, par le Coran, de respecter la liberté et les propriétés de l'Ordre, et de permettre aux chevaliers de transporter leurs trésors, leurs vaisseaux et leur institution religieuse dans un site moins injurieux à la puissance des Ottomans en Asie. Les institutions et l'honneur défendaient à l'Ordre de Jérusalem de négocier, même la paix, à plus forte raison la honte avec les musulmans. Au retour de l'ambassadeur, Soliman, à qui Piri-Pacha avait construit une marine, donna le commandement de la flotte et de l'armée d'expédition à son troisième vizir Mustafa-Pacha. Cette flotte, de trois cents voiles, portait douze mille combattants.

Pendant qu'elle appareillait pour sortir des Dardanelles et pour contourner les caps qui s'avancent dans la mer de l'Archipel, depuis le cap Sygée jusqu'au cap Crio (Cnide), d'où Rhodes apparaît sur les flots, Soliman lui-même s'avançait à travers toute la largeur de l'Anatolie jusqu'au rivage du golfe de Marmoritza. Une mer de quatre lieues de traversée sépare seulement le golfe de Marmoritza de l'île de Rhodes. C'est dans ce même golfe, autrefois nommé l'anse de Physcus, qu'Alexandre

atteignit les Perses de Darius, et que les Anglais cinglèrent, au printemps de 1801, pour voguer avec une armée de débarquement en Égypte, pour arracher le Nil aux Français.

Aussitôt que la flotte de Mustafa-Pacha eut débarqué ses douze mille janissaires dans une anse ouverte de l'île de Rhodes, les trois cents navires déchargés de leurs troupes, de leurs canons et de leurs vivres, repartirent à la vue des chevaliers vers le golfe de Marmoritza, et transportèrent le même jour le sultan et ses cent mille combattants sur les plages de l'île. C'était le 28 juillet 1522, anniversaire du jour où Soliman, l'année précédente, avait donné le premier assaut à Belgrade. Cent pièces de canon de siége et les douze colosses de bronze qui avaient ouvert la brèche dans les tours de Constantinople sous Mahomet II, commencèrent à lancer contre les fortifications de Rhodes des boulets de douze palmes de circonférence. Ces rochers de métal dont on voit encore les stigmates sur les murs de Rhodes, attestent par leur masse la réalité de cette fabuleuse artillerie. L'île investie par cent douze mille combattants, par trente mille matelots, par trois cents navires et par la multitude d'esclaves qui suivait une si nombreuse armée, s'était retirée tout entière dans la ville.

Quarante-cinq mille habitants des campagnes avec leurs familles, leurs troupeaux, leurs provisions, leurs outils d'agriculture, abrités sous les voûtes des portes, dans les églises, dans les casemates, attendaient leur salut de l'intrépidité des chevaliers et de l'inexpugnabilité de leurs bastions.

VI

Le grand maître était Villiers de L'Ile-Adam, un de ces hommes qui transforment les choses humaines, et qui s'élèvent tellement au-dessus de la fortune par leur caractère qu'ils forcent même les revers à servir de relief à leur mémoire. L'Ile-Adam était Français comme d'Aubusson; aussi brave, mais plus vertueux que le sauveur de Rhodes, les perfidies de la politique ne souillaient en lui ni l'héroïsme du soldat, ni la foi du religieux. Il n'avait eu au titre de grand maître qui venait de lui être conféré, d'autre candidature que la vénération de ses frères. Absent de Rhodes pendant son élection, le danger de l'Ordre fit taire l'envie. On l'appela parce qu'il parut nécessaire. Un seul chevalier portugais, le chancelier de l'Ordre, d'Amaral, protesta par un odieuse rivalité d'ambition contre le choix des chevaliers. La déception

et l'envie lui arrrachèrent une de ces paroles qui entr'ouvrent les abîmes du cœur humain et qui sont les présages des châtiments tragiques. « Si « Rhodes doit être gouvernée par L'Ile-Adam, s'é« cria-t-il devant quelques confidents de sa haine, « j'aime autant qu'elle devienne esclave des Otto« mans. » On assure, mais rien n'atteste le crime, que d'Amaral, aussitôt après l'élection de son rival, rendit la liberté à un de ses esclaves turcs, et le chargea d'une lettre dans laquelle il indiquait à Soliman l'heure opportune et les moyens certains pour attaquer l'île; on ajoute que, sous prétexte de revenir apporter sa rançon au grand chancelier, l'esclave rapporta au traître le prix de la trahison.

Quoi qu'il en soit, L'Ile-Adam averti des périls de Rhodes, se hâta de partir de Marseille avec une poignée de chevaliers français pour venir combattre ou mourir au poste que ses frères lui avaient assigné. La fortune assaillit sa traversée de présages funèbres: le feu consuma la galère qui le portait entre Marseille et la Sicile; il n'atteignit Messine que sur un débris. Sorti du port de Messine sur une autre galère, la foudre y tomba pendant une tempête, et fondit la lame de son sabre dans le fourreau. Ces augures contristaient sans

l'émouvoir cette âme intrépide qui n'acceptait pour présage divin que son devoir.

A peine débarqué dans l'île, il employa à fortifier la ville les talents d'un ingénieur italien de Brescia, nommé Martin Engui. Martin Engui était le Vauban du siècle; il en avait le génie et la vertu. Rhodes, par ses travaux, devint en peu de mois la citadelle presque inabordable de la chrétienté sur les mers d'Orient. Une troisième enceinte de murailles recouvrit comme d'une triple cuirasse les deux enceintes surmontées de tours épaisses et précédées de fossés profonds, véritables abîmes creusés au ciseau dans le roc, devant lesquels avait échoué Mahomet II. Les deux ports se fermèrent par des môles plus avancés l'un vers l'autre dans la mer, et ces quatre môles portant comme autant de promontoires leurs châteaux et leurs batteries, se hérissèrent de canons d'un calibre presque égal aux boulets des Turcs. Des chaînes de fer aux anneaux énormes, tendues d'un promontoire à l'autre et rivées à des masses de granit, prévinrent même les surprises nocturnes des brûlots qui pouvaient tenter d'incendier les galères. Cinq bastions principaux aux cinq angles de la circonférence de Rhodes, devinrent autant de citadelles indépendantes l'une de l'autre, confiées par L'Ile-Adam aux

chevaliers des cinq provinces, responsables de leur défense et animés de l'émulation de chacun à leur nation. Une armée mobile de secours pour voler aux brèches les plus menacées fut confiée au commandement du plus renommé des héros de l'Ordre, le chevalier de Grolée, né dans les montagnes du Dauphiné, terre de chevaliers où naquit Bayard. Six mille chevaliers ou soldats exercés aux armes, dont la guerre était le métier, dont la mort était le martyre, composèrent cette armée de secours à qui le diamètre borné de la ville permettait de faire face à la fois à tous les points de la circonférence.

Telle était la défense de Rhodes quand Soliman investit la place par terre et par mer. Les tempêtes mêmes ne pouvaient rompre le cercle de fer et de feux dans lequel il allait resserrer la ville des chevaliers, car, indépendamment des anses de l'île où les navires des Turcs jetaient l'ancre dans les calmes, la rade voisine de Marmoritza en face, et les rochers de Macri qui enveloppent une anse inaccessible aux grandes vagues, leur prêtaient pour les gros temps, un abri rapproché et sûr d'où ils observaient encore de l'œil l'étroit canal entre Rhodes et la Lycie.

VII

Soliman, après avoir fait jeter l'ancre à ses trois cents vaisseaux et couvert les collines de Rhodes de sa nuée de tentes, envoya un dernier message au grand maître pour lui offrir des conditions de paix avant de foudroyer la place. « Regarde et réflé- « chis, disait ce message à L'Ile-Adam ; si tu n'ac- « ceptes pas ce que je te propose, je jure par le « Coran que je réduirai ta capitale au niveau de « l'herbe qui croît au pied de tes murailles. » Ni la religion, ni l'héroïsme, ni l'honneur ne permettaient à L'Ile-Adam de livrer la patrie de son Ordre aux Ottomans. Elle devait être son tombeau. Le siége fut ouvert par le feu de trois cents pièces de canon tonnant jour et nuit sur la ville. Les chevaliers y répondirent par un feu égal mais couvert, qui écarta pendant trente jours du pied des bastions les échelles des assaillants. Pendant ce tonnerre réciproque des batteries qui faisait bouillonner, disent les historiens oculaires, le canal de Lycie, et écrouler les rochers glissants du Taurus, les dix mille mineurs arméniens creusaient à l'insu des assiégés des souterrains immenses jusque sous les fondations des bastions. Le trentième jour du

siége, pendant que les chevaliers en prière assistaient avec le grand maître au saint sacrifice dans la cathédrale dédiée à saint Jean, une commotion semblable à un tremblement de terre, ébranla les voûtes de l'édifice et suspendit sur les lèvres des prêtres les chants sacrés par un cri de terreur. C'était le bastion d'Angleterre qui s'écroulait par son flanc extérieur dans le gouffre de feu creusé par les mineurs sous ses fondements. L'Ile-Adam à genoux, se leva avec l'intrépide élan d'un homme que le péril anime au lieu de l'abattre. « Deus in « adjutorium meum intende, » s'écria-t-il en proférant un verset des psaumes que la discipline de sa profession l'obligeait à réciter tous les jours, « que mon Dieu me soit en aide ! » et, se jetant l'épée à la main hors du temple : « Courons à la « brèche, dit-il aux chevaliers, c'est le sacrifice « de sang que cette heure veut de nous. » Il vole à la poussière du bastion écroulé, saisit une pique, lutte corps à corps avec les débris contre les Azabs qui escaladent les décombres, en renverse dix de sa main dans la mine ouverte, donne le temps au chevalier de Grolée d'accourir avec ses six mille vétérans ralliés dans les églises, et refoule les Turcs jusqu'au pied de leurs batteries.

VIII

Ces mines, ces assauts, ces exploits, ces fortunes diverses d'un siége obstiné se renouvelèrent à toutes les heures du jour et de la nuit jusqu'au 24 septembre. Soliman commençait à craindre l'échec de Mahomet II. Il convoqua tous ses vizirs à un divan de guerre sous sa tente. Piri-Pacha, dont le génie était l'audace, lui montra du geste la place étroite qu'occupait la ville sur les flancs de l'île et l'immense superficie de tentes, de soldats, de navires qui couvrait les collines et les flots : « Tant que nous « égaliserons malhabilement, dit-il aux généraux « qui commandaient le siége, les forces des assiégés « aux nôtres, en n'attaquant qu'un point de la circon- « férence à la fois, nous laisserons la supériorité à « ces hommes qui combattent couverts par des re- « tranchements à nombre égal contre des hommes « qui combattent sans autre abri que leurs sabres ! « Profitons de l'immense supériorité de nombre de « nos soldats, et donnons un assaut général au lieu « de ces assauts partiels où se consument le temps « et l'armée. »

L'assaut général fut ordonné pour le lendemain. Soliman, pour que son regard embrassât d'un coup

d'œil les attaques des cinq bastions, et pour que le sultan parût partout présent à ses troupes, fit construire pendant la nuit une plate-forme en bois sur un mamelon avancé de la colline Saint-Étienne, et assista de là visible à tous et voyant tout, à l'escalade de ses cent vingt mille soldats sur les murs déjà changés en monceaux de débris. Sept fois les Turcs parurent à la crête des murailles, sept fois le sultan à travers la fumée des canons et les éclairs du sabre, vit rouler leurs cadavres dans les fossés. Le carnage inonda de sang les deux revers des murs; des milliers de Turcs vinrent expirer dans l'intérieur des fortifications, des milliers de chrétiens moururent en les refoulant dans le fossé. La nuit et la lassitude les séparèrent sans que les uns eussent avancé, les autres reculé d'un pas. L'Ile-Adam avait combattu partout à la fois; son sang avait taché l'étendard de l'Ordre qu'il avait arraché deux fois à Grolée pour rallier les chevaliers à ce signe suprême de la religion et de l'honneur. On le rapporta vainqueur, mais blessé sur une litière de piques à son palais. Sept cents chevaliers et trois mille soldats étaient ensevelis dans leur triomphe. Les paysans de l'île, les vieillards, les enfants, les femmes même avaient combattu dans cette longue mêlée d'un jour. On pleura surtout une jeune Grecque d'un

courage féroce égal à sa beauté, dont le cadavre étendu, les bras ouverts autour d'un autre cadavre, obstruait la voûte de la porte Saint-Nicolas; c'était le corps sanglant d'une jeune fille de l'île de *Cos*, maîtresse d'un jeune chevalier de la province d'Auvergne. Ayant vu tomber du pied de la muraille où elle assistait au combat l'amant qu'elle suivait des yeux et du cœur dans la fumée au-dessus de sa tête, elle était rentrée folle de douleur dans sa chambre, avait étranglé de ses mains deux jumelles au berceau, fruits de son amour, pour les soustraire à l'esclavage des Turcs qu'elle croyait déjà maîtres de Rhodes, puis se revêtant d'un uniforme de l'Ordre et des armes de son amant, elle avait couru combattre et mourir sur son corps à la brèche. Les Rhodiens réunirent dans le même tombeau le chevalier, la fille de Cos et les deux enfants.

Quinze mille Turcs comblaient de cadavres le fossé de Saint-Damien.

IX

Soliman, qui ne pouvait accuser l'intrépidité de ses soldats, accusa l'impéritie de ses généraux, mais il ne les punit pas de leurs revers. En juge indulgent et équitable, il se contenta de gourman-

der Ayas-Beg béglerbeg de l'armée d'Europe, d'envoyer le séraskier Ahmed-Pacha en Égypte, et de remplacer le capitan-pacha ou grand amiral Mustafa-Pacha par Behram-Beg. Ces nouveaux généraux multiplièrent en vain les assauts contre tous les bastions des différentes nations ou langues de l'Ordre; ils trouvèrent partout des héros.

Quatre-vingt mille Turcs avaient péri en trois mois sous les murs de Rhodes ou par le feu ou par le fer ou par les maladies que l'infection des cadavres répandait dans l'air de l'automne. Mais Soliman avait la conscience de sa volonté et les ressources d'un empire. Les vallées de la Lycie qui débouchent de l'intérieur de l'Anatolie dans le golfe de Marmoritza, lui versaient sans cesse de nouveaux renforts; ses flottes de nouveaux approvisionnements. Aucun prix d'or, de temps ou de sang n'était à ses yeux au-dessus de Rhodes. Il voulait dater son règne de l'affranchissement de l'Archipel, comme il l'avait daté de l'affranchissement du Danube. Il n'ignorait pas l'épuisement de la ville. On assure que le grand chancelier d'Amaral l'instruisait par des lettres lancées à la pointe d'une flèche du haut d'une tour du port, pendant la nuit, des extrémités auxquelles L'Ile-Adam était réduit avec les faibles restes de ses combattants. Les chevaliers prêtèrent crédit

à ces rumeurs populaires motivées par l'animosité connue du grand chancelier contre le grand maître, et par l'odieux propos que d'Amaral avait proféré après l'élection de L'Ile-Adam. Les aveux arrachés par les tortures à un serviteur portugais d'Amaral, nommé Dyez, confirmèrent trop légèrement ces soupçons. D'Amaral arrêté et accusé s'indigna en vain de ce que la déposition d'un serviteur lâche ou perfide obtenue par les supplices, prévalait sur les quarante années de fidélité et de services à son Ordre, à sa religion, à son honneur. Il fut décapité par jugement du conseil, et mourut en niant le crime. Les Corps dans les revers ont besoin de rejeter le malheur sur la trahison. Le grand chancelier était un envieux, son Ordre en fit un traître. Sa mort ne put retarder d'un jour la chute de l'île. Les quarante mille réfugiés grecs emprisonnés depuis quatre mois dans les murs d'une ville qui s'écroulait sur eux et qui allait les livrer à l'esclavage ou au glaive des Turcs, murmuraient contre l'obstination des chevaliers, et imploraient une capitulation qui sauvât du moins leur vie et leur liberté de la vengeance de Soliman. Ils conspiraient ouvertement contre les oppresseurs de l'île qui jouaient le sang de leurs sujets grecs contre un vain honneur de corps, vaine compensation à leur

prochain asservissement. Ils se montraient du geste sur l'Archipel voisin et sur la côte de Cilicie des villes grecques soumises au joug des Turcs, et jouissant sous cette domination tolérante de leurs biens, de leur religion, de leurs mœurs, de leur commerce. Le parti grec et le parti de l'Ordre se combattaient à main armée dans les murs pendant que les Turcs donnaient l'assaut aux fortifications.

Soliman, informé de tout par les espions grecs, résolut de s'ouvrir à tout prix une large route au cœur de la ville. Il accumula, en une seule batterie de quarante pièces de canon, les énormes bouches à feu de Mahomet II disséminées jusque-là sur différents bastions de la place. Un feu continu vomissant des blocs de marbre et de plomb, pulvérisa et aplanit enfin une brèche inabordable aux assiégés dans les murs. Un torrent de boulets et de bombes roulait sans interruption à travers cette brèche depuis les hauteurs de la ville jusqu'au port. La ville traversée de part en part ne pouvait rejoindre ses lambeaux sous cette perpétuelle pluie de mort. Soliman, pour joindre la persuasion à la terreur, fit élever, le 10 décembre, un étendard blanc sur sa tente. Le feu cessa; deux parlementaires turcs s'avancèrent en élevant dans leurs mains une lettre décorée du chiffre en or du sultan. Des conférences

s'ouvrirent et, le 22 décembre, des muezzins appelèrent, en signe de conquête de l'islamisme, les croyants à la prière du haut du clocher de la cathédrale de Saint-Jean changée en minaret, pendant que la musique turque exécutait ses fanfares au sommet de la tour de Saint-Nicolas.

X

Soliman cependant avait retiré son armée à quelque distance de la ville pour éviter le pillage et pour laisser aux chevaliers et au peuple de Rhodes le temps d'évacuer honorablement la ville si héroïquement défendue. Le séraskier Ahmed-Pacha vint, en son nom, inviter Villiers de L'Ile-Adam à une conférence sous la tente. Le grand maître, confiant dans la parole du vainqueur, s'y rendit accompagné d'un chevalier de chaque langue pour être ses témoins devant l'Ordre tout entier. Le vieux guerrier attendit longtemps en plein air comme un suppliant, exposé au vent et à la neige devant la tente de Soliman, que le divan rassemblé en ce moment eût fini ses délibérations. Le sultan, informé de ce défaut de respect à la vieillesse, au rang et au malheur, se hâta de lui envoyer un caftan et une pelisse d'honneur, et de le faire intro-

duire en sa présence avec tous les égards de souverain à souverain. Il le complimenta sur son courage et sur sa vertu dignes, lui dit-il, des plus grands hommes de guerre dont il avait lu les exploits dans les histoires. Il félicita les chrétiens d'avoir des héros tels que lui. « Si j'avais des serviteurs aussi « vaillants que toi, ajouta-t-il, je les estimerais à « plus haut prix qu'un de mes royaumes. »

Villiers de L'Ile-Adam portait sur sa physionomie la douleur et l'humiliation d'un vaincu. « Console-« toi, lui dit le sultan, c'est le sort des souverains « et des guerriers comme nous de conquérir et de « perdre tour à tour, au gré de la fortune, des villes « et des provinces. » Il accorda au grand maître et aux chevaliers toutes les conditions de sûreté et d'honneur dans leur retraite compatibles avec la victoire. L'Ile-Adam rentra dans la ville aussi admiré des vainqueurs que des vaincus. Le jour suivant, Soliman, vêtu en simple askindji et suivi seulement de deux de ses pages vêtus comme lui, monta à cheval et vint visiter, sous la garantie de la trêve, les ruines de la ville qu'il allait enfin posséder. Il entra, à l'heure du repas des chevaliers, dans le palais du grand maître et dans la salle où ces moines guerriers mangeaient en commun. Il fit demander à voir L'Ile-Adam par un de ses pages qui

parlait grec. L'Ile-Adam reconnaissant le sultan le reçut en hôte et non en souverain. Le jeune homme et le vieillard s'entretinrent longtemps sur la terrasse du palais d'où l'on domine la ville, la mer et l'Asie Mineure, enceinte comme un jardin par les cimes neigeuses des montagnes de Cilicie. Le sultan, pénétré d'estime pour le héros de Rhodes, lui proposa de lui-même un plus long délai et des conditions plus douces pour l'évacuation de l'île. Le grand maître lui offrit en présent quatre magnifiques coupes d'or ciselées et enrichies de topazes qui décoraient le trésor de l'Ordre. Soliman s'attendrit jusqu'aux larmes en contemplant les préparatifs d'éternel exil que la victoire et la capitulation imposaient aux vieux officiers de Rhodes dont cette île était devenue la patrie. « Ce n'est pas sans douleur « et sans honte, » dit-il en remontant à cheval, à ses pages, « que je force ce vénérable chrétien à « abandonner en cheveux blancs sa maison et ses « biens. »

XI

L'Ile-Adam, pour voiler au jour la pudeur et les larmes du départ, s'embarqua dans la nuit sur les galères de l'Ordre et sur des navires grecs prêtés

par Soliman avec cinq mille habitants de l'île, chevaliers ou familles de l'île attachés à l'Ordre et qui préféraient suivre sa fortune à la résidence dans une contrée soumise désormais aux musulmans.

Le soleil en se levant éclaira cette flotte cinglant encore sur les falaises orientales de l'île. Les ruines et les collines étaient couvertes de ceux qui restaient et qui levaient les bras au ciel, implorant la protection de Dieu pour leurs compatriotes. De longs et tristes adieux leur répondaient du pont des galères par cinq mille voix éclatant en sanglots à la vue des murs et des sites dont cet exil déracinait les cœurs. Soliman lui-même en fut attendri. La mer, soulevée par les tempêtes d'hiver, ajoutait à la tristesse du spectacle. Les navires de L'Ile-Adam, ballottés par les vagues, errèrent d'écueil en écueil à travers l'Archipel pendant vingt-deux jours avant d'atteindre un à un la côte vénitienne de l'île de Candie. Villiers de L'Ile-Adam y débarqua avec sa colonie d'expatriés, et, les passant en revue sur la plage, pleura avec eux la patrie perdue. Il passa l'hiver à Candie dans l'hospitalité ombrageuse et dure des Vénitiens. Les rois d'Europe, indifférents à la décadence de ce monastère souverain de guerriers qui désormais embarrassait plus qu'il ne ser-



vait leur politique, restèrent sourds aux plaintes des chevaliers. Le roi d'Espagne, plus docile aux instances de Rome, finit par leur accorder l'île de Malte, alors aride et dépeuplée, comme un avant-poste, non plus contre l'Asie, mais contre l'Afrique. Ils y portèrent l'esprit féodal, monastique et aristocratique, génie suranné d'une institution née d'une autre époque et qui ne pouvait se conserver que dans une île. Villiers de L'Ile-Adam, en abordant ce rocher aride sans autre horizon que les flots entre l'Afrique et l'Espagne, regretta amèrement les collines, les ombres, les eaux, les perspectives majestueuses de Rhodes. Les richesses de l'Ordre encore intactes sur le continent réédifièrent en peu d'années une ville, des ports et des arsenaux inexpugnables sur les rochers de Malte; mais l'éloignement de la côte d'Asie, l'oisiveté, l'opulence, la décadence de l'esprit religieux, la licence des mœurs dans une jeunesse militaire qui avait les règles sans avoir la foi d'une institution monastique, l'ambition, l'intrigue, les rivalités de nation, l'anarchie, dépravèrent rapidement ce couvent de nobles et de soldats, vestige posthume des croisades destiné à périr par la main même des chrétiens.

Le héros de Rhodes, L'Ile-Adam, témoin déjà à Malte de cette corruption de l'institution dont il

avait illustré la chute, mourut de douleur plus que de vieillesse, en contemplant les vices, les désordres et les insubordinations de cette anarchie militaire que le fanatisme même ne sanctifiait plus; mais le nom et les vertus de ce grand homme prolongèrent les destinées de l'Ordre par l'immortalité de son nom.

XII

Rhodes, tombée, entraîna la chute de toutes les îles voisines dans l'archipel grec qui dépendaient des chevaliers. Cos, Léros, Kalymna, Nisyros, Chalcis, Limonia, Télos, Symé. Les femmes grecques de l'île de Symé étaient célèbres comme plongeuses pour arracher les éponges et le corail au lit de la mer. Soliman, qui les avait employées pendant le siége à nouer des câbles sous l'eau aux anneaux des rochers pour approcher ses machines de guerre des murailles, leur accorda le privilége de porter des turbans de mousseline blanche, privilége réservé jusque-là aux femmes musulmanes. Il avait commencé pendant le siége à construire une nouvelle ville à Rhodes, dans une vallée plus large et plus fertile, sur l'emplacement de la Rhodes antique, appelée *la*

vallée des hyacinthes. Les traces de ces constructions ottomanes mêlées aux ruines de marbre et aux piédestaux des statues des nymphes sous des bois d'orangers, jonchent encore le sol où Soliman élevait son kiosk. Mais, aussitôt après l'évacuation de l'île par les chevaliers, Soliman fit relever les remparts de la ville conquise, profitant des immenses travaux des chrétiens pour défendre à jamais l'île contre leur retour. Les palais du grand maître et des chevaliers demeurés à demi renversés par les bombes dans la ville haute et mêlés aux mosquées, aux casernes, aux minarets des nouveaux conquérants, restèrent comme les monuments d'un champ de bataille entre deux races qui avaient bouleversé la terre, la mer et les rochers dans leur lutte.

Soliman, après un mois de séjour dans sa conquête, laissa une partie de l'armée à Rhodes pour la rebâtir, et rentra à Constantinople avec le renom d'un prince deux fois conquérant en moins de deux ans de règne. Son triomphe rappela dans l'hippodrome les triomphes des empereurs grecs à Byzance plus que les sauvages triomphes des Tartares. Son génie était déjà plus européen qu'asiatique. Sa politique et son cœur lui faisaient méditer en silence un changement complet de vizirs plus conformes

par leurs idées et par leurs mœurs à son génie que les grossiers vizirs formés dans les camps de son père. Il avait ménagé ces soldats parvenus au divan par leur popularité dans la soldatesque, tant qu'il n'avait pas encore conquis lui-même cette renommée militaire, chère à un peuple de conquérants. Mais maintenant que Belgrade et Rhodes, apportées par lui en présent à l'empire, égalaient presque aux yeux des Ottomans le don de Constantinople par Mahomet II, il pouvait secouer le joug de son divan et régner non plus en protégé, mais en maître de ses armées. Il cherchait autour de lui un grand vizir selon son génie. Le hasard et l'amitié lui en avaient préparé un, à la fois selon sa politique et selon son cœur. Il sut le pressentir, il jouit de l'aimer, il va l'élever au rang que semblait lui avoir prédestiné la nature.

XIII

L'histoire d'Ibrahim, favori de Soliman II, est un de ces récits vulgaires dans les mœurs de l'Orient où l'Occident croirait lire les chimères des fables. Ibrahim était fils d'un pauvre pêcheur grec de Parga, sur la côte dalmate de l'Adriatique. Surpris un jour dans la barque de son père par des pi-

rates turcomans de la Cilicie, l'enfant, d'une beauté accomplie, fut vendu comme esclave, à Smyrne, à une femme veuve et riche de la vallée de Magnésie, pour soigner ses jardins. Les grâces et l'intelligence de l'enfant qui flattaient l'orgueil de cette veuve lui firent donner des soins maternels à son éducation. Elle lui fit enseigner par les maîtres les plus renommés de Magnésie le Coran, les langues, l'éloquence, la poésie, la musique surtout, que les habitants voluptueux de l'Ionie préféraient à tous les arts. Soit qu'elle méditât de l'adopter un jour comme un fils, soit qu'elle voulût profiter des talents de son esclave pour le louer ou pour le vendre à grand prix à quelque famille puissante de Magnésie, elle le revêtait des plus riche costumes. Elle affichait les dons qu'il avait reçus de la nature et de l'éducation. Elle étalait sa beauté dans les lieux publics, en se faisant suivre avec ostentation par cet adolescent. Les hommes et les femmes lui enviaient ce bel esclave.

C'était le temps où le jeune Soliman relégué par son père dans son gouvernement, habitait Magnésie. Un jour, en chassant à cheval dans les prairies de la vallée, Soliman entendit au bord d'un ruisseau les sons délicieux d'une flûte, qui retentissaient à travers les platanes à ses oreilles, et qui

attestaient dans le joueur de flûte un art ou un génie étranges pour un simple berger. Il s'approcha; il vit Ibrahim, il fut charmé de sa figure, de ses réponses, de son talent pour la musique; il acheta avec la prodigalité d'un héritier du trône le jeune esclave; il l'admit dans le sérail, lui donna la liberté, s'enivra du son de son instrument, s'étonna de sa science, de son intelligence, de son aptitude à tous les exercices de l'esprit et du corps, perfectionna ses talents par les leçons de ses propres maîtres, goûta de plus en plus ses entretiens et fit de lui le compagnon favori de ses études et de ses délassements. D'esclave d'une pauvre femme de village, Ibrahim à vingt ans était devenu l'ami du futur sultan d'un empire. Sa modestie et sa fidélité justifièrent cette faveur passionnée de son maître.

A la mort de Sélim Ier, Soliman amena son jeune favori à Constantinople, au Danube, à Rhodes pour le former à la fois à la guerre, au gouvernement, à la politique, sans lui donner encore d'autres fonctions que celle de confident et d'ami.

Ibrahim, doué de cette aptitude prompte et universelle des jeunes Grecs de la Dalmatie, grandissait de science, de courage et de génie avec sa fortune. Il pensait, combattait, administrait secrètement avec le sultan. Son intimité modeste ne permettait



pas aux vizirs de porter envie à un joueur de flûte. Ils ne voyaient jusque-là dans ce jeune homme qu'un instrument des plaisirs de son maître.

XIV

Cependant Soliman avait résolu d'affranchir l'État de l'ignoble gouvernement de ces chefs de la soldatesque que son père avait introduits des camps dans le sérail. Il voulait gouverner par lui-même, et les mœurs ottomanes n'admettaient pas le gouvernement personnel du sultan. Il cherchait un vizir qui gouvernât l'empire sous son nom. Il profita d'une rivalité entre le grand vizir Piri-Pacha et Ahmed-Pacha qui agitait le divan, pour destituer Piri, et pour éloigner Ahmed en l'envoyant gouverner l'Égypte. Le jeune Ibrahim fut nommé grand vizir à l'étonnement et à la confusion de tous les vieux compagnons de guerre de Mahomet II, et à l'applaudissement du peuple lassé de leur oppression et de leur turbulence. Piri-Pacha se retira avec dignité dans ses jardins du Bosphore, comblé d'honneurs et gratifié d'une pension de dix mille ducats. L'ambitieux Ahmed s'éloigna la vengeance dans le cœur, résolu à faire repentir son maître de la préférence donnée sur lui à un favori inconnu des camps.

A peine investi du gouvernement d'Égypte, Ahmed tenta de corrompre les janissaires du Caire, et à les entraîner à la trahison par l'appât de l'or et des dignités qu'une si riche province constituée en souveraineté indépendante sous lui assurerait à leur ambition. Ses insinuations n'ébranlèrent pas la vieille fidélité de ces troupes ottomanes. Il caressa alors les restes du parti des mameluks, ces anciens maîtres de l'Égypte, et leur promit de restaurer leur domination s'ils voulaient le reconnaître pour sultan d'Égypte et combattre sous lui les janissaires maîtres de la citadelle du Caire. Les mameluks accoururent en foule sous ses drapeaux. Dans un combat acharné sous les remparts de la citadelle, les janissaires vainqueurs repoussèrent Ahmed et tuèrent plus de quatre mille mameluks. Mais un ancien de ces Circassiens élevé dans cette citadelle et qui en connaissait les accès souterrains, ayant informé Ahmed de l'existence d'un égout mal comblé qui faisait communiquer jadis la forteresse avec la ville, Ahmed pénétra une nuit avec ses mameluks dans la place, surprit et égorgea les six mille janissaires, et se proclama sultan d'Égypte sur les cadavres de ses compatriotes massacrés. Il s'entoura de vizirs, partagea les provinces entre ses complices, supplicia les gouverneurs en-



voyés par Soliman pour rappeler l'Égypte à la fidélité.

Toutefois la trahison renversa promptement ce que la trahison avait construit. Un des trois vizirs nommé par Ahmed pour gouverner sous lui le nouvel empire, nommé Mohammed-Beg, était resté dans l'âme secrètement dévoué à Soliman, et veillait comme la vengeance dans le divan même du traître. Par ses ordres une poignée de Turcs embusqués dans une maison du Caire attendait l'heure de surprendre et de frapper l'usurpateur. Mohammed-Beg leur donnait les avis et les signaux. Un jour qu'Ahmed était sorti de la citadelle avec une suite peu nombreuse pour prendre un bain dans les étuves de la ville, les janissaires affidés de Mohammed-Beg sortirent en armes de leur embuscade, assaillirent les gardes du sultan et forcèrent les portes du bain. Ahmed averti par le tumulte n'eut que le temps de s'échapper par le toit, à demi rasé, de s'élancer nu sur un cheval et de se réfugier dans le château. Mais Mohammed-Beg en fit rouvrir les portes aux janissaires qui poursuivaient Ahmed. Il promit aux Turcs et aux Arabes le partage des dépouilles du traître pour les animer à l'assaut de la maison d'Ahmed. L'enceinte de la citadelle devint à sa voix un champ de bataille entre les par-

tisans de l'usurpateur et les Turcs. Les mameluks jonchèrent le sol de leurs cadavres. Ahmed n'échappa à la mort que par la fuite. Suivi seulement de vingt mameluks à cheval, il traversa le Nil à la nage et se réfugia dans le désert chez un scheik arabe qui le livra à Mohammed-Beg. Sa tête fut envoyée à Constantinople. L'Égypte un moment soulevée rentra dans l'obéissance ; Mohammed-Beg, récompensé de sa fidélité par Soliman, fut nommé intendant général des revenus du Nil sous le nouveau gouverneur d'Égypte Kasim-Beg.

XV

Soliman II resserra après ce triomphe les liens d'amitié qui l'unissaient à son jeune vizir Ibrahim, en donnant sa sœur pour épouse à son ministre. Une telle faveur était faite pour décourager l'envie. La magnificence des fêtes célébrées au sérail et dans la capitale à cette occasion ajouta à l'autorité du vizir le prestige de sa parenté avec le maître de l'empire. La description de ces fêtes atteste la splendeur à laquelle était parvenue en moins de trois siècles la cour des princes ottomans. Ayas-Pacha, second vizir, était chargé des fonctions de paranymphe ou de représentant de l'époux. Il vint en cortége au sérail

inviter le sultan lui-même aux noces. Soliman accepta l'invitation et fit en termes magnifiques l'éloge de son ami devenu son beau-frère. Des présents dignes d'un roi de Perse remplirent les corbeilles de sa sœur. Pendant huit jours consécutifs des tables splendides reçurent tous les ordres de l'État et de l'armée. Le neuvième jour le sultan accompagna l'épouse au palais d'Ibrahim, suivi de toute sa cour civile, religieuse et militaire, entre *deux murs de soie et d'or* dont les maisons étaient tapissées dans les rues traversées par le cortége. Assis dans la salle du festin nuptial entre le muphti et le précepteur des princes, il ennoblit et sanctifia le repas par des conférences savantes tenues devant lui entre les docteurs, les lettrés, les poëtes de ses académies. Les sorbets, boisson d'eau édulcorée et parfumée permise par la religion, lui étaient servis par le grand échanson avec une coupe creusée dans une seule turquoise ciselée et bordée d'or, pierre précieuse unique de son espèce, passée de conquête en conquête des rois de Perse au trésor de Timour et des sultans.

Le dixième jour on promena dans les rues le trophée nuptial des Ottomans appelé *les palmes des noces*. Ces palmes artificielles, symbole de la force génératrice, affectent toutes les formes d'arbres et

d'animaux de nature à éblouir par leur confus assemblage les regards des spectateurs. Leur masse et leur élévation prodigieuse sont un signe de la puissance des époux et un présage de la fécondité des mariages. On est souvent obligé d'élargir les rues et d'abattre les portes et les toits pour leur faire plaee. L'une de ces palmes au mariage d'Ibrahim était composée de soixante-quatre mille merveilles de la nature ou de l'art. Le palais construit par le favori sur l'hippodrome reçut pendant huit jours Soliman. C'est de là qu'il assista aux illuminations, aux luttes, aux réjouissances publiques et aux épithalames récités par les poëtes en l'honneur des jeunes époux.

Quatre mois après ces noces, le sultan envoya Ibrahim en Égypte avec une flotte de deux cents voiles qui portait une armée honorifique. Le but de ce voyage et de ce cortége était de régler souverainement quelques questions de rivalité qui s'élevaient entre le gouverneur d'Égypte, Kasim-Pacha, et l'intendant général, Mohammed-Beg. Pour ajouter à la majesté de son grand vizir et de son favori par un acte qui semblait faire de lui un collègue à l'empire plus qu'un ministre, Soliman accompagna Ibrahim jusqu'aux îles des Princes. L'historien ottoman de ce règne, Djelalzadé, remarque que cette

déférence presque obséquieuse d'un sultan faisant cortége à son vizir est unique dans l'histoire de l'Orient. Mais Soliman voulait grandir ainsi aux yeux des peuples le prestige de sa propre autorité, en l'honorant lui-même dans l'ami qui en était le dépositaire. La nature et le rang l'avaient fait trop grand pour craindre les comparaisons et les rivalités avec ses serviteurs; il s'abandonnait à l'amitié, sûr de retrouver toujours la toute-puissance.

XVI

Le voyage d'Ibrahim dans l'Archipel, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, ne fut que le triomphe d'un proconsul qui portait avec lui l'ombre de son maître. Il pacifia les différends, il limita les attributions, il organisa avec une précoce sagesse la conquête; il fixa à quatre-vingt mille ducats par an le contingent de l'impôt d'Égypte au trésor de Constantinople. Le béglerbeg de Syrie, Suleïman-Pacha, fut nommé par lui gouverneur d'Égypte à la place de Kasim. Son retour à Constantinople renouvela les pompes et les respects de son départ. Les janissaires allèrent au-devant de lui, comme pour l'entrée d'un sultan. Soliman II lui envoya, pour ajouter à la magnificence de son cortége, un



cheval arabe couvert d'un équipement d'une leur de deux cent mille ducats. Ibrahim offrit à maître un turban enrichi de pierres précieu d'une valeur égale. Le maître et l'esclave semblai à dessein affecter l'égalité dans leurs dons.

XVII

Soliman, pendant l'absence de son grand vi avait assez montré qu'il prêtait de la force à son nistre, mais qu'il ne l'empruntait qu'à son car tère. Pendant un séjour qu'il avait fait à An nople pour se délasser dans l'exercice de la chas les janissaires de Constantinople, mal assouplis core, s'étaient révoltés. Le prétexte de leur rév était l'absence prolongée du jeune sultan qui c sumait, disaient-ils, son temps dans les forêts l'Hémus au lieu de présider aux soins de gouvernement dans la capitale. Soulevés par murmures, et toujours avides des occasions de multe, ils avaient pillé le palais du grand vi Ibrahim, d'Ayas-Pacha, du defterdar et le quart des Juifs. La capitale consternée se demandait elle allait revoir le temps de Sélim.

Soliman reçut la nouvelle de ces séditions et ces pillages pendant qu'il chassait les cerfs dans

vallée de la Toundja voisine d'Andrinople. Sans rentrer dans la ville, il tourna la tête de son cheval vers Constantinople, et, suivi d'un petit nombre de ses familiers, il arriva avant d'être attendu au palais des *Eaux-Douces* d'Europe, kiosk de plaisance dans une vallée ombragée, à quelques pas du faubourg d'Aïoub. Averti par les fugitifs de la ville et par les vociférations de cette soldatesque des nouveaux excès dont les janissaires consternaient en ce moment même la capitale, Soliman remonte à cheval, se précipite au milieu des factieux, les gourmande, les rappelle à la discipline, leur fait honte de leurs crimes, leur ordonne de rentrer dans leurs casernes et de déclarer leur instigateur. D'abord écouté, bientôt insulté, il est refoulé par la sédition toujours croissante jusqu'aux portes du sérail, où son cheval frappé par la hache d'un janissaire s'abat sous lui. Le sultan, sous la grêle de pierres et de flèches qui pleuvent sur sa tête, se retourne, bande trois fois son arc, tue de trois flèches trois des janissaires les plus rapprochés du sérail; puis, s'armant de son sabre, il défend avec une poignée de bostandjis l'accès du sérail contre cette tourbe, et donne aux spahis le temps d'accourir au secours de leur maître. Les janissaires, étonnés d'une majesté si intrépide et cou-

verts de l'imprécation de la capitale, tombent à ses pieds, fuient ou rentrent dans les casernes. Soliman y marche et les harangue, son sabre encore sanglant dans la main. Il pardonne aux soldats; il punit avec indulgence les chefs; il destitue Mustafa, l'aga des janissaires, suspect de faiblesse ou de complicité dans leurs excès. Tous rentrent dans l'ordre. Mais Soliman, convaincu par ce désordre que l'oisiveté de ces prétoriens est le perpétuel danger du trône, avait rappelé Ibrahim d'Égypte pour concerter avec son vizir une guerre prompte et populaire, diversion nécessaire à la turbulence de ses soldats.

Au retour d'Ibrahim, la guerre toujours sainte, nationale, populaire, c'est-à-dire la guerre de Perse, fut résolue. Jetons un regard sur cet empire depuis la défaite de Schah-Ismaël à Tauris.

XVIII

Ismaël-Schah, quoique maître encore de la Perse entière par la retraite de Sélim après son inutile victoire de Tauris, était mort de honte et de douleur à Ardebil. Son fils Tahmasp, âgé de dix ans, lui avait paisiblement succédé. Les Tartares ouzbegs avaient profité de la minorité de cet enfant



envahir le Khorasan, province frontière et
ıante de la monarchie persane. Le jeune Tah-
, aguerri avant l'âge et secondé par les guer-
de son père, avait refoulé les Tartares. Il brû-
e venger sur les Turcs l'affront de la journée
uris et de reconquérir les bords de la Méso-
ıie enclavés maintenant dans l'empire otto-
Ses armées, lentement réformées et assou-
sous sa main par la gloire que leur jeune
rain leur avait reconquise, étaient prêtes pour
ıouvelle lutte avec les Ottomans. Ainsi deux
es également jeunes et avides de gloire, l'un à
an, l'autre à Constantinople, attendaient avec
impatience égale l'heure de se mesurer sur le
ıp de bataille de leurs pères.

Si dans ta nature toute viciée par le schisme, »
it Soliman à Tahmasp, « il y avait un atome
ıonneur, tu serais mort depuis longtemps de
nte comme ton père; mais tu as survécu pour
e l'objet de notre dédaigneuse pitié et pour
mbler sous l'éternelle menace de mon sabre.
urquoi n'as-tu pas envoyé d'ambassadeur à ma
ır, vers laquelle afflue tout l'univers et qui
ut être comparée au ciel, pour nous faire hom-
ıge de vassalité en se prosternant devant nos
ɔds? Ton délire et ton orgueil me décident à

« passer, si Dieu le veut, en Orient; je veux planter « ma tente dans l'Iran, dans le Touran, à Samar« cande, dans le Khorasan. Mes campagnes victo« rieuses contre Belgrade et contre Rhodes, ces « deux plus grandes forteresses de la terre habitée, « et qui sont l'une et l'autre une merveille du « monde, ont seules retardé jusqu'ici mon expédi« tion en Perse. La maison des faux dieux en Occi« dent est devenue par nos mains le temple de l'is« lamisme; le siége de leurs idoles a été changé en « mosquées des croyants; maintenant, prends « garde; je dirige mes rênes victorieuses vers toi. « Je te l'annonce, parce que c'est l'usage des héros « de déclarer la guerre d'avance à l'ennemi. Re« prends l'habit de moine de tes ancêtres, ôte la « couronne de ta tête, accepte la condition de der« viche, et cache-toi dans la retraite de ton humi« lité. Si tu veux venir mendier à ma porte un « morceau de pain au nom de Dieu, je te le donne« rai généreusement; dans le cas contraire, lors « même que tu t'ensevelirais sous la poussière « comme une fourmi, ou que tu t'envolerais dans « les airs comme un oiseau, je ne t'atteindrai pas « moins. Réponds à ce firman, qui frappe comme « le destin, et prends conseil des circonstances. « Heureux celui qui suit la voix du salut! »

Cette lettre était une déclaration de guerre dans les termes moitié sauvages, moitié chevaleresques des princes d'Orient; mais les conseils du grand vizir Ibrahim décidèrent Soliman à vider d'abord quelques querelles de l'empire sur le Danube avec les Hongrois, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, ennemis plus rapprochés et plus inquiets de ses provinces d'Europe, avant de porter ses armées à cent cinquante jours de marche de Constantinople au cœur de la Perse. Ces conseils prévalurent dans l'esprit du sultan sur son désir de se mesurer avec Tahmasp. Sa jeunesse lui donnait la patience, cette vertu des desseins bien conçus. Les prétextes d'action sur le Danube ne lui manquaient pas. Ces prétextes n'étaient pas tous légitimes.

La veuve et l'enfant âgé de sept ans du dernier prince souverain de Valachie languissaient dans la captivité de Sélim à Constantinople. Les boyards ou seigneurs féodaux du pays, indignés de cette exhérédation du fils de leur prince, avaient élu pour prince à sa place un moine de leur race nommé Radul. Les députés, que les boyards avaient envoyés à Sélim, pour faire sanctionner leur élection, avaient été étranglés comme des factieux. On avait couru aux armes. Le moine souverain, vaincu par le lieutenant de Sélim, Mohammed-Beg, avait im-

ploré les secours du comte hongrois, Jean Zapolya, autre Huniade. Les Turcs, redoutant l'intervention de l'héroïque Zapolya, avaient feint de reconnaître aux boyards le droit d'élire leur prince. Trois cents cavaliers turcs avaient apporté au moine Radul l'investiture du sultan; mais, au moment où le moine tendait la main pour recevoir la lettre, le drapeau, le tambour et la masse d'armes, symboles de la souveraineté, le commissaire turc l'avait abattu à ses pieds d'un coup de la masse d'armes. Zapolya, au bruit de cette trahison, avait franchi avec ses Hongrois la frontière de Valachie et rétabli, après cinq victoires, un autre moine du même nom et de la même famille sur le trône des Valaques. Ce second moine Radul, mal consolidé en Valachie, avait traité avec Soliman; il était venu à Constantinople se livrer à la générosité du sultan. Soliman l'y avait retenu avec honneur. Il avait envoyé un autre boyard Wlad gouverner en son propre nom la Valachie. Bientôt il rappela Wlad et restitua la principauté tributaire à Radul.

Dans le même temps, un de ces belliqueux évêques souverains qui combattaient, gouvernaient et catéchisaient à la fois dans ces contrées barbares, Paul Tomori, avait humilié les Turcs par une victoire remportée sur Ferhad-Beg, général de Soliman

en Syrie. La tête du général ottoman coupée par l'évêque, quarante drapeaux et une multitude d'esclaves avaient été envoyés par Tomori en hommage au roi des Hongrois. Frangipani, général de l'empereur Maximilien appelé d'Italie sur le Danube avec seize mille de ses soldats aguerris qui vendaient leur sang aux princes, avait également vaincu Kosrew-Pacha en Croatie. L'honneur du nom ottoman et la réparation de tant de revers appelaient une campagne décisive sur les frontières de l'empire. Soliman la conduisit lui-même ; Ibrahim commandait sous lui. Leur gouvernement n'était qu'une seule pensée. Ces soins de l'empire au lieu de distraire leur amitié la concentraient dans une volonté et dans une action incessamment communes. Indépendamment des réunions quotidiennes du divan auxquelles Soliman assistait de la fenêtre grillée donnant dans la salle, les deux amis s'écrivaient à chaque heure du jour et couchaient souvent dans la même chambre pour s'instruire jusque dans les intervalles du sommeil des affaires d'État. Soliman, rebuté par l'ignorance et la rusticité des guerriers, des vizirs, des courtisans de son père, ne trouvait que dans Ibrahim l'élégance d'esprit, les lumières de la conversation, les vues de la politique, qui le caractérisaient lui-même. Passionné pour la musi-

que comme Saül, comme Marie Stuart d'Écosse, comme Charles II d'Espagne ou comme Frédéric de Prusse, le talent d'Ibrahim à jouer de la flûte ou de la viole était un attrait de plus qui l'attachait à son favori.

Les sons de ces instruments détendaient les soucis du trône.

XIX

Cent mille hommes et trois cents canons sortirent avec lui de Constantinople. Il laissa avec sécurité sa capitale aux mains d'un muphti éclairé et d'un Caïmacam sorte de dictateur, dont la fidélité avait été éprouvée en Égypte. Le muphti était Kémal-Pacha Zadé; le Caïmacam, Kasim ancien gouverneur du Caire. C'était le 23 avril 1526, jour spécialement heureux pour les Ottomans, parce que c'est le jour où les chevaux des écuries du sultan sont envoyés tous les ans dans les champs fécondés par le printemps pour paître l'orge verte, et parce que ce jour était un lundi, jour où le prophète Mahomet entreprit les deux grands voyages de l'homme : la naissance et la mort.

Le journal de la vie des campagnes de Soliman tenu sous ses yeux heure par heure pendant un



long règne, permet à l'histoire de suivre pas à pas la marche du sultan. L'armée s'avança en une seule colonne jusqu'à Sophia. Une discipline sévère et inexorable enleva aux villes et aux campagnes de la Bulgarie tout dommage du passage des troupes. Soliman et Ibrahim vengeaient impitoyablement les paysans de la moindre oppression des soldats. Le sultan et le vizir se séparèrent à Sophia pour marcher en deux colonnes sur Péterwardein, place forte de la Hongrie dans les plaines au delà du Danube. Péterwardein, entourée des cent mille hommes de Soliman et de cent mille autres auxiliaires qui l'avaient rejoint sur le Danube, tomba en douze jours devant Ibrahim. Le sultan y entra à travers une avenue de mille têtes coupées des Hongrois ses défenseurs. Il suivit de là le Danube et la Drave jusqu'à Essek. Deux cent mille Turcs y passèrent la Drave sur un pont construit par les ingénieurs de l'armée, et s'avancèrent lentement sur un sol marécageux jusqu'à Mohacz, nom obscur alors, illustré depuis par le sang des deux races, qui s'y mêla dans la bataille. Les Hongrois fortifiés y attendaient les Turcs sur des collines plantées de vignes qui dominent les marais de Krasso. Le cri de guerre des Ottomans : Dieu le veut ! qui avait été le cri des croisés, car tous les peuples enrôlent Dieu

dans leur cause, éclata de lui-même dans toute l'armée ottomane à la vue des Hongrois étagés sur les coteaux de Mohacz. C'était le 28 août 1526 à la fin du jour; Ibrahim vêtu d'un simple costume de page du sérail, comme pour mieux s'effacer devant la majesté de son maître, vint plusieurs fois dans la nuit sous les tentes de Soliman concerter avec lui la bataille.

Au lever du soleil, Soliman couvert d'une cuirasse damasquinée d'argent et d'or, le front décoré d'un turban blanc surmonté de trois plumes de héron noir, se plaça sur une éminence d'où son regard embrassait les deux armées. Entouré de ses vizirs et de ses pachas, il distribua d'un mot à chacun les postes, les rôles, les ordres. Il savait que la victoire est dans la pensée plus que dans le bras du général. Ses triomphes dans ses deux premières campagnes donnaient à ses ordres l'autorité de l'expérience, du génie et de la fortune. Ses plus vieux lieutenants croyaient déjà en lui. Il fit assister à ce conseil de guerre non-seulement ses généraux, mais même des soldats vétérans choisis dans chaque corps, afin que la pensée de la bataille circulât par leurs bouches dans tous les rangs.

Après avoir promulgué et motivé rapidement ses dispositions, il se tourna en souriant vers un vieux

janissaire nommé Altoudja qui, la cuirasse sur le dos, le casque sur la tête, son carquois sur l'épaule et son sabre à la main, assistait muet à la délibération. — « Voyons, » dit-il au soldat, « sais-tu quelque chose de mieux ? As-tu un conseil à donner à ton padischah ? — Oui, » dit le vétéran, « c'est de se battre à l'instant. » Ce conseil parut la plus sûre des inspirations au sultan. « O mon Dieu, » s'écria-t-il en levant les mains au ciel et en laissant tomber quelques larmes d'émotion de ses yeux, « la force et la victoire sont en toi seul ; viens en aide au peuple de ton Prophète. » A ces mots répandus de bouche en bouche sur le front de l'armée, tous les cavaliers se précipitèrent de leurs chevaux en tenant la bride dans leurs dents ; ils se prosternèrent dans la poussière en étendant les bras comme dans la prière ; puis ils remontèrent en selle et brandirent le sabre aux yeux du sultan. Par une prévision expérimentée de la fougue compacte et irrésistible des masses de la cavalerie hongroise, Soliman avait ordonné à ses soldats de s'ouvrir devant les charges de ces escadrons et de se refermer ensuite après leur passage pour éviter leur choc, et pour les étouffer entre leurs flancs. Dans ce dessein, il avait laissé vide un espace immense entre sa ligne de bataille et ses bagages et

ses réserves, pour que la base de ses mouven
ne fût jamais atteinte et compromise par les ir
tions soudaines de la cavalerie ennemie. Ibrahi
grand vizir commandait en tête l'armée d'A
Kosrew-Pacha l'armée d'Europe en seconde li
le sultan au milieu des janissaires comme un n
recelant dans son sein la foudre, tenait la ré
sous sa main.

La bataille suivit comme d'instinct les phase
le génie de Soliman et d'Ibrahim lui avait d'av
tracées. La cavalerie hongroise, sous les ordr
l'évêque Tomori, franchit comme une vague irr
tible l'armée d'Asie qui s'ouvrit devant elle, e
s'anéantir entre la première et la seconde armé
Ottomans. Le roi de Hongrie, Louis II, suivi d
plus vaillants chevaliers et de sa réserve de ca
rie cuirassée fondit à son tour sur l'armée d'As
sur l'armée d'Europe, traversa ces deux lignes
un nuage de flèches et sous une pluie de fe
parvint jusqu'à l'éminence où le sultan l'atte
avec trente mille janissaires. Là des batteries d
nons enchaînés se démasquèrent et creusèren
larges vides dans les flancs de l'armée hongr
Mais tout ce qui n'avait pas été renversé par l
traille s'acharnait à l'assaut de l'éminence où
lait la cuirasse d'or de Soliman. Trente chev

du roi liés par le serment de mourir ensemble ou de prendre le sultan des Turcs parvinrent jusqu'au sommet du mamelon. Séparés de leur padischah par le tumulte de la mêlée, les janissaires repoussaient sur les flancs du mamelon les assauts du roi. Un groupe de pages et d'eunuques mouraient aux pieds du sultan pour couvrir son corps. Déjà les chevaliers touchaient sa cuirasse de la pointe de leurs lances, quand les janissaires rappelés par les cris des pages accoururent, et coupant par derrière les jarrets des chevaux hongrois abattirent les cavaliers dans le sang. Leurs têtes coupées furent le premier trophée de la victoire. Les lignes de l'armée d'Asie et d'Europe reformées et repliées par Ibrahim emprisonnèrent l'armée hongroise entre trois murailles de fer et de feu. Les décharges de l'artillerie la disséminaient en tronçons. Les uns mouraient en cherchant à fuir, les autres atteints par les janissaires dans leur fuite s'enfonçaient avec leurs chevaux dans la fange du marais. Le roi Louis y disparut sans qu'on pût jamais retrouver son corps même à la trace de son sang. Son casque d'acier mal trempé avait été fendu, dirent ses pages, par un fer de lance; le sang inondait ses épaules; son cheval l'emportait presque inanimé vers le marais L'eau croupissante du Danube fut son seul tombeau. C'était le

second roi de Hongrie que l'ambition de ses nobles poussait pour son malheur dans une lutte inégale avec les Turcs depuis la fatale journée de Varna. C'était le second héros couronné dont les Turcs vainqueurs cherchaient en vain le corps parmi les cadavres sur le champ de bataille. Deux heures avaient suffi pour décider le sort des deux princes et des deux races. Le Danube roula pendant deux jours et deux nuits les corps des hommes et des chevaux qui s'étaient précipités dans le fleuve pour éviter le fer ou le feu des Turcs. La plaine et le marais avaient englouti le reste. La musique des deux armées ottomanes groupée par Ibrahim à la fin du jour sur l'éminence où l'on avait dressé les tentes du sultan répandait ses fanfares de victoire dans les ténèbres sur la plaine muette. Le lendemain le sultan à cheval avec Ibrahim parcourut lentement le champ de bataille, cherchant le corps du roi de Hongrie, consolant les blessés, félicitant ses soldats, et jouissant mais sans inhumanité de sa fortune. Il ordonna de construire un kiosk et de creuser un puits sur la place même où il avait échappé aux lances des Hongrois. Sa cuirasse bosselée et son casque brisé portaient les traces de leurs coups.

XX

Dans une parade militaire semblable à celles des rois de Perse ou d'Alexandre, Soliman assis sur un trône d'or sous une tente d'écarlate reçut le jour suivant les hommages de ses vizirs, de ses pachas, de ses généraux. Il attacha de sa propre main une aigrette de plumes de héron sur le turban du grand vizir. Une pyramide de quatre mille têtes de vaincus couronnée par la tête des barons, des chevaliers et des évêques tués dans le combat, s'élevait devant le seuil de sa tente. Trente mille cadavres de Hongrois furent ensevelis par ses ordres dans d'immenses tranchées creusées par les akindjis au bord du marais. L'incendie de Mohacz éclaira de ses flammes cette sépulture des héros de la Hongrie. Les prisonniers échappés au massacre des akindjis, furent réunis en convois pour aller peupler les vallées d'Asie. Les femmes, les enfants, les vieillards furent rendus à la liberté et laissés à leur patrie.

Soliman, désormais sans ennemis devant lui, s'avança jusqu'à Ofen qui ouvrit ses portes. Il traita cette capitale en souverain paternel et non en conquérant. La vie, les biens, la religion, l'honneur

des habitants furent protégés contre la férocité des soldats. Il ne voulut emporter d'autres dépouilles que les canons gigantesques fondus par l'ingénieur hongrois pour Mahomet II, les statues antiques d'airain d'Hercule, de Diane et d'Apollon, qui décorèrent l'hippodrome de Constantinople, et la bibliothèque savante d'Ofen. Un pont rapidement construit par ses ordres sur le Danube porta l'armée à Pesth. Il reçut dans cette capitale les députations des nobles hongrois. Il leur promit de reconnaître pour leur roi Jean Zapolya, candidat porté par eux au trône, et dont l'ambition et l'incapacité politique lui promettaient un feudataire sans danger pour l'empire.

Pendant qu'il reprenait avec l'élite de l'armée la route de Constantinople, ses corps détachés, abandonnés à la cupidité et à la férocité de leurs chefs, ravageaient, pillaient, martyrisaient, incendiaient les villes et les châteaux de la Hongrie. Des troupeaux d'esclaves enchaînés, et des milliers de bœufs et de moutons, proie de la guerre, repassèrent le Danube sous les lances de ces soldats.

Soliman, rentré en triomphe dans le sérail, s'occupa à embellir la capitale des dépouilles antiques d'Ofen et de Pesth. Les vieux Turcs murmurèrent en voyant se relever sur l'hippodrome des statues

qui leur rappelaient les idoles abhorrées et détruites par la religion du Prophète.

Soliman et Ibrahim méprisèrent ces scrupules d'une populace ignorante qui prenait l'art pour l'impiété. Un poëte du vieux parti turcoman, nommé Fighani, écrivit un distique accusateur contre le vizir : « Tandis que l'ancien Ibrahim, » disait ce distique en jouant sur le nom d'Abraham, « renversait « les idoles, le nouvel Ibrahim les relève pour en « offusquer le seul Dieu. » Le grand vizir, pour étouffer la sédition à son premier murmure, fit promener dérisoirement Fighani, l'auteur des vers, sur un âne, symbole de stupidité, dans la ville.

XXI

Quelques troubles causés par l'injuste répartition des impôts agitèrent en Asie les Turcomans. Un descendant du fameux derviche Hadji-Begtasch, patron vénéré des janissaires, nommé Kalender, souleva des milliers de derviches, et par les derviches la populace des campagnes de l'Anatolie. Kosrew-Pacha, le gouverneur de Caramanie, le pacha d'Alep, réunis près de Tokat contre Kalender, succombèrent en bataille rangée contre cette armée de fanatiques. Le grand vizir marcha lui-même

avec un corps de janissaires contre Kalender. Sa politique et ses caresses aux Turcomans, qui faisaient toute la force du rebelle, détachèrent de lui ses partisans. Abandonné à lui-même, il fut décapité par Ibrahim; sa tête attachée, au pommeau de la selle d'un aga, fut apportée à Soliman.

Ibrahim convoqua à Tokat les généraux et les begs qui s'étaient laissé vaincre par Kalender. « Pourquoi, » leur dit-il d'un ton qui leur annonçait leur supplice, « avez-vous fui lâchement devant « une troupe de derviches à moitié nus et de misé« rables, l'écume de l'empire? » Tous se taisaient de terreur et de honte. Les bourreaux entouraient la tente. Le gouverneur d'Itschil, Mohammed-Beg, fils de l'ancien grand vizir Piri-Pacha, se prosterna aux pieds d'Ibrahim, et prenant la parole pour tous : « Nos pères, » dit-il, « au moment d'une ba« taille, avaient la coutume d'invoquer l'assistance « de Dieu, de faire des vœux pour le sultan, et de « prendre conseil des guerriers les plus expérimen« tés aux barbes blanches; mais nous avons négligé « ces sages coutumes; l'orgueil et la folle présomp« tion ont attiré ces malheurs sur nous; en expia« tion, voici le sabre et nos têtes. » Ibrahim se laissa fléchir par cette résignation, pardonna aux généraux, et ramena avec lui à Constantinople

Mohammed-Piri comme un homme de bon conseil et d'éloquence.

Le sultan, au retour de son ministre, fit percer sur la salle du divan cette petite fenêtre voilée d'un rideau d'où il était censé assister invisible aux délibérations du conseil. Les Ottomans appelèrent cette fenêtre l'œil ou l'oreille du sultan toujours ouverte sur le gouvernement de l'empire.

XXII

L'année 1528 s'ouvrit par une troisième campagne de Soliman en Hongrie. La cause de la guerre fut la compétition au trône des Hongrois entre Jean Zapolya, nommé par les seigneurs, client des Turcs, et l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint qui lui avait donné cette couronne. La diète de Presbourg, en 1526, dominée par Charles-Quint, avait déclaré Zapolya usurpateur. Vaincu à Tokai par Ferdinand, réfugié chez Sigismond, roi de Pologne, Zapolya invoquait le secours des Polonais et des Turcs pour rasseoir son trône. Les Français secondaient ses réclamations auprès des Turcs et des Polonais contre le frère de Charles-Quint. Louis Gritti, fils naturel d'André Gritti, doge de Venise, diplomate ottoman, favori du grand vizir et

du sultan et leur conseil dans toutes les affaires d'Europe, servait ardemment dans le divan la cause des Français, des Polonais et de Zapolya. Ibrahim, entraîné par les efforts de l'ambassadeur de France et de Gritti, dans les intérêts de Zapolya, reçut en audience publique l'ambassadeur du prétendant hongrois.

« Pourquoi ton maître, » lui dit-il, « n'a-t-il pas « demandé plus tôt la couronne de Hongrie au grand « Seigneur? N'a-t-il donc pas compris assez ce que « signifiait la préservation du château royal d'Ofen « par nos soins à l'époque de l'incendie de cette « ville? »

Le second vizir, le vieux et brutal Mustafa-Pacha, parla plus rudement au Hongrois : « Qu'espères- « tu, » lui dit-il, « et comment un courrier d'un « ban de Transylvanie tel que toi ose-t-il appeler « le sultan père d'un aussi pauvre prince que ton « maître? Où sont tes tributs et tes présents? Com- « ment ton maître a-t-il osé entrer dans Ofen foulé « par les pieds du cheval de notre padischah? Ne « sais-tu pas que chaque endroit de la terre où s'est « reposée l'ombre du sultan ou de son cheval est à « jamais soumis à sa domination? »

« Nous avons tué le roi Louis de Hongrie, » reprit avec plus de douceur l'habile Ibrahim, « nous avons

« conquis son palais, nous avons mangé et dormi « dans ses salles, son royaume est à nous. C'est une « folie de penser que les rois sont rois par la cou- « ronne : ce n'est pas l'or, ce ne sont pas les pierres « précieuses ni le diadème qui font régner, c'est le « fer. Le sabre force à l'obéissance, le sabre doit « garder ce qu'a conquis le sabre; que ton maître « reconnaisse la suzeraineté du sultan, et nous ex- « terminerons non-seulement Ferdinand, mais en- « core tous ses amis; nous aplanirons leurs monta- « gnes sous les pieds de nos chevaux. Nous ne « dormons pas, nous sommes prêts à entrer en cam- « pagne; nous trouverons les deux rivaux épuisés « par leur lutte, et les armées du sultan les vain- « cront tous deux sans peine. Je ne te parle pas à la « manière des Turcs, c'est-à-dire assez brièvement : « les Turcs parlent peu et agissent beaucoup. Tu t'é- « tonnes de me voir sourire? Je souris de ce que tu « viens réclamer des pays acquis au tranchant de « notre sabre; apprends que nous avons des serres « plus terribles que les faucons; nos mains restent là « où nous les avons une fois posées, à moins qu'on « ne les coupe; retiens bien ces paroles, car elles « sont la vérité; la terre reçoit chaque goutte de « pluie qui tombe, de même nous écoutons chaque « parole qu'on nous adresse. Vous songez toujours à

« Belgrade. Je vois que tu as bu du vin de Syrmie, « et que les coupes de Tokai ont caressé tes lèvres. « Tu nous parles de la Pologne ; sache que, sans faire « la guerre à la Pologne, elle nous rapporte en ce « moment plus de cinquante mille ducats par an, « parce que les Tartares vendent aux Turcs tous les « esclaves qu'ils font en Pologne, et que les Polonais « nous payent leur rançon. Si nous voulions, en une « campagne, nous la mettrions à feu, à sang et à « merci. »

XXIII

L'ambassadeur de Zapolya avait compris la faveur secrète d'Ibrahim à travers l'éloquence moitié grecque et moitié tartare du jeune grand vizir. Le lendemain Soliman le reçut au milieu de sa cour : « J'ac« cepte, » lui dit le sultan, « l'alliance de ton maître. « Jusqu'à présent son royaume ne lui a jamais réel« lement appartenu, il est à moi par le droit du sa« bre, mais en récompense de son attachement à « ma personne, je le protégerai si efficacement con« tre Ferdinand et l'Autriche qu'il pourra dormir « sur les deux tempes. »

« Maintenant, » ajouta le grand vizir, « nous ap« pellerons ton maître, Roi et non plus Ban de

« Transylvanie. Le sultan marchera en personne « contre ses ennemis. Va, nous ne lui demandons « ni tributs, ni présents. »

Une diplomatie si adroite se payait assez elle-même par la grande et légitime suzeraineté qu'elle allait exercer en Hongrie du chef choisi par la nation elle-même. La politique de Soliman et d'Ibrahim égalait le raffinement des cours les plus consommées d'Europe en habileté, et les surpassait en éloquence. Le génie grec et le génie ottoman associés dans ce gouvernement à deux têtes achevaient par la parole ce qu'ils avaient ébauché par les armes. Louis Gritti, vendu par ses intérêts à Ibrahim et à Soliman, y ajoutait la connaissance des cours européennes et la finesse de l'Italien. Ce conseiller occulte croissait chaque jour en faveur au sérail, et pouvait aspirer, en professant l'islamisme, au gouvernement de l'empire qui l'avait adopté. Zapolya le nomma bientôt son ambassadeur auprès de la Porte.

XXIV

L'archiduc Ferdinand envoya de son côté un ambassadeur à Soliman pour réclamer de lui la Hongrie. « Que ne me demandez-vous aussi Constanti-

« nople? » répondit dérisoirement le sultan. « Votre « maître n'a pas eu avec nous assez de rapports de « voisinage et d'amitié; allez et dites-lui que j'irai « bientôt lui rendre une visite avec tout mon cor- « tége. » Il lui fit distribuer des bourses d'or et le congédia.

Quelques semaines après, il nomma Ibrahim généralissime de l'armée contre l'Autriche, avec un traitement supplémentaire de soixante mille ducats d'or pour la campagne. Djélalzadé transcrit en ces termes la nomination et les attributions du généralissime, qui éclairent la nature de ces fonctions du lieutenant général de l'empire.

« J'ordonne, » disait Soliman, « que tu sois dès « aujourd'hui et pour toujours mon grand vizir, et le « sérasker nommé par ma majesté dans tous mes « États. Mes vizirs beglerbegs, juges d'armée, lé- « gistes, juges, seïds, scheiks, mes dignitaires de la « cour et colonnes de l'empire, sandjakbegs, géné- « raux de la cavalerie ou de l'infanterie, alaïbegs « (généraux des troupes feudataires), soubaschis, « tscheribaschis (officiers de ces mêmes troupes), « toute mon armée victorieuse, tous mes esclaves, « grands ou petits, mes fonctionnaires et employés, « les habitants de mes royaumes et de mes provin- « ces, les bourgeois et les paysans, les riches et les

« pauvres, tous enfin reconnaîtront mon susdit « grand vizir comme sérasker, l'estimeront et le vé-« néreront en cette qualité, regarderont tout ce qu'il « dit ou croit comme un ordre émané de ma bouche « qui fait pleuvoir des perles, écouteront sa parole « avec toute l'attention possible, recevront chacune « de ses recommandations avec respect, et ne s'en « éloigneront en rien. Le droit de nomination et de « destitution, pour les places de beglerbegs, de « sandjakbegs, et toutes les autres dignités et « fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus « basses, soit à ma bienheureuse Porte, soit dans « les provinces, est conféré à son jugement sain, à « son esprit pénétrant. Ainsi il doit remplir les de-« voirs que lui imposent les attributions de grand « vizir et de sérasker, ne pas dévier du chemin du « droit et de la justice, donner à chaque homme le « rang qui lui convient. Lorsque ma sublime per-« sonne entre elle-même en campagne, ou lorsqu'un « événement exige l'envoi d'une armée, le sérasker « reste seul maître et seul juge de ses actes, per-« sonne ne doit lui refuser obéissance. Toutes les « dispositions qu'il jugera à propos de prescrire re-« lativement aux collations de sandjaks, de fiefs et « d'emplois, aux augmentations de solde ou de trai-« tement, aux distributions de présents, excepté

« ceux qu'on fait à l'armée en général, sont d'a-« vance approuvées et sanctionnées par ma majesté. « Si contre mon ordre sublime, et le canoun (loi « fondamentale), un membre de mon armée victo-« rieuse (Dieu nous en préserve!) était rebelle à « l'ordre de mon grand vizir et sérasker, si un de « mes esclaves opprimait le peuple, il faudrait en « instruire sur-le-champ ma sublime Porte, et le « coupable ou les coupables, quel que soit d'ailleurs « leur nombre, recevraient la punition qu'ils au-« raient méritée. »

XXV

Deux cent mille hommes suivirent le sultan et le grand vizir au delà du Danube. Zapolya vint recevoir l'investiture du royaume à Mohacz sur cette même plaine engraissée trois ans plus tôt des cadavres de trente mille Hongrois. Soliman le couronna dans le palais d'Ofen et marcha de là contre Ferdinand sur la route de Vienne. Il assiégea vainement la capitale de l'Autriche défendue par ses murs et par seize mille héros. Après des assauts et des sorties sans nombre, Soliman ordonna l'assaut général pour le 14 octobre. Une brèche de cinquante toises à côté de la porte de Carinthie semblait enfin offrir

une route aux Ottomans. Le courage des Allemands la combla des cadavres des janissaires. Le découragement, le murmure, la panique refluèrent des fossés de Vienne dans le camp de Soliman. Vingt mille Turcs avaient péri sous ces murs ; l'automne, pluvieux et froid, menaçait de dévorer l'armée à son retour. Ibrahim leva le camp dans la nuit du 15 octobre, couvrant par le silence et les ténèbres une retraite semblable à une fuite. Les salves du canon de Vienne saluèrent à l'aurore le départ des Ottomans. Les horloges des clochers de la ville, qui n'avaient pas sonné depuis le premier jour du siége, éclatèrent en carillons de joie. « Qu'est-ce que ce « bruit ? » demanda Soliman au Croate Zedlitz, un des prisonniers qu'il emmenait à sa suite.— « C'est « un signal de fête et de joie, » répondit Zedlitz. Soliman, sans s'irriter contre cette joie qui contrastait avec sa tristesse, fit revêtir son prisonnier d'un caftan d'honneur et le renvoya sans rançon à Vienne. Il voulait séduire ceux qu'il n'avait pu vaincre et préparer les cœurs à la paix. « Nobles « et généreux capitaines, » écrivit le grand vizir aux Viennois par Zedlitz, « sachez que nous n'étions « pas venus pour conquérir votre ville, mais pour « poursuivre votre archiduc Ferdinand, qui nous « dispute la Hongrie. Vous pouvez nous envoyer

« des ambassadeurs pour traiter du sort de vos « compatriotes nos prisonniers. »

A la première halte de l'armée, après la levée du siége de Vienne, Soliman récompensa ses vizirs, ses généraux, ses janissaires et tous les corps de son armée par des présents, des munificences et des augmentations de solde qui donnèrent à un revers la physionomie d'un triomphe. Il voulait tromper la fortune, n'ayant pu la dompter. Ibrahim, à qui Soliman destinait, dit-on, la couronne de Hongrie, si la campagne de Vienne avait été décisive, remit cette couronne à Zapolya en repassant à Ofen.

Le sultan et l'armée rentrèrent par Belgrade dans les frontières de la Turquie. La Hongrie, déchirée entre Zapolya et Ferdinand, le préservait assez de toute inquiétude dans ces provinces.

XXVI

Des fêtes pour la circoncision de quatre princes, enfants de Soliman, se confondirent à Constantinople avec les fêtes d'une campagne où la politique du sultan voulait faire admirer un triomphe. Tous les ordres de l'empire s'assirent pendant douze jours consécutifs à des festins donnés par le souverain

aux grands de sa cour, à son armée et à son peuple. La faveur d'Ibrahim n'avait pas pâli avec sa fortune. Le dernier jour de ces fêtes de la circoncision, qu'on appelle aussi les noces, le sultan, enivré lui-même de l'ivresse générale, lui demanda : « Quelles « étaient à son avis les noces les plus splendides, « de celles par lesquelles on avait célébré le ma- « riage de sa sœur avec lui, ou de celles auxquelles « on venait d'assister pour la circoncision de ses « fils ?

« — Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais, » s'écria le grand vizir, « de noces comparables aux « miennes. — Qu'oses-tu dire ? » reprit le sultan presque jaloux. — « Oui, » poursuivit spirituellement le favori, « Votre Majesté n'a pas eu à ses « noces un convive comparable à celui qui a honoré « les miennes de sa présence, puisque le padischah « de Stamboul, de la Mecque, de Médine, du « Caire et de Damas, le Salomon moderne a dai- « gné s'y asseoir. — Tu as raison, » répondit le sultan ; « je suis vaincu ; mais c'est par moi- « même, je te remercie de m'avoir rappelé ma dé- « faite. »

XXVII

Pendant que de nouveaux envoyés de Ferdinand d'Autriche venaient solliciter à Constantinople la reconnaissance de ce prince comme roi des Hongrois, la France continuait à presser le sultan de refuser cet accroissement de puissance à la maison d'Autriche. C'était à l'instigation de la France que Soliman avait entrepris ses campagnes de Hongrie et de Vienne. La duchesse d'Angoulême, pendant la captivité de François Ier, avait envoyé à Soliman le comte de Frangipani pour le détourner de toute concession à l'Autriche et pour lui promettre le concours de la France en armes et en vaisseaux contre Ferdinand. La réponse du sultan, rédigée par Ibrahim, est un monument de l'intelligence politique autant que du style de ce grand ministre. Nous le transcrivons en entier ce commentaire d'une diplomatie que l'Occident appelait encore barbare :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

« Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance « soit à jamais honorée et glorifiée et dont la parole « divine soit exaltée) ;

« Par les miracles abondants en bénédictions du

« soleil des cieux de la prophétie, de l'astre de la « constellation du patriarcat, du pontife de la « phalange des prophètes, du coryphée de la légion « des saints, Mohammed le Très-Pur (que la bé- « nédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

« Et sous la protection des saintes âmes des « quatre amis qui sont Abou-Bekre, Omar, Othman « et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux « tous!);

« Schah-Sultan, Soliman-Khan, fils de Sélim- « Khan, toujours victorieux;

« Moi, qui suis le sultan des sultans, le roi des « rois, le distributeur des couronnes aux princes « du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'em- « pereur et seigneur souverain de la mer Blanche « et de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Ana- « tolie, de la province de Soulkadr, du Diarbekir, « du Kurdistan, de l'Aderbidjan, de l'Adjem, de « Scham, de Haleb, de l'Égypte, de la Mecque, de « Médine, de Jérusalem, de la totalité des contrées « de l'Arabie et de l'Yémen; et en outre de quan- « tité d'autres provinces que, par leur puissance « victorieuse, ont conquises mes glorieux prédé- « cesseurs et augustes ancêtres (que Dieu envi- « ronne de lumière la manifestation de leur foi!), « aussi bien que de nombreux pays que ma glo-

« rieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante « et à mon glaive triomphant ; moi enfin, fils de « Sultan-Sélim, fils de Sultan-Bajazet II, Schah-« Sultan, Soliman-Khan ;

« A toi, François,
« Qui es le roi du royaume de France,

« La lettre que vous avez adressée à ma cour, « asile des rois, par Frangipani, homme digne de « votre confiance, et certaines communications « verbales que vous lui avez recommandées, m'ont « appris que l'ennemi menace et ravage votre « royaume, que vous êtes maintenant prisonnier « et que vous demandez secours et appui de ce « côté-ci pour obtenir votre délivrance. Tout ce « que vous avez dit a été exposé au pied de mon « trône, refuge du monde ; les détails explica-« tifs en ont été parfaitement compris, et ma « science auguste les embrasse dans tout leur en-« semble. En ces temps-ci, que des empereurs « soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui « doive surprendre. Que votre cœur se reconforte ! « que votre âme ne se laisse point abattre ! Cela « étant ainsi, nos glorieux prédécesseurs et nos « grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière « heure !) ne se sont jamais fait faute d'entrer

« en campagne pour combattre l'ennemi et faire « des conquêtes ; et moi-même aussi, marchant « sur leurs traces, j'ai soumis dans toutes les sai- « sons des provinces et des forteresses puissantes « et de difficile accès ; je n'ai dormi ni nuit ni « jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que « la justice divine (dont le nom soit béni !) nous « rende l'exécution du bien facile ! que ses vues et « sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi « qu'elles s'attachent !

« Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état « des affaires et sur les événements quels qu'ils « soient ; restez convaincu de ce qu'il vous dira, « et sachez bien qu'il en est ainsi. »

XXVIII

Vers le même temps, Soliman écrivait à François Ier, qui avait revendiqué l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem :

« Vous m'avez fait savoir qu'il existe dans la « place forte de Jérusalem, faisant partie de mes « États bien gardés, une église autrefois entre les « mains du peuple de Jésus, et qui a été posté- « rieurement changée en mosquée ; je sais avec « détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. Si

« c'était seulement une question de propriété, en « considération de l'amitié et de l'affection qui « existent entre notre glorieuse majesté et vous, « vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et ac- « cueillis en notre présence qui dispense la félicité; « mais ce n'est pas une question de biens meubles « ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre « religion; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu « très-haut, le créateur de l'univers et le bienfai- « teur d'Adam, et conformément aux lois de notre « Prophète, le soleil des deux mondes (sur qui « soient la bénédiction et le salut!), cette église « est depuis un temps infini convertie en mosquée, « et les musulmans y ont fait le namaz (prière ca- « nonique). Or, aujourd'hui altérer par un chan- « gement de destination le lieu qui a porté le titre « de mosquée, et dans lequel on a fait le namaz, « serait contraire à notre religion; en un mot, « même si dans notre sainte loi cet acte était to- « léré, il ne m'eût encore été possible en aucune « manière d'accueillir et d'accorder votre instante « demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés « à la prière, dans tous ceux qui sont entre les « mains des chrétiens, personne, sous mon règne « de justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux « qui les habitent; jouissant d'un repos parfait,

« sous l'aile de ma protection souveraine, il leur « est permis d'accomplir les cérémonies et les rites « de leur religion ; et maintenant établis en pleine « sécurité dans les édifices de leur culte et dans « leurs quartiers, il est de toute impossibilité que « qui que ce soit les tourmente et les tyrannise « dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi !

« Écrit dans la première décade de la lune de « moharram-al-haram, année 935 de l'hégire « (mi-septembre 1528 de Jésus-Christ). De la « résidence de Constantinople, la bien munie et la « bien gardée. »

XXIX

Les rivalités de patronage sur la Hongrie, les encouragements de la France, le besoin d'user au dehors la turbulence inquiète des janissaires, et surtout la passion de se mesurer avec Charles-Quint, ce Soliman de l'Occident, ramenèrent en 1532 le sultan à Belgrade. Deux cent cinquante mille hommes l'y précédaient. M. de Rinçon, ambassadeur de France, l'y attendait. Quinze mille Tartares commandés par Sahib-Ghéraï, frère du Khan de Crimée, alliés perpétuels des Ottomans, y joignirent l'armée. Cette campagne, qui ne fut

qu'une suite de siéges contre les villes et les châteaux des magnats rebelles de Zapolya, signala surtout la discipline de l'armée et la magnanimité de Soliman. Il remit presque partout les villes conquises aux héros hongrois qui les avaient le mieux défendues contre lui, se contentant de vaincre et de demander serment au roi qu'il protégeait contre le frère de Charles-Quint. Kasim-Beg seul, un de ses généraux les plus aventureux et les plus fanatiques, ravagea la Styrie et l'Autriche avec un corps de vingt mille cavaliers indisciplinés. Les garçons et les filles enlevés dans ces excursions et liés à la croupe des chevaux des akindjis furent emmenés comme des troupeaux en esclavage et vendus à vil prix dans les camps. Le comte de Lodron, le margrave de Brandebourg vengèrent à Priggliz ces pillages d'hommes dans un défilé où périrent dix mille Turcs. Kasim-Beg et Othman y succombèrent l'un et l'autre sous le fer des chevaliers styriens ou hongrois. Paul Bakics, un de ces héros, atteignit de sa lance Othman, le jeta sur la poussière, et lui perça le cœur d'un coup de poignard. Le casque damasquiné d'or de Kasim fut envoyé à Charles-Quint.

Pendant ces combats partiels, Soliman et les masses de son armée avançaient par les rudes sen-

tiers de la Styrie jusqu'au pied des tours de Gratz. On a sculpté sur le linteau d'une de ces tours la figure du sultan, en mémoire de cette apparition qui fit trembler l'Allemagne et l'Italie.

Les Turcs, qui se heurtaient à mille châteaux forts et à de nombreux détachements de volontaires intrépides, sans trouver nulle part une armée, refluèrent bientôt avec un butin de quarante mille esclaves. Rentré à Belgrade, Soliman adressa à l'Empire et aux cours d'Europe et d'Asie des lettres de victoire. Il y accusait la lâcheté de Charles-Quint qui n'avait pas osé, disait-il, défendre en personne contre lui l'Allemagne. « Prince, » disait-il, « qu'il est aussi impossible de rencontrer sur « un champ de bataille qu'auprès des femmes. »

Le roi de Pologne, Sigismond, lui envoya ses ambassadeurs à Belgrade pour implorer son alliance et sa protection contre les Tartares de Crimée. Soliman accorda aux Polonais leur demande : il défendit aux khans de la maison de Ghéraï de renouveler leurs incursions en Pologne. Le 18 novembre, il rentra vainqueur sans combat à Constantinople.

Mais pendant que Charles-Quint s'effaçait devant lui en Allemagne, l'amiral génois, André Doria, commandant la flotte de l'Italie, du pape, de

l'Espagne, purgeait la mer des vaisseaux ottoma foudroyait les côtes de Morée, et insultait impu ment l'embouchure même des Dardanelles. I Turcs, invincibles sur le continent, ont rarem possédé la mer. Indépendamment de ce que le gé naval n'est pas celui des races pastorales, une au cause explique à l'histoire cette infériorité des Ot mans. Sur terre, ils combattaient eux-mêmes ; mer, ils combattaient par les Grecs, leurs escla ou leurs sujets. Ces Grecs, excellents marins, m sujets ou esclaves, ne trouvaient pas dans leur f dans leur orgueil de race le principe d'héroïsme donnait la victoire aux musulmans sur les cham de bataille. De plus, les guerres navales ne s pas des levées en masse auxquelles on ne demar que de l'impétuosité et du courage ; les guer navales sont un art. On improvise une armée, n'improvise pas une flotte. Les vaisseaux, ces struments de la guerre maritime, sont lents à c struire, lents à armer, plus lents à dresser évolutions de la mer. L'administration navale crée et conserve ces flottes a toujours manqué Ottomans. Assis sur trois mers, sur deux détr et sur un archipel, ils n'ont jamais su les possé en les occupant. Chaque race a son génie p puissant même que la géographie sur sa destin



L'amiral d'une petite république maritime qui ne possédait qu'un rocher et un port sur la Méditerranée, comme Gênes, faisait rougir et trembler le maître de l'Asie et de l'Europe dans Constantinople.

XXX

Ces humiliations sur ses côtes, et le désir d'aller poursuivre en Perse les plans avortés de son père Sélim I[er], rendirent Soliman II plus accessible aux conseils de paix avec Charles-Quint et Ferdinand. Il reçut à Constantinople leurs ambassadeurs, et il consentit lui-même à envoyer, pour la première fois depuis la fondation de l'empire, un ambassadeur à Vienne. Ferdinand reçut cet ambassadeur sur un trône recouvert de drap d'or, entouré des grands de Bohême, d'Autriche et de quelques magnats de Hongrie ses partisans. La paix sous le nom de trêve fut conclue par l'intervention de Charles-Quint lui-même qui consentit à promettre au sultan la restitution des ports de Morée, conquis par Doria, et à envoyer à Constantinople les clefs de la forteresse hongroise de Gran en signe de déférence. Soliman, de son côté, s'engageait à respecter les possessions de Ferdinand dans ce qui lui restait de territoire en Hongrie.

Ces conditions consenties à Vienne furent rapportées par les ambassadeurs de Ferdinand à la ratification de Soliman à Constantinople. Le récit de ces ambassadeurs à leur cour, emprunté aux archives espagnoles, caractérise naïvement le temps, les lieux et les hommes. Ibrahim, le grand vizir, reçut avec une joie mal contenue les clefs de Gran de leurs mains, en leur promettant de se contenter de cet hommage, et de ne pas insister sur la remise réelle de la forteresse.

« Ibrahim, » disent-ils, « les laissa longtemps de« bout, et ils eurent le temps de bien contempler « le visage du grand ministre qui remuait de sa pen« sée le monde depuis Vienne jusqu'à Bagdad. Il « ressemblait au sultan; il avait le visage ovale et « délicat, les yeux noirs mais caressants, le teint « bruni par six campagnes, la bouche entr'ou« verte, et laissant compter des dents éclatantes sé« parées les unes des autres et aiguisées en pointe « comme des pepins de grenades. Il leur parla avec « l'éloquence et la jactance naturelles aux Grecs de « l'Albanie sa patrie. Dans l'origine, leur dit-il, la « solde de ces janissaires qui font trembler le Da« nube et l'Euphrate n'était que d'un demi-aspre « par jour; depuis nous avons pu l'élever successi« vement sans en sentir le poids à deux, à trois, à

« cinq aspres; les simples soldats maintenant en re-
« çoivent huit. Notre marine nécessite des frais
« énormes; mais le trésor est si riche qu'il s'en
« aperçoit à peine. Hier encore, j'ai pris au trésor
« en aspres *mille charges* de chevaux, c'est-à-dire
« deux millions de ducats d'or pour équiper une
« flotte contre l'Italie.... Cinquante mille Tartares
« suffiraient pour subjuguer le monde.... Nous ne
« sommes pas aussi barbares qu'il plaît aux chré-
« tiens de nous représenter. J'ai fait moi-même en
« Hongrie conduire des milliers de femmes, d'en-
« fants et de prisonniers dans vos forêts pour les ca-
« cher aux akindjis et les préserver de l'esclavage;
« je ne suis pas le seul; beaucoup d'entre nous ont
« agi de même. C'est moi qui gouverne ce vaste em-
« pire; ce que je fais reste fait, car toute puissance
« est en moi; je confère les charges, je distribue les
« provinces; ce que je donne est donné; ce que je re-
« fuse est refusé; lors même que le grand padischah
« veut accorder ou a accordé quelque chose, si je ne
« sanctionne pas sa décision, elle est comme rien,
« car tout est dans mes mains : guerre, paix, politi-
« que, trésor. Je vous parle ainsi afin de vous don-
« ner la confiance de vous expliquer sans contrainte
« devant moi. » Ayant ensuite examiné le sceau de
Charles-Quint sur le traité : « Mon maître, » dit-

il, « a deux sceaux pareils dont l'un reste entre ses « mains et dont l'autre est dans les miennes, car il ne « veut pas qu'il y ait aucune différence entre lui et « moi. S'il fait faire des habits pour lui, il en com- « mande de semblables pour moi; tout ce qu'il me « plaît de bâtir, il le paye de son argent. C'est lui qui a « élevé à ses frais ce palais, cette salle où je vous re- « çois.... Mon empereur a donné la Hongrie au roi « Jean Zapolya, et rien ne pourra la lui enlever. Je « serai plein d'égards pour la reine Marie de Hon- « grie (reine dépossédée, veuve du roi Louis II, tué « à Mohacz); on lui rendra ses domaines personnels « et sa dot.... Si elle était restée une heure de plus « à Ofen, elle serait tombée entre mes mains. Elle « aurait été traitée par mon maître comme une « sœur.... La gloire des grands souverains consiste « à honorer les vaincus.... »

Et comme les ambassadeurs se regardaient entre eux étonnés d'un pareil langage, et semblaient par leur physionomie attribuer au Vénitien Gritti une éloquence si civilisée et si magnanime, Ibrahim aperçut leur pensée dans leur silence, dit le manuscrit latin : « Ne croyez pas, » ajouta-t-il en souriant, « que ces paroles me soient soufflées par « Gritti ; ce n'est pas Gritti qui me fait vouloir et « dire ce que je veux et ce que je dis; c'est moi qui

« fais vouloir et dire à Gritti ce qui me convient: Je « vous le répète pour que vous ne l'ignoriez pas, « je suis le maître, et ce que je veux, le sultan le « veut. »

XXXI

On commençait à pressentir dans un tel langage l'enivrement du *joueur de flûte*, élevé par l'amitié de son maître au niveau du trône, et qui ne tarderait pas à vouloir s'élever au-dessus. Dans ce chancellement d'un esprit ivre de grandeur, on croyait sentir de loin crouler sa fortune.

Le récit de leur dernière conférence avec Ibrahim dévoila davantage encore le génie et la jactance du Grec devenu le maître de son maître. Entre autres questions indifférentes qui furent échangées avant d'entrer en matière, Ibrahim fit celle-ci : « Pourquoi l'Espagne n'est-elle pas aussi bien cul- « tivée que la France? » On lui répondit qu'il fallait en attribuer la cause à la sécheresse du pays, à l'expulsion des Juifs et des Maures, et à la fierté des Espagnols qui aimaient mieux manier les armes que la charrue : « Cette fierté, » remarqua Ibrahim, « est dans le sang; il en est de même des Grecs qui « sont pleins d'orgueil et de générosité. » Enfin il

ouvrit la conférence par une parabole : « Le plus « terrible des animaux, le lion, ne peut être « dompté par la force, mais par la ruse, par la « nourriture que lui donne son gardien, et par l'in- « fluence de l'habitude ; le gardien doit porter un « bâton pour l'intimider ; aucun étranger ne pour- « rait lui servir à manger. Le lion est le prince, les « gardiens sont ses conseils et ses ministres ; le bâton « est la vérité et la justice, qui seules doivent « guider les princes. Moi, je conduis mon maître, « le grand empereur, avec le bâton de la vérité et « de la justice. Le roi Charles est aussi un lion ; il « faut donc que ses ambassadeurs le domptent de « la même manière. » Puis, se mettant à parler de sa puissance : « Ce que je fais, » dit-il, « est fait ; je « puis changer un palefrenier en pacha ; je puis « donner des pays et des royaumes à qui il me « plaît, sans que mon maître aille seulement s'en « enquérir ; s'il ordonne quelque chose que je dé- « sapprouve, sa volonté reste sans effet ; si au con- « traire c'est moi qui ordonne et lui qui désap- « prouve, mes dispositions s'exécutent, et non les « siennes. La paix et la guerre sont entre mes « mains ; je dispose des trésors de l'empire. Mon « maître n'est pas plus richement habillé que moi ; « ma fortune reste constamment intacte, car il pré-

« vient toutes mes dépenses. Ses royaumes, ses « pays, ses trésors me sont confiés, et j'en fais ce « qu'il me plaît. J'ai vécu avec le sultan depuis ma « première jeunesse ; je suis né la même semaine « que lui. Lorsqu'il monta sur le trône, il envoya « un ambassadeur en Hongrie, dans l'espérance « d'établir avec les Hongrois des relations de bon « voisinage, et de recevoir leurs condoléances sur la « mort de son père, et leurs félicitations sur son « avénement, mais ils s'emparèrent du messager « et le jetèrent en prison. Un second tschaousch « ayant reçu la même mission, subit le même sort, « probablement parce qu'il fut pris pour un grand « personnage ; tout cela irrita fort le grand pa- « dischah. Peu de temps après, le roi de France fut « vaincu à Pavie, et la reine sa mère écrivit à mon « maître les paroles suivantes : Mon fils, le roi de « France a été fait prisonnier par Charles, roi « d'Espagne ; je croyais que Charles aurait eu la « générosité de le mettre en liberté, mais loin « d'agir ainsi, il l'a traité indignement. Je viens te « supplier, grand empereur, de montrer ta magna- « nimité en délivrant mon fils. Le padischah, ému « des malheurs des Français et irrité de la conduite « de Charles-Quint, chercha par quel moyen il pour- « rait venir le plus efficacement au secours de la

« suppliante ; alors il pensa à venger l'indigne trai-
« tement infligé à ses envoyés par le roi de Hon-
« grie, d'autant plus que la femme du roi Louis
« était sœur de Charles-Quint. Louis marcha à la
« rencontre du padischah ; et ils défendirent tous
« deux leurs prétentions au trône, le sabre à la
« main. Le sabre trancha la question, et nous
« conféra le droit de régner. C'est moi qui ai vaincu
« les Hongrois, car le padischah n'assista pas à la
« bataille de Mohacz ; il allait monter à cheval
« pour venir nous joindre, lorsque je lui envoyai la
« nouvelle de la victoire. Puis nous prîmes Ofen,
« et notre droit prévalut. » Ibrahim s'étendit longuement sur la conquête d'Ofen, sur le meurtre des prisonniers, qui n'avaient été massacrés ni par ses ordres, ni par ceux du sultan, mais par leur propre faute. Puis il revint de nouveau sur les demandes exagérées de Hobordansky, sur le siége de Vienne, en faisant remarquer qu'il avait souvent été reconnaître les fortifications sous un déguisement, et avec un turban non blanc mais de couleur. « Pen-
« dant ce temps, dit-il, Charles-Quint était en
« Italie, menaçant les Turcs de la guerre, et les
« luthériens d'une conversion forcée à leurs an-
« ciennes croyances ; il est venu en Allemagne, et
« n'a pu réussir en rien. Il n'est pas digne d'un

« empereur de commencer quelque chose et de ne « pas le terminer, de dire et de ne point faire. « Ainsi, il a commencé un concile qui n'a pas eu « lieu ; il a assiégé Ofen et ne l'a pas pris ; il aurait « dû rétablir la paix entre son frère Ferdinand et « le roi Jean, et ne l'a pas tenté ; si je voulais « aujourd'hui convoquer un concile, je placerais « Luther d'un côté et le pape de l'autre, et je les « forcerais tous deux à ramener l'unité de l'Église ; « le sultan et moi nous ferions ainsi ce que Charles-« Quint aurait dû faire. Si le roi de Hongrie était « mort dans son lit, Ferdinand aurait eu peut-être « quelques droits à sa succession ; mais comme il « est tombé sur le champ de bataille, son royaume « nous appartient, parce qu'il a été conquis par « nos sabres ; nous avons envahi la Hongrie ; nous « avons rendu à ton frère son château (s'adressant « à Jérôme de Zara, l'un des envoyés autri-« chiens), nous avons reçu les hommages de tous « les gouverneurs ; nous sommes restés en Hon-« grie tant qu'il nous a convenu, et nous n'avons « trouvé personne qui pût nous résister. » Ce n'est qu'après ce préambule, et quelques autres digressions, qu'Ibrahim passa à l'objet spécial de cette conférence, la lettre de Charles-Quint : « Cette « lettre, » dit-il en la prenant dans sa main, « n'est

« pas d'un souverain prudent et modéré ; Charles-« Quint y énumère avec orgueil ses titres et d'au-« tres encore qui ne lui appartiennent pas ; com-« ment ose-t-il se dire roi de Jérusalem ? Ne sait-il « donc pas que le grand empereur est maître de « cette ville ? Pense-t-il enlever au sultan ses États, « ou bien veut-il par là lui montrer son mépris ? « J'ai bien entendu dire que les seigneurs chrétiens « font le pèlerinage de Jérusalem en habit de men-« diants ; Charles-Quint croit-il que pour visiter « Jérusalem en mendiant, il en sera roi ? J'inter-« dirai désormais l'accès de cette ville à tous les « chrétiens. » L'ambassadeur Cornélius Duppli-cius Schepper chercha à excuser du mieux qu'il put le titre que s'était arrogé Charles, en disant que c'était du style de chancellerie, qui n'avait aucune espèce de signification. « De plus, » con-tinua Ibrahim, « Charles-Quint met Ferdinand « et mon maître sur la même ligne ; il a raison « d'aimer son frère ; mais il ne doit pas pour cela « abaisser la dignité du grand padischah en le « comparant à ce frère. Mon maître a un grand « nombre de sandjakbegs, plus puissants et plus ri-« ches en terres et en hommes que Ferdinand. » S'a-dressant alors à Jérôme de Zara : « Ton parent, » lui dit-il, « et celui de ton frère Nicolas, le sandjakbeg

« de Kara-Amid, a plus de terres et d'administrés
« que ton roi. Cinquante mille cavaliers lui doivent
« le service de guerre ; ses spahis et ses feudataires
« sont plus nombreux que ceux de Ferdinand ; mon
« maître a encore beaucoup d'autres de ces sand-
« jakbegs. L'empereur Charles-Quint aurait dû
« avoir honte d'écrire une semblable lettre. Mais
« combien est différente et vraiment royale la lettre
« que le roi François nous a envoyée pendant la
« campagne de Hongrie, et dans laquelle il signe
« simplement François, roi de France. Aussi le
« grand padischah, voulant rendre honneur au roi
« François, et lutter de noblesse avec lui, n'a
« point fait non plus l'énumération de ses titres
« dans sa réponse, et lui a seulement écrit comme
« à un frère tendrement aimé ; aussi c'est pour
« cette raison que Barberousse a reçu l'ordre d'o-
« béir à François comme au grand padischah. Si
« Charles-Quint fait la paix avec nous, alors seu-
« lement il sera empereur, car nous le ferons re-
« connaître comme tel par les rois de France et
« d'Angleterre, le pape et les protestants. Croyez-
« vous que l'amitié qui unit Charles-Quint et le
« pape soit bien réelle, surtout si ce dernier se
« rappelle le sac de Rome et les indignes traite-
« ments qu'il a essuyés dans sa captivité ? J'ai

« acheté pour soixante mille ducats un diamant « enlevé de sa tiare. Ce rubis (montrant une bague « à son doigt) était à la main du roi de France lors« qu'il fut fait prisonnier; il est depuis passé en « ma possession. Et vous voulez que le roi François « aime Charles-Quint ? »

A l'issue de cette conférence, Ibrahim conduisit Soliman lui-même, la nuit, chez leur confident Gritti, interprète et intermédiaire de la négociation, pour causer familièrement avec les envoyés d'Autriche et d'Espagne. Les vizirs et les courtisans s'indignèrent de cette dérogation à l'étiquette et murmurèrent contre un favori qui avait, disaient-ils, enlevé par ses sorcelleries la raison et la liberté à son maître.

XXXII

A peine Soliman II eût-il ratifié la trêve et congédié les ambassadeurs, qu'il nomma de nouveau Ibrahim sérasker ou généralissime de l'armée de Perse, et l'envoya à Koniah, capitale de la Caramanie, pour y rassembler les troupes et y préparer la campagne. Iskender-Tchélébi, administrateur consommé des finances de l'empire, accompagnait Ibrahim à Koniah comme kyaya ou lieutenant du

sérasker. Ses richesses, son luxe égalaient son crédit sur les troupes. Il avait le génie des plans militaires. Douze cents cavaliers, contingent de ses domaines en Asie, marchaient à sa suite; six cents esclaves magnifiquement vêtus et la tête ornée de bonnets rouges brodés servaient ses tentes. Ibrahim égalait à peine les somptuosités d'Iskender, et craignait d'être effacé par son kyaya aux yeux de ses troupes et dans le cœur du sultan. Gardien du trésor de l'armée en qualité de defterdar ou ministre des finances, Iskender-Tchélebi, quoique intègre, prêtait, par sa magnificence, aux soupçons. Une basse intrigue d'Ibrahim donna un corps à ces soupçons. Une nuit, pendant la marche des chariots qui portaient le trésor, un cri *aux voleurs* poussé par des soldats affidés d'Ibrahim s'éleva autour des chariots et arrêta la marche de l'armée. Ibrahim accourut; il fit arrêter trente des gardes qui escortaient le trésor. Ces hommes interrogés et soufflés par les ennemis d'Iskender, déclarèrent en présence des instruments de torture qu'ils étaient complices d'Iskender pour piller les chariots d'or à son profit.

On n'osa pas aller plus loin de peur de se heurter à l'autorité du sultan qui avait nommé lui-même le kyaya. La calomnie accréditée par la déclaration des gardiens du trésor suffisait pour ruiner lente-

ment le rival d'Ibrahim. Iskender, qui pressentait sa perte dans l'inimitié sourde du grand vizir, chercha à le perdre à son tour en lui conseillant d'aller directement au cœur de la Perse, à Tauris, où il tomberait dans quelque piége tendu par Tahmasp à son ambition de gloire. Ibrahim suivit ce conseil et marcha avec cent cinquante mille hommes sur cette ville. Il y pénétra sans combat, et adressa au Sultan un récit triomphal de ses conquêtes. Soliman avec une armée de réserve s'avança lui-même sur Tauris. Il y entra en vainqueur clément le 27 septembre. Les deux armées réunies, encouragées par l'immobilité de Tahmasp et par les défections de ses alliés, se dirigèrent témérairement sur Hamadan par des routes impraticables, semant leurs traces de chevaux et de chameaux morts de faim. Ibrahim, attribuant à Iskender, chef d'état-major de l'armée, ces désastres, le fit destituer de ses fonctions de defterdar par Soliman. Bagdad ouvrit enfin ses portes au sultan. C'était le but et la gloire de cette expédition pour laquelle Soliman voulait rivaliser avec Alexandre le conquérant de Babylone. Bagdad, dans sa pensée, devait être à l'orient de son vaste empire ce que Belgrade était à l'occident. La sainteté immémoriale de cette ville des khalifes ajoutait dans l'esprit des Ottomans à sa force, à sa

magnificence, à son site. Les traditions en faisaient une cité presque fabuleuse. C'était la *Maison du salut* consacrée par le trône spirituel des successeurs du Prophète, apôtres armés de la *loi sans ombre*. Almanzor, le second khalife Abbasside, l'avait fondée près des ruines de Babylone sur les bords orientaux du Tigre non loin de l'Euphrate. La fertilité de son territoire incendié par le soleil, mais arrosé par deux fleuves, lui avait fait donner le nom d'*Éden* ou de *jardin* d'où dérive Bagdad. Le riz, les dattes, les limons, les figues, les citrons, les oranges, les melons, les grenades, les cannes à sucre, les raisins, les pommes, les abricots, les pêches colorent ses campagnes de teintes d'or. Les caravanes de l'Inde et de l'Arabie, de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte s'y rencontrent pour échanger les richesses naturelles contre les pierres précieuses, les éléphants, les chevaux, les étoffes de soie, de laine et de coton de l'Indoustan. Cent cinquante tours flanquent ses murailles qui enserrent douze lieues de palais et de bazars. Ses quais, fossé naturel du côté du Tigre, embarquent continuellement les voyageurs, les pèlerins, les cargaisons du golfe persique. Son fleuve, que la rapidité de son courant a fait nommer *la flèche*, l'enveloppe de deux côtés et lui souffle la fraîcheur et la salubrité de ses eaux. Les tombeaux des saints

de l'islamisme sont les bornes milliaires de ses routes; leurs coupoles étincelantes brillent de loin aux regards des caravanes comme les diamants de la couronne spirituelle. Le tombeau monumental de Zobéïde, épouse d'Haroun-al-Raschid y atteste les magnificences de l'amour et du deuil. Des académies arabes y attirent et y fixent les sages, les savants, les poëtes de l'Orient. Les pyramides d'ossements humains mal effacées sur le sable y rappellent la conquête et la ruine de Timour. Soliman s'oublia quatre mois dans une capitale qui lui rappelait à chaque pas qu'il était le maître du palais des maîtres du monde. Il y visita les ruines de Babylone; il y invoqua selon les rites superstitieux des Orientaux, les génies, ensevelis sous ces monceaux de briques et de ciment. C'est là, suivant les traditions persanes, que ces génies rendent les oracles de la fortune et de l'ambition aux conquérants qui les interrogent; c'est là aussi que les simples pasteurs de chameaux du désert apprennent les mots magiques qui ont la puissance de transporter au ciel les femmes dont ils sont aimés: « *Elles habi-* « *tent alors pour un instant l'étoile du matin;* « elles jouent d'une lyre dont les cordes sont « tressées de rayonsde la lune, et elles conduisent « aux sons de cette lyre les danses des astres. »

Le cœur de Soliman, possédé déjà jusqu'à l'asservissement par une de ces femmes, rêve des pasteurs ou des padischahs, était crédule à ces évocations et à ces superstitions de l'amour. Cette femme qu'il avait laissée avec peine dans son harem de Constantinople, et dont les charmes avaient lutté en lui contre la passion de la gloire, était la jeune esclave russe Roxelane, dont l'histoire occupera bientôt une si grande place dans sa vie.

XXXIII

Des lettres de victoire datées de Bagdad et adressées par Soliman à tous les princes de la terre leur apprirent le triomphe du sultan. Ibrahim arracha pendant ce séjour un crime involontaire à son maître. Sous de fausses couleurs de concussion et de trahison, Iskender, livré au grand vizir par le sultan, fut pendu ignominieusement sur la place du marché de Bagdad. Son frère, plus irréprochable encore que lui, fut décapité le même jour ; huit mille esclaves, propriété d'Iskender-Tchélebi et élevés par lui, les uns pour les armes, les autres pour la science, le gouvernement, les affaires d'État, furent confisqués et réunis aux esclaves personnels du sérail du sultan ; sept de ces

jeunes esclaves, formés à l'école de ce defterdar pour le service de l'empire, devinrent plus tard grands vizirs. Ce meurtre inique et vindicatif, joie d'Ibrahim, apprit pour sa perte future au sultan comment on se délivrait d'un sujet qui portait ombrage à son maître. Un ambassadeur français, Laforêt, vint au nom du roi de France féliciter Soliman à Bagdad de ses triomphes d'Asie. La France semblait avoir l'instinct de l'alliance ottomane, sa meilleure garantie contre les craintes de monarchie universelle, soit de l'Espagne, soit de l'Allemagne, soit de la Russie. Les deux nations, à travers deux religions différentes, s'identifiaient dans une politique commune. La France et la Turquie n'ont craint pour leur existence qu'au moment où Napoléon a oublié cette politique vitale de la France par une complaisance ambitieuse aux convoitises de l'empire russe. La guerre actuelle expie et rectifie cette faute diplomatique du vainqueur d'Austerlitz.

Un premier traité sous le nom de *capitulations* assura à la France pour ses nationaux, ses coréligionnaires, ses vaisseaux, son commerce, les libertés, les sécurités, la justice, les priviléges, les propriétés aussi inviolables en Turquie que sur leur terre natale. Les deux nations s'interdirent

réciproquement le droit commun de ce temps de faire esclaves leurs prisonniers de guerre. Ce fut le dernier traité négocié et signé par le grand vizir Ibrahim. Quatorze ans de puissance et presque de cosouveraineté avaient épuisé les faveurs de sa fortune. Les murmures de l'envie et les soupçons de son maître s'élevaient sourdement contre lui. On a vu par son meurtre d'Iskender à Bagdad et par l'insolente ostentation de sa puissance aux ambassadeurs de Charles-Quint que ces murmures et ces ombrages n'étaient pas sans prétexte. Sa tête ardente mais affaiblie par l'excès même des prospérités avait les vertiges de l'ambition et de l'ingratitude. Une influence plus sourde, mais plus chère et plus assidue, commençait à contre-balancer sa faveur dans l'âme de Soliman. Son amour, jusque-là concentré dans le harem, allait entrer dans sa politique.





LIVRE VINGTIÈME.

I

La sultane Validé, mère de Soliman, avait introduit dans le harem de son fils une esclave russe, polonaise ou circassienne, d'une merveilleuse beauté, nommée Roxelane. Quelques historiens français donnent à cette esclave une autre origine. Ils prétendent qu'elle était née dans le midi de la France, que des pirates de Tunis l'avaient enlevée enfant sur les côtes de Provence et vendue à Constantinople au chef des eunuques de la sultane Validé. Aucun document authentique, aucune vraisemblance même ne justifie cette romanesque ori-

gine de la sultane qui gouverna bientôt par le cœur de Soliman la cour et l'empire. Tous les historiens ottomans, grecs ou italiens contemporains de Roxelane s'accordent à l'appeler la *sultane russe*, soit qu'elle fût née en effet de race moscovite, soit plutôt qu'enlevée, comme cela était fréquent à cette époque, par des partis de Cosaques aux Polonais ou aux Circassiens, vendue par ces Cosaques aux Russes et revendue par les Russes aux marchands grecs de la mer Noire, elle eût été trafiquée sous le nom de Russe dans le marché aux esclaves de Constantinople. Ses traits caucasiens et son caractère à la fois souple, séduisant, sauvage comme celui de ces races dévolues de naissance à l'esclavage, semblent lui donner plus de ressemblance avec les filles de la Circassie qu'avec les filles de l'Europe. Elle semblait ignorer elle-même de quel sang elle était née; elle n'avait connu pour famille et pour patrie que des harems et des eunuques. Sa beauté, d'après les portraits ou les traditions du sérail, atteste plutôt ce mélange de sang asiatique et tartare où les yeux noirs, les cils soyeux, la mate pâleur du teint, la langueur des poses habituelles aux beautés persanes, contrastent avec le contour arrondi du visage, le retroussement du nez, l'épaisseur des



lèvres et la chaude coloration de la peau, traits particuliers des filles du Caucase.

Quoi qu'il en soit de la naissance de Roxelane, l'éducation que la sultane mère s'était complu à lui donner pour la rendre un jour digne des regards et du cœur de son fils, avait fait d'elle à quinze ans la merveille et le mystère du harem de la Validé. Son esprit cultivé égalait ses charmes; elle réunissait aux arts sensuels de la musique et de la danse enseignés aux odalisques pour le plaisir des sultanes et du sultan, l'étude des langues étrangères, de l'histoire et de la poésie qui donnait plus de pensée à sa physionomie ivre de jeunesse.

II

Soliman II n'avait eu jusque-là qu'une esclave circassienne pour épouse : la loi récente de l'empire voulait que les sultans n'épousassent jamais de femmes libres prises dans des familles considérables de leurs sujets ou de princesses choisies dans les cours étrangères, afin que nul lien de politique, de parenté ou de faveur du sang, ne pût altérer la souveraine impartialité du maître suprême; qu'au-dessus de tous ses sujets par le rang, il fût au-dessous d'eux par sa mère, et que

le dernier des Ottomans en appelant le sultan *le fils de l'esclave* se sentît l'égal et même le supérieur de son padischah.

Cette esclave circassienne, chère à Soliman par ses premières amours, lui était plus chère encore par les quatre enfants qu'elle lui avait donnés avant et depuis son règne. Aucune rivale n'avait jusqu'à ce jour distrait les yeux ou contre-balancé la tendresse du jeune sultan. Son cœur était en amour comme en amitié de ceux qui s'attachent au lieu de s'assouvir par la jouissance. Il avait éperdument aimé la Circassienne ; il ne cherchait pas un autre sentiment. Mais la mort lui ayant déjà enlevé trois des fils de la Circassienne, la sultane Validé craignait que l'empire, qui n'avait plus qu'un seul héritier, reposât sur une espérance trop fragile. Sans haine pour la Circassienne, elle désirait donner un autre amour à son fils. Le jour où pour la première fois dans une fête offerte par la sultane mère, les charmes, l'esprit et les talents de Roxelane furent dévoilés aux yeux de Soliman, cet amour s'empara pour toujours de son âme. Roxelane, élevée au rang d'odalisque favorite, partagea d'abord obscurément, puis ouvertement avec la Circassienne le cœur du sultan. La passion qu'elle alluma et qu'elle nourrit en lui

passa des sens à l'âme. Mère de deux fils, délices de ses yeux, confidente de sa politique, reine du sérail, regret de son cœur pendant les campagnes, récompense de sa gloire au retour de ses expéditions, elle ne régnait pas seulement sur le harem, mais secrètement aussi sur l'empire. Soumise comme une fille à la sultane Validé, modeste et caressante avec la Circassienne, elle encourageait le respect de Soliman pour sa mère ; elle amortissait par ses munificences et sa subordination la jalousie de la première épouse. Ces trois femmes, vivant jusque-là dans une harmonie qui faisait la félicité du sultan et le repos du harem, se concertaient dans leur tendresse, dans leur vigilance et dans leur ascendant sur ses résolutions.

On croit à tort que les harems des princes d'Orient sont fermés à la politique. On se les représente comme des gynécées peuplés d'innombrables odalisques tour à tour exaltées par le caprice du maître ou avilies par ses dégoûts, mais étrangères par leur séquestration derrière les grilles d'un sérail aux intérêts et aux bruits du monde. Rien n'est moins conforme à la religion, aux mœurs et à l'histoire des sultans ottomans. Les odalisques qui deviennent souvent concubines, ne sont en général que les suivantes des sultans, les esclaves privilégiées

du sérail, la décoration des fêtes du harem. Indépendamment des mères, des tantes, des sœurs du sultan qui vivent en familiarité constante avec leur fils, leur neveu, leur frère, qui possèdent des palais, des dotations, des pensions opulentes administrés par leurs agents, les épouses ou les favorites du souverain participent à tous les mouvements qui agitent le divan, la cour ou l'empire. Les eunuques, intermédiaires dégradés mais privilégiés entre elles et le monde, les entretiennent librement des affaires d'État. Les kyayas des sultans, sortes de curateurs de leurs biens et de ministres particuliers de leurs intérêts sont choisis souvent parmi les premiers officiers du sérail ou de l'armée. Ces ministres communiquent librement avec elles pour recevoir leurs ordres ou pour leur rendre leurs comptes à travers le rideau ou à travers le voile qui couvre leur visage. Ils les informent de tout ce qui peut dans le sérail servir ou menacer leurs intérêts; ils leur inspirent les faveurs ou les antipathies pour les hommes d'État; ils concertent avec elles les insinuations, les paroles, les intrigues intérieures propres à servir leurs protégés ou à perdre leurs ennemis. Tous les partis extérieurs ont ainsi leurs racines cachées dans le cœur des mères, des sœurs, des épouses, des favorites du harem. Les factions politiques y sont

d'autant plus actives au dedans qu'elles sont plus inactives au dehors. Quelles que soient les religions, les lois, les mœurs, la femme ne perd jamais ses droits sur l'esprit de l'homme; elle les transforme. Ce qui est opinion dans les salons de l'Occident devient intrigue dans les harems d'Asie; mais des moyens différents y fondent les mêmes influences.

III

Depuis longtemps la toute-puissance du favori, le grand vizir Ibrahim, dont l'ambition se révélait de jour en jour avec plus d'insolence, avait porté ombrage aux trois sultanes de Soliman. On a vu par son langage aux conférences de la paix avec l'Autriche, qu'il la laissait éclater à haute voix comme pour constater lui-même son empire absolu sur son maître. Non content de l'amitié qui l'avait élevé si haut, il ambitionnait l'égalité avec son bienfaiteur. Le trône de Hongrie l'avait tenté; on assure qu'il avait trouvé ce trône même trop subalterne pour lui et qu'il rêvait celui des Ottomans accoutumés à le lui voir partager plutôt en collègue qu'en ministre de Soliman. Comme pour présager aux autres et à lui-même sa grandeur future, il avait affecté de joindre à tous ses titres, pen-

dant la guerre de Perse, le titre de sultan, sorte de privilége sacré réservé par l'usage aux chefs et aux princes de races souveraines.

Soliman avait vu dans cet orgueil le premier éclair de l'ambition du joueur de flûte de Magnésie. La défiance et la jalousie étaient entrées pour la première fois dans son âme.

Un songe semblable à un remords qu'il avait eu à Bagdad peu de jours après le supplice unique du défterdar Iskender, troublait depuis quelque temps son repos. Il avait cru voir le défterdar immolé à la jalousie d'Ibrahim, couronné dans le ciel d'une auréole d'innocence, et lui reprochant avec amertume d'avoir concédé la tête d'un de ses plus fidèles serviteurs, à l'ambition insatiable d'un vizir qui ne voulait laisser aucun autre grand que lui dans l'empire, pas même le maître de l'empire. Le fantôme d'Iskender, après ces reproches, s'était baissé sur le sultan pour l'étrangler. L'horreur et l'effroi avaient réveillé Soliman.

Ce songe n'était que le contre-coup dans le sommeil des pensées qui l'agitaient pendant le jour. Il avait poussé l'amitié jusqu'à la faiblesse; cette amitié devenue crainte et remords le punissait de son excès. Mais la sultane Validé, sa mère, et la sultane Roxelane sa favorite avaient seules la confi-

dence de ses agitations. Ces deux femmes les entretenaient et les envenimaient par l'énumération des faveurs et des grandeurs qu'il avait accumulées sur un favori, toujours superbe, déjà criminel, bientôt ingrat et qui, en s'emparant, disaient-elles, aux yeux des Ottomans de tout le mérite et de toute la gloire du règne, ne laissait au sultan que la responsabilité de ses crimes. Elles lui présentaient comme des révélations sinistres, les rumeurs vagues de conspirations et d'usurpation qui couvaient dans le harem contre Ibrahim. Soliman avait tant grandi son ami qu'il commençait à le craindre. Maître de l'armée, des janissaires, des oulémas, des grands officiers du sérail qui lui devaient tous leur fortune, et qui s'étaient accoutumés à voir en lui l'ombre du sultan, Ibrahim pouvait d'un mot éclipser son maître, appeler un enfant au trône pour perpétuer son empire pendant une obéissante minorité, ou peut-être anéantissant à la fois du même crime toute la famille impériale, se faire proclamer lui-même comme beau-frère du sultan et comme père d'un fils seul descendant d'Othman, tuteur et maître viager de l'empire. L'audace qu'il avait eue de prendre le titre de sultan sans l'aveu de Soliman, semblait une préparation éventuelle à ce crime. Ces ombres

de complot auxquelles les transes des sultanes et les murmures sourds du sérail donnaient un corps, furent peut-être agravées par quelques indices domestiques qui ne permirent plus à Soliman d'hésiter davantage entre l'amitié et la sûreté du trône. Mais révéler ses soupçons c'était avertir le conspirateur de hâter le moment du crime; pour frapper un coup sûr il fallait prévenir; Soliman, dans l'intérêt de sa vie, de son trône et de sa famille, cacha à tous, excepté à sa mère et aux deux sultanes, la résolution qui coûtait tant à son amitié. Dissimulé par prudence, il ne laissa rien percer de ses soupçons ni de sa vengeance dans sa physionomie. Pendant qu'il méditait le meurtre du rival, il continuait perfidement à caresser l'ami.

IV

Par un privilége de faveur qui datait de sa jeunesse à Magnésie, la familiarité d'Ibrahim que le sultan traitait en frère, ne s'arrêtait pas même devant la porte du harem. Il avait l'habitude de venir tous les jours après le divan souper avec Soliman, dans le palais des femmes; il couchait dans sa propre chambre sur un lit que les eunuques lui préparaient à côté de celui du sultan. Le soir

du 5 mars 1536, Ibrahim, sans défiance, soupa avec Soliman et s'endormit aux pieds de son maître. Soliman avait feint lui-même le sommeil ; mais à peine Ibrahim fut-il profondément assoupi, qu'à un signe convenu entre l'empereur et les sultanes, quatre muets, instruments des exécutions secrètes du harem, apostés dans une chambre voisine, levèrent le rideau et se précipitant, le cordon à la main, sur Ibrahim, lui passèrent le nœud fatal autour du cou, et l'éveillèrent en sursaut pour la mort. La lutte du jeune et vigoureux Albanais contre les quatre muets ne fut pas moins terrible que sa stupeur, si l'on en juge par le tumulte qui fut entendu cette nuit-là des jardins dans l'intérieur du harem, par les contusions dont le cadavre du favori était couvert, et par les traces de ses mains sanglantes qu'on montrait encore un siècle après contre les murailles de la chambre. Le bruit courut que le sultan, par ce meurtre de son favori, n'avait pas vengé seulement un crime politique, mais quelques-uns de ces attentats domestiques, mystérieux, sans pardon, dont la familiarité du harem avait pu donner l'occasion et l'audace à ce jeune vizir.

Quoi qu'il en soit, le sérail à son réveil n'apprit la disgrâce d'Ibrahim que par son cadavre jeté à la

porte du harem. S'il avait une faction, elle était étouffée avec lui; s'il était innocent, l'envie satisfaite en faisait un coupable. Nul ne plaignit une fortune montée si haut et tombée en une nuit de la toute-puissance dans la mort. Ibrahim avait au moins abusé de la prospérité, c'est le crime ordinaire des parvenus à la grandeur. Il avait pris la fortune pour un droit, et son ami pour le complaisant de sa fortune. Il avait bien servi son maître, mais il avait fini par se servir lui-même sous le nom de sultan. Prodige de faveur, prodige d'ingratitude, il devint le prodige de la versatilité du sort. Un jour l'avait élevé, une nuit le renversa. Le sultan, après avoir laissé contempler son cadavre comme explication de son crime, ordonna qu'on l'ensevelît presque obscurément à Galata, dans le jardin d'un pauvre couvent de derviches. Son seul monument fut un cyprès pareil à celui à l'ombre duquel le padischah avait rencontré quatorze ans auparavant, près du ruisseau de Magnésie, l'esclave enfant, joueur de flûte. Ses innombrables esclaves et ses incalculables trésors rentrèrent dans la source d'où ils étaient sortis, et furent annexés aux biens du sérail.

Les historiens ottomans remarquèrent qu'Ibrahim fut étranglé le même jour que César fut assassiné dans le sénat de Rome, comme si l'histoire de l'am-

bitieux romain que le Grec ambitieux étudiait sans cesse dans Plutarque, avait voulu lui assigner prophétiquement à la même date, la punition de l'ambition longtemps prospère et toujours à la fin trompée. Mais Ibrahim, restaurateur de l'autorité de son maître, vainqueur des Hongrois, fléau apparu devant Vienne, dompteur de Tauris, conquérant de Bagdad, mort sans revers, et peut-être sans autre crime que sa grandeur, n'en laissa pas moins, quoique si jeune, l'exemple d'un des ministres les plus consommés et les plus heureux de l'empire ottoman.

V

Ayas-Pacha reçut le lendemain le sceau de l'empire enlevé par les muets au cadavre d'Ibrahim. Ayas-Pacha était un Grec albanais comme son prédécesseur; il avait adopté l'islamisme dans sa jeunesse avec cette indifférence qui caractérise la promiscuité des cultes dans l'Albanie. Trois de ses frères élevés dans le christianisme étaient moines dans un couvent de Valona, patrie de leur mère. Le souvenir de cette mère et de ses frères et l'habitude de voir professer des dogmes divers le rendaient propice et même partial aux chrétiens. Il n'avait ni le gé-

nie, ni les dangers du caractère d'Ibrahim. Son mérite aux yeux de Soliman était de ne pouvoir jamais ni l'éclipser ni le trahir; il jouissait d'une renommée modeste mais sûre. On ne lui reprochait qu'une passion qui amollit, mais qui chez les Ottomans ne déprave pas, celle de la volupté. Un si grand nombre d'esclaves et de favorites peuplaient son harem à Constantinople, que l'on compta une année jusqu'à quarante berceaux à la fois dans son sérail, et qu'à sa mort, il laissa après lui, dit la chronique, cent vingt enfants des deux sexes pour perpétuer sa race.

Ayas-Pacha, sans prétendre au gouvernement par lui-même, se contenta d'être un instrument souple et intègre du génie de Soliman. L'empire sous ce maître qui avait laissé par générosité attribuer ses œuvres à son favori, ne s'aperçut pas de la transition d'un vizir à l'autre. L'esprit et le cœur de Soliman n'éclatèrent jamais mieux qu'après la mort de son ministre.

VI

La fortune venait de lui susciter le seul homme qui manquât jusque-là aux Ottomans, un homme de mer. Cet homme était Khaïreddin, connu en Eu-

rope dans les traditions populaires de nos côtes sous le nom de Barberousse. Son histoire, dépouillée des fables qui la travestissent, est dictée par Soliman lui-même à l'annaliste turc des guerres navales des Ottomans.

Khaïreddin Barberousse était le quatrième fils d'un spahi de Macédoine nommé Yacoub, retiré du service et établi à Mitylène pour y faire le commerce avec Smyrne et avec les côtes d'Afrique. Ses fils, impatients d'une fortune plus rapide que celle qu'on obtient lentement par le trafic, montèrent, sous prétexte de commerce, des barques de pirates armées en course dans l'Archipel. Leurs exploits et leurs dépouilles sur les navires chrétiens de Rhodes, de Venise et de France répandirent leur nom à Tunis. Le sultan de Tunis les enrôla dans ses escadres de corsaires, et leur donna bientôt le commandement d'expéditions contre les ports d'Afrique des Espagnols. Les trois frères de Khaïreddin périrent en combattant avec lui contre les Espagnols auxquels ils enlevèrent Alger.

Le dernier maître d'Alger fit hommage de la souveraineté de cette ville à Sélim Ier pour s'assurer un appui contre les chrétiens et les Barbaresques. Sélim Ier lui envoya comme signe d'investiture le cheval, le sabre et le tambour, attributs du sandjak, et

le titre de béglerbeg. Il construisit des flottes, débarqua souvent en Sicile, fit trembler les côtes d'Italie, de France, d'Espagne, incendia les vaisseaux de ces puissances, combattit même André Doria, le héros naval de l'Occident, le vainquit, enleva quatre-vingt mille esclaves maures en Andalousie et les transporta à Alger pour peupler l'Afrique. Appelé à Constantinople par Soliman II, il y conduisit une flotte de quarante-cinq voiles qui dispersèrent, en passant à l'entrée de l'Adriatique, la flotte combinée commandée par André Doria.

Le sultan lui confia la construction et l'armement de la flotte ottomane. Créateur et amiral à la fois de cette flotte, il s'empara de la Méditerranée comme de son élément. Il cingla vers les côtes d'Italie, brûla les vaisseaux, ravagea les ports de la Calabre, rêva la conquête de la Sicile et de Malte, s'empara des châteaux et des villages des bords du golfe de Naples, emmena les populations en captivité, et répandit partout la terreur du nom de Barberousse, substitué par l'effroi populaire au nom de Khaïreddin. Les garnisons du pape et du roi de Naples étaient insuffisantes à protéger même leurs villes. Des descentes nocturnes et des invasions soudaines portaient jusque dans l'intérieur des terres les pirates de l'amiral ottoman.

Ce fut dans une de ces nuits sinistres que la ville de Fondi, site abrité et délicieux entre Rome et Naples, quoique enceinte de murs et de tours, fut enlevée et saccagée par Barberousse. L'assaut nocturne de Fondi ne fut inspiré à l'amiral ni par la soif du pillage, ni par celle du sang. La renommée de beauté de deux sœurs, filles du prince Gonzaga, s'était répandue d'Italie jusqu'à Constantinople par les vers des poëtes et par l'enthousiasme des pèlerins. L'une de ces sœurs, presque divinisée par les chants des Italiens et des Espagnols sous le nom de Jeanne d'Aragon, vivait à Rome; la plus jeune et la plus belle, Giulia, habitait à Fondi le palais de son mari, Vespasio Colonna, prince romain. Khaïreddin brûlait du désir d'offrir à Soliman cette Hélène de l'Italie. Informé par ses espions du séjour de Giulia à Fondi pendant la saison d'été, il vogue avec une nombreuse escadre dans le golfe de Gaëte, débarque avec sept cents Turcs sur la côte, se glisse sous les forêts d'oliviers, surprend les sentinelles, escalade les murs, réveille en sursaut, le fer et la flamme à la main, la ville endormie. Tout périt ou fuit devant ses sicaires; des centaines de filles et de femmes demi-nues sont chassées sous le sabre vers le rivage. Pendant qu'il donne l'assaut aux portes du palais de Vespasio

Colonna, désigné par ses espions aux soldats, Giulia, surprise dans son sommeil, s'évade presque nue par ses jardins, qu'une porte secrète faisait communiquer avec la campagne. Un gentilhomme, son écuyer, chargé de protéger le palais en l'absence de son mari, la suit l'épée à la main pour mourir en défendant son honneur. Il place devant lui la fugitive sur un cheval et part en la soutenant dans ses bras à travers les ténèbres aux cris et aux lueurs de la ville incendiée derrière lui. Les Turcs le poursuivent en vain jusqu'aux gorges des montagnes ; leur proie leur échappe, grâce au dévouement de l'écuyer. L'aurore en se levant éclaire Giulia et son sauveur en sûreté derrière les collines des Abruzzes ; mais la pudeur de Giulia rougit et s'indigne d'avoir été profanée par les regards de son serviteur. L'écuyer, poignardé quelques jours après par son ordre, reçoit la mort pour prix de son irrespectueux dévouement à sa maîtresse.

Les soldats de Khaïreddin, furieux d'avoir manqué leur proie, se vengèrent sur les autels et sur les tombeaux du palais des Colonna. Cette nuit suprême du pillage de Fondi retentit dans toute l'Italie et accrut la terreur du nom de Barberousse sur ces mers. Les peintres répandirent partout les portraits



de Giulia Colonna, cause involontaire de la ruine de sa patrie.

VII

Nommé capitan-pacha, Barberousse conquit Tunis et le fort de la Goulette. André Doria, avec l'armée de Charles-Quint, les reconquit sur lui après un siége héroïque. Les Espagnols, rentrés dans Tunis, y surpassèrent les férocités des Turcs. Trente mille habitants furent égorgés pour crime de mahométisme dans une race mahométane ; dix mille esclaves réduits à la condition des brutes. Les mosquées croulèrent, le meurtre, le viol et le pillage signalèrent l'entrée de Charles-Quint ; mais ses troupes allemandes n'imitèrent pas le sanguinaire fanatisme des Espagnols. L'empereur rendit Tunis à Muleï-Hassan à condition d'une vassalité dégradante de la souveraineté qu'on laissait à ce Maure.

Pendant ces événements d'Afrique, Soliman II, dans une troisième campagne de Perse, rentrait à Tauris et à Bagdad, et traitait les Persans en sujets plus qu'en vaincus. Une discipline sévère et une magnanimité politique faisaient respecter dans ces capitales les vies, les mœurs, la religion des habi-

tants ; il rapporta de cette campagne autant de bénédictions que de gloire.

Barberousse, au retour du sultan à Constantinople, le décida à déclarer la guerre à Venise. Les vaisseaux de la république avaient secondé les expéditions d'André Doria, amiral des flottes combinées d'Espagne et d'Italie dans la Morée. Louis Gritti, ce fils naturel du doge de Venise André Gritti, confident et conseiller du divan sous le ministre du favori Ibrahim, était tombé sous le poignard d'un assassin albanais. Son influence ne couvrait plus sa patrie. Soliman II, confiant dans le génie naval de Barberousse, lui livra l'Adriatique et marcha lui-même, avec ses deux fils Mohammed et Sélim et le grand vizir, sur Valona.

L'avant-garde de Barberousse, composée de douze vaisseaux et commandée par Ali-Tchélebi, rencontra André Doria sorti de Messine à l'entrée de l'Adriatique. Le soleil n'atteignait encore de ses rayons que les hautes voiles. A mesure qu'il éclaira les ponts, on vit Doria debout sur le banc de sa galère, couvert d'un manteau écarlate, l'épée nue à la main, montrant du geste à ses capitaines réunis en cercle autour de lui les vaisseaux turcs auxquelles chacun d'eux devait s'attacher. Le feu s'ouvrit avec le jour ; en deux heures les douze

vaisseaux ottomans sombrés ou incendiés avaient disparu devant la flotte de Doria.

Le héros génois avait payé de son sang cette victoire; il rentrait blessé dans le golfe de Messine, quand Barberousse parut avec soixante galères et dix mille hommes de débarquement devant la Pouille, puis se replia à l'ordre de Soliman sur Corfou, l'antique Corcyre, la reine des îles Ioniennes. Cette île était le boulevard maritime de l'Archipel vénitien. Toutes les forces de terre et de mer de la république étaient tendues pour la défendre. Barberousse, se rapprochant de l'armée ottomane commandée par le sultan à Valona, y débarqua vingt-cinq mille hommes sous le commandement du grand vizir Ayas-Pacha. L'île entière, à l'exception de la ville de Corfou, devint la proie des Ottomans. Après un siége meurtrier, Soliman abandonna cet écueil de ses armes comme il avait abandonné Vienne. Ce prince, bien différent de Mahomet II et de Sélim I[er], ne s'obstinait jamais contre la fortune. Il calculait le prix du sang de ses soldats contre le prix d'une conquête trop chèrement payée. Il savait subordonner son orgueil à son humanité. Il rentra humilié à Constantinople.

Ses lieutenants vengèrent ce revers en Hongrie par l'extermination de trois armées de l'Autriche,

et Barberousse par l'expulsion des Vénitiens des forteresses de la Morée et des îles de l'Archipel qu'ils avaient reconquises sous le règne de son père. Scyros ou Syra, célébrée par Homère pour son cône vert tacheté par les blanches toisons de ses moutons; Scyros où Achille, caché sous des habits de femme, avait séduit Déidamie; Pathmos où l'évangéliste saint Jean avait écrit l'Apocalypse, ce livre des prophéties de la religion chrétienne; Égine, couronnée de son temple de Jupiter, blanchissant au sommet de ses forêts en face du blanc Parthénon d'Athènes; Paros, dont les carrières de marbre avaient fourni des divinités à tout un vieux monde; Tiné ou Ténos ruisselante de ses sources et conservant la dernière son indépendance au milieu d'un archipel, reconnurent la souveraineté de Soliman.

VIII

Pendant une expédition du sultan en Moldavie pour y établir un prince tributaire expulsé par l'ambition de son frère, Barberousse, sortant du port de Constantinople avec une flotte de cent cinquante voiles, parcourut en maître la mer de l'Archipel et la mer d'Égypte, et ravagea pour la première fois

l'île de Candie, véritable royaume insulaire des Vénitiens, défendu par des villes aussi inexpugnables que Rhodes et Malte. De Candie, l'amiral ottoman cingla vers Prévésa, voisine d'Actium. Cette côte était menacée par une flotte de deux cents navires vénitiens, espagnols, pontificaux, génois, commandés par Doria. La seule tactique de Barberousse, celle qui fait toujours triompher sur la mer le plus intrépide, fut l'impétuosité de ses manœuvres. Il lança à toutes voiles ses vingt-cinq galères au cœur de la flotte coalisée, l'aborda, l'incendia, la dispersa en tronçons sur ses ailes, et força Doria vaincu à s'abriter derrière les batteries de l'île de Sainte-Maure. Les vaisseaux captifs ramenés en triomphe à Constantinople consolèrent Soliman du revers de Corfou; il fit de Barberousse l'arbitre presque souverain de la mer.

Pendant que le sultan établissait ainsi la suprématie du pavillon turc sur la Méditerranée, il faisait construire par Suleïman, pacha d'Égypte, une flotte de quatre-vingts vaisseaux sur la mer Rouge pour dominer l'Arabie et menacer même les Indes. Malgré l'âge et l'obésité de Suleïman le Gros, qui l'empêchaient de se lever de son divan et de se mouvoir sans le secours de quatre robustes esclaves, cet amiral, d'un esprit aussi actif que son corps

était lourd, parcourut la mer Rouge, soumit Aden, franchit la mer des Indes, assiégea et ravagea les possessions portugaises sur la côte indienne, et rentra, après dix mois de navigation, chargé à Suez, de dépouilles et d'esclaves. Le sultan l'appela à Constantinople, et lui donna le rang de vizir en récompense de son expédition navale en Arabie.

IX

Ayas-Pacha, le grand vizir, mourut de la peste au milieu de ces triomphes maritimes. Soliman II nomma à sa place Loutfi-Pacha, Albanais lettré et politique, un des historiens de ce règne qui éclaire le mieux les événements de son époque. Loutfi-Pacha avait épousé une des sœurs du sultan ; mais sa froideur pour la sultane son épouse, punie par une prompte disgrâce, ne lui laissa pas longtemps l'administration de l'empire. Il conclut, grâce à Barberousse, une paix courte avec Venise.

L'Autriche, de son côté, négociait avec Soliman pour obtenir sa part toujours disputée de la Hongrie. Zapolya, client ingrat des Turcs, avait conclu à leur insu une paix perfide avec l'archiduc Ferdinand : « Ces rois, » s'écria Soliman en apprenant cette trahison des deux princes, « sont indignes de porter

« des couronnes, puisque ni la crainte de Dieu, ni « la crainte de la honte devant les hommes n'ont « pu les empêcher de violer la reconnaissance et la « foi jurée. »

Zapolya mourut à Ofen peu de temps après que sa perfidie eut éclaté à Constantinople. Quinze jours après sa mort, sa femme, la reine Isabelle de Hongrie, fut accusée d'avoir simulé la grossesse et l'enfantement pour conserver comme mère et comme régente le trône où son mariage avec Zapolya l'avait fait asseoir. Indignée de cette odieuse accusation, la tendresse maternelle pour son fils vainquit dans son âme la pudeur. Elle se présenta avec son enfant sur les bras devant l'ambassadeur de Soliman II, et découvrant en rougissant devant lui son sein gonflé par le lait, elle en fit couler quelques gouttes sur les lèvres de son enfant, pour lui prouver qu'elle était bien mère, puisqu'elle était nourrice. L'ambassadeur, touché de cette grâce à la fois féminine et pudique, s'agenouilla devant la jeune veuve, posa la main sur l'enfant, et jura au nom de Soliman que jamais un autre roi que ce fils innocent de Zapolya ne régnerait sur les Hongrois.

X

Ferdinand d'Autriche s'avançait et assiégeait déjà Ofen. Soliman II accourut pour défendre la veuve et l'enfant. Dans l'année 1541 le sultan, après avoir déjà déposé le grand vizir Loutfi et nommé à sa place Suleïman le Gros, âgé de quatre-vingts ans, mais guerrier jusqu'à la mort, conduisit deux cent mille hommes en Hongrie. Le nouveau grand vizir Suleïman-Pacha resta en Asie sous prétexte d'y surveiller les armements nécessaires à la campagne, mais en réalité pour y surveiller Moustafa-Sultan, fils de Soliman II et de la Circassienne dont l'ambition et la faveur naissantes inspiraient de l'ombrage à la favorite Roxelane. Roustem-Pacha, gendre du sultan qui avait épousé une fille de Roxelane encore enfant et qui, avec l'appui de la sultane, avait été nommé second vizir, suivit Soliman en Hongrie, chargé des détails de l'armée. Sa présence répondait à Roxelane des conseils qui domineraient pendant cette absence dans les tentes du sultan. L'ascendant de Roxelane croissait au lieu de décroître avec les années. Sa beauté était encore dans sa fleur, et la maturité de son esprit ajoutait dans l'âme du sultan la confiance à l'attrait. Depuis

qu'elle ne redoutait plus un favori dans un ministre, elle cherchait à entourer Soliman des hommes les plus expérimentés dans la guerre et dans les affaires. Roustem et Suleïman-Pacha se partageaient le crédit qu'elle leur prêtait pour la gloire du sultan.

XI

La campagne de Hongrie ne fut qu'une ostentation des forces de Soliman II en Allemagne. En approchant d'Ofen, il adressa au jeune roi, fils de Zapolya, un présent composé de quatre chaînes d'or d'un poids énorme et de quatre chevaux de guerre magnifiquement équipés. Des bracelets, des colliers, des mousselines de l'Inde pour la reine mère Isabelle accompagnaient ce présent. Les mœurs ottomanes interdisant à la reine de venir elle-même au-devant du sultan son protecteur, elle lui envoya avec peine l'enfant âgé seulement d'un an, avec sa nourrice, sous la conduite du moine hongrois Martinuzzi son conseiller. L'enfant était conduit dans un chariot doré. Les magnats de la cour de Zapolya, Pétrovich, Podmaniczky, Tœrœk, Verbœczy, Bathiany l'escortaient à cheval. Trois suivantes étaient dans le char avec l'enfant roi. Au seuil de la tente du

sultan, l'enfant épouvanté par l'éclat des armes refusa de se laisser prendre, et se rejeta en pleurant sur le sein de la nourrice. Cette femme fut obligée de le porter elle-même dans ses bras devant le trône de Soliman.

Ce prince, se défiant de la fidélité des Hongrois depuis qu'il avait découvert les intelligences de Zapolya avec la cour de Vienne, avait résolu de s'emparer lui-même d'Ofen, et d'emmener la reine Isabelle et son fils à Constantinople, pour être jusqu'à sa majorité le tuteur de cette veuve et de cet enfant. Isabelle, informée de ce dessein par ses affidés dans le sérail, avait recherché par de riches présents l'amitié de Roxelane et de la sultane Mihrmah, fille de Soliman et femme de Roustem. Ces deux sultanes agirent par Roustem sur l'esprit de Soliman, et fléchirent sa politique par son cœur. Il se contenta d'occuper Ofen par ses troupes et d'annexer cette importante forteresse à l'empire jusqu'au règne de l'enfant roi. Il assigna à Isabelle pour séjour royal la Transylvanie. L'aga des janissaires signifia à la veuve de quitter le palais, et d'acheter des couples de bœufs pour transporter ses richesses et ses ameublements dans sa nouvelle résidence. Les magnats complices de la négociation de la cour d'Ofen avec la cour de Vienne, furent en-

voyés captifs au château des Sept Tours à Constantinople.

XII

Cependant l'archiduc Ferdinand, jaloux de la faveur du sultan, profita de la présence de Soliman II à Ofen, pour lui envoyer des ambassadeurs et des présents. Ces présents, énumérés dans les archives du sérail, se composaient d'une grande coupe d'or ciselée par les artistes florentins; d'une horloge qui marquait les heures, les jours, les mouvements périodiques des astres; d'un livre qui expliquait l'invention et le mécanisme de ce chef-d'œuvre. Les ambassadeurs de Ferdinand adressèrent en allemand un long discours au sultan pour l'incliner à la paix. Soliman, assis dans le palais d'Ofen sous un dais de brocart, son bouclier, sa masse d'armes, son arc, ses flèches, son sabre sous la main, ses ministres debout derrière lui, écouta dédaigneusement les orateurs.

« Que disent ces hommes? que veulent-ils? » demanda-t-il à Roustem. « S'ils n'ont plus rien « à dire, laisse-les se retirer. » Il leur refusa toute paix qui n'aurait pas pour préliminaire l'évacuation de tout le territoire hongrois; mais il

leur accorda généreusement une trêve pour réfléchir. Un de ces négociateurs, le vieux comte d'Herberstein, s'étant agenouillé pour baiser la main du padischah, fut saisi d'une violente douleur de reins qui l'empêchait de se relever sans l'assistance de la main d'un serviteur. Soliman, qui s'aperçut de l'embarras du vieillard, lui tendit la main pour l'aider à se redresser. « Laissez-les aller, » dit-il encore à ses vizirs.

XIII

L'armée sous les armes, la cavalerie, l'artillerie, les bagages, les soixante mille chameaux qui portaient les tentes et les vivres étaient rangés en ligne dans la prairie d'Ofen. Roustem les fit défiler devant les ambassadeurs de Ferdinand. « Eh bien ! « qu'as-tu vu, » demanda Roustem à d'Herberstein après cette revue, « et que diras-tu à ton maître ? « — J'ai vu, » répondit d'Herberstein, « les forces « du plus grand empire de l'univers. »

Soliman rentra lentement à Constantinople sans avoir rencontré d'ennemis. Pendant son voyage, Barberousse avait vaincu Charles-Quint et Doria, ou plutôt les éléments avaient vaincu pour lui dans la rade d'Alger. Cent cinquante vaisseaux espagnols et

italiens avaient été fracassés dans une tempête aggravée par un combat naval, contre les côtes d'Alger. Le vaisseau d'André Doria lui-même s'était englouti dans les flots. Fernand Cortez, qui avait quelques années auparavant conquis l'empire du Mexique à sa patrie, se sauva à la nage et fut un moment esclave des musulmans de la côte. Charles-Quint, privé par ce désastre des secours et des vivres qu'il attendait de la mer, se retira, vaincu par les éléments, des remparts d'Alger, laissant la terre aux Arabes et la mer à Barberousse.

Les ambassadeurs de France Paulin et Laforêt, comme s'ils avaient eu l'instinct que l'Afrique serait un jour une possession de leur patrie, avaient suivi Soliman en Hongrie pour l'encourager à cette campagne navale contre Charles-Quint. Ils s'entremirent également avec un zèle plus ottoman que chrétien dans les négociations de Soliman avec Venise, pour détourner cette république de toute alliance avec l'Allemagne contre les Turcs. Soliman chargea Barberousse de se concerter en tout avec le roi de France. Paulin et Pellicier, envoyés par le roi à Constantinople, s'embarquèrent eux-mêmes sur la flotte de Barberousse pour porter sur l'escadre ottomane l'esprit de leur cour et les désertions politiques du cabinet de Fontainebleau.

Ils montaient le vaisseau de Barberousse quand cet amiral aborda à Messine, foudroya le château et enleva parmi les dépouilles la fille du gouverneur espagnol don Diégo, dont la beauté célèbre avait tenté la témérité de l'amiral ottoman. Il l'enleva et en fit son épouse.

La flotte toujours dirigée par les deux diplomates français parcourut la Méditerranée, se ravitailla dans les îles du golfe de Gaëte, aborda à l'embouchure du Tibre, fit trembler Rome et fuir les Romains dans les montagnes de la Sabine. Elle vint enfin jeter l'ancre à Marseille comme dans un port ami, et y rallier une escadre française pour assiéger ensemble Nice. Barberousse, le fléau de la mer, fut à Marseille le héros des fêtes et de l'enthousiasme des populations de la Provence. Le patriotisme de la nation voyait bien plus un allié dans un sultan qu'un ennemi dans un musulman. Les antipathies de religion tombaient devant les sympathies politiques. La France redoutait davantage la monarchie européenne de la maison d'Autriche que la prépondérance asiatique de Soliman. Nice vit pour la première fois sur sa mer le drapeau ottoman et le drapeau français réunis pour assurer l'équilibre et la liberté des puissances.

XIV

Ces années de paix furent employées par Soliman II à réformer l'administration de ses vastes provinces depuis Bagdad et l'Éthiopie jusqu'à Ofen. Il assigna des gouvernements à deux de ses fils : Mohammed-Sultan eut Saroukhan avec un traitement de soixante mille ducats d'or; Sélim fut investi de Koniah. Ils reçurent dans un divan solennel le tambour, l'étendard et l'arc, insignes de leur autorité presque souveraine.

Cependant Ferdinand, las de négocier en vain à Constantinople, avait assiégé Pesth; Soliman indigné reprit la route du Danube. L'empire tout entier semblait sortir avec lui de sa capitale. Le 25 avril 1543, les portes de Constantinople virent défiler le cortége armé du padischah. Les porteurs d'eau chargés d'avoir toujours leurs outres pleines sur leurs chameaux pour désaltérer l'armée; trois cents rangs de mules composés chacun de sept mules portant les bagages et le trésor de la cour; neuf cents chevaux de main conduits par leurs palefreniers; neuf cents rangs de dromadaires ou cinq mille quatre cents chameaux de course chargés des munitions et des vivres; mille armuriers pour réparer les

armures, cinq cents mineurs pour saper les murailles, huit cents canonniers [illegible] les pièces, quatre cents agas, kiayas, [illegible] écritures et de l'administration [illegible] grands dignitaires du sérail, [illegible] grand trésorier, le [illegible] spahis à cheval, [illegible] étendards rouges; [illegible] cavaliers à la solde du sul- [illegible] deux mille cavaliers [illegible] étendards blancs, deux mille [illegible] deux mille auxiliai- [illegible] de vert, de blanc, de rouge [illegible] membres du divan, les secré- [illegible] de l'armée, les quatre vi- [illegible] ainsi nommés parce qu'ils ont [illegible] s'asseoir dans le divan sous la [illegible] les autres vizirs précédés des [illegible] signes de leur dignité, les ve- [illegible] les valets de chiens et de [illegible] tranchants; les écuyers du sul- [illegible] chevaux particulièrement affectés [illegible] animaux de choix de toutes les pro- [illegible] empire, arabes, persans, turcomans, [illegible] harnachés de selles brodées d'or, [illegible] étriers d'argent; trois cents chambel- [illegible] douze mille janissaires armés de sa-

bres, de lances, d'arquebuses, faisant porter devant ce corps d'élite trois queues de cheval teintes d'henné; derrière eux sept étendards rayés à bandes d'or, et sept queues de cheval flottant à la pointe de hautes lances, cent sonneurs de trompettes et cent batteurs de tambour, leurs instruments suspendus à leurs cous par des chaînes d'or, quatre cents solaks ou gardes du corps enveloppant le sultan d'une nuée de fer, d'aigrettes, de bannières, de carquois en mouvement; enfin Soliman lui-même monté sur un cheval persan dont le poil d'or éblouissant comme un reflet du soleil, et qu'on entrevoyait à peine sous le nuage des plumets ondoyants des solaks : telle était la pompe personnelle du sultan ouvrant la marche de l'armée.

XV

Nous ne décrirons pas cette campagne dont les principaux événements furent la conquête de Gran, l'alliance avec la Pologne qui sollicitait l'appui du plus redouté de ses voisins contre ses propres dissensions, la jonction de dix mille Tartares auxiliaires obligés des Turcs dans leurs campagnes au nord et la délivrance de Pesth.

Le retour du sultan à Constantinople, après

... l'armée dans ses séjours d'hiver, fut
... par la mort du plus cher de ses fils. Moham-

[illegible]

... des fils de
... eur de Cara-
... tenait encore au

... -Pacha, surchargé de
... de son obésité mon-

structueuse, fut congédié avec honneur et remplacé par le favori des sultanes Roustem-Pacha, époux de la fille du sultan, la sultane Mirhmah. Roustem était né en Croatie, élevé parmi les pages, monté de grade en grade au rang d'écuyer, de béglerbeg, puis de grand vizir. Il n'était qu'un soldat et un courtisan fait pour servir et obéir. Barberousse, chargé de gloire et de dignités, mourut cette année à Constantinople. Ce fils du pauvre spahi Yacoub de Mitylène, légua en mourant au sultan son bienfaiteur douze cents esclaves et cent mille ducats d'or. Il en laissa autant à son fils. On voit son tombeau caché sous le lierre et les cyprès sur un petit promontoire du Bosphore au murmure de ces flots de la mer qu'il ensanglanta dans tant de victoires. Plus heureux que le Thémistocle des Grecs, ce Thémistocle des Ottomans dort sur le rivage qu'il a protégé et grandi.

Des alternatives incessantes de guerre et de négociations entre Vienne et la Porte occupèrent pendant ces années presque stériles, la pensée du grand vizir. Charles-Quint et Ferdinand, les Vénitiens et les Français, les Polonais et les Russes se disputaient ouvertement l'amitié de ces Ottomans réputés, si peu d'années auparavant, l'ennemi commun de la chrétienté. La religion n'entrait plus pour rien

vement et sans voix devant cette ombre d'Allah sur la terre.

Roxelane envoya au prince indien des présents d'étoffes splendides brodées par ses propres mains. Elle décida Soliman, dans l'intérêt de son fils Sélim et de Roustem le grand vizir son gendre, à soutenir la cause d'Alaeddin contre les Portugais et les Persans. Ismael-Mirza, fils du Schah de Perse, provoqua le premier la guerre par une irruption sur Erzeroum et par la défaite d'Iskender-Pacha qui défendait cette frontière. Le grand vizir Roustem et Mohammed-Sokolli, béglerbeg de l'armée d'Europe, reçurent ordre d'aller rassembler tous les contingents de l'empire à Tokat. Tokat était en Asie ce que Belgrade était en Europe, la base d'opérations des Turcs sur la Perse. Les deux vizirs y rassemblèrent en peu de mois cent cinquante mille hommes et vingt mille janissaires. Le sultan était indécis encore s'il leur confierait la direction de la campagne de Perse, ou s'il irait lui-même se mesurer une troisième fois avec des ennemis qu'il n'avait pas trouvés dignes de lui. Une raison d'État renfermée longtemps dans le plus impénétrable silence le décida.

XVII

Le poëte guerrier Schemsi, aga des spahis, homme initié à tous les mystères de famille et de politique du sérail, arriva inopinément de Tokat, chargé d'une confidence verbale du grand vizir. Roustem avertissait loyalement ou astucieusement son maître d'une conspiration sourde ou du moins d'une fermentation dangereuse qui couvait dans l'armée et surtout dans les rangs des janissaires depuis l'arrivée au camp du sultan Moustafa, son fils, avec ses troupes personnelles d'Amasie.

On a vu que ces ombrages contre la popularité et l'ambition du jeune Moustafa n'étaient pas récents dans le sérail; déjà, avant la dernière campagne de Hongrie, son père, informé de la faveur des troupes asiatiques pour son fils, avait laissé le vieux grand vizir Suleïman à Brousse pour surveiller de plus près les manœuvres ou les mouvements de ce prince. Sélim Ier avait trop appris aux Ottomans par son crime qu'un fils ambitieux et impatient était le plus dangereux compétiteur du trône de son père. Bien que Moustafa, fils de la sultane circassienne, fût l'aîné des princes fils de Soliman, l'amour de Soliman pour Roxelane, l'ascendant souverain de cette

sultane sur son cœur et la préférence avouée du père pour les fils de Roxelane, Sélim et Bayézid, devaient faire craindre à Moustafa qu'à la mort de son père les intrigues du sérail et du divan vendus aux intérêts de la favorite ne lui ravissent le trône et la vie ; de telles craintes pouvaient le pousser au crime. Son titre d'aîné des fils du sultan, son caractère belliqueux, sympathique à une race guerrière, sa libéralité envers les soldats, sa douceur envers le peuple, son adresse et son intrépidité à cheval et aux armes, son éloquence martiale, les grâces de sa figure, le sentiment même d'intérêt et de pitié que sa disgrâce et son éloignement de la cour inspirait à l'empire, faisaient de Moustafa le favori de l'opinion des camps.

Sa présence à l'armée de Koniah raviva ces impressions dans l'œil et dans le cœur des soldats. Le grand vizir Roustem, gendre de Roxelane, intéressé à la grandeur future des princes frères de sa femme, découvrit avec l'instinct de la terreur et peut-être de la haine ces prédilections de l'armée pour Moustafa. Les faveurs d'une armée dont un cri peut donner l'empire, bien qu'innocentes dans celui qui les inspire, sont facilement des crimes dans celui qui les redoute : Roustem jugea à quelques révélations et à quelques symptômes que

l'occasion seule manquait aux partisans de Moustafa. La longue absence du sultan pendant une campagne où le jeune prince s'attirerait même involontairement les regards et la gloire, lui parut fournir trop de tentations à sa vertu.

« Déjà, » disait le poëte Schemsi au sultan dans sa confidence, « les janissaires, toujours avides de « changement, répétaient hautement que le sultan, « vieilli avant l'âge par le poids de l'empire et par « onze campagnes, n'était plus propre à porter le « drapeau des Ottomans sur l'Euphrate, le Tigre « et l'Oxus; qu'il fallait un règne rajeuni à un em- « pire qui ne devait jamais vieillir avec ses maî- « tres; que c'était à l'armée de donner et de retirer « le trône; que le prince couronné à Koniah par la « main des soldats serait acclamé sans résistance à « Constantinople; que l'enthousiasme du camp con- « fondrait à temps les iniques prédilections du sé- « rail; que le grand vizir Roustem, favori d'une « favorite, était le seul obstacle dans l'armée, à l'ex- « plosion de ce sentiment général; que sa tête « coupée dans une sédition soldatesque laisserait « les troupes libres d'exprimer et d'accomplir ce « grand changement; et que Soliman, relégué « pour le reste de ses jours dans le sérail des « sultans vieillis à Demotika, achèverait en re-

« pos sa vie avec les femmes qui avaient amolli « son cœur. »

XVIII

Ces murmures de l'armée apportés par Schemsi, et sans doute grossis par Roxelane, ne laissèrent pas Soliman II hésiter un instant sur les moyens de prévenir un tel péril. Il renvoya au grand vizir l'ordre de dissoudre l'armée, à Moustafa l'invitation de retourner à Amasie avec les troupes de sa province; il annonça qu'il irait en personne, au commencement de l'automne, prendre le commandement de l'expédition de Perse.

Il planta en effet ses tentes à Scutari, le 28 août 1553, au milieu de l'élite de ses troupes, commandées par ses vieux compagnons de gloire; il donna à Sultan Bayézid, l'un des fils de Roxelane, le gouvernement d'Andrinople pendant son absence; il autorisa Sélim, le second fils de Roxelane, alors gouverneur de Magnésie, à l'accompagner dans la campagne de Perse, désirant faire rejaillir sur ce jeune prince, objet de ses prédilections, assez de gloire pour lui mériter après lui la candidature au trône.

Il conduisait également avec lui un troisième

fils de Roxelane nommé Zéanghir. Ce jeune prince, déshérité par la nature des dons extérieurs, n'était pas propre à manier le sabre, ni à paraître à cheval aux yeux des armées; il boitait en marchant; une de ses épaules plus haute que l'autre donnait à sa stature une disgrâce qui le condamnait à la solitude et à l'immobilité du sérail. Mais tous les dons de l'âme, du cœur, de l'intelligence et du caractère compensaient en lui ces infirmités du corps. Ces infirmités avaient rendu cet enfant plus cher à sa mère, plus cher au sultan son père qui se complaisait dans ses entretiens assaisonnés de sagesse précoce, d'une gaieté naïve et d'heureuses reparties. Il l'emmenait avec lui dans toutes ses campagnes comme le plus sûr confident de ses soucis et le plus aimable délassement de ses loisirs. Zéanghir, quoique fils d'une autre mère que Moustafa, nourrissait depuis son enfance pour ce frère une tendresse qui prévalait en lui sur toutes les rivalités de sang et sur toutes les jalousies de famille. Ces deux princes s'aimaient, à travers les haines de leurs mères, d'un de ces attachements passionnés qui sont les despotismes de la nature.

XIX

Au bruit de la marche de son père, Moustafa, sans défiance des préventions semées contre lui, rejoignit avec ses troupes l'armée impériale au quartier général d'Erégli, sur la route de Brousse à Tokat. Sa présence inattendue, le nombre et la discipline de ses cavaliers, la beauté de leurs chevaux, la richesse de leurs costumes et de leurs armes, la mâle confiance du jeune guerrier qui les commandait, répandirent dans le camp une émotion et un murmure d'enthousiasme qui parurent au sultan une confirmation des accusations du grand vizir. Les janissaires, heureux de contempler dans Moustafa le prince qui devait combattre et régner un jour à leur tête, se portèrent en foule autour de ses tentes pour saluer sa présence au camp.

Leurs cris et leurs félicitations imprudentes rapportés par des délateurs apostés aux oreilles du sultan, furent interprétés comme les indices d'une explosion que rien ne pouvait plus contenir. Des conseils secrets se prolongèrent longtemps dans la nuit, sous la tente, entre les vizirs et le sultan. Zéanghir lui-même en fut éloigné : l'arrivée de son frère chéri dans le camp de leur père l'inondait

de joie. Il espérait reprendre avec lui dans la campagne les intimités et les confidences dont l'absence avait sevré depuis si longtemps les deux amis. Il s'étonnait des retards que l'étiquette de la cour apportait à leur entrevue.

Soliman avait fait dire à Moustafa qu'il l'admettrait le lendemain à la cérémonie du baise-main dans sa tente.

XX

Le lendemain en effet, après l'heure de la prière de midi, les vizirs et les généraux allèrent en cortége prendre le jeune prince à ses tentes pour l'accompagner en cérémonie à l'audience du sultan. Moustafa était vêtu d'un riche caftan; il montait un cheval turcoman digne, selon l'expression arabe, *d'être le trône d'un sultan*. Les soldats se pressaient tumultueusement sur ses pas pour saluer en lui leur idole. Les acclamations qui s'élevaient autour de lui, retentissaient jusque dans le divan de son père. Soliman croyait y saisir à chaque cri la faction dans l'enthousiasme. Cette idolâtrie pour son fils semblait lui commander l'abdication ; il ne s'indignait pas moins comme père qu'il ne s'offensait comme souverain. Ce n'était pas un de ces ca-

ractères qui s'écroulent aux clameurs d'une soldatesque ou d'une populace. Son cœur résistait d'autant plus à une dégradation volontaire qu'on le lui insinuait avec plus d'insolence. Il se souvenait de la condescendance de son aïeul Bajazet II, descendu du trône pour l'exil, mais ayant trouvé la mort entre l'exil et le trône. Le meurtre de ses fils de prédilection, la ruine de Roxelane, la tyrannie de l'armée, l'anarchie de l'empire, l'éclipse de sa gloire au déclin de sa vie, se levaient devant lui pour lui commander d'oublier qu'il était père, s'il voulait rester souverain et survivre grand homme à son règne. Ce n'était plus son fils qu'il attendait, c'était un rebelle qui venait lui demander l'empire par la voix de ses complices : il n'hésita plus.

XXI

Moustafa n'était coupable que des murmures de l'armée et des espérances qui s'attachaient à sa jeunesse. Il descendit de cheval et entra dans la tente de son père pour se prosterner à ses pieds, et pour en recevoir le baiser sur les yeux, signe patriarcal de tendresse que les supérieurs, les vieillards, les pères, donnent en Turquie à ceux qu'ils

rapprochent de leur cœur. Il avait conservé ses armes selon l'usage des fils des sultans qui ont seuls le privilége de paraître armés devant leur père. Les chiaoux qui veillaient dans la première salle le désarmèrent. Cette précaution accusatrice le fit rougir et pâlir. Il obéit néanmoins aux chiaoux.

En entrant dans la seconde enceinte où il croyait voir son père ouvrant les bras pour le recevoir, il ne vit qu'une morne solitude ; il hésitait à pénétrer dans le divan, quand le rideau qui séparait le divan de la salle des audiences, se soulevant tout à coup, lui montra, au lieu de son père, un groupe sinistre de muets exécuteurs des arrêts de mort dans le sérail. Ces bourreaux se précipitant sur le jeune prince, lui jetèrent autour du cou la corde d'un arc, lacet ordinaire dont ils se servent pour étrangler leurs victimes. L'innocence, l'étonnement, l'indignation, l'horreur du supplice, la jeunesse qui se refuse à la mort, donnèrent à Moustafa, quoique désarmé, la force de briser le cordon, d'écarter les bras de ses bourreaux, de les terrasser à ses pieds, de les traîner jusqu'à la porte de la salle des chiaoux comme le taureau traîne la hache mal assénée et les cordes de l'abattoir ; déjà ses cris invoquaient avec le nom de son père le secours des janissaires ameutés en foule autour des barrières qui

entourent à distance les tentes du sultan; sa voix, entendue d'eux, pouvait changer le supplice en couronnement; Soliman, témoin caché de cette lutte, ouvre le rideau qui le séparait de la scène du meurtre; il lance un regard significatif aux muets dont il gourmande la lenteur en les menaçant eux-mêmes de la mort; Mustafa, à l'aspect de son père implacable, oublie de se défendre et meurt terrassé sous le genou des muets. Le rideau retombe.

Soliman ordonne de traîner le cadavre de son fils sur un tapis au seuil de la tente, et de l'exposer en défi aux yeux des janissaires consternés. Il sait que les factions meurent avec leurs idoles, et que nul n'ose avouer la pensée du crime quand le crime n'a plus ni mobile ni lendemain.

L'aspect du corps inanimé de Moustafa répandit avec le deuil la terreur et le silence dans l'armée. Les soldats défilèrent les yeux humides mais les lèvres muettes devant leur idole du matin et rentrèrent dans leurs tentes pour pleurer.

Une décision du muphti, jugement sacré qui ferme la bouche au murmure, fut affichée dans le camp, seule explication imposée aux sultans sur leurs coups d'État. Ces jugements sont toujours conçus sous la forme d'une question anonyme adressée par le souverain à l'interprète de la loi, et

sous la forme d'une réponse également anonyme et brève à la question.

« Un marchand de cette ville, » disait l'affiche, « a confié à son esclave Zaïr, pendant un voyage, « son épouse, ses enfants, son commerce. Son es« clave, au mépris des lois, a dilapidé les affaires « de son maître ; quelle peine mérite l'esclave Zaïr ?

« — L'esclave Zaïr mérite la mort, » répondait le muphti.

Les murmures tombèrent devant cet arrêt de l'organe suprême de la justice. On supposa le crime du moment que le juge autorisait la mort.

Un seul cœur protesta dans le camp pour l'innocence de Moustafa et contre la rigueur de son père ; ce cœur était celui d'un ami. Zéanghir, ce fils de Soliman et de Roxelane, accourut au bruit de la lutte entre Moustafa et les muets ; il n'arriva que pour assister au dernier soupir de son frère. Il se jeta sur son corps, couvrit ce cadavre de ses embrassements, remplit la tente de sanglots et d'imprécations contre les calomniateurs et les assassins de son frère. Soliman, pour qui ces reproches étaient les plus cruels des remords, ordonna d'arracher Zéanghir au corps de Moustafa ; mais il était trop tard ; la douleur avait fait éclater le cœur de Zéanghir ; au lieu d'un cadavre on en rap-

porta deux au père. En frappant le fils de la Circassienne, il avait tué celui de Roxelane : l'amitié fraternelle avait vengé la nature.

XXII

Les esprits restèrent indécis sur le crime ou sur l'innocence de Moustafa, ce don Carlos des Ottomans immolé par son père. Soliman n'était pas un Philippe II. Il est difficile de supposer qu'un prince tel que Soliman, dont les seules faiblesses furent des faiblesses de cœur, et qui préféra souvent l'amitié, l'amour et la famille à ses devoirs de souverain, après avoir soupçonné longtemps, attendu plusieurs années, pardonné une fois, espéré toujours, se soit décidé à frapper un fils en pleine sédition imminente sans faire violence à la nature, et sans avoir une pleine conviction de la nécessité de verser son propre sang pour sauver sa maison et son empire.

Ce fut l'opinion des Ottomans le lendemain du meurtre. On plaignit le père plus qu'on n'accusa le souverain. Le grand vizir Roustem-Pacha, à qui l'armée reprochait d'avoir ou supposé ou exagéré les dangers de la circonstance à son maître, prit sur lui la justice ou le crime pour laisser toute

la pitié au sultan. Il demanda à déposer le sceau de l'empire et à emporter dans la disgrâce apparente de son maître la responsabilité et l'odieux de l'exécution. Ahmed-Pacha, général aimé des troupes, fut nommé grand vizir à sa place.

Mais, avant de rendre le sceau de l'État, Roustem avait assuré par un autre meurtre la sécurité du sultan et la succession au trône dans les enfants de sa belle-mère, la sultane Roxelane. Moustafa avait un fils retenu en otage et nourri par sa mère dans le sérail de Brousse. On craignit que les janissaires, reportant sur cet enfant la prédilection qu'ils portaient au père, ne lui décernassent la couronne dans une nouvelle sédition. La jeune mère, qui tremblait sans cesse à Brousse sur les jours de son enfant, menacés par Roxelane, ne consentait jamais à l'éloigner d'elle un seul instant : elle croyait que son ombre le défendrait de tout piége.

Roustem, au moment de la mort de Moustafa, envoya secrètement à Brousse un chef des eunuques du sérail chargé d'exécuter ce fils de Moustafa. L'eunuque feignit de vouloir donner une fête champêtre à la sultane et à son fils dans une maison de plaisance des environs de Brousse. L'enfant à cheval précédait de quelques pas sa mère renfermée, selon l'usage, avec ses femmes dans un char aux grillages

dorés traîné par des bœufs. Ses regards ne perdaient pas de vue son fils.

L'eunuque, pour tromper sa vigilance maternelle, avait ordonné aux conducteurs du char de briser l'essieu comme par accident sur la route. Pendant qu'on le rajustait, il engagea l'enfant à précéder de quelque distance sa mère pour arriver plus vite au jardin. Le jeune sultan n'entrevit pas le piége et laissa presser la marche de son cheval. Au moment où il descendait sur le seuil du kiosk, l'eunuque tirant de son sein le lacet fatal, le lui présenta au nom de son grand-père. « Le sultan, » lui dit-il, « veut que vous cessiez à « l'instant de vivre. — Cet ordre est pour moi celui « de Dieu, » répondit le fils élevé dans l'adoration de la volonté suprême; et il tendit de lui-même sa tête innocente au cordon.

Cependant la mère, saisie d'un pressentiment sinistre, était descendue de son cheval et accourait tremblante et échevelée sur les pas de son fils. Elle trouva son cadavre sur les marches du kiosk. Ce fut ainsi qu'elle apprit, par le meurtre de son enfant, le meurtre de son mari.

XXIII

Soliman II ne sourit plus depuis ce meurtre. Il ne chercha de distractions à sa mélancolie que dans les campagnes et dans les soins du trône. Son expédition rapide en Perse fut terminée par un traité de paix négocié en combattant, et signé pendant la retraite à Amasie.

Une intrigue attribuée à Roxelane le rappela d'Amasie à Constantinople. Cette sultane, délivrée de toute concurrence au trône du côté des enfants de la Circassienne, voulait maintenant délivrer son fils de prédilection Bayézid, de la concurrence de son fils aîné Sélim à qui Soliman avait dévolu dans sa pensée le trône après lui. Bayézid rappelait par ses traits et par son caractère la beauté et le génie de sa mère. La mère et le fils imaginèrent ensemble une combinaison romanesque propre à assurer l'empire par anticipation à Bayézid. Ils suscitèrent un esclave de Bayézid dont les traits rappelaient ceux de Moustafa pour jouer le personnage du prince mort, et pour soulever par cette ressemblance et par une fable populaire les partisans de Moustafa dans la Turquie d'Europe. Cette fable devait grouper autour du faux Moustafa les soldats et la populace des bords

du Danube; Bayézid devait ou s'unir à eux ou les combattre, également sûr d'être proclamé par les rebelles s'ils triomphaient, en démasquant le mensonge de son esclave, ou de bien mériter de son père s'il les dispersait à l'aide de ses troupes personnelles. Cette ruse trompe aisément des soldats fanatiques et une plèbe ignorante. Le faux Moustafa souleva une écume de casernes et de paysans à Nicopolis et marcha en se grossissant sur Constantinople.

La promptitude de Soliman déjoua ce plan. Dédaignant de se mesurer lui-même avec un imposteur, il fit passer le grand vizir Ahmed-Pacha avec une élite de janissaires et de spahis en Europe. L'imposteur, vaincu au premier choc, tomba dans les mains d'Ahmed. Il avoua dans les tortures la complicité de Bayézid. Soliman en rentrant à Constantinople fit jeter à la mer l'esclave et ses sectateurs : il tremblait d'avoir à punir une seconde fois en face du monde le crime domestique d'un fils, et de déchirer le cœur de sa mère. Roxelane attribuant à la légèreté de l'âge la faute de son fils obtint la vie de Bayézid en répondant de son repentir. Mais le coupable ayant devant les yeux le cadavre de Moustafa tremblait de paraître devant son père.

Soliman, comme pour aggraver sa terreur, refusa de le recevoir au sérail. Il lui assigna une audience

secrète dans un kiosk isolé entouré des forêts du Bosphore appelé le caravansérail des Cariens. Bayézid, en descendant de cheval sur ce seuil inusité, fut désarmé par les muets comme son frère. Il ne douta plus de son sort, et tressaillit comme sous la main du bourreau.

« Ne crains rien, mon fils chéri, ne crains « rien, » lui cria du fond d'une tribune grillée une voix dans laquelle il reconnut celle de sa mère; « je suis là. » Bayézid, tranquillisé par cette voix, parut cependant interdit en présence de son père. Soliman lui parla en père indulgent. Après un entretien mêlé de sévérité et de larmes, il fit apporter le sorbet de réconciliation. La main de Bayézid trembla encore en approchant la coupe de ses lèvres; cette coupe de paix avait été souvent en Orient la coupe de la mort. Soliman laissa son fils éprouver un moment l'angoisse du doute, puis prenant lui-même la coupe il la vida. Bayézid pardonné retourna dans son gouvernement d'Amasie ourdir, à l'instigation de sa mère, de nouvelles conspirations contre son frère.

XXIV

Cependant Roxelane ne pouvait pardonner au

grand vizir Ahmed d'avoir sondé trop avant et révélé trop haut les fautes de son favori. Il fallait étouffer avec sa vie les mystères qu'il avait dévoilés et les mystères plus coupables peut-être qu'il avait entrevus dans la conduite de la favorite et du fils. Elle incrimina ses actes aux yeux du sultan; elle lui rappela que sa nomination au rang de vizir n'avait été qu'une concession aux murmures des janissaires le lendemain de la mort de Moustafa. C'était Roustem qui avait eu le dévouement et Ahmed qui avait eu la récompense. Les janissaires avaient triomphé en lui; qui sait s'il n'aspirait pas à gouverner par eux? Le ministre, entouré de la faveur des séditieux, ne pouvait être innocent lui-même; la prudence, sinon la justice, commandait de l'écarter des marches du trône. La seule disgrâce qui décourage les factions de leurs espérances, c'est la mort : celle du fidèle Ahmed fut résolue.

Rien ne l'annonçait à Ahmed; mais un grand vizir était toujours, à cette époque, entre la faveur et le cordon. La foudre qui les frappait ne grondait jamais sur leur tête. Peu de jours après la réconciliation de Bayézid et de Soliman, Ahmed, en entrant au sérail, fut arrêté sur le seuil par le chef des chiaoux de la chambre : « Fais ta prière, » lui dit l'exécuteur, « le padischah veut que tu meures.

« — Je mourrai, » répondit Ahmed sans demander son crime et sans murmurer contre sa destinée. Il demanda pour toute faveur d'être étranglé par la main d'un ami qui l'accompagnait, et non par les mains flétrissantes des muets. Son dernier soupir fut un pardon pour le maître trompé ou ingrat qui commandait son supplice.

Roustem, le gendre de Roxelane, éloigné seulement pour emporter l'odieux de la mort de Moustafa, fut rappelé au pouvoir.

XXV

La mosquée de Soliman II, appelée *Solimanïeh*, e plus splendide monument du règne et de la capitale, fut inaugurée le 16 août 1556. Soliman y avait consacré huit cent mille ducats d'or et quinze ans de travail. Le jardin de cette mosquée renfermait le tombeau de son fondateur; les coupoles, les minarets, les portiques rafraîchis d'eaux jaillissantes, les portes ciselées par l'art arabe, les colonnes de granit rouge, les obélisques qui avaient porté autrefois à leurs sommets les statues de Vénus, puis celles de Justinien; les chapiteaux de marbre de Paros, les galeries, les tribunes, les chaires, les candélabres de bronze doré, les vitraux transparents où le so-

leil peint des jardins de fleurs ou des lettres étincelantes du nom d'Allah; les écoles, les séminaires, les hôpitaux adjacents, les platanes et les cyprès qui détachent leur sombre verdure sur l'éblouissement des façades, font de la Solimanïeh le diadème de Constantinople.

Pendant que Soliman construisait ce chef-d'œuvre de l'architecture mixte des Arabes, des Grecs et des Ottomans, Roxelane et sa fille la sultane Mihrmah, épouse du grand vizir Roustem, se construisaient également leurs mosquées, l'une pour ombrager le tombeau de Roxelane à Scutari, l'autre le tombeau de Mihrmah au fond du golfe de la Corne-d'Or, sur la pente de la colline d'Aïoub.

Le Schah de Perse jugea ces œuvres assez historiques pour envoyer à Soliman une ambassade de félicitation sur leur achèvement sous son règne. Le style de la lettre du Schah de Perse atteste la déférence des princes d'Orient pour le fils de Sélim Ier. « O toi, » disait la lettre, « toi qui es favorisé de la « grâce divine, toi qui as été comblé des dons du « Tout-Puissant, sultan des deux faces du globe, « khan des deux mers! toi qui es l'égal de Salomon, « sultan Soliman, que tes étendards flottent à jamais « au niveau des cieux, que les titres de ton règne à

« la mémoire des hommes soient gravés sur des « tables éternelles. »

L'épouse favorite du Schah de Perse écrivit à l'épouse favorite du sultan, Roxelane, et à sa fille Mihrmah, des félicitations pareilles sur les monuments pieux que ces deux sultanes venaient de fonder.

« Que les plus ferventes prières auxquelles Dieu « prête l'oreille, » dit la sultane persane à la sultane russe, » soient adressées au maître de celle qui « est entourée de la splendeur de l'étoile du matin, « belle comme *Feringhis*, puissante comme *Balkis*, « noble comme *Souleikha*, pure comme *Marie* la « favorite des siècles, la sultane *Khasséki ;* car le « Coran bénit ceux qui élèvent des maisons au Sei« gneur et se reposent à leur ombre ! »

La réponse de Roxelane empruntait à la religion, à l'histoire et à la poésie les mêmes images. « J'ai reçu, » disait Roxelane, « comme un don « du paradis, les perles des prières les plus « éclatantes du rosaire des anges, le corail le « plus parfumé des vœux des croyants dans les « mosquées ; ces vœux me sont adressés par celle « qui est douée de la jeunesse des houris, de la « vertu de *Souleikha*, de la puissance de *Da« rius*, et qui est la maîtresse du maître de l'Iran,

« la Marie inspirée de la sagesse de Jésus, l'étoile « de la majesté, la perle de la couronne de chasteté, « couverte du voile de pudeur, la femme dérobée « à l'œil des profanes! »

Roxelane, aussi chère que jamais à Soliman II, mère de deux fils héritiers de l'empire, redoutée des vizirs, honorée du peuple, illustre par sa renommée dans tout l'Orient, aussi reine dans son âge mûr par son conseil qu'elle l'avait été par sa beauté dans sa jeunesse, encore belle à son déclin, mourut quelques jours après avoir achevé sa tombe.

Soliman, qui perdait en elle le charme de ses premières années et l'appui de ses vieux jours, voulut la rapprocher de lui-même dans la mort; il déposa le corps de sa favorite dans son propre sépulcre. Son deuil fut morne et inconsolable. L'homme capable d'aimer avec tant de constance une seule femme au milieu des licences de la polygamie, et l'esclave capable d'avoir inspiré un tel amour à son maître, ne furent pas sans doute indignes l'un de l'autre. Les grands attachements supposent les grandes âmes; l'amour n'est qu'un attrait, mais sa constance est une vertu.

Les mystères du harem, entr'ouverts par l'ignorance et par l'envie des contemporains, ont fait attribuer à la sultane russe des ambitions et des

meurtres dont les véritables causes n'ont pas transpercé les murs du sérail ; mais c'est le malheur des gouvernements despotiques de ne pouvoir ni motiver leurs actes ni justifier leurs motifs. Leur silence terrible laisse tout aux conjectures et beaucoup à la calomnie. Les fantômes sont enfants des ténèbres. L'histoire, dans cette obscurité, n'ose ni louer ni flétrir la mémoire de la favorite de Soliman. Si on lui attribue ses crimes et ses faiblesses, il faut lui attribuer ses vertus et ses grandeurs, car elle eut la grande part dans son cœur, dans sa vie et dans sa gloire.

XXVI

La faveur de Roustem survécut à sa belle-mère. Le sultan, vieilli, lui laissa manier à son gré les détails et les négociations avec l'Autriche, qui remplirent les dernières années du règne. Mais déjà les dissensions ambitieuses de Bayézid et de Sélim empoisonnaient la vieillesse de leur père. Des documents précis et secrets, révélations des ministres de la haine mutuelle de ces deux princes, éclairent aujourd'hui ces rivalités.

Bayézid était retourné à sa résidence d'Amasie ; Sélim, gouverneur de Saroukhan, résidait plus

près de son père, à Magnésie. Sélim avait intérêt à perdre son frère, dont les intrigues lui présageaient un compétiteur dangereux. Un des confidents de Sélim, Mustafa-Beg, homme à deux faces et à deux langues, jadis confident de Bayézid, lui offrit de tendre un piége à son frère. Sélim y consentit. Mustafa-Beg, ainsi autorisé à la trahison, écrivit à Bayézid, que Sélim jeune prince abandonné à l'oisiveté et aux délices de Magnésie, était le seul obstacle à son avénement au trône, mais que cet obstacle était facile à écarter par une hostilité déclarée et par une guerre ouverte, dans lesquelles la victoire ne pouvait manquer au plus brave. Il conseillait, en conséquence, à Bayézid, d'écrire à son frère une lettre de provocation qui le pousserait à quelques mesures faciles à incriminer aux yeux de Soliman.

Bayézid suivit ce perfide conseil, il envoya à Sélim avec une lettre outrageante des insultes symboliques, un bonnet de femme, une robe et une quenouille. Soliman, informé de cet outrage par Sélim, envoya à Bayézid un confident chargé d'une réprimande sévère. Mustafa-Beg, pour inculper Bayézid par une apparence de révolte contre la réprimande paternelle, aposta près d'Amasie des affidés qui tuèrent le confident du sultan. Soliman, trompé par ce crime, envoya Mohammed-Sokolli à la

tête de vingt mille hommes contre son fils. Les deux armées se rencontrèrent à Koniah; Bayézid vaincu se sauva à Amasie. Il écrivit de là une lettre de repentir à son père, pour lui demander sa grâce et celle de ses quatre fils. Mustafa intercepta également la lettre. Soliman indigné de ce silence marcha lui-même vers Koniah. Bayézid, suivi de quelques milliers de ses partisans, s'enfuit avec sa femme et ses quatre enfants en Perse. Le peuple et l'armée le pleurèrent : il avait la faveur des Ottomans comme il avait eu celle de sa mère, à cause de sa beauté, de son courage et de sa constance dans son amour pour une seule femme. La licence des mœurs de Sélim, son visage rond et coloré, ses yeux proéminents comme ceux d'un homme du Nord, son obésité précoce qui le rendait lourd à pied, ridicule à cheval, dépopularisaient Sélim aux yeux des soldats.

XXVII

Soliman II et Sélim écrivirent au Schah de Perse de refuser asile au rebelle. Le Schah n'obtempéra pas à ces odieuses sollicitations. Bayézid, indépendamment de son titre d'hôte, était pour la Perse un gage d'intervention future daus les affaires de Turquie. Bayézid en arrivant à Tauris avec son harem

et ses troupes, fut reçu en roi. Tahmasp fit répandre sur sa tête trente vases pleins de pièces d'or, de perles et de pierres précieuses. Neuf chevaux de race, caparaçonnés d'or et de rubis, lui furent présentés par l'écuyer du Schah. Des tournois chevaleresques sous les yeux des deux princes firent rivaliser d'adresse à cheval et de force à la lutte les courtisans du Schah et les compagnons du prince turc. Soliman offensé de cet accueil à son fils rebelle, écrivit plus sévèrement à Tahmasp : « *L'amour* « *et la colère émanent également de Dieu,* » lui disait-il. « *Faire du bien aux pervers, c'est faire* « *du mal aux bons.* »

Des correspondances amères et envenimées s'échangèrent longtemps entre les deux cours : « Cet « orgueilleux Persan couronné, ce Schah privé de « raison reçoit chez lui mon fils coupable ; je ne crois « plus à ses paroles et je vais m'armer contre lui. »

Cependant le caractère belliqueux de Bayézid et le nombre des troupes qui l'avaient suivi en Perse commençaient à inquiéter le Schah. « Défiez-vous, » lui disait-on, « d'un fils qui a levé la main contre « son père ; il médite de vous assassiner pour s'em- « parer de vos États. »

Un jour qu'il assistait à côté de Bayézid à une fête militaire, les ombrages du Schah provoqués par des

symptômes calomnieux furent si soudains et si extrêmes qu'il se leva de son siége et rentra dans le palais sous prétexte d'une indisposition subite. Bayézid, informé des alarmes qu'on avait inspirées au Schah, et des dangers qui le menaçaient lui-même, se roula de désespoir sur le tapis et voulut tuer de sa propre main sa femme et ses quatre enfants pour les soustraire à la colère des Persans trompés qui assiégeaient sa demeure. L'orage parut se dissiper; mais peu de jours après, pendant un festin que lui donnait le Schah, lès gardes fondirent sur Bayézid, le garrottèrent ainsi que ses fils, les jetèrent dans un cachot et tuèrent par trahison mille de ses compagnons d'exil. Cet assassinat n'était que le prélude d'un autre supplice.

Les deux cours s'étaiènt enfin entendues par leurs négociateurs réciproques. Un ambassadeur de Sélim, Ali-Aga, qui était en même temps un bourreau exercé au meurtre, arriva à Tauris sous prétexte de complimenter le Schah. Le roi lui demanda s'il saurait bien distinguer Bayézid parmi d'autres Ottomans renfermés comme lui dans la prison de sa capitale. Ali-Aga répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis son enfance, et qu'il n'était pas sûr de le reconnaître, si ce n'est à ses sourcils arqués et à ses yeux noirs. Le Schah, pour prévenir toute erreur,

ordonna de raser la barbe et les cheveux de l'infortuné Bayézid. Ali-Aga, introduit alors dans la prison, étrangla Bayézid, et ses quatre fils sur le cadavre de leur père.

La Perse entière s'indigna et pleura ce meurtre d'un hôte et d'un captif de la nation et de quatre enfants innocents. Les cinq cadavres, apportés par Ali-Aga à Sélim, furent ensevelis dans la première ville du territoire turc à Siwas, près de la porte du nord, où leur coupole attriste encore le voyageur.

Ainsi périt le fils le plus aimé et le plus digne d'être aimé de Roxelane, à qui sa prédilection présageait le trône et ne prépara qu'un tombeau.

Quelques jours après avoir reçu la notification de ce meurtre, Soliman, condamné deux fois à se réjouir de la mort de ses enfants, passa à cheval avec intention devant la demeure de l'ambassadeur de Perse pour lui témoigner sa reconnaissance, et pour lui montrer qu'il portait encore légèrement le poids des soucis et des années. Trois cent mille ducats d'or, envoyés à Tauris par Pertew-Pacha, payèrent aux Persans le sang du rival de Sélim.

Le grand vizir Roustem, qui redoutait le règne de Sélim, et qui nourrissait en secret pour Bayézid la prédilection de Roxelane et de sa femme, la sultane

Mihrmah, mourut de douleur du meurtre de ce prince.

La fortune des Ottomans et le génie de Soliman, expérimenté dans la connaissance des hommes, lui avaient préparé un successeur capable de supporter le déclin d'un règne dans Mohammed-Sokolli ; mais Mohammed-Sokolli ne succéda pas immédiatement à Roustem.

La fortune de Roustem égalait les richesses des proconsuls romains Crassus et Lucullus. Huit cents métairies dans l'Europe et dans l'Asie, cinq cents moulins à eau, deux mille esclaves, trois mille chevaux de guerre, douze cents chameaux, cinq mille caftans d'honneur destinés aux présents, huit mille turbans, deux mille cuirasses, six cents selles brodées d'argent, cent trente étriers d'or, sept cents sabres incrustés de pierres fines, huit cents Corans, dont trente à reliures enrichies de diamants, une bibliothèque de cinq mille volumes, la charge de cent vingt mulets en or et en bijoux, enfin deux millions de ducats d'or monnayé dans son trésor domestique : telles étaient les richesses accumulées en peu d'années dans les mains d'un grand vizir qui les prodiguait cependant avec autant de libéralité qu'il les recevait de son maître. Le trésor public regorgeait

également des revenus des provinces et des tributs de la conquête.

XXVIII

Ali le Gros ou le Gras, ainsi surnommé à cause de l'énormité de son corps, qui lui faisait rechercher en vain dans toute l'Arabie un cheval assez robuste pour le porter, reçut le sceau de l'État à la mort de Roustem. C'était le fils d'un Dalmate de Brazza, prisonnier dès sa jeunesse, et élevé dans l'islamisme. Un de ses oncles, kyaya et favori d'Ibrahim, le fit monter de grade en grade aux honneurs, jusqu'au rang d'aga des janissaires. Nommé ensuite gouverneur d'Égypte et pacha à trois queues de chevaux, la légèreté de son esprit et la grâce de ses reparties contrastaient avec la pesanteur de sa stature. Soliman II le jugeait propre à négocier plus qu'à combattre. Il négocia en effet avec l'ambassadeur de Ferdinand, Busbek, une paix glorieuse pour Soliman. « Quand on veut la félicité du peuple, » dit-il à Busbek en signant le traité, « il ne faut pas rappeler « aux combats le lion endormi. » L'Autriche se reconnut tributaire de trente mille ducats par an à la Porte. C'était acheter la paix.

La jeune sultane Esma, petite-fille de Soliman

et fille de Sélim, âgée de seize ans, fut mariée à Mohammed-Sokolli, second vizir. Sa tante Mihrmah, fille de Roxelane et veuve de Roustem, en apprenant le supplice de son frère préféré Bayézid, avait demandé à se retirer de la cour et à cacher son deuil dans le vieux sérail; cependant elle se rapprocha, peu de temps après, de son frère Sélim, désormais seul héritier du trône, dont sa destinée dépendrait un jour. Sélim continuait à Magnésie le cours de ses déréglements et de ses violences. Soliman lui écrivit une lettre touchante sur les devoirs d'un musulman, d'un fils et d'un souverain. Le prince, pour toute réponse, dégrada le conseiller qui lui avait apporté la réprimande de son père. Voulant punir, du moins, les désordres de Sélim dans les courtisans qui les encourageaient, Soliman fit trancher la tête à Mourad-Tchélébi, le favori et le compagnon de débauches de son fils.

XXIX

Un ambassadeur de Soliman II assista, le 30 novembre 1562, au couronnement de Maximilien, comme roi des Romains, à Vienne. La Hongrie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie furent agitées par un aventurier, nommé Jean Basilicus, fils d'un

marchand de l'île de Candie, qui avait été adopté par le despote de Samos, Héraclidès. Cet aventurier, ambitieux et remuant, obtint de l'empereur d'Autriche la reconnaissance de ses prétentions à la principauté de Moldavie. Aidé de quinze cents cavaliers allemands, il détrôna le waïvode de Moldavie, Alexandre. Le Waïvode, dépossédé, vint demander secours et vengeance à Constantinople. Mais n'ayant ni armée ni trésors pour appuyer ses réclamations, il succomba devant les intrigues des envoyés d'Héraclidès, qui offrirent à la Porte un tribut de quarante mille ducats par an pour l'investiture de la Moldavie.

Les excès et les démences de cet aventurier soulevèrent bientôt les boyards. Dans de secondes vêpres siciliennes, les patriotes moldaves égorgèrent, en une nuit, tous les soldats hongrois et allemands dont Héraclidès avait infesté leur patrie, sa mère reléguée dans un couvent, sa femme, et sa fille au berceau. Lui-même, assiégé dans un de ses châteaux et forcé de capituler, fut tué d'un coup de massue par le féroce Tomza, à qui les Moldaves avaient décerné le trône. Tomza, après avoir rompu le pain en forme de croix au jeune Démétrius, fils d'Héraclidès, en signe de pardon, l'enferma dans un cachot et lui fit mutiler les narines par le bour-

reau en signe d'esclavage. Soliman II indigné réprouva cette sanguinaire révolution des barbares et rétablit l'ancien prince Alexandre sur le trône de Moldavie.

La France demanda au sultan le concours de sa flotte pour conquérir la Corse. Florence signa avec lui un traité qui l'égalait à Venise dans ses relations commerciales avec la Turquie, et qui lui assurait, pour ses fabriques, le monopole des soies de Brousse, les plus abondantes et les plus estimées de l'Anatolie.

Une inondation qui submergea tout à coup les campagnes de Thrace pendant l'équinoxe de septembre en 1563, emporta les aqueducs, les ponts, les villes et les villages des environs de Constantinople. La foudre, pendant un orage de trois jours, écrasa des centaines de maisons de plaisance, de minarets et de mosquées. Soliman, qui chassait ce jour-là dans la vallée de Khalkalidéré, se réfugia avec peine sur une éminence dans le palais d'Iskender-Tchélébi, un de ses vizirs. Les eaux, arrêtées à l'embouchure des torrents par la mer, refluèrent en nappes écumantes autour du mamelon, l'isolèrent comme une île, s'élevèrent au niveau des étages supérieurs du palais et menacèrent pendant toute une nuit de submerger le sultan. Il fut sauvé

miraculeusement par un Bulgare aux formes gigantesques qui l'arracha au courant, et qui, le chargeant sur ses épaules, le porta sur le toit d'un kiosk inaccessible au débordement. Il y attendit la retraite des eaux.

La vallée des eaux douces, le faubourg d'Aïoub, la Corne-d'Or, l'arsenal, les pentes de Péra, de Galata, de Tophana étaient semés des ruines des constructions, des récoltes et des arbres. La mer de Marmara, souillée du limon de la Thrace, y perdit sa couleur pendant plusieurs semaines, et parut changée en une mer de boue. Des millions de ducats furent consacrés par Soliman à réparer et à prévenir un semblable désastre. L'aqueduc de Justinien et de Valens renversé porta de nouveau sur ses arches de collines en collines les eaux de l'Hydralis, ruisseau du village de Belgrade à Constantinople; les ponts d'Adrien sur le Mélas et l'Athyras, près de leur embouchure, sur la mer, furent reconstruits.

L'architecte Sinan éleva sur des arches de pierre au-dessus des bas-fonds de Tchekmedjé (Régium), une chaussée qui assura contre les débordements l'approvisionnement de la capitale du côté de la plaine de Thrace.

XXX

L'île de Malte offusquait seule, à la fin du règne de Soliman II, la puissance ottomane. Le sultan, vainqueur de Rhodes, souffrait impatiemment une autre Rhodes relevée dans les mers de Sicile et interposée entre ses provinces tributaires d'Afrique et ses ports d'Europe et d'Asie. Sa fille chérie, la sultane Mihrmah, ne cessait de le provoquer à cette conquête comme à une œuvre pieuse qui lui mériterait les bénédictions du Prophète.

La mort de Barberousse l'avait privé du seul bras capable de conquérir Malte. Cependant un jeune Croate, nommé Pialé, d'abord page du palais impérial, puis chambellan, et bientôt amiral, s'était élevé, par son goût pour la mer et par ses expéditions hardies en Morée, au rang de capitan-pacha ou d'amiral suprême des flottes ottomanes. Le sultan, pour récompenser son zèle et pour relever son autorité sur les marins, avait donné pour épouse à Pialé une de ses petites-filles, la sultane Géwher, fille de Sélim. Pialé avait appelé au service du sultan un autre Barberousse, le corsaire Salih-Reis, dont le nom était l'effroi des mères et des femmes sur toutes les rives de la Méditerranée. Salih était fils

d'un berger du mont Ida, qui domine la plage de Troie, sur la mer de Ténédos. La mer, sans cesse sous ses yeux, l'avait attiré de bonne heure à ses hasards.

Un autre corsaire célèbre, nommé Dragut en Europe, et en Asie Torghoud, avait également été recherché par le capitan-pacha Pialé, pour illustrer la marine ottomane. Torghoud était fils d'un paysan chrétien du petit village de Séroulout, sur la côte de Caramanie. Habile archer, vigoureux lutteur dès son enfance, l'instinct de la guerre et des aventures l'avait entraîné à bord d'une barque de pirates qui écumaient le golfe de Satalie. Son audace et son bonheur l'avaient élevé au commandement d'une escadre de corsaires qui avait fait une descente en Corse; fait prisonnier par André Doria dans une rencontre sur les côtes, il avait ramé comme esclave sur les bancs de la galère de Doria. Racheté par Barberousse, chargé d'une expédition contre Naples, il avait ravagé Castel-a-mare, ramené mille enfants et femmes en esclavage, attaqué des galères de Malte, enlevé un trésor de cent mille ducats à l'Ordre, formé une escadre rivale de celle de Barberousse, fondé un empire flottant sur la mer Égée.

Soliman II, qui recrutait partout les généraux de mer, rares dans sa nation, l'avait pris à sa solde et lui

avait donné le droit d'élever un fanal sur sa poupe, insigne du commandement d'un chef d'escadre. Son retour dans le port de Constantinople, après de longues campagnes contre Doria, les Vénitiens et l'ordre de Malte, sur la Méditerranée, ressembla à un étalage des dépouilles du monde chrétien. Sa galère d'avant-garde, montée par le capitan-pacha Pialé, traînait derrière sa poupe, sur l'écume des flots, le grand étendard de l'armée espagnole vaincue en Afrique, représentant un Christ en croix. Sur le pont des navires qui suivaient celui des amiraux, cinq amiraux napolitains, siciliens et espagnols, captifs, étaient chargés de chaînes. Les vaisseaux conquis, démâtés et sans gouvernail, flottaient à la remorque des vaisseaux ottomans. Le peuple et l'armée bordaient les rives du Bosphore. Soliman assistait à ce retour triomphal des fenêtres d'un kiosk ouvrant sur la mer. Les prisonniers, délivrés de leurs fers après cette ostentation de la victoire, furent enfermés à l'arsenal, et traités avec les honneurs que méritait leur courage.

Ces triomphes, dus principalement à Torghoud et à Salih, encouragèrent le sultan à tenter l'assaut de Malte. Pialé commanda la flotte en chef; Torghoud et Salih, les divisions; le vieux vizir Mustafa-Pacha, les troupes de débarquement. Son titre

de descendant de Khaled-ben-walid, porte-étendard du Prophète, et son âge de soixante-quinze ans passés dans les camps lui donnaient un ascendant presque religieux sur l'armée. Sept mille spahis asiatiques, mille de Mitylène, cinq mille janissaires d'Asie, treize mille volontaires, quatre mille spahis et janissaires d'Andrinople, composaient, avec une nombreuse artillerie, les troupes de siége. Cent quatre-vingt-deux vaisseaux, navires ou galères, portaient les hommes, les canons, les boulets, les poudres.

Le 19 mai 1565, ces deux cents voiles blanchirent aux yeux des chevaliers de Malte, entre la Sicile, et débarquèrent le lendemain vingt mille Ottomans sur la plage méridionale de l'île. Torghoud, en retard sur la flotte ottomane, parut le surlendemain avec quinze vaisseaux chargés de l'élite de ses guerriers. Les batteries foudroyèrent le fort Saint-Elme qui répondit comme un volcan au feu des Ottomans. Torghoud, dont l'audace était la seule tactique, ordonna l'assaut du fort à ses trois mille Africains. Ils s'élancèrent à sa voix sur les murailles comme à l'abordage. Pendant que Torghoud, debout sur une brèche du parapet, les encourageait de la lame de son sabre, un boulet du fort frappant contre une pierre et ricochant sur

sa poitrine l'étendit sanglant et expirant dans la poussière, aux pieds du sérasker. Le vieux Mustafa lui jeta son manteau sur la figure pour cacher sa mort à ses soldats et s'asseyant tranquillement à sa place, attendit la victoire ou le martyre du feu avec l'impassibilité d'un héros.

Le fort conquis par le sang de Torghoud se rendit après trois jours d'assaut à Mustafa. Sept cents chevaliers étaient ensevelis sous ses décombres. Le vainqueur barbare et fanatique fit écarteler les cadavres et clouer leurs membres déchirés sur des planches flottantes en forme de croix que les vagues poussèrent au pied des murs de la ville. Le grand maître Lavalette, Français comme Villiers de L'Ile-Adam, avait juré de ne rendre aux Turcs qu'un sépulcre. Il consterna l'humanité et il déshonora sa cause en surpassant l'atrocité des barbares. Les chevaliers massacrèrent à froid les esclaves turcs enfermés dans l'île, et chargèrent les canons de leurs têtes coupées pour les envoyer en défi de mort aux Ottomans.

Hassan, fils de Barberousse, rejoignit la flotte quelques jours plus tard avec trente vaisseaux et trois mille canonniers. Gendre de Dragut, il venait venger le père de sa femme. On lui confia l'assaut du fort Saint-Michel, promontoire avancé qui fermait le port. Deux mois, douze assauts, six mille

cadavres dans l'armée et sur les galères de Pialé ne purent prévaloir sur l'intrépidité de Lavalette et de sa poignée de héros.

Le 11 septembre, le capitan-pacha Pialé et le sérasker Mustafa reprirent la mer sans rapporter au sultan d'autre fruit de leur expédition que l'humiliation de ses armes. Le christianisme avait triomphé par le bras de quelques chevaliers sur un écueil.

Le capitan-pacha Pialé eut ordre de ne faire rentrer la flotte et l'armée que pendant les ténèbres pour que le jour ne vît pas la honte des Ottomans. Le vieux sérasker Mustafa s'étant présenté au divan comme cinquième vizir, Soliman ne lui adressa pas la parole.

Soliman, incapable de supporter l'abaissement de sa renommée aux yeux de son peuple au déclin de sa vie, voulut se relever lui-même sur terre par une dernière campagne du Danube. Sa fille Mihrmah, zélée musulmane, lui reprochait sans cesse d'oublier trop longtemps la première vertu du Coran qui consiste à répandre son sang en combattant de sa personne contre les infidèles. Arslan ou le lion, gouverneur d'Ofen, impatient de la lutte avec l'Autriche, l'engagea de lui-même sans attendre les ordres du divan. Le comte de Salm, général des troupes de l'empereur, combattit Arslan, refoula

ses troupes, et massacra sans distinction les Ottomans et les Hongrois, dont il se proclamait le libérateur.

Soliman accourut enfin avec le grand vizir, les deux armées d'Europe et d'Asie et tous les généraux formés sous lui dans ses quatorze campagnes. L'âge et les infirmités l'empêchaient de faire la route à cheval. Il traversa la Thrace, la Bulgarie, la Servie dans un char semblable à une tente roulante, d'où il ne descendait que la nuit. Le grand vizir le précédait de quelques heures afin de faire aplanir et élargir la route des Balkans pour le passage de sa voiture. A Belgrade, Soliman retrouvant sa vigueur à la vue du territoire ennemi, traversa le Danube à cheval entre les rangs de ses deux armées et planta ses tentes à Semlin. Le jeune roi de Hongrie, Sigismond Zapolya, vint l'y saluer comme son protecteur, entouré de quatre cents magnats à cheval. Les présents qu'il apportait à Soliman étaient dignes de payer un royaume; celui de Soliman était un trône. Il jura au jeune roi qu'il ne rentrerait pas à Constantinople avant de l'avoir à jamais affermi dans ses États. L'empereur scella ce serment en embrassant Sigismond sur les yeux.

Un pont sur la Drave, formé de cent vingt pontons, et long de cinq mille coudées, fit passer l'ar-

mée dans la Transylvanie. Soliman, assis sur le pont d'une galère dorée qu'on avait fait remonter pour lui des bouches du Danube, assista à ce passage, salué par les salves de son artillerie et par les acclamations de deux cent mille soldats. Il dirigea l'armée sur Szigeth, dont il voulait faire un boulevard ottoman comme Ofen et Belgrade.

Le gouverneur d'Ofen, l'intrépide et malheureux Mohammed-Beg, surnommé Arslan ou le lion, rejoignit le sultan au fameux village de Siklos, célèbre entre tous les coteaux de Hongrie par l'excellence de ses vins. Les revers d'Arslan au commencement de la campagne, son agression prématurée contre le comte de Salm, et surtout des lettres interceptées de ce général dans lesquelles il parlait injurieusement du grand vizir Mohammed-Sokolli, arrachèrent à Soliman le consentement secret à son supplice.

Le lendemain, Arslan, sans soupçon du sort qui l'attendait, parut escorté d'une magnifique troupe de cuirassiers devant les tentes du sultan. Il descendit de cheval devant la tente du conseil et s'assit sur le divan en qualité de vizir pour prendre part à la délibération. Le grand vizir se leva, et s'avançant vers lui avec un visage indigné :

« Que prétends-tu faire ici, » lui dit-il? « Par « quel ordre as-tu abandonné les troupes? Et à qui

« as-tu remis le commandement d'Ofen qui t'est « confié? Le padischah t'avait nommé beglerbeg, et « tu as livré ses provinces aux infidèles. Malheur à « toi, misérable! Ta sentence de mort est prononcée. Faites disparaître cet homme de la surface « de la terre, » ajouta-il en s'adressant aux chiaoux.

Arslan sortit de la tente traîné par les chiaoux, le sabre nu sur sa tête. Le vieux vizir Ayas-Pacha, son ancien ami, devant qui il passait, lui dit avec compassion : « Tu le vois, Arslan, les choses de ce monde « sont transitoires et courtes; repens-toi et tourne tes « regards vers le ciel. » Arslan le remercia d'un regard, et s'adressant au bourreau : « Mon cher maî« tre, » lui dit-il, « abrége la douleur, et applique « bien le pouce sur la gorge. » Puis s'agenouillant de lui-même sur le tapis, il se laissa étrangler sans un gémissement.

Ce supplice, infligé à un général et à un brave dont le crime était d'avoir désobéi et de n'avoir pas vaincu, retrempa l'obéissance et le dévouement dans les âmes. L'armée et le sultan, arrivés le 5 août devant Szigeth, trouvèrent la ville défendue par les replis de l'Almas moins encore que par le héros Zriny qui la commandait.

Zriny, sans effroi des deux cent mille hommes qui couvraient les deux rivages et les collines, fit planter

une croix de fer sur le donjon de la forteresse, tendre les remparts extérieurs d'une draperie couleur de sang et recouvrir la grande tour de plaques d'étain étincelantes aux rayons du soleil pour servir de but aux boulets des batteries turques. Forcé bientôt d'abandonner la ville basse, il l'incendia lui-même avant de se replier dans la citadelle. Soliman fit offrir en vain à Zriny la souveraineté de la Croatie pour prix de la capitulation de la place; en vain il fit conduire sous les murs un fils de Zriny, fait prisonnier dans une sortie, le sabre du bourreau levé sur sa tête, comme s'il eût voulu arracher une faiblesse au père par le danger du fils; rien n'ébranla le héros. Il était moins lent de démolir Szigeth que de la conquérir.

Après quinze jours d'inutiles assauts, les Ottomans firent éclater sous le principal bastion une mine semblable à un cratère de poudre, qui lança un pan de muraille dans les airs. La tour centrale, qui contenait les poudres, restait seule debout au milieu des décombres. Zriny, décidé à s'ensevelir sous ce monument de son devoir et de son nom, demanda à ses compagnons quels étaient ceux qui voulaient mourir. Six cents se présentèrent; il les harangua moins en soldat qu'en martyr; puis il se fit apporter par son chambellan, François Csérenkoe,

sa veste de soie, passa sa chaîne d'or autour de son cou, se coiffa de sa toque noire brodée d'or et surmontée de plumes de héron, dans une tige d'aigrette formée de gros diamants, prit dans sa bourse cent ducats à l'effigie du sultan, « afin, » dit-il, « que le soldat qui relèverait son corps ne se plai« gnît pas d'avoir relevé une dépouille vulgaire, » et plaça dans son sein les clefs de la citadelle.

« Aussi longtemps, » dit-il, « que ce bras pourra « se lever pour les défendre, nul ne m'arrachera « ces clefs ni cet or. Sur mon cadavre s'en empa« rera qui voudra; mais j'ai juré que, dans le camp « turc, personne ne me montrera du doigt vaincu « et captif. »

Il choisit alors, parmi quatre sabres d'honneur qu'il avait reçus en récompense de ses exploits pendant sa vie de soldat, la plus ancienne de ces décorations du champ de bataille. « C'est avec cette arme, » dit-il à ses compagnons, « que j'ai mérité mes pre« miers honneurs et acquis ma première gloire; c'est « encore avec celle-là que je vais paraître aujour« d'hui devant le trône de Dieu pour y entendre « mon jugement. »

XXXI

Son drapeau était porté devant lui, son page tenait derrière lui son bouclier ; sans casque et sans cuirasse, il descendit dans la cour ; il harangua avec une martiale et sainte éloquence les six cents chevaliers et soldats auxquels il avait communiqué son héroïsme, et fit retentir trois fois par-dessus les murailles le nom du Christ. Au troisième cri, les portes s'ouvrirent ; un mortier chargé de mitraille vomit sur la colonne des Turcs qui couvrait le pont-levis la flamme et la mort. Zriny s'élança, le sabre à la main, avec sa poignée de héros, sur cette multitude d'ennemis. Percé de deux balles dans la poitrine et de cinq flèches dans le cou, il tomba sur les corps de son écuyer et de son page, frappés comme lui. Les janissaires, écartés par la terreur de cette sortie, se rapprochèrent à sa chute, le relevèrent, et l'emportèrent, respirant encore, sur leurs épaules, devant leur aga. Ils le couchèrent sur un des canons monstrueux qui avaient foudroyé la ville, et lui tranchèrent la tête sur ce billot digne de lui.

XXXII

Turcs se précipitèrent dans la citadelle, sur lavres des six cents compagnons de Zriny, en-
ˀrent, immolèrent, enlevèrent les femmes, les ts qui restaient dans la place. Ils coupèrent la et brûlèrent les cheveux du chambellan, du ier, de l'échanson de Zriny.

grand vizir ayant demandé au jeune échan- ıels étaient les trésors de son maître enfouis es décombres : « Mon maître, » répondit avec ation le Hongrois, « possédait cent mille du- hongrois, cent mille écus, mille coupes d'or outes dimensions, et une riche vaisselle ; il ut détruit ; c'est à peine s'il laisse cinquante e ducats déposés dans une cassette ; mais il se des trésors de poudre qui vont éclater sous pieds, et vous engloutir sous les décombres quels vous avez mis le feu vous-mêmes. » A ıots, les poudres de Zriny, allumées par la désespérée de son page, éclatèrent en effet, evelirent cinq mille vainqueurs sous les pans orteresse.

dernier soupir de Soliman s'exhala à la lueur bruit de cette explosion de Szigeth. Malade

d'une dyssenterie, et affaibli par les longues fat gues de cette guerre, il mourut dans cette nuit d 5 au 6 septembre, emportant avec lui la joie de dernier triomphe.

Le grand vizir Mohammed-Sokolli, qui cacha par son ordre sa maladie à l'armée, cacha av plus de soin encore sa mort. Dans la crainte d'u indiscrétion qui pourrait ébruiter l'événement ava l'heure, il fit disparaître le médecin qui avait assis ses derniers moments. Féridoun, secrétaire intin de Soliman, et Djafar, son premier écuyer, an tous deux de Sokolli, furent les seuls confidents ce mystère. Le grand vizir, falsifiant le style et l' criture du mort, répandit dans l'armée des lettr de Soliman, dans lesquelles ce prince félicitait s troupes, se plaignait de ne pouvoir les récompens encore de sa propre main, et ordonnait à son viz de ramener l'armée à Belgrade.

Les troupes, accoutumées à voir le vieux su tan renfermé dans les grillages dorés et sous les r deaux de sa litière, n'eurent aucun soupçon de mort. L'armée reflua lentement vers Belgrade, tra nant à sa suite le cadavre de son prince, qui sen blait faire refluer avec lui la fortune des Ottoman portée à son apogée par Soliman et destinée à d croître après lui. C'est en effet à Soliman II q

M. de Hammer appelle Souleyman, que se mesure le mieux, à cette époque, la grandeur de l'empire ottoman.

XXXIII

L'histoire l'a comparé à Louis XIV : il eut en effet de ce prince le long règne, la majesté, le choix des hommes, le bonheur de les faire naître, de les discerner, de faire converger sur sa personne l'éclat dont ils éblouissaient leur siècle, l'autorité qui se fait obéir, la fidélité qui soutient ses bons serviteurs; mais il n'eut pas pour précurseurs un Richelieu et un Mazarin pour lui préparer et lui aplanir le règne. Il fut à lui-même son Mazarin et son Richelieu. Fils d'un père barbare, soldatesque et parricide, il fit sortir de l'anarchie et de la tyrannie des camps, dans lesquels il trouvait l'empire, la civilisation, la hiérarchie et la légitimité du pouvoir monarchique restaurées ou créées par ses institutions. L'état dans lequel il trouva son peuple et l'état dans lequel il le laissa en quittant la vie sont le jugement le plus impartial de son règne. Les Ottomans n'étaient qu'une armée, il en avait fait une nation.

XXXIV

Cette nation s'était conquis et assimilé sous sa main, pendant les quatorze dernières campagnes, Rhodes et Belgrade, ces deux bastions de l'empire, l'un sur la mer, l'autre sur la terre. L'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, Médine, la Mecque, Bagdad, la Crimée, les deux rivages de la mer Noire, les bouches du Danube, la Valachie, la Moldavie, la Servie, la Transylvanie, la Croatie, l'Albanie, la Morée, la Hongrie jusqu'à Ofen et Szigeth, une partie de la Pologne, étaient solidement annexées à la monarchie ou par des gouverneurs directs ou par des princes nationaux mais tributaires, inféodés à l'empire comme des clients à leur patron : confédération immense qui se prolongeait du Tigre, du Nil, de l'Euphrate au Danube, sans acception de races ou de religions, et qui enserrait l'empire ottoman dans un cercle d'alliés dont le moteur était à Constantinople. L'empire romain, dans les plus beaux temps de son expansion, et l'empire de Constantin à Byzance, n'avaient pas couvert une aussi vaste superficie du globe de leurs légions. Cent vingt millions de sujets reconnaissaient l'autorité de Soliman II.

Mais c'était peu d'avoir achevé la conquête, il fallait créer le gouvernement; c'est là qu'éclate le génie de ce législateur. Un coup d'œil sur ses institutions éclairera l'histoire sur l'économie religieuse, civile, judiciaire, administrative, financière et militaire des Turcs à la fin du grand règne de Soliman. Un peuple se résume dans ses institutions. Ses armes le grandissent; son organisation seule le perpétue. Neuf règnes avaient donné l'espace à la Turquie; Soliman, par ses lois, lui avait donné l'avenir.

XXXV

Le Coran était tout le code; le corps des oulémas en était l'interprète. La théologie et la jurisprudence n'étaient qu'une même profession. Mais il fallait assurer au corps de ces théologiens jurisconsultes la lumière, la science, la hiérarchie, le contrôle mutuel, l'indépendance, la dignité morale qui répondissent de l'intelligence, de la moralité et de l'autorité de leurs décisions. Toute la partie civile du gouvernement était en eux; ils étaient aux Turcs de Soliman au XVIe siècle ce qu'était l'Église avec son autorité, ses dignités, ses richesses, son enseignement universel et ses

tribunaux ecclésiastiques après Charlemagne dans l'Occident.

Mais Soliman à la fois khalife et souverain leur avait imposé une organisation, une discipline, un avancement, des règles que les princes chrétiens d'Occident n'osaient pas imposer aux ministres du pontife de Rome. Les deux pouvoirs, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, ne coexistaient pas en Turquie et ne luttaient pas dans une anarchie organique. Le souverain se confondait avec le pontife, le muphti nommé et déposé par lui et les oulémas n'étaient que son conseil de conscience. Seulement, pour que ce conseil de conscience parût indépendant comme la voix de Dieu dans les choses humaines, Soliman en avait fait un corps qui avait quelque analogie avec les parlements sous la monarchie française.

Ce corps s'instruisait et se recrutait dans les médressés ou séminaires des mosquées entretenues par des fondations et par le salaire de l'État. Soliman avait hiérarchisé ces candidats aux premières dignités de la magistrature des oulémas en dix classes ou grades distingués par des traitements gradués. Il fallait passer d'un grade à l'autre au jugement de ses pairs pour parvenir au sommet de la hiérarchie. Les oulémas ainsi admis dans le corps jouissaient

du double privilége d'être affranchis de tout impôt et de transmettre héréditairement, non leurs fonctions, mais leurs propriétés à leurs enfants. Ce privilége dans un pays où la confiscation était la loi commune, constituait dans les oulémas une prompte aristocratie de fortune qui indiquait une véritable perpétuité indirecte de richesses, d'indépendance, de considération et de supériorité sur les autres classes de la nation. C'est ainsi que Soliman voulait assurer dans l'avenir la prépondérance d'une classe civile sur l'oligarchie militaire, vice essentiel d'un peuple conquérant.

XXXVI

Les lois pénales, jusqu'à lui arbitraires, furent écrites pour la règle des jugements. Les délits contre les mœurs ou les crimes contre l'inviolabilité de la femme, première propriété des Ottomans, furent, les uns adoucis, les autres aggravés. Des amendes punirent chaque regard et chaque parole adressés par un homme à l'épouse ou à la fille d'un Ottoman. La mort punit l'enlèvement d'un garçon ou d'une fille à la maison du père ou de l'époux. Les rixes entre les hommes ou entre les femmes, la barbe arrachée, l'injure, la

main levée, les coups, les blessures, le meurtre furent gradués dans la peine comme dans le dommage.

Le vol, le pillage, le brigandage, réprimés par des peines proportionnées à la gravité du crime, ne furent passibles de la peine de la main coupée que pour le vol du cheval; de la mort, que pour le vol avec effraction ou pour le vol d'un esclave. Les villes et les villages furent responsables du prix des choses dérobées avec violence sur leur territoire. Le faux témoignage, le faux en écriture, la fausse monnaie, furent punis de la peine de la main coupée. Les calomniateurs, les diffamateurs, les usuriers prêtant au-dessus de onze pour cent, les mauvais traitements envers les animaux auxiliaires de l'homme et ouvrages animés du Créateur, reçurent des châtiments légaux. Des maximums, modifiables suivant l'abondance ou la rareté des denrées, fixèrent le prix de toutes les choses de consommation ou même de luxe. L'usage du vin, défendu par le Coran, toléré par l'usage, redevint un attentat à la religion, aux mœurs, à la loi.

L'usage du café venait d'être introduit en Syrie par les chameliers de l'Arabie. Ils avaient remarqué que leurs chameaux fatigués reprenaient vigueur et donnaient des marques de gaieté et d'ivresse après

avoir brouté cet arbuste. Les mêmes sensations éprouvées par eux après avoir bu une décoction de cette fève, en répandirent le goût dans le désert. Il se communiqua de proche en proche jusqu'à Constantinople. Des maisons s'ouvrirent pour préparer ce breuvage aux oisifs ; on les appela cafés, du nom de l'arbuste dont on y vendait la séve ; elles devinrent des lieux de réunion dangereux pour la tranquillité publique, comme les maisons où l'on vendait le vin. Le gouvernement fit examiner par les oulémas si le café, comme boisson enivrante, n'était pas impliqué, par extension du texte du Coran, dans la proscription du vin. Les décisions furent contradictoires et les peines ajournées. Les uns appelant le café un ennemi du sommeil et de *la fécondité ;* les autres l'appelant *le génie des songes et la source de l'imagination.*

Le caractère dominant du code pénal de Soliman fut l'adoucissement des peines, la suppression de la peine de mort pour les délits secondaires, l'amende prononcée par le juge substituée à la loi féroce du talion, appliquée par la vengeance de l'homme outragé ou de sa famille.

XXXVII

Les finances de l'empire se simplifièrent et se régularisèrent sous le règne de Soliman II ; le revenu public coula abondamment de quatre sources régulières :

Les droits de douane s'élevant à deux pour cent pour les musulmans, à cinq pour cent pour les sujets tributaires, à dix pour cent pour les étrangers.

La dîme imposée sur toutes les productions de la terre était d'un vingtième sur les produits cultivés, d'un dixième seulement sur les fruits ou récoltes produites spontanément par le sol, telles que bois et pâturages.

L'impôt territorial portait également sur les produits agricoles ou sur le sol lui-même indépendamment de ses produits. Cet impôt assis d'après un cadastre, institution de toute antiquité en Orient, est invariable, il est remis au contribuable en cas de sécheresse, d'inondation, de stérilité.

Enfin la capitation, cet impôt par tête, est proportionnelle et progressive. Les sujets sont divisés en trois classes : les riches, les aisés, les pauvres ; chacun paye selon la catégorie dans laquelle il est classé. Les personnes incapables de procurer par

le travail ce tribut à l'État, les femmes, les mineurs, les aveugles, les esclaves, les infirmes, les hommes voués à la vie contemplative et à la mendicité religieuse en sont exceptés.

Deux autres sources irrégulières, les confiscations et les produits des mines, versaient des sommes considérables au trésor. Toute mine d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre doit un cinquième du produit à l'État. Presque tous ces impôts, à l'exception des confiscations, étaient affermés à des spéculateurs chargés à leurs risques et périls du recouvrement et payant au trésor un abonnement fixe.

XXXVIII

Ces revenus se versent dans quatre caisses du trésor, ayant chacune sa destination de dépense particulière : la première de ces caisses reçoit le produit de la dîme et des mines, ainsi que la part du butin légal (le cinquième) attribué au souverain sur les dépouilles de la guerre; elle est chargée de pourvoir aux besoins des orphelins, des indigents, des voyageurs, et à la subsistance des pauvres.

La seconde caisse perçoit le produit de l'impôt territorial, de la capitation, des confiscations, des tributs; elle est consacrée à la construction et à

l'entretien des places fortes, des ponts, des caravansérails, hôtelleries publiques, au traitement des oulémas et des militaires ; c'est le budget de l'instruction publique, de la magistrature et de l'armée.

La troisième caisse reçoit le produit des successions sans héritier dévolues à l'État ; elle est absorbée par les hospices, le soin des malades, les frais de leur sépulcre, l'entretien des enfants trouvés ; elle sert aussi, par la même destination charitable, à payer les amendes imposées aux coupables pauvres hors d'état de satisfaire à la justice, selon ce principe du Coran : « L'aumône touche la main de « Dieu avant de tomber dans la main du pauvre. »

La quatrième reçoit le produit des douanes et des dîmes. Elle est affectée aux secours que l'État reconnaît devoir, conformément aux préceptes fraternels de la religion musulmane, aux musulmans non propriétaires, aux débiteurs insolvables, aux volontaires qui s'arment pour la patrie, aux pèlerins de la Mecque hors d'état de subvenir aux frais du pèlerinage, aux voyageurs même étrangers qui se trouvent dénués d'argent au milieu de leur route, aux esclaves qui n'ont pas le moyen de payer le prix de leur rançon convenu avec leurs maîtres et de racheter ainsi leur liberté.

XXXIX

Le sultan prélève sur le revenu général une liste civile ou subside consacré à la splendeur du trône. L'intendant de sa maison reçoit pour cet usage une somme fixe de huit cent cinquante mille piastres ; de neuf cent mille piastres pour l'entretien du vieux sérail, retraite des sultans et des sultanes; une autre de deux cent cinquante mille piastres pour l'hôtel des pages. L'intendant des cuisines dispose de neuf cent mille piastres ; celui des écuries de trois cent mille ; le chef des eunuques noirs de six cent soixante mille pour l'entretien du harem impérial.

La sultane Validé ou mère des princes régnants a des domaines et des apanages personnels, ainsi que les princes et les princesses de la maison impériale. Des terres d'un revenu considérable sont attribuées en supplément de traitement aux grands vizirs, aux capitans-pachas, aux gouverneurs de provinces.

Les fiefs militaires ou *timars* payent la cavalerie, et sont dévolus comme traitement au plus grand nombre des fonctionnaires publics.

Le clergé, les mosquées, la magistrature, les

écoles, les bibliothèques ne sont pas payés par l'État, mais reçoivent leurs allocations sur les fondations pieuses et sur les wakoufs, lieux de main morte inviolables sous la tutelle et sous l'administration des mosquées.

XL

Le budget des revenus et des dépenses se règle chaque année; l'État n'a pas de dette publique. Le trésor particulier du sultan et le trésor public sont distincts. Le sultan prête au trésor dans ses besoins et se rembourse dans ses prospérités.

Le defterdar est ministre des finances; il reçoit tous les soirs le compte des opérations en recettes ou en dépenses du trésor public; il le communique deux fois par semaine au grand vizir. La solde régulière des troupes est son premier devoir et sa plus terrible responsabilité.

XLI

L'administration de la guerre est la plus grande sollicitude d'un peuple conquérant. La paix est cependant le principe des Ottomans; d'après cette parole du Prophète : « L'homme est l'ouvrage de

Dieu, maudit soit celui qui ose le détruire. » La
ıerre, ajoutent les commentateurs sacrés, ne doit
roir pour objet que de propager et de glorifier la
arole de Dieu, de servir la foi, de prévenir les ca-
.mités nationales. Quand elle est déclarée, tout
ıusulman est soldat; tous doivent marcher et com-
attre sans solde, si le trésor public ne peut pas
ılder les dépenses de la guerre. Ceux qui possè-
ent des biens doivent y concourir spontanément de
:ur fortune.

Quand l'État ne fait marcher qu'une partie du
euple, on doit prendre de préférence les céliba-
ıires. Le sultan doit faire précéder les hostilités de
ımmations. On doit épargner le sang des prison-
iers, des femmes, des insensés, des enfants, des
ıfirmes. La loi défend de mutiler l'ennemi, de
ıuper le nez, les oreilles ou toute autre partie du
ırps humain.

Les sujets non musulmans ne sont pas admis
ans l'armée. La religion est le principal titre de la
atrie.

XLII

Soliman réforma et compléta sous beaucoup de
ıpports l'état militaire des Ottomans sur terre et

sur mer. La flotte se composait de trois cents voiles; l'armée régulière de trois cent mille hommes ; l'artillerie mobile de trois cents canons. Les janissaires dont on sait l'origine, les djébedjis ou armuriers, les topdjis ou canonniers, les soldats du train de l'artillerie, formaient l'infanterie ottomane; les spahis et les silihdars, la cavalerie.

On avait cessé d'enrôler de force les enfants des chrétiens dans les janissaires, et, si quelques-uns s'y enrôlaient d'eux-mêmes, on ne les contraignait plus d'abjurer leur religion. Ce corps, devenu presque héréditaire, se recrutait des enfants et des proches parents des janissaires morts. Des écoles civiles et militaires étaient attachées à chacun de ces régiments. La réception d'un janissaire dans le corps était solennelle et imposante. Le candidat introduit après la prière dans la caserne, devant le régiment rassemblé, était revêtu du bonnet et du manteau, puis il allait baiser la main du colonel qui lui donnait le nom de camarade yoldasch. On inscrivait son nom sur le rôle, et l'aga des janissaires, prenant d'une main le nouveau soldat par l'oreille, lui donnait de l'autre main un léger coup sur la nuque, signe de la discipline à laquelle il allait être soumis.

Ce corps, longtemps composé de douze mille hommes, s'éleva jusqu'à soixante mille sous Soli-

man, et bientôt après à plus de deux cent mille. La réprimande, l'emprisonnement, la fustigation, la prison perpétuelle, enfin la mort furent les peines disciplinaires prescrites par les règlements de Soliman.

Le sultan voulut être inscrit honorifiquement parmi les janissaires. Une salle du trône fut, en souvenir de cette confraternité du prince et des soldats, réservée dans la caserne de l'orta impérial. Chaque fois que l'empereur passa devant les casernes, les janissaires eurent le privilége de lui présenter une coupe pleine de sorbets. Le chef des eunuques noirs remplit la coupe d'une poignée d'or, et la rend au nom de son maître à l'officier pour ses soldats.

Outre ces corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, nerfs de l'armée, les milices fournies par les fiefs ou timars comme condition de leur investiture féodale, envoyaient, sous Soliman, deux cent mille hommes à l'armée active.

XLIII

Des revenances provinciales en bois de construction, résine, poix, goudron, chanvre pour les cordages, toiles pour la voilure, furent imposées aux

provinces pour l'entretien de la flotte. Nicomé
fournissait le chêne et le sapin; la Cavalle le f
l'île de Négrepont, le goudron; les bords de
mer Noire, le chanvre; les fabriques des Dar
nelles, les toiles. Les grandes villes maritimes
rent taxées à un ou plusieurs vaisseaux tout équip
Gallipoli, Salonique, Constantinople virent s'éle
des fonderies de canons de bronze, des forges p
les ancres, des fabriques de poudre. Indépenda
ment de l'escadre de la mer Rouge, qui navig
entre Suez et l'Inde, deux escadres sortaient cha
printemps du port de Constantinople pour a
croiser, l'une dans la mer Noire (le Pont-Euxi
l'autre dans la mer de Syrie (la Méditerranée),
cifier les révoltes, recevoir les tributs, réprimer
pirates, montrer aux tributaires d'Afrique, a
alliés, aux ennemis la puissance navale de l'e
pire.

Le grand amiral ou capitan-pacha, presque abs
dans son autorité, fut appelé le *souverain de la m*
Les trente petites îles de l'Archipel lui sont att
buées pour traitement; six cents officiers, servite
ou esclaves, composent sa maison; il jouit d'ho
neurs presque égaux à ceux du grand vizir.

Aucune puissance en Europe et en Asie ne re
de la nature, par la géographie et par le maté

de marine, plus de conditions de prépondérance navale ; mais les règlements de Soliman et des sultans ses successeurs ne purent prévaloir sur le génie originel des Tartares, créés pour la terre, et non pour la mer. Les Maures d'Afrique, les Arabes et les Grecs, tributaires des Ottomans, donnèrent seuls des jours de gloire et de domination navale aux flottes de l'empire. Sur terre, les Turcs faisaient la guerre par eux-mêmes ; sur mer, ils la faisaient par leurs alliés ou par leurs esclaves. De là leur infériorité dans les campagnes navales, quoiqu'ils fussent supérieurs dans leurs arsenaux.

XLIV

Soliman avait achevé de convertir en lois, par la constitution de la famille, les mœurs, les usages, les traditions, les prescriptions ou les tolérances religieuses des musulmans.

Le mariage était déclaré religieusement et civilement obligatoire pour la propagation de la race humaine. Bien que le Coran, qui avait réformé la promiscuité des sexes en Arabie, permît d'épouser jusqu'à quatre femmes, les Turcs en épousaient rarement plus d'une. Ils ne pouvaient épouser leurs esclaves avant de leur avoir donné la liberté. Tout

mariage entre une femme mahométane et un infidèle était probibé.

Le mari de plusieurs femmes ne pouvait favoriser aucune d'elles aux dépens des autres ; même en cas de maladie, il lui était interdit d'habiter chez une de ses femmes sans le consentement de ses autres épouses. S'il voyageait et s'il ne pouvait emmener avec lui qu'une de ses femmes, ce n'était pas le choix, c'était le sort qui décidait. La première épouse avait néanmoins quelques priviléges d'après la maxime du Prophète : « On aime ce qui est nou- « veau, on respecte ce qui est ancien. »

Le traitement que le mari devait à ses épouses pour logement, entretien, nourriture, service, était prescrit par la loi en proportion de sa fortune. Il ne pouvait les contraindre à changer de patrie ou de ville sans leur consentement, ni à le suivre dans ses voyages, si elles y répugnaient ; il ne pouvait leur refuser de voir leur père, leur mère, leurs proches parents au moins une fois par semaine. La répudiation était soumise à des conditions sévères qui assuraient la femme contre les caprices ou contre les calomnies du mari.

La répudiation avait pour correctif ce passage du Coran : « Que Dieu maudisse quiconque répudie sa « femme pour le seul motif du plaisir. » La femme

répudiée avait le droit de garder et d'élever ses enfants des deux sexes.

Les devoirs des père et mère envers leurs enfants étaient de nourrir, d'élever les filles jusqu'à l'époque de leur mariage, les garçons jusqu'à leur majorité.

Les devoirs des enfants étaient de pourvoir à la subsistance non-seulement de leurs père et mère, mais de tous leurs proches parents. Le père avait droit de s'approprier le fruit du travail du fils, de marier à son gré ses enfants mineurs; une fois parvenus à l'âge de majorité, il ne pouvait disposer d'eux sans leur consentement.

La paternité de l'État s'étendait aux enfants trouvés ou abandonnés. Ces enfants sans père étaient adoptés par la société collective, allaités, nourris, vêtus, élevés, instruits aux dépens de l'État. La loi les présumait et les déclarait libres. « Celui qui « trouve un enfant à la porte d'une mosquée, d'un « bain, dans la rue ou dans la campagne, dit le « code, doit le porter d'abord chez lui, et ne rien « négliger pour le sauver. Si celui qui a recueilli « l'enfant l'adopte, il contracte envers lui tous les « devoirs et tous les droits du père et réciproque- « ment. Si personne n'adopte l'enfant, il devient « pupille de l'État. »

XLV

L'administration de l'empire, cette face toujours défectueuse, jusqu'à nos jours, de la civilisation ottomane, se ressentait de la nature du gouvernement de conquête, de sujets tributaires plus que citoyens, de proconsulats délégués au lieu d'administrateurs responsables, des diversités de races, de mœurs, de religions, dans les provinces successivement annexées. L'unité nationale, qui n'était pas accomplie dans les sujets, se refusait à l'unité administrative. Tout était féodal ou arbitraire dans une société conquérante qui dominait par ses délégués, mais qui ne gouvernait pas par elle-même. Cependant, le régime administratif se régularisait déjà sous la main de Soliman.

L'administration de l'empire était régie et surveillée par deux grands conseils d'État ou *divans*.

Le premier de ces divans, ou le divan politique, judiciaire, administratif, suprême, se rassemblait au sérail du sultan sous une coupole construite par Soliman pour ces séances. Il y assistait, ou il était censé y assister, derrière une fenêtre voilée d'un rideau. Le divan se rassemblait une fois par semaine. Il n'était formé, sous la présidence du sultan, que

de huit conseillers politiques, les plus hauts fonctionnaires de l'État. Un sofa semi-circulaire, couvert de drap d'or, placé sous la coupole, servait de siége aux vizirs, aux grands dignitaires admis à cette discussion des affaires d'État. Le grand vizir s'asseyait seul au milieu et en face du reste du conseil ; le grand amiral ou capitan-pacha s'asseyait à sa droite ; à sa gauche, les deux grands juges d'armée et les grands officiers de l'empire. Les pachas à trois queues et les vizirs qui se trouvent à Constantinople peuvent y assister.

Une étiquette minutieuse, réglée par le grand maître des cérémonies, assigne à chacun son rang, sa place, son pas dans la salle. La séance s'ouvre au lever du soleil. Après la première partie de la séance, on sert un repas au divan dans la salle ; on en sert un autre en même temps sous le péristyle, aux douze cents janissaires, aux spahis, et aux silihdars, qui forment la garde du divan. Des pyramides de riz cuit et assaisonné de safran, sont servies devant eux, dans des vases de cuivre. S'ils refusent d'y toucher, c'est un signe de murmure muet et de révolte prochaine qui avertit les vizirs de rechercher les causes de leur mécontentement.

Après le repas, le grand vizir et les membres du divan sont reçus par le sultan dans la salle du

trône : tel est le divan impérial ou conseil des ministres.

Celui de la Porte ou du grand vizir, présidé par ce premier ministre, s'ouvre cinq fois par semaine ; il est entouré de moins de mystère, mais d'autant de solennité. Tous les grands officiers du gouvernement y assistent ; le peuple y est admis à présenter ses réclamations ; c'est un tribunal de requêtes et de justice plus qu'un conseil d'État. D'autres divans plus confidentiels sont convoqués par le grand vizir pour la délibération et la solution des affaires administratives ; leurs décisions sont soumises par le grand vizir au sultan. Il expose lui-même la matière en discussion ; il ne donne son avis que le dernier pour ne pas gêner la liberté d'opinion de ses collègues et de ses inférieurs.

XLVI

Sous le grand vizir et sous ces divans, les gouverneurs et les pachas étaient les délégués presque souverains du sultan pour l'administration de l'empire. Ce proconsulat universel s'exerçait par les *azams* ou *scheiks*, magistrats municipaux de chaque ville, ou village, ou tribu, et annulait, à l'exception de la justice rendue par

:s cadis, toute autre hiérarchie administrative. 'empire n'était ainsi qu'une confédération de rovinces arbitrairement régies par des gouverneurs absolus sous un grand vizir absolu répondant e son administration non pas aux lois, mais à un naître plus absolu encore, tenant dans sa main a tête, mais non la main de ses lieutenants. Le nême gouverneur, le même pacha confondait en ui tous les pouvoirs : l'armée, l'administration, es finances, la police, l'exécution ou la prévariation des lois; levait les impôts, affermait les îmes ou les douanes, conférait ou retirait les fiefs t les timars, enrôlait les troupes, infligeait les mendes, imposait les avanies (punitions pécuniaires extraordinaires), les percevait, infligeait es peines corporelles, la prison, la mort même, léclarait et faisait la guerre aux tribus voisines de on gouvernement, en un mot régnait, gouvernait, dministrait, père ou tyran de sa province, selon es vices ou ses vertus.

C'était l'administration d'un empire à forfait, 'état de siége à perpétuité remis à un proconsul nilitaire. On conçoit les inconvénients d'une telle confusion de pouvoirs administratifs arbitrairement exercés loin de l'œil et de la main du souverain sur les populations qui n'avaient pour recours que le

gémissement ou la révolte. Aussi pendant que l'empire s'agrandissait au centre par la conquête, se perfectionnait par les lois, les lettres, les arts, le luxe, la gloire, la diplomatie, il se dégradait à la circonférence par l'administration. Le vice organique de la race ottomane, vice inhérent à sa nature originelle de tribus indépendantes et de peuple conquérant était le défaut d'organisation administrative. Le ministère de l'intérieur manquait ; il y avait mille rouages et pas un grand ressort, pour régler le mouvement hiérarchique et uniforme de la vie nationale. Aucun progrès administratif n'était possible ou durable dans un système où les provinces n'étaient que des *satrapies* comme en Perse. L'administration c'était l'administrateur.

C'est par ce vice que l'empire ottoman déclinait, s'appauvrissait, se stérilisait, se dépeuplait dans les provinces comme nation pendant qu'il s'élevait à son apogée comme armée et comme capitale aux regards de l'Europe. Le génie de la religion, le génie de la justice, le génie de la législation, le génie de la guerre respiraient dans ce peuple ; le génie de la règle, de l'unité, de l'uniformité, de la responsabilité hiérarchique qui est celui des peuples occidentaux faisait une grande lacune dans sa nature et dans sa destinée jusqu'à nos jours. Il possédait un

territoire immense, des richesses de sol, de climat, de population, actives, incalculables, et il ne savait pas les exploiter. Tout devait tarir sous ses mains : sol, peuple et richesses.

C'est en se comptant qu'il s'est aperçu trop tard de ce vice d'organisation administrative; c'est en le corrigeant par la main de ses princes réformateurs et de ses hommes d'État, qu'il peut se régénérer. Ce n'est plus seulement la grandeur, c'est l'existence qui est à ce prix pour ce peuple. C'est à cette régénération nationale que ses deux derniers sultans Mahmoud et Abdul-Medjid ont dévoué leur règne et leur vie. Si leur peuple les comprend, ils ne seront pas seulement les derniers empereurs, ils seront les premiers patriotes de la race d'Othman.

XLVII

La cour sous Soliman s'était élevée à la majesté d'institution politique ; la tente d'Othman s'était changée en palais comparable au palais des successeurs de Chosroës ou de Constantin. Ce prince avait complété le sérail. Le sérail avec ses cours, ses jardins, ses eaux, ses forêts, ses kiosks, ses coupoles, ses harems, ses dépendances sur la presqu'île

avancée de Byzance, entre les deux mers, était à lui seul une capitale.

La première cour était une avenue d'édifices renfermant le trésor public, l'orangerie, l'hôpital, la paneterie, le dépôt des armes, l'hôtel des monnaies, les grandes écuries. La seconde cour était séparée de la première par une voûte sous laquelle les vizirs, les gouverneurs, les pachas disgraciés attendaient, près du logement du bourreau, leur arrêt, faveur ou supplice. Cette cour renfermait les archives, la nouvelle salle du divan, le magasin des tentes, l'entrepôt des vêtements d'honneur, le logement du chef des eunuques noirs, les cuisines.

Une troisième porte, à l'extrémité de cette cour, nommée la *porte de la Félicité*, introduisait dans le sanctuaire intérieur du palais habité par le sultan et par son harem. Ce palais multiple était composé d'un grand nombre d'édifices ou kiosks séparés les uns des autres par des jardins. Une multitude de coupoles couvertes en plomb étincelaient parmi les cyprès, les pins, les platanes à travers lesquels on voyait se découper en horizon d'azur, le ciel et la mer. La nature agreste, le silence et la solitude des forêts semblaient ainsi avoir suivi, jusque dans le tumulte d'une vaste capitale et dans la majesté du

trône, le génie pastoral et méditatif des princes ottomans.

XLVIII

La cour du sultan rappelait à la fois une famille, une tribu et une armée. Le sérail ne renfermait pas moins de douze mille commensaux mangeant le pain du maître.

Par une réminiscence de l'autorité paternelle, si révérée des Orientaux, l'officier le plus intime et le plus inséparable du sultan régnant était son ancien précepteur ou khodja, vieillard dont les conseils remplaçaient souvent les leçons qu'il avait données dans sa jeunesse.

Venait ensuite l'iman ou grand annoncier du palais assisté de trente-deux muezzins, choisis parmi les hommes doués d'une voix mélodieuse pour appeler à la prière du haut des minarets, et pour psalmodier avec l'iman dans la mosquée particulière du sérail.

Puis le grand médecin (hakim-baschi), secondé par vingt-deux médecins et chirurgiens secondaires, membres du corps des oulémas.

Des astronomes et des astrologues officiels chargés d'étudier le ciel pour déterminer les heures

propices aux actes de la vie publique ou privée du sultan.

Le miralem ou porte-étendard du prince, commandant les huissiers extérieurs, dirigeant les corps de musique militaire du palais, chargé de remettre aux gouverneurs et aux pachas les drapeaux et les queues de cheval, insignes de leur dignité.

Le chef des bostandjis, gouverneur du sérail, des maisons de plaisance du souverain, des rives du Bosphore et de la Propontide, et tenant le gouvernail des barques du sultan quand le prince navigue sur les deux mers. La police du sérail lui appartient; les geôliers et les bourreaux exécutent ses ordres; il assiste aux supplices; il est invisible; son nom répand la terreur; il a sous ses ordres quinze cents bostandjis ou jardiniers armés, choisis parmi les six mille jardiniers des palais impériaux qui font partie de la garde du sultan.

Le grand écuyer (ou mirakor) administre les prairies du domaine personnel du souverain depuis Andrinople jusqu'à Brousse. Deux mille six cents écuyers et un corps de six mille paysans bulgares, palefreniers et valets d'armée sont sous ses ordres.

Cent cinquante capidjis-baschis ou chefs des huissiers des portes, choisis parmi les fils des grands dignitaires, des pachas, des begs, gardent

les portes du sérail. Ils accompagnent par détachements le sultan à la mosquée; ils introduisent les ambassadeurs aux audiences; ils portent aux gouverneurs des provinces, aux généraux, aux vizirs disgraciés, des messages d'exil ou de mort.

Huit cents dresseurs de tentes chargés de planter et de tendre les tentes du sultan et du harem sur les collines du Bosphore ou dans les jardins du sérail pour les haltes ou pour les délassements de la cour. Ils font les fonctions de bourreaux. Un certain nombre d'entre eux se tiennent toujours sous la voûte de la porte qui conduit de la seconde cour à la porte *de la Félicité*.

Le grand trésorier (ou kaznédar), qui tient les registres du trésor, et qui surveille le dépôt des armes, des habits d'honneur, des fourrures, des plumes, des caftans que le sultan fait distribuer à ses audiences.

L'intendant de la table du sultan, avec cinquante sous-intendants sous ses ordres. Il est chargé de faire servir aux vizirs, les jours de séance du *divan*, le repas qu'ils prennent au palais pour hâter l'expédition des affaires.

Le grand panetier, surveillant cent cinquante boulangers; le grand chef des cuisines, dirigeant deux cents cuisiniers; le grand officier des glaces,

des sorbets, des fruits, des sucreries, avec un pareil nombre de serviteurs des offices.

XLIX

La garde militaire ou domestique se compose des *solaks* ou gardes du corps, divisés en quatre compagnies. Ils sont incorporés honorifiquement dans les janissaires.

Cent cinquante *peïks*, vêtus de tuniques de drap d'or serrées autour du corps par une ceinture enrichie de pierreries et portant un sabre court à manche d'or. Douze d'entre eux enveloppent le sultan quand il sort en cérémonie.

Deux mille cinq cents *bostandjis* faisant partie des janissaires pour la solde, gardiens des maisons de plaisance, des potagers, des fleurs, des jardins du sultan et du harem.

Quatre cents *baltadjis* (ou fendeurs de bois), chargés de la garde spéciale des princes, des princesses du harem impérial.

Quinze compagnies de *chiaoux*, sortes de troupes de police toujours sous la main du souverain, des grands vizirs, pour exécuter les ordres d'urgence.

Huit cents gardes des portes extérieures du palais. L'un d'entre eux porte toujours un tabouret d'ar-

t sur lequel le sultan pose le pied pour monter
ieval ou pour en descendre. On l'appelle l'offi-
r du tabouret.

Le *silihdar*, grand maître de la maison ou grand
imbellan du prince, porte le sabre du sultan
pendu derrière son épaule gauche.

Le *tchokadar* ou grand maître de la garde-robe,
t le souverain à la mosquée et jette au peuple
poignées de pièces d'or.

L'aga de l'étrier présente l'étrier quand le sul-
monte à cheval.

L'aga du turban a le soin des turbans du prince.

Le secrétaire privé (ou *katib*) porte dans une
irse brodée d'or ce qui est nécessaire pour
ire en toute circonstance. Il reçoit les suppliques
es lit au sultan.

Le *tchokadar-baschi*, ou premier valet de cham-
, marche dans les cortéges à la droite du prince
chant de la main la croupe du cheval.

Les gardes du trésor impérial. Ces trésors sont
ifermés dans quatre grandes salles voûtées et
is de vastes souterrains à l'abri des incendies.
st là que sont rangés en ordre tous les objets
écieux accumulés depuis l'origine de la monar-
e. On y conserve un portrait et un vêtement
nplet de chaque prince qui a traversé le trône.

Des registres fréquemment vérifiés et revêtus après chaque vérification de la signature du ministre des finances, constatent l'état de ce trésor ou de ce musée de l'empire.

Les *muets*, sorte d'eunuques de la parole, attachés aux appartements et aux tentes du sultan et des grands dignitaires. Ils entendent et ils parlent par signes un langage convenu, compris par les personnes du sérail, du harem et par l'empereur lui-même.

Les *nains*, monstres difformes qui amusent la cour par leurs bouffonneries. S'ils sont eunuques, ils portent du sérail au harem, et rapportent du harem au sérail les messages des sultans aux *cadines* (favorites), et des cadines aux sultans.

Six cents pages, jeunesse élevée avec les plus grands soins à Galata et dans le sérail pour recruter les services publics de la cour et de l'armée. Ils font sept ans dans le palais un service honorifique et passent de là aux grades supérieurs de l'armée.

Deux cents eunuques noirs sous la main du kislar-aga, surveillent l'intérieur et l'extérieur du harem impérial.

Quatre-vingts eunuques blancs. Ils ne sortent jamais du palais. Leur chef est le premier officier du sérail. L'ambition d'arriver à ce premier rang dans

a domesticité intime compense pour eux la perte de la virilité. Comme dans le palais des empereurs grecs chrétiens successeurs de Constantin, quelques-uns d'entre eux se vengent par le génie, le courage et le gouvernement de l'affront fait à la nature. Ghaznéfer-Aga, jeune Hongrois élevé parmi les pages et qui plaisait à Sélim, consentit volontairement à subir la mutilation pour devenir chef des eunuques blancs ou capou-aga. Il parvint en effet à ce poste et l'occupa pendant trois règnes consécutifs avec un ascendant souverain.

L

Le harem est le palais des femmes. Par des raisons d'État que nous avons énumérées plus haut, depuis Ibrahim Ier, qui se maria à une des femmes libres de son harem à laquelle il donna le nom de Schah-Sultane ou d'impératrice, aucun souverain ottoman ne se maria civilement. Quelques-uns contractent des mariages religieux devant l'iman; mais le harem n'est peuplé que de filles esclaves. Quelques-unes sont achetées par la grande maîtresse du harem; le plus grand nombre sont des présents offerts par les sultanes mères, les sultanes sœurs ou les gouverneurs de provinces, heureux d'avoir éventuelle-

ment un jour une protection ou une intelligence secrète près du cœur ou dans la familiarité du maître. On donne préalablement à ces esclaves de choix une éducation digne de leur destinée. On leur enseigne les principes de la religion musulmane, la lecture, l'écriture, la musique, la danse, la broderie.

Les favorites en titre, choisies parmi cette élite de beautés par le souverain, sont appelées *cadines* ou *khatouns*, noms qui signifient de haute condition. Elles sont, comme les épouses légitimes, au nombre de quatre. Chacune d'elles jouit d'un palais séparé. Un grand nombre d'autres filles esclaves sont attachées à leur service. C'est ainsi que Roxelane frappa les regards de Soliman parmi les filles esclaves de la sultane Validé sa mère. Le harem impérial est quelquefois habité par cinq ou six cents filles esclaves. Une grande maîtresse appelée Kiaya-Khatoun, femme d'une grande autorité, les gouverne. Le sultan lui donne le nom de *mère* ou de *Validé*, quand la sultane mère n'existe plus.

Une haute muraille entoure le harem. On y pénètre par un couloir voûté fermé par deux portes de fer et par deux portes de bronze. Au centre de l'enceinte est le kiosk du sultan. Les deux pièces principales de ce kiosk sont la salle du trône et la chambre du lit. Il communique à une vaste salle

de bain pavée en marbre et dont la coupole est soutenue par des colonnes de porphyre. Une autre salle circulaire appelée *le Sofa* s'élève entre le kiosk du sultan et les appartements des *cadines*. Ces appartements, composés de douze chambres chacun, sont distribués par rang d'ancienneté entre les quatre favorites. Chacun de ces petits palais a son bain particulier, ses jardins, ses parterres, ses jets d'eau, ses fleurs, ses ombrages. Un bain commun au reste du harem est ouvert et chauffé nuit et jour.

Les favorites ne peuvent se visiter qu'avec l'autorisation du sultan ou de la grande maîtresse. Leurs toilettes étalent tout le luxe de l'Orient; les châles de cachemire, les fourrures, les diamants, les perles couvrent leurs vêtements ou leurs meubles. Chacune d'elles reçoit pour sa toilette un traitement de soixante mille piastres par an sur la caisse de dotation de la Mecque et de Médine. Le sultan visite rarement l'intérieur du harem. Toutes les fois qu'il y pénètre, il porte des babouches ferrées d'argent dont le retentissement sur les dalles de marbre avertit les femmes d'éviter son regard.

Quand une des *cadines* devient mère, des fêtes splendides, auxquelles participent toutes les femmes du harem, célèbrent le bonheur du père et la

gloire de l'épouse. Le grand vizir fait hommage du berceau ; les sultanes y jettent des poignées d'or et de riches étoffes. Les divertissements du harem consistent surtout en journées d'été passées dans les jardins du sérail sous des tentes dressées pour cet usage, en courses en voitures grillées ou en barques voilées à travers les sites délicieux du Bosphore, et en séjour avec le sultan dans ses jardins d'été sur les rives d'Asie et d'Europe. Elles sortent du sérail avant le lever du soleil. Les eunuques noirs les escortent et veillent à ce qu'aucun regard accidentel ne profane le mystère de leur promenade.

A l'avénement du prince héréditaire au trône, la sultane mère est ramenée avec une pompe éclatante du vieux sérail au palais. Les dépenses de sa maison sont payées par le trésor du sultan son fils. Elle jouit, de plus, d'un apanage de quatre-vingt mille piastres par an. Elle devient alors la véritable impératrice. Elle règne par la maternité, par la tendresse, quelquefois par le génie. Les sultanes Validés ou mères n'appellent jamais leur fils sur le trône que *mon lion*.

On appelle sultanes les filles du souverain et ses nièces. Elles sont élevées par leurs mères. Si elles perdent leurs mères, elles sont confiées aux soins

d'une autre *cadine* sans enfants. On les marie très-jeunes avec des vizirs, des pachas, des dignitaires de l'empire que le sultan veut favoriser de son alliance. Leurs maris ne peuvent épouser d'autres femmes. Ils sont même obligés de se séparer des femmes qu'ils auraient précédemment épousées. Leurs enfants mâles, victimes de la raison d'État, sont condamnés à mort en naissant : on ne leur lie pas le cordon ombilical.

Les sultans leurs pères ou leurs frères leur rendent de fréquentes visites. Elles exercent une influence intime sur le cœur et souvent sur la politique des princes.

LI

Pendant la vie du sultan régnant, ses fils jouissent de la liberté. Leur circoncision à l'âge de sept ans est célébrée par des fêtes nationales. A la mort de leur père, on les renferme dans le sérail. Leur habitation touche au harem. Elle est entourée de murs tapissés de buis sombre. Elle se compose de douze kiosks ou palais séparés. Chacun de ces kiosks est enceint de murailles qui renferment aussi un petit jardin et une fontaine. Chacun de ces princes séquestrés du monde est servi par douze

filles esclaves et par quelques pages. Ils ne peuvent se voir entre eux sans la permission du sultan. Il leur est interdit d'entamer aucune correspondance au dehors. Ils n'ont d'entretien qu'avec leurs mères quand elles sont autorisées à quitter le vieux sérail pour visiter leurs fils. Des eunuques noirs et des femmes stériles sont la seule distraction à leur ennui. C'est là qu'à la fin d'un règne, l'empire vient chercher son maître.

LII

En sortant du harem, le sultan, rendu à la vie publique, passe dans les appartements du palais accessibles à ses officiers, à ses ministres, à ses serviteurs. Là le silihdar lui présente le café; le tchokadar, le sorbet; les chambellans, le repas du matin sur un plateau de vermeil et dans des vases de porcelaine. Une prescription religieuse interdit, par respect pour les dons de Dieu, l'usage de la vaisselle d'or ou d'argent. Le repas est court et distrait par la musique du palais. Les travaux ou les plaisirs du jour leur succèdent.

Le prince, après les audiences ou les divans, monte à cheval ou en barque pour visiter un des innombrables jardins de plaisance, palais ou kiosks

qui font ses délices, dans les sites les plus riants d'Europe ou d'Asie sur le Bosphore. Les barques impériales, imitant le corps et le bec des oiseaux qui rasent les vagues, s'appellent *kirlanguichts*, du nom de l'hirondelle. Treize paires de rames cadencées les font voler sur le Bosphore. Un dais d'écarlate, garni de franges d'or et surmonté de pommeaux de vermeil, ombrage le prince. Le bostandji-baschi tient le timon du gouvernail. La cour suit ou précède dans des barques aussi magnifiques, mais d'un nombre de rames inférieur à celles du sultan.

L'équitation, la chasse, le djérid, le tir à l'arc, l'entretien avec les favoris, le spectacle des courses ou des danses, la vue de la mer, des jardins, des eaux jaillissantes, des fleurs, reposent le prince des soucis du sérail. Quelquefois, vêtu d'un costume vulgaire et suivi de loin par quelques vizirs déguisés comme lui, le sultan, à cheval, parcourt les rues de la capitale pour s'assurer, par ses propres yeux, de l'exécution des lois, de l'état de la police et des mœurs. Le peuple qui le reconnaît, respecte le mystère dont son maître s'environne. Le reste de ses heures est à l'empire dans les splendeurs du sérail, ou au délassement dans les mystères du harem.

LIII

L'empire, ainsi fixé par Soliman dans ses lois, dans ses mœurs, dans sa constitution militaire, dans l'administration de ses provinces, dans l'économie de ses finances, dans son appareil monarchique, ne se caractérisait pas moins dans sa politique. Cette nation, cette famille, ce divan, qui n'avaient eu jusque-là que des débordements, du fanatisme, des ambitions, avaient désormais une politique.

Cette politique du divan, instinctive d'abord, était devenue un système continu et raisonné, perceptible à l'œil de l'histoire dans tous les actes, et à tous les pas de la monarchie ottomane. Les souverains et les grands vizirs se la transmettaient déjà depuis un siècle comme une tradition du génie de l'empire. Soliman l'avait dessinée de plus en plus pour ses successeurs dans ses guerres comme dans ses négociations. Elle se reconnaissait à quelques traits généraux; elle se distinguait à ces symptômes réfléchis de la politique passionnée, fanatique et désordonnée de ses prédécesseurs.

Cette politique de Soliman, devenue celle de son empire jusqu'à nos jours, la voici :

Conquérir et s'assimiler, en Orient, depuis l'Oxus

jusqu'au Nil, depuis les Tartares de Crimée jusqu'aux Maures d'Afrique, toutes les populations musulmanes, les resserrer en un faisceau plus ou moins homogène dans la seule main des sultans, à Constantinople; refaire militairement et politiquement au bénéfice des Turcs et à leur gloire la monarchie universelle et religieuse des khalifes; dans ce but, s'annexer l'Égypte, s'incorporer la Syrie, s'inféoder les puissances barbaresques, subjuguer, séduire ou protéger les peuplades géorgiennes, circassiennes, caucasiennes, tartares du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne; créer une marine dans la mer Rouge pour dominer de là les deux côtes d'Arabie, et porter le nom et les armes des Ottomans jusqu'aux Indes mahométanes; envelopper ainsi la Perse, seule puissance guerrière et musulmane capable de disputer l'Asie aux Turcs, et, sous prétexte d'y étouffer le schisme, incompatible avec l'unité du patriotisme religieux des mahométans, réduire la Perse à l'état de vassalité ou de ruine.

En Asie donc, paix, tolérance, protection aux populations, même chrétiennes, qui adhéraient à cette universalité de l'empire ottoman, centre et pivot de la ligue musulmane; guerre éternelle aux schismatiques persans : voilà le système raisonné ou instinctif du divan. L'apostolat y colorait la conquête.

LIV

En Europe, ce système variait déjà au gré des événements, des facilités ou des résistances que la politique ottomane rencontrait devant elle sur terre et sur mer dans son invasion au delà de l'Archipel d'un côté, au delà du Danube de l'autre.

Les obstacles que le christianisme patriotique des puissances occidentales avait opposés au delà du Danube aux armes ottomanes, avaient fait désespérer Soliman et ses prédécesseurs de la conquête de l'Occident. Ils avaient plusieurs fois déjà englouti des armées dans les plaines de la Hongrie, reculé devant Huniade et combattu à Varna, non plus pour l'extension illimitée, mais pour le salut et pour le territoire de l'islamisme. Le siége de Vienne, vainement tenté, et qu'ils devaient tenter vainement encore, leur avait révélé la vigueur du patriotisme occidental, évoqué en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre par la fraternité de race et par la communauté du christianisme. Une ligue des puissances chrétiennes, motivée par le danger de l'ambition et du prosélytisme ottomans au delà du Danube, était désormais en Europe le seul véritable écueil des Turcs.

Le divan et Soliman avaient enfin compris ce danger; aussi avaient-ils sagement étouffé ou ajourné à un avenir inconnu toute idée d'étendre leurs conquêtes en Allemagne. Leur système, de ce côté, devenait défensif au lieu d'être offensif, politique plus que musulman. Ce système européen du divan se résumait en quelques axiomes qui formaient déjà le fond de toute la diplomatie de Soliman et de ses ministres :

Créer des boulevards de l'empire inexpugnables, comme Belgrade sur la rive droite du Danube, entre ce fleuve et les gorges du Balkan; protéger au delà du Danube une ligue de puissances secondaires détachées par la force et par l'intérêt du bloc allemand, et se faire de ces puissances une avant-garde, une confédération danubienne sous l'influence et sous le protectorat ottomans; dans cette pensée, faire de la royauté hongroise une vice-royauté tributaire de la Porte, coïntéressée, par son antipathie contre l'Allemagne, à fournir aux Turcs ses places fortes, ses champs de bataille, ses armées; faire de la Valachie et de la Moldavie deux provinces tributaires chrétiennes de religion, mais ottomanes de patrie; caresser et protéger l'inquiète et anarchique Pologne contre l'Allemagne d'un côté, contre les Russes et les Tartares de l'autre;

ménager les Russes, puissance encore obscure et indécise entre l'Europe et l'Asie, qui pouvaient devenir indifféremment un jour des alliés utiles ou des ennemis dangereux de l'empire.

Enfin traiter au lieu de combattre avec les empereurs d'Allemagne ; tenir la cour de Vienne dans une perpétuelle négociation entre la guerre et la paix, selon que cette cour jalouse de la Hongrie et de la Pologne se prêterait ou se refuserait trop tard à l'ascendant des Turcs sur le littoral de l'Adriatique ; dans cette situation forte sur le Danube, s'occuper persévéramment de consommer la conquête et la nationalisation du bloc de montagnes européennes qui s'étendent de la Macédoine au golfe de Venise; s'incorporer solidement l'Albanie, la Servie, la Grèce, la Dalmatie, l'Illyrie, la Styrie, la Bosnie, la Croatie, les îles Ioniennes; en un mot, cerner la puissance vénitienne jusqu'à ce que Venise, désarmée et enclavée dans le territoire ottoman, fût contrainte de laisser tomber dans ses mains trop faibles les ports de la Morée, les îles de Candie et de Chypre, véritable royaume que cette république défendait encore contre les Turcs dans les mers du Levant.

Dans ce dessein, la politique du divan consistait, avec une habileté diplomatique qui lui avait

été soufflée par l'astuce grecque, à prévenir à tout prix la ligue des empereurs d'Allemagne et des Vénitiens, à soutenir la république contre l'empire et l'empire contre la république, affaiblissant ainsi ses ennemis l'un par l'autre jusqu'à ce que Venise, victime de cette diplomatie, fût livrée comme une proie par l'Allemagne aux Turcs au prix de la paix précaire que le divan accorderait aux empereurs d'Allemagne en Hongrie.

Quant aux autres puissances européennes, la politique du divan consistait tout entière à prévenir entre elles une ligue anti-ottomane qui pourrait refouler les Turcs au delà du Danube, et peut-être au delà du Bosphore. Les antipathies et les rivalités de ces puissances entre elles, et surtout la guerre éternelle entre la maison d'Autriche et la France, servaient assez cette diplomatie du divan. Des égards pour l'Angleterre, des prévenances à l'Espagne et une amitié indissoluble avec la France, étaient les nécessités et les gages de cette politique à longue vue des Ottomans.

Il fallait, pour la rendre acceptable aux cours et aux populations chrétiennes de ces différentes puissances, effacer de plus en plus entre la Turquie et l'Europe l'antagonisme religieux que les croisades avaient semé comme un second esprit na-

tional en Occident et en Orient; il fallait proclamer des deux côtés la tolérance et l'inviolabilité des cultes, le droit des gens égal pour les adorateurs du Christ et pour les disciples de Mahomet; il fallait de plus assurer aux populations chrétiennes grecques ou catholiques enclavées dans l'empire, sinon les droits et le titre des Ottomans, du moins leur nationalité, leur patrie, leurs villes, leurs propriétés, leur commerce, leurs mœurs et leurs autels. C'est ce que commandait le Coran lui-même à l'égard des peuples conquis et tributaires; c'est ce que la politique libérale de Soliman consacrait de plus en plus en Moldavie, en Valachie, en Hongrie, en Grèce, en Syrie et même à Constantinople. La différence de religion y constituait pour les chrétiens une infériorité civile et politique, mais n'y autorisait aucune tyrannie légale sur la personne, sur les mœurs, sur la propriété ou sur la conscience des sujets chrétiens. La Turquie était en guerre avec les princes, mais elle ne l'était plus avec les dogmes. Son apostolat en s'étendant s'était sécularisé. On pouvait s'allier avec elle sans abjurer son dieu.

LV

La littérature ottomane avait suivi, sous les der-
ers règnes et surtout sous le règne de Soliman,
s progrès de la civilisation et de la politique. Les
ts, les sciences, les lettres qui s'éclipsent sous les
inces conquérants, se relèvent sous les princes
gislateurs. Il cultivait lui-même la philosophie et
poésie; il signait ses poésies d'un nom de conven-
n, Mouhibbi, mot qui signifie *l'homme au cœur
mpathique*. Ses vers, empreints d'une morale
euse et d'une passion tendre pour la félicité de
s peuples, ont les négligences d'un homme de
ierre et d'un homme d'État qui ne prend la
ume qu'en déposant le sabre. Mais il admirait
ns les autres avec enthousiasme le génie qu'il
avait pas le loisir d'exercer lui-même en polissant
sez ses œuvres. Il pardonnait même aux poëtes
son temps les offenses excusées par le génie.
Le plus grand des poëtes lyriques ottomans,
bdoul-Baki, l'*Immortel*, surnom qui lui avait
é donné de son vivant, chantait sous son
gne. Il osa célébrer, dans une élégie sem-
able à celle de La Fontaine sur la disgrâce
Fouquet, la mort de l'infortuné Moustafa,

ce fils de Soliman sacrifié pour son crime et peut-être pour sa vertu. Ces vers funèbres, bientôt populaires en Turquie, rejaillissaient en reproches inarticulés contre le père de Moustafa. Les larmes du poëte étaient cuisantes sur la blessure du cœur du sultan et du père. On crut au supplice d'Abdoul-Baki.

Soliman honora, au lieu de punir, son courage; il adressa lui-même au poëte un poëme dans lequel il se félicite d'avoir régné par le droit du sang sur un siècle illustré par un de ces génies qui règnent même par le droit de la nature sur l'esprit humain; il lui décerne le surnom d'*Immortel*, et lui prédit que les âges futurs ratifieront ce plus beau des titres parmi les hommes qui vivent si peu.

Baki, à la mort de Soliman, écrivit une ode funèbre considérée par les Ottomans comme le plus *splendide sépulcre*, dans lequel la poésie ait jamais embaumé la mémoire d'un grand homme.

Neuf poëtes inférieurs à l'*Immortel*, mais supérieurs à tout ce que les Ottomans avaient admiré jusque-là dans leur langue, rivalisaient avec Abdoul-Baki la popularité de ce Pindare des Turcs et les faveurs de Soliman. Le Quintilien de la littérature ottomane, Hammer, énumère d'après les an-

nales et les bibliothèques de l'empire leurs noms et leurs œuvres : C'était le muphti Abou-Sooud, qui célébra aussi, dans une *ghazèl* de deuil, la mort de Soliman, son maître et son ami; Khiali, si éblouissant d'images que le sultan comparait ses paroles à des diamants, et qu'il lui assigna sur son trésor un revenu de dix mille piastres; Ghazali, le cynique, qui profanait l'amour, cette vertu du cœur, en l'associant avec la débauche, ce sacrilége de l'amour; Fouzouli, l'Anacréon des Turcs, qui chanta les délires de l'opium et du vin, et les tendresses de Leïla et de Medjnoun; Djélili, qui s'inspira des aventures persanes de Schirin, sujet inépuisable pour les Orientaux; Fikri, qui décrivit en vers la marche lumineuse des astres; Rewani, auteur du livre des Plaisirs; Lamii, qui importa en Turquie les fables de Bidpaï, cette poésie puérile mais parabolique qui plaît éternellement à l'enfance des hommes et des peuples.

Cent cinquante autres écrivains ou poëtes éminents décorèrent ce règne littéraire à Constantinople. Trois cents autres illustraient les provinces éloignées de l'empire. Une histoire universelle du Persan Lari, que Soliman avait appelé de Tauris à sa cour, servit à répandre en Turquie les notions générales de l'histoire, et à décréditer les fables

qui faussaient les idées et la route du peuple. Birgéli, dont on réimprime encore aujourd'hui les œuvres, écrivit les commentaires les plus complets sur la jurisprudence et la législation.

Les Annales de l'empire, rédigées successivement par cinq historiographes, enregistrèrent jour par jour les événements nationaux. Le caractère de ces historiens ottomans est le scrupule poussé jusqu'à la minutie, la sincérité et l'emphase ; mais corrigés par le contrôle des historiens vénitiens et par les correspondances des ambassadeurs résidant à Constantinople, ces mémoires historiques ne laissent dans l'ombre aucun caractère et aucun événement de l'histoire ottomane. Nul peuple ne possède dans ses archives de plus nombreux documents sur lui-même. La plupart sont écrits par des vizirs ou par de hauts fonctionnaires du sérail, témoins, confidents ou acteurs eux-mêmes dans les drames qu'ils racontent. Quand l'événement est de nature à déshonorer le sultan ou le règne, ils ne mentent pas, mais ils se taisent. le silence est leur seule flatterie. Cette lacune dans le récit est toujours facilement comblée par les récits que les agents étrangers adressent à leurs cours. Le ministre des affaires étrangères, Féridoun, et les deux nischandjis, Mustafa-Djélal-

zadé et Mohammed-Ramazanzadé, sont, sous le règne de Soliman, les plus illustres et les plus complets de ces historiens hommes d'État.

LVI

La philosophie et la religion, cette philosophie populaire, ne s'épurèrent pas moins que la politique, les mœurs, les lois, les arts, les lettres, sous ce règne culminant de la civilisation ottomane. Les dogmes jusque-là puérilisés par les superstitions et les fables que l'Arabie avait surajoutées à la simplicité du Coran s'en dépouillaient de jour en jour davantage dans les réformateurs et dans les commentateurs du livre sacré. L'islamisme remontait de plus en plus de sa nature à un théisme organisé en culte et une conscience humaine écrite. La seule définition de Dieu enseignée dans les chaires des mosquées et dans les écoles de l'empire suffit pour donner ici l'idée du dogme fondamental d'où découlent tous les autres.

« Qu'est-ce que le Coran? » disait le catéchiste musulman.

— « Le Coran, » répondait le néophyte, « est la « parole de Dieu incréé; il est écrit dans nos lan- « gues, gravé dans nos cœurs, articulé par nos lè-

« vres, entendu par nos oreilles dans lesquelles est « reçu le son de la parole, mais non la parole (le « verbe) elle-même, qui est éternelle et existante « par soi.

— « Que dit le livre? » poursuit le catéchiste.

— « Il dit, » reprenait le néophyte, « que le « Créateur de ce monde est Dieu (Allah); que ce « Dieu est unique et éternel, qu'il vit, qu'il est tout- « puissant, qu'il sait tout, qu'il est doué par lui- « même de volonté et d'action, qu'il n'y a en lui « ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni « nombres, ni parties, ni multiplications, ni divi- « sions, parce qu'il n'est ni corps ni matière, qu'il « n'a ni commencement ni fin, qu'il *est* par lui- « même sans naissance, sans génération, sans place « dans l'espace, sans habitation hors de l'empire, « de l'espace et du temps, insaisissable dans sa na- « ture et dans ses attributs. — Ainsi, » poursuit le catéchiste, « Dieu est doué par lui-même de vie, « de puissance, de volonté, d'action et de parole « (verbe); cette parole éternelle est sans lettres, « sans caractères, sans sons, et sa nature peut se dé- « finir seulement le contraire du silence. »

La prière, la vie morale et la charité étaient les prescriptions uniques mais impératives et générales du culte, et l'autorité de ces prescriptions ne subis-

sait ni exceptions, ni complaisances, ni faiblesses dans ses ministres pour les sultans eux-mêmes. Leur langage ne se pliait pas aux vices du prince. Amurat II, livré aux débauches réprouvées par le Coran, est apostrophé sur le pont d'Andrinople par le prédicateur :

« Sultan auguste ! » lui dit l'homme de la loi sacrée, « vous n'avez pas de temps à perdre pour « vous arrêter sur la pente de l'abîme creusé sous « vos pas par vos péchés et par vos prévarications « contre la religion sainte ! Vous touchez au terme « de votre règne et au dernier souffle de votre vie ; « l'ange de la mort est aux portes de vos sérails, « ouvrez vos bras et recevez avec résignation ce « messager du ciel ; c'est la destinée commune à « tous les hommes. Heureux celui qui y songe, « et qui s'y prépare toute sa vie ! Hâtez-vous « donc, ô padischah, d'effacer par vos larmes de « repentir et de componction les taches de vos pé- « chés, pour mériter la félicité éternelle promise à « ceux qui marchent et qui meurent dans la voie « des bons. »

Le sultan, ému et repentant, arrêta son cheval, et prononçant à l'instant l'acte de foi, frappa sa poitrine, corrigea ses mœurs, et vécut dans la prière et l'austérité jusqu'à sa mort.

Bajazet II, livré au même déréglement de vie, ne subit pas avec moins de déférence la réprimande religieuse des *mollas* et des juges de *Brousse*. Ce prince ayant voulu être entendu lui-même en témoignage dans une cause qui intéressait un de ses favoris :

« Nous croyons à votre parole, » lui dit le molla Fénarizadé, juge religieux qui présidait le tribunal; « mais nous ne pouvons entendre Votre « Hautesse en témoignage dans une cause juri- « dique. »

Le sultan, étonné et offensé, demanda le motif de cette récusation au molla. « La loi exige, » lui répondit Fénarizadé, « que l'on admette à rendre « témoignage les seuls musulmans pratiquant le « culte extérieur, et comme Votre Hautesse néglige « de faire les cinq prières prescrites en commun « avec les fidèles, nous ne pouvons l'entendre en « conscience comme témoin. »

Bajazet, humilié mais repentant, s'astreignit dès ce jour à faire ses *namaz* ou prières prescrites dans la mosquée avec le peuple.

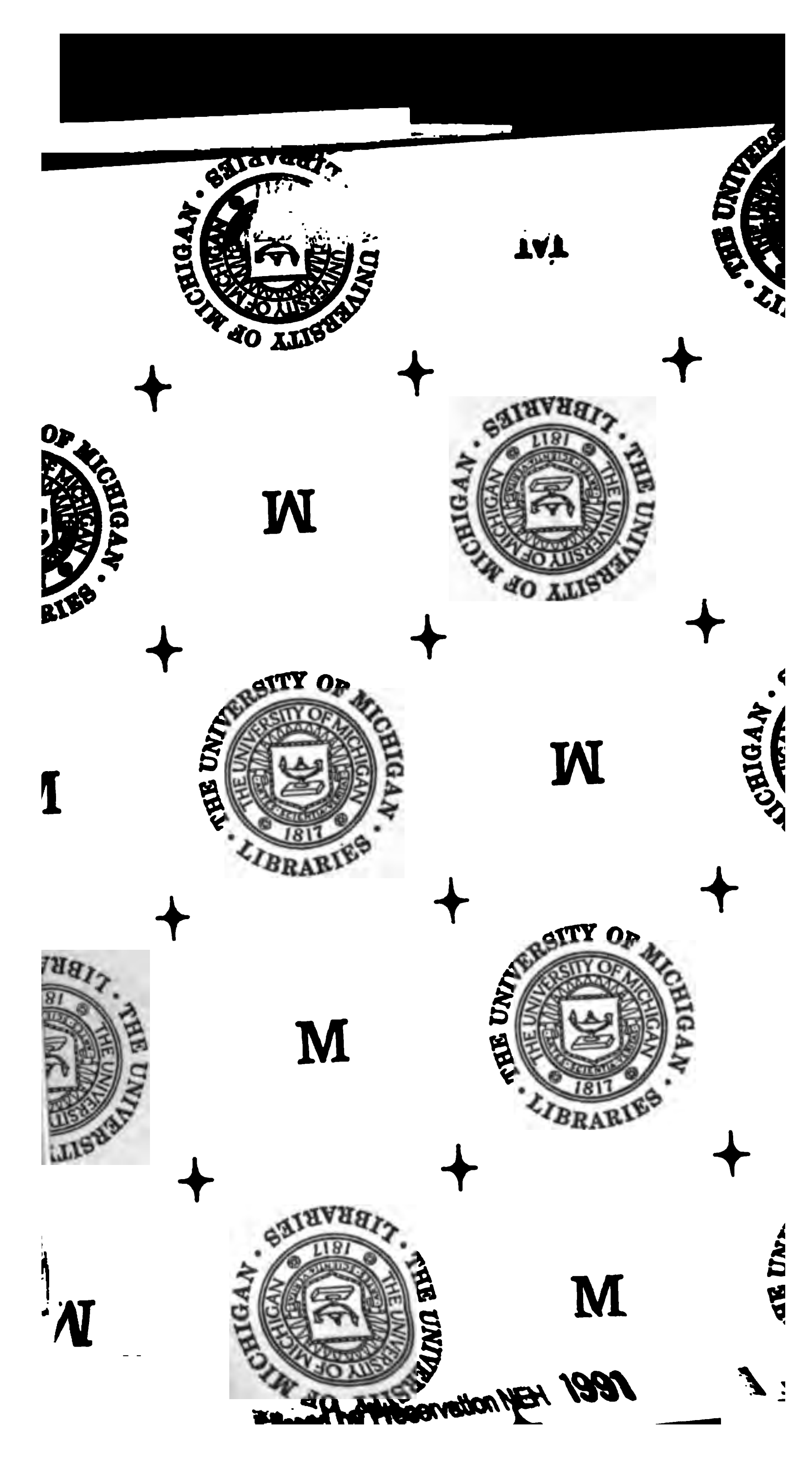
Les dogmes de l'islamisme s'élevaient de plus en plus pour les sages à l'époque de Soliman, dans les sectes et dans les écoles, à la philosophie transcendante.

Kamran, racontent les annales du temps, voyant approcher sa fin, dit à ses disciples qui entouraient sa natte de mort : « Je crois à la divinité du Créa« teur, à la prophétie de l'intelligence, à la sain« teté de l'âme raisonnable, au ciel universel « étoilé pour *kiblah* (temple, autel, horizon de la « Mecque vers lequel on doit se tourner dans l'acte « de la prière), et je déteste toutes les autres super« stitions. »

Avant de rendre le dernier soupir, ce philosophe recueillit ses forces, et prononça avec conviction le nom de l'Être existant par lui-même, de l'âme, de l'intelligence, de la raison et du monde, œuvre du Créateur. Les disciples répétèrent en chœur les mots qu'il prononçait comme formule de foi jusqu'au dernier et éternel silence. Il avait vécu au delà de cent ans, et conservé jusqu'au terme de la vie son intelligence et sa piété dans toute sa lumière et dans toute son ardeur.

LVII

Telle était la hauteur des institutions, du gouvernement, des arts, des lettres, de la philosophie, de la religion des Ottomans, à la mort de Soliman II. La civilisation et l'empire n'avaient pas cessé de


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M
Preservation NEH 1991